REVUE AFRICAINE

VOLUME 22 ANNÉE 1878

JOURNAL DES TRAVAUX
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE
PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ
SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DB L'ALGÉRIE
DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN.

ALGER
A. JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CONSTANTINE
A RNOLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
RUE DU PALAIS

PARIS
CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE,
30, RUE DES BOULANGERS.

1878

REVUE AFRICAINE

JOURNAL DES TRAVAUX

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE,
DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN.



VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

ALGER
A. JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CONSTANTINE
ARNOLET, Imprimeur-Libraire
Rue du Palais

PARIS
CHALLAMEL Aîné, Libraire
30, rue des Boulangers.

1878



OFFICE DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)

COMPOSITION DU BUREAU

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

POUR L'ANNÉE 1878

FERDJIOUA & ZCUAR'A

—

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

Le rideau de montagnes de la zone maritime qui se déroule au nord-ouest de Constantine jusqu'aux Babors, était jadis habité par la puissante tribu berbère des Ketama, dont l'historien Ibn Khaldoun nous a raconté les vicissitudes. Les descendants de ces Ketama, mélangés depuis des siècles aux conquérants arabes des diverses invasions, composent maintenant la population longtemps indépendante de cette région. L'action du gouvernement Turc était trop faible pour s'exercer, jusque dans ces montagnes difficiles, sur ces peuplades rudes et indociles. Les chefs qui y commandaient n'étaient pas des hommes imposés par l'autorité des Beys, mais bien acceptés par eux, pour assurer une soumission partielle. Il en était résulté une espèce d'hérédité en faveur de familles qui avaient su acquérir de l'influence sur ces contrées. Ces familles étaient celle des Oulad Achour, dans le Ferdjioua, et celle des Oulad Azeddin, dans le Zouar'a. Nous les avons trouvées devant nous au lendemain de la prise de Constantine, dès que nous avons voulu étendre notre domination à l'extérieur. Leurs derniers chefs, Bou Akkaz ben Achour et Bou Rennan ben Azedin, ont joué, l'un et l'autre, un rôle politique trop important dans l'histoire de notre conquête pour que nous ne leur consacrions pas une étude spéciale. Ces deux repré-

sentants de l'ancien maghzen turc ne sont plus au pouvoir depuis longtemps. Le premier termine paisiblement sa vieillesse à Constantine, et l'autre est mort en exil il y a quelques années.

I

Oulad Achour.

Il existe plusieurs versions sur l'origine des Oulad Achour. Une similitude de nom a suffi à quelqu'un, peu initié à l'histoire du pays, pour leur donner, bien à tort, le Sahara pour berceau. Le montagnard, hier cheikh du Ferdjioua, le seul de sa lignée qui ait été connu sous l'épithète de Bou Akkaz, était complètement étranger aux Bou Okkaz du Sahara dont nous parlerons ailleurs (1).

Une autre version non moins erronée les fait descendre d'un ancêtre juif, de la tribu des Guerfa, des environs de Guelma. Celle-ci n'a été lancée que par malveillance et afin de déconsidérer, aux yeux des musulmans, des personnages dont la puissance portait ombrage et inspirait la jalousie. De tels moyens étaient assez fréquents sous les Turcs, qui en certains cas n'en avaient pas d'autres à leur disposition. La généalogie des Oulad Achour est cependant bien connue à Constantine : ils sont originaires de l'Oued-Zenati, près Guelma. De graves dissentiments éclatèrent entre les membres de cette famille : ils se battirent, et l'un d'eux fut tué ; celui-ci laissait une veuve et deux fils en bas-âge : Achour et Hamza. Les meurtriers, craignant qu'en grandissant ces enfants ne cherchassent à tirer vengeance de la mort de leur père, résolurent de les tuer aussi. La veuve, qui s'appelait Zedida, prévenue du complot par une négresse, prit aussitôt la fuite avec ses deux fils, sous la conduite d'un serviteur fidèle. Les

(1) Ce nom, prononcé Bou *Akkaz* par les Kabyles et plus régulièrement Bou *Okkaz* par les Arabes sahariens ابوعكّاز, signifie : l'homme au bâton ferré ou à la lance, ou bien encore l'homme à la crosse (celle de l'évêque) ou à la houlette du berger.

émigrants allèrent d'abord aux Zerdaza, puis à Collo et à Gigelli, enfin ils se fixèrent dans la tribu des Ourzifa, alors maîtresse du Ferdjioua. Le cheikh des Ourzifa s'éprit de la veuve Zedida, fort belle, dit-on, et lui offrit de l'épouser. Elle y consentit, à condition que lui-même donnerait sa fille en mariage à son fils Achour.

Achour devint dès lors le lieutenant de son beau-père qui n'avait pas d'héritiers mâles. Il attira a son service de nombreux cavaliers des Rir'a de Sétif, cherchant fortune ; leur distribua des terres dans le Ferdjioua, et organisa ainsi autour de lui une force respectable. Telle est l'origine de cette sorte de maghzen portant le nom de Beni Silin, que les cheikhs ont attaché à leur personne pour dominer la contrée. Elle explique aussi le lien qui a toujours existé entre les Rir'a et les Ferdjioua. D'abord Achour s'affranchit de l'impôt que les Ourzifa payaient précédemment aux Oulad Anan, tribu voisine plus puissante ; puis il soumit à son autorité le pays environnant. Son beau-père étant mort, Achour prit pour lui-même le titre de cheikh. Les principaux des Ourzifa, mécontents, résolurent de renverser l'étranger qui voulait s'impatroniser chez eux. Mais celui-ci, sous le prétexte de se démettre solennellement des pouvoirs qu'il tenait de son beau-père, les réunit à une fête au nombre d'une centaine, et les massacra tous pendant le repas. On les enterra à l'endroit connu depuis sous le nom de El-Hafir (*les fosses*). La plupart des familles Ourzifa survivantes, obligées de s'expatrier, se retirèrent chez les Oulad Abd-en-Nour où sont encore établis leurs descendants.

Achour eut un fils auquel il donna le nom de Hamza, en souvenir de son frère qui était mort sans enfants. Ces événements auxquels la tradition n'assigne pas une date précise, devaient se passer vers le milieu du XVIIe siècle. Hamza laissa un fils du nom de Chelr'oum, et celui-ci eut plusieurs enfants desquels descendent les diverses branches des Oulad Achour qui existent de nos jours ; c'étaient : El-Hadj, — Hamouda El-Aïb, — Magoura bou Taghan, — Derradji, — Mohamed — et Moubarek.

C'est à partir du cheikhat d'El-Hadj que nous allons pouvoir suivre les faits et gestes de cette famille qui réussit à maintenir

entre ses mains la dignité de cheikh du Ferdjioua. Du temps de Hossein Bey dit Bou-Kemia (*l'homme au poignard*), qui gouverna Constantine pendant vingt-trois ans, plusieurs grands chefs indigènes de la province vivaient dans un état d'indépendance nuisible à la tranquillité du pays. Les Oulad Achour étaient du nombre. Le Bey alla les attaquer dans le courant de l'année 1713 ; il eut l'imprudence de s'engager dans la montagne où les rebelles s'étaient retranchés et il y subit un échec désastreux. La musique du Bey resta entre les mains des Kabyles ainsi qu'un nombre assez considérable de janissaires. Le cheikh El-Hadj fit couper le nez et les oreilles à ses prisonniers, et les renvoya ensuite en leur disant d'aller dire à leur maître que s'il recommençait une semblable expédition contre lui, cette fois il abattrait les têtes. Tel est le récit local que nous ne pouvons contrôler ; mais les nombreux succès que le bey Hossein remporta ailleurs, dûrent rétablir le calme, puisque, peu de temps après, le voyageur français Peyssonnel et le docteur anglais Shaw purent parcourir en toute sécurité la province sans être inquiétés, malgré leur qualité de chrétiens, par les populations dont ils traversaient les territoires.

En 1756, le bey Ahmed El-Colli, espérant surprendre le cheikh du Ferdjioua, marcha à son tour contre lui ; mais il éprouva une défaite analogue à celle de son prédécesseur ; les prisonniers étaient de plus massacrés sans pitié, ainsi que la menace en avait été faite. Ne pouvant réduire ces indociles personnages par la force, les Turcs n'allaient pas tarder à employer contre eux leur système habituel d'intrigues et de division qui leur réussit si bien pour abattre toutes les familles féodales de l'Algérie. Salah Bey, le chef le plus remarquable qu'ait eu la province de Constantine, venait d'arriver au pouvoir en 1771. Avec ses grandes qualités, il était loin d'être exempt de défauts inhérents à son caractère énergique, dit l'historien des Beys (1). L'esprit de vengeance semble, en particulier, avoir exercé sur lui un empire qu'il ne sut pas assez maîtriser. Ainsi, pour satisfaire une rancune contre le fils de l'ancien bey Bou Hanak, avec lequel il avait été autrefois

(1) Vayssettes, *Histoire des Beys de Constantine*.

lié d'amitié, il se hâta, aussitôt l'autorité en main, de lancer un ordre pour qu'il fût arrêté. Mais prévenu à temps, ce prince, qu'on nommait Hassen Pacha, parvint à s'échapper et se réfugia au Ferdjioua, auprès du cheikh Mohamed Chelr'oum ben El-Hadj (1). Salah Bey avait envoyé des cavaliers à Chelr'oum pour qu'il lui livrât le fugitif. Celui-ci répondit fièrement qu'au lieu de violer les lois de l'hospitalité il fournirait, au contraire, à Hassen les moyens de se rendre à Alger.

Dès lors le Bey, furieux de cette désobéissance, organisa trois colonnes et attaqua le Ferdjioua par différents points ; mais il ne réussit pas à entourer les rebelles qui, de leur côté, avaient rassemblé un nombre considérable d'auxiliaires kabyles. Impuissant par les armes, repoussé avec pertes dans toutes ses attaques, Salah-Bey dut se résigner à masser tout son monde autour de la position de Aïn el Beïda, au centre du pays, et à employer le moyen plus sûr et moins dangereux de la corruption. Travaillés par d'adroits émissaires, les Oulad Achour, forts jusque-là par leur union, étaient gagnés, les uns avec de l'argent, les autres par la promesse d'une dignité importante. Au bout de quinze jours, le vide s'était peu à peu accompli autour du cheikh Chelr'oum. Son oncle Magoura bou Taghan (*l'homme au sabre*) entrant un matin au milieu du camp turc, était accueilli pompeusement et investi de la gandoura de cheikh du Ferdjioua. Le pouvoir conservé jusque-là par la branche aînée passait ainsi à la branche cadette des Oulad Achour. Ce ne va plus être, dès lors, que des oscillations continuelles de bascule entre rivaux, des trahisons et des meurtres entre frères et cousins affolés par l'ambition, l'animosité et la haine. Suivant la politique du moment, les Beys se serviront des uns pour abattre les autres, lorsqu'ils y trouveront leur avantage.

Aussitôt après le départ de Salah Bey, l'ancien et le nouveau cheikh comptèrent leurs partisans et se firent la guerre. C'était inévitable ; la politique turque ne visait qu'à les diviser. Chelr'oum battu se réfugiait dans la montagne, comptant sur des temps plus heureux ; mais il ne tarda pas à mourir de chagrin

(1) Nous pourrions traduire le nom de Chelr'oum par *le Moustachu*.

Sa situation avait été grande; aussi les bardes du pays lui ont-ils consacré une sorte de cantate funèbre que j'ai recueillie avec empressement. En voici le texte original dont je me suis attaché, dans la traduction, à rendre surtout l'esprit et la couleur locale (1).

حارت الترك والعربان
باتوا عنه مستغبين
وما وقدوش النيران
شلغوم ساعي الافخار
باش نلقى جيش الامحال

اعياطة القوم النطحا
اذا عادت متكاوحا
قلبوها وغدات رايحا
واسقوها كاس زعاق
من مجانة للكاف
باش نلقى جيش الامحال

اهدى يا خلاص الديون
راعي الازارق عن من يهون
الذاته نظرة العيون
من مزغنة للبستيون

(1) Je reproduis le texte tel que me l'ont donné les tolba du pays.

احسب كم من مرسة
باتو على ظهرة ساهرين
من سباخ للقبصة
لادرع صيد الدمشة
باش نلقى جيش الامحال

ازديدة الشايعين
من بكرى هما فايمين
اهل الشلالا مايلين
قنادر كمخا غاليين
بن المبارك حرك العقاب
نقمة الاعدا دشاش
باعزيز الهايج بو نقاب
ورادي ما يلغاش
سالوا عليهم الاعراش
باش نلقى جيش المحال

Les Turcs et les Arabes sont dans la consternation ;
Durant cette nuit, telle a été leur déception,
Qu'ils n'ont pas songé à allumer les feux
A cause (de la mort) de Chlr'oum le valeureux.
Comment irai-je maintenant
Affronter les troupes des armées combattant ?

Aux clameurs du goum à la charge lancé,
Quand vient l'instant de la mêlée,
L'ennemi culbuté est mis en fuite
Et boit à la coupe de mort subite.
Depuis la Medjana jusqu'au Kef,
Sa bravoure était en relief.
Comment irai-je maintenant
Affronter les troupes des armées combattant ?

Apparais donc, ô toi qui fais payer toutes les dettes !
O toi, guerrier au cheval gris, qui pourrait te méconnaître ?
Emporté par l'influence du mauvais œil.
Depuis Mezer'anna (Alger) jusqu'au Bastion (La Calle),
Compte combien il y a de ports de mer.
Eh bien ! partout il a été le sujet des causeries de la veillée :
Depuis les Sebakh jusqu'à Gafça, (1)
On a parlé de la vigueur du bras de ce lion des forêts.
Comment irai-je maintenant
Affronter les troupes des armées combattant ?

Des enfants de Zedida bien connue est la renommée (2) ;
Depuis longtemps ils sont puissants.
Ce sont des gens aux chelils flottants, (3)
Portant des gandouras en damas de soie de haut prix.
Le fils de Moubarek dont les coups atteignent l'aigle,
Il se venge des ennemis en les broyant comme du froment.
Et Bou Aziz qui se précipite au combat la face voilée, (4)
Il n'a pas son égal et il n'est point causeur.
Questionnez le monde des tribus sur leur compte.
Comment irai-je maintenant
Affronter les troupes des armées combattant ?

---

(1) Les Sebakh sont les vastes plaines salsugineuses qui s'étendent au sud, entre Constantine et Sétif.
Gafça, ville de Tunisie, au sud.

(2) Zedida, l'aïeule des Oulad Achour.

(3) Le chelil est la housse en soie qui flotte sur la croupe du cheval.

(4) Le negab est le haïk relevé sur le nez, cachant tout le bas de la figure et ne laissant voir que les yeux.

Le vieux Magoura, élevé par les Turcs à la place de son neveu Chalr'oum, ne lui survécut pas longtemps. Le droit d'hérédité ayant été rompu, de nombreux prétendants à l'investiture du commandement de Ferdjioua se mirent sur les rangs aussitôt après la mort de Magoura. Derradji, fils de Chelr'oum, rentrait en grâce et l'emportait sur ses compétiteurs après s'être débarrassé, en l'assassinant, de son frère Moubarek. Bientôt Ahmed, fils de Moubarek, vengeait de la même manière le meurtre de son père en tuant son oncle Derradji. Celui-ci ne profita que quelques années de son crime ; il tombait à son tour, en 1804, dans la fameuse expédition de l'Oued-el-Kebir, aux côtés d'Osman Bey, non point frappé par une main insurgée, mais par un coup de feu que lui tira par derrière, au milieu de la bagarre, un de ses cousins ou neveux (1).

En 1807, Alger était en guerre avec Tunis. Moustapha, fils de Derradji, était alors cheikh du Ferdjioua, et avec ses contingents il s'était joint à l'armée algérienne envoyée sur la frontière. Pendant le combat contre les Tunisiens, il prit la fuite et amena la défection de la plupart des goums auxiliaires ; dès lors la défaite des Algériens devint désastreuse. On assure que Moustapha s'était laissé gagner par une grosse somme d'argent que lui fit remettre le chef tunisien afin qu'il tournât casaque au moment où les deux armées en viendraient aux mains. Bou Akkaz, pour laver cette infamie qui souille la mémoire de son père, m'a raconté lui-même une autre version qui pourrait être exacte. Avant l'action, le général en chef algérien, disposant ses troupes au combat, avait réuni autour de lui tous les chefs de tribus auxiliaires, donnant à chacun la place qu'il devait occuper avec ses gens. Moustapha objecta qu'il préférait se battre à sa guise sur une des ailes de l'armée, au lieu d'être enclavé au milieu des autres. Furieux de ses observations, le Bey lui aurait dit : « Tu n'as jamais fait la guerre qu'aux chacals de ton pays ; n'entendant rien à celle-ci, tu n'as qu'à obéir et te taire. » Moustapha, froissé de cette injure reçue en public, dissimula son

---

(1) Voir sur cette expédition contre le chérif marocain qui avait soulevé le pays kabyle, mon « Histoire de Gigelli ».

ressentiment et alla occuper le poste qui lui était assigné dans la ligne de bataille; mais à peine la fusillade commencée, il tournait bride au galop en criant : Nous sommes trahis ! Moustapha était vengé. Les cavaliers des autres tribus suivirent le mouvement, et dès lors le Bey, restant réduit à sa troupe régulière, ne put tenir contre le choc des Tunisiens. Il y a du vrai dans ce récit; car beaucoup d'autres chefs de tribus, les Hanencha par exemple, étaient également mécontents du Bey régnant et n'attendaient qu'une occasion pour s'en défaire. Quoi qu'il en soit, la défection eut lieu et rien ne saurait l'atténuer (1).

Après sa désertion au combat de l'Oued Serrat, Moustapha, pour échapper au supplice des traîtres, s'était enfui dans les montagnes du Ferdjioua où il se maintint en état d'hostilité ouverte. Son cousin Ismaïl ben Chelr'oum avait été nommé cheikh à sa place, et naturellemeut la guerre régnait entre eux. Aidé par les janissaires du Bey, Ismaïl réussit à battre son rival à Mordj Sahal, chez les Beni Medjaled, et le força à aller vivre dans l'obscurité au milieu des montagnes du Babor. Désirant cependant faire la paix avec le nouveau bey de Constantine, Moustapha profita du passage, dans les plaines de Sétif, du bach-agha commandant un corps de troupes venu d'Alger, pour offrir sa soumission et lui demander l'aman. Le bach-agha, touché de son repentir, lui accorda sa grâce et lui promit de s'employer auprès du Bey pour obtenir le pardon de sa faute. Moustapha, comptant un peu trop sur cette haute protection, n'hésita pas à se présenter devant Ali Bey qui le fit immédiatement arrêter et jeter en prison. Les mains liées derrière le dos et entre deux cavaliers le fusil au poing, il avait fait la route à pied depuis Sétif jusqu'à Constantine. Comme le bach-agha se récriait sur cette manière d'agir vis à-vis d'un homme auquel il avait accordé l'aman, Ali lui répondit : « Cet homme que vous protégez, est un traître endurci qui ne manquera pas de saisir la première occasion qui se présentera à lui pour faire cause commune avec l'ennemi et recommencer le rôle qu'il a joué dans la précédente campagne.

(1) Voir mon historique des Harar, seigneurs des Hanencha, au sujet de la mauvaise entente qui régnait dans l'armée algérienne.

Ne vous fiez pas à ses promesses; sa parole ne mérite aucune croyance. » Le bach-agha se rendit à ces raisons et lui abandonna son protégé.

Le Pacha d'Alger approuva la conduite du Bey par une lettre dans laquelle nous remarquons le passage suivant :

« Que Dieu vous accorde ses récompenses pour le bien que » vous avez fait en emprisonnant ce traître, ce débauché qui a » nom Moustapha ben Achour (1), celui-là même qui a jeté la » perturbation dans la province, qui a excité à la guerre civile et » allumé l'incendie de la révolte avec tous les malheurs qu'elle » entraîne avec elle. Depuis que vous lui avez mis les fers aux » pieds, la province a repris son calme habituel. »

(Écrit par ordre de Si Ahmed Pacha).

L'arrestation de Moustapha ben Achour fut donc maintenue. Mais du fond de son cachot de la Casba, il n'était pas moins à craindre qu'en rase campagne; car il trouva la possibilité d'y tramer une conspiration qui, en amenant le meurtre du Bey, devait lui fournir les moyens de recouvrer la liberté. Voici les faits : En 1802, un groupe de janissaires, soudoyés, assure-t-on, par l'Angleterre alors en guerre avec la France, avait tenté de se défaire du Pacha d'Alger, qui venait de signer un traité d'amitié avec notre consul Dubois-Thainville. Le complot échoua, et les conjurés furent les uns mis à mort et les autres exilés. Parmi ceux-ci se trouvait un janissaire du nom d'Ahmed Chaouch. Durant six ans il erra chez les Kabyles de Bougie, de Collo, de Gigelli, enfin au Ferdjioua, ce qui lui valut de ses camarades le surnom de *Kabyle*. Ambitieux et remuant, son caractère avait une certaine analogie avec celui du cheikh Moustapha; aussi, après s'être rencontrés, s'étaient-ils voués l'un à l'autre une étroite amitié. Moustapha venait d'être incarcéré, comme nous l'avons dit. Son ami Ahmed Chaouch, qui était déjà arrivé à Constantine, gagna si bien les janissaires, gardiens de la Casba, qu'il

(1) Pour éviter la nomenclature fastidieuse du père, aïeul, etc., il y a ici seulement le nom du personnage en scène et celui de Achour, souche de la famille.

réussit à communiquer journellement avec le prisonnier. Dès lors, à eux deux, ils conçurent un audacieux projet : massacrer Ali Bey et faire proclamer à sa place Ahmed Chaouch lui-même. L'historien des Beys de Constantine a raconté les circonstances de cette conspiration ; mais il a ignoré que le principal meneur de toute l'intrigue, celui qui fournit l'argent nécessaire pour gagner des complices, n'était autre que le prisonnier Moustapha ben Achour.

Un vendredi, au moment où Ali Bey entrait dans la mosquée pour y faire ses prières, les conjurés se ruaient sur lui et le décapitaient. L'usurpateur Ahmed Chaouch prenait aussitôt possession du beylik. Son premier acte fut de rendre la liberté à son ami Moustapha, qui n'eut pas à profiter, comme on l'a dit, du désordre pour rompre ses fers.

Bou Rennan, fils de Magoura, était alors cheikh du Ferdjioua et voulait naturellement s'y maintenir. Moustapha n'épargna rien pour le renverser, et dans ce but se fit reconnaître cheikh indépendant par tous les montagnards, tels que les Beni Amran, Beni Iadjich, Beni Four'al et Beni Medjaled. Avec eux il descendit en plaine et enleva la smala de Bou Rennan. Une petite colonne turque, envoyée au secours de ce dernier, fut également enveloppée à l'improviste et forcée de se rendre sans combattre devant les forces supérieures qui l'entouraient. Moustapha avait bien recommandé de ne pas verser de sang. Quelques jours après, Bou Rennan, la tête basse, rentrait à Constantine, sans escorte, portant la nouvelle de son désastre et de la capture des janissaires expédiés à son aide. La consternation régnait déjà en ville, lorsque, comme par un coup de théâtre, apparaissent, tous montés sur des mulets, afin de leur éviter les fatigues de la marche, les janissaires que l'on croyait massacrés. Rahmani, le fils de Moustapha ben Achour, est au milieu d'eux ; il vient saluer le bey, qui avait succédé à l'usurpateur Ahmed Chaouch (1), lui offre de splendides cadeaux et lui démontre par ce qui vient de se passer que Bou Rennan n'a pas la moindre autorité dans le pays

(1) Ahmed Chaouch, *le Kabyle*, ne resta au pouvoir que quinze jours.

et que son père est seul capable de le tenir. Tobbal Bey, qui gouvernait alors Constantine, rendit le commandement à Moustapha. C'était en 1809. Il conserva le pouvoir pendant quatre ans.

Mais cette situation ne pouvait durer. Chaque nouveau bey avait ses créatures à satisfaire, et son avènement amenait partout des changements. Nâman Bey, en 1811, destituait Moustapha pour donner la dignité de cheikh à Magoura ben bou Rennan dont il avait épousé la sœur. En 1814, à l'avénement de Tchaker Bey, l'ancien cheikh Moustapha ben Achour reparut et demanda l'aman au nouveau bey qui lui répondit : « Tu peux venir à moi, ton affaire est réglée. »

Une réponse aussi laconique, aussi ambiguë, aurait dû, ce me semble, ouvrir les yeux à Moustapha ben Achour et lui faire entrevoir le sort funeste qui l'attendait. Mais il est, dans la vie, de ces positions où, quoi que l'on fasse, la destinée doit s'accomplir ; et puis, ne l'oublions pas, Moustapha ben Achour avait été traître à sa patrie ; tôt ou tard il devait recevoir son châtiment (1).

Il partit donc pour Constantine. Au moment où, entrant au palais, il s'avançait pour saluer le bey : Kaïd el Kasba ! s'écria celui-ci ; qu'on saisisse le traître et qu'on l'étrangle en place publique, devant tous les membres du maghzen. La sentence reçut sur-le-champ son exécution.

Moustapha ben Achour était un homme de haute taille, très-vigoureux dans tous les exercices du corps, d'un esprit délié, mais emporté et sanguinaire à l'excès. Il tuait comme des mouches, dit la tradition, les hommes qui lui déplaisaient ou le mécontentaient. Dès l'âge de huit ans, cet affreux caractère se manifesta chez lui. On parlait un jour, chez son père, de combats, d'hommes tués ; l'enfant, exalté par cette conversation, alla aussitôt en cachette prendre un fusil chargé laissé dans un coin, ajusta le premier Kabyle qui se présenta devant lui et le tua raide.

« Je voulais savoir, dit-il, comment on tue un homme ; j'ai constaté que ce n'était point difficile. » Telle fut l'explication de l'enfant ; cette cruauté, loin d'être condamnée, ne lui valut que

(1) Histoire des Beys de Constantine.

des compliments. Aux yeux de ce peuple arriéré, c'était la preuve d'une valeur précoce.

Devenu homme, Moustapha brillait dans les assemblées par son esprit et sa manière de juger les questions les plus ardues. Il accompagnait un jour avec d'autres chefs indigènes le Bey allant châtier des populations rebelles les montagnes de l'Aurès. Tout-à-coup sort d'un fourré un énorme lion qui s'avance vers le groupe de cavaliers, composé du Bey et de ses hauts feudataires. Chacun s'enfuit à qui mieux mieux, et le Bey, resté seul en présence de ce terrible ennemi, fut assez heureux pour le tuer. Malgré son succès cynégétique, le Bey était fort en colère contre son entourage qui l'avait abandonné, et pendant deux jours il refusa de le recevoir au baise-main d'usage. Moustapha ben Achour reconquit, pour lui et ses compagnons, les bonnes grâces du chef par une répartie extrêmement adroite :

« Seigneur, notre maître, dit-il au Bey, si nous étions dans le Sahara et qu'une vipère se présentât, c'est au cheikh El-Arab qu'il appartiendrait de la tuer ;

Dans le Ferdjioua, c'est moi qui devrais tuer un chacal ou un sanglier ;

Mokrani vous débarrasserait d'une panthère chez ses Kabyles ;

Ici en présence d'un lion, vous êtes le maître, vous êtes le lion ; à vous seul revenait l'honneur de tuer votre égal en puissance, et par déférence nous nous sommes écartés. »

Moustapha laissait deux fils : Rahmani et Ahmed bou Akkaz, que nous allons bientôt voir apparaître sur la scène.

Magoura, qui avait contribué, assure-t-on, à faire tomber dans le piége son rival Moustapha, comptait conserver le pouvoir en récompense de cette trahison. Mais, aussitôt le crime consommé, Tchaker le destituait et donnait le burnous d'investiture à Bou Rennan ben Derradji, le frère de Moustapha. Froissé de cette préférence, Magoura se mit en révolte. Le Bey et Bou Rennan marchèrent aussitôt contre le rebelle et lui firent subir une razzia dans laquelle il perdit tout ce qu'il possédait. Manamani Bey, en 1824, renversait Bou Rennan et rendait le cheikhat à Magoura. On le sait, rien n'était moins stable que l'exercice du

commandement en pays arabe ; le caprice de tel ou tel bey, les cadeaux en argent surtout faisaient que le plus offrant l'emportait toujours sur ses rivaux. Ces élévations au pouvoir, suivies bientôt de chutes, sont fastidieuses à raconter, tant elles se produisent fréquemment et de la même manière ; mais l'histoire exige qu'on ne les passe pas sous silence. Nous voici enfin à l'époque contemporaine dans laquelle se dénouent ces séries d'intrigues odieuses que les Turcs entretenaient avec soin afin de mieux dominer le pays. El-Hadj Ahmed, dernier bey de Constantine, arrivait au pouvoir en 1826. Enfant du pays, il y avait naturellement des amis et des ennemis, ces derniers en plus grand nombre cependant ; et on comptait parmi eux d'anciens fonctionnaires de l'administration provinciale, tels que les Ben Zekri, les Ben Nâmoun, les Bou Zian. De peur d'être massacrés par un de ces abus d'autorité, comme les beys n'avaient que trop coutume de le faire, ces partisans de l'opposition avaient abandonné Constantine et s'étaient réfugiés dans les montagnes de la Kabylie orientale. Ils y vivaient des secours que leur faisait généreusement parvenir Magoura ben Achour, leur ami. Ces témoignages de sympathie à l'égard de gens qui lui étaient hostiles, auraient contribué à eux seuls à indisposer le bey Ahmed contre le cheikh du Ferdjioua. Mais il y avait déjà entre eux un vieux levain d'inimitié héréditaire. On se souvient que le bey El-Colli, grand-père d'Ahmed-Bey actuel, éprouva un affreux désastre en 1756 en attaquant l'ancêtre de Magoura ; la rancune du vaincu s'était transmise de génération en génération et devait faire explosion. Un membre de la famille des Ben Achour allait exploiter avec ardeur et à son profit toutes ces causes de haine : c'était Ahmed bou Akkaz, le fils cadet de Moustapha, étranglé par Tchaker Bey à l'instigation de Magoura, son cousin. Bou Akkaz, ami d'enfance d'Ahmed Bey, accourut auprès de lui aussitôt son avènement et travailla sans relâche à enlever le cheïkhat à Magoura de la branche aînée pour le faire passer sur la tête de l'un des membres de la branche cadette à laquelle il appartenait.

Magoura était au courant de ce que ses ennemis tramaient à Constantine. Habitué aux procédés de la politique de l'époque,

il ne se dissimulait point qu'avec ou sans motifs il serait évincé du commandement. Dès lors il n'opposa que la force d'inertie à tous les ordres qu'on lui transmettait de la part du Bey, refusant surtout d'aller faire acte de vasselage à Constantine, d'où il ne serait pas sorti vivant. Sa révocation fut demandée dans les termes suivants :

A S. H. Hussein Pacha d'Alger (1).

« Magoura ben Achour doit une année entière de Lezma et le « prix de la gandoura (d'investiture). Il n'a livré que les mulets « que son fils a amenés l'été dernier, et une faible partie de sa « Lezma d'été.

« Je lui ai prescrit de venir en smala avec moi, selon la cou- « tume (2). Il n'est pas venu et ne m'a pas même envoyé un « seul de ses cavaliers. Il a enfin gardé pour lui l'impôt Lezma « qui revient au gouvernement.

« Voyant sa conduite et sa désobéissance, je l'ai destitué et j'ai « nommé son cousin Bou Rennan ben Derradji à sa place.

« J'ai prévenu Magoura qu'il était révoqué et qu'après avoir « payé ce qu'il devait à l'État, il ne lui restait plus qu'à vivre « tranquille chez lui. Au lieu de me répondre, il a manifesté sa « colère en incendiant les récoltes du pays voisin.

« Il faut que ce Magoura soit puni de son irrévérence envers « le gouvernement.

« Salut.

« EL-HADJ AHMED BEY. »

15 moharrem 1243 (8 août 1827).

Bou Rennan ben Derradji, le nouveau cheikh du Ferdjioua,

(1) Le texte arabe original de ces lettres, d'une importance historique réelle, m'a été gracieusement communiqué par mon ami M. d'Houdetot, qui possède un riche recueil de dépêches officielles de l'ancien maghzen.

(2) Quand le Bey allait en campagne ou en tournée dans sa province, tous les grands chefs indigènes étaient convoqués et faisaient escorte avec leurs cavaliers.

dont il est question dans cette dépêche, n'était autre que le frère de Moustapha et par conséquent l'oncle de Bou Akkaz. Un autre document officiel nous démontre que l'autorité de Bou Rennan ne fut point acceptée par les populations et que le Bey se vit obligé d'aller lui-même soutenir son partisan :

A S. H. Hussein Pacha d'Alger.

« Ces jours derniers, nous étions campés au Ferdjioua, et nous « avons trouvé Magoura, l'ancien cheikh, qui avait révolté tous « les Kabyles des tribus payant l'impôt. Il est venu un certain « jour avec ses gens faire le coup de feu sur le camp. Le cheikh « El-Arab alla à sa rencontre, et la poudre parla entre eux. « Magoura battu a pris la fuite, après avoir perdu deux hommes. « On a tué aussi un serviteur de Ben Zekri qui, réfugié chez « Magoura, distribuait de l'argent parmi les Kabyles pour les « maintenir en révolte. Mais j'attire les tribus à moi peu à peu « pour les soumettre. Toutes les ruses de Magoura n'aboutiront « à rien, s'il plaît à Dieu.

« Salut.

« EL-HADJ AHMED BEY. »

19 moharrem 1244 (12 août 1828).

Magoura n'en continua pas moins à vivre indépendant dans la montagne des Arrès. Mais en 1830 il oubliait tous ses griefs, offrait le concours de son bras à son ennemi El-Hadj Ahmed Bey, et consentait même à marcher comme simple volontaire sous les ordres de son cousin le cheikh Bou Rennan.

Alger était menacé par la France. L'appel à la guerre sainte éteignait momentanément toutes les rancunes, et chaque bon musulman devait contribuer à repousser le chrétien envahisseur. Telle était la raison de la conduite anormale de Magoura.

On sait avec quelle vigueur les contingents de la province de Constantine nous combattirent à Staouéli. Les cavaliers du Ferdjioua prirent part à cette charge furibonde qui faillit, un instant, être funeste à nos jeunes soldats, peu habitués à la manière de combattre des Arabes lancés à bride abattue et pous-

sant des cris effrayants. Après la capitulation d'Alger, les contingents, accourus à sa défense, s'en retournèrent dans leur pays.

Bou Akkaz, que son oncle Bou Rennan avait laissé au Ferdjioua pour y commander en son absence, apprend que l'armée de Constantine est en marche et revient; il va aussitôt au-devant d'elle. Sur les bords de l'oued Bou-Sellam, à l'endroit où s'élève aujourd'hui notre ville de Sétif, il rencontre un groupe de cavaliers devançant le gros de la colonne; c'est Magoura qui s'approche et tend la main en signe de réconciliation, en lui disant: « Faisons la paix, mon cousin; nous avons besoin d'être tous unis contre le chrétien qui nous a vaincus. » Pour toute réponse, Bou Akkaz lui tire à bout portant un coup de pistolet qui le blesse au bras. Mieux monté que son adversaire, Magoura parvient à éviter, en fuyant, les nouveaux coups que son ennemi cherche à lui porter et va droit au Bey lui montrer sa blessure et raconte comment sa démarche amicale a été accueillie. A ce moment, El-Hadj Ahmed était informé de la vaste conspiration tramée parmi plusieurs grands chefs mécontents pour le renverser. Les Turcs de Constantine même avaient déjà élu un autre Bey à sa place; la situation était des plus difficiles. Faisant taire tous ses griefs et ses haines personnelles, Ahmed Bey avait intérêt, à ce moment, à ne pas se désaffectionner le peu de gens qui lui restaient fidèles. Magoura, dont l'influence est grande dans son pays, est consolé et caressé avec empressement, pendant que des cavaliers reçoivent l'ordre de rechercher Bou Akkaz et de le ramener pieds et poings liés. Mais celui-ci prévenu échappe aux poursuites et rentre au Ferdjioua où il rassemble un nombre assez respectable de partisans pour se défendre dans le cas où le Bey persisterait à vouloir l'arrêter. Mais en moins d'une semaine les choses changent complétement de face. L'insurrection a fait des progrès, et le Bey, réduit à la dernière extrémité, se voit en route cerné par les rebelles à son bivouac de Kaf Tazerout, chez les Oulad Abd-en Nour. Bou Akkaz, avec un à-propos providentiel, tire parti de la détresse du Bey Les forces qu'il a réunies pour lui résister, il accourt les lui offrir, et il parvient avec quelques autres alliés à rompre le cercle de fer

qui l'empêchait de se mouvoir et l'aurait certainement écrasé sans ce secours si inespéré. Le rebelle de la veille rentrait en grâce par ce trait de dévouement, et il faut évidemment attribuer à un sentiment de reconnaissance toutes les faiblesses qu'eut ensuite le Bey pour son favori Bou Akkaz.

Magoura, qui s'était si bien battu à Staouëli et croyait pouvoir compter sur quelques égards de la part du Bey, ne vit pas sans colère son ennemi rentrer en faveur. Dès lors il passa dans les rangs des mécontents et assista à tous les combats que ceux-ci livrèrent à Ahmed Bey. En 1834, quand parut le prétendant Ibrahim Bey, Magoura, Ferhat ben Saïd du Sahara, et une foule d'autres personnages se rangèrent autour de lui; mais la défaite qu'ils éprouvèrent auprès de Mechira brisa la ligue et les força tous à se disperser.

Magoura se réfugia dans la montagne, chez les Oulad Amer, continuant à faire de l'opposition à ses rivaux; mais il ne tarda pas à mourir subitement, et non de vieillesse, comme on l'a prétendu. La rumeur publique accusa Bou Akkaz de s'être débarrassé de Magoura, en le faisant empoisonner par des affidés qu'il avait chez les Djimla. Voici du reste la complainte funèbre chantée dans le pays sur cet épisode. Elle fait allusion au rang occupé jadis par la victime et à ceux qui en furent les instruments.

Si Bou Akkaz avait à exercer une vendetta sur Magoura, le Bey, tout aussi acharné, ne lui pardonnait pas non plus le passé, et ses alliances successives avec tous ceux qui avaient juré sa perte, les Ben Zekri, Ferhat ben Saïd et en dernier lieu le prétendant Ibrahim Bey.

كيبو غاب راكب الملجومة
تحت اللحود عاشر ردمة
لا عادت تولده المهمومة
اعطوا نهار واجبوا ثمة

ثم امحوا جيله ما يبقى طحان
تمسى ديارهم مهدومة
واولادهم عراية مثل الفيران
يا ويح من يكون غريمه سلطان
يا اويلي اويلي
يا جوحي جوحي

كانت بلادنا مشكورة
بالشيخ دولة المنصورة
لامره مسلمين الكبرة
وعاشوا معه عيشة حفرة
بحل الفحول سيد الزهرة
يتنا شدوا على مقورة
في كل يوم تهدى اليه براوات
يسير يلبس الفندورة
ويزاود الحرمة من البايات
بيده يشرع المقصورة
الترك والامحال عليه توصات
شواش ولكواهي والخلفاوات
يا اويلي اويلي
يا جوحي جوحي

Comment! celui qui montait la jument bridée a disparu !
Au fond d'une fosse, il n'a plus maintenant pour compagnon qu'un [monceau de terre.
La pauvre femme décrépite (sa mère) n'en enfantera plus de pareil.
Prenons un jour pour aller pousser nos cris de lamentations sur sa [tombe.
Puis ensuite allons effacer les traces des Djimla ;
Qu'il n'y reste pas un survivant (1)
Et qu'au soir toutes leurs maisons soient renversées,
Et leurs enfants nus comme des rats !
O malheureux est le sort de celui qui a le sultan pour créancier !
O mon malheur, mon malheur !
O calamité, calamité qui me frappe !

Notre pays jouissait de la bénédiction divine
Par la présence de ce cheikh du gouvernement victorieux.
A ses ordres les plus grands étaient soumis,
Et vivaient à côté de lui d'une vie humble.
Le brave des braves, le seigneur de Zohra !
On se répète l'un à l'autre les vaillantes qualités de Magoura.
Chaque jour des missives apparaissaient devant lui,
Il allait revêtir la gandoura.
Il faisait provision de marques de respect de la part des Beys ;
De sa propre main il ouvrait les battants de la porte du Conseil (2)
Les Turcs et les corps d'armée recevaient des recommandations à son [sujet ;
Ainsi que les chaouchs, les kahia et les khalifas.
O mon malheur, mon malheur !
O calamité, calamité qui me frappe !

L.-Charles Féraud.

(*A suivre.*)



(1) L'expression arabe est très-énergique ; littéralement : qu'il n survive pas un seul c.....u.

(2) La *Meksoura* était la salle du Conseil où siégeait le Bey.

LE

DJEBEL CHECHAR

Le terrain élevé qui s'étend entre l'Oued Bedjer, à l'est, et l'Oued el Arab, à l'ouest, est profondément raviné. Il consiste en roches calcaires mêlées de silex, sur lesquelles une lumière ardente, un vent incessant, des torrents rares mais rapides exercent une action violente. Ces torrents, dont les principaux sont l'Oued Bedjer, l'Oued Ferrouj, l'Oued Djellal et l'Oued el Arab, y ont creusé des sillons parallèles ou ne se rejoignant que sous des angles très-aigus, suivant la pente saharienne. Ils sortent de la montagne par des gorges tourmentées dont les plus remarquables sont le Foum de Ciar et le Foum de Khenga Sidi Nadj. Au delà, ils serpentent dans des ravines compliquées qui présentent, vues d'en haut, l'apparence d'un filet (*chebka*), et sont séparés les uns des autres par des masses isolées, telles que le Madeloua, le Kouja, le Hallab, le Djermouna, le Terimbo. Ces témoins s'élèvent du milieu de la chebka comme des îlots. Enfin, s'étend indéfinie la plaine lisse du Sahara.

Considérée du sud, l'œuvre lente de la nature qui détruit ce terrain friable et l'entraîne par parcelles vers l'ancienne mer saharienne s'explique d'elle-même avec clarté. Là, les eaux venues de plus loin, la lumière plus forte, en un mot, toutes les forces destructives plus puissantes ont eu déjà raison du massif suivant la longue zône que nous nommons maintenant la chebka. La montagne résiste encore sur toute la ligne de s s Fouam, mais elle recule de jour en jour. Un temps viendra où ce que nous en voyons subsister sera réduit à une demi-plaine hérissée de pitons. Il est vrai qu'alors la chebka sera complète-

ment nivelée, car le Sahara gagne sur elle comme elle gagne sur la montagne. De ces trois formes, la montagne, la chebka, la plaine, l'avenir appartient à la dernière.

La montagne se nomme Djebel Chechar. Ce nom s'applique exclusivement à la portion de terrain que délimitent, au sud, une ligne droite passant par les oasis de Khenga Sidi Nadj et de Ciar; à l'est, le flanc gauche de la vallée de l'Oued Bedjer; à l'ouest, le flanc droit de la vallée de l'Oued el Arab; au nord, les dernières ondulations du Mehmel, ou mieux une ligne passant par Baber et Taberdja. Le mot *chechar* signifie caillasse (petites pierres brisées), et n'a rien de commun avec l'arabe *cherchour* (cascades). Il convient à cette masse aride, pierreuse et disloquée en tous sens.

Le caractère premier du Djebel Cherchar est l'encaissement des vallées qui le découpent. Toutes ne sont pas également profondes; le travail d'érosion est plus avancé à l'est qu'à l'ouest. La vallée de l'Oued Bedjer est achevée; celle de l'Oued el Arab est encore en formation. L'Oued Bedjer court dans un long et étroit sillon, très-net, bordé de roches à peu près perpendiculaires. L'Oued el Arab se recourbe mille fois dans un dédale de gros mamelons, et tombe de cuvette en cuvette jusqu'à la passe de Khenga. Ces cuvettes successives sont nommées en arabe *oulej* et en berbère *arèzer*, quelquefois *tarezoult* (1). La vallée de l'Oued Bedjer est cultivée par les indigènes à peu près dans toute sa longueur; celle de l'Oued el Arab n'offre aujourd'hui de culture que dans le fond des Oulej où le limon s'est amassé. Entre ces deux oued, l'Oued Ferrouj et l'Oued Djellal sont à tous les points de vue des intermédiaires.

L'élargissement progressif de ces vallées est surtout digne de remarque dans celle de l'Oued Bedjer. Le terrain à travers lequel cet oued a tracé sa route montre à nu, des deux côtés, des assises parallèles, séparées les unes des autres par de longues

---

(1) Ce mot est usité surtout dans l'ouest de la région aurasique, où l'on parle la *tmasirt* (Voy. Appendice). Le pluriel en est *tirezza*. Le mot arabe ولجة de ولج (pénétrer), est le nom d'un petit village au-dessus de Khenga.

pentes raides. Une de ces assises, au niveau du premier tiers de la montagne à partir de l'oued, est d'une épaisseur variable de trente à cent mètres, et a joué un grand rôle dans l'histoire des Beni-Barbar. On l'appelle *agrado,* du latin *gradus.* On suit ce *gradin* depuis la formation de l'oued jusqu'à son débouché. Il l'accompagne comme une falaise à une distance de quelques centaines de mètres. Il est strié dans le sens de sa longueur, et offre à l'œil le spectacle de cannelures superposées, dont la profondeur est de 1 m 50 en moyenne, et la hauteur de 1 m 50 à 2 mètres. Ces cannelures l'affaiblissent et permettent aux eaux sauvages qui descendent des pentes supérieures de l'attaquer avec plus d'efficacité. On le voit en effet rompu à diverses places, et chacune des découpures qu'on y remarque est comme la bouche d'un petit oued venu d'en haut. Les Beni-Barbar nomment ces découpures *skott*, descentes. Tous les hivers elles sont élargies ; elles donnent passage à des masses plus ou moins considérables de terre et de pierres roulées, et en avant de chacune d'elles, en bas du gradin, un dépôt s'étale en forme d'éventail. Ainsi, à mesure que le gradin est morcelé, la masse de la pente supérieure diminue, et la montagne recule d'ensemble. Un jour vient où deux skott voisins, à force d'être élargis en queue d'aronde, communiquent en arrière de la portion de gradin qui les sépare. Cette portion reste isolée, et demeure un rocher élevé, cannelé de tous côtés, figurant un ovale dont le grand axe est parallèle à l'oued. La destruction se poursuit en arrière. Ce travail, dont le résultat final est l'écartement progressif et indéfini des deux bordures de l'oued, est tout-à-fait semblable à celui que nivelle la montagne entière du côté du Sah'ra. On assimile facilement les ruisseaux qui descendent de la pente supérieure au-dessus du gradin à l'Oued Bedjer lui-même ou à l'Oued el Arab Les petits skott du gradin répondent aux larges Fouam de Ciar ou de Khenga, et les rochers qui restent isolés en avant reproduisent en petit les grandioses témoins de la Chebka. La montagne est ainsi détruite dans son intérieur comme elle l'est dans son extérieur, et les minces affluents sauvages de la rive gauche de l'oued agissent de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est absolument comme les oued eux-mêmes agissent du nord au sud.

Le Djebel Chechar est exposé directement à toutes les influences mauvaises du climat saharien. Comme le plateau des Nememcha qui le continue vers l'est, il protège à ses dépens une partie du Tell. Les sécheresses y sont redoutables. L'apparition d'un grand nombre de ses plantes, le séjour des animaux qui l'habitent d'ordinaire, enfin la vie des hommes qui y demeurent, dépendent de quelques jours d'orage. Il est vrai qu'un seul orage suffit à couvrir la montagne de fleurs. Je l'ai parcourue dans une année mauvaise, au mois d'avril. Le sol était privé de pluie depuis sept mois Sur les croupes qui séparent les oued, des touffes jaunâtres de halfa (*igelzi*) (1) et des pieds ligneux de chih (*ithri*) recouvraient le sol d'une teinte uniforme. Le souffle tantôt glacé, tantôt brûlant du chehli passait par raffales brusques sous un ciel terni ; des voiles de sable restaient suspendus sur le Sah'ra qui s'élevait à l'horizon comme une mer. Dans les lits des torrents secondaires non cultivés, une mince bande de tamarix (*tammaït*) (2), de lauriers roses (*lili*), de cedraïa (*azougguart*), se dérobait bientôt vers des rochers arides. Ça et là, mais rarement, paraissaient des touffes de mzita (*zitoun*), couvertes de fleurs violettes. Les mouflons (*aoudad*) (3) qui se

(1) Le mot *igelzi*, en *zenatia* (voy. Appendice), désigne la touffe de halfa sur pied. On nomme *arie* le halfa coupé, surtout lorsqu'on doit le faire servir au tissage, par exemple à la confection d'une natte ou de sandales (*ajertil*, — *tisila*).

(2) Le mot *tammaïl* se prononce aussi *tamemmait*. — Je pense que *lili* a une origine latine et est le mot *lilium* altéré dans le sens et dans la forme. On trouve, il est vrai, le mot *ilell*, analogue, en tamachek ; mais ce même dialecte tamachek possède, lui aussi, des mots latins ou grecs, comme *angelous*, *auroura*. (Cf. *Essai de grammaire tamachek* par M. le général Hanoteau pages 16 et 226). — *Azougguart* signifie *rouge*, et peut être prononcé azouggart. — Le mot *zitoùn* employé par les Chawi pour désigner le *mzila*, est une altération curieuse du mot arabe, et presque un jeu de mots. Les baies du *mzila*, plante basse et rameuse, ont quelque peu la forme d'olives.

(3) Le mot *aoudad* se rencontre en tamachek. — Les Chawi désignent par *oudemo*, pl. *idema*, la grosse gazelle de montagne. Ils n'ignorent pas le nom tamachek *chenkèdh*. — Le mot *azdoud* signifie proprement *palombe*. Les Chawi disent aussi *zadtout*, زعطوط

tiennent de préférence sur le Hallab, le Medeloua, et le Djermouna, comme si ces îlots de la chebka avaient pour rôle d'en conserver l'espèce, avaient émigré vers le Chellia. Les gazelles (*oudemo*) les avaient suivis. Quelques vols de pigeons (*azdoud*) passaient à tire-d'aile. Quelques vautours blancs (*isri*), aigles (*giler*) ou milans (*tsiouant*) planaient au-dessus des *goundi*, sortes de rats de rochers qui pullulent dans les pierres du Djebel Chechar.

Dans ces années de sécheresse, l'homme est moins bien partagé que les animaux. Les voisins besoigneux et craintifs le repoussent, s'il tente d'émigrer. Qu'il habite la longue vallée de l'Oued Bedjer ou un tazeroult de l'Oued el Arab, il faut qu'il reste près de sa saguia vide. Ses moutons (*oulli*) et ses chèvres (*trâtten*) (1), ne trouvant plus de pousses vertes (*adaf*) dans les touffes de halfa, meurent de faim ; le blé (*jérden*), l'orge (*timezin*) jaunissent à peine sortis de terre ; le palmier (*tazdaït*), privé d'eau, menace de ne pas produire ; les oliviers (*azemmor*), les figuiers (*tameltchèt*), les abricotiers (*berkouk*) ne portent pas de fruits. Alors commencent les querelles de village à village pour la répartition des derniers filets d'eau ; les gens d'en bas accusent ceux d'en haut ; des vols, des rixes surviennent ; enfin une fraction prend la résolution de sortir à tout prix de cette région dévastée et de se frayer passage, les armes à la main, vers les pâturages du nord. De là, des guerres inexplicables, et, indépendamment des questions de race, des confédérations dont l'effet se fait encore sentir. L'Oued Bedjer, au dire des habitants, a été sept fois abandonné et sept fois réoccupé à la suite de longues famines.

Je n'ai constaté dans le Djebel Chechar aucun tombeau dit

---

et ce dernier mot est regardé comme arabe. (Diction. Beaussier, p. 268). — Le vautour *isri* est appelé *r'eurma* par les Arabes (غرمة ou mieux غرامة chenu, blanc).

(1) Il est à remarquer que *oulli* désigne toujours en Chawi un troupeau de moutons, et que le mot *trât*, chèvre, est d'un usage général dans l'Aurès. Il est vrai que les Oulad Abdi disent souvent *timàz*. — Le *daf* ou *adaf* des Chawi est le *bous*' des Arabes. — Les Touareg disent *ièrden* et *timezin*, comme les Chawi.

mégalithique ; mais le peuple romain y a laissé des traces nombreuses, non-seulement dans le lit des torrents encore cultivés, mais même sur ces croupes arides où les chèvres des Berbères trouvent à peine à vivre. Les ruines romaines les plus importantes se rencontrent à Zawia des Beni-Barbar, à Meleg el Ouidan et le long de l'Oued el Arab au-dessus de Khiran. Il est très-difficile de constater à première vue si les établissements dont elles sont le reste étaient civils ou militaires ; car une grande ferme romaine ressemble étrangement à un poste ou à un fortin. Les voyageurs qui passent une première fois dans ces régions s'étonnent d'abord de la solidité des constructions, et en concluent que les Romains avaient bâti une suite de postes le long de tous les oued, dans le Djebel Chechar, comme dans l'Aurès et dans l'Ahmar Khaddou ; mais la pratique des ruines réforme cette opinion première et porte à croire que la colonisation romaine s'appuyait, dans ces montagnes aussi bien que dans les plaines, sur un élément civil très-considérable. La description partielle que nous allons faire des ruines romaines du Chechar, nous permettra de formuler plus nettement notre conclusion.

Nous commencerons par l'Oued Bedjer. Cet oued est formé par la réunion de trois affluents qui se confondent au-dessous du village actuel de Taberdega, et court en droite ligne jusqu'à Ciar. Au premier tiers de son cours, les Romains avaient fondé un municipe qui s'étendait sur la rive gauche de l'oued au milieu d'un bosquet d'oliviers. Les cimetières étaient disséminés en face dans les rochers de la rive droite. Une partie des pierres de cette petite ville ont servi à la construction de Zawia. On peut douter qu'elle ait jamais été fortifiée. On voit encore, au milieu des oliviers, les assises de deux bâtiments assez considérables. Un des deux était-il un fortin ? Cette question est encore douteuse. Du moins il est surprenant que parmi les nombreuses pierres que les Chawi ont retournées et transportées, aucune ne nous indique une occupation militaire, comme nous le voyons à Menaa chez les Abdi, à Zoui chez les Oulad Rechèche, ou à Besseriani. La seule inscription importante que nous y trouvions est une inscription funéraire assez longue qui nous apprend heureusement le nom du municipe : Badove.

INARIOPROCESSIANOPATRIAEDILICIOIIVIRAL. ETAVGUR
ECMVNBADOVIVIXITANNISLXXXXETAELIAEMARCELLINAEMA
AEVIXITANNISTOTIDEMDVOBVSVIRTVTISETCASTITATISE
NARIISTITIANOFRATREETAPRONIANOFRATRISFILIOINPR
DECEPTISFILIETHEREDESEIVSMAVSOLEVMEXISXIINFEC

Parmi les pierres tombales de la rive droite, on lit :

1° Sur une pierre en forme de caisson, portant au-dessus de l'inscription une figure de femme :

D M S
IVLIAVALERIA
VIXITANNISLXX
IVLFELIXMARFEC

Diis Manibus Sacrum. Julia Valeria vixit annis septuagenta. Julius Felix maritæ fecit.

2° Sur une stèle à fronton triangulaire :

D M S
SIMPLEXVICT
ORISFILVIXIT
ANISXVII

Diis Manibus Sacrum. Simplex Victoris filius vixit annis decem et septem.

3° Sur une pierre en forme de caisson :

D M S
FANÆAVICT
ORISVIXIT
ANNISXXVF
ETDED

Diis Manibus Sacrum. Fanæa Victoris (filia ?) *vixit annis quinque et viginti. Fecit... et dedicavit.....*

4° Sur une autre pierre en forme de caisson :

D M S
. . . . .
VERECVN
DIVIXIT
ANNIS ZV

Diis Manibus sacrum............... Verecundi vixit annis quinque et quinquaginta.

5° Sur un fragment de pierre en forme de caisson :

D M S
ASCVLVS
IMIZZAVI
XITANNIS

Diis Manibus sacrum. Asculus Imizza vixit annis...

6° Sur une pierre en forme de caisson :

D M S
. . . .
. . . .
. . . . ANNIS
XXXXVFEC
ETVXOREIVS

Diis Manibus sacrum..... annis quinque et quadraginta.....

7° Sur une stèle à fronton triangulaire :

D M S
. . . .
. . . . FILIA
VAXXXV
VICTORZMIZ

Diis Manibus sacrum.......... filia vixit annis quinque et triginta. Victor Zmiz.....

Une dernière pierre (qui nous donne le nom de AMIZZA, analogue au IMIZZA et au ZMIZ des deux inscriptions précédentes) appartenait à un petit édifice funéraire. En dessus, dans une sorte de cadre en forme d'arcade, le guerrier berbère était représenté à cheval. La forme allongée du cheval, la finesse de ses membres nous indiquent assurément le cheval numide, et l'attitude d'Amizza est celle que l'on constate sur la pierre d'Abizar gravée en caractères libyques (musée d'Alger). Sans doute le vétéran s'était retiré dans sa patrie, comme tant d'autres originaires de l'Aurès.

Badove était le centre de la colonisation dans l'Oued Bedjer. En dessus, une petite ruine sans inscription, dont les murs peu épais et bas comprennent un espace quadrangulaire, est assez semblable aux deux enceintes centrales de l'Enchir Mertoum et de Gouçats, dans la plaine de Gerts, sur lesquelles j'insisterai dans un prochain travail. Elle semble due aux mêmes ouvriers ; car une de ses pierres porte un signe que nous retrouvons fréquemment à Enchir Mertoum : F. La comparaison de ces sortes de signes, qui sont peut-être des caractères berbères ou des lettres romaines altérées, avec d'autres signes analogues que l'on observe sur les marches de la basilique de Tébessa peut donner lieu à une étude intéressante. En dessous de *Badove*, le long de l'oued, les constructions romaines se pressent jusqu'à Ouendoura et sont surtout agglomérées près d'El-Hamra. Toutes consistent en bâtiments privés dont la destination est évidente, car les pressoirs à olives y abondent et sont encore en place. Je citerai particulièrement la ruine qui s'élève encore près du rocher de Jattôs : cette ruine est une portion de l'arrière d'un *torcularium* romain. Le village actuel d'El-Hamra n'a pas été bâti, comme Zawia, avec des ruines romaines ; cependant on trouve dans les murs des jardins, en dessous, les restes d'un cimetière. On y lit l'inscription suivante qui nous donne une fois de plus le nom de MONNA (Cf. Tifêch, Tebrouri, KI.)

D M S
SILIA MON
NA VIXIT AN
NIS LXXV

Diis Manibus sacrum. Silia Monna vixit annis septuaginta quinque.

Un petit tertre, en dessous d'El-Hamra, est encore couvert de ruines sans importance. A partir de Ouendoura, c'est à peine si l'on trouve une pierre taillée. Il est douteux que les Romains se soient établis sérieusement plus bas, le long de l'oued, et l'oasis de Ciar n'existait probablement pas dans l'antiquité.

Il est à remarquer que, notamment en face d'El-Hamra, les maisons romaines s'élevaient beaucoup plus loin et plus haut dans la montagne que les cultures actuelles. La vallée était autrefois fertilisée sur une plus grande largeur. L'oued était-il alors plus abondant ou les saguias mieux distribuées. Il est du moins certain que le procédé de fertilisation était le même dans l'antiquité qu'aujourd'hui. Les canaux de dérivation des Romains sont encore visibles en maint endroit.

Le spectacle que nous offre la colonisation romaine dans la vallée de l'Oued Bedjer est le même que celui que nous avons constaté chez les Beni-Ferah. Le pays des Beni-Ferah est, comme l'Oued Bedjer, presque saharien. Les palmiers y sont déjà nombreux ; de même les palmiers se multiplient rapidement de Zawia à Ouendoura et forment un oasis véritable à Ciar. Or, à ces deux points extrêmes du massif que forment l'Aurès, l'Ahmar Khaddou et le Djebel Chechar, les Romains avaient, sous un ciel ardent et au milieu des rochers, su cultiver l'olivier avec tant de soin que quinze siècles de dévastation n'ont pas détruit leurs plantations et que les indigènes en vivent encore. Un fait curieux est que les procédés romains de fabrication d'huile se sont conservés chez les Beni-Ferah, tandis qu'ils se sont perdus chez les Beni-Barbar. J'ai eu occasion de décrire, dans un rapport précédent, quel usage les Beni-Ferah font encore des pièces principales du *torcularium* romain, comment ils font chauffer les olives dans le *feurn* (furnus), comment ils fixent et soulèvent le *loubeb* (arbor) destiné à les écraser, comment ils le surchargent, comment ils recueillent l'huile. Les Beni-Barbar ont complètement perdu la tradition ancienne, bien qu'une de leurs fractions se dise d'origine romaine et qu'ils aient encore devant les yeux des pressoirs en place. Voici comment ils procèdent. On apporte les olives mûres sur une portion de rocher aplanie au bord de l'oued. Ce rocher est comme criblé de trous ovales

dont le grand axe est de 0^m50 ou 0^m60 c. ; on les emplit d'olives et on fait rouler avec le pied sur ces olives une pierre ovoïde de la dimension du trou. Les trous se nomment *mkör* (pl. *mkar*), et la pierre *tagergab*. Quand les olives ne sont plus qu'une pâte, on prend cette pâte dans les mains, et on la porte dans une petite citerne voisine Cette citerne (*toujeut*, pl. *aoujenin*), qui est profonde de 0^m70 c. environ, est pratiquée dans le roc et peut être remplie ou vidée à volonté au moyen d'une saguia (*arelan*). Quand on y porte les olives, elle est à peu près remplie d'eau ; l'huile surnage et est alors facile à recueillir. Les Beni-Barbar ne connaissent que cette pratique grossière qui leur fait perdre évidemment de grandes quantités d'huile.

Entre l'Oued Bedjer et l'Oued el Arab coulent l'Oued Ferrouj et l'Oued Djellal. Le bassin de l'Oued Ferrouj s'élargit vers son milieu et offre à la culture un tarezoult médiocre où les Maafa se sont établis aux dépens des Beni-Barbar. Là était un petit village romain au-dessous duquel est bâti le village actuel de Chir Ali ben Othman. La ruine romaine, de maigre apparence, n'a aucun caractère défensif, bien qu'elle soit isolée dans une sorte d'entonnoir. On comprend bientôt que cet isolement n'est qu'apparent ; car, si l'on sort de Chir Ali ben Othman et si l'on se dirige par le Ziz El-Hamra vers la vallée de l'Oued Djellal, on remarque des ruines de même nature, disséminées sur la montagne au milieu de rochers complétement arides. La présence de maisons romaines sur ces croupes nues et absolument dépourvues d'eau est inexplicable aujourd'hui ; mais on voit clairement que les colons romains s'appuyaient, pour ainsi dire, les uns sur les autres, dans le sens de la largeur du Djebel Chechar aussi bien que le long des vallées.

Le bassin de l'Oued Djellal, qui contient aujourd'hui quatre villages des Oulad Omran, était évidemment aussi un petit centre de colonisation romaine. On trouve des groupes de maisons ruinées au-dessus du petit village de Oulad Tabet. Elles se suivent jusqu'au village des Oulad Sbah sur la rive gauche de l'oued.

Deux groupes distincts de fermes romaines se rencontrent sur le chemin de l'Oued Djellal à Khenga Sidi Nadj, à une heure environ de Djellal. Au delà, le chemin plonge pour ainsi dire

dans la Chebka, et toute trace de civilisation disparaît. Il serait difficile d'exprimer l'horreur de cette région tourmentée que l'on traverse dans la direction du sud-ouest en allant de Djellal à Khenga. Elle est tout-à-fait analogue à celle qui s'étend entre le Foum de l'Oüed Hellal et Negrin, mais moins décomposée par les eaux ; les veines du terrain, plus profondes, y concentrent une chaleur étouffante. Cependant, le point où les torrents d'hiver forcent le dernier sillon de la chebka, en contournant le Terimbo, avait été habité et cultivé dans l'antiquité.

L'oasis de Khenga, qui s'étend au-dessous du Foum de l'Oued el Arab est aujourd'hui un centre religieux et commercial important. On n'y trouve point trace de colonisation romaine. Si l'on rapproche ce fait de cet autre que l'on ne trouve plus non plus aucune ruine romaine dans l'oasis de Ciar, au Foum de l'Oued Bedjer, on s'étonne que les Romains ne se soient pas plus inquiétés de ces débouchés, passages forcés des Nomades du Sah'ra. La raison en est que les Romains avaient porté leur ligne de défense plus loin dans le Sahara, au niveau de Besseriani (*ad Majores*) et de Badès. Sur cette ligne, qui suit pour ainsi dire la bordure de la plaine saharienne en dehors de la chebka et se prolonge dans l'ouest par Thouda (*Thabudeos*), Biskra, Tolga, Mlili (*Gemellæ*), les Romains n'avaient bâti que des camps retranchés et des forteresses. En dedans, du côté des montagnes, le pays était sûr.

Il est aussi très-remarquable qu'à Tboiou Ahmed, Ouldja, Chebla, Khiran, petites oasis qui verdissent dans le creux des *tirezza* de l'Oued el Arab, au-dessus de Khenga, on ne trouve pas ou presque pas de ruines romaines. J'ai déjà dit que Ciar en était dépourvu et qu'elles étaient même très-rares à Quendoura. Au contraire, à mesure qu'on s'élève au-dessus de cette région dactylifère, dans la vallée de l'Oued el Arab comme dans celle de l'Oued Bedjer, les traces de maison abondent. On en peut conclure que dans l'antiquité le palmier y était moins cultivé qu'aujourd'hui. La population indigène était plus sédentaire (1),

---

(1) J'affirme plus loin, d'une manière positive. que les Berbères de l'Aurès étaient sédentaires dans l'antiquité. Aujourd'hui, ils sont

et les dattes, qui sont un des aliments des semi-nomades des montagnes, n'étaient pas alors indispensables. Aussi bien, comment admettre qu'à l'époque romaine les indigènes aient pu, comme aujourd'hui, errer avec leurs troupeaux dans le Djebel Chechar, l'Aurès ou l'Ahmar Khaddou, quand partout s'élevaient des villages et des établissements agricoles ? L'arbre nourricier du colon romain et du Berbère, fixé à côté de lui dans les roches du Chechar, était l'olivier. Ils en étendaient la culture le plus loin possible. Au delà la zône des palmiers était presque exclusivement militaire.

L'intérêt particulier de cette région, au point de vue archéologique, est donc l'étude du cours de l'Oued el Arab au-dessus de Khiran. Les pentes de l'oued sont dénudées, il est vrai ; mais presque tous les mamelons de la rive droite sont couverts de ruines, et plusieurs de ces ruines nous offrent des modèles complets de grands établissements où l'on fabriquait l'huile. Un d'entre eux comprend deux grandes maisons distinctes, et à côté s'élève un *columbarium* à deux étages, que les indigènes nomment *souama ri ikhetteben*. Dans l'angle d'une des maisons que l'on prendrait facilement pour une forteresse, se trouvent les grandes dalles à rainure d'un *torcularium*. La hauteur du *columbarium*, malheureusement sans inscription, atteste la richesse de la famille qui exploitait cette propriété privée dans ce coin sauvage, alors fertile. J'y ai signalé une particularité curieuse : à l'intérieur, on ne trouve pas de niches creusées dans

plus ou moins nomades, étant tous, ou à peu près, propriétaires de chèvres ou de moutons. Les Oulad Abdi sortent de leurs villages pendant l'été, et se répandent sur les pentes nord du Mehmel ou dans le petit bassin de l'Oued Taga. Les Oulad Daoud se dispersent sur la montagne qui les sépare de l'Oued Abdi. Les habitants du Chechar, comme les Oulad Daoud et les Oulad Abdi, ne s'éloignent pas beaucoup, mais s'éloignent cependant de leurs centres, à la recherche de pâturages. L'amplitude d'oscillation des Oulad Zeian est plus grande, puisqu'ils vont de l'oasis de Branis, qui leur appartient, jusqu'auprès de Lambèse. Enfin les Nememcha sont presque toujours en mouvement, parce que leur ligne de parcours est encore plus longue : ils vont des environs de Khenchela jusqu'au Djerid. Ces différences peuvent toutes s'expliquer par la nature du sol et quelques nécessités historiques.

la muraille, mais deux cercueils en pierre supportés par des consoles à la hauteur du premier étage ; ces cercueils sont vides. Sur une butte voisine s'élève un autre *columbarium* plus petit, admirablement conservé ; il affecte la forme d'un cube de deux mètres environ, à toit plat ; on l'a fouillé comme le précédent. Une pierre au-dessus de la porte présente un cadre qui aurait dû contenir une inscription ; mais l'inscription n'a jamais été gravée. A deux cents mètres de là, en amont de l'oued, se trouve, sur une autre butte, un autre genre de sépulture, qui consiste en une sorte de table rectangulaire, longue de six mètres et large de trois environ, composée de magnifiques dalles et élevées au-dessus du sol de 0m50 ou 0m60 c. En dessus étaient posées côte à côte des pierres tumulaires, en forme de caisson, portant les inscriptions suivantes :

D M S
LVITELLIOAVGVRIO
NNOCENTIVAXIX
RCIALVCIOSAMATFILIO

Diis Manibus sacrum. Lucio Vitellio Augurio innocenti. Vixit annos decem et novem. Marcia Luciosa, mater, filio.

D M S
LVITELLI
VSDONA·
TVSVIX·
ANNIS LXXX
FLIANVARI
VSPOSVIT

Diis Manibus sacrum. Lucius Vitellius Donatus vixit annis octoginta. Flavius Januarius posuit.

D M S
LVITEL

ROMANO
VIXITAN
NISXXXDV
VITELLIVSFILIO

Diis manibus sacrum. Lucio Vitellio Romano. Vixit annis triginta, diebus quinque. Vitellius filio.

Les corps reposaient sous les dalles qui composent la table que je viens de décrire. Les profanateurs en ont soulevé quelques-unes ; mais l'agencement de l'ensemble est parfaitement sensible. Ne peut-on pas voir dans ce genre de sépulture une disposition transitoire entre les sépultures individuelles et les *memoriæ* tabulaires des martyrs ? Non loin de là sont des débris de maisons privées et isolées. Enfin, à deux kilomètres environ au-dessus de ce groupe, on en trouve un autre qui, vu de loin, présente l'aspect d'un gros village. Là sont, côte à côte et à peine ruinés, trois *torcularia* analogues au *torcularium* d'El-Amra, mais presque entiers. Les murailles entre lesquelles l'*arbor* était fixé, les dalles à rainures, la cuve carrée qui recevait l'huile, l'escalier par lequel on montait sur la plate-forme sont parfaitement visibles et offrent un curieux sujet d'étude. En considérant la solidité de ces constructions et en évaluant le prix qu'elles ont pu coûter, on conclut facilement que les colons romains du Chechar ne fabriquaient pas seulement l'huile pour leur consommation personnelle. Cette région pierreuse devait être pauvre en blé. Il est probable que les colons suppléaient à cette indigence par le commerce, et le Chechar doit avoir été, avec le Bellezma, un des centres d'importation les plus importants de la Numidie.

Jusqu'à Meleg El-Ouidan, confluent de rivières venues du nord qui forment l'Oued el Arab, le pays, toujours dépourvu d'arbres et tourmenté, mais couvert d'une végétation plus abondante, n'offre pas de ruines remarquables. A Meleg El-Ouidan, ou mieux, à quelques kilomètres en dessous du confluent, sont les vestiges d'une enceinte carrée, de vingt mètres de côté, qui, bâtie sur une éminence et isolée, a l'aspect d'une construction

défensive. Rien cependant ne permet de la déterminer exactement. Un peu plus haut sont les restes d'un village.

Nous avons délimité la partie septentrionale du Djebel Chechar suivant une ligne qui relierait Baber par Taberdega. Ces deux points, sur lesquels nous insisterons plus loin, ne nous offrent aucun vestige d'antiquité ; cependant il est peu de postes naturels aussi forts que Baber et surtout Taberdega. Mais précisément, les Romains, qui avaient rempli toutes les vallées de leurs villages et de leurs usines, n'avaient pas besoin de ces nids d'aigles qui sont devenus des repaires dans des temps de crainte. Vers le milieu et au nord de cette ligne, est la petite plaine de Fouanis, maigre plateau pourvu de deux sources. Là sont deux ruines romaines. La première consiste en une simple maison encore d'usage, dont la porte extérieure est fort curieuse ; elle se ferme au moyen d'une énorme roue de pierre qui se meut sur et entre deux rainures. A côté est l'inscription suivante qui est gravée sur une large dalle qu'on a récemment tirée du sol et sur laquelle on remarque le monogramme du Christ :

D D I M ✝ B O

La seconde ruine de Fouanis est plus considérable. Elle consiste en trois groupes dont l'un, celui du milieu, situé près de la source, est assez bien conservé. On y retrouve un de ces carrés bas de quinze ou vingt mètres de côté, dont nous avons si souvent occasion de parler et qui sont pour nous indéterminés. A côté on lit : EX OPERE CRORV...

Tel est le spectacle que nous offrent les ruines romaines du Djebel Chechar. Au temps de la prospérité de Rome, ce pays, pacifié, cultivé comme une de nos montagnes de France, n'avait pas à redouter d'invasions subites. Les maisons privées et les fermes disséminées en tout lieu le prouvent surabondamment. La sécurité du Djebel Chechar était assurée par celle des régions voisines également colonisées ; il n'était qu'une portion d'un

massif que les Romains occupaient d'ensemble et conservaient par des mesures très-générales. Ainsi, au point de vue militaire, la ville forte de *Ad Majores*, près de Negrin, le fort des *Ad Badias*, près de *Diana*, le poste de *Vazana* et la place de *Mascula* contenaient aussi bien les habitants de l'Aurès et du Djerid que ceux du Djebel Chechar. Mais voyons de plus haut. La paix du Chechar résultait de la paix universelle de l'empire. On peut conjecturer que les colons romains s'y sont établis dès le second siècle. Or, pendant trois cents ans, ils y ont prospéré sous la tutelle de lois invariables, à côté des indigènes plus ou moins assimilés. Le christianisme vint accomplir l'unité, si bien que la colonisation put sembler un instant éternelle. La décadence commença quand les discordes sociales, sous forme religieuse, supprimèrent le commerce et mirent en fuite les grands propriétaires. Les fermes furent abandonnées. La basse classe, très-mélangée, resta maîtresse, et la barbarie se développa d'elle-même sur le sol appauvri, bien avant l'invasion de l'étranger.

Aucun historien ne nous a retracé cette période de décadence. Le Djebel Chechar ne méritait pas un Grégoire de Tours. Néanmoins, on peut, en s'aidant des souvenirs matériels laissés sur le sol et des traditions locales, reconstituer les traits principaux de l'âge intermédiaire qui prépara l'envahissement des Arabes et ouvrit l'ère du moyen-âge sur les bords de l'Oued el Arab, de l'Oued Djellal et de l'Oued Bedjer. Cette tâche est d'autant plus facile que les Byzantins n'ont tenté aucune restauration dans le Chechar. Peut-être n'y ont-ils jamais pénétré ; en tout cas, on n'y trouve pas de forteresse byzantine. Les monuments romains, dont nous venons de parler, et les vieux villages berbères, que nous allons décrire, n'ont pas subi d'autre injure que celle du temps.

Il existe, à quatre kilomètres environ à l'ouest du village d'El-Amra, au milieu du pays le plus découpé et le plus ruiné par les eaux que l'homme puisse rêver, un très-ancien village berbère. Ce village est long d'environ six cents mètres, large de cent, et s'étend dans une dépression difficile d'accès. On le nomme Tizigrarine l'ancien. Au-dessus s'élève, sur un rocher absolument abrupte, sorte de guelaâ aérienne, un autre village

dont nous parlerons plus loin, et qui porte le même nom. Tizigrarine l'ancien est inhabité aujourd'hui ; mais les Beni-Barbar de l'Oued Bedjer sont unanimes à reconnaître que leurs ancêtres l'ont habité de tout temps et qu'ils ont vécu là mêlés aux Romains ou travaillant de concert avec eux. Les petites murailles de toutes les masures soit isolées (*tazekka*) soit agglomérées (*haouch*), sont encore debout. Elles se composent de cailloux grossièrement reliés par une sorte de terre glaise, et ce genre de construction est celui qu'on observe encore à Hamra, à Zawia, dans les autres villages du Chechar. On n'y trouve pas de source. Les habitants de l'ancien Tizigrarine devaient, comme ceux du nouveau, aller puiser dans l'oued, et par suite étaient à la discrétion des maîtres de la vallée.

En dessous de Tizigrarine, à deux kilomètres environ de l'oued, un fragment de gradin isolé porte un village également construit en cailloux, également ancien. Il n'est pas très-grand, mais l'importance historique en est considérable. La tradition veut qu'il ait été habité, dans des temps très-reculés, par les Nememcha que nous voyons aujourd'hui suivant leurs troupeaux depuis les environs de Khenchela jusqu'à Negrin et au Djerid. On le nomme Thakelèt Alemmoùch (le village des Nemmouchi).

Au nord de Tizigrarine et de Thakelèt Alemmoùch, en amont de l'oued et à deux kilomètres de Zawia, le long du gradin (*agrado*) de la rive droite, les yeux sont vivement frappés d'un autre spectacle. Il ne s'agit plus d'un village bâti dans une dépression, comme Tizigrarine l'ancien, ou sur un rocher isolé, comme Thakelèt Alemmoùch, mais d'une suite de maisons fort grossières construites dans l'intérieur des stries que nous avons décrites plus haut. Ces stries sont comme autant de tubes superposés et ouverts dans le sens de la longueur. Elles offrent un plancher et un plafond naturels de deux mètres de profondeur moyenne. Il suffit de dresser entre les deux bords une muraille en pierres sèches pour obtenir une habitation sinon confortable au moins très-difficile d'accès. Les maisons, ainsi bâties dans le flanc même du rocher, quelquefois à une hauteur tout-à-fait surprenante, revêtaient le gradin tout entier. On ne s'explique

pas d'abord comment des hommes ont pu élever ces frêles murailles à une si grande hauteur ; on comprend encore moins comment ils montaient tous les jours dans leurs demeures avec leurs femmes, leurs enfants, leurs mulets et leurs provisions ; car la paroi du rocher est absolument verticale. Mais l'étonnement cesse, lorsqu'on a visité le nouveau Tizigrarine sur lequel nous insisterons plus loin. Il nous suffit de remarquer en ce moment que toute la montagne, en amont de Zawia, est tapissée d'habitations ruinées. Au-dessus du gradin, sur un petit mamelon, se trouvent aussi, du même côté, les ruines d'un village ancien très-considérable. Or, une tradition analogue à celle qui concerne Tizigrarine et Thakelèt Alemmoûch veut que ces villages aériens, ainsi que le gros village isolé, aient été occupés, au temps des Romains, par des Nememcha.

Le témoignage des Beni-Barbar et celui des Nememcha se confirment mutuellement, d'autant mieux que ces deux fractions d'origine commune sont ennemies. J'en conclus que, depuis la formation de l'Oued Bedjer jusqu'au milieu de son cours, sur la rive droite principalement, les Berbères contemporains des Romains habitaient des villages séparés dans lesquels se conservaient leurs mœurs et leurs traditions. Les villages ruinés que nous avons sous les yeux sont bien les demeures des Berbères telles qu'elles étaient au temps de la colonisation romaine. J'insisterai également sur ce fait déjà signalé plus haut que la population (Beni-Barbar) qui occupe aujourd'hui l'Oued Bedjer, descend directement des anciens propriétaires du sol. Eux-mêmes l'affirment. Ils se disent *Zenata ;* ils sont frères des Nememcha, des Maafa, des Achèches qui se vantent aussi d'être Zenata. Ils se reconnaissent une parenté lointaine avec les Oudjana, et le nom seul de ces derniers signifie Zenata. Le dialecte de ces peuplades, le zenatia, est unique et diffère essentiellement des dialectes de l'ouest dont le type est celui de l'Oued Abdi. Or, la chaîne se suit, sans interruption, de ces Beni-Barbar Zenata, habitants actuels de l'Oued Bedjer, aux soldats de la Damia qui combattirent si vaillamment contre Hassan ben Nôman, sur le bord de l'Oued Nini (plaine des Haracta). En remontant un peu plus loin, de cent ans seulement, dans le

passé, on se figure aisément les vieux villages que nous venons de décrire habités par les ancêtres de nos *Chawi*.

On voit alors clairement que les Berbères Zenata de l'Oued Bedjer n'étaient pas assimilés, comme on pourrait le croire, à la colonisation romaine, malgré les bienfaits d'une longue paix. Tous n'avaient pas adopté franchement les mœurs romaines comme ce Julius Victor Amizza qui, engagé dans la cavalerie (1), avait servi soit en Palestine, soit en Égypte, puis était revenu mourir vétéran, citoyen romain, dans le municipe de Badove ; ou comme cette Silia Monna, dont la pierre sépulcrale, gravée en bonnes lettres et formules romaines, fait aujourd'hui partie du mur d'un jardin d'El-Hamra. La plupart restait dans ses villages comme dans des sortes de cités ouvrières, et cultivait les oliviers, au service des colons d'en bas, propriétaires d'usines où l'on fabriquait pour l'exportation d'énormes quantités d'huile.

---

(1) Les Berbères fournissaient beaucoup de cavalerie à l'armée romaine d'Orient. Nous trouvons dans la *Notitia* (ed. Bocking), que le « Comes rei militaris per Ægyptum » avait sous ses ordres, outre des Gaulois, des Vandales, des Parthes et des Pannoniens, deux ailes et une cohorte d'Africains, l'*ala prima Tingitana*, l'*ala secunda Ulpia Afrorum*, et la *cohors quarta Numidarum*. En Thébaïde, un *cuneus equitum Maurorum* tenait garnison à Lyco *(Syout)*. En Palestine, la *cohors X Carthaginiensis* était à Cartha, près du lac de Tibériade, et les *equites Mauri Illyriciani* à Jérusalem *(Ælia)*. On rencontrait encore ces *Mauri Illyriciani* en Arabie, en Phénicie, en Syrie, en Osrhoène, où ils étaient renforcés par la *cohors I Gætulorum*. — La cavalerie légère était moins nécessaire en Occident. Aussi n'y trouvons-nous que trois *vexillationes* berbères : les *Equites Mauri feroces*, qui servaient en Italie, les *Equites Mauri Aliles*, en Gaule, et les *Equites Stablesiani Africani*, peut-être en Afrique. En revanche, nous voyons paraître en Occident six petits corps d'infanterie berbère : d'abord les *Mauri tonantes seniores* et les *Mauri tonantes juniores* qui comptaient parmi les *Auxilia palatina ;* ensuite les *Honoriani Mauri seniores* et les *Honoriani Mauri juniores*, également *Auxilia palatina ;* enfin les *Mauri Cetrati*, comptés parmi les *legiones comitatenses*, et les *Mauri Osismiaci* qui faisaient partie des *legiones pseudo-comitatenses*. Les deux premiers de ces petits corps servaient dans la Tingitane. Les *Honoriani Mauri seniores* étaient en Illyrie avec les *Mauri Cetrati*. Les *Honoriani Mauri juniores* tenaient garnison en Italie, et les *Mauri Osismiaci* en Bretagne. D'Anville veut que *Osismios* soit *Karhez* (ancien diocèse de Quimper, dans le Finistère).

Les Beni-Barbar actuels ne se souviennent pas d'une époque où leurs ancêtres auraient habité les belles maisons de pierre dont les débris jonchent le sol. Il est aussi probable que le costume indigène actuel, le burnous des Branes, était celui des Berbères anciens. On ne trouve non plus que de faibles traces de l'influence romaine dans leur dialecte ; il est fortement imprégné d'arabe, mais c'est à peine si l'on y rencontre quelques mots latins :

Lili........................	Laurier-rose ;
Ourth'o (1)................	Jardin ;
Falcio......................	Faucon ;
Berkouk....................	Abricot ;
Kerrouch...................	Chêne-vert ;
Milli (2)...................	Pierre debout ;
Agrado.....................	Gradin ;
Oror........................	Or ;
Aguem......................	Puiser de l'eau ;
Feurn (3)..................	Fourneau.

Reste l'influence du christianisme. On sait avec quelle rapidité les doctrines nivelatrices des circoncellions se propagèrent en Afrique, si bien que l'Afrique fut, ponr ainsi dire, la terre de prédilection des hérésies. Ces révolutions sociales avaient pour aliment principal la population indigène. Le christianisme ne fit que dégrossir les Berbères. Ils demeurèrent séparés des colons par des différences profondes de race, de costume et de langage, emprisonnés, il est vrai, dans le réseau des grosses fermes, oublieux même de leurs résistances nationales, mais toujours avides d'un changement social qui livrerait entre leurs mains les biens

(1) Ce mot se retrouve dans le dialecte des Gawawa de la Grande Kabylie ; il appartient exclusivement au dialecte de l'est, dans l'Aurès.

(2) *Milli* est évidemment le latin *mille*, *milliarium*, borne milliaire.

(3) J'ai entendu pour la première fois le mot *feurn* dans le village de Beni Frah. On pourrait ajouter à cette liste : *falou*, fils ; *kardâch*, carder ; *itoussi*, il tousse.

des grands propriétaires dont ils n'étaient pas dignes, et des instruments compliqués dont ils ne pouvaient se servir seuls.

La tradition, encore obscure en ce qui concerne les beaux temps de l'occupation romaine, devient plus précise après la dispersion des misérables restes des armées byzantines dont l'influence, même lointaine, devait se faire sentir dans le Chechar. Les Nememcha disent : « Lorsque Sidi Abdallah et les autres *sadâts* conquirent nos montagnes à l'islam, nos ancêtres occupaient les villages bâtis sur le flanc et au-dessus du Djebel Târit. Au milieu d'eux s'était établie une fraction romaine, dont il reste encore une dizaine de familles : nous les nommons les *Kherabcha*. Ces Kherabcha font paître aujourd'hui pendant l'été dans le Mehmel, au-dessus de Bir Eddous, près de la Souma. Dans ce temps, le chef des Romains se nommait Hedd ben Hedoud. Il épousa une musulmane et en eut deux fils, Embarek ben Ali et Maïou. Ces derniers, musulmans comme leur mère, combattirent leur père sur le Djebel Tarêt. La lutte fut difficile. Hedd fut vaincu, tué, et ses biens furent partagés. »

Le récit des Beni Barbar est encore plus précieux : « Au moment de la prédication de l'islam, nos ancêtres occupaient, comme par le passé, le village de Tizigrarine l'ancien ; mais ils jugèrent bientôt que la position n'était pas assez forte, et ils bâtirent un village sur le rocher à pic qui la domine : ce village est le Tizigrarine actuel. Alors les Romains avaient abandonné la vallée et s'étaient établis en arrière d'El Amra, sur un gros rocher isolé dont ils avaient fait une *guelâa* semblable à la nôtre. Ce village se nomme *Countro*. On y peut voir encore les traces du village romain ; il est bâti en petites pierres reliées par de la glaise. Ces Romains de Countro avaient pour chef un certain Rejemis. Il y eut de longues guerres entre ses fils (Aït Rejemis), nos ancêtres de Tizigrarine, et les Nememcha de Thakelêt Alemmouch. Nous étions alliés alors avec ces Nememcha, qui sont nos frères. A la fin, les Aït Rejemis furent dépossédés et incorporés parmi nous ; on en trouve encore à El-Amra. »

On rejette d'abord ces récits comme des fables ; mais, en regardant de près, on voit qu'ils sont le reflet d'événements que les historiens n'ont pu nous transmettre. Il est probable que le

retour à la barbarie, dont nous avons tant de preuves dans la Gaule du sixième siècle, s'est effectué, suivant sa loi constante, au septième siècle, dans le Djebel Chechar. De même que l'on vit, sous la domination des princes Francs, des Gallo-Romains revêtir les vêtements grossiers des Barbares, s'associer à leurs fêtes et vivre comme eux dans des fermes isolées, les colons dégénérés de l'Oued Bedjer, anciens serviteurs des grands propriétaires disparus, et sans doute unis par des mariages avec les cités ouvrières berbères, se confondirent avec les indigènes en adoptant leur vêtement, leurs mœurs et leur langue. L'absence complète de gouvernement eut aussi pour résultat la séparation de tous les éléments autrefois réunis. On vit une famille berbère s'isoler sur un rocher; une autre, sur un autre. Des guerres intestines éclatèrent, et, dans cette confusion, les colons berbérisés formèrent un groupe distinct. On comprend facilement qu'ils n'aient pu rentrer dans le fond de la vallée, exposés à tous les coups; les anciens établissements dont les ruines accompagnent aujourd'hui le cours de l'Oued devenaient inutiles; un rocher inaccessible était préférable. J'ai visité ce rocher de Countro, dont la tradition fait la place forte des Aït Rejemis. C'est une masse isolée, striée, haute de près de cent mètres et longue d'environ deux cents. Elle présente dans son premier tiers, vue de Tizigrarine, une fente par laquelle on pouvait monter sur la plate-forme; mais cette fente était défendue par une porte. La porte une fois fermée, les habitants de ce plateau aérien et indépendant étaient en sûreté et pouvaient accabler leurs ennemis. Ce rocher de Countro est comme la copie de celui de Tizigrarine; mais il a l'avantage de posséder un puits et d'être encore moins abordable.

E. Masqueray.

(A suivre.)



NOTES
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD DE LA PROVINCE D'ALGER EN 1864

(Suite. — Voir les nos 117, 118, 119-120, 121, 122, 123, 124, 125 et 126)

Le marabout et Rian sont venus recevoir le général à la porte du ksar dont ils veulent lui faire les honneurs. Nous allons d'abord faire notre visite au tombeau de Sidi Ahmed-ben-Mohamed-et-Tedjini, l'illustre fondateur de l'ordre religieux qui porte son nom. Un corridor nous donne accès dans une cour mauresque à colonnades, entièrement couverte d'un treillis de fil de fer. A gauche, une remarquable grille, chef-d'œuvre d'un artiste-serrurier de Tunis, s'ouvre sur la chapelle funéraire qui renferme le tombeau du saint marabout. Rien n'est plus élégant que cette chapelle pavée de marbre; rien n'est plus gracieusement hardi que cette coupole jetant des jours pleins de mystère sur ce sanctuaire de la prière; rien n'est plus élégamment riche que la dernière demeure du saint: c'est un petit chef-d'œuvre, une petite merveille d'art mauresque. Le *tabout* (catafalque), pareil à une châsse renfermant quelque reste précieux d'un de nos saints,

est délicieusement fouillé d'arabesques qui se mêlent, s'enchevêtrent, se nouent, s'étreignent et se repoussent sur un champ d'émail vermillon et azur. Dans l'inscription brodée en or, indiquant que c'est là le tombeau de Sidi Ahmed-ben-Mohammed-et-Tedjini, l'artiste s'est abandonné à toutes ces capricieuses fantaisies calligraphiques que favorisent tant les caractères arabes : c'est un gracieux enlacement de lignes qui courent, qui s'escaladent ou qui rampent au milieu d'une nuée d'abeilles, de papillons et de lucioles d'or voltigeant autour de cette folie échevelée (1).

Il n'est rien, dans notre Sahra, qui puisse être comparé, pour la richesse et l'élégance, à la chapelle funéraire de Sidi Ahmed-ben-Mohammed-et-Tedjini. La koubba élevée à El-Abiodh au saint marabout Sidi Ech-Chikh est loin d'en approcher, bien que pourtant elle soit aussi l'œuvre des maçons de Figuig, lesquels sont encore aujourd'hui les plus remarquables constructeurs du Sahra. Nous ne prétendons pas dire pour cela que ces Figuiguiens soient de la force des architectes qui ont bâti la fameuse mosquée de Cordoue.

A notre sortie de la chapelle, Rian et le frère du marabout nous introduisent dans le palais des Tedjini. On monte aux appartements par un escalier en maçonnerie qui, à défaut d'élégance, présente au moins une très-grande solidité. Cet escalier donne accès dans une immense salle dont le plafond, qui porte une terrasse, est soutenu par des piliers en maçonnerie. Cette salle est divisée par une *keththâia* (2) de damas bleu semé de fleurs d'or; ce rideau, qui pend du plafond à terre, forme un compartiment dans lequel on place les coffres, les porte-manteaux, tous les objets enfin, qui ne doivent pas être vus. Une seconde *keththâia* en gaze verte brochée d'or forme, au fond de la salle, un autre compartiment renfermant un lit. Des canapés recouverts d'un damas bleu fleuri depuis longtemps sont placés parallèlement à la *keththâia* et aux murailles nues de l'appar-

(1) Nous voulons parler des voyelles et signes orthographiques dont est saupoudrée l'écriture arabe.

(2) C'est un rideau, coupant, divisant l'appartement.

tement. Le *kebou* (1) est formé de l'embrasure d'une croisée qui est poussée en saillie extérieurement ; on a établi dans le *kebou* un canapé qu'occupe le maître, quand il reçoit ses inférieurs : c'est la place d'honneur. Des tapis dépareillés sont jetés en mosaïque sur le sol en laissant çà et là des solutions de continuité.

Les appartements des Tedjini ont quelque prétention au luxe européen. Ainsi, on y trouve des fenêtres vitrées ; il est vrai que quelques-unes des vitres n'y figurent plus que pour un fragment plus ou moins respectable ; mais les vitriers sont si peu communs dans le Sahra !

Il n'est rien de si drôlement hurlant que l'ameublement du salon de Tedjini : l'âge, la provenance, la patrie des objets font de tout cela une sorte de bric-à-brac où se coudoient, où se fusionnent dans un pêle-mêle bizarre les spécimens de deux luxes inégalement avancés. Ainsi, dans cette grande salle de style mauresque, on trouvera une table ronde de restaurant à côté d'un *srir* (2) arlequiné d'une couverture du Sud ; un fauteuil mode premier empire auprès d'une pile de *stronbia* (coussins) en maroquin bourrés de fine laine ; une armoire-secrétaire, du même âge que les fauteuils, se dresse dans un angle de la salle non loin d'un coffre arabe peinturluré de fleurs qui ne sont pas représentées dans le règne végétal — par oubli du Créateur ; — deux candélabres dorés, assez élégants, produit de l'art français, se dressent fièrement sur le secrétaire. Tout cela possède un cachet d'inharmonie et de discordant auquel ajoutent encore et le style de l'appartement et le costume des maîtres de céans.

Une dhifa plantureuse nous est apportée par de nombreux serviteurs ; les plats s'accumulent sur la table avec cette large prodigalité qui rappelle toujours les noces de Gamache ou les bombances pantagruéliques du cabaret de la Cave-Peinte. Toute la cuisine arabe est représentée là avec ses nombreuses terrines aux énergiques condiments. Nous n'avons pas de vin — nous sommes chez un marabout — pour précipiter ces vigoureux aliments ;

(1) C'est une sorte de niche, d'enfoncement, pratiqué dans le mur d'un appartement, et faisant saillie extérieurement.

(2) Lit très-bas établi sur des planches.

mais, en revanche, on nous sert du lait à nous noyer, on l'apporte par seaux et comme s'il s'agissait d'éteindre un incendie; il est vrai qu'il y avait là plus d'un estomac en feu. Après les terrines, vinrent le kouskous dans des soupières en bois et le mouton rôti entier au bout de la perche qui lui a servi de broche.

En l'absence du marabout, rentré dans ses appartements, Rian et ses fils président aux détails du festin avec une activité que poussait encore le vigoureux appétit des officiers dhifés. Les roumis surtout font le meilleur accueil à ces copieuses victuailles: ils ne laissent pas passer un plat sans l'expérimenter sérieusement, afin, sans doute, de se faire une opinion solide sur la valeur de cette alimentation.

Après le repas, le café nous est offert sur la terrasse du palais. Du haut de ces murailles qui n'ont pas moins de douze mètres d'élévation, on peut lire tous les détails qui cerclent le ksar jusqu'à l'horizon. A nos pieds, les jardins, semés de blé ou d'orge, et peuplés d'abricotiers, de grenadiers, de vigoureux ceps de vigne escaladant les arbres, de figuiers de barbarie, de quelques térébinthes, d'un palmier, resté seul debout sur les quatre que comptait le ksar avant le dernier siége qu'il eut à soutenir contre l'émir Abd-el-Kader; au delà des murs extérieurs des jardins, le terrain dénudé, rocailleux, pelé; plus loin, à l'est, quelques maigres champs d'orge; au nord, la conduite d'eau prenant sa source à Ras el-Aïoun et dont on reconnaît le cours aux bouquets de nérions fleuris qui le jalonnent; à l'ouest, une mer d'halfa houlant au souffle d'un vent d'est; au sud, une plaine ondulée, teigneuse, tachée de jaune sale, parsemée de quelques buissons de jujubier sauvage.

L'un des fils de Rian, — un grand garçon qui porte crânement un burnous vert-d'eau, — répond avec infiniment de complaisance à nos questions: « C'est là-bas, au nord, nous dit-il, qu'était campé El Hadj Abd-el-Kader, lorsqu'il vint assiéger Aïn-Madhi..... qu'il ne put pas prendre, ajoute-t il avec une certaine fierté. C'est lui qui a ruiné les murs des jardins du côté ouest, murs que n'avons pas voulu relever. Il a perdu tant d'hommes là au pied de la Kasba. Là-bas, au nord-ouest, à côté

d'un jujubier sauvage où le sol est encore légèrement bossué, il a fait enterrer pêle-mêle, et par quatre ou cinq hommes à la fois, les fantassins que nous lui avions tués dans les jardins lors de sa dernière attaque. Je n'ai pas vu tout cela, ajoutait le jeune Rian, — il paraît âgé de vingt-cinq ans, — mais cent fois les anciens d'Aïn-Madhi me l'ont raconté. »

Le jeune Rian nous montre encore, au nord, le long de la conduite d'eau et à 200 mètres d'Aïn-Madhi, une vaste construction close de murailles et renfermant un verger où l'on trouve un grand nombre d'abricotiers et de figuiers plantés avec un certain art. C'est un *bordj-haouch* (ferme) appartenant à son père le kaïd Rian.

Puisque Oran croyait pouvoir venir à bout tout seul de l'insurrection qui avait toujours ses forces entre les massifs d'El-Aghouath-Ksal et le Djebel-'l-Amour, il ne restait plus à la colonne d'Alger qu'à choisir une position voisine de la frontière de l'ouest, qui, en menaçant le Djebel-'l-Amour, lui permît aussi de se porter rapidement, s'il en était besoin ou si l'on réclamait son concours, sur les lignes par lesquelles l'ennemi et ses troupeaux pourraient se jeter dans le sud.

La position d'Aïn-Madhi répondait bien aux conditions cherchées; mais les ressources de son bivouac étaient insuffisantes pour y former un établissement de quelque durée. Il n'y avait, au plus près, que l'ouad Mzi qui présentât les avantages d'un bon bivouac; il ne s'agissait plus que de trouver sur cette rivière un point qui satisfît pleinement aux données du programme.

La colonne devait, dès le lendemain de son arrivée sous Aïn-Madhi, le 16 mai, lever son camp pour aller prendre sa position sur l'ouad Mzi.

V

La colonne quitta son camp d'Aïn-Madhi, le 16 mai, et reprit

le chemin de Tadjmout en longeant les pentes sud du Djebel-'l-Amour. A quelques kilomètres de Tadjmout, la colonne appuya légèrement au nord, et coupant l'ouad Mzi à deux kilomètres au-dessus de ce ksar, elle vint dresser ses tentes sur la rive gauche de l'ouad, en un point nommé El-Hadjeb-el-Msekka, et sur un terrain touchant à la tribu amourienne des Ghemantha, qui donna son nom au bivouac.

Le bivouac d'El-Ghemantha, assis sur un plateau à fond sablonneux, hérissé de petites dunes, est pourtant ce que les Arabes appellent une *dar mliha* (une bonne demeure); on y trouve, en effet, de l'eau et du bois en abondance, et, à proximité du camp, quelques-unes des plantes fourragères du sud. Il était à craindre, par exemple, que le vent ne vînt à souffler dans les vagues de cette mer figée.

Les gens qui ne connaissent pas le Sud, ne peuvent facilement se faire une idée des puissantes voluptés que vous fait éprouver la vue d'une rivière qui a de l'eau, et surtout de l'eau potable et courante. Le plaisir est sans bornes quand cette rivière, ne se contentant pas de ces deux précieux avantages, se donne le luxe de parer de bouquets d'arbres ses deux rives, et que ces arbres sont des tamarix: ce n'est plus la terre alors, c'est l'Éden, c'est le paradis, — celui de Mahomet, bien entendu; — c'est ce paradis où le Prophète a placé à titre de quintescencielles délices « des jardins arrosés de cours d'eau, des ombrages qui s'étendent au loin près d'une eau courante, des jardins où sourdent des sources, des bosquets avec des sources vives, des sources dont l'eau ne se gâte jamais, des eaux limpides, vrai bonheur de ceux qui les boiront. » Ah! comme on comprend cela lorsque, les pieds dans le sable, la tête dans le feu, on parcourt ces mornes espaces pelés, tondus, teigneux, brûlés, fuyant sous vous, en plein midi, avec le soleil en suspension sur votre *vertex*, et d'aplomb, à ne pas pouvoir même se parasoliser de l'ombre d'un voisin; à cette heure où tous, autour de vous, tirent la langue pour recueillir la sueur bouillante qui leur coule du front, heure terrible où les cerveaux se liquéfient, où les rochers se fendillent, où les nez et les oreilles se gratinent, où les plantes crépitent et se frisent comme la toison d'un nègre, où les

semelles des fantassins se racornissent et se recroquevillent, où tout ce qui est métal devient brûlant, où les énergies s'amollissent, où les volontés s'avachissent, heure atroce où l'homme le mieux trempé n'est plus qu'une guenille, une chose sans nom.

Le bivouac d'El-Ghemantha est donc — aujourd'hui — une délicieuse demeure bordée à l'ouest et au sud par une ravissante rivière, l'ouad Mzi, — la même que nous avons vue avec de l'eau à Laghouat, sans eau au dessus de Ras-el-Aïoun, avec de l'eau à Recheg, et encore sans eau au-dessus de Tadjmout. Nous avons expliqué plus haut ce phénomène. A El-Ghemantha, nous avons donc de l'eau limpide coulant sur un fond d'or, avec de délicieux barbeaux d'argent pour habitants; — du poisson dans le Sahra! c'est à ne pas y croire! — Nous avons encore un joli bois de tamarix bien ombreux, une forêt de roseaux impénétrable sur les deux rives, et deux belles sources dans les joncs courant se jeter dans la rivière. Hâtons-nous aujourd'hui de profiter de toutes ces somptuosités; car demain, l'homme aura passé par là, et, comme les Harpies qui avaient la fâcheuse propriété de souiller tout ce qu'elles touchaient, il aura fait de ce ravissant Éden un lieu infect et inhabitable.

La tribu des Ghemantha, auprès de laquelle est établi notre camp, fait partie de l'aghalik du Djebel-'l-Amour (division d'Oran. Or, nous savons que, le 13 avril, l'agha Ed-Din s'était retiré avec ses goums et sa population devant Sid El-Ala qui avait envahi sa montagne pour se faire livrer les grains emmagasinés dans les ksour de Taouïala et d'El-Khadhra. Nous avons vu que l'agha Ed-Din s'était porté, laissant le djebel ouvert aux rebelles, sur les eaux de Mekhaoula, d'où il s'était mis en relation avec le commandant supérieur de Boghar, en observation à Tagguin. Après la malheureuse affaire du 16 avril, Ed-Din, sans point d'appui, menacé par les forces du marabout, sans influence sur sa population que ses aspirations du moment portaient vers Sid Mohammed ben Hamza, Ed-Din, disons-nous, suivit son monde, au lieu de le diriger, et alla grossir avec les cavaliers de son aghalik les bandes du jeune sultan. Il est clair que, devant son impuissance de maintenir son pays dans le devoir, c'était le parti le plus sage que pût prendre Ed-Din; car en

restant à la tête de ses populations égarées, en ne séparant pas sa cause de la leur, il pouvait espérer leur faire entendre la voix de la raison, quand il en reconnaîtrait l'opportunité, et les ramener dans l'obéissance, quand la fièvre de la rébellion serait calmée. Plus tard, comme nous le verrons, les faits viendront donner raison à cette politique et démontrer qu'Ed-Din, qui a toujours été regardé comme un homme sage et de bon conseil, n'a obéi, dans la circonstance qui nous occupe, qu'à une nécessité contre laquelle il lui aurait été impossible de lutter.

Mais, à la date du 16 mai, l'agha Ed-Din qui, en résumé, marchait peut-être encore sous les drapeaux du marabout, passait, aux yeux de presque tous, pour un rebelle et un traître; sa conduite dans l'affaire de Tagguin surtout était, dans la colonne, l'objet des accusations les plus vives et les plus passionnées, particulièrement de la part des officiers qui avaient joué un rôle dans ce triste épisode de l'insurrection. Il est incontestable que, par la manière dont il avait agi dans cette journée du 16 avril, Ed-Din prêtait fortement le flanc à toutes ces imputations.

Ed-Din était donc un rebelle et un traître. Or, tout près de notre camp, des champs d'orge verdoyaient à faire tourner la tête à nos montures; notre bivouac n'avait guère pour fourrages que ces coriaces plantes du Sud dont les chevaux font peu de cas, et les champs d'orge appartenaient à Ed-Din. C'était tentant et de bonne guerre d'aller faire les fourrages de l'ennemi. Aussi, le général n'eut-il pas besoin de répéter son ordre à la cavalerie : deux heures après leur départ, cavaliers réguliers et irréguliers avaient tondu très-ras les biens du rebelle et revenaient chargés de savoureux botillons de fourrages, qui arrivèrent bien à point pour rafraîchir la bouche de nos malheureux chevaux, réduits à la halfa depuis près d'un mois.

Nous avons laissé le général Deligny séjournant à Stiten pendant la journée du 15 mai pour y enlever les orges entassées dans ce ksar. L'ennemi, nous le savons, n'avait pas persisté dans son projet de défendre ce point

Le commandant de la division d'Oran quitte Stiten, le 16 mai, à huit heures du matin, et s'engage dans le col des Oulad-Azza; un goum d'un millier de chevaux des Harar et des Trafi s'ap-

proche du flanc gauche de la colonne; les rebelles sont aussitôt repoussés avec une perte d'une trentaine de cavaliers. Cette affaire nous coûtait deux hommes tués et deux blessés, dont un mortellement, le brave capitaine indigène Boukouïa.

Les tentes des Oulad Sidi-Ech-Chikh et de tous les rebelles qui n'habitent pas les Hauts-Plateaux étaient réunies, à la date du 16 mai, entre les ksour de R'açoul et de Brizina.

Nous avons dit que le camp des Ghemantha avait été choisi dans des conditions qui permissent d'y séjourner quelque temps en attendant que les évènements se dessinassent plus clairement. Cette situation pouvait se prolonger, et la tente commençait à devenir une demeure inhabitable. Le général, toujours plein de sollicitude pour sa troupe, ordonna donc, puisqu'on avait les matériaux à pied d'œuvre, l'établissement de gourbis en roseaux, pour que tous, officiers et soldats, pussent s'abriter contre les caresses déjà intolérables de l'astre du jour. Le soir du 17 mai, la forêt de roseaux de l'oued Mzi était déjà ravagée à fendre le cœur; les tamarix n'avaient pas été plus respectés que les roseaux, et leurs branches, cassées, brisées, amputées, ne présentaient plus que des moignons informes et mâchonnés. En revanche, notre camp était devenu une ville de verdure; l'ingéniosité et l'esprit débrouillard et artistique du soldat français s'étaient révélés, entiers, complets, dans la construction de ces éphémères édifices qui affectaient tous les styles, tous les genres d'architecture; quelques-uns étaient de vrais chefs-d'œuvre de l'art des bâtisseurs. Enfin, on put espérer reposer un peu pendant la journée, et c'était toujours cela de pris.

Les soirées dans les camps du Sud ne sont pas d'une gaîté excessive; il fallait trouver quelque distraction qui pût faire oublier aux troupes les ennuis du bivouac, les misères de la journée, et les privations sans nombre inhérentes à l'exercice de notre profession dans le Sahra. Le général, qui sait combien il importe en campagne de se préoccuper du moral du soldat, eut la bonne idée de faire appel à tous les artistes de la colonne, chanteurs sérieux, chanteurs comiques, et, chaque soir, les virtuoses, dont quelques-uns n'étaient pas sans talent, s'assemblaient devant la tente du général, et, entourés d'un *public idolâtre*,

ils apprenaient aux échos du désert à bégayer les airs de nos grands maîtres ou les chansonnettes parlées ... os musiciens comiques. Vers dix heures, on baissait le rideau, et tous, chanteurs et auditeurs, allaient s'étendre sur *la dure* où ils ne tardaient pas à rêver les voluptés les plus antithétiques à leur situation.

Tous les jours aussi, la fanfare du 1er de tirailleurs tirait de ses cuivres les plus folles gaîtés de son répertoire, et chacun de ses airs était un souvenir qui nous transportait dans les villes du Tell ou dans celles de la patrie.

Les forces vives du Djebel-'l-Amoūr avaient suivi, nous l'avons dit, le drapeau des rebelles. Le général Deligny les avait eues devant lui dans son combat du 13 mai sur le Haut-Sidi-En-Naceur. On supposait qu'il ne devait rester dans les montagnes que les fantassins laissés à la garde des femmes et les troupeaux des tribus ; mais cette hypothèse ne s'appuyait sur aucun renseignement positif. Le général ordonna donc une reconnaissance dans le pays des Ghemantha auquel nous touchions. Deux compagnies de tirailleurs et une centaine da cavaliers du goum, placés sous les ordres du capitaine Bourceret, chef du bureau arabe de Médéa, quittèrent le camp de façon à arriver sur le pays de l'ennemi à la pointe du jour. Le capitaine Bourceret s'enfonça résolument dans la montagne en faisant garder sa ligne de retraite par les tirailleurs. L'heure de sa rentrée au camp ayant été fixée par le général, la reconnaissance dut être négligée de manière à ne pas dépasser la limite du temps déterminée. Le pays parcouru par la reconnaissance était à peu près vide de sa population. Cette circonstance s'expliquait d'ailleurs par la proximité de notre camp et par la crainte de nous voir impunément envahir le djebel en remontant le cours de l'ouad Mzi. Les Ghemantha s'étaient retirés, sans aucun doute, dans l'intérieur du pays pour s'y mettre à l'abri de toute surprise de notre part.

Le 21 mai, un bataillon du 42e de ligne, aux ordres du colonel Dumont, arrivait au camp, monté sur des chameaux, pour renforcer la colonne du général Yusuf et lui permettre de faire, au besoin, des détachements pouvant opérer dans des directions

différentes. C'était un spectacle bizarre de voir cette troupe française — toute nouvelle en Afrique — se déroulant en caravane dans la grande vallée qui s'étendait jusqu'à Tadjmout en passant au-dessous de notre camp. Ces petits fantassins, perchés sur la croupe de ces gigantesques montures et subissant ce mouvement de langage particulier à l'espèce camélienne, ces groupes qui, trouvant sans doute plus de sécurité dans l'emploi de leurs jambes que dans l'ascension du chameau, marchaient sur les flancs de la colonne, tout cela formait un assemblage d'un effet assez piquant.

Par suite de l'arrivée de cette troupe, la colonne reçoit une organisation nouvelle ; elle est formée en brigades, régiments, bataillons et escadrons de marche. La brigade d'infanterie, mise sous le commandement du colonel Archinard, se compose de deux régiments de marche (colonel Dumont et commandant Berthe) ; la brigade de cavalerie, aux ordres du colonel Abdelal, compte également deux régiments de marche (commandants Petiet et Delarclauze). L'effectif de la brigade d'infanterie (quatre bataillons) est de 2,147 bayonnettes ; la brigade de cavalerie (six escadrons) est forte de six cents sabres.

Ainsi constituée, cette colonne était en état de parer à toutes les éventualités ; elle avait, de plus, assez de mobilité pour être portée rapidement là où sa présence aurait pu être réclamée.

Le général Yusuf, dont la division continuait à jouir du calme le plus absolu, espérait toujours que sa colonne serait appelée à agir dans le Sud de la province d'Oran. Des nouvelles qu'il reçut dans la journée du 22 mai lui donnèrent à penser que son projet avait été adopté, et qu'il allait pouvoir, répondant au désir de ses troupes, les mener à l'ennemi. C'est dans cette persuasion qu'il leur adressait l'ordre du jour suivant :

« Soldats,

» Je reçois à l'instant la nouvelle que nous allons trouver l'ennemi.
» Ma confiance en vous me fait désirer impatiemment le moment de
» le rencontrer. Vous aurez à subir quelques privations, quelques
» fatigues; mais je sais que votre constance et votre énergie sau-

» ront facilement les surmonter. L'accomplissement de l'honorable
» tâche qui nous échoit sera déjà pour nous une récompense.
» Au bivouac d'El-Ghemantha, le 22 mai 1864.

» *Le général de division,*
» *commandant la colonne expéditionnaire du Sud,*
» *Signé* : Yusuf. »

Ce jour-là, ce fut fête dans le camp; la joie était dans tous les cœurs et sur tous les visages; on allait donc enfin prendre part à la lutte et cesser ce rôle expectant qui est si peu dans les goûts des Français. Le général ne disait pas où il espérait rencontrer l'ennemi. Était-ce, se demandait-on, dans le Djebel-'l-Amour? Était-ce dans le sud de la Division d'Oran? Mais qu'importe; pourvu qu'on le rencontre; on n'en exigeait pas davantage. La colonne fut complétée en cartouches et alignée en vivres jusqu'au 28: cela présageait évidemment une marche à quelques jours de nos magasins. Les ordres de départ ont été donnés pour le lendemain 23; on ignore la direction que prendra la colonne.

Le 23 mai, à quatre heures du matin, la colonne levait son camp des Ghemantha, et la tête suivait le fanion de direction qui avait pris la route d'Ain Madhi. Le jeune cheikh Ahmed-et-Tedjini ne manqua pas de venir au-devant de nous, et nous en fûmes bien heureux; car son burnous vert était la fraîcheur de notre œil, et, dans ces espaces désolés, la vue de cette verdure faisait le plus grand bien.

La colonne va poser son camp à cheval sur la conduite d'eau.

Mais le plaisir de marcher aux rebelles fut empoisonné par l'arrivée d'une dépêche télégraphique qui nous annonçait la mort du maréchal duc de Malakoff; il avait cessé de vivre la veille, 22 mai, à deux heures de l'après-midi. Cet homme de fer ne s'était pas rendu sans combattre: conservant son indomptable énergie jusqu'au bout, il avait osé lutter corps à corps avec la mort. C'est une grande figure que l'avenir grandira encore; car ce ne pouvait être un homme ordinaire, celui qui mena à bonne fin cette œuvre de géants que la France était allée tenter par-delà les mers, œuvre qui se termina sur les débris ensan-

glantés de Sébastopol. La France perdait en lui un vigoureux soldat, et l'Algérie, sa terre de prédilection, son ami le plus ancien et le plus passionné. Le général de Martimprey, sous-gouverneur, exerçait dès lors, en attendant les ordres de l'Empereur, tous les pouvoirs de Gouverneur-général.

Le 24, la colonne quittait Aïn-Madhi à midi, et, prenant une direction sud-ouest, allait établir son bivouac sur un plateau sans eau qui, pour cette raison, fut appelé *Blad-'l-Atheuch* (pays de la soif).

Cette marche de notre colonne le long du versant sud du Djebel-'l-Amour et cette reconnaissance chez les Ghemantha n'avaient pas été sans donner de vives inquiétudes aux populations de cette montagne. Quel projet pouvait cacher cette manœuvre? Était-il dans nos vues d'envahir le djebel? Dans le cas de l'affirmative, par quel point devions-nous y pénétrer?

En présence de cette incertitude et sous les appréhensions que leur causait cette menace, les gens du Djebel-'l-Amour avaient fait appel aux contingents qui marchaient avec Sid-Mohammed-ben-Hamza, et les engageaient à se hâter de venir défendre leurs foyers menacés. Cette crainte avait donc produit cet excellent résultat de détacher de la cause des rebelles les forces que les tribus âmouriennes lui avaient fournies; elle diminuait d'autant les contingents qu'avait devant lui le général commandant la division d'Oran. La marche du général Yusuf dans l'ouest de sa division était donc incontestablement une bonne manœuvre.

Les contingents du Djebel-'l-Amour s'étaient donc hâtés de rentrer dans leur montagne, d'où ils suivaient avec anxiété les mouvements de notre colonne Ainsi, aujourd'hui, des cavaliers et de nombreux fantassins, supposant sans doute que notre intention était de pénétrer dans la montagne par le défilé de l'ouad Reddad, avaient pris position à l'entrée de ce passage, dans le but probable de nous le disputer. Mais cette opération n'entrait pas, pour le moment, dans les vues du général; il n'était pas autorisé, d'ailleurs, à agir sur le Djebel-'l-Amour, qui, nous le savons, fait partie de la province d'Oran. Le général continuait donc imperturbablement sa marche dans l'ouest sans

se préoccuper d'une situation qui n'avait rien d'inquiétant, et remettant au moment qu'il croira opportun l'exécution de ses combinaisons sur le Djebel-'l-Amour.

Il eût été difficile de trouver un bivouac plus complétement triste que celui de Blad-'l-Atheuch : pas d'eau, pas de bois, et, pour tout fourrage, une alfa rabougrie, rare et hérissée comme la chevelure d'un crétin. Nos tentes se dressaient sur un sol cendré, tacheté de plaques jaunâtres, rocailleuses, dans lesquelles les piquets refusaient obstinément de mordre. Un vent de sud-ouest, roulant dans l'air des nuages de sable gris-sale, épais à en obscurcir le ciel, nous jette au visage des poignées de gravier qui, certainement, nous aveugleraient si nous n'avions eu la précaution de nous munir de lunettes vertes grillagées d'un treillis métallique à mailles serrées. Nous croyons superflu de jurer que la coquetterie n'est pour rien absolument dans l'emploi de ce genre de bésicles, puisque les militaires qui s'en revêtent sont fatalement obligés de ressembler à des caméléons, — oculairement, bien entendu, — et l'on sait combien, de la part de ces sauriens, la prétention à la beauté serait difficilement justifiable. Les lunettes vertes ont encore un avantage précieux et qu'on ne saurait nier, c'est celui de verdir le fauve Sahra et d'exalter l'imagination du voyageur, au point de le persuader qu'il parcourt les vertes prairies de la Normandie.

Le 25, la colonne quittait son affreux bivouac de Blad-el-Atheuch, à quatre heures du matin, et prenait la direction de Tadjrouna. Elle rencontrait à hauteur de l'ouad El-Besbas, qui sort du Djebel-el-Amour par le col de Tagout, la population de ce ksar de Tadjrouna, qui venait au-devant du général pour lui faire ses souhaits de bienvenue. Ces Ksariens, aussi enthousiastes que déguenillés, ont voulu que leurs femmes — les plus vieilles — prissent part à la joie dont leur cœur débordait en nous voyant.

Bien qu'ils appartinssent à la province d'Oran, les gens de Tadjrouna n'en disent pas moins au commandant de la province d'Alger combien ils sont heureux de sa visite : ils prouvent ainsi qu'ils ne sont point imbus de cet étroit esprit de minaret qui repousse tout ce qui n'est pas sien.

Nous sommes bientôt en vue de Tadjrouna. Ce ksar semble un vaisseau échoué sur une mer à vagues de couleur ocre ; autour, c'est pelé, roussi, desséché, bossué comme un suaire recouvrant un cadavre. Cette monochromie enveloppe, noie le ksar qu'on dirait affaissé sur une peau de lion. De longues lignes rocheuses courent à fleur de terre du nord-est au sud-ouest et traversent d'outre en outre les ondulations à soulèvements flasques qui moutonnent le sol. A quinze cents mètres environ dans le sud, sur un mamelon jaunâtre, s'élève une koubba renfermant le tombeau de Sidi Ben-Youcef, de la famille, nous dit-on, de l'illustre et satirique marabout Sidi Ahmed ben Youcef, le faiseur de proverbes. Au loin, dans l'ouest, l'horizon est borné par la chaîne du Djebel-Khelal qui appuie sa corne Est à la rive droite de l'ouad El-Malah.

La colonne pose son camp, au nord du ksar, sur un terrain nu, à déclivité presque insensible, et dominant la vallée de l'ouad Tadjrouna.

Nous avons dit, au commencement de ce livre, que la tribu des Oulad-Yakoub-ez-Zerava emmagasine une grande partie de ses grains dans le ksar de Tadjrouna ; nous savons aussi que, le 19 mars, toute cette tribu, à l'exception de trois petits douars, faisait défection et quittait le Djebel-'l-Amour, où elle était campée, pour se porter sur Tadjerouna et l'enlever. Nous avons vu le kaïd des Oulad-Yâkoub, Zir'em-ben-Fathmi, qui nous est resté fidèle, attaquer les dissidents de sa tribu avec quelques cavaliers qui lui sont dévoués, leur tuer un homme et leur en blesser deux, continuer sa poursuite, atteindre les transfuges, et leur enlever 300 moutons et 80 chameaux, acte de vigueur qui, pourtant, n'avait pas empêché les Oulad-Yâkoub de faire leur jonction avec Sid Sliman-ben-Hamza. Nous avons vu ce même chef des rebelles tenter, mais vainement, dans les premiers jours d'avril, de se faire livrer les approvisionnements de grains de Tadjrouna.

Malgré les efforts du kaïd de Tadjrouna, près de la moitié de ses administrés avaient quitté le ksar et embrassé la cause du marabout. En abandonnant leurs demeures, les Tadjrouniens les avaient laissées remplies de céréales leur appartenant, ou

déposées chez eux par les tribus qui emmagasinent dans le ksar. Il était de bonne guerre de s'emparer de ces grains. Vingt-six maisons des rebelles furent marquées, comme celles d'Israël, d'un signe rouge; mais, à l'opposé de ce qui se passa en Égypte, ce signe, au lieu d'être préservatif, indiquait au contraire à l'ange exterminateur, à l'administration, voulons-nous dire, les portes auxquelles il fallait frapper.

Le ksar de Tadjrouna est bâti sur la rive gauche de l'ouad Tadjrouna, rivière sans eau, dont le *thalweg* n'est marqué que par une ride sans profondeur. Cinquante puits, donnant pour la plupart de l'eau saumâtre, sont creusés dans le lit de la vallée; ils servent aux besoins des habitants et aux irrigations de quelques maigres jardins sans arbres, où les habitants font des navets et des oignons. On trouve aussi, sur la rive droite de l'ouad, quelques champs d'orge de la superficie d'un mouchoir de poche; c'est ce que les Beni-Tadjrouna appellent leurs moissons.

Le ksar s'élève en rase campagne; l'enceinte se forme généralement des murs extérieurs des maisons; cependant, ceux de la face ouest, où s'ouvre la porte du ksar, sont d'une grande élévation et présentent une certaine solidité. Des tours se dressent aux angles du ksar avec la prétention évidente, mais vaine, de donner des flanquements. Le côté nord-ouest est fortement ébréché, et des amas de sables, apportés par les vents, paraissent vouloir tenter l'assaut des murailles du ksar.

On remarque encore autour de Tadjrouna la trace d'un fossé de défense que creusèrent les habitants en 1849, lors de l'incursion que firent les Zegdou (1) sur leur territoire.

C. Trumelet.

(*A suivre.*)

(1) On nomme ainsi des contingents des tribus du sud marocain qui se réunissaient tous les hivers pour faire, dans l'Est, des incursions qu'ils poussèrent jusqu'au pied du Djebel-'l-Amour. Le commandant supérieur du cercle de Géryville, le capitaine de Colomb (aujourd'hui général), leur donna, en 1855, à quelques lieues de Figuig, une leçon qui paraît les avoir dégoûtés de ces sortes de razias.

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE ANCIENNE

(Suite. — Voir les nos 123, 124, 125 et 126)

Ce chef fut un indigène nommé Firmus, un des personnages les plus influents du pays des Quinquégentiens. Héritier des droits de son père Nubel, obéi sans conteste par la plupart des membres de sa nombreuse famille qui était composée des individus les plus influents du pays, Firmus se trouvait à la tête de la plus grande partie des montagnards qui habitaient le Mons Ferratus (Djurdjura), et, jusqu'en 372, il avait été pour les Romains, non précisément un sujet, mais une sorte d'allié, contenant la turbulence de ses tribus et y commandant à peu près à sa guise, sans que les gouverneurs officiels s'occupassent beaucoup de ses affaires. Les motifs qui le poussèrent à se mettre à la tête de l'insurrection sont moins à rechercher dans les idées d'affranchissement naturelles à sa race que dans des faits complétement personnels. Il avait fait assassiner un de ses frères, nommé Zamma, qui lui était devenu suspect parce qu'il jouissait d'un grand crédit auprès de Romanus. Poursuivi pour ce crime et craignant d'être atteint par le châtiment malgré sa position presque indépendante, il se décida à prendre le parti de la révolte. L'occasion était belle : les mécontents n'attendaient qu'un homme pour les commander; il n'eût donc que peu à faire pour se créer de nombreux partisans. Du reste, il était, par son intelligence, à la hauteur du rôle qu'il venait de s'imposer, et l'empire allait avoir en lui un rude adversaire. Exploitant avec

habileté le malaise général, il réunit autour de lui les gens aux opinions les plus disparates, depuis les indigènes indifférents à toute autre idée qu'à celle de liberté jusqu'aux Donatistes avec leurs bandes de Circoncellions et jusqu'à un grand nombre de colons romains mécontents du proconsul. Dès qu'il fut en mesure de soutenir la lutte, il n'attendit pas que l'on vînt l'attaquer : il prit lui-même l'offensive, se porta sur Césarée, la réduisit en cendres malgré la défense énergique des habitants, et Romanus ayant requis contre lui les troupes disponibles, il remporta sur ces forces réunies plusieurs avantages marqués. Ces premiers succès lui valurent de nouvelles adhésions ; le soulèvement gagna de proche en proche et prit un caractère tellement grave que l'empereur dut songer à prendre au plus vite des mesures décisives, sous peine d'être obligé de renoncer à la plus grande partie de l'Afrique.

Le comte Théodose, le premier homme de guerre de l'empire à cette époque, fut désigné pour combattre le rebelle. Un pareil choix montre assez quelle était l'importance attachée aux opérations qui allaient s'ouvrir. Débarqué à *Igilgilis* (Djidjely) et muni de pleins pouvoirs, le général romain commença par déposer Romanus ; puis il se rendit à Sitifis où l'expédition devait s'organiser définitivement. Dans cette ville, en effet, arrivèrent bientôt toutes les troupes d'Afrique dont on pouvait disposer sans trop dégarnir les postes importants. A ces forces se joignirent des renforts envoyés d'Italie et d'assez nombreux contingents indigènes, fournis par les tribus de l'Est restées soumises, et amenés par Gildon, l'un des frères de Firmus. Ce Gildon, depuis longtemps l'ami des Romains, n'avait pas voulu séparer sa cause de la leur, même quand il s'était agi de combattre contre sa propre famille, et il fut, pendant toute la guerre, un allié fidèle auquel l'empire dut, sans contredit, une partie de ses succès.

Pendant que les forces qui devaient prendre part à la campagne se concentraient à Sitifis, Théodose alla visiter les garnisons des confins de la Mauritanie Sitifienne et de la Numidie, et il les établit solidement dans leurs lignes. Il raffermit en même temps, par sa présence et par ses exhortations, la fidélité chancelante de certaines tribus ; et, une fois assuré que l'insurrection ne pourrait pas gagner facilement les provinces orientales, il retourna se mettre à la tête des troupes pour marcher du côté de l'Ouest, où les opérations allaient s'ouvrir.

De Sitifis, l'armée romaine se dirigea sur Tubusuptus qui était serrée de près par les révoltés. Un seul engagement suffit pour dégager cette place ; il eut lieu avec les Tiddenses et les Massinenses (Mcisna), qui avaient à leur tête Mascizel et Dius, tous les deux frères du chef de l'insurrection. Les indigènes déployèrent dans cette rencontre un acharnement peu commun ; mais ils n'en éprouvèrent pas moins une déroute complète. Peu de jours après, *Petra* (Arcon), sorte de forteresse occupée par Salmaces, un autre frère de Firmus, fut enlevée et totalement détruite ; et l'Oppidum Lamfoctense, une des citadelles de l'insurrection, ne tarda pas à succomber à son tour et à devenir pour Théodose un centre d'approvisionnements. Affaibli par ces revers et ne se voyant pas en état de poursuivre immédiatement les hostilités, Firmus chercha alors à gagner du temps en simulant une soumission qu'il ne pensait nullement à rendre durable. Il s'engagea à restituer tout le butin qu'il avait fait, et il se rendit auprès du général pour implorer son pardon. Mais, en même temps qu'il demandait la paix, il préparait une nouvelle guerre : il relevait le moral affaibli de ses partisans, et il semait l'or à pleines mains pour engager à la désertion les soldats de Théodose. Celui-ci était trop habile et trop au courant de la politique indigène pour se laisser jouer de la sorte ; et, tout en paraissant accepter les protestations de Firmus, il se tenait continuellement sur ses gardes. Aussi ne fut-il pas pris au dépourvu, lorsque, étant occupé avec son armée à relever les murs de Césarée, l'insurrection éclata, plus violente que jamais.

Le début de cette seconde partie de la guerre eut lieu assez loin dans l'ouest. Théodose y déploya son activité habituelle : poursuivant partout son ennemi, sans lui laisser un instant de repos, le battant dans toutes les rencontres, et finissant par le contraindre à revenir du côté du théâtre de sa première campagne, chercher un refuge chez les Isaflenses (*Flissa*). L'armée romaine pénétra dans cette tribu, où de nombreux contingents

commandés par Masuca, encore un des frères de Firmus, vinrent lui présenter la bataille. Mais, ces bandes avaient trop présumé de leur force : elles essuyèrent une sanglante défaite, à la suite de laquelle Masuca, blessé et fait prisonnier, aima mieux se donner la mort que de rester aux mains des vainqueurs. Firmus se retira alors dans la partie la plus difficile du pays des Quinquégentiens, chez les Jésalènes, et il y fut suivi par son infatigable adversaire. Mais, arrêté bientôt par les obstacles que la nature a entassés dans ce dédale de montagnes, Théodose ne put opérer aussi vigoureusement qu'il l'eut désiré, et il ne parvint pas à forcer les indigènes à lui livrer leur hôte. Il se contenta donc d'une soumission assez douteuse, et il se replia sur Castellum Audiense (*Aïoum Bessem*) et de la, sur Castellum Medianum (*Bordj Medjana*).

Laissé un moment à lui-même, Firmus retourna aux Isaflenses, où il réussit à se faire appuyer par Igmazen, un des chefs les plus influents du pays. A cette nouvelle, Théodose se mit en mesure de recommencer immédiatement les hostilités ; et, quittant Castellum Medianum, il se mit en marche contre les Isaflenses, qui vinrent à sa rencontre au nombre de plus de vingt mille. Cette fois, malgré l'habileté de leur général, les Romains n'eurent pas l'avantage ; ils durent céder, après une lutte acharnée qui leur coûta beaucoup de monde, et ils se retirèrent, poursuivis par l'ennemi, jusque sous les murs de Castellum Audiense. Une fois en sûreté derrière les remparts de cette place, ils parvinrent à repousser les indigènes qui essayèrent de les assiéger.

Après quelques jours employés à se refaire et à punir ceux des soldats qui paraissaient avoir compromis le salut de l'armée dans l'échec essuyé, Théodose quitta de nouveau ses retranchements et se dirigea vers les Jésalènes qui, malgré leur soumission, avaient fourni des contingents aux Isaflenses. Sans pénétrer très-avant dans leur pays, il obtint une nouvelle soumission, à peu près du même genre que la précédente, et il se retira ensuite jusqu'à Sitifis, afin de s'y renforcer et de donner aux troupes un repos dont elles avaient le plus grand besoin.

L'interruption fut de courte durée : remise de ses fatigues et

toujours secondée par Gildon qui amenait des auxiliaires indigènes plus nombreux que la première fois, l'armée romaine quitta bientôt Sitifis pour marcher de nouveau sur le pays des Isaflenses, où la lutte s'engagea vigoureusement. Cette campagne devait être la dernière. En vain les rebelles y firent-ils des prodiges de valeur, en vain leurs chefs y déployèrent-ils toute l'activité possible : ils éprouvèrent successivement plusieurs défaites, et ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il leur serait impossible de soutenir encore longtemps les hostilités. Igmazen, battu sur tous les points, comprit qu'il allait être perdu sans ressources ; et, pour se sauver lui-même, il résolut de trahir son allié dont la cause ne lui paraissait plus soutenable. Il s'entendit secrètement avec Théodose et s'engagea à lui livrer Firmus. Mais, afin de ne rien laisser soupçonner aux nombreux partisans qu'avait encore le chef de l'insurrection, il fut convenu qu'en attendant le moment favorable la guerre continuerait comme par le passé. Ces conditions furent remplies à la lettre : les Isaflenses, poursuivis par les troupes romaines, furent encore battus dans plusieurs rencontres ; et Firmus, à bout d'expédients, se préparait à aller chercher un refuge dans une autre tribu, lorsqu'il fut arrêté par Igmazen. Prévoyant le sort qui l'attendait, il se donna la mort dans la prison où il avait été provisoirement placé, et son cadavre fut apporté aux Romains. La guerre se trouva ainsi terminée. Les rebelles, après la mort de leur chef, n'essayèrent même pas de poursuivre les hostilités, et ils firent en foule leur soumission entre les mains de Théodose (375).

Pour prix des services qu'il avait rendus contre son frère, Gildon reçut le commandement du pays qui venait d'être ramené à l'obéissance, et pendant plusieurs années il sut y maintenir la paix. Cette conduite lui valut les plus grandes récompenses. Comblé de dignités, nommé au commandement des troupes avec le titre de maître de la cavalerie et de l'infanterie, il finit par devenir le véritable gouverneur de l'Afrique, le proconsul romain et le comte d'Afrique, siégeant à Carthage, ne conservant guère qu'une autorité toute nominale. La cause de cette élévation trouve sa raison d'être dans la situation précaire de l'empire d'Occident à cette époque. Assailli de tous

côtés en Europe par les Barbares, il penchait chaque jour de plus en plus vers sa ruine; Rome même n'en était plus la capitale que de nom, depuis que Valentinien II était allé s'établir à Milan ; les provinces éloignées étaient livrées en quelque sorte à elles-mêmes. Les empereurs, ne pouvant plus s'y faire obéir, s'estimaient heureux lorsqu'ils pouvaient s'y appuyer sur un pouvoir indigène qui consentait à reconnaître leur suzeraineté et à fournir les subsides imposés par cette sorte de vasselage. C'est ce qui fit la fortune de Gildon, et, en même temps, ce qui le porta à désirer plus encore. En effet, parvenu au plus haut point auquel il pût prétendre, maître des provinces africaines depuis la Molouïa jusqu'à la Tripolitaine, allié à la famille impériale par le mariage de sa fille avec le neveu de l'empereur d'Orient Théodose, qui était le fils du vainqueur de Firmus, il finit par se fatiguer même du joug à peu près illusoire auquel il se trouvait assujetti, et il songea, non à se déclarer de suite indépendant, mais à se donner pour suzerains les empereurs d'Orient, maîtres éloignés avec lesquels il devait lui être plus facile d'arriver à une indépendance absolue. Si empêché que fût l'empire d'Occident, il ne pouvait pas cependant se laisser affamer en abandonnant sans effort un pays dont il tirait toujours la plus large part de ses approvisionnements. Gildon sut, par conséquent, se mettre en mesure de soutenir la lutte que la mise à exécution de ses dessins ne pouvait manquer de soulever, et il s'y prépara lentement, favorisant les mécontents toujours si nombreux en Afrique, protégeant les Donatistes qui ne cherchaient qu'à continuer leurs excès, rangeant enfin peu à peu de son côté tous ceux qui, à un moment donné, pouvaient assurer la réussite de ses projets.

A la mort de Valentinien II, assassiné à Milan par Arbogast, les deux empires furent réunis pour un instant entre les mains de Théodose. Gildon dut ajourner ses projets : il se contenta de ne pas envoyer les navires et les troupes demandés par l'empereur qui se rendait en Italie pour combattre le meurtrier de Valentinien II. Les difficultés qui s'élevèrent alors en Europe firent oublier cette conduite plus que suspecte ; mais lorsque, après la mort de Théodose (395), l'empire eût été partagé de

nouveau, et définitivement cette fois, entre Honorius et Arcadius, le premier en Occident, le second en Orient, le frère de Firmus pensa que le moment était enfin venu. En effet, l'occasion était des plus favorables : les deux empereurs entraient en lutte. Stilicon, qui conduisait Honorius à peu près à sa guise, combattait Eutrope qui, de son côté, dirigeait Arcadius. Gildon se déclara pour l'empire d'Orient, et il annonça sa détermination en arrêtant, dans les ports d'Afrique, les approvisionnements destinés à l'Italie. Cet événement souleva un cri général chez les Romains qui allaient se trouver en proie à la disette. La guerre était le seul moyen de conjurer le danger, et elle fut résolue, malgré les embarras de toute sorte dans lesquels était plongé l'empire d'Occident. Honorius voulait marcher en personne ; mais il en fut empêché par Stilicon qui, lui-même, ne se souciait pas de s'éloigner de l'Italie. On eut donc à chercher un chef pour l'expédition qui allait avoir lieu, et le choix tomba sur un des frères de Gildon, nommé Mascizel, le même qui avait combattu Théodose près de Tubusuptus, mais qui, rallié aux Romains depuis la mort de Firmus, s'était réfugié en Italie. Gildon, craignant son influence, avait fait assassiner ses enfants. Aussi existait-il entre les deux frères une haine implacable qui devait être un sûr garant de la fidélité de Mascizel.

Les troupes romaines qui prirent part à cette entreprise, formèrent un effectif de cinq mille hommes. L'empire d'Occident, de plus en plus affaibli, ne pouvait mettre sur pied une armée plus nombreuse pour aller reconquérir ses provinces d'Afrique. Avec des forces aussi restreintes, il paraissait peu probable que l'on pût arriver à vaincre les soixante mille indigènes ou Romains dont disposait Gildon ; cependant Mascizel ne désespéra pas du succès, et l'événement prouva qu'il avait eu raison, en lui donnant la victoire par un de ces coups fortuits que présentent parfois les chances de la guerre.

Embarqués à Pise, les Romains allèrent prendre terre sur la côte de la petite Syrte, en Afrique propre. Le rebelle, qui exerçait surtout son action en Mauritanie et en Numidie, était alors occupé dans l'Ouest à réunir les indigènes ; il ne put donc s'opposer au débarquement. D'ailleurs, il désirait voir les troupes

romaines s'avancer dans le pays, comptant en avoir meilleur marché en les éloignant de leur base d'opération. Mascizel put donc aller prendre position sur la rivière Ardalio *(Oued Irougli)*, entre Ammedera (*Hydra*) et Theveste (*Tebessa*). Ce fut là que Gildon vint l'attaquer. Au moment où les deux avant-gardes allaient engager le combat, quelques pourparlers furent entamés. Un porte-étendard des révoltés s'avança pour entraîner les siens et pour les empêcher d'écouter les propositions qui leur étaient faites ; il fut tué par Mascizel. Aussitôt les indigènes, voyant tomber l'étendard, croient à une trahison ; saisis d'une terreur panique, ils fuient de tous côtés, abandonnant leur chef, et, en un instant, la question est décidée en faveur des Romains. Gildon s'enfuit à la hâte et alla s'embarquer pour Constantinople ; mais les vents contraires rejetèrent le navire qu'il montait sur la côte de Tabarca ; il fut saisi et jeté en prison, où il se tua pour éviter les outrages que, suivant l'habitude, les vainqueurs ne devaient pas manquer de lui faire subir. Après sa mort, les révoltés ne se soucièrent pas de continuer la lutte : ils firent leur soumission ; et ainsi se termina, d'un seul coup, cette insurrection qui, à son début, semblait avoir pour elle plus de chances que toutes les autres. Mascizel ne fut pas récompensé de ses services de la manière qu'on pourrait imaginer. En favorisant son élévation, Stilicon craignit de lui donner des armes contre l'empire, comme cela était arrivé pour Gildon ; et, peu scrupuleux sur les moyens, il s'en débarrassa en le faisant assassiner à Milan.

Malgré l'issue favorable de cette campagne, la domination de l'empire d'Occident en Afrique septentrionale n'en continue pas moins à se précipiter vers sa chute. Un proconsul siége toujours à Carthage ; mais son action se restreint peu à peu au territoire des villes de l'Afrique propre, de la partie orientale de la Numidie et de la côte de la Tripolitaine. Ailleurs, faute de sécurité suffisante, les colons romains ont dû, depuis longtemps, commencer à céder la place, et l'administration ne consiste plus guère que dans l'application de quelques mesures fiscales sur les points, de jour en jour plus rares, où les contribuables veulent bien consentir à s'acquitter.

Fatigués des secousses précédentes, les indigènes se donnent un moment de répit et se contentent provisoirement de l'indépendance relative que leur assure l'affaiblissement des maîtres du pays. D'ailleurs, désunis et morcelés, ils sont incapables de tirer un meilleur profit de la situation. Habitués depuis plusieurs siècles à voir régner sur eux un pouvoir étranger dont, malgré tous leurs efforts, ils n'ont jamais pu parvenir à se débarrasser entièrement, ils se bornent à le détester et à en désirer un autre, parce qu'ils ne se sentent plus assez forts pour se suffire seuls et pour ne relever que d'eux-mêmes. Viennent les Vandales, et ils vont les accueillir sans difficulté contre l'empire d'Occident, comme plus tard ils s'uniront à l'empire d'Orient contre les Vandales.

CHAPITRE VII

Partis des bords de la Baltique où les avait laissés autrefois la grande émigration sortie d'Asie, les Vandales, peuple germain d'origine, s'étaient avancés peu à peu vers le sud de l'Europe en prenant part à toutes les guerres des peuples barbares contre l'empire romain. Au IIIe siècle, après de nombreuses vicissitudes, on les trouve en Pannonie où ils embrassent le christianisme et où ils ne tardent pas, à la suite des prédications de l'évêque goth Ulphilas, à devenir schismatiques ariens. En 406, chassés de la Pannonie par la famine, ils s'unissent aux Suèves et aux Alains, se mettent en marche vers la Gaule qu'ils franchissent, non sans avoir soutenu maint combat ; et, en 409, ils arrivent en Espagne, où l'empire, trop faible pour les expulser, est obligé de les laisser s'établir. Ils se partagent une partie des provinces du Midi, et vivent pendant quelques années dans une tranquillité relative. Enfin, en 429, sérieusement pressés par les Visigoths, ils se décident à abandonner l'Espagne et à profiter d'une occasion favorable pour chercher le terme de leurs migrations en se jetant sur l'Afrique dont la renommée de fertilité les attirait depuis longtemps (1).

(1) Cf. Marcus.

A cette époque, le comte Boniface était proconsul d'Afrique ; et, en raison des circonstances difficiles dans lesquelles se trouvait l'empire, il avait été investi de pleins pouvoirs civils et militaires. Tirant tout le parti possible de la situation du moment, il avait su maintenir les derniers restes des liens qui rattachaient encore les indigènes à la domination romaine, et il était parvenu à asseoir son autorité d'une manière respectable dans un rayon relativement assez étendu. Il avait même pu, après la mort d'Honorius, entreprendre de sauvegarder les intérêts du jeune Valentinien III placé sous la tutelle de sa mère Placidie, et il lui avait conservé l'empire, en se déclarant contre l'usurpateur Jean-le-Notaire, qui, forcé d'envoyer contre lui quelques troupes et battu complètement, avait dû renoncer au pouvoir suprême. De pareils services étaient bien de nature à lui assurer la faveur impériale ; mais il avait pour ennemi personnel le fameux Aétius, gouverneur des Gaules, qui jouissait d'une haute influence auprès de la régente, et il ne laissait pas que de donner prise à la calomnie par un mariage qu'il venait de contracter avec une Vandale. Son rival ne manqua pas de représenter cette alliance sous les couleurs d'une trahison ; et Placidie s'étant laissée circonvenir, il fut rappelé. Outré de tant d'injustice et prévenu en dessous-main de se tenir en garde contre l'accueil qui l'attendait à son retour, il ne vit d'autre moyen d'échapper au danger que de désobéir ouvertement et de se mettre en état de révolte. Aussitôt Placidie envoya contre lui une armée commandée par Mavorce, Galbien et Sinocus ; mais les deux premiers, trahis par le troisième, furent facilement vaincus, et ils périrent dans le combat. Quant à Sinocus, ayant voulu à son tour trahir Boniface après l'avoir secondé contre ses deux collègues, il fut battu et tué comme les autres. Ce premier succès n'eut pas cependant toute la portée qu'en attendait l'ex-proconsul : de nouvelles troupes ne tardèrent pas à arriver sous la conduite de Sigiswald, et cette fois elles eurent l'avantage dans deux rencontres successives. Près de succomber et ne se voyant pas en mesure d'opposer à son adversaire une plus longue résistance, Boniface abandonna le théâtre de la lutte et se retira en Espagne, où il proposa aux Vandales de passer en

Afrique, de s'emparer pour eux-mêmes des trois Mauritanies, et de lui laisser le territoire à l'est de l'Ampsaga, après l'avoir aidé à repousser les forces impériales.

Les Vandales s'empressèrent d'accepter le marché. Leur roi Gundéric, qui avait conclu le traité, étant mort au moment du départ, ce fut sous la conduite de Genséric (ou plutôt Giséric) qu'ils franchirent le détroit des Colonnes d'Hercule, pour aborder en Mauritanie au nombre d'environ 80,000 combattants. Plusieurs tribus d'Alains se joignirent à eux. Les femmes et les enfants suivirent ; quelques familles, restées en Espagne, rejoignirent plus tard le gros de l'émigration. Leur marche sur le territoire mauritanien s'effectua presque sans aucune difficulté ; les indigènes, qui voyaient en eux les ennemis de leurs anciens maîtres, leur firent un accueil favorable ; ce qui restait de la population romaine dans les villes n'était pas en état de leur résister, et ils s'avancèrent le long de la mer jusqu'à l'Ampsaga, à peu près sans avoir à combattre. D'après leur traité, ils devaient s'arrêter là et aider leur allié à conquérir pour lui-même la part qu'il s'était réservée ; mais ils n'avaient jamais eu grand respect pour la foi jurée : les provinces orientales leur offraient des ressources autrement importantes que celles de l'ouest, et ils se décidèrent à s'en emparer pour leur propre compte et à rompre avec Boniface. Celui-ci, comprenant trop tard la faute qu'il avait commise, chercha à réparer le mal. Réconcilié avec Placidie par l'entremise de Saint-Augustin, évêque d'Hippone, puis réintégré dans ses anciens pouvoirs, il se mit à la tête des troupes romaines et marcha contre les envahisseurs. Mais, battu dans une première rencontre, il fut obligé de chercher un refuge dans Hippone, que les Vandales allèrent investir. La famine les contraignit, peu de temps après, à lever momentanément le siége de cette ville ; ils se répandirent alors dans le pays et s'emparèrent de Constantine qui ne chercha pas à leur résister. Ils ne tardèrent pas à reprendre l'opération interrompue, battirent une seconde fois Boniface qui, à la tête de quelques renforts amenés d'Italie par Aspar, avait tenté contre eux une sortie, et ils pénétrèrent dans la ville (431). Boniface fut rappelé en Italie. Avant son départ, comme les forces dont pouvait disposer l'empire étaient désormais

impuissantes contre Giséric, il consacra le fait accompli par un traité de paix qui reconnaissait aux Vandales toutes leurs conquêtes et leur concédait les trois Mauritanies avec la Numidie ; de son côté, Giséric s'engageait à payer tribut et donnait comme ôtage son fils Hunéric. Ce traité, conclu en 432 et ratifié par l'empereur en 435, ne pouvait être qu'illusoire : les Vandales étaient fatigués, et ils ne cherchaient qu'un peu de repos pour se préparer à de nouvelles courses. La paix fut employée par eux à persécuter les chrétiens qui ne voulaient pas consentir à embrasser l'arianisme ; les indigènes se montrèrent tout disposés à entrer dans le schisme et se convertirent en masse ; mais le clergé, si nombreux à cette époque en Afrique, résista de tout son pouvoir, les persécutions suivirent leurs cours, les supplices se multiplièrent, et l'on doit remarquer que les païens furent beaucoup moins inquiétés que les orthodoxes. Cela tient, sans doute, au caractère des haines religieuses, généralement plus violentes entre sectes de même origine qu'entre partisans de doctrines absolument dissemblables. L'on s'explique ainsi, d'autre part, l'anathème que les écrivains chrétiens n'ont pas manqué de lancer contre les Vandales, en les représentant sous les couleurs de barbares avides de sang et de ruines, de telle sorte que leur nom est devenu synonyme de destructeurs, et qu'ils ont laissé dans l'histoire un effroyable souvenir. Il est certain qu'ils se livrèrent souvent au pillage ; mais ils ne poussèrent pas l'amour de la destruction plus loin que bien d'autres barbares, et leur réputation eut probablement été meilleure, s'il s'était trouvé quelque auteur arien pour en parler.

P. Flatters.

(*A suivre.*)



CORRESPONDANCE

Voie Romaine de Sétif à Gigelli

En vous entretenant, ces jours derniers, du projet de chemin de fer que j'ai soumis à M. le Gouverneur général pour relier par une voie ferrée purement industrielle Gigelli à Sétif, je vous ai dit que j'avais constaté, dans les courses qu'il m'a fallu faire pour établir mon avant-projet, des vestiges de l'occupation romaine dans cette partie de la Kabylie et la certitude que ces deux villes étaient reliées l'une à l'autre à cette époque par une route.

En se dirigeant de Gigelli sur Bougie par le sentier qui suit la mer et en quittant ce chemin dans la plaine d'Agadie, on prend la route muletière d'El-Aouana aux Beni-Foughal. Sur ce parcours et en divers endroits on rencontre, ainsi que je vous l'ai indiqué, les restes parfaitement conservés, sur divers points, de l'ancienne voie romaine entièrement pavée de pierres régulières de 10 à 15 centimètres au carré sur une hauteur de 25 à 30 centimètres.

Ce pavage a été fait avec tellement de soin que, là où cette route repose sur des terrains d'un délit facile, les terres avoisinantes ont été entraînées par les eaux, et les parties pavées de la route demeurent de 50 centimètres et quelquefois davantage en relief des terrains actuels.

Suivant ce qu'il m'a semblé reconnaître, cette route partant de Gigelli se bifurquait à la hauteur de Beni-Foughal et formait alors deux artères dictinctes : l'une allant de Gigelli à Sétif en longeant les coteaux est du Babor et du Tababor (c'était la plus importante ; mon projet suit la même direction jusques à Sétif) ; l'autre était une artère secondaire allant de Gigelli à Ziama en contournant les Beni-Foughal.

Je ne puis guère vous donner d'autres renseignements aujourd'hui.

Je viens d'adresser tout mon dossier à M. Hardy. Sur le plan d'ensemble qui accompagne ce dossier, vous pourrez juger de la direction de l'ancienne voie romaine.

Si on donne suite à ce projet et lorsqu'on en sera aux études définitives, je vous adresserai un rapport spécial avec croquis à l'appui.

Ed. de Marqué.

Inscriptions d'Aïn-Bessem

M. Delaporte, géomètre, notre correspondant à Aumale, nous adresse copie des six inscriptions suivantes qui viennent d'être découvertes à Aïn-Bessem.

1° Sur une table encadrée d'une moulure (hauteur, 1 m. 02; largeur, 0 m. 48; hauteur des lettres, 0 m. 07), on lit :

DMS
QDOMITIVS
SECVNDVS
V * AXXXVII
L * DOMITIVS
FAVSTVSFRATRI
SVOMINORIFECIT

Diis Manibus sacrum. Quintus Domitius Secundus vixit annis triginta septem. Lucius Domitius Faustus fratri suo minori fecit.

2° Sur un cippe à compartiments, ayant 1 m. de longueur, 0 m. 50 de hauteur, 0 m. 60 de largeur, et couvert de losanges en relief qui occupent toute la grandeur de chaque côté :

(*Buste de femme*).	(*Buste d'homme*).
DMS	DMS
IVL* CI	GRANIV
TTINA *	SVICTO
VIXIT	RV * A *
A * LXXIII	LXXXV
EXVPERF	ERESFIL
....	FEC*

Diis Manibus sacrum. Julia Cittina vixit annis septuaginta tribus. Ex voto perfecit .....

Diis Manibus sacrum. Granius Victor vixit annos octoginta quinque. Hæres filius fecit.

3° Sur l'un des dés d'un cippe à compartiments, ayant les mêmes dimensions que le précédent :

DMS
FPRI
MVS
VIXIT
ANNIS
LX

Diis Manibus sacrum. Fabius Primus vixit annis sexaginta.

4° Sur un autre cippe ayant les mêmes dimensions que les deux précédents :

DMS
IVVENTI
VSCIT
TEVSVIX
ANXLM
III

Diis Manibus sacrum. Juventius Citteus vixit annos quadraginta, menses tres.

5° Sur une table, mesurant 1 m. 60 de largeur, 0 m. 62 de hauteur et 0 m. 41 d'épaisseur :

MEMORIAE

IVLIONVMERIANO ....AL*FRATRI*RARISSIMOHOMINI
INOCENTISSIMO*QVI*V*A*XLIIID*VIIII*ET*OVINIAE....MATRI
DVLCISSIMAEETCAELISHONORATÆMATRONAEEIVSDEMFRATRIS*ET*CAS
TOCOGNATOEIVS ADOLESCENTISCOLASTICOIVLIVS*RVSTICVS*
PF*PARENTIBVSDIGNISSIMIS*DDQ
BB ET MAL B

Les lettres ont 0 m. 55 de hauteur.

A la deuxième ligne, les lettres LI de *Julio* et RI de *fratri* ; à la troisième, les lettres VI de *qui* et TRI de *matri* ; à la quatrième, les lettres LI de *cœlis*, TAE de *honoratæ*, TR de *matronæ* et TR de *fratris* ; enfin, à la cinquième, SCO dans *scolastico* forment des monogrammes.

Memoriæ. Julio Numeriano...., fratri rarissimo, homini innocentissimo, qui vixit annis quadraginta tribus, diebus novem, et Oviniæ..... matri dulcissimæ et cœlis honoratæ matronæ ejusdem fratris, et Casto, cognato ejus, adolescenti scolastico, Julius Rusticus poni fecit parentibus dignissimis dedicavitque.....

Pour tous les articles non signés :
Le Président,
L.-Charles FÉRAUD.



ALGER. — Typ. A. JOURDAN.

FERDJIOUA & ZOUAR'A

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir le n° 127)

Bou Rennan était encore cheikh du Ferdjioua. Bou Akkaz, malgré son ambition effrenée, n'aurait pas osé se défaire de lui, son oncle paternel, par le moyen extrême employé à l'égard de Magoura. Il réussit néanmoins à l'écarter à son tour : des tracasseries qu'il lui suscita à l'aide de sourdes intrigues, l'amenèrent à se démettre volontairement de ses fonctions. La place étant libre, le Bey n'avait plus qu'à investir son favori Bou Akkaz. Mais il restait un autre compétiteur, très-aimé des populations à cause même de ses malheurs, avec lequel il fallait compter : c'était Derradji, le fils de feu Magoura. Après la mort de ce dernier, sa famille avait continué à vivre à l'écart dans son refuge de la montagne, où, protégée par les Kabyles, elle était comme une menace permanente contre l'ordre de choses établi par les Turcs. Ne pouvant se saisir de ce groupe de mécontents par la force, le Bey employa la ruse et les caresses. Il réussit avec l'entremise d'affidés insinuants à lui faire solliciter *l'aman*. L'aman est accordé, en effet, et, après beaucoup d'hésitations calmées par de belles promesses, cette famille consent à des-

cendre s'installer dans la plaine, aux Beni Guecha, à portée de Bou Akkaz qui va être de nouveau l'instrument de la vengeance inassouvie du Bey tout en lui procurant les moyens de satisfaire la sienne propre. Cela se passait avant que le cheikh Bou Rennan ne donnât sa démission.

Après le rapprochement qui précède, on voit Derradji figurer avec ses partisans dans les sorties du Bey qui l'emmène une fois dans une expédition contre les Adaoura d'Aumale, et, quelque temps après, chez les Oulad Dahan de Bône. L'oubli du passé semblait accompli, toute crainte avait disparu pour faire place à la confiance. Derradji vécut dans cet état de quiétude jusqu'à l'époque de la retraite de Bou Rennan. Une lettre des plus affectueuses du Bey, portée par l'un des principaux dignitaires du makhzen, l'appela alors à Constantine. Ahmed Bey réunit en son palais Derradji et Bou Akkaz, leur annonçant publiquement que pour mettre absolument fin à l'animosité et à l'antagonisme qui règnent depuis trop longtemps entre les deux familles, il a résolu de donner à chacune d'elles une part dans le commandement du Ferdjioua, trop étendu, à son avis, pour un seul chef. Sur les instances du Bey et en présence du Divan assemblé, les deux ennemis héréditaires scellent leur réconciliation par des embrassades et des serments d'amitié, auxquels se laisse séduire Derradji.

Après avoir été investis solennellement l'un et l'autre et assisté aux fêtes données en leur honneur, les deux nouveaux cheikhs quittent ensemble Constantine, se rendant dans leurs commandements respectifs. Quelques membres du makhzen, désignés par le Bey, les accompagnent ; ils ont mission d'aller avec eux passer la nuit à l'oratoire de Sidi El-Haoussin, dans la montagne qui domine Mila. Sur la tombe de ce marabout vénéré et en présence des témoins délégués pour assister à cette sorte de pacte d'alliance, les deux cheikhs doivent jurer de nouveau de vivre en bonne intelligence. Quand les serments réciproques sont prononcés dans le sanctuaire sacré et inviolable, on se remet en marche.

Derradji, dont la zmala se trouve la première, sur la route que parcourent les voyageurs, invite son compagnon à coucher

chez lui. Bou Akkaz méfiant refuse et continue son chemin : celui qui médite le crime est naturellement soupçonneux. C'était un mercredi ; il y avait marché au djemâa du Ferdjioua le surlendemain. Derradji s'y rend ainsi qu'il l'avait annoncé, accompagné seulement de huit de ses cavaliers. Il descend chez Bou Akkaz qui accourt à sa rencontre avec une duplicité inouie, lui fait sous sa tente un accueil des plus gracieux pour mieux dissimuler sa perfidie. Tous deux se promènent ensuite sur le marché, se tenant par la main, au milieu des groupes arabes et kabyles, pour se montrer à la population avide de nouvelles. Une ère de paix, m'ont assuré des témoins oculaires, semblait s'annoncer, il n'y avait pas à en douter : ce n'était pas une simple trêve, mais une réconciliation sincère. Une horrible catastrophe allait bientôt les faire changer d'opinion.

Comment se distraire sous la tente après le déjeûner ? Bou Akkaz propose à son hôte une promenade aux environs ; il va lui montrer, dit-il, la vitesse de ses excellents levriers dans la chasse à courre. Sous le prétexte de ménager son cheval, qui le soir doit fournir une longue traite pour regagner le gîte, il insiste obséquieusement pour lui faire monter un des siens, mais qu'il a eu le soin de choisir très-rétif ; tout est prévu ! Les denx amis partent et pénètrent dans un bois appelé Mordjet-el-Beïda. Bou Akkaz met là pied-à-terre, soit disant pour fouiller les buissons et lever quelque gibier. Tout à coup il s'écrie : Voilà un lièvre, accours, accours Derradji ! — Derradji, resté en selle, s'avance confiant vers le fourré ; dès qu'il y est engagé, Bou Akkaz se jette sur lui, le saisit brusquement par une jambe et l'entraîne à bas du cheval rétif qui se cabre, au lieu d'obéir à l'éperon labourant ses flancs pour le forcer à fuir. Derradji a compris enfin. Une lutte terrible s'engage ; on dirait deux bêtes fauves se déchirant. Bou Akkaz, plus grand et plus fort que son ennemi, l'a bientôt terrassé sous lui et mis un genou sur la poitrine. Alors froidement il prend le couteau *bousâadi*, tranchant comme un rasoir, qui pend à sa ceinture, et lui coupe la gorge en ricanant. C'est depuis que l'auteur de ce lâche assassinat a été surnommé Bou Djenoui (*l'homme au couteau*).

Le cadavre de Derradji reste sur place abandonné. Quant à

Bou Akkaz, dont la haine indomptable veut encore du sang, il revient au galop à son campement où se reposent sans méfiance les cavaliers d'escorte de la malheureuse victime; il les fait saisir; six sont égorgés à l'instant comme l'a été leur maître; les deux autres, plus heureux, parviennent à se sauver. Mais là ne doivent point s'arrêter les effets de cette vengeance acharnée. Quelques instants plus tard, la zmala de Derradji, composée d'une quarantaine de tentes, est entourée à l'improviste; tous ceux qui essayent de résister ou dont on craint les représailles sont passés par les armes ou précipités du haut du rocher de Kaf el Hammam, lieu lugubre qui a servi à bien d'autres exécutions sommaires et mystérieuses (1). Les tentes de Derradji sont pillées, femmes et enfants laissés à demi-nus.

Malgré la comédie de la réconciliation et des serments mensongers sur la tombe du marabout vénéré, le Bey, répétons-le, ne fut point étranger à ces actes de cruauté ; il les approuva même, puisqu'il autorisa ensuite Bou Akkaz à rester en possession des biens enlevés à la famille de sa victime. Il lui permit aussi de faire rentrer toutes les sommes déposées chez des marabouts du Ferdjioua par l'ex-chef Magoura et Derrradji son fils, et il est à croire que le Bey en eut une bonne part.

La meilleure preuve que ces faits se passèrent avec l'assentiment et d'après l'ordre même du Bey, c'est que le cheikh Bou Akkaz alla à Constantine après son crime, comme pour y recevoir des félicitations ; il séjourna tranquillement dans la ville des semaines entières, pendant que les frères et les enfants de Derradji réclamaient en vain contre le meurtrier. Le Bey fournit, il est vrai, à ces malheureux en détresse des secours pour ne pas

(1) Le Kaf-el-Hammam jouit dans le pays de la réputation d'avoir été le théâtre de bien des crimes. C'est un rocher escarpé. Un étroit sentier en cotoie le sommet, la victime y était conduite et poussée dans l'espace. La mort était infaillible. On cite cependant un juif de Constantine, initié à certain secret qu'on voulait étouffer, qui survécut à sa chute. Sa balle de marchandises qu'on lui avait laissée sur le dos, pour ne pas éveiller ses soupçons, lui servit en quelque sorte de matelas en tombant. Le juif ne retourna plus au Ferdjioua y vendre ses drogues, poisons ou aphrodisiaques.

mourir de faim; mais il les garda internés dans l'enceinte de Constantine, sans tenir compte autrement de leurs lamentations si légitimes. S'il ne les fit pas périr, ce fut par crainte des haines que leur mort n'aurait pas manqué de soulever parmi les nombreux partisans de Magoura, et peut-être aussi pour conserver auprès de lui un moyen de s'assurer de la fidélité de Bou Akkaz dont la préoccupation pour l'avenir ne pouvait s'éteindre que par l'extinction de la branche aînée des Oulad Achour; il était utile de tenir toujours devant les yeux de ce feudataire altier, entreprenant et par conséquent dangereux, le fantôme de la branche rivale prête à lui être substituée.

C'est en 1834 que Bou Akkaz, débarrassé de ses compétiteurs, devenait ainsi le maître absolu du Ferdjioua, commandement alors assez restreint, mais qui allait être considérablement étendu par l'énergie avec laquelle le nouveau chef rangea sous sa domination toutes les tribus limitrophes. Plusieurs villages de la montagne avaient, en diverses circonstances, donné asile et prêté le concours de leurs fusils au rebelle Magoura. Il fallait les punir de cette attitude hostile et ne pas laisser subsister à ses côtés une population indépendante par tradition, et parmi laquelle tous les mécontents s'étaient impunément réfugiés jusqu'alors.

Bou Akkaz, aidé tantôt par les troupes régulières du Bey, tantôt avec ses propres forces, attaqua séparément et par surprises ces rudes montagnards ; il força ainsi successivement les Beni Fouràl, Beni Merouan, Beni Afer, Beni Medjaled, Zareza, Richia et autres à reconnaître son omnipotence. Chaque fois que la velléité de secouer le joug se manifestait quelque part, les moyens de répression étaient prompts et violents ; la mort et l'incendie s'en suivaient. La justice rendue par le chef lui-même était tout aussi expéditive : il envoyait le coupable mesurer la hauteur du précipice de Kaf el Hammam, ou bien il lui cassait la tête d'un coup de pistolet, au milieu du marché, devant tout le monde. Ceux qui par leur position exigeaient certains égards étaient trouvés morts après leur repas ou après avoir bu une tasse de café. Ces coupes sombres, pour déblayer le terrain, étaient fréquentes et tenaient en émoi tous ceux qui

avaient quelque acte d'opposition sur la conscience. La terreur inspirée par ces châtiments ou ces vengeances sans miséricorde d'un maître à volonté de fer, transformèrent l'état du pays : plus de meurtres, plus de vols, plus de routes coupées comme autrefois, plus d'intrigues politiques non plus. La menace d'aller se plaindre à Bou Akkaz suffisait pour arrêter les convoitises des anciens malandrins faisant profession de brigandage. Aussi la paix, la sécurité dont jouissait toute cette région, devint-elle proverbiale, quand, partout ailleurs, on avait l'exemple de l'anarchie. La situation exceptionnelle dont jouissait le Ferdjioua, ne changea point au lendemain de la prise de Constantine par l'armée française. Nous avions à lutter contre des populations fanatiques et antipathiques à notre domination. Bou Akkaz nous avait promis la tranquillité dans ses tribus, — il tint parole et nous fut d'une utilité incontestable pour l'époque. C'est à nos yeux son plus beau mérite, nous lui en avons du reste tenu compte largement. Mais n'anticipons pas.

Bou Akkaz, l'un des chefs les plus dévoués au bey El-Hadj Ahmed, lui prêta tout son concours, en 1836 et 1837, lorsque notre armée se présenta devant Constantine. Cavaliers et fantassins, amenés du Ferdjioua, nous combattirent avec ardeur ; mais aussitôt que notre drapeau flotta sur la ville, les contingents auxiliaires venus des tribus pour la défendre se dispersèrent. Bou Akkaz, au lieu de suivre le Bey dans sa fuite vers le sud, rentra prudemment chez lui avec ses gens, y attendant les événements.

Le maréchal Valée n'avait pas, dans le corps expéditionnaire qui venait d'enlever Constantine d'assaut, un effectif de troupes suffisant pour dominer le pays environnant par la force. Déjà sa petite armée était décimée par le choléra ; enfin, raison plus sérieuse encore, on ne pouvait rien organiser avant que le gouvernement lui-même n'eût statué sur notre nouvelle conquête. Avec les idées du jour d'occupation restreinte, conserverait-on ou ne conserverait-on pas Constantine ? Les avis étaient alors très-partagés à ce sujet. Dans l'incertitude et aussi dans la crainte de s'égarer dans cette province encore inconnue, le maréchal maintint sagement tous les pouvoirs existants ; il n'y

eut de renversé que la puissance d'Ahmed Bey. On accepta provisoirement les formes établies d'après les usages et les habitudes, attendant un moment plus prospère pour les réformes selon nos lois et notre système gouvernemental. C'était d'une grande prudence. Afin d'assurer notre domination de droit, si ce n'était de fait encore, on utilisa donc l'influence des anciens fonctionnaires qui nous faisaient leur soumission. Le cheikh El-Islam, dont la famille jouissait depuis des siècles d'un grand prestige religieux, fut nommé *Hakem* ou gouverneur de la ville et des environs ; mais en raison de son grand âge, ce personnage se démit volontairement de ces fonctions importantes en faveur de son fils Hamouda, plus jeune et plus alerte. Il était indispensable de montrer aux indigènes que, respectant d'abord leurs croyances, nous ne voulions rien renverser, rien détruire de ce qui touchait à leurs mœurs et à leurs coutumes. Hamouda ben Cheikh fut donc investi, avec des pouvoirs très-étendus ; il devait servir d'intermédiaire entre l'autorité française et les populations indigènes dont on lui confiait l'administration. Si nous avions mieux connu alors l'abus des prévarications infiltré en même temps que le lait de la mamelle, les passions, les intrigues invétérées dans ce pays, l'esprit de *sof* qui le divisait de temps immémorial, nous aurions certainement pris des précautions pour empêcher certaines anciennes rancunes de se satisfaire, divers actes réprouvables de se commettre en notre nom par nos nouveaux agents indigènes. Mais, je le répète, il serait injuste d'apprécier les choses avec notre expérience actuelle et l'esprit du jour ; il faudrait se reporter à notre situation d'alors qui ne nous permettait pas d'agir autrement qu'on le fit.

Parmi les membres de l'ancien makzen, soumis spontanément à notre domination, les uns avaient servi sous le bey Ahmed que nous venions de renverser et conservaient pour lui des sentiments d'amitié ; d'autres, animés au contraire d'une haine implacable, n'avaient cessé de lui faire une guerre acharnée. Au nombre de ces derniers, figuraient au premier rang le cheikh El-Arab Ferhat ben Saïd, surnommé le ***Serpent du désert***, accouru du Sahara offrir au maréchal ses services ainsi que le concours des nombreux nomades qu'il traînait à sa suite ; Ben

Zekri, ancien courrier de cabinet destitué et réfugié à Alger, venu avec le corps expéditionnaire; enfin Bou Rennan ben Magoura, le frère du malheureux Derradji égorgé par Bou Akkaz; le Bey, avons nous vu, avait interné ce dernier à Constantine; notre conquête lui rendait la liberté; il eut immédiatement pour protecteurs Ferhat et Ben Zekri, les anciens alliés de son frère, qui le présentèrent au maréchal et obtinrent pour lui le titre de cheikh du Ferdjioua.

Les uns et les autres reçurent, après le départ du maréchal pour Alger, l'ordre de s'organiser et d'aller se mettre immédiatement à la tête de leurs tribus. Bou Rennan avait recruté déjà quelques cavaliers et se disposait, lui aussi, à se rendre dans le Ferdjioua, quand, huit jours après sa nomination, le hakem Hamouda lui notifia de n'en rien faire, l'investiture venant d'être donnée par lui au cheikh Bou Akkaz (1).

Les causes de ce brusque changement sont assez curieuses à connaître, d'autant plus qu'elles expliqueront, au moins en partie, l'isolement dans lequel se maintint si longtemps Bou Akkaz. A toute époque, chaque grand chef féodal du territoire avait entretenu à Constantine auprès du Bey un agent dévoué, veillant à ses intérêts, distribuant de l'argent à propos pour lui gagner des amis au sein du Conseil, et en même temps le renseignant sur les moindres incidents de la politique à bascule en vigueur de ce temps-là. Or, comme les Turcs étaient parvenus à créer des divisions parmi les membres de toutes familles influentes, chaque branche rivale avait au chef-lieu de la province son fac-totum agissant et intriguant pour son compte; disons le mot, son rôle n'était autre que celui d'espion corrupteur. L'agent avoué de Bou Akkaz à Constantine était Ben Zagouta, le même qui dans l'organisation de la veille venait d'être nommé kaïd ed-dar auprès du hakem, fonctions municipales correspondant à peu près à celles de nos préfets de police. Les relations entre Ben Zagouta et Bou Akkaz n'avaient point

(1) Une autre intrigue, fomentée à notre insu, détacha de nous le cheikh El-Arab Ferhat ben Saïd. Nous en parlerons dans la monographie de ce personnage que nos troupiers qualifièrent du nom bizarre de *Serpent du désert*.

été interrompues par le fait de notre conquête, bien au contraire. Celui-ci, anxieux de savoir ce que feraient les Français après s'être rendus maîtres de la ville, avait laissé plusieurs de ses serviteurs à la disposition de son agent, pour servir de courriers et l'informer chaque jour de ce qui se passerait. Bou Akkaz apprenait par cette voie l'investiture de Bou Rennan, son ennemi, et ses préparatifs pour se présenter aux populations du Ferdjioua. Il comprit que malgré la jeunesse de son rival, les Français lui donnaient un compétiteur dangereux. L'assaut de Constantine était récent, le retentissement qu'il avait eu n'était pas oublié, et la protection des Français devait avoir un grand effet moral sur les tribus les plus accessibles. Cet avantage et les nombreuses sympathies que le souvenir de Magoura et de Derradji assuraient à Bou Rennan inquiétèrent Bou Akkaz; il fit agir aussitôt ses amis (1).

Voici où commence l'intrigue. Selon la coutume turque, nul n'était investi d'une fonction quelconque sans payer le droit de joyeux avènement à celui qui lui conférait sa nouvelle dignité. C'est ce que les indigènes appelaient *hak el burnous* — le prix du burnous d'investiture. Or, à notre insu, le hakem avait maintenu et perçu à son profit ce droit suranné, ne croyant pas, dit-il plus tard, quand on lui en adressait le reproche, s'être mis en faute en conservant des habitudes consacrées par le temps et qui lui permettaient de tenir son rang. Ce qu'avaient fait les Beys avant lui, il considérait comme un droit légitime de le faire à son tour. Bou Rennan qui n'était pas riche avait borné son cadeau à la somme de 1,200 piastres. Bou Akkaz, informé de ce fait par son agent, apprend aussi qu'une contribution de guerre de 200,000 francs a été imposée aux habitants de la ville enlevée d'assaut; il sait enfin que nos ambulances sont remplies de soldats épuisés par les fatigues ou par le choléra, et que nous manquons de vivres frais, de légumes, etc., pour les soigner.

Bou Akkaz a besoin d'établir sa renommée. Il expédie aussitôt à Constantine son neveu Ahmed Khodja (2). Celui-ci emporte des

(1) Histoire politique de la province.

(2) Ahmed Khodja est le fils de Rahmani ben Moustapha, le frère de Bou Akkaz.

arguments qui écraseront infailliblement le rival élu de la veille : d'abord un cadeau régalien d'investiture pour le hakem, non pas de 1,200, mais bien de 12,000 piastres ; puis une somme de 10,000 francs pour venir en aide aux habitants de la ville, en les allégeant d'autant dans la contribution de guerre que le même hakem doit percevoir sur eux ; il est suivi d'une véritable caravane de mulets chargés de moutons, de poules, d'œufs, de légumes, même de gâteaux au miel, destinés aux malades des ambulances ; enfin deux superbes chevaux de prix sont conduits en main. Bou Akkaz avait atteint son but, et pendant plusieurs jours, chez les européens comme chez les indigènes, on ne parla que des libéralités du grand chef Bou Akkaz.

Sans se présenter à Constantine, sans autre acte de soumission envers l'autorité française, il parvint de cette manière à gagner les bonnes grâces du hakem et à faire accepter par lui, au nom de la France, une sorte de vasselage et la confirmation de son titre de cheikh du Ferdjioua. Son homme d'affaires à Constantine avait un immense profit à le voir se maintenir ainsi à l'écart, les fonctions d'agent intermédiaire étant une source de richesses à exploiter. Il est indubitable que par ses conseils et les méfiances même que celui-ci infusa adroitement dans l'esprit de Bou Akkaz, il contribua à empêcher si longtemps ce chef de venir à Constantine. Il dut lui faire accroire que comme sous les Turcs, où la trahison était inhérente aux habitudes gouvernementales, on entrait encore dans les murs de la ville pour ne plus en sortir.

Rigide observateur des lois de l'islam, Bou Akkaz, sans contact direct avec nous, conserva, par ce moyen, son prestige aux yeux des tolba et des hommes religieux qui le regardaient avec respect comme le dernier défenseur intègre de la foi. Il conservait un État dans l'État. Cette habile politique tendait à le poser, vis-à-vis des Français, plutôt en allié qu'en serviteur franchement soumis. Il est utile, à ce propos, de rectifier une erreur assez répandue sur la soi-disant capitulation consentie par ce chef : jamais il n'intervint entre le gouvernement français et Bou Akkaz aucun traité le reconnaissant comme souverain indépendant du Ferdjioua. De même que tous les chefs indigènes soumis

à notre domination, la première pièce écrite émanant de nous que reçut Bou Akkaz, fut la notification des instructions que le maréchal avait laissées, avant de partir, au hakem de la ville : « Vous donnerez, était-il dit simplement, des ordres à tous les » cheikhs qui ont fait leur soumission, pour qu'ils maintiennent » l'ordre dans leurs tribus, qu'ils assurent la sécurité des routes » et celle des voyageurs ; vous les engagerez à fréquenter les » marchés de Constantine où leurs denrées leur seront exacte- » ment payées. »

Plus tard, son premier diplôme d'investiture rédigé selon la formule en usage disait :

« Nous déclarons renouveler à son profit ses dignités et privi- » lèges, voulant que le pays où il commande soit sous son » administration et sous son obéissance, et qu'il l'administre » suivant le mode reçu et les usages accoutumés.

» Nous lui recommandons la rentrée des impôts et les soins » que réclament les affaires de l'Administration française.

» Quiconque lira notre présent ordre devra s'y conformer, et » tout contrevenant sera puni suivant la rigueur des lois. » (Année 1838, 30 septembre). »

Écrit par ordre du Souverain d'Alger et de ses provinces,
LE MARÉCHAL VALÉE.

Tous les autres chefs indigènes investis par la France avaient reçu un titre identique, avec cette formule stéréotypée, et certes elle était loin d'impliquer l'idée d'un traité de puissance à puissance ou la reconnaissance officielle d'une autorité indépendante en faveur de chacun d'eux.

Il était facile à Bou Akkaz de se conformer à ces instructions ; il n'avait pour cela qu'à maintenir strictement les mesures énergiques qu'il avait inaugurées sous les Turcs pour établir son pouvoir. Bou Akkaz nous fut donc utile alors, en tenant dans l'obéissance ce pays si voisin qui pouvait créer les plus grands embarras à notre domination, contestée et combattue dans d'autres régions par les agissements de l'ancien Bey. Il formait ainsi au-devant de nous, vers la Kabylie insoumise, comme une

barrière de protection qui couvrait la contrée où notre action s'exerçait d'une façon immédiate. Notre influence dans toute la zone soumise à ses ordres était nulle, il est vrai ; mais en échange des énormes avantages que nous lui tolérions, il maintenait dans ces vastes espaces une police sévère, les purgeait des malfaiteurs qui y cherchaient refuge, et enfin, dans la crainte de nous voir nous immiscer de trop près à ses affaires, il tenait la main à ce qu'il ne s'y produisît aucune complication politique susceptible de provoquer notre intervention.

Aurions-nous pu à cette époque réformer la situation existant ? Assurément non ; — car nous avions assez d'embarras ailleurs sans nous en susciter d'autres. On ne pouvait tout faire à la fois ; on ne pouvait exiger des améliorations qui n'appartenaient qu'au temps.

Bou Akkaz avait de son côté intérêt à ne pas se mettre en hostilité ouverte contre nous. Par l'intermédiaire de ses amis de Constantine, il eut le soin de faire dépeindre à l'autorité sous les couleurs les plus vives les difficultés qu'il rencontrait pour établir notre influence parmi les Kabyles et les embarras qui provenaient de leur soumission. De cette manière, il rendait le commandant de la province très-indulgent et très-peu exigeant à son égard. Il ne paya d'abord pas plus d'une quarantaine de mille francs d'impôt pour tout le vaste pays du Ferdjioua et dépendances, qui en paye aujourd'hui quatre fois autant, sous prétexte qu'il ne pouvait en percevoir davantage ; mais le paiement s'effectuait avec une extrême ponctualité. Pendant ce temps il travaillait à sa fortune et à agrandir son autorité dans les montagnes. Par une activité et une rigueur extrêmes, il continua à inspirer une immense terreur et à obtenir une soumission complète de la part de toutes les tribus voisines. Son diplôme d'investiture de 1840 mentionne comme relevant directement de son commandement le Ferdjioua d'abord, puis le Sahel Babor, Beni Four'al, Oulad Amran, Oulad Sidi Ali, Bouzagazen, Bled en Noura, Rouached, Boulaïan. Son action s'étendait jusqu'aux tribus du littoral de Gigelli.

Il faisait administrer la justice en son nom et s'arrogeait le droit de vie et de mort sur ses sujets sans en rendre compte.

Le but de Bou Akkaz était évident. En se créant une influence considérable dans les montagnes kabyles, il voulait se rendre nécessaire aux Français et s'assurer pour l'avenir un poste important dans notre domination. Mais cela ne l'empêchait pas de soigner en même temps d'autres intérêts ; car il est certain qu'après la prise de Constantine, il continua à avoir constamment des relations secrètes avec l'ex-bey Ahmed. Plus tard, il entretint une correspondance suivie avec El-Hadj Mustapha, le représentant de l'émir Abd-el-Kader dans la province de l'Est (1). Il jouait à cette époque un double jeu avec une adresse et une astuce admirablement combinées, et, comme me le disait un jour, en confidence, un membre de sa famille initié aux moindres détails de sa vie intime, *il avait toujours une main à l'ombre et l'autre au soleil*.

Au mois de septembre 1838, le maréchal Valée vint revoir Constantine et procéder à l'organisation administrative de la province. Par arrêté du 30 septembre, Bou Akkaz fut confirmé dans son titre de cheikh, bien que selon son habitude il ne se présentât pas en personne pour recevoir l'investiture. Cependant au-dessus de lui, comme il le fit pour d'autres régions, le maréchal nomma un Khalifa du Ferdjioua et donna cette dignité à Si Ahmed ben el Hamelaoui, ancien agha du Bey, qui venait de se soumettre. Mais ce dernier n'eut qu'un pouvoir éphémère, insignifiant, sur les populations qu'il était appelé à commander ; Bou Akkaz resta le véritable chef du pays, et c'est lui qui reçut les troupes françaises traversant une partie de son territoire, lorsque sous les ordres du général Galbois eut lieu, en décembre 1838, la première reconnaissance sur Sétif. Il fallait se montrer sur l'emplacement de cette ancienne ville romaine afin d'empêcher l'émir Abd-el-Kader de s'en emparer en violant, comme il l'avait déjà fait, le traité de Tafna.

La mission du général Galbois était remplie. Il lui restait peu de vivres, les moyens de transport pour s'en procurer étaient très-difficiles, et déjà il manquait absolument de bois. Le temps était mauvais, la colonne était entourée de neige et le froid

(1) Histoire politique de la province.

devenait très-vif. Un jour de pluie d'orage rendait impossibles et impraticables les défilés qui étaient derrière elle. Le 16, la colonne reprit donc la route de Constantine. Jusqu'alors sa marche s'était passée tranquillement, et rien ne présageait aucun acte hostile de la part des indigènes. Cependant, au soleil levant, l'arrière-garde reçut quelques coups de fusil, et bientôt après la colonne fut attaquée assez sérieusement par les Kabyles qui descendaient de leurs montagnes, en cherchant à gagner la tête du convoi au *défilé de Mons*; mais une charge de cavalerie faite à propos les arrêta et donna le temps à l'infanterie d'arriver. Les Kabyles furent poursuivis et sabrés jusque sur les rochers par les chasseurs d'Afrique. Le 17e léger leur fit aussi beaucoup de mal, et ils éprouvèrent visiblement de grandes pertes ; néanmoins, ils continuèrent à harceler la colonne jusqu'au coucher du soleil.

La division rentra tranquillement à Djemila où elle arriva le soir fort tard. La garnison laissée à ce petit poste avait mis le temps à profit pendant l'absence de la colonne ; elle avait élevé autour de son camp des murs en pierre à hauteur d'homme, et pour compléter sa défense elle se disposait à faire un fossé de ceinture. Le général Galbois lui laissa des vivres et des munitions et se dirigea sur Maâllah le lendemain. Il était loin de s'attendre à être encore attaqué ce jour-là. La colonne avait déjà fait plus d'une lieue sans voir personne, quand tout-à-coup les Kabyles, qui avaient tourné la position de Djemila, allèrent de nouveau tirer des coups de fusil sur nos troupes Mais l'ennemi n'eut pas plus de succès que la veille : ses attaques furent vivement repoussées, et il dut éprouver encore des pertes sensibles sans avoir fait beaucoup de mal.

Vers le soir, lorsque la colonne s'approcha du territoire des Beni Guecha, Bou Akkaz vint trouver le général Galbois et lui dit : « Vous pouvez faire rentrer vos tirailleurs ; vous venez de mettre le pied sur le territoire dont je suis le chef, et je vous garantis qu'il ne vous sera pas tiré un seul coup de fusil. Je ferai moi-même votre arrière-garde. » En effet, il tint parole, se rendit à l'arrière-garde, poursuivit en personne quelques Kabyles qui persistaient à suivre, et ne rejoignit la colonne que quand il s'en fut débarrassé.

Le général Galbois, en retournant à Constantine, avait laissé, disons-nous, le 3e bataillon d'Afrique à Djemila. Une première fois, pendant que la colonne était encore à Sétif, les Kabyles avaient attaqué ce petit camp ; aussitôt après son départ, ils descendirent de leurs montagnes en plus grand nombre et harcelèrent le poste de Djemila avec un nouvel acharnement. Épuisés par la soif et la fatigue d'une lutte sans trêve, le commandant Chadeysson et son bataillon résistaient avec courage depuis cinq jours et cinq nuits à la fusillade et aux assauts incessants, quand, dans la matinée du 22 décembre, le feu des assaillants se tut brusquement. Sur une colline voisine un groupe de cavaliers venait de se montrer. Ils mirent pied-à-terre et restèrent immobiles. Vers trois heures du soir, tous les Kabyles embusqués autour du petit camp retranché se dispersaient comme par un mot d'ordre. Les cavaliers remontaient alors à cheval, s'approchaient des Français en agitant leurs burnous et criant *semi-semi*. A leur tête était Bou Akkaz : il venait annoncer aux défenseurs de Djemila qu'une colonne envoyée de Constantine n'était plus qu'à une journée de marche. Le blocus et les souffrances atroces de nos hommes étaient finies ; ils purent alors aller, sans danger, étancher leur soif à la fontaine coulant à quelques pas du camp.

Ici se place naturellement une réflexion dont on appréciera la portée. L'apparition de Bou Akkaz avec une trentaine de cavaliers seulement avait suffi pour donner le signal de la clôture des hostilités et éloigner les Kabyles réunis au nombre de plusieurs milliers autour de notre poste. Assez influent pour les disperser sans coup férir, il est évident que la même influence n'était pas restée étrangère à l'attaque. Pourquoi, du reste, cette intervention de sa part ne s'était-elle pas manifestée spontanément dès le premier jour, au lieu d'attendre la veille de l'arrivée de la colonne de secours, quand les Kabyles avaient perdu l'espoir de massacrer nos soldats ?

Notre poste de Djemila, au cœur du pays, était comme un hôte gênant dont il fallait se débarrasser en le dégoûtant d'y prolonger son séjour et d'y revenir. Après son évacuation le calme se rétablit.

L'année suivante, c'est-à-dire le 18 octobre 1839, Bou Akkaz, escorté de cent cinquante cavaliers admirablement montés, se présentait au camp des Beni-Guecha, saluait le duc d'Orléans et le maréchal Valée qui de leurs mains lui remettaient un nouveau burnous d'investiture. Nos troupes pleines d'ardeur allaient accomplir la fameuse expédition des *Portes-de-Fer* et relever de ses ruines l'antique ville de Sétif. Bou Akkaz escorta le Prince Royal jusqu'à Djemila, ne cessant de protester de sa fidélité. Il comprit, en voyant la belle armée qui défilait sous ses yeux, que nous avions la force et la volonté d'être les maîtres et de nous établir solidement dans la contrée. Djemila fut réoccupé, mais on se garda bien d'y venir insulter encore nos soldats. Fallait-il bien se résigner et accepter ce que l'on ne pouvait plus empêcher.

Pendant longtemps, en effet, la route de ravitaillement de Constantine à Sétif passa par Mila et Djemila, et jamais nos convois ni les individus isolés qui suivaient cet itinéraire ne furent inquiétés ; des objets perdus étaient même rendus avec un scrupule et un soin remarquables. Dans l'hiver rigoureux de 1840, des mulets, chargés par l'administration, furent dispersés par une violente tempête de neige. Grâce aux soins empressés de Bou Akkaz, les hommes et le convoi étaient sauvés et pouvaient ensuite continuer leur transport. Pendant le blocus de Sétif par le khalifa d'Abd-el-Kader, il nous aida à différentes reprises à approvisionner tantôt Sétif, tantôt Gigelli qui se trouvait dans des conditions analogues. Mais, dans toutes ces occasions, il agissait plutôt en allié qu'en agent du gouvernement, et se considérait, non comme un de nos serviteurs, mais bien comme un grand feudataire de la France qui lui aurait abandonné la souveraineté du Ferdjioua et dépendances moyennant un tribut.

Ce tableau de la conduite ambiguë, versatile, de Bou Akkaz vis-à-vis de nous était surtout assombri par l'étroite réserve dans laquelle il se tenait et par son refus constant de paraître à Constantine quand on l'y invitait. Évidemment c'était la crainte que cette démarche ne lui enlevât son prestige d'indépendance. Le khalifa Ali, envoyé vers lui pour rompre ses résistances par le raisonnement, ne put rien en obtenir ; Bou Akkaz lui répondit carrément : « Tu peux t'en retourner, car j'ai juré de ne jamais mettre les pieds à Constantine. » Puis, comme il fallait qu'il expliquât ses raisons et qu'il était trop rusé politique pour dévoiler les véritables, il ajouta : « On m'a affirmé, du reste, que les Français m'arrêteraient si j'allais chez eux. » Que faire avec un homme aussi farouche et entêté ? A côté de cette résistance et pour démontrer sa fidélité, il dénonçait ceux qui voulaient nous trahir. C'est ainsi qu'il arrêtait un émissaire du khalifa Ben Hamelaoui porteur d'une dépêche que celui-ci adressait au lieutenant d'Abd-el-Kader dans la Medjana. Cette dépêche compromettante était conçue en ces termes :

« J'ai reçu votre lettre par laquelle vous m'informez que vous » êtes arrivé avec une armée puissante et que vous avez l'inten- » tion formelle de vous rendre dans la province de Constantine. » Vous me dites que vous avez parlé en ma faveur à l'Émir et » que vous avez fait mon éloge. Merci. Nous sommes amis » d'ancienne date, et nos sentiments sont les mêmes. Je vous » faciliterai les moyens de vous emparer de la province de » Constantine. Emparez-vous d'abord des camps français de » Sétif et de Djemila qui se trouvent sur votre passage, puis » venez vous établir au Ferdjioua. Écrivez à toutes les tribus » pour qu'elles se joignent à vous. Ne croyez pas que je sois » l'ami des Français ; mais veillez à ce que ma lettre reste inconnue.

» Salut de la part de Ben Hamelaoui. »

Vous voyez, disait Bou Akkaz en dénonçant ce fait, si je vous suis dévoué, et la confiance que vous devez avoir en ceux qui vous approchent.

Ben Hamelaoui, traduit devant un conseil de guerre, nia énergiquement être l'auteur de cette missive qui, du reste, n'était pas écrite de sa main, mais son cachet était authentique ; il prétendit qu'il lui avait été soustrait pendant son sommeil par quelque agent soudoyé pour le perdre. — Quoi qu'il en soit, il fut condamné, le 14 juillet 1841, à la peine de vingt ans de détention (1).

(1) La rumeur publique accusa Bou Akkaz d'avoir fait fabriquer lui-même cette preuve de trahison pour se débarrasser d'un homme placé au-dessus de lui et qui, par son titre de khalifa du Ferdjioua,

L'année 1844 vit dans la province de Constantine l'inauguration d'une ère nouvelle : le duc d'Aumale venait d'en prendre le commandement. Les brillantes expéditions du jeune prince dans celle d'Alger, terminées par la prise de la zmala de l'émir Abd-el-Kader, lui avaient acquis une renommée qui l'avait devancé. Par son impulsion, les opérations militaires et les œuvres de la paix allaient ici marcher de front d'une manière inconnue jusqu'alors. En effet, tout d'abord il s'occupa spécialement de l'administration des indigènes qui jusque là était restée en quelque sorte à la discrétion des kaïds et des kadis. La justice, la répartition des terres de labour, les questions d'impôt, l'instruction publique, les pouvoirs des chefs de tribus, tout était étudié et réglementé. Les relations de l'autorité avec les indigènes se modifièrent, par ses soins, de manière à rendre inutile l'espèce de médiation de la part des chefs arabes, à laquelle on avait été obligé d'avoir recours dans le principe. Les administrés étaient mis directement en contact avec l'autorité française. Le Prince présidait lui-même périodiquement des medjelès — ou lits de justice, — devant lesquels grands et petits étaient admis à venir exposer leurs plaintes. Par ces mesures si sages, on vit successivement disparaître l'influence, nécessaire d'abord, mais très-souvent gênante, des grands dignitaires indigènes, et par suite leurs illégalités. Tout le pays se ressentit rapidement de ces bienfaits, et ce n'est pas sans cause que le peuple arabe reconnaissant a consacré cette époque par ces mots significatifs, passés depuis à l'état de maxime :

مع ولد السلطان وابو سنة
كل الخبز وتهنى

Sous le fils du Roi et Boissonnet,
Mange ton pain et vis tranquille (1).

---

aurait pu à chaque instant s'immiscer dans ses affaires. Ben Hamelaoui ne tarda pas à être grâcié par le roi Louis-Philippe. Interné d'abord à Tunis, il fut peu après autorisé à rentrer à Constantine où il vécut dans l'ombre jusqu'à sa mort.

(1) Le capitaine Boissonnet, aujourd'hui général, était alors auprès du Prince en qualité de directeur des affaires arabes. Son nom, mentionné à côté de celui de son chef dans l'œuvre de régénération de la race indigène inaugurée en 1844, dit assez les qualités qui le distinguaient et nous dispense de tout autre commentaire élogieux. Le nom *Boissonnet* est prononcé par les Arabes *Bou Souna*, mot qui se prête à un jeu de mots bien approprié à la circonstance. *Bou Souna*, en effet, se traduit par l'*homme de la justice*, le *justicier*.

Jusqu'alors Bou Akkaz avait gouverné le Ferdjioua à sa fantaisie ; nous n'avions aucune action directe là où il commandait. C'était un vassal, ce n'était pas un sujet. Il devait cependant, comme tous les autres chefs indigènes, reconnaître nos lois. La volonté du prince était absolue. Au mois de juin 1844, il lui adressa en conséquence la lettre dont voici la traduction, pour lui démontrer que nul ne ferait exception à la règle :

« Louange à Dieu unique !
» Que Dieu garde par sa bonté notre honoré fils et serviteur
» Sid Ahmed bou Akkaz ben Achour, cheikh du Ferdjioua !
» Après le salut et les souhaits de la miséricorde et des bénédictions divines, je vous annonce que nous avons envoyé le capitaine Boissonnet, chef des affaires arabes, à l'effet de s'entretenir avec vous au sujet de la situation de la contrée, et de vous consulter sur ce qui concerne les montagnards de votre pays, et cela parce que vous êtes un personnage important, serviteur de la France, toujours zélé.
» Il est donc nécessaire que vous vous entendiez avec lui et traitiez à fond les questions qui vous seront soumises ; il n'en résultera, s'il plaît à Dieu, que bien et sécurité.
» Nous avons appris que vous désiriez venir à Constantine pour nous visiter ; vous serez le bienvenu et reçu en ami, car vous êtes des nôtres et vous avez droit à compter sur nous ; dès les premiers jours vous nous avez servi et n'avez jamais dévié.
» L'*aman* de Dieu et ses grâces soient sur vous ! Quand vous viendrez, nous serons heureux de vous voir et nous vous traiterons avec honneur, afin que nul n'ignore que vous nous êtes cher et que nous vous abritons sous notre aile.
» De vous à nous, il n'y aura que témoignages de considération et d'amitié. Salut !

» Écrit par ordre et de la part de Son Altesse Royale Notre
» Seigneur le fils de Sa Majesté le Roi de France.

» Dernière décade de Djoumad-el-ouel, année 1260 (juin
» 1844). »

Pour la première fois, nous nous immiscions enfin dans les affaires du Ferdjioua.

Bou Akkaz était trop fin pour ne pas voir et comprendre que notre influence progressait chaque jour, et que, malgré l'appui qu'il espérait trouver au besoin dans les montagnes, il ne pourrait pas s'y soustraire. Devant la lettre qui précède, énergique et à la fois rassurante pour un esprit fanatique et timoré, il fit de nouvelles protestations de fidélité, fournit divers renseignements sur son pays, mais il ne se présenta point à Constantine.

Le Prince s'était vu dans la nécessité de faire une expédition dans le sud de la province, où notre domination était combattue par des adversaires puissants. Cette campagne avait eu des résultats multiples : le renversement complet de l'influence que conservait encore l'ex-bey El-Hadj Ahmed, le refoulement dans le désert du dernier khalifa d'Abd-el-Kader, et enfin l'occupation de Biskra par nos troupes. Après ces succès, le Prince se rendit à Sétif : c'était ici un voyage pacifique à travers les plaines habitées par les puissantes tribus des Oulad Abd-en-Nour, des Eulma et des Amer. Partout sur son passage il recevait un accueil enthousiaste de populations qui devaient à sa justice le bonheur et les richesses dont elles jouissaient. Son retour à Constantine, avec un escadron d'escorte seulement, s'effectua avec intention par le chemin de la montagne passant par Djemila et Mila, c'est-à-dire le long d'une portion du territoire de Bou Akkaz. Nous avons vu que l'attitude de ce personnage ne cessait d'être une énigme inquiétante, un problème insoluble. Maintenant il ne pouvait plus tergiverser : le Prince le mettait dans la nécessité de se prononcer ostensiblement et franchement dans un sens ou dans un autre. Le récit de cet épisode important fut adressé par le duc d'Aumale au maréchal Bugeaud ; c'est une page d'histoire parfaite, résumant la situation en quelques lignes :

« Constantine, 20 août 1844.

« Fortement menacé par l'établissement des camps de la route
» de Sétif, Bou Akkaz avait fait une soumission, assez franche
» pour l'époque, entre les mains du général Galbois. Rassuré
» depuis sur nos intentions, il avait su se borner à ses premières
» promesses, ne donner lieu à aucun grief sérieux contre lui et
» obtenir par un acquittement régulier d'impôt la plus com-
» plète indépendance.

» De jour en jour il tendait à s'affranchir de notre domina-
» tion ; ses relations avec nos ennemis devenaient de moins en
» moins cachées ; ses prétentions, manifestées par le refus absolu
» de comparaître devant les deux généraux mes prédécesseurs,
» étaient maintenant proclamées par des déclarations publiques
» de rester ainsi caché aux yeux de tous les commandants supé-
» rieurs, de ne jamais baiser de main française, etc., etc.

» Cette manière de narguer notre autorité faisait le plus fu-
» neste effet ; tous les fanatiques commençaient à espérer fran-
» chement dans cet homme, qu'ils regardent comme la colonne
» de l'Islam. Enfin, il était indispensable de mettre un terme à
» cet intolérable état de choses et d'abattre sa morgue en lui
» faisant renouveler ses actes de soumission, ou de dessiner
» nettement sa position hostile. Tel était le but de mon passage
» le long de son territoire.

» La nouvelle de ma venue le mit dans une grande perplexité,
» et, comme d'habitude, il jeta en avant, pour assurer le ter-
» rain, quelques lettres protestant de sa soumission, mais ne
» l'engageant à rien. Puis, à mesure que je m'approchais, il
» trahit, par mille démarches incohérentes, le combat qui se
» livrait entre son orgueil, la crainte de compromettre une po-
» sition ménagée à tant de frais, et la méfiance qui est le fond
» dominant de son caractère. Tantôt il demandait une entrevue
» seul à seul, d'égal à égal ; puis, il voulait me faire détourner
» de mon chemin pour recevoir la diffa préparée sur une autre
» route ; un nouveau message demandait un officier en otage,
» pendant qu'il se présenterait ; un autre invoquait une lettre
» d'aman. A toutes ces démarches, mes réponses étaient brèves :
« Dites à votre cheikh que je le sais fort occupé et n'ai pas be-

» soin de le voir ; s'il désire me parler, il connaît mon chemin,
» et sait ce que le serviteur doit au maître. »

» Comme je m'y attendais, l'humiliation de voir sa diffa mé-
» prisée et ses démarches reçues avec indifférence réagit sur ses
» prétentions orgueilleuses. Il me rejoignit deux lieues plus loin,
» à la tête de 500 cavaliers, presque réguliers, parfaitement
» montés et armés, mit pied à terre et me baisa la main à plu-
» sieurs reprises ; puis il m'escorta jusqu'aux limites de son ter-
» ritoire et renouvela en se séparant les actes de la plus complète
» soumission.

» Je vous ai longuement détaillé ce fait, Monsieur le Maré-
» chal, parce qu'il a eu une grande portée dans le pays, où per-
» sonne ne croyait à de pareilles démarches du cheikh de
» Ferdjioua. Il rend tolérable le *statu quo*, que la nécessité de
» ne pas entamer le pâté de ces montagnes, force de garder à
» l'égard de cet homme. Nous pourrons désormais, sans qu'on
» l'attribue à la faiblesse ou à la peur, ménager prudemment
» cet instrument indocile, jusqu'à ce que le temps soit venu de
» le briser.

» H. D'ORLÉANS. »

En 1846 parut dans les montagnes du Babor le prétendu cherif Mouley Mohammed, l'un des plus énergiques compagnons de Bou Maza. Pendant une première station faite dans la tribu des Reboula, il avait dépouillé une caravane que Bou Akkaz attendait de son gendre Si Ben Ali Cherif, le marabout de Chellata. Pour user de représailles, Bou Akkaz fit enlever les biens de tous les gens de Reboula qui faisaient le commerce sur son territoire.

Le cherif marcha contre Bou Akkaz. A l'aide de ses prédications fanatiques, il rassembla autour de lui un nombre assez considérable de gens sans aveu, pour aller de vive force piller les magasins de son ennemi, situés dans la montagne des Beni-Ouarzeddin. Celui-ci, informé de ces projets, sollicita le concours de la garnison de Sétif. Une petite colonne de 2,000 hommes, sous les ordres du colonel Chasseloup, se porta en avant, et aussitôt Bou Akkaz, profitant de ce mouvement, attaqua avec ses propres forces Mouley Mohammed, lui enleva cent fusils, lui

prit son drapeau, lui tua une trentaine d'hommes et dispersa le rassemblement.

Au mois de décembre 1847, l'émir Abd-el-Kader, battu, abandonné des siens, mettait bas les armes et implorait la générosité de la France, dont il avait été pendant quinze ans le plus rude adversaire. Il se rendait au général de La-Moricière, et une heure après il renouvelait sa soumission au duc d'Aumale, gouverneur de l'Algérie.

L'année suivante, El-Hadj Ahmed, l'ancien bey de Constantine, qui depuis sa chute et ses revers menait une vie d'aventure et d'abandon, se soumettait aussi, dans les montagnes de l'Aurès, au colonel Canrobert.

Bou Akkaz avait eu constamment les yeux tournés vers ces deux champions de la cause indigène ; leur reddition presque simultanée détruisait toutes ses espérances. Nos succès à Zaatcha, en Kabylie, dans le Zouar'a même, chez ses voisins les Ben-Azeddin, dont nous parlerons bientôt, finirent par lui faire comprendre qu'il ne pourrait jamais résister seul à ceux qui avaient tout vaincu autour de lui. Sa correspondance commença dès lors à manifester les préoccupations de son esprit, mais il était lent à se décider.

M. Labbé de Glatinay, président du tribunal civil de Constantine, se rendant à Sétif pour y voir son parent le colonel de Lourmel, s'arrêta quelques jours chez Bou Akkaz, à qui il était recommandé par le capitaine de Neveu, alors directeur des affaires arabes. Dans les fréquentes conversations qu'il eut avec son hôte, ce magistrat put se convaincre de l'anxiété qui le tracassait ; il n'y avait plus qu'à lui tendre la main comme à un malheureux qui se noie, pour l'attirer à soi. Rentré à Constantine, M. de Glatinay fit part de ses impressions à son ami de Neveu. Cet officier, d'une intelligence rare, dont les négociations patientes avaient depuis quelque temps préparé cette solution, voyait enfin ses efforts couronnés de succès. Il se rendit aussitôt au Ferdjioua.

Quelques scrupules restaient encore au cheikh Bou Akkaz ; la perspective d'être arrêté le poursuivait toujours, telle qu'un cauchemar. Ces scrupules, il fallait les lever. Pour lui inspirer confiance, le capitaine de Neveu, dans un élan de sincérité, ne dut pas lui offrir moins que son propre fils pour otage. Le

bambin, âgé de huit à dix ans, fut en effet amené à la zmala de Bou Akkaz, dont il resta l'hôte choyé pendant tout le temps de son séjour à Constantine (1).

Bou Akkaz, accompagné du capitaine de Neveu, fit son entrée à Constantine le 12 octobre 1850, à huit heures du soir. Ce dernier opposant de valeur qui existât dans la province, ce drapeau qui pouvait à un moment donné grouper autour de lui les éléments d'une insurrection, ce dernier point d'appui sur lequel se reposaient les hommes hostiles à la France et à notre autorité, était enfin dans nos murs et faisait acte de soumission aux yeux de tous.

Le général de St-Arnaud, commandant alors la province de Constantine, parle en ces termes, dans sa correspondance, de cet évènement important :

« Constantine, le 15 novembre 1850.

« Bou Akkaz, ce fameux Bou Akkaz qui jamais n'avait voulu » se faire voir à Constantine, refusant d'y venir au Prince, à » Galbois, à Bedeau, à Herbillon, Bou Akkaz, le dernier grand » chef non entièrement soumis, est ici depuis le 12. Il assistait » le 13 à nos courses ; le 14 il a déjeuné chez moi avec tous les » chefs arabes, auxquels je l'ai bien fait voir. C'est un grand » bonheur pour moi que le succès de cette longue et délicate » négociation. Cela me fera plus d'honneur qu'une victoire. Le » ministre sera satisfait. Ce sont des résultats comme il les aime, » positifs et sans perte d'hommes ni d'argent. La porte de Gigelli » est ouverte. Me permettra-t-on d'y passer? La soumission de » Bou Akkaz, c'est l'inviolabilité du Ferdjioua disparue au souffle » de la puissance française. Dis cela à tous ceux qui te deman- » deront ce que c'est.

G[al] DE ST-ARNAUD. »

(*A suivre.*)

L.-Charles FÉRAUD.



(1) Ce pauvre enfant était enlevé à l'affection de son père quelques mois après. Il tomba, en jouant, dans un trou de chaux vive et périt dans d'atroces douleurs.

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE ANCIENNE

(Suite. — Voir les n[os] 123, 124, 125, 126 et 127)

Après quelques années de tranquillité, les Romains, se fiant à la parole des Vandales, avaient eu le tort de s'endormir dans la sécurité la plus profonde et avaient même rendu Huneric à son père, quand, tout-à-coup, ils apprirent que, malgré la paix, Carthage venait d'être prise, et que Giséric s'était emparé de toute l'Afrique Propre. Assaillis de toutes parts, incapables de retenir leur dernier souffle, ils ne pouvaient rien contre cette violation du traité, et une convention conclue par Valentinien IV consacra les nouveaux empiètements (442). Par cette convention, Giseric, en échange de l'Afrique Propre et de la partie orientale de la Numidie à peu près jusqu'au méridien d'Hippone, consentait à rendre aux Romains tout le reste de l'Afrique dont il ne savait que faire pour le moment : concession dérisoire, car les habitants des provinces de l'ouest, ainsi que nous l'avons déjà constaté, étaient depuis longtemps dans une telle situation, que l'autorité si affaiblie de l'empire n'avait absolument aucune chance de pouvoir s'y rétablir ; et, quant à la Tripolitaine, à l'est, la désorganisation la plus complète la mettait à la merci du premier venu. D'ailleurs cette cession ne fut que momentanée : elle fut annulée, en 456, par l'entrée des Vandales en Tripolitaine. L'empereur Majorien essaya de résister. A la tête d'une armée réunie à grand'peine, il débarqua en Afrique, et il réussit même à remporter d'abord quelques avantages ; mais bientôt,

vaincu à son tour et obligé à retourner en Italie où venait d'éclater une révolte, il dut abandonner la lutte. Giséric s'empara de tout le pays, et reprit en même temps la suzeraineté qu'il avait abandonnée, en 442, sur les Mauritanies et sur la Numidie.

Les expéditions des Vandales ne se bornèrent pas à l'Afrique. Déjà, en 441, ils avaient été faire une descente en Sicile; en 455, ils avaient abordé à l'embouchure du Tibre, et avaient pénétré à Rome dont le sac avait duré quatorze jours. Maîtres de l'Afrique depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à la limite orientale de la Tripolitaine, ils joignirent bientôt à ce vaste territoire la Sardaigne, la Corse et plusieurs autres îles de la Méditerranée : l'empire d'Orient vit leurs pirates infester les côtes de l'Asie mineure. En vain l'empereur d'Orient, Léonce, envoya-t-il contre eux une expédition qui, conduite par Basiliscus, aborda au cap Bon et commença par remporter quelques avantages : Giseric, par une temporisation habile, sut endormir la vigilance de Basiliscus, et, l'attaquant à l'improviste, le réduisit à se retirer en toute hâte. C'était alors l'époque où l'empire d'Occident tombait pour ne plus se relever sous les coups d'Odvaire, roi des Hérules (476) ; un traité conclu avec ce roi et avec Zénon, empereur d'Orient, consacra définitivement les conquêtes des Vandales, en les reconnaissant maîtres de toute la région de l'Atlas jusqu'à Tripoli, et de toutes les îles du bassin occidental de la Méditerranée ; la seule condition du traité qui, du reste, ne fut pas respectée, fut la tolérance du culte catholique.

Ainsi se trouva établie la domination Vandale en Afrique, remplaçant celle de Rome, qui, comptée depuis la prise de Carthage jusqu'en 456, époque de sa chute effective, avait duré 602 ans. D'après le caractère de leur prise de possession et d'après la renommée qui leur a été faite, on serait tenté de croire, au premier abord, que les successeurs des Romains s'installèrent sur le territoire d'Afrique comme dans une sorte de campement, et se préoccupèrent moins de sauvegarder leur avenir par des institutions solides, que de s'enrichir au plus vite des dépouilles des vaincus. Mais, si l'on fait justice des appréciations exagérées dont les haines religieuses les ont rendu l'objet, et si l'on se reporte à cette époque où, quoique barbares,

les populations qui envahissaient l'empire avaient frôlé la civilisation romaine et avaient appris quel puissant secours un peuple peut tirer d'une forte organisation, on sera moins étonné d'apprendre que, dès le début, ils cherchèrent à poser les bases d'une constitution durable. Il est vrai que cette constitution ne fut réellement bien en vigueur et ne porta tous ses fruits que pendant le règne de Giseric, auquel doit en revenir tout l'honneur ; mais, malgré les symptômes de décadence qui ne tardèrent pas à s'y mettre, sous les successeurs de ce prince, elle n'en subsista pas moins dans ses parties essentielles pendant tout un siècle, durée de la domination Vandale (1).

L'autorité des nouveaux maîtres du pays ne fut pas, comme on doit le supposer, établie partout d'une manière absolue. Vu l'immense étendue de territoire et le nombre considérable des anciens habitants, le commandement ne pouvait évidemment se manifester partout avec la même puissance. Aussi les Mauritanies et la Numidie occidentale furent-elles à peu près laissées à elles-mêmes, sauf à subir l'occupation militaire des principales villes, et elles n'eurent, comme marque d'assujettissement, qu'à payer un tribut peu élevé dont elles ne s'acquittèrent même pas toujours avec exactitude. Ménagés par Giseric qui craignait de se créer de sérieux embarras de leur part, les indigènes qui les peuplaient presque exclusivement à cette époque, prirent, au moins pendant quelque temps, le parti de ne manifester aucune tentative de révolte, se contentant de l'indépendance presque absolue qui leur était laissée et, si, plus tard, on les voit se soulever encore, c'est que les successeurs du fondateur de l'empire vandale en Afrique ne surent pas continuer avec eux la même politique.

Les mêmes motifs de modération n'existaient ni dans l'Afrique Propre ni dans la Numidie orientale où s'était concentré l'élément romain et où les indigènes, plus assujettis que partout ailleurs, n'étaient pas en état de faire une opposition sérieuse. Ce fut là le siége réel de la puissance Vandale. Giseric en prit possession pleine et entière : il partagea presque complétement

(1) Cf. Marcus.

la Zeugitane entre ses guerriers, à titre de fiefs héréditaires exempts de toute charge, et le reste devint province royale destinée, par le moyen de fermages, à concourir, avec les tributs des populations de l'ouest et avec les contributions des sujets non Vandales, à l'alimentation du trésor public et de celui du prince. Quelques-uns des anciens propriétaires furent maintenus dans leurs biens ; mais ce fut à la condition de payer des impôts extrêmement lourds, et beaucoup préférèrent l'abandon de leurs propriétés à une faveur trop onéreuse. Dans tout ce bouleversement des fortunes foncières, à part les prisonniers de guerre qui, réduits en esclavage selon la méthode romaine, furent partagés entre les conquérants, le sort des indigènes de la classe inférieure ne subit à peu près aucune modification ; il resta ce qu'il était, c'est-à-dire celui des serfs attachés à la glèbe. Quant aux Romains et aux indigènes de la haute classe qui, en assez grand nombre, s'étaient depuis longtemps assimilés aux Romains de l'Afrique Propre, en dehors de la spoliation de terres dont la plus grande partie fut victime, ils ne furent nullement maltraités ; ceux qui restaient en Afrique furent admis à toutes les fonctions qui exigeaient des aptitudes scientifiques ou littéraires que les Vandales ne possédaient généralement pas : leur langue devint la langue officielle des maîtres qui, entre eux, se servaient du gothique. Ils donnèrent en quelque sorte le ton à cette société naissante, et ils jouirent d'une telle influence, qu'au point de vue intellectuel les vainqueurs parurent avoir subi le joug des vaincus. Les institutions de Constantin leur furent laissées en ce qu'elles avaient de compatible avec la constitution nouvelle ; seulement ils furent désarmés et furent exclus du service de guerre, condition qui les plaçait dans une catégorie secondaire vis-à-vis des Vandales organisés militairement comme une armée permanente. A la tête de cette armée qui s'augmenta par l'accroissement de la population et qui alla jusqu'à 60,000 hommes environ, était le Roi, chef suprême ; immédiatement au-dessous de lui étaient les comtes ; puis venaient les chiliarques, les centurions et les décurions. Chacun de ces officiers cumulait, dans les divers postes, les attributions administratives et militaires. Le roi décidait en dernier ressort dans les affaires d'une

importance majeure, et avait pour intermédiaire, entre lui et ses administrés, des lieutenants nommés ***præpositi regni,*** sorte de ministres qui préparaient les rapports. Des troupes étaient réparties sur les points les plus propices à la défense et à la surveillance, et lorsque les dispositions d'une province paraissaient peu sûres, un comte était toujours prêt à aller maintenir l'ordre à la tête de forces suffisantes. En parlant de cette occupation toute militaire, on ne doit pas oublier, en passant, que les villes furent toutes démantelées à l'exception de Carthage : les Vandales paraissaient mal à l'aise derrière des murailles, et ils n'eurent pas lieu de se féliciter plus tard de l'exagération de leurs idées à cet égard.

Comme on le voit ce système gouvernemental, avec son organisation hiérarchique et ses procédés sommaires, était des plus simples. Étant donné le peuple auquel il s'appliquait et les conditions auxquelles il devait satisfaire, il était, sans contredit, le meilleur qui pût être imaginé, et il est certainement bien propre à donner une haute idée du discernement et de l'intelligence de son fondateur.

La puissance des Vandales, à l'apogée sous Giseric, commença à décliner aussitôt après lui. Ses successeurs n'héritèrent pas de ses talents ; ne voyant plus la nécessité de combattre, ils renoncèrent peu à peu à leurs courses aventureuses et s'endormirent dans le luxe et dans l'oisiveté : les tribus indigènes de l'ouest, plus pressées qu'autrefois pour alimenter des dépenses toujours croissantes, commencèrent à devenir hostiles et profitèrent bientôt, pour se soulever et pour recouvrer une indépendance absolue, de l'abaissement dans lequel tombaient chaque jour les maîtres du pays ; les garnisons vandales, faute de forces suffisantes, se virent forcées de se replier peu à peu dans la Numidie orientale et dans l'Afrique Propre ; les tribus du sud se mirent à faire des incursions sur le territoire soumis ; les persécutions contre les catholiques, recommencées par Hunéric, le successeur de Giséric, et poursuivies plus tard par Gundamund et Trasamund, ajoutèrent aux causes de décadence ; enfin, pour mettre le comble, des discussions intestines éclatèrent parmi les Vandales eux-mêmes et achevèrent d'accélérer leur ruine.

Hildéric, le fils de Trasamund, avait été élevé à Constantinople, à la cour de Justinien; lorsqu'il fut arrivé au pouvoir, il voulut mettre fin aux persécutions en rendant aux orthodoxes la liberté de leur culte; mais il avait compté sans la violence des passions religieuses. Les Vandales furent exaspérés par cette mesure: ils se soulevèrent contre leur roi, et, sous la conduite d'Antalas, battirent Damer, le neveu d'Hildéric. Gélimer fut envoyé contre les insurgés; il les vainquit d'abord; mais trahissant la cause pour laquelle il s'était mis en campagne, il se fit proclamer roi par les deux partis, marcha sur Carthage, détrôna Hildéric, et le jeta en prison.

Justinien, alors maître de l'empire d'Orient où ses nombreuses victoires avaient ramené l'ordre et la paix, avait depuis longtemps jeté les yeux sur l'Afrique, espérant y recueillir l'héritage de l'ex-empire d'Occident. L'insurrection de Gélimer fut pour lui un prétexte qu'il ne laissa pas échapper, et, intervenant au nom d'Hilderic, il réclama sa mise en liberté. Le refus était prévu, et il ne se fit pas attendre: c'était la guerre, qui fut aussitôt résolue. Une expédition fut organisée à Constantinople, sous le commandement de Bélisaire, le meilleur général de l'empire: elle se composa d'une armée d'Égyptiens, de Siciliens et d'Hercules, au nombre de 15,000 hommes, et fut transportée sur une flotte de cinq cents vaisseaux. Débarqué à Caput-Veda, sur les confins de la Tripolitaine et de la Byzacène, Bélisaire commença par traiter avec la plus grande douceur les indigènes et les Romains qui restaient encore dans le pays, les détachant peu à peu des Vandales et les attirant à lui par la persuasion; conduite des plus habiles qui lui valut de nombreux partisans et qui fit de sa marche plutôt un véritable triomphe qu'une campagne de guerre. Bientôt, après une première défaite de l'armée qui essayait de la couvrir, Carthage ouvrit ses portes. Gelimer battu une seconde fois sur les limites de la Bysacène et de la Numidie, resta à peu près seul, les Vandales eux-mêmes prenant le parti de l'abandonner et de faire leur soumission. Réfugié dans les monts Papua (*Edough*), il y vécut pendant quelque temps dans la plus grande détresse, et enfin, poursuivi sans relâche, repoussé de tout le monde, et ayant perdu tout espoir de recou-

vrer son royaume, il se rendit à Bélisaire qui l'envoya provisoirement à Carthage (533).

Après un siècle d'existence, l'empire fondé par Giséric était anéanti: les Vandales se soumirent au nouveau pouvoir, et se mêlèrent tellement aux indigènes du pays, que bientôt il devint difficile de les en distinguer. Ceux des Romains qui ne suivirent pas le même système d'assimilation, se rallièrent aux vainqueurs. Carthage fut mise en état de défense, ainsi que les principales villes de l'Afrique Propre, de la Tripolitaine et de la Numidie de l'est; et la domination byzantine s'intronisa en Afrique dans la partie orientale des anciennes possessions romaines. Quant aux Mauritanies, leur indépendance était déjà de trop vieille date pour pouvoir être atteinte par cette nouvelle occupation: les villes elles-mêmes étaient pour la plupart tombées au pouvoir des indigènes, auxquels les quelques colons romains restés dans le pays avaient pris le parti de s'assimiler, et depuis l'Ampsaga, ou, pour mieux dire, depuis à peu près le méridien d'Hippone jusqu'à l'Océan Atlantique, tribus et villes ne reconnaissaient aucune autorité et s'administraient à leur guise, chacune à sa manière, avec des chefs qu'elles se choisissaient elles-mêmes. Pour soumettre des populations aussi nombreuses et toutes disposées à la résistance, il eut fallu un déploiement de forces autrement considérable que celui dont pouvait disposer Bélisaire: le général bysantin n'y songea même pas; il abandonna les Mauritanies et la Numidie occidentale, se contentant de fortifier la ligne des postes-limites de la Numidie orientale, de la Byzacène et du littoral de la Tripolitaine; et il n'occupa dans l'ouest que quelques ports facilement abordables par mer, entre autres *Saldæ* (Bougie) et *Cæsarea* (Cherchell).

Bien qu'ayant proportionné l'étendue de sa conquête à la puissance des moyens qu'il pouvait mettre en œuvre, et bien qu'ayant rétabli dans la nouvelle province acquise à l'empire d'Orient les sages institutions de Constantin, avec cette seule modification d'un chef unique, cumulant, vu les conditions du moment, les deux pouvoirs civil et militaire, Bélisaire ne parvint pas à asseoir si bien l'autorité impériale en Afrique, qu'elle ne menaçât presque aussitôt ruine. Les nouveaux sujets soumis

avaient passé par trop de vicissitudes pour pouvoir être bien fermes dans leur soumission : les anciennes cités romaines, autrefois si florissantes, avaient été détruites ; les mille bouleversements subis depuis l'empire d'occident, avaient relâché tous les liens, confondu tous les intérêts, désorienté toutes les aspirations. La dissolution était partout : la main de Bélisaire avait pu l'arrêter un instant, mais elle ne pouvait l'empêcher d'être, et, en même temps que l'on signale l'établissement de la domination byzantine, on assiste à sa décadence.

Après avoir établi Solomon comme gouverneur, Bélisaire retourna à Constantinople, emmenant à sa suite Gélimer, et celui-ci, retiré quelque temps après en Galatie, où un vaste domaine lui avait été assigné, y mourut plus tard paisiblement. Solomon était à peine installé, qu'une révolte, fomentée par quelques chefs indigènes mécontents du nouveau régime, éclata en Byzacène ; il marcha contre les insurgés et les rejeta en Numidie, où ils allèrent se mettre sous les ordres d'un des chefs du pays nommé Iabdas. Celui-ci, à la tête d'environ trente mille hommes, mit tout à feu et à sang, força les tribus à reconnaître son autorité, et se tailla momentanément un petit royaume qui avait pour centre les monts Aurès. Quelques chefs, poussés par la jalousie et plutôt par le regret de n'avoir pas pu faire comme Iabdas que par désir de se soumettre à l'empire d'Orient, offrirent à Solomon de reconnaître son autorité, s'il voulait les aider à combattre leur rival. Le gouverneur accepta l'alliance, et, avec ses troupes disponibles, secondées par des contingents indigènes, il s'avança jusqu'aux pieds de l'Aurès. Mais il n'osa pas s'aventurer au milieu de ces montagnes excessivement difficiles, et, après avoir renforcé quelques garnisons en Numidie, il retourna passer l'hiver à Carthage et préparer une nouvelle expédition.

Une révolte ourdie par le clergé arien ajourna la mise à exécution de ce projet : la sédition se répandit rapidement dans toute l'armée, qui élut pour chef un certain Stoza, et Solomon, abandonné de tous les siens, fut contraint de fuir en Sicile, pendant que les insurgés assiégeaient Carthage, défendue par Théodore. Bélisaire arriva en personne, battit complètement Stoza qui s'enfuit du côté de Constantine, et le fit poursuivre par

Marcel, lieutenant de Théodore ; mais il était à peine reparti pour l'Orient, que la fortune tourna de nouveau : les troupes de Marcel, séduites par Stoza, abandonnèrent leur chef qui, resté presque seul, fut égorgé avec les quelques soldats restés fidèles.

Germanus, envoyé en Afrique par son oncle Justinien, réussit à réparer ces désastres. Entraînant les soldats par la persuasion et décidant une grande partie des insurgés à abandonner Stoza, il marcha résolument contre ce dernier. Les indigènes passèrent du côté des Byzantins, quand ils les virent les plus forts, et la révolte fut étouffée. Le nouveau gouverneur, resté deux ans dans son commandement, parvint à y faire renaître un peu de tranquillité ; et lorsqu'il se fut retiré, rappelé à Constantinople par une intrigue de sa belle-mère l'impératrice Théodora, Solomon, qui vint pour la deuxième fois prendre la place, se trouva en mesure de mettre à exécution ses projets contre l'Aurès, interrompus autrefois par la révolte de Stoza. Une expédition partie de Carthage pénétra dans ces montagnes, battit Iabdas qui succomba dans la lutte, et s'avança au sud jusque dans la partie septentrionale du Sahara ou Gétulie, que l'on commençait déjà à cette époque à désigner sous le nom de Zab. Poursuivant ses avantages, elle remonta au nord-ouest et parvint jusqu'à Sitifis ; mais ces succès n'aboutirent qu'au paiement d'une contribution de guerre ; les tribus atteintes par l'armée byzantine n'en restèrent pas moins indépendantes, et cela d'autant plus qu'elles n'ignoraient pas que l'empire d'Orient n'était pas en état de renouveler souvent de pareilles expéditions. Solomon retourna donc à Carthage sans avoir, par le fait, rien obtenu pour l'avenir. Cependant les avantages qu'il venait de remporter eurent pour résultat de le faire craindre par les indigènes et de calmer, pendant quelque temps, leur turbulence. Mais bientôt un de ses neveux, gouverneur de la Tripolitaine, ayant fait égorger, sur un simple soupçon, quatre-vingt chefs indigènes, le prestige qu'il s'était acquis ne suffit pas à comprimer l'indignation générale, et une insurrection formidable embrasa en un instant la Tripolitaine et la Byzacène. Battus une première fois, les insurgés n'en continuèrent pas moins la lutte sous la conduite d'un nommé Antalas. Une nouvelle rencontre eut lieu sous les

murs de Théveste ; cette fois Solomon, qui commandait en personne, fut tué, et les Byzantins furent mis en déroute (543).

Sergius qui, assisté d'Ariobinde, prit alors le commandement, ne parvint pas à empêcher la situation de s'aggraver encore, les indigènes des tribus pillant et saccageant d'un côté, les soldats se révoltant de l'autre. Stoza reparaît et remporte un avantage qu'il paie de sa vie ; mais il est presque aussitôt remplacé par Gontharis qui, allié à Antalas, attaque Ariobinde, resté comme gouverneur après le rappel de Sergius. Ariobinde vaincu et tué, Gontharis usurpe sa place, mais ne tarde pas à être assassiné par Artabane. Enfin, en 546, survient un moment de répit avec Jean Troglita qui, doué d'une intelligence et d'une activité remarquables, était peut-être le seul homme de son temps capable de relever le pouvoir impérial, si cette restauration avait été possible. Après avoir battu les insurgés dans plusieurs rencontres, il réussit à obtenir un peu de tranquillité, et son administration sage et éclairée atténua pendant quelque temps les maux du pays. Mais après lui, tout retomba subitement dans le chaos.

Ce sont là, à proprement parler, les derniers jours de la domination byzantine. Échu à des princes moins soucieux de sauvegarder l'intégrité du territoire que de trouver quelques subsides pour parer au jour le jour aux besoins du moment, l'empire d'Orient ne demande plus à ses gouverneurs d'Afrique que de pressurer jusqu'aux plus extrêmes limites ce qui reste de contribuables. Tous les liens se relâchent : les tribus répudient toute obéissance et toute solidarité ; quelques villes de l'est, fortifiées à la hâte, deviennent, avec Carthage, le dernier refuge des colons qui, ne s'étant pas encore décidés à quitter le pays, n'ont pas pris le parti de s'assimiler aux indigènes. C'est une lente agonie qui dure près d'un siècle, entrecoupée de faits sans suite, dans un désordre sans nom. Période indescriptible, pendant laquelle l'histoire n'a à signaler qu'une sorte de désagrégation progressive des éléments destinés à préparer le terrain sur lequel les Arabes vont, avec l'islamisme, implanter des mœurs et des croyances nouvelles.

P. Flatters.

FIN



NOTES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER
EN 1864.

(Suite. — Voir les nos 117, 118, 119-120, 121, 122, 123, 124, 125, 126 et 127)

Les maisons de Tadjrouna, dont le ton général est gris-cendré, sont bâties en briques cuites au soleil ; ces constructions, au nombre de cent environ, sont généralement solides et passablement distribuées. Les rues sont assez droites et d'une bonne largeur. Contrairement à ce qui se remarque dans les autres ksour, on n'y voit que fort peu de ces maisons ruinées pleurant leurs débris sur la voie publique. A l'intérieur, Tadjrouna est un ksar de bonne mine ; c'est bien certainement ce que nous avons vu de mieux dans la province d'Oran.

Ce ksar possède une mosquée que ses murs blanchis à la chaux indiquent suffisamment à la piété des fidèles ; elle ne paraît que médiocrement fréquentée, et son luxe intérieur ne doit pas être ruineux pour les Croyants.

La population de Tadjrouna passe pour avoir des mœurs d'une limpidité douteuse ; elle serait, dit-on, débauchée, querelleuse

sans respect pour la propriété d'autrui, et cette déplorable conduite, qui suscite des occasions de vengeance ou de représailles, lui mettrait trop souvent les armes à la main. A chaque instant, l'autorité du kaïd est méconnue ; la guerre est alors dans les rues, et le résultat de ces violences regrettables est toujours la mort de quelque Tadjrounien. Dans ce maudit ksar, le cadhi n'en finit pas de régler les affaires de sang.

Autrefois, les gens de Tadjrouna s'occupaient de la fabrication des éperons, des mors, des selles et des harnachements. Aujourd'hui, cette industrie y est très-languissante et sans importance.

Du temps de l'émir Abd-el-Kader, les gens de Tadjrouna, comme tous ceux des ksour qui ne cultivent pas le palmier, lui payaient l'âchour (le dixième) sur les grains qu'ils allaient acheter dans le Tell.

Tadjrouna, bien qu'en dehors du massif montagneux, faisait partie autrefois de l'aghalik du Djebel-'l-Amour ; le ksar était alors divisé en quatre fractions pouvant fournir ensemble cinquante fusils et quinze chevaux. Aujourd'hui, Tadjrouna est à la main du commandant supérieur du cercle de Géryville.

L'opération de la r'azia des orges s'exécuta à l'heure ordonnée ; les maisons marquées du signe fatal furent ouvertes par la commission et vidées des céréales qu'elles contenaient. Malgré la plus active surveillance des officiers chargés de cette mission, il ne leur fut pas possible d'empêcher les gens du ksar — les fidèles — de se livrer, par imitation peut-être, à la même besogne que la commission, c'est-à-dire de faire passer chez eux une assez grande quantité des orges des rebelles. Il serait possible que ce fût avec l'intention charitable de les leur rendre ; nous ne l'affirmerions pourtant pas.

Cette opération touchait à sa fin. Les goums et les sokhkhrara ne voyaient pas avec indifférence — on le pense bien — ces nombreux sacs de céréales bien pansus, bien bouffis, leur passer effrontément sous le nez ; et bien qu'ils dussent aussi en profiter, ils eussent cependant préféré se faire leur part eux-mêmes ; et puis, il était probable que les maisons marquées de rouge ne renfermaient pas que de l'orge ou du blé, et cette pensée leur

faisait regretter encore bien plus qu'on ne leur eût pas confié cette opération de transvasement. Comme ils s'en seraient acquittés à fond !

Il est cinq heures du soir ; ils n'y peuvent plus tenir. Quelques-uns des cavaliers du goum, attirés par le fumet de la r'azia, s'approchent de la brèche de la face nord, — la porte du ksar est gardée, — et tendent le nez comme pour aspirer les parfums de beurre rance qui arrivent jusqu'à eux. Ma foi ! ils ont assez résisté : ils escaladent la brèche, et les voilà dans le ksar. L'exemple est contagieux : des groupes accourent et prennent la même direction ; le gros du goum et des requis, pensant, sans doute, que le pillage est autorisé, se ruent à l'assaut de la muraille ; à l'instar des Titans, ils se grimpent sur les épaules, sur la tête, pour atteindre les terrasses ; c'est une série de chapelets humains qui se nouent, se hissent, s'escaladent dans un désordre, un pêle-mêle, un fouillis de bernous terreux qui se confondent avec les sables amassés le long de la face attaquée. C'est pittoresque ; mais il y a erreur de la part des goums et des sokhkhrara, et les gardes et les piquets se précipitent sur les assaillants pour les en avertir. Les aghas, les kaïds, les cheikhs chefs de goum sont montés à cheval et se ruent sur cette foule avide de butin, dans laquelle ils font des trouées avec le poitrail de leurs chevaux ; le bach-agha du Titheri, Ben-Yahia-ben-Aïça, également à cheval, brandit et laisse souvent tomber sa *keuzzoula* (massue) sur les têtes qui sont dans le rayon d'action de ce terrible instrument. Sous l'influence d'un avis aussi énergique, les goums reconnaissent bientôt qu'ils se sont trompés, et ils reprennent, l'oreille basse, le chemin de leur camp. Quelques-uns de ces cavaliers et requis, qui avaient déjà pénétré dans le ksar, tombent entre les mains des piquets et sont ramenés au camp, où un châtiment exemplaire leur était immédiatement infligé.

Le bach-agha Ben-Yahia-ben-Aïça est une bien curieuse figure : malgré l'élévation de sa position, ce n'est point pourtant un grand seigneur ; il n'en a pas non plus les allures ; ce qui n'empêche pas, du reste, qu'il ne nous ait rendu, — tout le monde s'accorde à le dire, — d'excellents et remarquables services.

Le bach-agha Ben-Yahia paraît avoir de cinquante-cinq à

soixante ans (1); il est possesseur, comme le général Daumesnil et le maréchal de Rantzau, d'une jambe de bois qu'il n'a pas *gagnée*, je crois, de notre côté. Cette imperfection ne lui a rien ôté cependant de sa prodigieuse activité.

Ben-Yahia a tous les instincts, toutes les aptitudes de l'homme de guerre, — pas de celui de nos jours qui tue son adversaire poliment. — Ainsi, Ben-Yahia n'est pas homme à dire aux ennemis à la bataille de Fontenoy : « A vous, messieurs les Anglais ! » Ben-Yahia, dans cette circonstance, aurait plutôt tiré deux fois qu'une, s'il avait pu, et il est probable que sa conscience ne lui en aurait pas fait le moindre reproche. Ben-Yahia est donc le routier de notre moyen-âge, l'homme des aventures de guerre où la courtoisie raffinée n'a rien à voir ; ce qu'il aime par-dessus tout, — comme tous les Arabes, — c'est la guerre au butin, la r'azia avec ses ruses, ses finesses, ses stratagèmes, ses piéges, ses embûches. Du reste, si Ben-Yahia aime le butin, — il faut lui rendre cette justice, — ce n'est pas pour l'emmagasiner ; car il a toujours été grand donneur, très-généreux, et, comme conséquence de cette vertu, l'infortuné bach-agha, livré aujourd'hui aux Hébreux comme le Messie, finira par laisser entre leurs mains, sinon la vie, mais tout au moins son dernier bernous. Et puis, il faut dire encore que, s'il adore la r'azia, c'est parce qu'elle est une occasion de poudre, ce parfum des hommes de cœur.

Ben-Yahia a été bien beau autrefois, — pas à la manière d'Antinoüs, il s'en faut de beaucoup, — mais beau de la beauté des guerriers ; et les Oulad-Naïl pourraient nous en donner des nouvelles, ceux qu'il a laissés vivants, bien entendu. Comme il était superbe à la tête des guerriers de ses goums, lorsqu'ils filaient, le corps en avant, dans leurs bernous blancs flottants, pareils à une nuée d'albatros courant sur la vague et l'effleurant à peine ! Comme il était habile à diriger une r'azia, à surprendre au saut du *frach* des douars qui le croyaient encore au diable ! Quel réveil il donnait à l'ennemi quand, avec son monde, il tourbillonnait, l'œil en feu, la narine dilatée, autour de ces tentes pleines de butin, autour des ces *áthathich* (palanquins)

(1) Nous rappelons de nouveau que ces lignes ont été écrites pendant l'expédition, c'est-à-dire en 1864.

chargés de femmes, autour de ces troupeaux chargés de graisse et de laine ! Cris des hommes, pleurs des femmes, bêlements des troupeaux, bruits de la poudre ! Quelle délicieuse et enivrante musique pour Ben-Yahia ! C'est la vie, la joie, le bonheur ! Ah ! pourquoi le Prophète a-t-il oublié ces jouissances-là dans son paradis de la chair !

Aujourd'hui que l'âge a jeté ses glaces sur les instincts virils de Ben-Yahia, il fait pourtant encore assez bonne figure à la tête d'un goum. Voyez-le assis sur sa selle à la manière de nos femmes, suivi de son porte-jambe portant gravement le membre ligneux de son maître ; voyez-le, sa massue — son bâton de commandement — à la main, filant au galop sur un cheval qui lui obéit comme s'il se sentait deux chabirs aux flancs ! Où va-t-il ? Son œil vert-foncé fouille l'espace, sa grosse lèvre lippue, marque du sensualisme, s'agite d'un frémissement nerveux comme si elle devinait une proie à dévorer, sa main serre convulsivement sa *keuzzoula :* soyez-en sûr, Ben-Yahia-ben-Aïça a senti les fumets d'une émigration, et, dès-lors, malheur aux vaincus ! car Ben-Yahia n'est pas près de revêtir sa jambe.

Ben-Yahia a les qualités et les défauts de sa race ; mais c'est un homme qui a toujours été à nous et qui ne peut être qu'à nous ; c'est un homme qui nous a rendu de signalés services, et qui a encore de la valeur, puisque le marabouth Sid Mohammed-ben-Hamza a cherché à le tenter ; Ben-Yahia est, de plus, commandeur de la Légion d'Honneur. Conservons soigneusement les fidèles quand nous les trouvons, et ne laissons jamais tomber les gens que nous avons élevés, quand bien même c'eût été sans raison.

La terre de Tadjrouna nous est inclémente. Le soir du 25, une tempête épouvantable assaillait notre camp : des nuées de sable, soulevées par des courants opposés, se dressaient en trombes jaune-sale ; ces trombes se précipitaient en tournoyant à la rencontre l'une de l'autre ; elles se saisissaient corps à corps comme des lutteurs, s'étreignaient, se déroulaient, revenaient de nouveau à la charge, luttaient avec la tête dans le ciel, se pénétraient, se vissaient en terre, puis finissaient par se confondre, s'absorber, et la trombe victorieuse emportait la vaincue dans un tourbillonnement vertigineux. Malheur aux tentes que

rencontre la trombe sur son passage ! Elles sont immédiatement tordues, déracinées et emportées dans le courant. Les effets d'habillement, les papiers précieux prennent leur vol en suivant le mouvement ; c'est une débâcle, un renversement, un tohu-bohu indescriptibles. Les tentes moins sérieusement attaquées se battent néanmoins les flancs comme des lions furieux ; elles cherchent à rompre les entraves qui les retiennent au sol ; l'habitant se cramponne aux montants ; il essaie de retarder la chute de l'édifice ; mais c'est en vain : un dernier coup de vent, et l'établissement de toile s'effondre en engloutissant sa victime. Puis la tempête se calme, et l'on voit les engloutis se dépêtrer comme ils peuvent et sortir à quatre pattes de dessous les décombres.

Ce désordre des éléments s'était maintenu pendant une grande partie de la nuit du 25 au 26 ; le matin, nous étions littéralement ensevelis dans un linceul de sable, et nous pouvions nous faire une idée de ce que doivent éprouver les enterrés vivants.

L'ordre du jour du 22 mai, qui nous annonçait que nous allions enfin rencontrer l'ennemi, notre marche sur Tadjrouna où nous arrivions le 25, notre proximité des tentes des rebelles qu'on nous disait être entre El-R'açoul et Brizina, huit jours de vivres dans le sac des soldats, l'organisation, le 26, de la colonne en colonne légère, l'établissement d'un biscuit-ville à Tadjrouna où nous déposions nos bagages, tout cela n'avait pas été sans mettre un peu le feu au cœur de notre petite armée ; on y faisait bon marché des trombes, du soleil, des marches pénibles dans la halfa et dans les sables, et de l'eau salée à tous les repas : on sait bien, se disait-on, qu'il ne saurait y avoir de plaisir sans peine. Allons ! voyons de près ces Bédouins que les rapports des commandants des colonnes d'Oran disent si audacieux, si fanatiquement ardents. « Des Bédouins qui attaquent des colonnes françaises ! grommelaient les vieux Africains ; c'est nouveau, et nous voudrions bien voir cela ! Il paraît qu'ils se sont singulièrement *bravifiés* à notre contact ! Autrefois, ce n'était que de la canaille tous ces goumiers-là, et nous ne leur avons jamais fait l'honneur que de notre canne... Ils seraient donc bien changés, ajoutaient-ils d'un air de doute ! » Mais les vieux soldats, vous savez ce que c'est ! ça ne croit pas à grand'chose ; ils ne croient

même aux balles que lorsqu'ils en ont plein le corps. Quant aux jeunes, — les chauvins, — ils jalousaient tout simplement leurs camarades des colonnes d'Oran, et ils allaient jusqu'à les accuser — mais très-sérieusement — d'accaparer les ennemis pour eux seuls.

Nous pensions donc que notre colonne allait être appelée à combiner son action avec celle du général commandant la division d'Oran. Mais, pour ceux qui connaissaient le pays ou qui *potassaient* la carte, — selon l'expression des jeunes officiers, — il y avait bien quelques difficultés dans l'exécution ; car, disaient-ils, dans l'hypothèse où les tentes et les troupeaux des rebelles seraient entre El-R'açoul et Brizina, sur les eaux de Sadana, par exemple, quelle pouvait être la combinaison à mettre en œuvre pour les faire tomber entre nos mains ? Il s'en présentait deux. Commençons par dire qu'on ne pouvait atteindre ce but directement, c'est-à-dire en piquant par une ligne droite sur Brizina ; il n'y a ni chemin, ni eau. Nous étions donc réduits à remonter vers le nord-ouest en prenant le défilé de Kheneg-el-Meleh, les points de Mokthâ, de Hammouïda, de Bou-Alem, et, faisant tout-à-coup à gauche, à nous laisser tomber sur El-R'açoul. Il nous fallait quatre jours pour opérer ce mouvement qui, en supposant sa praticabilité, n'avait d'autre intérêt que de séparer les rebelles de leurs familles et de leurs biens. Il est supposable, du reste, que les tentes des insurgés ne nous auraient pas attendus, et qu'elles auraient poussé dans le sud-ouest sur El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh.

La seconde combinaison était de filer au sud sur l'ouad Zergoun, de le descendre jusqu'au r'dir d'El-Habchi, et de piquer dans l'ouest sur Brizina. Mais il fallait être sûr de trouver de l'eau dans les r'dir de l'ouad Zergoun et dans les puits d'El-Makhoukhia ou de Kert en quantité suffisante pour une colonne de près de 3,000 hommes et de 600 chevaux, sans compter les goums. D'ailleurs, les populations pouvaient encore prendre une très grande avance sur nous, et il ne nous était guère possible de les poursuivre au-delà de trois ou quatre jours de marche de notre biscuit-ville de Tadjrouna.

Cette pointe dans l'ouest avait, en outre, l'inconvénient de permettre aux insurgés de se jeter dans notre division, — mou-

vement qu'ils avaient déjà dessiné, — pour donner la main aux rebelles du Djebel-'l-Amour; elle rendait leur liberté de manœuvre à ceux-ci, et laissait à leur disposition notre ligne de communication, la route de Laghouath, d'où nous tirions nos ravitaillements. Il était donc *trop tard* pour que notre concours, de quelque façon qu'on nous le demandât, eût quelque chance d'efficacité. Néanmoins, nous espérions encore, surtout quand nous avons appris qu'à la date du 24 mai, le général commandant la division d'Oran revenait de Kheneg-es-Souk, chassant devant lui les populations insurgées qui étaient venues faire boire leurs troupeaux à Kheneg-Azir, et les refoulant dans le massif montagneux du Ksal.

Le lendemain 27, la colonne comprit qu'il fallait renoncer à l'espoir d'opérer dans l'ouest, quand le général, en présence des difficultés et des inconvénients que soulevait le mouvement qu'il avait projeté, mouvement dont aujourd'hui le succès était plus que douteux, fit reprendre les bagages et supprimer le biscuitville. Du moment qu'il ne fallait plus penser à l'ouest, nous nous étions rejetés sur l'espérance de dévorer le Djebel-'l-Amour, que nous tenions sous notre griffe. Ce n'était pas de notre province; mais, ma foi, tant pis! les circonscriptions administratives doivent s'effacer devant l'intérêt général, et nous étions d'autant plus fondés à penser ainsi, que notre commandant de colonne a dit quelque part dans son livre *De la Guerre d'Afrique* : « Si le commandant d'une colonne se trouve à portée d'une tribu coupable, il doit la frapper sans hésiter, bien qu'elle n'appartienne pas à sa subdivision, et sans crainte de froisser la susceptibilité du chef dans le ressort duquel elle se trouve. Il doit avoir soin seulement de le prévenir immédiatement de ce qu'il a fait. » Du moment qu'il ne s'agit que de prévenir immédiatement, on préviendra.

L'amertume qu'éprouvait la colonne en se réallourdissant de ses bagages fut adoucie par une bonne nouvelle. Dans la soirée du 27, le bruit se répandit que nos goums venaient d'avoir un succès sur les gens du Djebel-'l-Amour auprès d'Aïn-Madhi. En effet, l'ordre suivant ne tardait pas à nous mettre au courant de cette honorable affaire de guerre :

« Le général commandant la division s'empresse de porter à la connaissance de la colonne la nouvelle suivante qu'il reçoit à l'instant :

« M. le capitaine Letellier, chef du bureau arabe de Laghouath, parti ce matin à trois heures et demie du camp, avec le goum des Arbaâ, pour se rendre à la rencontre d'un convoi venant de Laghouath, sous l'escorte de 50 hommes du 1er de Tirailleurs et de 50 spahis commandés par M. le capitaine Pellas, du 1er de Spahis, a trouvé ce convoi attaqué, à peu de distance d'Aïn-Madhi, par une troupe de 500 révoltés du Djebel-'l-Amour. Le goum des Arbaâ, conduit avec vigueur par M. le capitaine Letellier, a chargé l'ennemi à fond et l'a mis en pleine déroute. Les insurgés ont perdu 160 hommes environ tués ou blessés, et ont laissé entre les mains de nos cavaliers 24 prisonniers, 172 fusils et un drapeau.

« Le détachement du 1er Spahis, en chargeant vigoureusement l'ennemi de son côté au moment de l'arrivée du goum, a puissamment contribué au succès. Le brigadier français Ollier a été grièvement blessé de quatre coups de couteau; un autre brigadier français, Bouïa, a eu son cheval tué; le goum a eu deux hommes tués et un blessé.

« Le détachement du 1er Tirailleurs, commandé par M. le sous-lieutenant Pierron, a montré la plus grande fermeté dans la défense du convoi, dont l'attaque avait déjà coûté 14 hommes à l'ennemi avant l'arrivée du goum.

« Cette affaire fait le plus grand honneur aux détachements du 1er de Tirailleurs et du 1er de Spahis, qui avaient déjà été attaqués la nuit précédente à Tadjmout par des contingents du Djebel-'l-Amour, ainsi qu'au goum des Arbaâ, qui a montré la plus grande ardeur à marcher à l'ennemi.

« Le général n'attendait pas moins de l'énergie des officiers, de la solidité des troupes, et du dévouement des goums.

» Au bivouac de Tadjrouna, le 27 mai 1864.

» ***Le général de division commandant la colonne expéditionnaire,***

» Signé : YUSUF. »

En même temps que nous apprenions le succès de nos camarades, des bruits sinistres sur la situation du Tell commençaient à circuler dans le camp : on disait que les Flita s'étaient révoltés, et qu'ils avaient attaqué le poste d'Ammi–Moussa ; on ajoutait que, dans le Tell de la province d'Oran, tout craquait et s'effondrait, que le Hodhna se remuait activement : c'était une révolte générale qui se rattachait, disait-on, aux soulèvements de la Tunisie, et qui menaçait d'embraser tout le pays musulman.

Bien que nous fissions la part de l'exagération, la situation n'en paraissait pas moins assez sombre, et nous nous demandions ce que tout cela allait devenir. Il va sans dire qu'il n'y avait guère qu'un sentiment de curiosité dans notre point d'interrogation ; car, avec une colonne aussi vigoureusement composée que l'était la nôtre, nous pouvions nous flatter de traverser le Sahra assez crânement.

Nous avons vu plus haut que la colonne du général Liébert s'était portée de Tagguin sur El-Beïdha, à la pointe nord du Djebel-'l-Amour, puis, de là, pendant que nous marchions sur Tadjrouna, elle avait fait un mouvement dans l'est pour couvrir Djelfa et maintenir les Oulad-Naïl. Sa présence à Aïn-el-Hadjeur n'étant plus d'un intérêt si pressant sur ce point, puisque notre pointe dans l'est de la province d'Oran ne se faisait pas et que nous revenions sur Laghouath, cette colonne pouvait sans inconvénient remonter vers le Tell, où l'appelait le Sous-Gouverneur. Aussi, à la date du 27 mai, le général commandant la division transmettait-il au général Liébert l'ordre de se porter sur Teniet-el-Ahd par Tagguin, à journées ordinaires et sans rien forcer, pour éviter de donner l'éveil aux populations dont il avait à traverser le territoire. Sa mission était d'empêcher l'insurrection des Flita de s'étendre à l'est de l'Ouarsenis.

Le 28 mai, à trois heures et demie du matin, la colonne quittait, non sans jeter un regard de regret dans l'ouest, cet affreux pays de Tadjrouna où tout, jusqu'aux éléments, s'était ligué contre nous, et nous reprenions la route d'Aïn-Madhi, où nous devions nous rendre en un jour.

Le sol était couvert de myriades de petites sauterelles qui n'avaient plus qu'à grossir, — ce qui ne devait pas être long, — pour compléter une nouvelle édition de la neuvième des dix plaies d'Égypte.

A trois heures, nous arrivions devant Aïn-Madhi, et nous dressions nos tentes sur notre ancien emplacement.

Une heure après notre arrivée au camp, les vainqueurs de la veille, les Arbaâ, promenaient fièrement autour des faces du bivouac, musique en tête, les dépouilles des vaincus, c'est-à-dire les armes que les rebelles du Djebel-'l-Amour avaient laissées sur le terrain du combat.

Le lendemain, 29 mai, la colonne eut encore un accès de joie : on y disait que le général Yusuf venait d'être autorisé par le Sous-Gouverneur à pénétrer dans le Djebel-'l-Amour où étaient rentrées les populations rebelles. Cette nouvelle ne fit plus un doute quand parut, dans la journée, l'ordre d'établir un biscuit-ville dans la ferme du kaïd Rian et de se former en colonne légère, c'est-à-dire de déposer les bagages et les impédiments qui ne sont pas strictement nécessaires. En effet, depuis le général jusqu'au dernier soldat, chacun en fut réduit à n'avoir pour tout toit que celui de la petite tente-abri, habitation dans laquelle on ne peut pénétrer qu'à quatre pattes ; c'est un peu moins que le bagage de l'escargot ; car enfin ce mollusque pulmoné emporte avec lui tout son établissement, tandis que nous, en ne nous chargeant que d'un côté de tente, nous ne nous donnions ce luxe qu'au quart.

Les officiers français, il faut bien l'avouer, n'ont qu'un goût médiocre pour la simplicité des colonnes légères. Il est pénible, en effet, lorsqu'on a nagé dans le confortable de la grande tente, — où l'on peut se tenir debout, — de se voir réduit à terrer, — toiler vaudrait mieux, — comme une bête fauve, dans un logis triangulaire qui n'a rien de commun avec la forme matérielle de l'homme ; et puis, en résumé, il y a là une question de dignité et de considération personnelle sur laquelle nous appelons toute l'attention des Taconnet et des Godillot de l'avenir. Voyez-vous d'ici un officier général entrant chez lui en rampant, et faisant prendre cette position, à quelques pas de son terrier, aux ambassadeurs des nations qui viennent traiter avec lui de la paix ou de la guerre ? Mieux vaut, bien certainement, au point de

vne de cette dignité dont nous parlions tout-à-l'heure, la belle étoile ou l'ombre d'un vieux chêne — quand il y en a. — Ayons des rhumatismes, s'il le faut ; mais soyons dignes ! ou alors frétons un mulet ou un chameau de plus, et laissons leur grande tente aux officiers (dussent-ils y être casés par chambrées de cinq ou six), et surtout aux commandants de colonnes. Du reste, selon nous, dans une colonne comme ailleurs, le bien-être matériel doit être hiérarchisé, c'est-à-dire qu'il faut que chacun, — suivant l'expression du troupier, — en ait pour son grade ou plutôt en raison de son grade ; et ceci est d'autant plus près de la logique que, dans certaines occasions que vulgairement on appelle des *coups de chien*, le petits ne viennent pas, — et nous ne leur en faisons pas un crime, — demander la part des grands.

C'est une grave erreur de croire qu'un commandant de colonne doive nécessairement, pour avoir l'estime de sa troupe, manger la même soupe et le même biscuit que ses soldats. Cela ne trompe personne que celui qui s'astreint à cette sorte de spartiatisme ; c'est absolument comme les gens qui portent perruque, et qui sont les seuls à se figurer que cela ne se voit pas. Le soldat sait bien que, lorsque son officier en est réduit là, c'est qu'il ne peut faire autrement, et il ne lui sait pas gré de cette vertu de nécessité. Il est des occasions d'un ordre plus élevé où le chef doit partager la mauvaise fortune de sa troupe et ne pas séparer son sort du sien ; nous n'avons pas besoin de les rappeler ici, et, dans l'armée française, ce devoir sacré était écrit dans le cœur des officiers bien avant que nos admirables règlements en eussent fait une prescription.

En disant que les Français n'aiment pas les colonnes légères, — et c'est la faute de la civilisation, — nous ne prétendons pas démontrer cependant que les Anglais raffolent de privations ; nous savons, au contraire, que ce système d'allégement est absolument incompatible avec l'énergie de leurs besoins. Du reste, il en est ainsi de tous les peuples à viande, — mangeurs de viande, — et personne n'ignore que la somme des exigences alimentaires croît de l'équateur au pôle comme le carré des distances. Du reste, le Français a bien vite pris son parti de sa mauvaise fortune, et dès qu'il est entraîné, il irait, — il va — au bout du monde en caleçon avec trois figues dans sa poche ; il se rattrape en riant de sa misère. C'est cette vertu militaire qui a toujours fait notre force, et qui, — espérons-le, — la fera jusqu'à la consommation des siècles.

Nous sommes prêts ; notre colonne a la légèreté de la gazelle ; les exubérances et les superfluités de bagages ont été remisées dans la ferme du kaïd Rian, et le commandement du biscuitville a été donné au capitaine Pesme, de l'État-major.

Nous sommes au 30 mai. La chaleur de l'enfer, comparée à celle qui nous enveloppe, nous serait un rafraîchissement : le nez, les oreilles des *peaux-fines* sont gratinés ; l'épluchement du nez devient, pour les blonds présents et pour ceux qui le furent, plus qu'un passe-temps ; c'est un besoin, un tic nerveux. On cite des blonds dont les chauds baisers du hâle ont changé la peau du nez jusqu'à dix-sept fois en deux mois et demi. On se rassemble pour causer et s'éplucher le nez ; il y a des clubs d'éplucheurs, et les voluptés inouïes que fait éprouver cette besogne se reflètent avec tous les signes de la béatitude sur le visage de l'épluché, surtout quand il a réussi à s'enlever une épluchure large comme un feuillet de calepin de bal. Il croit son nez paré définitivement ; mais non, il y en a toujours, et l'épluché se livre alors à des désespoirs pareils à ceux que durent éprouver les filles de Danaüs quand elles s'aperçurent que leur marmite sans fond fuyait obstinément.

L'ordre est donné ; nous partons à midi. Nous pénétrerons dans le massif du Djebel-'l-Amour par le défilé de l'ouad Er-Reddad, qui a son entrée à dix kilomètres à l'ouest d'Aïn-Madhi. Les dispositions qui devront être prises pour exécuter le passage du défilé sont communiquées aux troupes. On nous dit beaucoup de bien de la force et de la longueur de ce grand couloir d'Er-Reddad, qui nous mène au cœur du Djebel, et cela nous fait espérer que les Oulad-el-Amour auront la bonne idée de chercher à le défendre, comme ils paraissaient déterminés à le faire lors de notre marche sur Tadjrouna, et cet espoir nous soutient.

A midi, la colonne légère quittait son camp d'Aïn-Madhi et se dirigeait, en appuyant sensiblement sur la pente du versant sud du Djebel, vers une sorte d'échancrure qui s'apercevait déjà de

notre camp. Malgré l'intensité de la chaleur, l'infanterie marchait crânement et comme une troupe tout-à-fait sûre d'elle ; la satisfaction était sur toutes ces bonnes figures bronzées, et les troupiers jetaient de temps en temps un regard de tendresse sur leurs fusils. Une chose cependant nous inquiétait : c'est que, bien que nous ne fussions plus guère qu'à deux kilomètres de Foum-er-Reddad (embouchure du Reddad), aucun groupe embernoussé ne se montrait sur les mamelons qui forment la porte du défilé. Les Oulad-Yâkoub, dont nous allions envahir le territoire, renonceraient-ils à nous en défendre l'entrée ? La leçon donnée, le 27, aux Ghemantha sous les murs d'Aïn-Madhi aurait-elle dégoûté les Hel-el-Amour d'une rencontre avec nous ? Nous savions bien que ces montagnards n'étaient pas précisément d'une valeur chevaleresque, puisque, à différentes reprises, ils se laissèrent r'azer dans leur pays, si favorable à la défense, par les coupeurs de route des tribus voisines ; mais on nous assurait qu'ils avaient fait si bonne figure au combat du 13 mai, sur le Haut Sidi-En-Naceur, contre la colonne du général Deligny, que nous ne doutions pas qu'ils ne fissent tous leurs efforts pour défendre leurs foyers menacés. Nous ne tardions pas, malheureusement, à nous convaincre que l'entrée du défilé n'était pas gardée. Allons, encore une déception !

Puisque la porte lui en est ouverte, la colonne pénètre dans le défilé au point où l'ouad Reddad sort de la montagne ; elle remonte le lit rocailleux et desséché de cette rivière en passant alternativement sur l'une et l'autre rive. La vallée s'encaisse, se bouleverse, s'évase, se rétrécit ; c'est, à droite et à gauche, une suite de mamelons qui ne se rattachent que par leur base, disposition qui rendrait on ne peut plus pénible, s'il en était besoin, la protection de la colonne par des flanqueurs. De loin en loin, une source sourdant du pied d'un rocher vient rafraîchir la lèvre desséchée de l'ouad. Des genévriers, des térébinthes, des tamarix empanachés, des nérions en fleurs égaient la vallée de leur ravissante verdure.

C. TRUMELET.

(A suivre.)

LE

DJEBEL CHECHAR

(Suite. — Voir le n° 127)

Ainsi commença le moyen âge dans le Djebel Chechar ; car le phénomène que nous venons de signaler, en commentant la double tradition des Nememcha et des Beni Barbar, se reproduisit dans les vallées de l'Oued Ferrouj, de l'Oued Djellal et de l'Oued El Arab. A peine convertis par les premiers prédicateurs de l'islam et accrus d'un élément romain qui se confondit avec eux, les Zenata du Chechar se subdivisèrent, quelquefois réunis par une main puissante et entraînés dans des expéditions lointaines, mais le plus souvent partagés en ligues dont l'effet se fait encore sentir. Ibn Khaldoun a raconté comment la tribu des Zenata tout entière défit les troupes d'Hassan ben Nôman, puis fut vaincue à son tour ; comment ensuite ces mêmes Zenata, sous la conduite de leurs propres chefs devenus musulmans, partirent à la conquête du Magreb, de l'Espagne, et défirent les Goths à la bataille de Xérès ; comment ils s'affranchirent des gouverneurs arabes, puis luttèrent, sous la conduite d'Abou Yezid, contre la tribu rivale des *Sanhadja*. Nos Chawi durent prendre part à tous ces mouvements. Mais ce n'est pas ici le lieu de retracer ces grands tableaux ; j'exposerai de préférence ce que la tradition locale nous a conservé de l'histoire intérieure du Chechar jusqu'à nos jours.

Aussi loin que les souvenirs des Zenata du Chechar puissent

remonter dans le moyen-âge, ils se présentent comme partagés en quatre groupes :

1° Les Beni Barbar, qui occupent encore l'Oued Bedjer, de Zawia à Ciar. Ils se subdivisent en fractions qui ne sont pas toutes restées dans le Chechar ; ces fractions se nomment :

Aït Temelal,	Aït Rejemis,	*Inoublen*,
Aït Braham,	Aït Nïoun,	Aït Oussaït,
Aït Boukra,	Aït Sebaha,	Zouara,
Aït Feurchan,	Aït Ahmed,	Oulad Ahmed.
	Aït Bessan,	

Le premier groupe porte le nom collectif de *Lammeth ;* le second, celui de *Alalla*. Le nom des *Inoublen*, évidemment dérivé du latin *nobiles*, est particulièrement remarquable.

2° Les Oulad Sultan, qui occupent la partie septentrionale du Chechar et se subdivisent en Mâafa, Achèche, Tifoura. Leur village principal est Taberdega, qui appartient surtout aux Mâafa.

3° Les Nememcha, complétement expulsés du Chechar, aujourd'hui, et devenus nomades, tribu redoutable qui comprend trois grandes fractions : les Oulad Rechèche, les Brarcha et les Alaouna.

4° Les Oulad Khiar, expulsés comme les Nememcha, et fixés actuellement dans le cercle de Souk-Ahras.

Le gros village des Nememcha était, comme nous l'avons dit, sur la montagne de Târit. Les Beni Barbar avaient pour centre Tizigrarine. Les Mâafa occupaient une *guelâa* dont on voit encore les restes près du village de Djellal ; elle est bâtie sur un rocher dont trois faces sont abruptes. Quant aux Oulad Khiar, nous avons vainement cherché leur centre primitif. Ces quatre groupes parlent encore le même dialecte.

Il était nécessaire que la guerre éclatât promptement entre eux. Outre l'absence de gouvernement réel, qui favorisait les ambitions personnelles, il s'était produit, dès le lendemain de l'invasion arabe, un phénomène qui règle encore les relations des

tribus dans le Chechar aussi bien que dans l'Aurès et l'Ahmar-Khaddou.

Le pays est pauvre, menacé de sécheresses redoutables. Pendant l'occupation romaine, les eaux avaient été certainement ménagées avec soin, et le commerce de l'huile permettait d'acheter des réserves de blé en prévision des années mauvaises ; en outre, les municipalités romaines prenaient à l'avance les mesures nécessaires. Les habitants étaient alors sédentaires. Quand tout commerce et toute autorité eurent disparu, quand les saguias mal entretenues tarirent, quand les olives non exportées devinrent inutiles, quand on ne sut plus même où acheter du blé, il fallut se créer des ressources nouvelles. On se tourna vers l'élève du bétail, des chèvres principalement, et le Berbère devint pasteur, *chawi*. Les enfants commencèrent à pousser le maigre troupeau de çi et de là aux environs de la *guelâa*, sous le regard des hommes toujours armés. Mille querelles éclatèrent dès ce jour. Encore aujourd'hui, quand la pluie manque, les indigènes se portent comme un flot vers les derniers pâturages. Que penser de cette époque où la terre, redevenue libre, semblait être à tous ?

La lutte fratricide eut pour premier résultat l'expulsion des Nememcha. Ils durent quitter leur montagne de Tarit, et, remontant vers le nord, passèrent sur le Mehmel. De là ils se répandirent sur le grand plateau qui porte leur nom et descendirent jusqu'à Négrin. Ils vécurent dès lors de la vie à la fois errante et régulière à laquelle nous assistons, ensemençant dans le nord, faisant paître dans le sud, échangeant du blé contre des dattes dans les oasis de Ferkan et de Négrin, guerriers, robustes, multipliant sans cesse et toujours prêts à déborder. Ils ont gardé une haine profonde aux Oulad-Khiar et aux Beni-Barbar ; nous verrons par la suite les conséquences de cette inimitié.

Les Beni-Barbar, les Oulad-Sultan et les Oulad-Khiar continuèrent de se combattre après le départ des Nememcha ; mais les mêmes causes qui déchaînaient la guerre dans le Chechar mettaient les armes à la main de tous les autres Berbères de l'Ahmar-Khaddou et de l'Aurès. Il en résulta bientôt d'un bout à l'autre de ces montagnes un système d'alliance tellement vivace, que

les rôles sont encore distribués d'avance pour la guerre civile qui déchirerait toutes ces tribus, si notre gouvernement, égal, comme celui de Rome, pour tous, était brusquement supprimé.

En principe, ce ne sont pas des questions de race qui ont déterminé la formation de ces ligues. Les indigènes disent eux-mêmes, d'une manière énergique, que le maître de chacun est son moulin. Les besoins matériels ont armé des frères contre des frères. Par exemple, les Beni-Barbar et les Oulad-Sultan, qui sont Zenata du Chechar, ont commencé de se combattre à propos de pâturages et sont restés ennemis mortels. Cependant il est très-remarquable que ces mêmes Beni-Barbar, désignant leurs amis en général, disent : « Nous pouvions compter sur toutes les tribus qui se nomment *Beni* : les Beni-Meloul, les Beni-bou-Sliman, les Beni-Oudjana. » On a déjà noté que ce terme *Beni* semble désigner exclusivement les tribus d'origine berbère. On doit en restreindre le sens, car certainement les Abdi, qui sont dits Oulad et non Beni, sont des Berbères. Il se pourrait que le mot Beni s'appliquât spécialement aux tribus d'origine zenatienne. Dans ce cas, les Beni Barbar alliés à tous les *Beni* auraient fait partie d'une confédération dans laquelle dominait l'élément zenata, tandis que leurs adversaires du Chechar, Oulad Sultan et Nememcha, seraient allés chercher des appuis en dehors parmi les tribus étrangères.

Ce que nous disons de la race peut s'appliquer à la langue. Il est constant que les Beni Barbar, les Oulad Khiar, les Oulad Sultan, les Nememcha, parlent le même dialecte. Ils se sont combattus avec acharnement; toutefois nous remarquons que le dialecte des Beni Oudjana, des Beni bou Sliman et des Beni Melloul se rapproche de celui des Beni Barbar. La similitude de langue aussi bien que l'affinité de race a donc joué un certain rôle dans la formation de ces confédérations du moyen-âge; mais, je le repète, on ne peut s'aventurer dans ces sortes de conjectures qu'avec la plus grande réserve. Le temps, les besoins, les mille accidents de la vie demi-barbare ont eu la plus grande part dans les alliances et les combats de cette époque. Voici la double liste des alliés réciproquement ennemis dans le Chechar et la région environnante :

Beni Barbar,	Nememcha,
Oulad Khiar,	Oulad Sultan du Chechar,
Beni Melloul,	Amamra,
Harakta,	Mtalla,
Hamencha,	Oulad Rahman,
Amama,	Seguia,
Oulad Mansour,	Bou Adidja de Khenga,
Frachich.	Badich de Zriba,
	Kouinin et Sgoum du Souf.

Ces hostilités étaient combinées de telle sorte que chaque tribu fût entourée d'ennemis. Il en résultait un équilibre. Par exemple, si les Nememcha faisaient appel aux Amamra, ces derniers étaient empêchés immédiatement par les Harakta leurs voisins ; et si les Harakta se portaient au secours des Beni Barbar, les Amamra leur barraient la route. Victorieuse d'un côté, une tribu était battue de l'autre. Nous avons déjà fait remarquer cette répartition égale de forces contraires en traitant de l'Oued-Abdi.

Les Nememcha, expulsés de la vallée de l'Oued-Bedjer, trouvèrent donc des alliés tout prêts contre les Beni Barbar et les Oulad Khiar dans le groupe des Oulad Sultan (*Maafa*, *Achèche*, *Tifoura*). D'autre part, les Beni Barbar appelèrent les Beni Melloul à leur aide. Ces guerres, qui consistaient en courses et en surprises, sont l'âge héroïque des Nememcha. Nous avions, disent-ils, les Amamra pour boulevard et les Beni Barbar pour grenier. Dans le cœur du Chechar, les Oulad Khiar semblent avoir eu un instant la prééminence ; mais soit que leur condition fût devenue trop dure, soit qu'ils aient subi plusieurs années de sécheresse, ils résolurent d'émigrer en masse et se transportèrent près de leurs amis les Hamencha, au nord-est de Souk-Ahras, où ils résident encore aujourd'hui. Les Oulad Sultan et les Beni Barbar restèrent seuls dans le Chechar. C'est alors qu'une faible émigration, partie de Fez, se glissa dans la petite vallée de l'Oued-Djellal et s'y établit. Ces nouveaux venus sont les Oulad Omran, Cheurfa ; ils s'allièrent tantôt aux Oulad Sultan, tantôt aux Beni Barbar.

Est-ce à dire qu'aucun gouvernement n'ait tenté d'établir

l'ordre dans cette région ? Indépendamment de l'histoire, les indigènes portent jusqu'à sept le nombre des dominations qui se succédèrent dans le Chechar. Celle des Oulad Khiar aurait été la dernière. Le gouvernement des Hafsites de Tunis y a laissé quelques souvenirs personnifiés dans la domination des Chabbia, tribu de l'est, dont l'ancêtre était un certain Abd es Semed. Ces Chabbia furent maîtres un instant de tout le plateau des Nememcha et du Djebel Chechar. C'étaient de vaillants guerriers, vêtus de l'abbaya. Ils ont disparu, ne laissant derrière eux que les débris d'une de leurs fractions maraboutiques, appelée encore Chabbia et groupée autour de la zawia des Beni-Barbar.

Les seuls hommes qui aient tenté sincèrement et parfois avec succès de modérer les meurtres et les pillages dans le Chechar, appartiennent à une classe, méprisée ou honorée à l'extrême, suivant les temps, dont on ne saurait méconnaître les anciens services. Ce sont des marabouts, appelés Souïas dans l'Oued Bedjer et chez les Maafa. Leur ancêtre, Abd El-Hamid Saïri, vint du Sous dans la maigre vallée de l'Oued Ferroudj, qui appartenait alors aux Beni-Barbar. Son fils, Embarek ben Saïd, ses petits-fils, Sidi Belkassem ben Youcef, Si Mohammed Si Ali, Si Mohammed Si Abdallah, passèrent dans la vallée de l'Oued Djellal, dans celle de l'Oued Bedjer et chez les Oulad Sultan. Leur rôle fut de s'interposer entre les Oulad Sultan, les Beni-Barbar et les Nememcha : ils arrangeaient les différends, ils faisaient enterrer les morts ; eux-mêmes ne combattaient pas, mais passaient presque tout leur temps en pratiques religieuses. Ils vivaient de leur travail et surtout des aumônes que les villages leur payaient en échange de leur bénédiction. Ils instruisaient aussi les enfants dans la lecture du Coran et leur donnaient, sous forme religieuse, quelques principes de morale. Eux seuls enseignaient que le meurtre est un crime et le vol un délit. On imagine à peine la barbarie dans laquelle ces populations étaient plongées ; aujourd'hui même, le métier de voleur de nuit, à main armée, est honorable dans le Chechar comme ailleurs. Enfin les Souïas tenaient des registres et établissaient une apparence d'ordre dans les transactions des Berbères et surtout dans leurs mariages. Avant eux, les ventes et les achats n'avaient pas

d'autres garanties que le souvenir toujours vague des anciens devant lesquels on les avait conclus. Quant au mariage, il consistait dans la remise d'une faible somme et de quelques chèvres au père ou au mari de la femme ; des anciens étaient témoins ; mais aucune pièce écrite ne constatait cette sorte d'union, aucune consécration religieuse n'y était attachée, et les femmes étaient échangées comme des bêtes de somme avec une facilité, une promiscuité révoltante. Grâce aux Souïas, le mariage devint un acte légal. Ils prononcèrent, en présence des parties et des témoins, les paroles sacrées du Coran ; ils apprirent aux Chawï que la loi religieuse mettait un frein aux caprices brutaux de l'homme. Il est vrai que la règle islamique est elle-même bien imparfaite et que, dans la pratique, ces *tolba* qui recevaient de l'argent pour écrire les actes de mariage et de divorce, gagnaient d'autant plus qu'ils mariaient et démariaient davantage ; mais ces imperfections n'empêchèrent pas que la condition de la femme fût, grâce à eux, sensiblement améliorée.

On ne saurait omettre non plus leur influence dans chaque délibération des assemblées de village en matière d'injures, de coups, de vols et d'homicides. Il est peu probable qu'ils tinssent registre de coutumes ; mais on faisait appel à leur souvenir, car ils assistaient à toutes les réunions. Je n'insisterai pas sur les coutumes du Chechar, analogues à celles de l'Oued Abdi. L'assemblée des anciens était maîtresse souveraine dans chaque village : elle jugeait en dernier ressort et exécutait elle-même ses décisions. Le voleur était tenu de lui offrir une *diffa*, après avoir restitué la chose volée ; les anciens prélevaient une forte amende dans le cas de coups et blessures ; enfin c'étaient eux-mêmes qui ravageaient les biens du meurtrier. Ce dernier s'exilait deux ans, puis revenait s'offrir aux parents de la victime, portant une certaine somme d'argent sur la tête. Il s'inclinait devant eux et leur disait : « Prenez ma tête. » Le plus souvent on prenait l'argent.

Le rôle des Souïas (1) est terminé depuis que nous avons établi la paix et soumis les indigènes au cadi musulman. Presque tous

(1) Il faut lire *Souïar* et non *Souïas.* C'est de ce nom qu'est dérivé celui de l'oasis de Ciar.

sont misérables ; mais ils jouissent encore d'une certaine considération, et, dispersés parmi les Beni-Barbar, les Oulad Sultan, les Oulad Omran, ils relient en quelque sorte ces groupes autrefois hostiles par des liens invisibles. Ils occupent une dizaine de maisons dans le village d'El-Amra, chez les Beni-Barbar ; quatre maisons à Taberdega, chez les Maafa ; trois à Djellal, chez les Oulad Omran. On en trouve à Tboïou Ahmed. D'autres sont mêlés aux Maafa de l'Oued Nini et de Aïn Sedjera. Ils possèdent une grande tente dans la Chebka des Sellaoua, à Temlouka. Enfin deux Souïas, deux frères, habitent Tébessa.

Cet exposé général des partis et des luttes dans le Djebel Chechar nous permet d'aborder l'étude de chaque peuplade en particulier. J'ai recueilli les renseignements qui vont suivre, comme ceux qui précèdent, de la bouche des indigènes. Ils sont plus ou moins complets, suivant l'intelligence et la complaisance de mes témoins ; mais je les ai contrôlés plusieurs fois, et j'en puis garantir l'exactitude.

Les Beni-Barbar

Revenons au moment où les Beni-Barbar abandonnèrent Tizigrarine l'ancien pour s'établir sur le nouveau Tizigrarine, et luttèrent contre les Romains de Countro. Et d'abord, comment expliquer que cette fraction zénatienne soit seule désignée par ce nom : Beni-Barbar ? Ce n'est pas le lieu de rechercher des parentés lointaines entre nos Beni-Barbar et les Berber du Maroc ou les Barabra de la Haute-Égypte. Il suffit de constater que le nom est évidemment très-ancien. Nous pensons qu'on en doit rechercher l'origine à l'époque de l'occupation romaine. Les Romains désignaient les indigènes par le nom collectif de *Mauri* ou *Barbari*. On peut admettre que la fraction qui habitait l'Oued Bedjer a retenu de préférence cette dénomination à cause de l'opposition déjà signalée entre elle et les colons romains qu'elle s'est assimilés. Le même phénomène s'est produit en France, où le nom de Normands, d'un usage très-général au moyen-âge, s'est localisé dans notre Normandie. Les Berbères de l'Oued Bedjer se hâtent de se dire Zenata, lorsqu'on les interroge de plus près ; il est même très-probable que, dans l'antiquité, ils se distinguaient des autres membres de la grande famille berbère par ce nom de Zenata ; mais les Romains ne prenaient pas garde à cette distinction. Ils appliquaient le nom collectif de la race aux indigènes de l'Oued Bedjer, et ces derniers n'ont fait aucune difficulté pour se l'approprier.

Le rocher du nouveau Tizigrarine sur lequel ils s'établirent peut-être depuis le VIIIe siècle, mérite une description spéciale. Il est le type des Guelaâ du Djebel Chechar qui, bâties suivant la nature du sol, diffèrent des villages des Oulad Abdi et des Oulad Daoud, aussi bien que de la Mestaoua, du Djaafa et de la Guelaâ des Oulad bou Ralem.

Le Djaafa, qui est l'Aurès des anciens, la Mestaoua, qui s'élève comme une colonne tronquée au-dessus de la plaine de Zana, enfin la Guelaâ ou Kala des Oulad bou Ralem en Tunisie, sont des montagnes isolées, terminées par des plateaux en forme de table. Ces plateaux sont très-faciles à défendre, étant entourés de falaises abruptes. On y trouve des sources ou des puits ; une tribu entière peut s'y tenir à l'aise. Ce sont des places de refuge, utiles dans les temps de révolte générale. On y trouve souvent un village, un large emplacement pour les troupeaux. Un seul passage y donne accès, facile à boucher et à défendre. La Guelaâ de l'Aurès (Djaafa) a été prise et détruite par Solomon ; nous avons ruiné la Mestaoua ; la Kala des Oulad bou Ralem sert encore de retraite à tous les mécontents d'alentour. J'ai visité en détail la Mestaoua, le Djaafa, et vu d'assez près la Kala des Oulad bou Ralem. Ces trois montagnes ont la même forme et la même destination historique. — Les villages des Oulad Daoud et des Oulad Abdi sont bâtis sur des pitons et affectent une forme circulaire. Ils sont bien situés, mais on ne saurait les comparer à ces grandes forteresses nationales que nous venons de décrire. Ce sont de petits magasins qui se protégent mutuellement par leur proximité. Le pays ne permettait pas une meilleure défense aux indigènes ; car la montagne, qui suit le cours de l'Oued Abdi et de l'Oued el Abiod, n'est découpée qu'à mi-hauteur en mamelons distincts. — Le Djebel Chechar nous offre une forme inter-

médiaire. Je ne saurais trop insister sur l'action des eaux dans les strates calcaires dont il se compose : il en est résulté des blocs énormes séparés du reste de la montagne, de beaucoup moins élevés que le Djaafa, mais presque aussi difficiles d'accès. On ne monte au village qu'ils supportent que par un seul passage ; leurs flancs sont exactement perpendiculaires ; mais au lieu d'une tribu, ils ne peuvent recevoir qu'une fraction, et un troupeau nombreux y serait mal à l'aise.

Le nouveau Tizigrarine, cette très-ancienne Guelâa de l'Oued Bedjer, est encore habité, tandis que Countro et Thakelèt-Alemmouch sont abandonnés depuis longtemps. La construction des demeures et les mœurs des derniers habitants qui l'occupent nous rendent sensible la vie des Berbers au moyen-âge. Il offre de loin l'aspect d'une grosse roche dentelée, inabordable. On la contourne en venant d'El-Amra, et l'on y découvre du côté de l'ouest une fissure dans laquelle les Berbers s'engagent avec leurs mulets le long d'une sorte d'escalier poli et dangereux. Cet escalier aboutit à une porte. On s'avance ensuite dans un couloir étroit surplombé de hauts rochers perpendiculaires, puis on débouche sur une petite place aérienne entourée de masures et bordée de grosses pierres qui forment parapet. Le seule vue du bord de ce parapet donne le vertige. On peut monter encore plus haut au-dessus de deux pointes de rochers qui dominent la place. Le petit chemin s'aventure sur le toit des maisons, sur le bord de l'abîme, sur des pierres extérieures au roc et supportées par des perches. Partout, dans les coins les moins accessibles, on voit des maisons suspendues comme des nids d'hirondelles ; presque toutes sont bâties dans les cannelures de la roche, ou mieux elles consistent dans l'intérieur même des cannelures revêtues de petits murs. Les habitants ont enfoncé des perches dans les fissures qui séparent les strates, ils ont étendu des bâtons en travers sur ces perches et les ont recouverts de grosses pierres. Voilà l'escalier extérieur qui serpente en dehors du rocher et sur lequel femmes, enfants, animaux marchent sans crainte. Une portion de strie sert de grenier, une autre d'écurie, une autre de chambre ; une centaine d'habitants vivent dans ces singulières demeures. Tizigrarine n'a ni source ni puits ;

les femmes doivent descendre tous les jours à quatre kilomètres de là jusqu'à la rivière, pour remplir leurs outres, et tous les soirs aussi on ramène les chèvres, les ânes et les mulets dans la Guelâa ; mais quelle sécurité, et comme les gens de Tizigrarine défiaient toutes les forces humaines dans les temps barbares !

Là seulement on comprend comment les Berbers de l'antiquité et du moyen-âge avaient pu s'installer dans les stries du Chechar ; on y conçoit aussi quelle dut être la puissance des Beni-Barbar, au lendemain de leur victoire sur les Aït Rejemis, car leur Guelâa est certainement la plus forte de toute la contrée. Leurs souvenirs sont tellement confus qu'il est impossible de savoir à quel moment ils furent le plus puissants, ni quelles péripéties ils subirent. Ils ont dominé certainement dans les vallées de l'Oued Ferroudj, de l'Oued Djellal et de l'Oued el Arab, c'est-à-dire dans le centre et l'ouest du Djebel Chechar. La preuve en est que l'Oued Ferrouj leur a été enlevé récemment, que l'Oued Djellal venait d'être abandonné par eux quand les Oulad Amran l'occupèrent, enfin que les Beni Melloul, grands ennemis des Achèches et possesseurs de quelques *Tirezza* de l'Oued el Arab, déclarent eux-mêmes avoir été vassaux des Beni-Barbar. Leur domination ancienne dans l'Oued Bedjer est plus contestable. Les Nememcha, les Chabbia, les Oulad Khiar paraissent avoir exploité régulièrement cette vallée bien avant que les gens de Tizigrarine y descendissent. L'Oued Bedjer n'appartint réellement aux Beni-Barbar qu'après le départ des Oulad Khiar. Jusque-là il est probable qu'ils avaient dépendu des dominateurs de l'Oued, tandis qu'ils exerçaient dans l'ouest une sorte de suprématie. Tizigrarine manque d'eau, comme nous l'avons dit, et les habitants de ce rocher meurent de soif s'ils ne peuvent puiser à la rivière. Ils se hâtèrent de bâtir ou de reconstruire dans l'Oued Bedjer les villages de Zawia, d'El-Amra, des Ouendoura et de Ciar.

Zawia s'est élevée sur l'emplacement de Badove. On y trouve une trentaine de masures occupées par des Chabbia autour d'une koubba. Le contraste est pénible entre ces masures misérables et la forêt d'oliviers qui les enveloppe, souvenir vivant de l'ancienne civilisation. Il est possible que les Chabbia aient eu la

sans exception ont habité le rocher de Tizigrarine ; la division n'a pu se produire qu'au moment où ils se sont répandus le long de l'Oued Bedjer.

Cette émigration ne fut pas seulement individuelle : des fractions entières quittèrent le Djebel Chechar. Les Oulad Inoublen, les Beni-Oussaït, les Zouarrâ, se dirigèrent vers le nord, accrus de quelques tentes des Oulad Boukra, des Oulad Braham, des Temalla, des Ferachna et des Alalla. La plupart s'arrêtèrent chez leurs alliés les Harakta, qui d'ailleurs accueillaient tous les étrangers, et se fixèrent dans le Djebel Tafreut, du côté de la Sbikhra. Ils y résident encore. Ce sont presque tous les Oulad Inoublen et les Beni Oussaït des Oulad Boukra, des Alalla, des Temalla et des Oulad Braham. Le Tafreut, posé comme en travers des passes qui conduisent de la plaine de Baraï et d'Aïn Beïda vers l'Aurès et l'Oued el Arab, était alternativement envahi par les Amamra et les Harakta, au moment où les Beni-Barbar y vinrent. Il était difficile de s'y maintenir, et c'est peut-être à cause des dangers de la situation que les Harakta laissèrent leurs alliés y dresser leurs tentes. Les nouveaux venus furent en effet le boulevard des Harakta du côté de la Sbikhra pendant le dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième. La fortune les a récompensés en laissant entre leurs mains la portion du Tafreut la plus riche en eaux et en pâturages, pays recherché de toute antiquité, couvert de tombeaux mégalithiques et de ruines romaines converties en redoutes byzantines (***Bel Kitan Tahtani*** et ***Faugiani***, ***Mogrinat***, ***Etankouden***, ***Bou Tebina***, ***Imetterchou***). On compte dans le Tafreut 360 tentes des Beni-Barbar.

J'ai remarqué dans ce groupe plus de blonds que dans le Djebel Chechar ; mais je n'oserais affirmer que les blonds soient en majorité chez les ***Inoublen***. La seule particularité intéressante à noter chez ces derniers est qu'ils pratiquent presque tous l'art de la médecine, souvent avec succès. D'ailleurs les Beni Oussaït comptent aussi des médecins recommandables. Je puis fournir à ce sujet des renseignements curieux que m'ont communiqués les indigènes.

Les Beni-Barbar du Tafreut, comme tous les Zenata et en

général tous les montagnards de l'Aurès et de l'Ahmar Khaddou, ignorent l'art de guérir la fièvre, les affections pulmonaires, la dyssenterie et autres maladies intérieures. Ils se contentent, dans le cas de fièvre, par exemple, des pratiques les plus grossières : un écrivain trace des caractères cabalistiques sur des pelures d'oignon, et le malade en jette une tous les jours en prononçant certaines paroles. Dans le cas d'épuisement, regardé comme une possession du mauvais esprit, on promène sur la tête du malade une poule noire, et il guérit, si la poule meurt dans des convulsions. Il n'en est pas de même pour les coups et blessures et principalement les fractures des os. Les Beni-Barbar connaissent l'art de réunir et d'assujettir par des éclisses les os d'une jambe ou d'un bras brisé. Ils pratiquent cette opération avec tant de sûreté que nos médecins s'en étonnent. Le cheikh des Beni-Oussaït racontait devant moi qu'ayant eu un bras cassé par une balle, il s'était refusé à l'amputation dans un hôpital français, et avait été guéri très-promptement par un de ses compatriotes. Nous sommes encore plus surpris de l'adresse avec laquelle ils opèrent la trépanation du crâne. Au temps d'Ahmed Bey, Ahmed ben Belgassem, chirurgien, était particulièrement renommé dans le Tafreut, et les Turcs avaient souvent recours à lui. Le Bey l'avait exempté d'impôt, comme un marabout, et lui avait fait présent d'un instrument de chirurgie enveloppé dans une gaîne d'argent. Cet instrument, conservé dans une boîte, et que j'ai vu entre les mains du petit-fils d'Ahmed ben Belgassem, est précisément la tréfine qui sert à la trépanation. Il consiste en une tige d'acier longue de 10 centimètres environ, taillée en pointe aiguë, et solidement emmanchée dans une petite poignée en bois. Le médecin commence par inciser la peau en croix ; il la relève et juge à la coloration de l'os si le feuillet supérieur du crâne est seul brisé, ou s'ils le sont tous deux. Cela fait, il applique la pointe de son instrument à une certaine distance de la fracture et *vrille* (بيرم) jusqu'à ce que l'acier pénètre à la profondeur voulue. Cette opération extrêmement dangereuse est répétée tout autour de la fracture. On remplit ensuite les trous ainsi pratiqués de beurre et de quelques herbes pilées. Quinze jours après, l'os se détache comme de lui-même, et une peau

nouvelle s'étend en-dessus de la cervelle qu'elle protége suffisamment. Il est très-fréquent de voir des hommes trépanés, et les indigènes ne s'effraient pas d'un coup violent sur le crâne. Aussi, dans les coutumes, « *casser la tête* » ne coûte guère plus que briser les dents.

Le reste de l'émigration des Beni-Barbar poussa plus loin que le Tafreut des Harakta; tous les Zouarra, quelques Inoublen des Ferachna, des Oulad Ahmed, des Oulad Braham et des Beni-Oussaït allèrent jusqu'à Madaure, et s'établirent dans une longue plaine qui s'étend au nord de cette vieille ville romaine, entre le chemin de Thagaste et celui de Thuburs. Là, ils étaient voisins de leurs frères, les Oulad Khiar, et de leurs alliés, les Hamencha. Ils vécurent dans des conditions analogues à celles des Barbar du Tafreut; leur nouvelle patrie était pluvieuse, l'hiver, boisée, et les moissons y abondaient; mais il fallut qu'ils prissent part à toutes les querelles qui divisaient les Maatha, les Hamencha, les Harakta, les Sedrata, et ils furent toujours en trop petit nombre pour exercer une action indépendante.

Ces trois groupes inégaux, Beni-Barbar du Chechar, du Tafreut et de Madaure, communiquent sans cesse. J'ai complété sans difficulté dans le Chechar des renseignements pris à Madaure; quelques indigènes sont propriétaires à la fois dans le Tafreut et à Tizigrarine.

E. MASQUERAY.

(A suivre.)



ALGER

Étude archéologique et topographique sur cette ville, aux époques romaine (Icosium), arabe (Djezaïr Beni-Maz'renna) et turque (El-Djezaïr)

(Suite. — Voir les nos 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119-120 et 121)

SECTION IIIe

OUVRAGES EXTÉRIEURS

CHAPITRE Ier

FORTS ET BATTERIES AU NORD D'ALGER

L'angle N.-O. de la ville ne fut défendu, pendant plusieurs siècles, que par la petite batterie de Hammam-el-Malah qui faisait partie de l'enceinte fortifiée et était très-insuffisante pour couvrir le front de mer fort dégarni de défenses en cet endroit. Vers 1803, Mustapha Pacha, qui montrait une sollicitude toute particulière pour l'embellissement de la ville et le développement de ses fortifications, reconnut la faiblesse de ce point. Il y fit élever un fort qui appuyait la gauche de la marine, qu'on aurait pu prendre à revers dans cette partie, et qui soutenait très-efficacement le *Fort des 24 Heures* et les batteries de côte. Ce nouvel ouvrage,

qui n'était séparé de la ville que par la largeur du fossé, occupa l'emplacement de la *Mezebela* (المزبلة) ou dépôt des immondices. Par suite on lui donnait le nom de *Bordj el Mezebela* ou de *Bordj Ezzoubia* (برج الزوبية, Fort des ordures), concurremment avec celui de *Bordj el Djedid* (برج الجديد, le Fort-Neuf) que nous lui avons conservé et qu'il partageait avec l'un des ouvrages du môle. Plaqué contre un talus et appuyant sa base sur une petite plage, il avait une porte à chacun de ses deux étages et dans sa partie inférieure une poterne donnant sur le rivage et permettant de haler les chaloupes canonnières dans un vaste magasin voûté où on les enfermait, lorsque les circonstances n'exigeaient pas leur mise à l'eau. Du côté de la mer, c'est-à-dire au N.-E., le fort présentait un front de 14 canons à l'étage supérieur et de 9 pièces à l'étage inférieur, lequel était casematé ; il avait deux embrasures hautes vers la campagne, au N.-O., et deux embrasures hautes vers la ville, au S.-O., lesquelles prenaient en écharpe le chemin conduisant à la Porte du Ruisseau (Bab-el-Oued). On peut s'assurer par une inspection des lieux de l'exactitude de cette énumération. C'est donc fautivement que le plan de 1832 indique 15 embrasures sur la mer et 2 vers la campagne.

Le commandant Boutin dit de ce fort, en 1808, qu'il était à peine achevé et qu'il n'était pas encore armé. Il lui donne 18 embrasures inférieures, ce qui est évidemment une erreur.

La porte de l'étage supérieur est surmontée d'une inscription turque dont voici le texte et la traduction, d'après feu Mohammed ben Otsman Khodja :

هركون مركات وهم وزير پرسخا
امرايدوب برج انشاى ايلدينك بخت
قيل تماشا مصطفى پاشا يچوزايله دعا
اتميه مولا سمند زيزد ولتزنى ورخت
سنة ١٢١٧

« Lorsqu'il eut ordonné la construction de ce fort béni, ...

» celui-ci devint chaque jour le but de ses promenades, bien
» qu'il soit un vizir magnanime. »

« Admire et fais une prière, ne fût-elle que d'un seul mot, » pour Mustapha Pacha ∴ qui du haut de la selle de son cour- » sier dirige les embellissements de son royaume. J'ai mis la » date où elle (cette inscription) a été datée, année 1217. » (Du 4 mai 1802 au 22 avril 1803).

Le pacha Mustapha possédait à un haut degré l'amour des travaux et de la bâtisse : il a construit plusieurs belles maisons en ville, a créé la magnifique et immense propriété appelée par nous Mustapha-Pacha et qui a donné son nom au quartier, et il a bâti, reconstruit ou réparé plusieurs forts. Doué de beaucoup d'activité, il surveillait lui-même l'exécution de ses ordres. La construction du *Fort-neuf* était d'une manière particulière l'objet de sa sollicitude. Je tiens de M. Mohammed ben Mustapha, actuellement cadi hanéfite d'Alger, et qui à cette époque était fort jeune, que tous les jours Mustapha Pacha, montant un beau cheval blanc, passait dans la rue Bab-el-Oued pour aller inspecter les travaux. « La première fois que je le vis, m'a » raconté ce magistrat, j'étais avec mon père dans la boutique » d'un barbier de ses amis. Je me précipitai sur la porte en » étendant la main vers le souverain et en criant : *Papa, c'est* » *celui-là le Pacha ?* Mon père tremblait que mon irrévérence » n'attirât quelqu'orage sur ma tête et sur la sienne. Mais Mus- » tapha daigna me sourire gracieusement en me faisant un geste » amical et continua sa route. »

On trouve des preuves de cette tendresse exceptionnelle de Mustapha pour le *Fort-neuf* dans plusieurs actes relatifs à des largesses faites par ce pacha au profit de sa nouvelle création. Voici la traduction de l'un de ces documents :

Louange à Dieu ! Après que l'honorable, très-glorieux, vertueux et très-fortuné seigneur Mustapha, Pacha actuel, fils de celui qui a été l'objet de la miséricorde du Vivant, du Subsistant, le seigneur Ibrahim, mentionné dans l'acte que celui-ci entoure, eût été établi propriétaire de la totalité de la boutique

située à *Essagha*, la seconde, à droite, en venant de la rue étroite qui conduit à la rue d'*El-Ferariya*, laquelle est mentionnée avec lui dans le dit acte, ainsi que cela résulte de la teneur de cette pièce. Établissement complet. Et en cet état de choses, actuellement le seigneur Mustapha Pacha sus-nommé, après les deux témoins du présent en témoignage contre lui-même, déclarant par l'organe de son *teurdjman*, le Sid'Abdéraman, nommé avec lui dans le dit acte, qu'il faisait abandon de la boutique sus-désignée au palais du gouvernement élevé actuel, à la condition que les produits seront dépensés pour les besoins du fort dont il a fait surgir la construction et dont il a élevé les parvis, situé hors la Porte du Ruisseau (Bab-el-Oued), l'une des portes d'Alger la bien gardée par Dieu Très-Haut, au-dessus d'un dépôt d'immondices (*mezebela*) qui se trouve là, et seront affectés à l'achat de l'huile, du pain, des nattes et des autres objets qui seront nécessaires, ainsi que c'est l'ancien usage dans les forts de la dite ville. — Cession complète, et que les deux témoins du présent ont recueillie de lui par l'organe de qui a été nommé. — En agissant ainsi, il a eu en vue la face du Dieu sublime et a espéré les récompenses immenses, car Dieu récompense ceux qui font l'aumône et ne laisse point faillir le salaire de ceux qui pratiquent les bonnes œuvres. De même le seigneur Mustapha, sus-nommé, avait déjà fait abandon au palais du gouvernement, élevé susdit, de la totalité de deux boutiques pour subvenir aux besoins du dit fort, comme il a été dit, et le rendre utile au pays et aux hommes, ainsi que tout est mentionné et entièrement expliqué dans deux actes dont les deux témoins ont pris connaissance, etc.

A la date des derniers jours de Saphar, le bon de l'année 1219 (du 1er au 9 juin 1804).

Suivent les signatures des deux assesseurs.

A 125 mètres au N. du Fort-neuf, se trouvait la batterie dite *Toppanet-Ettabia*, que le plan de 1832 indique comme ayant 11 embrasures, ce qui est conforme aux renseignements fournis par les indigènes, laquelle est maintenant comprise dans les nouveaux remparts. Ensuite venait *Toppanet el Hamra*

(طبانة الحمراء, la batterie rouge), distante de la précédente d'environ 30 mètres, qui offrait 8 embrasures, d'après le plan de 1832 et les indigènes, et qui a été englobée par la nouvelle enceinte.

En arrière de cette dernière batterie, à 190 mètres de la côte, à 290 mètres de la grande plage, et à 250 mètres de la porte du Ruisseau (Bab-el-Oued), s'élevait sur un monticule de calcaire dominant de vastes cimetières le *Fort des Vingt-Quatre Heures*, appelé par les indigènes en dernier lieu *Bordj Setti Taklilt* (ستى تاكليلت, Dame négresse), d'une maraboute kabyle qui, d'après la tradition, était inhumée sous un banc en maçonnerie placé dans le vestibule, au-dessous d'un arceau surmonté, d'un côté, d'une petite niche creusée dans la muraille et indiquant l'endroit où reposait la tête de la défunte. Lors de la démolition du fort, il n'a été trouvé ni ossements sous le banc, ni tête sous la niche. Ces restes avaient peut-être été enlevés pendant l'occupation française.

L'historien espagnol Haedo donne les renseignements suivants sur ce fort :

« La fortification et la principale défense de cette ville résident en trois forts ou fortifications que les Maures appellent *Borjios* (1), et que les Turcs ont fait là, depuis peu d'années, non loin de ses murs; le premier desquels, en commençant une autre fois comme précédemment par la porte de Babaluette (Bab-el-Oued) et à main droite de la ville, est celui que tous nomment communément le *Burjio* ou fort d'Euldj Ali ; celui-ci s'élève hors de la porte Babaluette, à 370 pas vers le couchant, assis sur un petit rocher que la nature a créé là ; il est de forme quadrangulaire et avec quatre pointes ; celle qui répond à la ville qui se trouve en arrière, n'a ni casemate, ni embrasure, mais un simple parapet. Chacune des trois autres pointes ou angles a des casemates, et toutes ont des embrasures. L'angle qui répond au nord n'a pas, en bas, plus d'une embrasure ; mais aux deux autres, c'est-à-dire à celui qui regarde vers le couchant aussi bien qu'à

(1) برج pl. ابراج *bordj, fort*.

celui qui correspond au midi, il y a deux embrasures en bas pour chacun, et en haut, aux parapets, il y a, en chaque pointe ou angle, trois embrasures. La cour ou place de ce fort a jusqu'à 30 pas en travers ou de diamètre ; elle est toute terrassée en terre-plein et a au milieu une citerne bien conditionnée. Ce fort a jusqu'à huit piéces d'artillerie moyenne et ne possède aucun fossé ni en dedans, ni au dehors. Ochali (Euldj Ali), étant roi d'Alger, fit construire ce fort, en l'année du Seigneur 1569, dans le but de défendre une petite plage découverte, sise à 360 pas au-delà du fort, vers le nord-ouest, où les navires à rames peuvent accoster la terre et débarquer des gens de guerre. Ce fort a un grand défaut, comme tous les autres d'Alger : plusieurs lieux élevés le commandent à main gauche vers le midi, et de deux monticules qui se trouvent à 100 et à 150 pas il peut être battu avec beaucoup de facilité et sans que les ennemis reçoivent aucun mal ; et même, comme de ces mêmes hauteurs on découvre tout le chemin qui de la ville va au fort, de la même batterie avec laquelle on battrait de cet endroit le fort, on pourrait couper et empêcher tout secours d'hommes envoyés de la ville au fort. »

Sur la porte de ce fort était placée l'inscription turque ci-après, laquelle a été transportée au Musée public d'Alger, au catalogue duquel elle figure sous le numéro 29 :

خرج ایدوب حق یولنه مال وزیر اعظم
یاپدی بوسوري جزایرده متیز واعلا
شویله بالاتر اولوب کردون همسر اولهش
اراسك روي زمینی بولیمز سن هھتا
نامی یاد اولمغیچون دیدي مدامی تاریخ
یاپدی بو قلعة مرعی محمد باشایی
سنة ۹۷٦

Je traduis ainsi, d'après feu Mohammed ben Otsman Khodja :

« Un très-grand vizir, donnant un légitime emploi à sa fortune, .·. a doté Alger de cette forteresse élevée et redoutable.

« La hauteur de cette construction imposante est si grande qu'elle égale celle du firmament. .·. A la surface de la terre, il n'en existe pas de semblable.

« Pour perpétuer, dit-il, son nom et l'époque (de son règne), .·. Mohammed Pacha, protégé de Dieu, éleva cette forteresse, année 975. »

L'année hégirienne 975 a commencé le 8 juillet 1567 et fini le 25 juin 1568.

Cette inscription attribue la construction du fort en question à Mohammed Pacha qui gouverna Alger du 8 janvier 1567 au mois de mars 1568 et qui fut le premier des gouverneurs généraux, envoyés par la Porte, qui s'occupa sérieusement de fortifier cette place, alors très-faible en elle-même. Elle semble, dès lors, en contradiction avec les assertions de Haedo. Mais ce désaccord est facile à expliquer. Il paraît probable, en effet, que Mohammed Pacha, dont le commandement fut très-court, eut l'initiative de la création de ce fort, mais que les travaux ne furent achevés que longtemps après, sous le gouvernement d'El Hadj Ali Pacha, *el euldj* (l'esclave chrétien converti à l'islamisme), *el fortas* (le teigneux). Si le nom de celui-ci ne figure pas sur l'inscription, c'est que ce pacha eut de sérieux démêlés avec les janissaires dont il ne payait pas la solde avec exactitude, et qu'il fut obligé, pour éviter d'être assassiné, de quitter brusquement Alger en octobre 1569, en laissant pour intérimaire Mami Corso. L'antipathie qu'ils éprouvaient pour El Hadj Ali Pacha dut aider les janissaires à décider, après l'entier achèvement des travaux, qu'en bonne justice l'honneur en revenait à celui qui en avait eu la première idée.

Pendant sa construction, ce fut le théâtre d'un événement dramatique et émouvant, dont le récit nous a été légué par l'historien espagnol Haedo. Un jeune Arabe, pris vers 1540 par la garnison espagnole d'Oran, fut acheté par le vicaire Juan Caro

et devint bientôt chrétien sous le nom de Géronimo. Emmené, à l'âge de huit ans, par des captifs arabes qui s'évadèrent d'Oran pendant une peste qui avait obligé la population à camper aux environs de la ville et dont la violence avait pour résultat de rendre la surveillance moins active, Géronimo reprit la loi et les coutumes de ses compatriotes et vécut ainsi jusqu'à l'âge de 25 ans environ. Mais, en 1559, il revint de lui-même à Oran et embrassa de nouveau le catholicisme. Il se maria et s'enrôla dans les escadrons de campagne. Repris par des corsaires algériens, en 1569, Géronimo fut conduit à Alger et bientôt reconnu. Les oulémas le pressèrent vivement de rentrer dans le sein de l'Islamisme ; mais il résista énergiquement. Informé de ce fait, El Hadj Pacha, renégat calabrais, qui commandait alors Alger, se fit amener Géronimo, le 18 septembre, au fort qu'on élevait hors la porte Bab-el-Oued, et le menaça de l'enterrer vivant dans l'une des caisses à pisé au moyen desquelles se construisaient les murailles de la forteresse. Cette effroyable menace n'ayant pu ébranler la foi de Géronimo, celui-ci fut saisi, couché au fond de la caisse et enseveli sous la terre que des renégats apportèrent et foulèrent sur lui à grands coups de masses. Le martyr resta dans son glorieux sépulcre jusqu'au 27 décembre 1853, jour où il fut trouvé par les Français qui démolissaient, après trois siècles, le fort dont l'une des courtines avait été transformée par le renégat calabrais en instrument de supplice (1).

Dans la relation que Haedo nous a transmise de cet événement, je remarque le passage suivant : « Il (le Pacha) appela un chré-
» tien de ses esclaves, qui était le chef de certains piseurs em-
» ployés aux travaux du bastion, lequel se nomme Maître
» Michael (Michel) et était Navarrais de nation. » Ceci est une nouvelle preuve de ce fait, signalé à plusieurs reprises, que les fortifications et les monuments d'Alger ont été construits en grande partie par des esclaves chrétiens.

Avant l'adoption de la dénomination de *Bordj Setti Taklilt* qui

(1) Voir l'intéressante brochure publiée par Berbrugger, sous le titre de : *Géronimo, le martyr du Fort des Vingt-Quatre Heures*. Alger, Bastide, 1859. — L'Église instruit la cause de Géronimo déclaré Vénérable et placé dans la cathédrale d'Alger.

ne paraît pas remonter au-delà de la fin du XI[e] siècle de l'hégire, les Algériens appelaient ce fort *Bordj El-Hadjali pacha* (le fort d'El Hadj Ali Pacha) et aussi *Bordj Bab-el-Oued* (le fort de la Porte du Ruisseau). Ce dernier nom était également employé par les Européens concurremment avec celui de *Fort des Vingt-Quatre Heures* dont l'étymologie est inconnue.

En 1808, le commandant Boutin donnait les renseignements suivants : « Fort des Vingt-Quatre Heures ou de Babalouet (Bab-
» el-Oued). C'est un petit carré, long, bastionné d'un côté et
» irrégulier des autres ; il n'a point d'embrasures basses. 34 em-
» brasures, 27 canons. »

Cet ouvrage commandait la plage Bab-el-Oued sur laquelle l'ennemi aurait pu débarquer avec quelque facilité, et appuyait les différentes batteries de la côte.

A 200 mètres de *Toppanet-el-Hamra* dont je me suis occupé un peu plus haut, était établie la batterie en fer à cheval dite de *Sidi Ketani*, du nom d'un marabout inhumé non loin de là, laquelle comptait 14 embrasures, d'après le plan de 1832 et la notoriété. Cette batterie qui marque actuellement la limite de la nouvelle enceinte, a été conservée, mais avec de grandes modifications. Elle était appuyée, à une distance de 45 mètres, par une autre batterie de 3 canons qui n'avait pas de nom particulier.

Après la rentrée formée par la plage Bab-el-Oued et dont la batterie en fer à cheval de *Sidi-el-Ketain* occupe le saillant méridional, la côte se relève circulairement en dessinant :

1° Une saillie sur laquelle est établie une batterie offrant 11 embrasures toutes sur la mer, et appelée *Toppanet Aïoun Beni Menad*, de sa proximité de la source de ce nom, où les nègres et négresses vont tous les mercredis sacrifier des poules et se livrer à des pratiques superstitieuses.

2° Une pointe très-prononcée, escarpée, et prolongée en mer par des écueils, sur laquelle est assis le fort appelé par les Européens *Fort des Anglais* et par les Indigènes *Bordj Kalet* (ou *Kamet el foul*), nom qui indique, dit-on, que les fèves atteignaient une grande hauteur dans ce quartier (*Kama* ou *Kala* signifie *coudée*).

Ce fort, petit malgré l'importance de sa position et qui parait très-vieux, est bâti en pierres de taille, moellons bleus et briques. Du côté de la terre, il a 5 embrasures, dont une en retour vers la ville, dans un saillant, et une en retour vers la Pointe Pescade. Dans cette façade qui regarde le S.-O. est la porte à laquelle on parvient au moyen d'un pont en bois, jeté sur un petit fossé, et qui est recouverte d'un petit dôme. Le côté qui fait face à la ville, offre une embrasure, et celui qui correspond au N.-O. vers la Pointe Pescade en compte deux. La façade sur la mer, qui était la plus importante, se trouve masquée aujourd'hui par des constructions qui ne permettent pas de constater le nombre des embrasures; il me paraît cependant qu'elles devaient être au nombre de sept. En avant de cette façade, s'étend un parapet circulaire, beaucoup plus bas que le fort et évidemment plus ancien que lui, qui semble être la batterie qui l'a précédé sur ce promontoire. D'après le commandant Boutin (1808), ce fort, sans batteries basses, avait 22 embrasures et 20 canons en batterie.

Sur la porte du Fort des Anglais était placée une inscription turque en relief qui fut remise, le 30 décembre 1854, par le Service des Contributions diverses au Musée public, sur le catalogue duquel elle porte le nº 31 (épigraphie indigène). En voici le texte et le traduction, d'après feu Mohammed ben Otsman Khodja :

هاتف غيب يويرجه تاريخ ديدى
بوبيت عديم البدلى ايلدى بونده بناسن
برجك راى عاليسى ايلهحاجى علي فى زمان اسماعيل باشا سنة ١٠٨٠

« Un admirateur invisible s'est écrié : la date de ce fort est (renfermée dans les mots) :

« Ceci est un édifice que rien ne saurait remplacer.

« Il a été construit ici,

« D'après l'avis de l'éminent El Hadj Ali, du temps d'Ismaël Pacha (année 1080). »

Le chronogramme indiqué est faux.

L'année hégirienne 1080 a commencé le 1er juin 1669 et fini le 20 mai 1670; quant au dey El Hadj Ali, dont la première mention remonte à 1667, il fut assassiné par la milice turque vers 1672.

Mustapha Pacha projetait de remplacer ce fort par un ouvrage plus important et avait même fait apporter sur les lieux des matériaux dans ce but. Mais son projet ne put se réaliser, bien que deux actes authentiques qu'on trouvera plus loin, en parlent comme d'un fait accompli. En attendant la construction décidée par lui, le Pacha fit établir la fontaine avec abreuvoir, qui existe encore, et une conduite amenant dans le fort, jusqu'alors dépourvu de ce précieux liquide, l'eau d'une source que renfermait une campagne dont il était propriétaire au quartier de Zérara, depuis Vallée des Consuls. Cela résulte de deux actes passés devant le cadi d'Alger, en mai et en juin 1804, et dont voici la traduction :

Louange à Dieu ! Après que notre honorable et magnanime maître, le plus illustre des grands rois, le seigneur Mustapha, pacha actuel, fils de celui auquel le Vivant, le Subsistant a fait miséricorde, le Sid' Ibrahim, mentionné dans l'acte que celui-ci entoure, eût été établi dans la propriété de la totalité d'une boutique mentionnée avec lui dans le dit acte, ainsi qu'il résulte de la teneur de cette pièce, et en cet état de choses, le seigneur Mustapha Pacha, propriétaire sus-nommé, agissant par l'organe de son serviteur le Sid' El Hadj Mohammed, chaouch actuel au palais du gouvernement élevé, fils d'El Hadj el Hadi, après les deux signataires de cet acte en témoignage contre lui-même, déclarant constituer en *habous* et *nakf* à Dieu Très-Haut, et d'une manière exécutoire, la totalité de la dite boutique au profit d'une parcelle de la terre située près de la carrière (*ma'don*) dans le voisinage du fort de *Kanet-el-Foul*, constituée en habous au profit des pauvres des deux (villes) nobles et saintes (La Mecque et Médine), ainsi que cela résulte, etc., et sur laquelle le seigneur Mustapha Pacha, sus-nommé, a fait passer l'eau qu entre dans le fort qu'il a fait construire à *Kanet-el-Foul* et qu

est mentionné ci-dessus (1), et cela à la condition qu'il sera bâti, sur la dite parcelle, des bassins desquels la communauté des musulmans aura la jouissance, soit pour abreuver les animaux, soit pour en faire servir l'eau à tout autre de ses besoins. — Et aussi au profit de la conduite d'eau qui pénètre dans le dit fort, à la condition que chaque année, à partir de la date du présent, il sera prélevé sur les fruits de la dite boutique deux pièces d'or, dites sultanis, qui seront remises à l'administrateur des dits habous, en compensation de la dite parcelle. — Ce qui restera des loyers de cet immeuble, après le prélèvement susdit, sera perçu chaque année par l'administrateur des fontaines en paiement de l'entretien de la conduite d'eau entrant dans le dit fort en maçonnerie, ou toutes autres choses. — Ce habous est complet et perpétuel, durable et éternel ; il ne sera pas modifié ; ses dispositions ne seront l'objet d'aucune altération, jusqu'à ce que Dieu hérite de la terre et de ceux qu'elle porte, et il est le meilleur des héritiers. Celui qui entreprendra de le modifier ou de l'altérer sans motif légal, Dieu lui en demandera compte et en tirera vengeance. Ceux qui ont pratiqué l'arbitraire apprendront quel sera leur châtiment, etc. A la date des premiers jours du mois de Rabi-Elouel de l'année 1219 (du 10 au 19 mai 1804), etc.

Louange à Dieu ! Après que notre honorable, très-élevé, magnanime et très-utile maître, le seigneur Mustapha, Pacha actuel, fils du défunt, auquel le Vivant, le Subsistant a fait miséricorde, le Sid' Ibrahim (que Dieu rafraîchisse son tombeau et lui accorde le paradis pour demeure !), eut élevé *Kalet-el-Foul*, hors de la Porte du Ruisseau (Bab-el-Oued), l'une des portes d'Alger la protégée par Dieu Très-Haut, et dans le voisinage d'*Aguenan* un fort destiné à combattre les ennemis de la religion, les chrétiens, et à fortifier la dite ville contre eux (2). — Parmi les projets formés par le seigneur Mustapha Pacha, sus-nommé, pour se rapprocher de son maître (Dieu) par des bienfaits et en obtenir des rémunérations, se trouvait celui d'amener au dit fort l'eau de la source de la campagne située au quartier de *Zéghara* et connue sous le nom de *Djenet-essenadji*, mentionnée avec lui dans l'acte qui lui est relatif, dont ont pris connaissance les deux témoins du présent, afin que cette eau soit dans l'intérieur du dit fort et que les habitants de ce fort et la communauté des musulmans puissent s'en servir pour satisfaire leur soif, particulièrement en temps de guerre avec les dits ennemis (que Dieu rectifie son jugement, récompense ses œuvres et agrée ses actions !). — Pour faire passer cette eau, il lui était nécessaire d'acheter sur la campagne sise au-dessous de la dite campagne et connue sous le nom de *Djenet ettouil* le terrain nécessaire à l'établissement d'une conduite qui ayant son point de départ au-dessus de la dite campagne, la suivît en descendant sur un faible parcours, et tournât ensuite vers le sud jusqu'à ce qu'elle rencontrât un terrain constitué habous, au profit de la descendance d'El Hadj Abderrahman ben El Ouzzan. Le seigneur Mustapha Pacha, sus-nommé, adressa une demande à ce sujet aux propriétaires de la dite campagne, qui sont : Aziza bent Mustapha Osta Ouali et son fils; le jeune Ismaël, le janissaire ; le tailleur Ben Mustapha, mentionnés, etc. Ceux-ci accueillirent cette demande et lui vendirent le terrain nécessaire pour l'établissement de la conduite destinée à la dite eau, lequel terrain a une largeur de six coudées. Cette vente définitive a été consentie moyennant soixante pièces d'or dites sultanis, et les vendeurs, après avoir reçu cette somme intégralemement et notoirement, ont livré à l'acquéreur l'emplacement de la dite conduite. Ensuite le seigneur Mustapha Pacha, sus-nommé, voulant faire passer la dite conduite de la dite campagne au terrain que le Hadj Abderrhaman ben El Ouzzan, susdit, avait constitué habous à son propre profit et à celui de sa descendance, s'adressa aux dévolutaires actuels, lesquels sont, etc., et leur demanda à établir cette conduite sur le dit terrain et sur un autre terrain constitué en habous à leur profit, etc. Ils accueillirent cette demande et l'autorisèrent à établir la dite conduite d'eau. Cette autorisation est complète et a été recueillie d'eux par les deux signataires du présent. Il leur

(1) Ceci est une flatterie du cadi, qui regardait comme réalisé un projet qui ne devait jamais s'exécuter. Voilà comment on écrit l'histoire ; on ne peut pas plus se fier aux actes authentiques qu'aux autres documents.

(2) Ce n'était qu'un projet qui ne put être réalisé. (Voir la pièce précédente).

paya alors la somme de vingt-deux pièces d'or, dites sultanis, afin qu'ils puissent les utiliser pour l'amélioration des deux terrains précités en fait de cultures et autres choses, et ils reçurent cette somme de lui d'une manière entière et notoire. — Ensuite il voulut faire passer la conduite de la dite parcelle sur un terrain situé sur ce point et constitué en habous au profit de la descendance d'El Hadj Abd Hadi, ex-peseur (*el-ouzzan*), dont les membres actuellement existants sont, etc. Ceux-ci accueillirent la demande qu'il leur adressa et l'autorisèrent à établir cette conduite sur le dit terrain habous, autorisation complète que les deux signataires du présent ont recueillie d'eux. Alors il leur paya également la somme de vingt pièces d'or, dites sultanis, afin qu'ils s'en aident pour améliorer le dit terrain, et ils la reçurent de lui d'une manière complète et notoire. — Ensuite, il désira faire passer la dite conduite sur le terrain dit *Rok'at el Ardj'ouni* constitué en habous au profit de Mohammed le négociant Ben el Hadj Hamida ben el Lamdani et de ses co-propriétaires. Le dit Mohammed, agissant pour lui et ses co-propriétaires et se portant fort pour chacun de ces derniers, lui accorda une autorisation qui fut recueillie par les deux signataires du présent, etc. ; et le Pacha lui remit alors, d'une manière entière et notoire, la somme de seize pièces d'or, dites sultanis, afin qu'il les utilise pour la mise en produit du dit terrain habous. — Ensuite le seigneur Mustapha Pacha, sus-nommé, voulut continuer la dite conduite déjà établie sur la campagne et les terrains précités, sur un terrain constitué en habous au profit des pauvres des deux (villes) nobles et saintes (La Mecque et Médine), etc. L'administrateur des dits habous, lequel est l'honorable et très-noble Sid' El Hadj Ibrahim Khodja, le Turc-Égyptien, fils d'Abderrahman, accueillit sa demande et l'autorisa à établir la prolongation de la dite conduite sur le terrain en question, autorisation complète que les deux signataires du présent ont recueillie de lui ; il reçut ensuite de lui la somme de trente pièces d'or, dites sultanis, pour en faire l'usage déjà énoncé. — En sortant de ce dernier terrain, la dite conduite arrivera au grand chemin qui mène au quartier de *Mers-Eddebban* (le port aux mouches) et de ce chemin parviendra au dit fort. — Que

Dieu lui accorde la victoire et le succès, embellisse son avenir, qu'il le place au nombre des sauvés, lorsqu'il se présentera devant lui au jour du jugement dernier, et qu'il lui assigne le paradis le plus élevé pour demeure ! Il a eu en vue, en agissant ainsi, la face du Dieu sublime, et a espéré ses immenses rétributions, car Dieu rémunère ceux qui font du bien et ne laisse point faillir la récompense des bonnes œuvres, etc. A la date des premiers jours du mois de Safar, le bon de l'année 1219 (du 1er au 9 juin 1804).

Albert Devoulx.

(*A suivre.*)



CORRESPONDANCE

Aumale. — M. Delaporte, géomètre du Service topographique à Aumale, nous adresse la copie d'une nouvelle inscription trouvée dans les ruines d'Aïn-Bessem *(Castellum Auziense)* et ainsi conçue :

D M S

(Deux personnages en pied.)

IVLIVSIAN

VARIVSVIX

ITANNISP

LM LV

Diis Manibus Sacrum. Julius Januarius vixit annis pl(us) *m*(inus) *quinquaginta quinque.*

Cette inscription est gravée sur un cippe à compartiments, ayant 1 mètre de longueur, 0 m. 60 de hauteur et 0 m. 46 de largeur ; les lettres ont 0 m. 03 de hauteur. Ce cippe est actuellement placé sur la margelle du puits de M. Lescoffy, au village d'Aïn-Bessem.

Notre correspondant nous fait parvenir en même temps une nouvelle copie de l'inscription que nous avons publiée à la page 80 de notre livraison de janvier-février 1878. Cette inscription doit être rectifiée et complétée de la manière suivante :

A la 1re ligne, le mot *Memoriæ* est écrit MAEMORIAE. A la 2e ligne, il faut ajouter les lettres DEC* après le mot *Numeriano*. A la 3e ligne, au lieu de *Ovinia*, lisez OMIDIAE EXTRICATAE, les lettres TRI formant monogramme. A la 5e ligne, la pierre porte ADVLESCENTI et non *adolescenti*. Enfin, la première lettre de la 6e ligne est un B, et dans cette même ligne, après *dignissimis*, il faut ajouter SVISSF.

TÉNÈS. — Nous avons reçu également copie de l'inscription que porte un fragment de mosaïque récemment découvert dans cette ville, et nous nous empressons de la publier :

CIVS · DA I I VI
ABO · FIDELES
I·C·O·L·P· MEMO
AM · FELIX
ECIT

Pour tous les articles non signés :
Le Président,
L.-Charles FÉRAUD.



ALGER. — Typ. A. JOURDAN.

FERDJIOUA & ZOUAR'A

—

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 127 et 128)

Bou Akkaz accompagna, en 1851, le général de St-Arnaud dans son expédition dirigée contre les Kabyles du massif montagneux situé entre Constantine, Collo et Gigelli. En deux ou trois circonstances, il se conduisit bravement au milieu de nos soldats. Au retour de cette laborieuse campagne, il était fait officier de la Légion d'honneur ; puis il partait accomplir le pélerinage de la Mecque. Son absence dura quelques mois, et il eut à se louer des égards que, sur nos recommandations, ne cessèrent d'avoir pour lui tous nos agents consulaires français d'Orient avec lesquels il se mit en relations.

Plusieurs années s'écoulèrent après ce qui précède, et les préoccupations des affaires du reste de la province firent maintenir telle quelle l'organisation du Ferdjioua. Bou Akkaz, de son côté, restait inexorable dans sa manière de faire, opposant la force d'inertie à toutes les réformes que nous tentions d'introduire dans son pays. Mais peu à peu les évènements marchèrent, l'esprit public fit des progrès, lents d'abord, bientôt de plus en plus sensibles. Les populations de ces contrées, profitant de la paix

qui les environnait, étendirent leurs relations de tous côtés, virent ce qui se passait chez leurs voisins, et commencèrent à ressentir une certaine lassitude du joug auquel elles étaient soumises et à manifester des idées d'émancipation. Le cheikh du Ferdjioua était un homme actif, intelligent, mais cruel et vindicatif, qui tenait d'une main de fer les rênes de son commandement. Il sentait son pouvoir miné sourdement par la force des choses, il comprenait que tôt ou tard il lui faudrait rentrer dans la voie commune, s'il ne parvenait pas à créer une diversion susceptible d'empêcher ou au moins de retarder une chute qu'il prévoyait. Toujours trop habile pour nous faire une opposition ouverte et déclarée, il comprenait qu'il serait anéanti, s'il cherchait à résister, et que tout acte d'hostilité, eût-il même réussi dans le principe, devait forcément le conduire à sa ruine complète. Son influence cependant ne pouvait se maintenir qu'en écartant soigneusement de nous ses populations et en empêchant toute intervention directe, de notre part, dans son administration. Pour cela il chercha à nous créer le plus d'embarras possible, — en dehors de son commandement, bien entendu, — embarras qu'il nous aidait ensuite à surmonter et dont il paraissait, de cette manière, nous avoir tirés, grâce aux moyens dont il disposait. Il espérait ainsi se rendre indispensable et amener l'autorité à être trop heureuse de se décharger sur lui du soin de garantir l'obéissance de la contrée soumise jusqu'alors à sa direction sans contrôle.

On retrouvait la main dissimulée de Bou Akkaz au fond de toutes les intrigues un peu sérieuses qui se résolvaient tantôt en une levée de boucliers entreprise par certaines tribus, tantôt en manifestations moins belliqueuses mais toujours embarrassantes. Ainsi, lors de l'insurrection du Babor en 1856, dans les troubles de l'Oued-el-Kebir en 1858, le soulèvement du Hodna en 1860, avec le soi-disant chérif Bou Khantach, la révolte d'une partie de la Kabylie orientale, la même année, ainsi que le pillage, dans la même journée, des deux marchés de l'Oued Deheb et du Zouâra situés à plus de quinze lieues de distance l'un de l'autre, toujours, en ces circonstances, reparaissaient les menées occultes du cheikh Bou Akkaz ; quelqu'un de ses serviteurs

fidèles était constamment mêlé à la bagarre. Au milieu de ces commotions, le Ferdjioua ne bougeait pas, la paix continuait à y régner, alors que toutes les contrées environnantes étaient en ébullition. C'était sans cesse la même tactique : causer des troubles au dehors, maintenir le calme au dedans. Les intrigues du cheikh Bou Akkaz étaient surveillées de près. Sa manière de faire était trop évidente pour nous donner le change, mais il eut été dangereux de modifier brusquement nos errements à son égard ; son pouvoir avait jeté de trop profondes racines pour qu'on pût essayer, sans péril, de l'arracher tout d'un coup du sol où il était implanté ; non pas qu'il fût à même de résister longtemps, dans ses montagnes, aux troupes lancées au besoin contre lui, mais sa prise d'armes aurait entraîné celle de plusieurs autres populations de la province, en raison des liens de *sof* existant de temps immémorial entre certaines grandes familles et entre certaines tribus (1). Si Bou Akkaz était abhorré par une partie de ses administrés, il avait su néanmoins se créer parmi eux de nombreux partisans. En faisant habilement jouer le ressort de la religion, il s'était constitué un parti puissant avec lequel il fallait compter et qui aurait été secondé par le parti opposé, bien que celui-ci, las de son autocratie, revendiquât le droit commun. Cela semble étrange et contradictoire, surtout à quiconque ne connaît pas les contrastes des passions du peuple arabe proprement dit — et qui n'a eu de contact qu'avec la race indigène incolore et abatardie des villes, — mais l'expérience a prouvé que celui qui crie le plus fort dans la tribu contre les abus de pouvoir de son chef féodal ou religieux marche le premier à son appel, quand il s'agit de se lever contre le chrétien dominateur. — L'insurrection de 1871-72 nous a fourni des milliers d'exemples de cette mobilité de caractère.

En voulant rester le chef absolu et indépendant du Ferdjioua,

---

(1) Dans le sof de Bou Akkaz étaient : la branche des Oulad El-Hadj Mokrani de la Medjana ; les Oulad Madhi du Hodna ; les Rir'a Guebala de Sétif ; les Bel Kadi de Batna ; les Ben Gana de Biskra ; les Beni Yala et les Beni Aïdel de la Kabylie de Sétif, etc., etc., c'est-à-dire tous ceux qui avaient été jadis les partisans du dernier Bey.

Bou Akkaz se rendait impossible. Tant qu'il conserverait cette position, il ne fallait point songer à exploiter les forêts, les mines et autres richesses du pays montagneux compris entre Sétif et Gijelli. Tout s'y faisait à sa fantaisie. Par un ostracisme incarné, il en écartait soigneusement l'élément européen ; et aurait-il enfin consenti à l'y admettre, que des compagnies industrielles ne se seraient jamais soumises aux volontés, aux caprices de ce chef indigène entiché de préjugés rétrogrades.

Du reste les Européens, par leur présence, auraient gêné et empêché indubitablement une industrie spéciale au Ferdjioua, produisant de gros revenus, mais sévèrement prohibée par nous, et qu'il avait intérêt à conserver : c'était le commerce clandestin de la poudre se fabriquant, de temps immémorial, chez les Arb el Oued qui recelaient même celle apportée en contrebande de la Tunisie ou d'ailleurs. Le Ferdjioua était comme la poudrière de la province, où allaient s'approvisionner les mécontents préparant une révolte, ou bien lorsque le cheikh lui-même, pour faire diversion, expédiait *proprio motu*, sous forme d'encouragement, les munitions nécessaires afin de faire parler la poudre loin de chez lui. Donnez de la poudre au Bédouin le plus pacifique, vous pouvez être certain d'éveiller en lui des idées belliqueuses, sans qu'il soit nécessaire de l'y pousser autrement. Bou Akkaz le savait bien, mais ces moyens surannés, mis en pratique sous les Turcs et au début de notre conquête, nous ne pouvions les tolérer.

Bou Akkaz restait sourd et ne voulait donc comprendre ni nos idées ni le but vers lequel nous tendions. Ses irrégularités en matière d'amendes et d'impôts, les vexations de son makhzen orgueilleux, l'arbitraire de la justice rendue par les cadis sous sa direction discrétionnaire, tout cela mécontentait les Kabyles qui comparaient leur triste situation avec celle plus heureuse de leurs voisins. Aussi des réclamations étaient-elles portées chaque jour par les populations qu'il administrait. Il était à la veille de les voir se soulever contre lui, comme celles de l'Oued el Kebir s'étaient soulevées naguère et pour le même motif contre les Ben Azeddin.

Si Ben Ali Chérif, après des efforts surhumains, après être

passé du conseil à la menace, finit par dessiller les yeux de son beau-père et lui montrer l'abîme qui par ses fautes s'ouvrait sous ses pieds et menaçait de l'engloutir avec tous les siens.

L'heure de la réforme annoncée dix-huit ans auparavant par le duc d'Aumale sonnait enfin. Le mur d'airain qui fermait le Ferdjioua à la civilisation devait être brisé. C'était en 1861 ; l'expédition récente du général Desvaux à travers la Kabylie orientale et jusqu'au littoral avait consolidé la paix dans toute cette région montagneuse. Nous pouvions parler haut et imposer notre volonté. L'affaire, admirablement conduite, amena Bou Akkaz à quitter le commandement actif et à fixer sa résidence à Constantine sous nos yeux. Comme récompense de ses anciens services, il conservait le titre honorifique de cheikh du Ferdjioua ; mais il devait renoncer à toute espèce d'action directe dans l'administration de son pays. Le Ferdjioua était divisé en deux commandements distincts : celui du Ferdjioua, proprement dit et des tribus qui s'y rattachent, et celui du Babor et des Dahemcha. Ces deux tronçons étaient confiés à deux de ses proches parents, Si Ahmed Khodja pour le Ferdjioua et Si Ahmed ben Derradji pour le Babor. Ils devaient exercer l'autorité, mais sous notre direction exclusive, au nom de Bou Akkaz, avec le titre de khalifa. Le 3 novembre 1861 se produisait cette révolution que réclamait depuis si longtemps notre dignité. Elle fait le plus grand honneur au général Desvaux qui la réalisa, et c'est depuis ce jour seulement que le Ferdjioua doit être considéré comme ouvert à l'influence immédiate de la France, au commerce et à l'industrie.

Cette organisation, accueillie avec enthousiasme par les populations, fonctionna sans encombre jusqu'en 1864. L'ancien cheikh du Ferdjioua, toujours grâce aux sages conseils de Si Ben Ali Chérif, son gendre, qui depuis longtemps était entré franchement dans nos idées de progrès, paraissait de son côté en avoir pris résolument son parti. Renonçant à la vie publique, il ne s'occupait, aux yeux de tous, que de ses intérêts privés. Tout faisait donc espérer que la tranquillité se maintiendrait dans le Ferdjioua, puisque la situation nouvelle mettait le comble aux aspirations de la population. Mais vers le milieu du mois de mars arriva à

Constantine la nouvelle de l'insurrection de Oulad Sidi Cheikh, dans la province d'Oran. Quelques jours après, et sans que le moindre symptôme de trouble eût pu éveiller l'attention, une troupe de Kabyles armés descendait, comme une avalanche, des montagnes du Zouar'a et venait saccager et brûler le bordj de Zer'aïa, résidence du caïd de cette tribu, située à peu de distance de la petite ville de Mila. Cette bande de pillards et d'incendiaires se composait surtout de ceux qui avaient mis le plus d'acharnement à se plaindre de leurs chefs les Ben Azeddin. Satisfaction leur avait été accordée récemment, et on voit comment ils se hâtaient d'en exprimer leur reconnaissance.

Après ce coup de main sur Zeraïa, les Kabyles se dispersaient dans la montagne sans faire de nouvelles tentatives. C'était le commencement de l'insurrection de la Kabylie orientale qui devait se prolonger depuis le mois de mars 1864 jusqu'au mois de juin 1865, en passant par diverses péripéties que nous exposerons plus loin en détail. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, et l'on découvrait que l'on se trouvait en présence d'une vaste conspiration dont Bou Akkaz était l'âme. Fatigué du repos forcé auquel il était condamné depuis un an, celui-ci cherchait à recouvrer son ancienne prépondérance et à rentrer sur la scène politique, tout en affectant des allures de paisible rentier qui dissimulaient parfaitement ses menées incendiaires. Si son gendre Ben Ali Cherif eût été près de lui, il eut certainement empêché ces nouvelles folies du vieillard.

Le moment paraissait bien choisi à Bou Akkaz, — qui sait même si le complot n'étendait pas au loin des ramifications ? En effet, en même temps que, dans la province d'Orán, Si Seliman ben Hamza donnait le signal de la révolte qui gagnait bientôt le sud de celle d'Alger et jusqu'au Hodna de Sétif et de Bousâda, toute la Tunisie se mettait également en révolution. Un énergumène, dit Bey el Amma, *le bey du peuple*, était acclamé par les tribus. Tunis, cerné par les rebelles, était menacé au point que les puissances européennes devaient envoyer des bâtiments de guerre à La Goulette pour protéger leurs nationaux. Chez nous le mouvement s'était préparé avec mystère. Dans

l'ancienne rue des Selliers, à Constantine (1), sous la voûte sombre d'un monument romain, existait à cette époque une série de petites boutiques où des Kabyles du Ferdjioua vendaient du savon noir. Un de ces marchands, nommé Amor ben Gettache, était l'âme damnée de Bou Akkaz. C'est là, accroupi sur une natte, que celui-ci se tenait toute la journée, pour se distraire, disait-il, par la vue de la foule d'indigènes circulant sans relâche dans l'étroit carrefour. La vente du savon n'était qu'un prétexte pour appeler tel ou tel passant, et dans le fond obscur de la boutique on aurait pu constater fréquemment des conciliabules à voix basse entre l'ancien cheikh et des inconnus venus de la campagne. Que se disaient-ils, on l'ignorait ; mais on devait bientôt découvrir que c'était dans la modeste échoppe du savonnier, que Bou Akkaz tenait son espèce de quartier-général et tous les fils de l'intrigue ; c'est de là qu'il lançait enfin ses instructions pour révolter la Kabylie.

Bou Akkaz et les Ben Azeddin, les plus puissants chefs de cette région et ennemis autrefois, s'étaient réunis sous l'impulsion d'un même sentiment de haine et de vengeance. Le premier ne pouvait pardonner à la France de lui avoir échangé son espèce de Pachalik du Ferdjioua contre une dignité largement rétribuée, il est vrai, mais purement nominale et exercée sous notre contrôle dans l'enceinte même de Constantine. Il tendait la main aux seconds, furieux de leur côté, comme nous l'exposerons bientôt, de voir leur ancienne influence en Kabylie complétement annihilée. Leurs principaux adeptes étaient les Khouan de l'ordre religieux de Sidi Abd-er-Rahman. Curieux exemple de la versatilité traditionnelle des indigènes : une sorte de réaction fanatique ralliait à Bou Akkaz et aux Ben Azeddin ceux qui leur avaient fait le plus d'opposition en réclamant des réformes administratives, et qu'on aurait crus à jamais partisans du progrès. Un certain Mouley-Mohammed, mokaddem des Khouan du Zoua'ra, après

(1) Ce passage, appelé par les Constantinois *El-Moukof*, a disparu aujourd'hui, ainsi que la ruine romaine du Tétrastyle, par le percement de notre grande rue Nationale qui de la porte Valée aboutit à celle d'El-Kantara. La boutique du savonnier était à quelques pas de l'ancien hôtel d'Orient.

avoir reçu le mot d'ordre dans la boutique du savonnier, entreprenait le mouvement. Au premier coup de feu, les Ben Azeddin devaient se mettre à la tête de leurs contingents, tandis que Bou Akkaz, sortant de Constantine, irait s'installer au milieu du Ferdjioua soulevé, et de là soutiendrait la révolte avec ses silos de poudre et de blé accumulés depuis des années. Mais le signal fut donné, et les grands chefs, qui du fond de leur boutique ou de leur bordj avaient fait jaillir l'étincelle mettant le feu à la Kabylie orientale, n'osaient encore sortir pour aller ouvertement, en rase campagne, dévoiler leurs intentions. Au moment de prendre une résolution suprême, ils avaient un instant d'hésitation. Les contingents kabyles, ne voyant pas venir se mettre à leur tête ces grands personnages qui leur avaient annoncé leur venue, se débandaient après l'attaque de Zeraïa. Pressés par nos goums lancés aussitôt à leur poursuite, ils livraient le mokaddem Mouley Mohammed, jusqu'alors seul chef apparent de l'insurrection.

Néanmoins la capture de cet agent subalterne était loin de calmer l'émotion des tribus qui restaient sur le qui-vive. Il était évident que les chefs réels qui se sentaient compromis allaient chercher à saisir de nouveau l'occasion échappée par leur inaction.

Tous les meneurs secondaires, découverts et pris peu à peu, avaient fait des révélations. Il fallut agir sans retard. Les Ben Azeddin étaient enlevés inopinément dans leur montagne, et Bou Akkaz arrêté dans sa boutique au moment où il allait s'enfuir au Ferdjioua. Il n'était que temps : les relais étaient déjà préparés sur la route (1).

De la Casba de Constantine, où on l'enferma le 11 avril, Bou Akkaz était, par ordre supérieur, dirigé sur la France au mois d'août 1864 et interné à Pau. L'année suivante, l'Empereur graciait généreusement le vieillard et l'autorisait à revenir en Algérie ; mais on lui fixa Alger pour résidence, sa seule présence à

(1) Ces personnages étant associés aux mêmes évènements, nous réservons de plus amples détails à la partie qui sera consacrée plus loin aux Ben Azeddin.

Constantine pouvant provoquer de nouvelles intrigues. Cependant, en novembre 1870, le Commissaire extraordinaire de la République, alors chef de l'Algérie, lui permettait de retourner à Constantine même. C'était bien dangereux, au moment de nos désastres, de ramener un tel homme au foyer de son immense influence. Bou Akkaz heureusement n'était plus l'homme énergique d'autrefois. Faut-il attribuer, comme on l'a dit, à l'expérience et à la sagesse acquise par l'âge son rôle pacifique en cette circonstance ? Ceux qui connaissent l'entêtement de ce vieillard imbu de préjugés pensent autrement. Quoi qu'il en soit, l'âge avait déjà affaibli ses facultés ; comme le voyageur après une longue étape, il n'ambitionnait plus pour lui que le repos du corps et de l'esprit mais il demandait que la haute position qu'il occupait autrefois fût reconstituée en faveur de son fils El-Hadj el Mekki, pâle et frêle jeune homme de vingt ans à peine et sans consistance. Ses démarches dans ce but étaient incessantes auprès du général administrateur (1) et de divers membres du comité de défense institué à Constantine. A ce moment toute la province, du nord au sud, était en feu : l'insurrection avait levé la tête sous toutes les formes, les indigènes étaient debout, leurs chefs annonçaient notre chute et notre expulsion de l'Algérie. Nous en étions revenus aux premiers temps de l'occupation : c'était la conquête à refaire.

Bou Akkaz prétendait que la seule présence de son fils rétablirait le calme au Ferdjioua ; les notables de ce pays, restés fidèles, assuraient que c'était au contraire Bou Akkaz qui pour se rendre indispensable le soulevait par ses intrigues ; et en effet, à la tête du mouvement de ce côté se trouvait le marabout Sidi Sâdoun, le plus chaud partisan de Bou Akkaz. Mais le général Saussier allait bientôt, dans vingt combats successifs, faire éprouver des pertes sérieuses aux insurgés de toute la subdivision de Sétif. Le général de Lacroix complétait cette œuvre de répression en terrifiant ceux chez lesquels il restait encore quelques

(1) Le Gouvernement de la Défense nationale avait envoyé à Constantine, avec le titre de général administrateur de la province, le capitaine d'infanterie Rustant.

velléités de rébellion. Bou Akkaz jugea prudent de ne plus rien demander et d'attendre.

Me parlant un jour de son âge, Bou Akkaz me disait qu'il avait 45 ans environ quand les Français s'emparèrent de Constantine; il serait donc aujourd'hui plus qu'octogénaire. Ce grand et beau vieillard, à longue barbe et moustaches blanches, naguère encore si ferme et si droit à cheval, pendant des journées entières, sans que la fatigue parût l'atteindre, — que certains admirateurs comparaient alors à cause de sa vigueur au vieux numide Massinissa, — n'est plus maintenant que l'ombre de lui-même : courbé par les infirmités, il ne tient plus debout; on doit le hisser sur le bât d'un mulet, quand il veut aller à quelques pas de son domicile.

Dans sa jeunesse il était d'une force proverbiale ; il renversait, dit-on, un bœuf ou un cheval en le saisissant par les jambes de devant. Ses nombreuses aventures galantes n'étaient pas moins réputées. L'immense fortune qu'il possède l'a toujours mis à même d'être large et généreux, mais avec une ostentation étudiée. Les pèlerins, les voyageurs et les quêteurs venant de la Mecque et Médine n'ont jamais été congédiés de chez lui sans la besace pleine. Puissamment riche, l'affectation qu'il mettait à vivre dans l'austérité la plus orthodoxe, les longues années qu'il a passées sans contact direct avec nous, comme mu par un sentiment de répulsion, sont autant de causes expliquant qu'à certaines époques tous les regards parmi les fanatiques se soient dirigés vers lui et qu'il ait été considéré comme le champion prédestiné de la cause indigène. Après s'être décidé à venir à nous, en voyant tomber autour de lui tous ses émules en résistance sur lesquels il s'appuyait, il n'a pas moins continué à personnifier le type du puritain musulman le plus rigide, à rester un homme à part ; convié à une réception officielle, il ne buvait ni ne mangeait, de crainte de se souiller avec les mets ou les rafraîchissements apprêtés par des mains chrétiennes. Sa présence amenait toujours la gène et jetait un froid glacial sur les autres convives musulmans, fascinés sous son regard, n'osant plus bouger et se tenant sur la réserve. Sévère pour lui-même, il ne tolérait aucun écart chez les autres et jamais la moindre familiarité. Je l'ai vu

au Babor par un soleil ardent et dans l'animation d'un combat qui l'un et l'autre contribuaient à dessécher la gorge, préférer souffrir de soif pendant plus d'une demie-journée plutôt que d'approcher ses lèvres de la tasse d'argent pleine d'eau fraîche qu'un spahis lui présentait de notre part. Un bon musulman ne doit boire que dans un vase en terre ou en bois. Cette règle n'est pas toujours observée, il s'en faut; mais il est vrai d'ajouter que dans la tasse qui lui était présentée, le général et ses officiers avaient bu un instant auparavant (1).

Devant son goum qui l'entourait, il affectait de conserver sa dignité, ou pour mieux dire sa pureté. Ce n'est que vers le soir, en approchant d'un gourbi kabyle en cendres, où il aperçut un fond de marmite en terre tout maculé, qu'il se désaltéra, en faisant remplir ce débri repoussant à la source voisine.

Mais tous ces actes de vertu orthodoxe, cette exagération de pratiques austères, très-appréciés sans doute par des fanatiques, ont pour revers de médaille des actes révoltants de cruauté. Bou Akkaz parle sans la moindre émotion, sans le moindre repentir, de la fin tragique de son cousin Derradji qu'il égorgea traîtreusement de sa main, au lendemain de serments solennels de réconciliation. « J'ai vengé la mort de mon père, » dit-il simplement, et à ses yeux cette raison seule doit l'absoudre. Chez un peuple arriéré la peine du talion est en effet chose admise et comme légitime. Mais il est dans son existence d'autres épisodes sanglants qu'on ne saurait excuser. J'en citerai deux entr'autres bien connus et que m'ont confirmé des témoins oculaires qui en étaient encore tout indignés en me les racontant.

Un jour, assis les jambes croisées sur des tapis à la portière de sa tente, Bou Akkaz parlait affaire avec une foule de ses serviteurs accroupis respectueusement en cercle à quelques pas devant lui. Un mendiant en loques, de la catégorie des pauvres

(1) La *tara* ou *satela* est comme un grand bol en métal muni d'une anse. Le cavalier la porte suspendue par un cordon à l'arçon de la selle. Il peut à l'aide de ce cordon puiser de l'eau dans une rivière ou à une source sans descendre de cheval ; puis il donne un mouvement de rotation, comme il le ferait d'une fronde, et cela rafraîchit l'eau.

d'esprit, s'approcha du groupe, et le menton appuyé sur la pomme de son bâton ferré, attendit que le maître eut fini sa conversation.

Donne-moi l'aumône pour l'amour de Dieu, dit-il alors. — Bou Akkaz lui jeta quelques pièces blanches.

« Que Dieu te le rende et te protége ! ajouta le mendiant. O » Ben Achour, tu serais un homme parfait, si tu voulais suivre « mon conseil. »

Bou Akkaz, qui s'attendait sans doute à un compliment, lui répondit : De quoi s'agit-il ? parle.

Eh bien, je constate avec regret que le poil de tes moustaches déborde trop et cache ta bouche. Crois-moi, taille-les à hauteur des lèvres, ce sera plus convenable (1).

Bou Akkaz, froissé de cette remarque étrange, mais judicieuse, faite en public, se fâcha, et quelques serviteurs zélés chassèrent à coups de bâton et de pierres le malencontreux interlocuteur.

Une heure après, Bou Akkaz, à la même place, devant sa tente, prenait son repas du matin. Les mendiants, disent les Arabes, sont comme les chiens ; ils accourent, lorsqu'ils sentent le fumet de la viande cuite, afin d'attraper les os. — Or, au moment où le cheikh rassasié de nourriture venait de boire un bol de petit lait, le mendiant reparaît, se campe en éclatant de rire devant lui et crie :

Vois-tu, Ben Achour, si mon conseil était sage. A chaque poil de ta moustache est suspendu maintenant un caillot de petit lait ; c'est dégoutant ; tu ressembles à un bouc qui a trempé son museau.

Bou Akkaz n'y tenait plus. Le couteau à la main, il se jette d'un bond sur le mendiant, malheureux fou, le renverse, et lui coupe la gorge, devant les assistants terrifiés.

Le cheikh du Ferdjioua achetait tous les nègres qu'on lui amenait pour s'en faire une sorte de garde du corps. Il en avait près

(1) Les Musulmans de l'Afrique septentrionale, c'est-à-dire les Malékites, taillent tous leur moustache de façon à laisser la lèvre supérieure à découvert. — Les Turcs ou Hanefites laissent pousser la leur de façon à couvrir au contraire la bouche, ce qui est en effet gênant et malpropre parfois.

de deux cent à son service à l'époque de sa puissance. Bien qu'il maintînt autour de son territoire comme un cordon préservatif pour empêcher la propagation de nos mesures civilisatrices, on y avait eu connaissance de la publication de la loi interdisant l'esclavage. Or un groupe de huit nègres du Ferdjioua, rêvant la liberté, prit la fuite un jour, espérant se sauver à Constantine. Mais les cavaliers du maître les eurent bientôt rattrapés. Firent-ils à Bou Akkaz une réponse inconvenante, quand on les ramena devant lui, ou bien était-ce un exemple pour prévenir de nouvelles désertions ? Quoi qu'il en soit, les huit nègres, pieds et mains liés, furent couchés par terre, et à un signal tous saignés à la gorge.

Un marabout du pays, indigné de cette action barbare, ne put s'empêcher de dire : *Bou Djenfa* est pis qu'un boucher, car le boucher ne tue qu'un mouton à la fois, et lui en tue huit (1). Le mot est passé à l'état de proverbe.

On comprend qu'en usant de pareils procédés Bou Akkaz eut depuis son avénement au pouvoir, répandu la terreur et par suite le bon ordre dans son petit État, au point qu'une femme, disait-on, pouvait le parcourir seule, une couronne d'or sur la tête. A ce sujet, M. Berbrugger racontait un épisode caractéristique qu'il avait recueilli, il y a une trentaine d'années, pendant un de ses voyages en Kabylie :

« A la suite d'une querelle de ménage assez vive, une femme des montagnes gouvernées par Bou Akkaz, s'était enfuie de chez son mari, et dans sa précipitation elle n'avait pas remarqué que ses mains, ses pieds, son cou et ses oreilles étaient garnis de précieux bijoux bien faits pour tenter les voleurs. Comme elle errait, ainsi parée dans la broussaille, elle rencontra un cavalier armé de toutes pièces qui la somma de lui livrer ses bijoux, si elle ne voulait périr à l'instant même. L'injonction était assez peu rassurante ; cependant la femme se prit à rire aux éclats. Grande surprise du coupeur de chemins, qui renouvela ses menaces sur un mode encore plus formidable et de sa plus grosse

(1) *Bou Djenfa* est encore un des sobriquets donnés à Bou Akkaz dans son pays : il signifie *le gaucher*.

voix. Autre accès de gaîté plus vif que le premier. « Femme, s'écria le routier, comment se fait-il que toi, être faible et pusillanime comme le sont toutes les personnes de ton sexe, tu ne t'épouvantes pas d'un danger très-sérieux et que même tu en fasses un sujet de moquerie ? »

« Ne sais-tu pas, répondit la femme, que nous sommes ici sur le territoire de Bou Akkaz dont la justice ne dort jamais et dont le bras vengeur atteint partout ? Je suis aussi tranquille au milieu de ces broussailles, en présence de tes armes et de tes menaces, que dans le gourbi de mon père. »

Or, ce prétendu malandrin n'était autre que Bou Akkaz lui-même qui avait voulu éprouver cette femme qu'il rencontrait seule et dans une situation si singulière. Charmé de son assurance et flatté de la confiance qu'elle avait en lui, il se fit connaître, l'emmena dans sa *dechera* (village), fit venir le mari qu'il obligea de la répudier, puis il lui choisit un autre époux parmi ses serviteurs les plus riches et les plus dévoués. »

Ainsi que certains personnages de notre moyen-âge, Bou Akkaz affectait de ne savoir ni lire ni écrire. Son cachet seul, apposé sur ses missives, en garantissait l'authenticité. Mais cela encore n'était qu'une ruse. Pendant qu'il était tenu au secret, lors de son arrestation en 1864, il eut besoin de communiquer avec les siens pour des questions importantes de famille. Il réclamait son secrétaire qui seul, disait-il, savait écrire sous sa dictée. Bien convaincu, après deux jours d'attente, que ce secrétaire ne communiquerait pas avec lui, il finit par demander une plume et du papier, et il écrivit ..... comme il avait écrit naguère les missives dont les effets avaient motivé son arrestation.

Sa correspondance était d'un style pouvant servir de modèle au plus fin diplomate. Selon certaine expression triviale : — il parlait beaucoup pour ne rien dire, — surtout il ne s'engageait jamais à rien.

Dans sa longue existence, Bou Akkaz a épousé un nombre considérable de femmes qui lui ont donné une cinquantaine d'enfants. Un seul garçon a survécu sur les *trente-cinq* fils qu'il a eus, c'est le jeune El Hadj el Mekki, pour lequel son père ambitionnait la succession au commandement du Ferdjioua. Ses filles sont mariées, l'une à Si ben Ali Chérif, le marabout de Chellata, l'autre à Ahmed ben Derradji, parent des Ben Achour, qui fut un instant caïd du Babor.

Les autres représentants de la famille les plus en évidence sont :

1° Ahmed Khodja, caïd actuel du Ferdjioua ;

2° Les deux fils d'El Hadj Moustapha, qui ont hérité de la fortune de leur oncle Magoura, mort caïd des Oulad Abd-en-Nour en 1863 ;

3° Les frères et les enfants du malheureux Derradji, assassiné par Bou Akkaz en 1834.

Ahmed Khodja, fils de Rahmani, par conséquent neveu de Bou Akkaz, est celui qui au lendemain de la prise de Constantine vint apporter aux hakem Hamouda les fonds nécessaires pour l'investiture de son oncle. Il servit longtemps auprès de lui en qualité d'agent secondaire. Il débuta dans la vie publique en 1853, lors de l'expédition du général Randon dans les Babor, et fut alors nommé caïd des Beni Afer de Gigelli, où il resta jusqu'en 1860. A ce moment, par suite des intrigues de Ben Azeddin qui depuis l'année précédente avait vu morceler son commandement, les Beni Afer refusèrent l'impôt et chassèrent à coups de fusil Ahmed Khodja qui était allé le leur réclamer.

Nous avons vu ce dernier placé au Ferdjioua en qualité de khalifa, quand Bou Akkaz quitta le commandement actif. Il en a été nommé caïd en 1864.

Magoura, le second neveu de Bou Akkaz, était un homme instruit et d'une rare intelligence, se faisant aimer par ses manières polies et affables. Agé d'une quarantaine d'années quand il est mort, sa physionomie portait tous les indices de l'eunuque : il n'avait pas un poil de barbe et le son de sa voix était celui de l'enfant. Mais dans ce corps frêle et maladif, sous cette figure douce mais chagrine, Magoura avait une volonté de fer, et souvent avec les goums il donna des preuves d'une éclatante bravoure. Il abhorrait instinctivement Bou Akkaz, et celui-ci le craignait, parce que seul de sa famille il ne fléchissait pas de-

vant lui, et par des réflexions pleines de tact il osait lui tenir tête et le relever quand il commettait quelque incartade, ce qui était fréquent. Magoura figura au nombre des notables indigènes qui, le 10 mai 1852, assistèrent à Paris à la distribution des aigles, et il parlait toujours avec enthousiasme de ses impressions de voyage en France. Plus tard, il était nommé caïd des Telarma et ensuite des Oulad Abd-en-Nour, malgré Bou Akkaz qui aurait voulu le garder à ses cotés pour l'annihiler, peut-être même l'anéantir, disait-on, car il le voyait prédestiné à lui succéder dans le commandement du Ferdjioua au détriment de son propre fils encore bambin. En 1863, Magoura accompagnait depuis plusieurs mois la commission chargée d'appliquer le sénatus-consulte sur la propriété territoriale dans la tribu des Oulad Abd-en-Nour, quand son état de santé, déjà trop délabré, l'obligea à rentrer chez lui. Le 20 novembre, apprenant que sa maladie de poitrine s'aggravait, j'allai le visiter : il était d'une faiblesse extrême, il n'avait touché à aucune boisson et aucune nourriture depuis deux jours, craignant, me dit-il, d'être empoisonné avant qu'il n'eut réglé ses dispositions testamentaires. Quelques figures dont il se méfiait s'étaient montrées, en effet, devant lui sous le prétexte de prendre de ses nouvelles. Notre campement n'était pas éloigné (1) ; je lui apportai du bouillon de notre cuisine de campagne, ce qui lui donna quelques forces, et il put dicter ses dernières volontés à son secrétaire et aux tabellions qui l'assistaient. Sa fortune, il la laissait à ses deux jeunes neveux, fils de son frère El Hadj Moustapha, élèves de notre collège arabe ; Si Saïd ben el Mihoub, secrétaire de Magoura, devait être le tuteur des orphelins et l'exécuteur testamentaire. Au dernier moment, Magoura nous priait de nous réunir près de son lit et d'apposer nos signatures sur l'acte déjà revêtu de son cachet, afin, nous dit-il, d'empêcher ceux dont il redoutait la rapacité d'en présenter un faux pour dépouiller ses héritiers.

Il plaça ces deux enfants sous la protection française, puis il

(1) La Commission du Sénatus-consulte, dont je faisais partie, avait pour président le colonel Gandil, du 3e tirailleurs et comptait parmi ses membres plusieurs fonctionnaires civils et militaires.

ajouta : « Vous direz au général que je meurs à mon poste, le cœur plein de reconnaissance pour les bienfaits de votre gouvernement. J'étais riche, j'aurais pu aller me faire soigner dans une ville et mourir ailleurs que dans une misérable mechta arabe ; mais j'ai tenu à finir en vous servant. Je sens venir la mort. Je veux que mon secrétaire seul lave mon corps et l'ensevelisse. Je veux être enterré au cimetière des Telar'ma et non point être porté à celui de ma famille au Ferdjioua. »

Le lendemain, dans la soirée, Magoura expirait. Si Saïd aussitôt fit évacuer la chambre mortuaire, s'enferma, et seul, d'après la volonté du défunt, il procéda à sa toilette funèbre. L'insistance qu'avait mis Magoura dans ces derniers détails, en nous priant de veiller nous-même à ce qu'ils fussent exécutés fidèlement, nous intriguait déjà. Cela augmenta encore, quand Si Saïd vint invoquer notre témoignage et réclamer notre intervention pour empêcher qu'Ahmed Khodja et le jeune El Hadj El Mekki n'enlevassent, séance tenante, le cadavre pour l'emporter au Ferdjioua, malgré la volonté du défunt. Si Saïd n'hésita pas alors à satisfaire notre curiosité : « Je suis, nous dit-il, le frère de lait du kaïd Magoura et parfaitement initié à sa vie de souffrances. L'ancien cheikh Bou Rennan, qui précéda Bou Akkaz dans le commandement du Ferdjioua, était parent par les femmes d'El Hadj Ahmed Bey. Leurs mères étaient cousines germaines. Il y avait donc lieu de supposer, car on ne prévoyait pas alors l'éventualité de la prise de Constantine par les Français, que les enfants de Bou Rennan succéderaient un jour à leur père. Or, ces deux enfants, Mustapha et Magoura, subirent dans leur bas-âge une mutilation horrible : ils furent *bistournés* par une main inconnue. La tortion fut sans doute incomplète sur Mustapha, puisqu'il devint grand et fort et qu'il eut deux fils ; mais le malheureux Magoura s'en ressentit toute sa vie, et c'est pour dissimuler ce mystère de famille, sans doute, qu'on le maria à sa cousine, la sœur d'Ahmed Khodja, bien triste union pour l'un comme pour l'autre. »

On s'explique maintenant la recommandation de Magoura inspirée par un sentiment de pudeur.

Aussitôt que Magoura eût rendu le dernier soupir, des cris

déchirants se firent entendre. La cour de la mechta (1) était pleine de monde, hommes et femmes confondus, se lamentant et frappant à coups redoublés sur des plateaux en tôle ou en cuivre. On eût dit que les animaux eux-mêmes prenaient part à ces marques d'affliction : les chiens, les bœufs et les moutons mêlaient leurs cris à ceux des hommes.

Magoura était étendu par terre sur son lit (des nattes, des tapis et un matelas). Un grand réchaud, dans lequel brûlait du benjoin, était placé à ses côtés; de nombreuses bougies éclairaient la chambre mortuaire. Les lamentations se firent entendre toute la nuit. Au point du jour une foule d'individus, venus de tous les points de la tribu, arrivaient pour prendre part au *nedab*, c'est-à-dire pleurer le mort et faire son éloge. Les serviteurs du caïd, les vêtements déchirés et en désordre, avaient la poitrine serrée avec des cordes; ils s'étaient maculé la figure avec de la boue et de la suie, avaient mis de vieux sacs et toutes sortes de guenilles sur leur tête; les femmes surtout s'étaient égratignées et avaient le front et les joues entièrement déchirés et ensanglantés. Dans la matinée, le cadavre fut transporté au cimetière. Un homme monté sur un mulet tenait devant lui le corps qui avait été ficelé sur deux perches en guise de civière. Si Saïd ben El Mihoub, l'ami, le frère de lait du défunt, le suivait à pied en pleurant (2). De nombreux cavaliers venaient après, formant cortége. Le lendemain, le cheval de Magoura, harnaché et équipé, portant en outre les armes et les vêtements de luxe du mort, était promené au milieu du douar. Une sorte de danse macabre s'organisa. La plupart des assistants formèrent un grand cercle, marchant comme dans un rondeau dont le centre était occupé par le cheval qu'un nègre tenait en main. Alors un improvisateur entonna

(1) Mechta, habitation d'hiver dans cette région de plaines couvertes de neige pour les gens qui l'été habitent sous la tente. La mechta est comme une ferme; les bâtiments sont en pierres sèches et torchis, couverte en chaume et quelquefois en tuiles.

(2) Si Saïd, toujours tuteur des pupilles de Magoura, était entré dans la justice musulmane et occupait le poste de cadi au village de l'Oued Atménia, quand en 1876, dans son prétoire, il a été assassiné à coups de couteau par un Kabyle.

un chant funèbre, dans lequel il fit l'éloge du défunt. Après chaque strophe le rondeau se remettait en mouvement, et l'on répétait en chœur le refrain que cadençait un tambour lugubre.

Voici la traduction de ce chant :

O vous qui montez de grands chevaux,
Où allez-vous donc si pressés ?
Marcheriez-vous à l'ennemi ?
Par Dieu, je viens me renseigner.
Est-il vrai que l'homme aimé n'est plus ?
Quelle est la cause des cris que j'entends ?

Refrain : Verse des larmes, ô toi qui te lamentes
Sur cet homme bien aimé,
L'illustre parmi les guerriers.

Es-tu fou, toi qui interroges?
Oublies-tu qu'il faut avoir confiance en Dieu.
Et que les destinées s'accomplissent?
Tu demandes ce qu'est devenu ce guerrier accompli,
Magoura ben Achour, le chéri ?
On l'a emporté à Mer'elsa (1)
Où il repose dans la tombe.

Verse des larmes ô toi qui te lamentes,
Sur cet homme bien-aimé,
L'illustre parmi les guerriers.

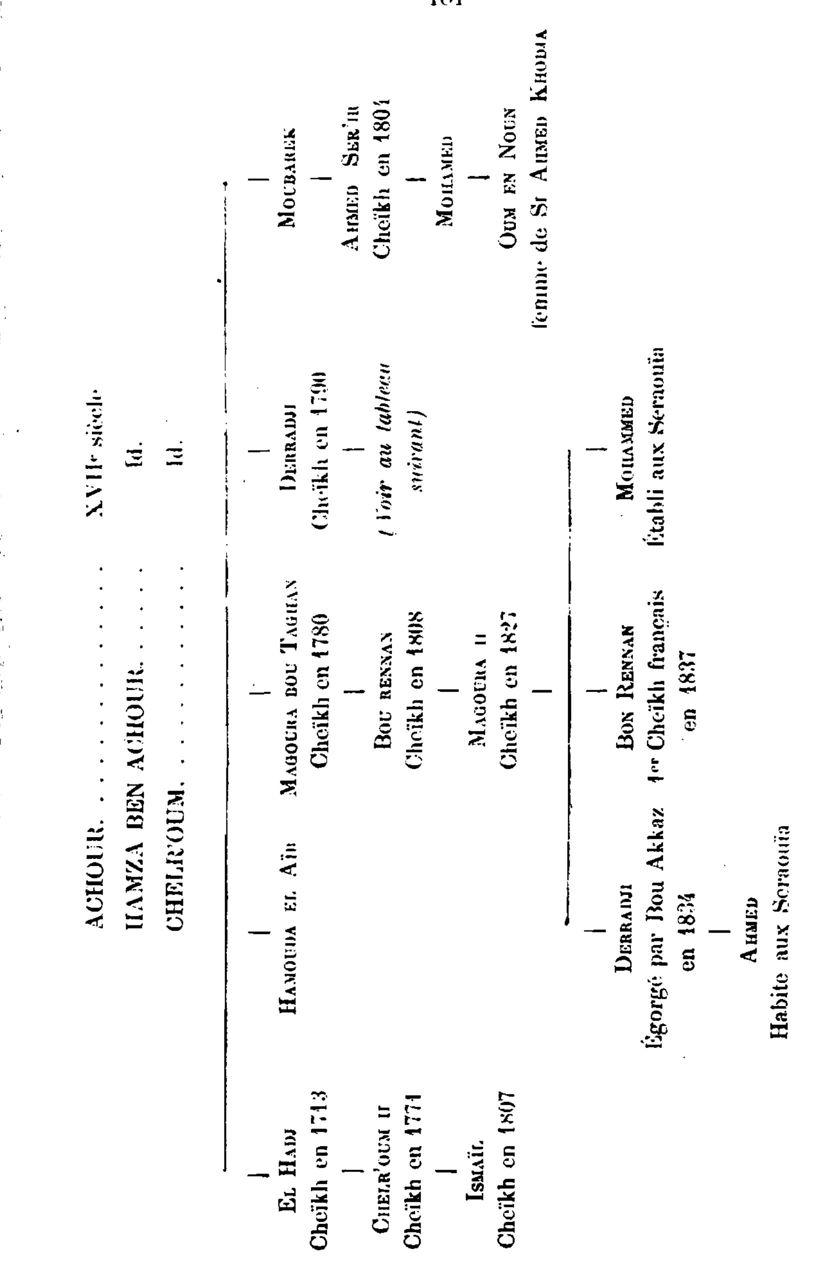
Quand les tambours se font entendre.
Magoura, droit sur son cheval gris.
S'avance pour combattre.
Les balles ne l'arrêtent pas,
Il court comme un nuage.
L'ennemi qu'il touche ne remonte plus en selle,
Magoura habite maintenant dans la tombe.
Chacun s'en retourne affligé
Et s'écrie : O Magoura, assez !
Assez! Reviens parmi nous.

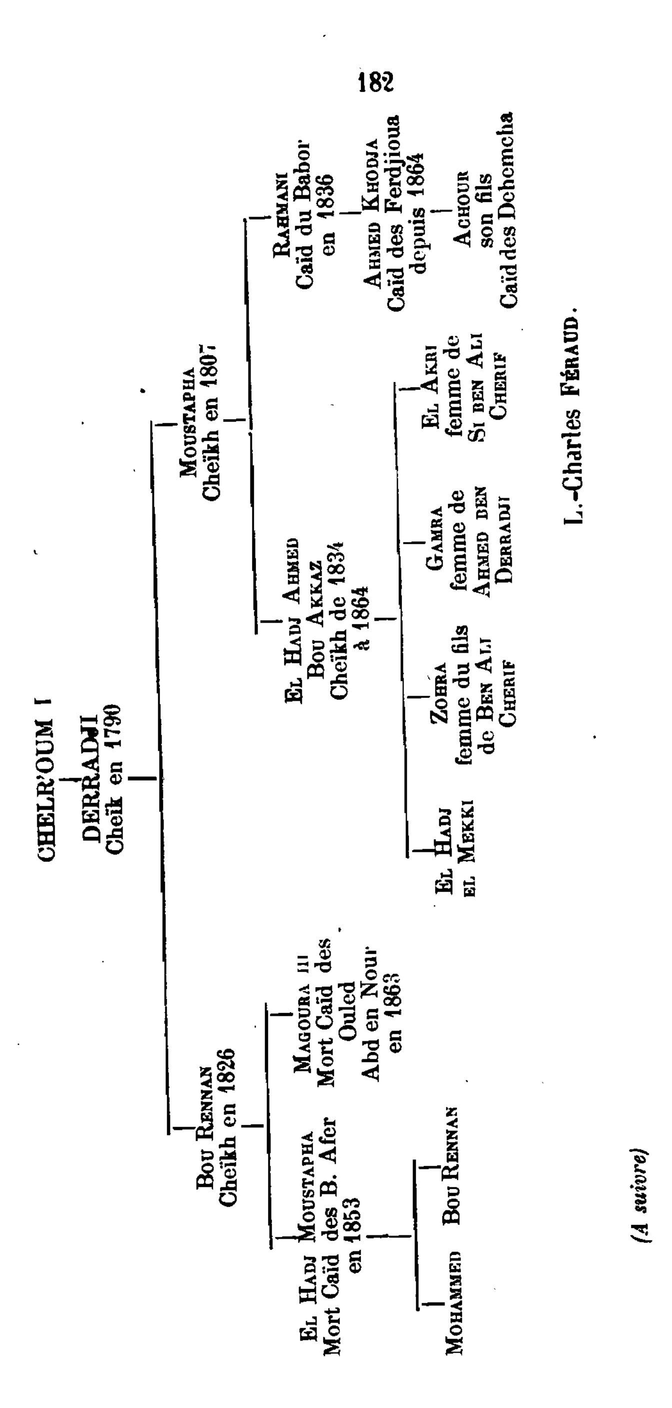
Verse des larmes, ô toi qui te lamentes
Sur cet homme bien-aimé,
L'illustre parmi les guerriers.

(1) Mer'elsa, cimetière dans la tribu des Telarma, auprès du tombeau du marabout Sidi Nacer.

Cette cérémonie se renouvela durant huit jours, pendant lesquels tous ceux qui se présentaient pour faire leurs compliments de condoléance étaient nourris et hébergés. Au bout de ce temps une quarantaine de taleb se réunirent à la mechta pour prier et lire le Coran. Cette dernière cérémonie se nomme ***Fedoua*** ou action de racheter les fautes du défunt. Les funérailles étaient finies.

Nous ajouterons ici l'arbre généalogique de la famille des Ben Achour du Ferdjioua. J'en ai retranché tous les personnages qui n'ont pas joué un role historique.





L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN

TUNISIE

RAPPORT

A M. LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

J'ai l'habitude d'accompagner, chaque année, nos élèves internes français et indigènes se rendant auprès de leurs familles pour y passer les congés de Pâques. Je prends tantôt ceux de l'ouest, sur la ligne du chemin de fer, tantôt ceux de l'est par les bâteaux faisant escale le long de la côte.

C'était, cette fois, le tour de nos jeunes gens de la province de Constantine. Ayant à les conduire et à les ramener douze jours après, j'ai formé le projet d'utiliser le temps laissé disponible entre l'aller et le retour en visitant le Collége-Sadiki de Tunis que recommandaient particulièrement à mon attention le rapport publié par M. Féraud, interprète principal de l'armée d'Afrique, dans le *Mobacher* du 6 janvier 1877, et l'intérêt que nous portons à nos élèves indigènes, au profit desquels pouvait tourner cette étude. Je dois ajouter que j'étais aussi poussé à entreprendre ce voyage par l'attrait qu'exerce toujours sur moi une importante question pédagogique.

Vous avez bien voulu, Monsieur le Gouverneur Général, me faciliter l'exécution de ce projet en m'accréditant à cet effet auprès de M. le chargé d'affaires de France en Tunisie et en m'accordant le passage sur les bâteaux de la côte.

Permettez-moi de vous en remercier, et, puisque c'est au Gouvernement Général que je dois d'avoir pu effectuer cet intéressant

et utile voyage, je regarde comme un devoir de joindre à ce remercîment un rapport faisant connaître quelques détails, renseignements et observations sur ce grand établissement que votre bienveillance m'a mis à même de visiter.

I

Le *Collége-Sadiki*, ainsi appelé du nom de son Altesse, le Mouchir Mohammed *Essadok*, pacha-bey, possesseur du royaume de Tunis, son fondateur, est désigné dans l'acte officiel sous le titre de *Médresa Sadékia*. Ce décret (amra), ainsi que le règlement du Collége contenant un préambule et 82 articles dont l'exécution est confiée, dit le texte, « à Son Excellence le Général « de division notre fils Khaireddine » alors premier Ministre, portent la date du 5 hodja 1291 (le mercredi 13 janvier 1875).

L'établissement compte donc aujourd'hui plus de trois ans d'existence. Il était, quand je l'ai visité, au milieu de sa 4me année scolaire. Il a remplacé une école d'un ordre plus élevé qui n'avait pas produit, paraît-il, tous les résultats attendus. Il est permis de penser, d'après ce que j'ai pu entendre à Tunis même, que les études et les succès des élèves indigènes de l'Algérie, soit dans les deux colléges arabes-français, soit, depuis, au lycée d'Alger et au collége de Constantine, en excitant parmi nos voisins de l'Est une vive émulation, ne sont pas restés étrangers à la création du Collége-Sadiki.

Toutefois l'idée qui a présidé à cette fondation, idée louable et généreuse sans doute, faisant honneur à la sage prévoyance du Ministre qui l'a conçue ainsi qu'à la libéralité du Prince qui l'a réalisée à ses frais, est moins large et civilisatrice que celle qui, dans notre Algérie française, réunit dans les mêmes établissements, lycée, colléges, écoles primaires, les Musulmans, les Chrétiens, les Israélites.

Il suffit, en effet, d'avoir lu les premières pages du document officiel cité plus haut et d'avoir passé quelques instants dans le collége pour se convaincre qu'il n'est nullement destiné à recevoir des élèves de toute race et de cultes divers. Le Collége-Sadiki

a été institué pour « enseigner aux sujets du Gouvernement le « Coran, l'écriture et les connaissances utiles, c'est-à-dire les « sciences juridiques, les langues étrangères et les sciences de « raisonnement qui peuvent être utiles aux Musulmans, *tout en « n'étant pas contraires à leur foi*. Les professeurs doivent in- « culquer aux élèves l'amour de la foi en leur en démontrant « les beautés et l'excellence, en leur racontant les traits de la vie « du Prophète, les miracles éclatants accomplis par lui, les ver- « tus des hommes saints...., etc. »

Le caractère de cet enseignement est essentiellement exclusif et autoritaire ; la répétition fréquente du mot *foi* le dit assez, et, si l'on en pouvait douter, le précepte suivant adressé aux professeurs dissiperait toute hésitation : « Les professeurs doivent « toujours avoir en vue le cours qu'ils suivent et multiplier les « moyens de l'imprimer dans l'esprit des élèves, comme, par « exemple, dans le cours de grammaire, en citant des proverbes « curieux, dont ils feront l'analyse et par lesquels ils applique- « ront les règles. *Ils ne devront pas chercher des fautes aux au- « teurs, ni rechercher les raisons des principes que les savants se « sont transmis de génération en génération avec une application « unanime*. »

Nous sommes loin du libre examen ; aussi ne faut-il point s'attendre à trouver dans le collége Tunisien d'autres élèves que les sectateurs de l'Islam.

Telles étaient d'ailleurs les intentions manifestées par le Général Khaireddine dans son livre sur les *réformes nécessaires aux États Musulmans*, et dont le Collége-Sadiki fut une application immédiate, destinée non à détruire et à renouveler, mais à réformer peu à peu, par le moyen lent et sûr de l'éducation de la jeunesse, et finalement « *à améliorer l'état de la nation Isla- « mique*, accroître et développer les éléments de civilisation, « élargir le cercle des sciences et des connaissances..., etc. »

II

Pour atteindre ce but il faudra le concours du temps et d'un

travail soutenu. Aussi les programmes du Collége n'ont-ils pas été rédigés à la légère, mais sérieusement médités et longuement mûris par des hommes se rendant un compte exact de l'importance de l'œuvre et des difficultés inhérentes à l'exécution.

Le programme normal et complet du Collége-Sadiki comprend huit années d'études, en supposant toutefois qu'à la suite des examens de fin d'année l'élève soit admis à passer dans la classe supérieure sans se voir obligé, pour insuffisance, de *redoubler* la classe déjà suivie.

Le règlement est très-sévère pour ces examens de passage. Il contient un certain article 63 et suivants qui nous feraient bien envie pour nos lycées, mais qui, à vrai dire, ne deviennent applicables qu'en l'absence de tout établissement voisin ou rival, trop souvent disposé à accueillir avec empressement un élève condamné ailleurs à *redoubler* sa classe.

Article 63. — « Au commencement de chaque année il sera « fait un examen public, en présence des professeurs, des élèves, « du directeur du collége ; *on y invitera aussi quelques notables* « *et les parents des élèves.* »

Ces trois derniers mots ont leur prix. Nous souhaiterions fort qu'un ministre les fit passer de ce programme dans le nôtre. Qui sait ? Peut-être, en voyant tels ou tels petits messieurs donner, même devant un public bienveillant, leur.... petite mesure, tels ou tels parents, forcés de se rendre à l'évidence, commenceraient-ils à penser que l'ignorance de l'écolier pourrait bien n'être pas toujours imputable au maître.

D'après les résultats de ces examens annuels l'élève reçoit une récompense et l'autorisation de passer dans la classe suivante, ou bien il reste dans la même jusqu'à l'examen nouveau ; ou bien encore, — disposition peu réalisable dans nos écoles — il s'établit à cheval, en quelque sorte, entre les deux classes, apprenant dans l'une des matières nouvelles et revoyant dans l'autre celles qu'il n'a pas bien apprises, à moins qu'une aptitude spéciale bien caractérisée ne détermine ses maîtres à le parquer, pour ainsi dire, dans une partie tout-à-fait restreinte des programmes.

Les auteurs de ce règlement sont persuadés, on le voit, que dans le problème si délicat de l'éducation de la jeunesse, il importe de tenir compte de tout, et que, dans l'ensemble des facultés humaines, du moins à cet âge, avant que les passions ou les excès en aient altéré l'essence ou abaissé le niveau, il y a peu, bien peu de non-valeurs : c'est aussi mon avis et le résultat d'une longue expérience.

Toutefois, il s'en trouve parfois. Dans ce cas, de même qu'à la suite d'une faute grave, l'élève est exclu du collége.

Ces examens de passage préoccupent à ce point l'auteur du règlement, que, pour les préparer, il a établi des examens trimestriels, et pour en rendre les résultats plus sérieux, il leur a donné une double sanction, sanction *utrinque feriens*. L'article 63 visait l'élève ; l'article 64 vise le maître. *Erudimini :* « S'il résulte de l'examen que le peu de progrès des élèves doit « être attribué à l'insuffisance du professeur, on devra le chan- « ger. » C'est court, mais précis et de nature à faire comprendre l'importance attachée à l'accomplissement du devoir professionnel. Du reste, ce devoir est, jusque dans les moindres détails, minutieusement tracé.

Nous l'avons dit, la base de l'enseignement est le Coran et l'étude de la langue arabe. Ces cours sont confiés à douze *moueddeb* ou professeurs de Coran et à huit professeurs d'arabe. Tous les élèves, sans exception, étudient l'arabe et le Coran. Cette étude est réglée dans tous ses détails, et la méthode scrupuleusement imposée au maître. Non-seulement, il doit enseigner ceci ou cela, tel passage et non tel autre, mais de telle façon, « réciter « le Coran devant les élèves suivant le mode de lecture appelé « *tajouid* en le leur dictant ; en le faisant lire ils suivront la « méthode *Kaloum*, etc. »

Ils devront « enseigner aux élèves la manière dont ils doivent « accomplir les ablutions et les prières......, les habituer à ne « pas jurer trop souvent et à s'interdire les jurons et les expres- « sions blasphématoires..., les exercer à la calligraphie d'après « un type unique adopté sur une collection de modèles d'écriture « des calligraphes les plus célèbres..., etc. »

Si nombreux que soient les maîtres attachés à cette section des

études, on comprend qu'ils trouvent dans ces multiples prescriptions ample matière à utiliser leur zèle, et s'ils ne peuvent suffire à la tâche, « ils sont autorisés à se faire aider par leurs élèves les plus avancés. » C'est notre système des *moniteurs* et *d'enseignement mutuel*.

Enfin, si la multiplicité des devoirs à remplir ou le défaut de connaissances nécessaires venaient à l'exiger, il serait créé des emplois de professeurs spéciaux ou suppléants pour chaque branche d'enseignement. Les uns et les autres « devront s'inspirer de patience et de persévérance dans leurs relations avec « les élèves ; ils devront former les caractères des élèves, leur « inspirer l'amour de la science, perfectionner leur naturel par « le récit des vertus du Prophète et de ses miracles, par la description des beautés et des avantages de la science. Ils devront « aussi montrer la plus grande impartialité dans l'enseignement, « de manière à donner à tous les élèves une égale mesure d'instruction et de soins. »

Otez de ces préceptes le nom « du *Prophète* », Rollin n'eût pas dit mieux.

III

Telle est la base solide sur laquelle les fondateurs du Collége-Sadiki ont établi l'enseignement des lettres et des sciences. Une fois instruits sur ces matières religieuses, et sans en abandonner jamais ni l'étude ni la pratique, les élèves sont distribués dans les divers cours dont l'ensemble constitue ce que nous appellerions l'instruction profane. Ici, dès l'origine une grande bifurcation : les élèves choisissent le français ou l'italien, étudiés non point comme partie accessoire de l'enseignement à titre de langues étrangères, mais comme formant l'élément même de l'instruction, le véhicule de la pensée : ce n'est pas l'italien non plus que le français qu'on enseigne à l'élève, c'est le calcul, c'est l'histoire, c'est la géographie, etc., qu'on apprend en italien ou en français.

Ce choix fait par les élèves, ou plutôt par leurs familles, n'est

pas sans avoir une importance politique dans un pays où notre influence rencontre celle d'une nation qui passe à tort ou à raison pour convoiter depuis longtemps, au nom de ses traditions historiques et des lois géographiques, la possession de la Régence. Ne lisions-nous pas hier encore dans le *Giornale delle Colonie*, journal de Rome, organe des intérêts italiens à l'extérieur, ces lignes significatives : « Il est étonnant que l'Italie, « redevenue une seule nation, n'ait pas songé encore à faire « revivre les anciens droits séculaires sur la Tunisie. »

On pourrait se demander peut-être s'il est bien prudent, bien politique d'encourager dans ces conditions et par un enseignement officiel l'étude et la propagation de la langue de voisins aussi.... sincères.

Ma première impression, en entrant dans cette section de l'école, fut une pénible surprise : le Dey d'Alger eût-il prudemment agi en répandant la langue française dans ses États avant 1830 ? La question est délicate. Je n'eus garde de la poser. Il eût été aussi indiscret de la discuter que difficile de la résoudre.

D'ailleurs, accueilli avec une extrême courtoisie par un haut fonctionnaire du Bey, administrateur du collége, je ne pouvais oublier que j'étais là pour étudier une question bien autrement importante... une question pédagogique.

Toutefois, je ne pus m'empêcher de témoigner une vive satisfaction en constatant que la répartition des élèves entre les trois idiomes dont l'étude est laissée au choix des familles, est toute, et dans une proportion notable, à l'avantage du nôtre : sur les 150 élèves qui forment la population scolaire du Collége-Sadiki, 75 reçoivent l'enseignement en français, 40 en turc, 35 en italien.

Cette préférence si marquée en notre faveur devient encore plus importante si l'on réfléchit que, la population de Tunis étant, d'après les évaluations les plus dignes de confiance, de 125,000 habitants, les Italiens comptent sur ce total pour plus de 10,000, les Français pour 600 et les protégés français (Algériens-Musulmans, Algériens-Israélites) pour 1,500.

La modestie nationale ne nous permet pas d'insister. Mais, si le voisinage de l'Algérie, c'est-à-dire de la France, explique dans une certaine mesure ce résultat flatteur pour notre amour-

propre, il n'est pas défendu de penser que le caractère de notre race essentiellement expansif et assimilateur, le génie universel de notre langue, les qualités et l'attitude de nos chargés d'affaires dans ce poste important, y ont contribué pour une bonne part.

Je dois ajouter, ayant eu le plaisir d'entendre les professeurs français dans leurs classes au Collége-Sadiki, que par leur caractère, par les talents et le zèle dont ils font preuve, ils répandent autour d'eux les sentiments qu'ils éprouvent eux-mêmes pour le pays d'où ils sont originaires. Il y aurait pour nous presque de l'ingratitude à ne pas reconnaître le service que, dans une sphère modeste, rendent à l'influence française MM. Soullier, Eymond, Clément et même Si Tahar-ben Salah, professeur de français dans la classe élémentaire, ancien élève des colléges arabes-français de Constantine et d'Alger. L'éloge que j'ai entendu faire de M. Rocas à qui sont confiées la direction et l'inspection des études européennes, me prescrit de payer le même tribut de reconnaissance à ce fonctionnaire que je n'ai pu voir à cause d'une indisposition sérieuse qui le retenait depuis quelques jours chez lui.

Le médecin de l'établissement, élève du collége arabe et de l'école de médecine d'Alger, Si Kaddour-ben-Ahmed, s'inspire aussi des mêmes sentiments ayant vu de près ce qu'est la France pour la race indigène et pour le pays qu'elle a conquis à la civilisation.

IV

Donc, une fois leur choix arrêté, les élèves passent au sortir des cours d'arabe et de Coran imposés à tous et non entièrement abandonnés après, soit dans les classes de M. Clément, pour l'italien, soit dans celle de M. Si Tahar, pour le français. Ces classes se divisent en cours élémentaire, cours moyen, cours supérieur.

Voici en substance les programmes en commençant par les classes inférieures.

Dans la 1re : les éléments du français ou de l'italien, du calcul, la lecture, l'écriture, etc. On y fait aussi des *leçons de choses*.

Dans la 2me, même programme, mais un peu développé, et en plus la récitation de quelques leçons.

La 3me comprend une révision des cours précédents, après quoi, les élèves poussent plus avant dans la même voie et ajoutent à leur programme un petit cours de géographie, particulièrement celle de la Tunisie. Quand l'organisation du Collége sera portée au complet, on enseignera dans cette section l'anglais, l'allemand et la gymnastique.

La 4me est déjà une classe élevée. On y étudie la syntaxe générale ; on y pratique l'exercice de la dictée ; on revoit avec soin les éléments du calcul, on arrive, en arithmétique, jusqu'à la règle de trois inclusivement. On commence l'étude de la géométrie dont les premières applications forment un petit cours de dessin linéaire.

En 5me l'horizon s'agrandit. Les professeurs développent les notions acquises les années précédentes en y ajoutant des matières nouvelles : le système métrique, les carrés et les cubes, les progressions, les logarithmes, la géométrie et le dessin graphique.

Quelques-unes des parties de ces programmes ne sont pas encore appliquées, savoir : la musique et le dessin d'imitation. Je l'ait fort regretté : J'eusse voulu comparer les dispositions naturelles des jeunes Tunisiens et les résultats obtenus dans ces deux arts, surtout dans le dernier, avec ce que nous avons constaté, au lycée d'Alger, chez nos élèves indigènes qui réussissent généralement, parfois d'une façon remarquable, dans les arts d'imitation : le dessin, la calligraphie.

En 6me les élèves poursuivent leurs études de linguistique : idiotismes, locutions vicieuse à éviter, règles de prosodie, etc., la géographie physique des quatre parties du monde. La géographie politique ne figure encore que sur le programme. Les élèves sont exercés à la narration et commencent l'étude de l'histoire ancienne.

L'enseignement scientifique de la 6me comprend : la géométrie, l'algèbre, la trigonométrie, la physique et la chimie. Mais

ces dernières parties du programme ne sont pas encore étudiées. Je n'ai vu au Collége ni cabinet de physique, ni laboratoire de chimie organisés. Il ne faut pas perdre de vue que l'établissement ne fonctionne que depuis peu d'années et n'a pas encore eu le temps d'accomplir une seule fois le cycle entier des programmes.

L'escrime et l'équitation seront comprises dans les exercices de cette classe.

La 7me classe qui prend aussi le nom de rhétorique sur les programmes, aura pour objet dans les lettres : l'étude du style et des figures, la composition, la critique et l'histoire littéraires ; dans les sciences : la mécanique, la cosmographie, l'histoire naturelle ; dans les arts : l'architecture, particulièrement l'architecture orientale et arabe.

Enfin une 8me classe, mais celle-ci facultative, est destinée à l'étude de la philosophie, de l'économie politique et de la législation dans les divers pays.

On le voit, les langues anciennes sont complétement bannies du collége tunisien. Appliqué en son entier, ce programme se rapprochera beaucoup de celui de notre enseignement secondaire spécial, avec moins d'applications pratiques toutefois, ce qui n'est pas un bien, mais avec des détails moins touffus, ce qui est loin d'être un mal.

Les diverses matières qu'il comprend forment, à ne considérer que les grandes lignes, trois sections distinctes : élémentaire, moyenne, supérieure, comme dans les lycées. Il en résulte cet avantage qu'un élève ayant suivi les cours de l'une d'elles ou des deux premières, et subi avec succès le grand examen annuel, peut sortir du collége muni d'une instruction suffisante et dont les éléments se trouveront bien coordonnés.

Mais les internes ne jouissent pas de cette faculté : ils sont tenus de rester dans l'établissement jusqu'au terme des cours réguliers. D'ailleurs, l'émulation et une légitime ambition ne leur en font-elles pas un devoir ? Il est expressément dit dans le règlement de l'école (article 68) : « Les élèves qui auront fait le « cours complet d'études et auront reçu leur diplôme définitif « seront préférés aux autres dans les choix pour les emplois. »

Une expérience de sept années dans l'éducation de la jeunesse musulmane m'a démontré l'énergie de ce stimulant sur ces natures peu spéculatives en fait d'instruction et généralement avides de connaissances.... pratiques et d'utilité palpable.

V

Pour la direction, l'entretien, l'inspection et l'enseignement (encore incomplet, je le répète), le Collége-Sadiki comprend actuellement :

— Un directeur, qui a le grade de Général et se trouve être le président de l'Assemblée municipale de Tunis.

— Deux sous-directeurs, l'un ayant le grade de Colonel, l'autre, celui de Lieutenant-colonel. Un de ces messieurs seconde particulièrement le Directeur dans l'administration matérielle, la comptabilité, à l'aide d'un commis aux écritures.

— Un inspecteur des études Européennes, M. Rocas.

— Un professeur de langue et de littérature françaises, d'histoire et de géographie, M. Soullier.

— Un professeur de mathématiques, de physique et de cosmographie, M. Eymond.

— Un professeur de grammaire, de calcul, d'histoire, de géographie, dans la section italienne, M. Clément.

— Un professeur de français, de calcul, etc., classes élémentaires, M. Si Tahar.

— Un professeur de turc.

— Un médecin.

— Trois surveillants.

Le traitement des professeurs varie de 600 fr. (maximum) à 300 fr. (minimum) par mois, suivant la classe et l'ancienneté.

Quant à l'enseignement du Coran et de l'arabe, il est déjà fortement organisé. Nous l'avons dit, douze moueddeb, huit autres professeurs indigènes et un imam en sont chargés.

Lorsque toutes les classes seront constituées, un personnel

enseignant plus nombreux deviendra nécessaire. Pour le moment, les professeurs en exercice suffisent à la tâche, grâce à leur zèle et à leur activité.

J'ai parcouru toutes les classes; j'ai assisté à des interrogations, j'en ai fait moi-même, et, je dois le reconnaître, sans flatterie, ni politesse d'étranger devant ses hôtes, les résultats m'ont paru plus satisfaisants, sous certains rapports, que dans nos classes correspondantes. — J'entends indigènes comparés à indigènes.

Dans la section la plus avancée, comprenant huit élèves seulement, les jeunes gens ayant deux ans de géométrie et un an d'algèbre exposent et démontrent au tableau noir des théorèmes assez difficiles; ils ont exécuté des levés de plans avec exactitude et netteté.

Dans les autres sections tout est à l'avenant: les analyses logiques et grammaticales, les récits d'histoire, les exercices de géographie au tableau noir et sur la carte, etc.

La récitation des leçons est exacte, nette, mais un peu pâle, surtout quand le morceau demanderait une certaine vigueur d'accent et d'expression. J'ai entendu déclamer les imprécations de Camille contre Rome:

> « Rome, l'unique objet de mon ressentiment;
> « Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant, etc. »

Et j'avoue que ces beaux vers de Corneille dits par un jeune Musulman à deux pas de Carthage, la vieille ennemie des Romains, me semblaient un peu décolorés.

Ce lointain souvenir des études classiques éveillait en moi des émotions plus vives, et, sans y penser, l'ancien professeur d'humanités eût donné vigoureusement la réplique au jeune tunisien.

Je ne prétends point que tous les élèves du Collége-Sadiki soient des écoliers-prodiges et qu'il n'y ait eu dans leurs réponses qu'à décerner indistinctement des éloges.

Ces messieurs sont, comme nous, *du métier :* ils ne croiraient pas à la sincérité d'un éloge outré: un portrait trop flatté n'est jamais flatteur; mais, je le dis en toute franchise, et non peut-

être sans une certaine compétence après 37 ans de services dans l'enseignement, les résultats obtenus au Collége-Sadiki sont remarquables. J'ai voulu en rechercher les causes — indépendamment du mérite des maîtres et de l'application des élèves. — Je crois les avoir trouvées.

La première, qui explique surtout les progrès de ces jeunes gens en français, tient à ce que tous les professeurs, parlant l'arabe, font des rapprochements continuels, mot par mot, phrase par phrase, entre les deux langues: l'élève passant ainsi continuellement de l'une à l'autre ne les perd jamais de vue et progresse également dans l'étude comme dans la pratique des deux.

La seconde est l'uniformité dans les méthodes suivies par les divers professeurs. Cette ressemblance est parfaite, jusque dans les moindres détails. L'exercice qu'un élève a fait de telle manière dans la classe précédente, il le répète de la même manière dans la classe qui suit: la seule différence est qu'il l'applique à des matières plus difficiles. Il va plus avant, mais c'est la même façon d'aller.

Est-il besoin de faire ressortir tous les avantages de cette méthode? Quelle économie de temps et de travail! En passant d'une classe à l'autre, l'élève n'est pas obligé de commencer par perdre son temps et ses premiers efforts — les meilleurs — à se défaire d'une habitude acquise pour se plier à un système nouveau.

J'en ai fait mes compliments à ces messieurs du Collége-Sadiki. Il ne m'a point paru que cet accord, qu'ils se sont imposé dans l'intérêt bien entendu de leurs élèves, fût, à leurs yeux, une atteinte portée à l'indépendance du professeur.

Enfin — et cette dernière cause n'est pas la moins efficace — la part du professeur, son action sur les élèves sont beaucoup plus considérables que chez nous, et les progrès s'en ressentent.

Dans nos lycées et colléges, le professeur fait la leçon, corrige un devoir, en donne un nouveau.... et son rôle est rempli. L'élève emporte le devoir donné, le fait chez lui, s'il est externe, dans la salle d'étude sous l'œil d'un maître, s'il est interne.

Au Collége-Sadiki les choses vont tout autrement. Quand j'ai demandé à visiter les salles d'étude, étonnement général: il n'y

a pas de salles d'étude, mais seulement des classes; il n'y a pas de maîtres d'étude, mais seulement des professeurs. Le professeur, après avoir fait sa leçon, veille lui-même à ce qu'elle soit repassée et apprise; celui qui a prescrit le devoir le voit faire sous ses yeux et peut encore être utile à l'élève en lui indiquant la meilleure voie à suivre, les erreurs à éviter, etc.

Il faut, comme je le disais tout à l'heure, *être du métier* pour apprécier l'excellence du système et pour compter tous les inconvénients grands et menus qu'il épargne, tous les profits qu'il apporte à l'élève. Il a en outre l'avantage de laisser intacte la responsabilité du professeur et justifie la mesure autorisée par l'article 64 du règlement à l'égard du professeur dont les élèves répondent mal aux examens, mesure dont l'insertion officielle dans un règlement paraîtrait chez nous sévère et peut-être blessante.

On objectera *a priori*, ainsi que je l'ai fait moi-même, le tort que cette organisation peut occasionner au travail personnel de l'élève. Mais le travail personnel, cette surveillance du professeur ne l'entrave pas, elle le dirige plutôt et le féconde. Quant aux élèves les plus avancés, comme ils ont beaucoup moins besoin d'être soutenus et guidés, ils travaillent aussi beaucoup plus par eux-mêmes.

Enfin, on pourrait essayer l'application de cette méthode — qui est du reste celle de nos écoles primaires — dans les classes inférieures des lycées. J'en ai fait moi-même l'expérience dans l'un de ceux que j'ai eu l'honneur de diriger, pour les classes de septième et de huitième, sans demander au maître plus de temps, et en me bornant à abréger celui de la classe proprement dite. L'épreuve ainsi restreinte donnait déjà de bons résultats. J'ignore si elle a été poursuivie depuis mon départ.

Quoi qu'il en soit, cette méthode diffère trop des habitudes de nos lycées pour avoir quelques chances de s'y implanter d'une manière générale. C'est regrettable: une fois consacrée par le temps et par une longue pratique, elle porterait ses fruits, je n'en doute pas. Elle exigerait, il est vrai, quelques modifications dans l'organisation de ces établissements; mais il serait aisé d'y pourvoir.

VI

En dehors des études, j'ai peu d'observations à relater sur le collége de Tunis.

Ce collége a été installé dans une grande maison ou palais mauresque déjà existant et non dans un bâtiment construit exprès pour sa destination actuelle: ce qui est toujours, quoi qu'on fasse, une source d'inconvénients.

Je n'y ai vu d'autre cour que la cour mauresque, lieu impropre au jeu pendant les récréations. Aussi les passe-t-on à causer, soit en s'y promenant, soit en se réfugiant dans une salle destinée, d'après le règlement même, aux réunions et entretiens des élèves entre eux sous la surveillance des préposés.

L'insuffisance du local n'a permis la pose d'aucun appareil gymnastique.

Sous ces réserves, l'installation des divers services m'a paru convenable. La maison est bien tenue. Mais elle n'offre pas ce confort, ces vastes et libres espaces ouverts si largement à l'air et à la lumière, que nous trouvons dans la plupart des lycées de France, et dont nos élèves ont le bonheur de jouir dans celui d'Alger.

L'établissement, je l'ai dit, compte 150 élèves boursiers, savoir: 50 pensionnaires et 100 demi-pensionnaires nourris au collége pendant la journée comme les internes, aux frais de l'établissement qui a reçu à cet effet de Son Altesse le bey Es Saddek des dotations suffisantes. Les 50 internes ne quittent pas le collége; les autres en sortent tous les soirs au coucher du soleil après la clôture des exercices scolaires. Ceux-ci habitent la ville même, chez leurs parents ou correspondants; leurs 50 camarades ne sont pas de Tunis. On les nomme généralement au concours, ce qui est aussi une cause, ou du moins une présomption de succès dans leurs études ultérieures.

Les demi-pensionnaires sont de la part des professeurs, du médecin et de l'imam, l'objet de soins égaux. Ils portent comme eux l'uniforme, mais beaucoup moins régulièrement. Cet uni-

forme, assez semblable à celui de nos internes indigènes du lycée d'Alger en diffère : 1° par une sorte de longue redingote, espèce de soutanelle, vêtement hybride emprunté à la *jeune Turquie* et qui n'est ni oriental, ni occidental, et encore moins gracieux ; 2° par le brodequin substitué à la babouche ou soulier plat très-découvert, plus commode pour la mosquée, et mieux en harmonie avec le *seroual* indigène aux longs plis bouffants ainsi qu'à l'ensemble du costume musulman, que le brodequin à l'européenne. Ce changement offre néanmoins un grand avantage fort apprécié des surveillants et des économes : il empêche les élèves de se déchausser à tout propos au préjudice de la propreté et de la conservation des bas.

Le mobilier scolaire est en bon état, mais d'un modèle suranné, sauf les tableaux noirs, faits chacun d'une belle et large ardoise, luxe encore bien peu répandu dans nos lycées.

Chaque classe est pourvue : 1° d'un pupitre d'honneur isolé des autres tables et destiné uniquement au *premier ;* 2° d'une guérite fermée, vulgo *séquestre*, pour les punitions graves. Je dois dire à l'éloge des écoliers tunisiens que ces logettes sont rarement occupées : elles étaient toutes vides ce jour-là. L'idée d'en placer une dans chaque classe est originale. L'élève séquestré peut néanmoins, grâce à une large ouverture qui lui permet de voir et d'entendre, assister avec quelque profit à la leçon du maître.

La punition est donc toute morale comme la récompense.

Les exercices scolaires durent de 6 heures du matin à 6 heures du soir, en été ; de 7 heures à 5 heures du soir, en hiver. Le travail est coupé par des récréations placées après les repas et après la classe du matin à dix heures.

Au déjeuner ils n'ont que du pain qui leur est distribué dans la cour avant la classe. Ils dînent à midi. Ils avaient ce jour-là (22 avril 1878) un ragoût de bœuf aux fèves, fort bien préparé, je vous assure. J'ai pu m'en convaincre, en ayant goûté, ainsi que du riz glacé fortement sucré comme le préfèrent les indigènes.

Le souper a lieu au coucher du soleil. Il va sans dire que le jeûne du Rhamadan est religieusement observé, comme par nos

musulmans du lycée d'Alger, par les élèves à qui leur âge en impose l'obligation.

Du reste, en Tunisie, comme à Alger, il faut plutôt retenir les élèves que les exciter, bien que l'observance de cette prescription religieuse ne les dispense nullement des devoirs scolaires.

Les dortoirs m'ont paru un peu petits eu égard au nombre de lits qu'ils contiennent, de 15 à 20 dans chacun d'eux. Les couchettes sont un peu à la spartiate : mince et médiocrement moëlleux ; ayant, roulée au pied du lit, une couverture dans laquelle l'enfant s'enveloppe. Il y a loin de là aux deux matelas en molle laine et en frais crin-végétal, au flexible sommier Tucker que leurs camarades indigènes trouvent dans notre lycée. Je sais bien que ces.... gâteries sont une sorte d'attention délicate de la nation conquérante à la race vaincue, mais, en somme, en valent-elles mieux ? Les couchettes sont plus rapprochées dans les dortoirs tunisiens que nous le permettrions nous-mêmes. Mais la surveillance y est très-rigoureuse. Chaque dortoir a deux surveillants dont chacun reste debout une moitié de la nuit.

Aux lieux d'aisance, mêmes précautions : jour et nuit, sans interruption, un gardien y veille.

L'infirmerie, bien placée, contient neuf lits. C'est beaucoup pour 50 internes. Il n'y avait pas un seul malade en ce moment.

La bibliothèque n'a point d'ouvrages de fond ; elle ne renferme que des livres et objets scolaires ; elle est bien fournie. J'y ai vu avec satisfaction les *lectures algériennes* de M. Toubin, ancien professeur au collége arabe d'Alger, aujourd'hui professeur d'histoire à notre lycée.

On m'a montré dans la salle du conseil, richement encadré, le *diplôme d'honneur* obtenu par le Collége-Sadiki à l'Exposition scolaire d'Alger, il y a deux ans. J'en ai félicité les maîtres et les élèves, ajoutant que je voyais dans ce premier succès l'espoir et le gage d'un succès plus brillant encore à l'Exposition universelle de Paris, où le Collége-Sadiki a envoyé, par l'entremise et sur l'avis de M. Roustan, chargé d'affaires de France, les meilleurs travaux de ses élèves.

La discipline m'a paru bonne, d'après le petit nombre et la

légèreté des punitions. J'en avais pu juger de même par la bonne tenue des élèves, leur regard honnête, leur physionomie ouverte, leur air satisfait, l'aspect général de la maison, signes extérieurs qui sont, pour un œil exercé par une longue expérience, sinon la preuve, tout au moins l'indice presque certain de l'ordre et du travail dans cette grande ruche scolaire qu'on nomme un collége. Le témoignage des maîtres a confirmé mon appréciation.

Les moyens disciplinaires sont peu nombreux dans l'établissement ainsi qu'on peut le présumer d'après une population scolaire aussi peu considérable surtout dans l'internat. D'ailleurs, les codes surchargés de détails supposent l'habitude et la multiplicité des fautes. Celui du Collége-Sadiki ne semble guère avoir prévu les fautes légères ; quelques-uns de ses dispositifs paraîtraient singuliers à nos collégiens. J'ai déjà parlé du séquestre dans la classe même ; pour les manquements moins graves, le coupable voit son nom signalé dans les réunions des élèves ; on leur défend aussi de lui adresser la parole pour un temps donné — c'est la *mise en quarantaine* des écoliers ; — on affecte envers lui un maintien dédaigneux, etc.

« Celui qui aura commis un acte défendu par la loi Divine « sera traité conformément aux prescriptions de la loi dont un « des préceptes exige que les peines soient impartialement « édictées d'après les *convictions du juge*. » Cet article pourrait mener un peu loin.

Du reste, l'application des peines est confiée au directeur ou au sous-directeur. Les professeurs peuvent aussi appliquer les peines *relatives à l'enseignement*, le tout « en vue de faire l'édu- « cation des élèves de ce collége et de les instruire de la manière « la plus accomplie avec l'aide de Dieu. »

L'œuvre est en bonne voie. Si aucun obstacle sérieux ne vient en interrompre le cours, si la persévérance de ses fondateurs y ajoute d'année en année les développements prévus par les programmes, tout fait espérer qu'elle exercera une influence heureuse, et, avec le temps, considérable sur ce pays. Quand le cercle des études y accomplira régulièrement sa révolution normale, le Gouvernement tunisien tirera chaque année de son collége un certain nombre de sujets distingués, bien préparés

par une instruction générale, et qui, versés dans l'administration ou dans l'armée, y deviendront, après un stage de peu de durée, capables d'occuper des emplois plus ou moins importants.

Quant à ceux qui, plus pressés ou moins intelligents, auront quitté le collége au sortir de la première ou de la deuxième section des études, ils pourront encore rendre d'utiles services dans des positions moins élevées.

Serait-il impossible d'attirer à Alger quelques-uns de ces jeunes gens pour les faire profiter des ressources nouvelles de notre futur Institut algérien, où ils ajouteraient à l'instruction déjà acquise des études de Droit ou de Médecine ? Et les moins avancés, ne pourraient-ils pas fournir leur contingent à l'École des Arts-et-Métiers qui s'élève rapidement à Dellys ?

Ces services rendus à la Régence et à la civilisation du nord de l'Afrique auraient peut-être une importance considérable. Ils contribueraient à resserrer les liens qui nous unissent déjà à nos voisins de l'est ; ils assureraient, en les multipliant, nos relations, une bonne entente entre nous et ces populations vraiment intéressantes.

Je me permets de soumettre à votre haute appréciation, Monsieur le Gouverneur général, cette double idée.

Je ne puis terminer ce rapport sans renouveler mes remercîments les plus empressés à Monsieur Roustan, chargé d'affaires de France à Tunis, du gracieux accueil qu'il a bien voulu me faire et des facilités qu'il m'a données pour accomplir ma tâche. Je dois aussi adresser l'expression de ma gratitude au personnel du Collége-Sadiki pour l'empressement et la courtoisie dont j'ai été l'objet pendant toute la durée de ma longue visite dans ce bel établissement.

Fait à Alger, le 22 mai 1878.

DANIEL GRASSET,
Proviseur du lycée d'Alger.



LE

DJEBEL CHECHAR

Suite. — Voir les nos 127 et 128.

La vie semi-nomade, la puissance des liens de famille, l'habitude de s'interroger sur la santé des parents et de converser pendant de longues heures ont pour résultat de donner dans ces tribus un retentissement rapide et lointain à des évènements que nous pouvons croire localisés. Les plaintes, les déceptions et les espérances de la petite fraction zénatienne circulent librement depuis les environs de Madaure jusqu'au Sah'ra, bien que les Beni Barbar du Chechar relèvent de Biskra, ceux du Tafrent d'Aïn Beïda et ceux de Madaure de Souk Ahras. Ces vieilles unités semblent indestructibles.

Nous ne saurions ainsi clore cette étude des Beni Barbar sans consacrer quelques mots au village isolé de Baber ou Babar. Ce village est situé en avant d'un cran du Mehmel, sur le bord de l'immense plaine de Mellagou dans laquelle se forme l'Oued el Arab. Il est bâti sur un piton et domine une grande étendue. Il ferme aussi le chemin naturel qui conduit, à travers le Mehmel, de la plaine de Mellagou dans celle de Fouanis et de là dans celle de Gèrt. Non loin sont des sources abondantes. Baber semble avoir été plus considérable autrefois qu'aujourd'hui, et l'on remarque, sur une hauteur voisine, les traces d'un autre village entièrement ruiné, mais peut-être encore plus important. Or, la tradition veut qu'ils aient été fondés tous deux par les

Beni Barbar. Il est surprenant que ces derniers aient pu s'établir ainsi dans le Mehmel, par delà les Oulad Sultan et sur le parcours des Nememcha. D'ailleurs ils perdirent rapidement cette position excentrique. Les Nememcha racontent que les gens de Baber se querellèrent avec ceux de l'autre village, et l'origine de la querelle aurait été la prospérité qui trouble si facilement l'intelligence des Berbères. Les Gaouaoua de la Grande Kabylie chantent : « Nous sommes allés contre les Français, parce que nous étions rassasiés de figues. » De même les Oulad Rechèche citent, en montrant Baber presque en ruine, les vers suivants :

Ras dach, rasi dach	La tête, la tête m'a tourné
Min zebdet el arar'	Du lait des jeunes vaches
Ou min acel le ferar' ;	Et du miel des oiseaux ;
Guemah l'Hatiba djennenni ;	Le blé de l'Hatiba m'a rendu fou,
Ras i nel hèt bettar'.	Et ma tête a donné contre le mur.

La guerre civile provoqua l'invasion de l'étranger, et aujourd'hui la petite place forte des Beni Barbar appartient aux Oulad Rechèche qui y conservent une partie de leurs biens.

Les Maafa

LES OULAD SULTAN.

Les Maafa, qui se subdivisent en Aït Msilial, Ahmed ou Fadel, Miaça, Zouaga, Et Kerbado (en arabe *Kerabda*), sont la partie la plus importante et surtout la plus remuante des Oulad Sultan. J'ai déjà décrit leur ancienne Guelaâ sur le chemin de l'Oued Ferrouj à Djellal. Elle n'est difficile d'accès que sur trois faces. En outre, elle est située entre les Oulad Omran et les Beni Barbar. Ces deux raisons peut-être déterminèrent les Maafa à chercher dans le nord du Chechar une autre place forte. Ils la trouvèrent dans Taberdega.

Taberdega est situé presque à la naissance d'un des ruisseaux qui forment l'Oued Bedjer. De tous les villages coniques que l'on puisse voir, celui-là certes est le mieux établi et le plus formidable d'aspect. Il est une exception dans le Chechar et ressemble beaucoup plus aux villages de l'Oued Abdi qu'à Coun-

tro ou Tizigrarine. On ne peut imaginer un piton plus isolé, plus élevé, à pentes plus raides. Ce piton n'est relié aux montagnes environnantes que par une étroite chaussée naturelle, facile à couper ; il n'est dominé que de loin par le Djebel Akkar. De quelque côté qu'on l'aperçoive, soit qu'on remonte l'Oued, soit qu'on descende dans la vallée par le chemin du Mehmel, la haute forteresse grise est également surprenante, et la régularité des assises qui la supportent ajoute au tableau une majesté singulière. Il semble que la montagne soit, comme le village, une construction artificielle, ou plutôt que le village, à peu près sans portes ni fenêtres, soit lui-même une œuvre de la nature.

La vie des Maafa était plus facile que celle des Beni Barbar. Ils avaient leurs pâturages assurés autour d'eux sur le Djebel Akkar et dans le Mehmel. Frères des Tifoura et des Achèche, ils ne redoutaient rien à l'ouest ; les Nememcha leur assuraient la sécurité au nord et à l'est. Ils n'avaient à lutter qu'au sud, contre les Beni Barbar, et certes il leur était aisé de leur porter des coups sensibles. Il est vrai que les Oulad Omran étaient quelquefois alliés des Beni Barbar ; mais le plus souvent ils étaient neutres et même alliés des Maafa. Nous avons déjà mentionné le sac de Ciar. Il est probable que, dans le siècle précédent, les Maafa avaient ravagé plus d'une fois l'Oued Bedjer ; un sujet perpétuel de querelles était aussi l'Oued Ferroudj. Cette vallée pierreuse, qui ne renferme qu'un seul village, fut longtemps disputée. Quand nous pacifiâmes le pays, on ne savait guère à qui l'attribuer ; on la donna aux Maafa.

Il serait intéressant de savoir à quelles conditions ils étaient alliés des Nememcha. Ces rudes nomades avaient dû faire de Taberdega un de leurs centres d'approvisionnement, avant qu'ils n'eussent conquis Baber. Certaines traditions, certains mots nous permettent même d'affirmer qu'ils avaient réduit les Maafa à une sorte de servage. « Lorsqu'un de nous, me disait un Maâfi, tuait par accident un homme des Nememcha, il devait payer une *Dia* énorme. C'est ainsi qu'ils nous ont soumis. »

L'alliance n'avait donc pas été conclue entre égaux, et il est probable que si elle avait subsisté longtemps encore, les Maafa auraient été clients directs de leurs puissants voisins. Aussi bien

j'ai remarqué que les Nememcha, lorsqu'ils désignent leurs alliés anciens, nomment d'abord les Oulad Sultan, les Achèche et les Tifoura, puis, avec une nuance d'incertitude, les Maafa. Peut-être les regardaient-ils comme douteux, précisément parce qu'ils les tenaient sous un joug un peu plus lourd.

L'oppression des Nememcha aurait-elle été la cause principale de l'émigration des Maafa vers le nord ? Il est constant qu'ils ont émigré comme les Beni Barbar, et sont allés, eux aussi, du côté de la Chara ; mais ils ne pouvaient compter sur l'hospitalité des Harakta. Le groupe Maâfi qui se détacha du Chechar s'établit à l'est de la plaine des Harakta, aux sources et sur le cours supérieur de l'Oued Nini. Cet oued est précisément celui devant lequel les Zenata se mirent en bataille quand Hassan ben Nôman vint prendre sa revanche. Il est peu profond et presque toujours privé d'eau. Dirigé d'abord vers le nord, il se recourbe bientôt vers l'ouest et s'égare dans un sahel qui le conduit au chott de Roumila. Les bords en sont plats, couverts de chih, de gouft, et sans caractère. En considérant la grande plaine dans laquelle il se développe et le rôle qu'il y joue, on comprend que les Berbères de l'Aurès se soient rangés en arrière de ce fossé naturel. De là on voit encore, dans l'ouest, les ondulations du Tafrent des Beni Barbar et la cuve du Chellia. En avant, à l'est, on devine derrière un pli de terrain cette très-longue plaine sinueuse qui, sous le nom de plaine de la Meskiana et de l'Oued Mellègue, conduit jusqu'en Tunisie. Nos Maafa laissèrent la partie inférieure et occidentale de l'Oued Nini aux Harakta ; d'ailleurs le cours supérieur et moyen de la rivière sillonne des champs fertiles ; on trouve même du bois dans les montagnes voisines du côté du sud. Les Harakta s'efforcèrent en vain de les déposséder : ils s'appuyaient en arrière sur les Nememcha. Il est vrai qu'à côté d'eux, dans la plaine de la Meskiana, étaient des Oulad Si Yahia, venus de l'est, amis des Harakta ; mais l'équilibre était rétabli par l'alliance que les Maafa avaient conclu avec d'autres Cheraga, les Chagetma, établis non loin d'Aïn Sedjera. Aujourd'hui les Chagetma et les Maafa sont plus ou moins mêlés sur le renflement qui sépare le bassin de la Meskiana de celui de l'Oued Nini. Ces Chagetma, qui habitent une région boisée, ont

une grande réputation de courage et sont surtout renommés comme chasseurs.

Il est encore un autre groupe de Maafa, considérable, à l'est du village français d'Aïn Touta et non loin de la route de Batna à Biskra. Les Maafa de l'Oued Nini et du Djebel Chechar les reconnaissent pour leurs parents, mais ne peuvent dire à quelle époque ni dans quelles circonstances il se sont séparés d'eux.

LES TIFOURA ET LES ACHÈCHE

Les Tifoura et les Achèche sont toujours mentionnés ensemble. Chacun de ces groupes se décompose en deux fractions : les Tifoura, en Oulad Ahmed et Oulad Othman ; les Achèche, en Oulad Tabet (ou Oulad Ali) et Oulad Anseur. Ils se disent particulièrement liés aux Nememcha ; ils font paître sur le Chechar septentrional et sur le Djebel Ali en Nas. Cette haute montagne, vue du nord, s'avance comme un promontoire au sud-est de la plaine ravinée de Mellagou ; vue du sud, elle continue simplement les fortes ondulations du Chechar. Les Tifoura comprennent un faible élément maraboutique, la zaouia des Oulad Ben Raoui ou Oulad Si Abdallah.

L'histoire de ces deux petites fractions est assez obscure. Ils inquiétaient les Beni Barbar ; mais ils étaient attaqués par les Beni Mloul. Il est vrai qu'ils pouvaient compter sur les Brarcha, voisins et ennemis de ces derniers. Le théâtre de leurs luttes est plutôt le lit de l'Oued el Arab que le Chechar proprement dit.

Nul ne sait quels combats se sont livrés dans les tirezza de l'Oued el Arab ; depuis Ouldja jusqu'au confluent de l'Oued Mellagou. Il s'était produit le long de cet Oued un phénomène analogue à celui que nous avons décrit dans l'Oued Bedjer : au lendemain de l'occupation romaine, les Berbers et les derniers colons romains s'étaient groupés dans des villages mal bâtis ; mais c'est en vain qu'on chercherait dans l'Oued el Arab de grandes forteresses naturelles, isolées, comme celle de Countro et de Tizigrarine. Les longues pentes qui le bordent n'ont pas été découpées par les eaux comme la vallée de l'Oued Bedjer. Le Chechar apparaît de moins en moins ruiné à mesure qu'on

s'avance de l'est à l'ouest, et l'Oued el Arab qui le borde à l'ouest semble encore en formation, comme je l'ai dit.

Khiran, Chebla, Ouldja, bâties sur le bord ou dans le fond même de cuvettes successives n'ont jamais eu, prises isolément, une grande valeur, et n'ont jamais pu offrir à une population homogène une longue suite d'emplacements comme l'Oued Bedjer. Chacun de ces tirezza a eu sa vie particulière, sinon indépendante.

Les habitants de Khiran, qui certes est le plus important de tous ces petits centres, divers d'origine et peut-être arabes en majorité, ont été sans cesse assaillis, soit par les Beni Mloul, soit par les Brarcha, soit par les Achèche. Ils ont réussi à se maintenir à peu près libres entre ces tribus rivales. Cependant les Achèche y emmagasinaient une partie de leurs biens sous le nom de quelques amis. Les mêmes Achèches confient dans les mêmes conditions une autre partie de leurs ressources à Djellal des Oulad Omran ; mais le principal est renfermé dans Tidznit, petit village presque invisible qui leur appartient sur le cours inférieur de l'Oued Djellal.

Chebla est aux Oulad Tifoura qui l'ont arraché aux Beni Mloul. Le village s'élève, comme Khiran, sur la rive gauche de l'oued et domine des champs d'orge entourés de palmiers. Ces deux tirezza sont en quelque sorte des oasis moyennes analogues aux jardins de Ouendoura.

Les Beni Mloul emmagasinaient à Ouldja et peut-être aussi à Tboïou Ahmed, bien que les habitants de ce deriner village, le plus rapproché de Khiran, se disent indépendants. Ces deux tirezza n'en forment qu'un en réalité, assez allongé en forme de vallée. L'oued en est à peine sorti qu'il pénètre dans la montagne transversale qui lui barre le Sah'ra. Il la traverse en zigzag et s'échappe par son foum au-dessus de Khenga. Ouldja et Tboïou Ahmed forment un oasis véritable. Les palmiers y dominent et constituent une grande richesse. Par contre, les villages sont bâtis en plaine, et n'ont même pas la minime valeur défensive de Khiran ou de Chebla.

Quelques mots suffiront également aux Oulad Omran. Ils se partagent suivant le cours de l'oued en Oulad Sbah, Oulad Bel-

gassem, Oulad Tabet, Oulad bou Chama, répartis dans 4 villages distincts dont le plus important est Djellal. Ce dernier village est entouré de murs et difficile d'accès sur 3 faces. Un ancien bois d'oliviers le domine.

Nous avons vu que les Souias s'étaient établis d'abord dans la vallée de l'Oued Djellal. Ils étaient très-peu nombreux et marabouts ; ils firent place sans peine, vers la fin du moyen-âge, aux Oulad Omran, qui d'ailleurs se disaient *Cheurfa*. Une preuve de cet ancien mélange subsiste encore à Djellal. On y trouve des Souias mêlés aux Oulad Bou Chama. Il n'est guère possible de savoir d'où venaient ces Oulad Omran ; ils revendiquaient une origine marocaine. Du moins, ils ont participé, une fois établis dans le Chechar, à toutes les vicissitudes des Beni Barbar et des Oulad Sultan. Comme ces derniers, ils ont dû laisser échapper quelques bandes de leur maigre vallée. C'est ainsi qu'ils soutiennent que le groupe assez considérable des Oulad Omran Djouich de Tunisie est parti de l'Oued Djellal. Ils comptent aussi une fraction dans l'ouest chez les Oulad Zeïan (Cf. *Rapport sur l'Oued Abdi*).

KHENGA SIDI NADJI

Toutes ces peuplades que nous pouvons nommer d'ensemble Zenata du Chechar, oublient peu à peu leurs haines sous notre gouvernement. Elles s'étonnent encore de la paix que nous leur imposons ; mais nous assistons à la formation d'une unité qui se consolide chaque jour et qui serait dangereuse si notre prestige n'y faisait sans cesse contre-poids.

Il est aussi une autre unité latente, un réseau délié, insensible, qui rassemble en un tout les ennemis de la veille, dans le Chechar comme partout ailleurs en Algérie. Ce n'est pas sans raison que nous avons gardé Khenga Sidi Nadj pour la fin de notre étude. Cette petite ville arabe est le centre d'action maraboutique autour duquel gravitent aussi bien les Amamra de l'Aurès que les Beni Mloul, les Beni Barbar, les Oulad Sultan, les Nememcha. Son influence s'est surtout accrue sous notre domination.

Il est à remarquer en effet qu'en annihilant un grand nombre

de petites fractions maraboutiques, nous avons accru d'autant les grands chefs religieux. Au commencement de ce siècle, trois grandes influences se partageaient ces montagnes : celles de Bou Kahil, de Sidi Abid et d'Abdel Afid ; la première dans l'Aurès, la deuxième dans le Mehmel, la troisième à Khenga. Or, nous avons réduit à l'impôt les Oulad bou Kahil qui sont maintenant confondus dans la foule. Nous avons presque anéanti récemment les Oulad Sidi Abid. Tous les regards des indigènes sont tournés vers Khenga.

L'oasis de Khenga, situé, comme Ciar au débouché de l'Oued Bedjer, ou comme Branis au débouché de l'Oued Abdi, occupe le Foum saharien de l'Oued el Arab du côté du Sah'ra. Les palmiers en sont très-nombreux et donnent des fruits renommés. Au centre de l'oasis est un groupe de maisons bien bâties et agglomérées comme les bâtiments d'une forteresse, du milieu duquel s'élève la coupole basse de Sidi Abdel Afid, fondateur de la secte des Khouans, et le minaret orgueilleux des Ben Nacer qui, caïds en même temps que personnages religieux, tentent de lutter d'influence, au moins dans l'oasis, contre la famille d'Abdel Afid. D'autres groupes de maisons, plus ou moins misérables, mais mieux entretenues que partout ailleurs dans le Chechar, bordent l'oasis du côté de l'est. Le tout est enveloppé par une petite muraille en terre pourvue de tours carrées également en terre. La muraille a été complétée ou réparée récemment pendant une lutte des gens de Khenga contre ceux de Liana à cause de la répartition des eaux. La condition principale de la vie est en effet la même à Khenga que à El Hamra, Ouendoura, Ciar, dans l'Oued Bedjer, Ouldja, Chebla, Khiran dans l'Oued el Arab. L'existence des habitants y dépend des pluies annuelles et de la complaisance de leurs voisins d'en haut. Si une oasis supérieure abuse de l'eau de l'oued, les gens d'en bas réclament et prennent bientôt les armes. La nécessité contient ainsi tous ces petits groupes à une existence uniforme qui n'admet pas de progrès dans la culture et les rend ennemis les uns des autres.

Toutefois, cette petite ville, exclusivement arabe, est loin d'offrir le triste aspect des autres ksour. Elle est aérée, animée par le travail de divers ouvriers qui tiennent boutique ; elle res-

semble à maint petit quartier industrieux d'une ville d'Égypte. La montagne dénudée et les collines sablonneuses qui s'élèvent au-dessus d'elle du côté du nord, l'immensité saharienne qui se développe en avant, au sud, la sévérité des lignes qui composent le débouché de l'oued, ajoutent un prix inestimable à la fraîcheur de ses cultures. On soupçonne, en la considérant, que l'influence maraboutique de Si Abd el Afid n'est pas la seule cause de sa prospérité. Quelque raison géographique y contribue. Non-seulement elle est située à l'extrémité de la ligne naturelle qui, par le cours de l'Oued el Arab relie l'Aurès au Sahara, mais encore elle se trouve à moitié route entre l'extrémité du Chechar et Biskra. Elle est centrale pour les Beni Barbar, les Oulad Omran, les Beni Mloul. Une autorité politique pourvue des moyens d'action suffisants, qui serait établie à Khenga, ou mieux, à cause de la pureté de l'air, dans les montagnes voisines des Beni Mloul, contiendrait sans peine ces peuplades plus ignorantes de nous que difficiles.

Sidi Abd el Afid, suivant la légende arabe, s'est fait enfermer dans un cercueil au moment de la conquête pour ne pas voir les Français. Il est toujours vivant et communique sa sainteté à sa famille dont tous les membres sont encore plus ses représentants que ses héritiers. Il a laissé trois fils : Sidi El Hafnaoui qui habite l'oasis de Tamerza, en Tunisie ; Sidi Mahmoud, qui réside d'habitude à Liana, en dessous de Khenga, et est actuellement en pélerinage ; Sidi Zahri, qui s'est établi à Khiran. Le fils de Si Mahmoud, appelé El Ouordi, supplée son père pendant son absence, et est ordinairement énuméré avec ses oncles. La secte religieuse d'Abd el Afid est celle des ***Frères*** (Khouans) sur laquelle on a déjà publié des études si intéressantes. Elle se distingue de celle des ***Amis*** (Habab) qui relèvent de Si Mohammed el Aïd, ou plutôt, depuis la mort de ce dernier, de la mosquée de Temacin.

Elle se distingue aussi de la secte de Mustapha ben Azzouz, presque exclusivement tunisienne, qui cependant attire à elle une partie des Nemencha, des Maalla, des Harakta, des Oulad Khiar. Elle domine principalement dans le Chechar, chez les Beni Melloul, dans le Mechmel des Oulad Rechèche, dans le

Tafrent et dans l'Aurès chez les Oulad Yacoub, les Oudjana, les Oulad Daoud, les Beni ben Sliman, les Oulad Abdi, en un mot, dans la partie occidentale de la région aurasique. J'insisterai plus loin sur la division de cette région en orientale et occidentale. (Voir l'*Appendice*).

Les cérémonies qui constituent l'initié en lui conférant l'ouord (*la rose*), emblême mystique et invisible de la confrérie, sont soigneusement dérobées aux regards des infidèles. Je puis cependant les résumer ainsi, d'après mes renseignements :

L'***ouord*** ou l'investiture consiste dans la rémission des péchés, le don des paroles, le don du chapelet, la ***baraka***, et les conseils.

Le futur initié apporte des présents au ***cheikh*** qui confère l'ouord. Ces présents sont en nature ou en argent ; ils sont regardés comme une expiation préparatoire, analogue à nos pénitences du moyen-âge. Le cheikh, qui se tient le plus possible en dehors de la foule, l'accueille d'un air grave et l'attire à lui. Suivant les uns, il le presse contre sa poitrine et absorbe pour ainsi dire dans sa sainteté tous les péchés du pénitent ; suivant d'autres, il lui prend la main en détournant la tête et murmure quelques paroles du Coran. Dès lors l'initié est absous et revient à lui, dit la langue arabe. »

Le cheikh lui impose la récitation d'un certain nombre de rekats ; ainsi deux au ***Fedjer***, deux au ***Sebaa***, quatre au ***Dahor***, quatre à l'***Asr***, trois au ***Magreb***, sept à l'***Acha***. Il ajoute : « Si tu ne pries pas, une montagne de péchés descendra sur toi. »

Il lui dit ensuite : « Ne mens pas, ne vole pas, ne mange pas de choses impures, prends toujours le bon chemin, sois pur devant Dieu, crains les Français. ***La crainte des Français est la crainte de Dieu.*** Ne calomnie pas la religion, élève bien tes enfants, fais l'aumône, paye la zekka et l'achour. »

Cette partie de l'ordination est la plus importante au point de vue politique. Il est possible que mes interlocuteurs, investis par Sidi Zahri ou Sidi El Ouordi, aient cru me tromper en affectant la crainte des Français qu'ils méprisent pour la plupart. Ce qui suit est plus important au point de vue des pratiques religieuses.

Le cheikh donne un chapelet aux pénitents les plus considé-

rables ; mais qu'il donne le chapelet ou qu'on le lui apporte, il y ajoute les *paroles*. Chaque cheikh a son chapelet et ses paroles.

Le chapelet de Sidi Mahmoud se compose de cent grains jaunes *moins* un.

Le chapelet de Sidi El Hafnaoui se compose de cent grains noirs *plus* un.

Le chapelet de Sidi Zahri se compose de cent grains rougeâtres *moins* un.

Le chapelet de Sidi El Ouordi est de cent grains, et jaune.

Les chapelets de Sidi Mahmoud et de Sidi Zahri comptent le même nombre de grains, parce qu'ils sont fils du même père et de la même mère. Sidi El Hafnaoui est bien fils comme eux d'Abd El Afid, mais n'a pas eu la même mère. C'est peut-être pour cette raison qu'il s'est écarté et étend la propagande de la secte en Tunisie. Quant à Sid El Ouordi, il donne à son chapelet le même nombre de grains que son père Si Mahmoud.

Chaque cheikh prescrit en outre un certain nombre de tours de chapelet, soit deux, soit trois, jusqu'à six. Sidi El Ouordi en prescrit trois.

Les *paroles* sont de beaucoup plus importantes que la substance ou la composition du chapelet ; car si les sectaires achètent à leur gré les chapelets qui peuvent être de natures diverses, ils se distinguent nettement par le mot d'ordre que le cheikh leur a donné. Ce mot d'ordre est dans la secte d'Abd El Afid : « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Chaque cheikh attache aussi une parole dont il a le privilége aux séries de quinze grains du chapelet séparées par un ruban de cuir rouge. Sidi El Ouordi assigne à la 1re série : « Allah houma a salli ou sellem, hala acel din a Mohammed » ; à la seconde : « El Haq bel Haqui ; » à la troisième : « El Latif ou Toblina ; » à la quatrième : « Rezek ou Terezek ; » à la cinquième : « La Allah ila Allah, » etc.

La puissance politique du caïd de Khenga, unie à une sorte d'autorité religieuse, a bien pu faire sortir de Khenga les deux fils d'Abd El Afid, et contraindre l'un à demeurer à Liana, l'autre à Khiran ; mais la koubba du saint fondateur de la secte

demeure à Khenga, et les tribus environnantes n'ont de vénération que pour elle.

Je n'ai qu'à signaler le fait sans en tirer de conséquences. J'ajouterai seulement que j'ai trouvé chez Sidi El Ouordi et chez Sidi Zahri l'accueil le plus bienveillant, et que l'autorité dont ils jouissent est justifiée par l'histoire ancienne de toute cette région. Ils continuent de « craindre Dieu ; » ils affectent l'ancienne attitude des Souïas du Cherchar, des Oulad Sidi Abid du Mehmel, des Ouled Bou Kahil de l'Aurès, petites familles, mais dont le rôle civilisateur fut grand dans ces derniers siècles. Restons dans le Chechar. Les marabouts de Khenga, les Khouans, sont les héritiers des Souïas. Or, nous avons vu que les Souïas sont les seuls qui aient sauvé quelques notions morales du tumulte des guerres privées qui armaient les Beni Barbar, les Nemencha, les Oulad Sultan et les Oulad Omran, les uns contre les autres. La vénération dont les indigènes entourent la koubba de Si Abd el Afid a des racines profondes. Il est vrai que dans la religion musulmane, les mots « paix aux croyants, guerre aux infidèles » forment un groupe indissoluble. La tâche de l'historien finit au point où celle des politiques commence.

E. Masqueray.

(*A suivre.*)



NOTES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD

DE LA PROVINCE D'ALGER

EN 1864

(Suite. — Voir les nos 117, 118, 119-120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127 et 128)

On nous montre, à quelque distance sur notre gauche, le col de Guergour. Jadis une belle fontaine, appelée Aïn-Terifia, donnait de l'eau à deux ksour, Ksar-el-Ahmeur (le ksar rouge) et Ksar-el-Abiodh (le ksar blanc), situés au sud du col, et se déversait ensuite dans l'ouad Er-Reddad. Suivant la tradition, ces deux ksour auraient été abandonnés par leur population dans les circonstances suivantes. Un jour, le saint marabouth de Laghouath, Sidi El-Hadj-Aïça, en tournée chez ses khoddam, aurait été surpris par la nuit dans le pays des Oulad-Yâkoub-er-Rabaâ, et se serait égaré. Il eût été on ne peut plus facile au saint marabouth de se tirer de là, puisqu'il avait le don des miracles ; mais il préféra, dans cette conjoncture, ne pas faire usage de ce précieux privilége, et profiter de l'occasion pour éprouver les gens du Djebel-'l-Amour et s'assurer par lui-même de la façon dont ils pratiquaient l'hospitalité. Le saint arrivait — sans s'en

douter — au col de Guergour au moment où le jour entrait dans la nuit. Sidi El-Hadj-Aïça fit lentement un tour sur lui-même en plongeant ses regards dans le fond des vallées pour chercher à découvrir quelque lumière révélant, à travers les ténèbres, la présence d'un vivant. Ce tour d'horizon n'ayant pas eu le résultat qu'en espérait le saint, il gravit un piton qui dominait au loin le pays qui l'entourait. Deux clartés rougeâtres, pareilles à des yeux de tigre, brillaient dans le sud à quelque distance au-dessous de lui : il y avait évidemment là une habitation, et le saint, se dirigeant sur ces clartés, reconnut bientôt qu'il était près du Ksar-el-Abiodh, chez les Oulad-Yâkoub-er-Rabaâ. Il alla frapper à la porte de la maison éclairée en s'annonçant comme *dhif Reubbi* (invité de Dieu); mais, bien que la maison fût habitée, puisqu'on y entendait parler, la porte ne s'ouvrit cependant pas. Deux autres fois encore le saint réclama l'hospitalité par la formule ordinaire : « *Ia moula ed-dar, dhif Reubbi!* O maître de la maison, un invité de Dieu! » et non-seulement la porte resta close, mais, de plus, on répondit de l'intérieur à son troisième appel par une injure. Sidi El-Hadj-Aïça se retira sans se plaindre et se dirigea sur le Ksar-el-Ahmeur, qui n'est qu'à une très-courte distance du premier. Le saint fut reçu par les gens du ksar rouge exactement de la même manière qu'il l'avait été par ceux du ksar blanc. L'épreuve était concluante, et il parut au saint que ce n'était pas leur façon de pratiquer l'hospitalité qui devait ruiner ces ksariens.

Sidi El Hadj-Aïça fut donc réduit à passer la nuit à la belle étoile : il alla s'abriter sous le feuillage d'un térébinthe, arbre qui, depuis, fut consacré par la piété des fidèles, et dont ils firent un *mekam* pour rappeler la station qu'y avait faite le saint marabouth.

Pour être un saint, Sidi El-Hadj Aïça n'était pourtant pas exempt absolument de ces petits travers qui sont inhérents à la nature humaine ; ainsi, il était particulièrement enclin à la vengeance, quand on l'avait offensé. Du reste, il faut dire que les Oulad-Yâkoub n'avaient pas volé le tour que leur ménageait le pieux ami de Dieu.

Nous avons dit que les deux villages dont nous venons de parler n'avaient pour toute eau que celle que leur donnait l'Aïn-

Terifia. Quand, au matin, les habitants de ces ksour furent sur pied, le saint marabouth se dirigea vers la fontaine, où il se mit à prier avec une grande ferveur. Les femmes des deux ksour y arrivaient au moment où le saint cessait ses prosternations et se relevait; à la vue d'un homme, et surtout d'un étranger, elles s'arrêtèrent étonnées. Mais qu'on juge de leur stupéfaction, quand le saint, mettant son bâton à l'œil de la source, elles virent ses eaux s'enrouler autour comme un serpent et se solidifier. Quelques instants suffirent pour bobiner entièrement sur le bâton du saint toutes les eaux de la fontaine. Ce ne fut pas tout. Sidi El-Hadj-Aïça, mettant son bâton sur son épaule, se dirigea, suivi à distance par les femmes des deux ksour, vers un piton qui domine l'ouad Derdez, affluent du Reddad, et là, après une nouvelle prière, il lança son bâton dans le premier de ces torrents en répétant trois fois d'une voix tonnante la formule de la demande d'hospitalité. Depuis cette époque, ce petit ouad, qui ne se rafraîchissait habituellement que des larmes du ciel, est réputé pour l'abondance et la bonté de ses eaux.

Les gens de Ksar-el-Ahmeur et de Ksar-el-Abiodh, à qui leurs femmes avaient raconté les divers incidents de ce prodige, comprirent toute l'étendue de leur faute, et ils s'en mordirent les doigts jusqu'à la deuxième phalange; mais il était trop tard. Leurs ksour n'étant plus dès lors habitables, ces inhospitaliers montagnards furent obligés de les abandonner et d'aller s'établir ailleurs. Personne ne les plaignit.

La colonne continue sa route en serpentant avec les détours de l'ouad Er-Reddad. Sur la rive droite, des mamelons décharnés dressent leurs squelettes rocheux qui parfois présentent la régularité des faces d'une forteresse; on dirait que tout cela est l'œuvre de l'homme. Souvent, les rives se relèvent à pic et montrent une coupure nette à arête vive. Plus loin, dans les terres argileuses, les pluies ont fouillé, sculpté sur les escarpements des colonnes à fûts cannelés, rudentés, godronnés, à chapiteaux bizarres et fantastiques, à bases vaguement terminées. Quel fouillis de décombres caillouteux, rocheux, d'effondrements de mille ans ou d'hier, d'arrachements ou de déchirures à lambeaux surplombants, d'arbres qui, pareils à ces gargouilles de nos

vieilles églises, saillent horizontalement des rides de la montagne! Nous nous demandions à chaque pas: « Mais comment, dans un tel pays, la pensée de la résistance ne vient-elle pas à ceux qui l'habitent? De véritables Thermopyles! Quatre hommes et un caporal y arrêteraient une armée. »

Nous rencontrons bientôt l'ouad Derdez, petit affluent de droite du Reddad. Nous avons dit plus haut les causes qui ont amené l'eau dans ce Derdez, qui n'était d'abord qu'un torrent desséché, et nous savons que c'est à l'inhospitalité des gens des ksour El-Ahmeur et El-Abiodh qu'il doit cet avantage, précieux surtout pour le voyageur. On nous montre, à quelques pas de son embouchure, un village ruiné qui, — il y a longtemps de cela, — aurait été habité par les ancêtres des gens de Tadjrouna.

A notre droite s'élève, à menacer le ciel, l'audacieux Merkeb, ce pic-observatoire qui permet au regard de planer sur les lointains du Sahra, et de fouiller le Djebel-'l-Amour jusque dans ses entrailles.

La colonne remonte toujours l'ouad Er-Reddad; elle y rencontre çà et là des r'dir à eaux saumâtres. Des altérés, que leur cristal a séduits, en approchent leurs lèvres avec amour; mais ils les rejettent bientôt avec une effroyable grimace après les avoir essayées. Cette expectoration rappelle aux érudits de la colonne ce passage de la Bible: « Des bords de la mer Rouge, Moïse conduisit son peuple vers le désert de Sur sans rencontrer une source pendant une marche de trois jours. Arrivés à Merra, ils y trouvèrent de l'eau; à cause de son amertume, ils ne purent encore en boire; aussi appelèrent-ils ce lieu les *Eaux amères*. Mais le Seigneur indiqua à Moïse un *bois* qu'il jeta dans la source, et aussitôt elle s'adoucit. » Mais quel était ce bois? Voilà une recette qu'il faudrait retrouver. En effet, rendre les eaux du Sud, et, par la même occasion, celles de la mer potables, ne serait peut-être pas sans intérêt.

Quelques sources d'eau potable sourdent au pied des berges de l'ouad; elles sont faciles à reconnaître aux groupes de soldats qui s'y abreuvent à plat ventre, et cela malgré les conseils, les menaces des officiers. Terrible chose que la soif! si terrible qu'il n'est nulle force — c'est d'expérience — qui puisse empêcher une troupe, dans ces journées de feu de notre Afrique, de se

précipiter sur une source, une mare, une flaque, quelle que soit d'ailleurs la qualité du liquide. C'est bientôt, autour de ces eaux, un fourmillement de têtes, de bras, de jambes qui rampent, grouillent, se pénètrent, s'enlacent comme des sangsues dans un bocal vide, pour approcher du précieux breuvage, lequel n'est déjà plus qu'un liquide boueux et infect : « Huit jours, quinze jours, un mois, un an, mille ans de prison pour celui qui ne rentrera pas immédiatement à son rang ! » crient les officiers, les sous-officiers, les caporaux. Mais gorge altérée n'a pas d'oreilles : les rangs s'égrènent, se disloquent, s'éparpillent, et la foule se rue sur les eaux ; car la soif est plus forte que la discipline ; il est des instants où l'on se déshonorerait pour un verre d'eau. Il faut avoir éprouvé ce tourment pour le bien connaître. Les supplices des enfers sont bien moins cruels ; car, dans les régions infernales des païens, vous avez l'Achéron aux eaux amères et bourbeuses, le Cocyte formé des larmes des méchants, — jugez si elles doivent être amères ! — le Phlégéton aux eaux bouillantes ; dans l'enfer des Mahométans, on trouve un fleuve alimenté par les sueurs fétides des réprouvés ! Tout cela n'est sans doute pas très-rafraîchissant ; mais au moins il y en a pour tout le monde, et c'est là une consolation. Dans l'intérêt de la discipline, — car il faut bien se garder de jamais défendre ce qu'on ne peut empêcher, — il vaudrait beaucoup mieux, quand on rencontre de l'eau, arrêter la colonne et permettre de boire, tout en faisant appel, bien entendu, à la raison des hommes, et en leur expliquant la nature des dangers auxquels ils s'exposent en obéissant sans lutter aux exigences inextinguibles de leurs gosiers.

Après avoir laissé sur sa gauche l'ouad Takhouma, et être passé sur la rive droite de l'ouad Er-Reddad, la colonne débouche sur un vaste plateau couvert de halfa qui va se rattacher au Djebel-Mimouna, d'où descendent les eaux qui se répandent le long du versant sud du Djebel-'l-Amour. Le bivouac est établi sur ce plateau, qui se nomme El-Madjiba, où nous arrivions à six heures du soir. Ce point n'ayant pas d'eau, on met en distribution celle des *greb* (outres) qui ont été apportées à dos de chameaux. La nuit étant arrivée, cette distribution a lieu aux flambeaux, c'est-

à-dire aux feux féeriques des touffes de halfa qui ont été allumées autour du bivouac ; tous les pitons où sont établies les grand'gardes resplendissent en même temps d'une illumination immense, dont les flammes semblent des langues de damnés léchant l'azur du ciel pour éteindre la soif ardente qui les dévore.

La nuit se passe dans le calme le plus parfait. Les gens de l'Amour ont décidément fait le vide devant nous, et ne veulent pas défendre leur pays. Peut-être se réservent-ils pour la défense de leurs ksour ! Nous le verrons bien.

Le 31 mai, la colonne levait son camp à quatre heures du matin, et suivait une route tracée, il y a quelques années, par les gens du Djebel-'l-Amour, lorsque le ksar d'El-R'icha fut érigé en annexe du bureau arabe de Tiaret. Cette route, qui est celle d'Aïn-Madhi à El-R'icha, est, généralement, très-bien marquée entre ces deux ksour ; dans le défilé de l'ouad Er-Reddad, elle se confond parfois avec le lit de cette rivière.

Nous avons définitivement laissé sur notre droite l'ouad Er-Reddad qui va prendre sa source au sud-ouest d'El-R'icha, au-dessous de Kouïfat-el-Beïdha, point où les Mekhalif tuèrent, un jour, quarante hommes de la tribu des Zenakhra ; on voit encore le *nzaâ* (1) élevé à l'endroit où ces Zenakhra tombèrent pour ne plus se relever. Le bey d'Oran Mohammed-el-Kebir campa sur ce point. La colonne tombe bientôt dans l'ouad Feurdan, dont elle descend le cours entre deux immenses chaînes rocheuses encaissant profondément la rivière. Le lit du Feurdan est fort large ; bien qu'il soit sans eau aujourd'hui, les épaves végétales qui y ont jeté l'ancre nous démontrent que cet ouad n'est pas toujours commode, et que, dans la saison des pluies, il doit avoir de terribles accès de colère. Des bouquets de tamarix, de térébinthes, de genévriers et de genets arborescents égaient les rives de l'ouad sur tout son parcours. A quelque distance en-deçà du point où cette rivière se jette dans l'ouad El-R'icha, qui, plus bas, prend le nom d'ouad Mzi, la colonne quitte le lit du

(1) *Nzaâ*, littéralement *gémissement*. On désigne ainsi un amas de pierres élevé sur le lieu où fut commis un meurtre qui n'a pas été vengé, ou dont la *dïa* (prix du sang) n'a pas été payée.

Feurdan, et se jette à gauche sur un plateau dominé de ce même côté par le prolongement de la chaîne de rochers jaunâtres formant l'une des rives de ce dernier cours d'eau. Des sources d'eau saumâtre, laissant autour d'elles des efflorescences salines, sourdent du pied de cette chaîne rocheuse et vont se perdre dans l'ouad El-R'icha qui coule sur notre droite. Nous ne tardons pas à découvrir au fond du paysage le ksar d'El-R'icha assis dans un nid de verdure. La colonne fait une halte.

Du point où nous sommes arrêtés, les abords d'El-R'icha et le village lui-même sont du plus singulier aspect : à notre gauche, un large banc rocheux courant horizontalement dans le nord, et formant les assises d'un immense plateau à bords réguliers ; au fond, un mamelon dénudé, de couleur ocre, et couronné par des constructions qui paraissent ruinées ; à droite du mamelon, le ksar d'El-R'icha, affecté de jaunisse comme le terrain qui l'entoure ; à droite du village, des jardins touffus paraissant le contourner ; plus à droite encore, des chaînes dénudées à arêtes vives comme le dos d'un caméléon, et bizarrement soulevées, semblent se précipiter dans l'ouad El-R'icha ; plus près de nous, un immense massif, de forme régulière, comme les murailles d'une ville fortifiée, se dresse sur la rive gauche de l'ouad Mzi qui coule à son pied. Tout cela est d'une tristesse mortelle : tout y est jaune, décharné, sablonneux : des chaînes qui semblent la carcasse de la terre ; le sol encombré de débris de montagnes émiettées ; des rivières étouffées sous les sables ; des roches pansues et avachies. Ce n'est pas là l'Éden, malgré la bande verte des jardins qui semble revêtir le ksar d'un bernous de cherif.

Contrairement à ce qui se passe à l'arrivée d'une colonne française en vue d'un ksar, aucune députation ne vient au-devant du général : pas de mouvement, pas un bernous aux abords d'El-R'icha ! Quel est ce mystère ? Les Negali (1) auraient-ils abandonné leurs foyers ? Continueraient-ils à faire le vide devant nous comme ils l'ont fait depuis Foum-er-Reddad ? Nous apprenons, en effet, qu'ils ont déserté leur ksar dans la crainte du

(1) C'est la fraction des Oulad-Yâkoub-er-Rabaâ qui habite le ksar d'El-R'icha.

châtiment qu'ils ont mérité, et qu'ils se sont réfugiés, avec leurs femmes, leurs biens et leurs troupeaux, sur la *gâda* (1) d'Anfous.

La colonne se remet en marche ; elle descend dans l'ouad El-R'icha qu'elle traverse, coupe plus loin l'ouad Djedar, et va poser son camp sur un vaste terrain rocailleux et dénudé, à gauche du ksar dont nous parlons.

Vu de près, cette bourgade, qui compte une centaine de maisons, n'a pas trop mauvaise mine : elle est sans enceinte ; ses rues sont passablement percées ; on remarque quelques constructions, — le minaret de la mosquée et l'ancienne habitation du commandant de l'annexe, — qui révèlent la main de l'ouvrier européen. Une koubba assez élégante, d'origine récente, s'élève au milieu du cimetière, qui est situé à l'entrée du village ; les tombes sont recouvertes de grandes dalles, et les morts y sont coude à coude ; quelques-uns, enterrés de fraîche date, sans doute, exhalent une odeur infecte. Il est difficile de réunir autant de cadavres dans un si petit espace. Dans tous les cas, il nous a semblé qu'on devait beaucoup mourir à El-R'icha ; on dirait y être au lendemain d'une épidémie.

On remarque à gauche d'El-R'icha un mamelon taillé en cône tronqué, au sommet duquel se voit encore une muraille d'enceinte renfermant quelques maisons ruinées. C'est la vieille El-R'icha. Autrefois, la sécurité était médiocre dans ces parages ; les Mekhalif, tribu de mauvaise réputation et ne vivant que du bien d'autrui, quittaient volontiers de temps en temps leurs montagnes pour aller se ravitailler aux dépens de leurs voisins ; les Zegdou même, ces pillards marocains, ces écumeurs du Sahra, poussaient quelquefois leurs expéditions jusque dans l'intérieur du Djebel-'l-Amour. Pour se mettre à l'abri des déprédations de ces hardis coquins, les populations étaient obligées de se jucher au même étage que les aigles. Les gens d'El-R'icha avaient donc choisi ce piton pour y construire leur village. Plus tard, quand

(1) *Gâda*, de *gâd*, s'asseoir. Une *gâda* est un plateau à large plate-forme situé dans une position dominante par rapport à ce qui l'entoure. Nous donnerons plus loin la description des deux *gâda* du Djebel-'l-Amour.

ils purent descendre de là-haut sans trop de danger, ils songèrent à s'établir plus près des eaux ; cette situation leur permettait de faire un peu de jardinage et de planter des arbres. El-R'icha supérieure fut peu-à-peu abandonnée pour l'inférieure, et les Oulad-Yâkoub paraissent ne pas s'en trouver trop mal.

Les jardins d'El-R'icha se développent en une longue bande sur la rive droite de l'ouad ; on n'y trouve que des arbres fruitiers, parmi lesquels, comme dans tous les ksour de cette contrée, domine l'abricotier.

Puisque la population d'El-R'icha avait fui à notre approche, c'est que, sans doute, elle se sentait coupable. Or, puisqu'elle était coupable, il paraissait tout naturel qu'on allât la châtier là où elle s'était réfugiée. C'est ainsi que raisonnait la colonne, qui voyait toujours s'échapper l'occasion de rencontrer l'ennemi. C'était, sans doute, aussi l'opinion du général, puisque l'ordre avait déjà été donné de s'emparer des approvisionnements de grains emmagasinés dans le ksar ; il y avait évidemment dans ce fait acte d'hostilité, et les troupes en inféraient qu'on ne s'en tiendrait pas là. Nouvelle joie de la colonne. Mais tout-à-coup des *bruits sinistres* circulent dans le camp : les réfugiés de la *gâda* auraient envoyé, disait-on, des ambassadeurs au général pour lui demander l'aman, se soumettant d'avance à toutes les conditions qu'il leur imposerait. On ajoutait qu'en présence des officiers chargés par le général de porter sa réponse aux rebelles, les femmes, au lieu d'exciter, ainsi qu'elles le font habituellement, les hommes à la résistance, leur auraient reproché amèrement, au contraire, d'avoir attiré sur elles et sur leurs enfants les maux de la guerre. « Soumettez-vous, criaient-elles aux « hommes, soumettez-vous aux Français ! Avec eux, la paix, la « tranquillité, le bien-être ! Avec les autres, — vous le savez, — « la guerre et ses misères, nos villages incendiés, nos jardins dé- « truits, nos troupeaux mourants de faim et de soif !.... Mais vous « avez donc été frappés de démence !.... Nous le savions et nous « vous l'avions dit : les Français sont aussi forts qu'ils sont justes, « et vous ne pouviez espérer de triompher des forts, puisqu'ils « sont le bras de Dieu ! Soumettez-vous, ô hommes ! et ne vous « plaignez pas si les conditions que vous impose notre seigneur le

« général sont dures et sévères, car la faute en est tout entière « à vous.... »

« Ah ! pourquoi nous a-t-on enlevé *Mouni* (1) ?... Tout cela ne serait pas arrivé, ajoutaient les femmes, si l'on nous avait laissé *Mouni* !.... Qu'il revienne au milieu de nous, dussions-nous l'acheter !.... »

Tout cela était vrai d'un bout à l'autre. Les tribus réfugiées sur la *gâda* avaient sollicité l'aman, se soumettant d'avance à toutes les conditions, et, *malheureusement*, il était difficile de frapper des populations désarmées qui demandaient leur pardon et qui s'en remettaient à notre générosité.

« Gredins de Bédouins, disaient les troupiers, les voilà qu'ils « s'amusent à se soumettre à présent !.... Décidément, ils n'ai- « ment point la poudre ces gaillards-là. C'est égal, on aurait pu « tout de même aller voir ce qui se passe sur cette *gâda*, » ajoutaient-ils d'un air de regret. Il fallait pourtant bien en prendre son parti.

Il est évident que, refusant d'accepter la soumission du Djebel-'l-Amour, rien ne nous était plus facile que de détruire El-R'icha ; mais alors c'était montrer à ces populations que la guerre que nous comptions leur faire était une guerre à outrance et d'extermination ; c'était les pousser au désespoir et à tous les excès qu'il entraîne ; puis, après la destruction d'El-R'icha, il fallait marcher sur la *gâda* et attaquer dans cette forteresse naturelle des gens dont l'énergie eût été décuplée, puisqu'ils n'avaient plus à attendre de nous que la misère et la mort.

Voyons donc, d'ailleurs, ce que c'est que cette *gâda* dont il a tant été question depuis quelques jours. Nous parlerons d'abord de celle de l'ouest, puisque c'est à l'abri de ses retranchements naturels que s'étaient réfugiées les tribus.

La *gâda* de l'ouest est située à une distance de quatorze kilomètres environ d'El-R'icha. Pour s'y rendre de ce point, on re-

(1) C'est M. le lieutenant *Mounier*, ancien commandant de l'annexe d'El-R'icha, que les femmes désignent sous le nom de *Mouni*. Cet officier avait su faire chérir son commandement pendant la période qu'il passa au Djebel-'l-Amour, et on l'y regretta vivement quand cette annexe fut supprimée.

monte le cours de l'ouad El-R'icha jusqu'à sa rencontre avec l'ouad Berrich ; on passe ensuite sur la rive droite de cette dernière rivière, qu'il faut également remonter jusqu'à l'Aïn-Tezrima, tête de l'ouad Berrich. C'est en ce point que commencent les plus sérieuses difficultés ; il faut alors mettre pied à terre et laisser ses chevaux au pied de la *gâda*. On gravit les flancs du plateau par un chemin pavé de *seuffah* (dalles) à surface unie et glissante, et ne pouvant donner passage qu'à un homme de front. Du point où l'on aborde le plateau jusqu'au village d'Anfous, il n'y a guère qn'une demi-heure de marche; mais le chemin court à travers un épais maki dans un terrain sablonneux, fuyant et d'un parcours difficile.

Anfous est un petit village d'aspect assez misérable; mais il a, à sa proximité, de très-belles et abondantes eaux. La source qui les fournit sort d'une grotte de huit à dix mètres de profondeur ; cette grotte s'ouvre au pied de rochers énormes qui n'en permettent l'approche qu'à une personne à la fois. Ces eaux sont largement suffisantes pour les besoins des habitants et pour les irrigations de leurs jardins.

Le village d'Anfous est habité par une fraction des Oulad-Yâkoub-er-Rabaâ, les Oulad-Bellil.

La *gâda* de l'ouest a environ dix kilomètres de longueur sur deux de largeur.

La *gâda* de l'est, chez les Ghemantha, est à peu près de même forme et de même étendue que celle de l'ouest ; elles ne sont séparées que par l'ouad Ouarren, l'un des affluents de l'ouad Mzi. La *gâda* de l'est est, — comme celle de l'ouest, — couronnée par un petit village, le Ksar - Mâdna, qu'habitaient autrefois les Ghemantha, — et qu'ils ont abandonné. Le plateau a aussi sa source ; mais elle est moins importante que celle d'Anfous.

C. Trumelet.

(A suivre.)



ALGER

Étude archéologique et topographique sur cette ville,
aux époques romaine (Icosium), arabe (Djezaïr Beni-Maz'renna) et turque (El-Djezaïr)

(Suite. — Voir les nos 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119-120 121 et 128)

Sur la fontaine dont je viens de parler, placée contre le cimetière actuel des Européens, en face et à quelque distance du Fort des Anglais, sur le bord de la route qui aujourd'hui comme autrefois relie la Pointe Pescade à Alger, on lit l'inscription arabe ci-après, gravée en relief sur une plaque de marbre de 0m33 sur 0m33, laquelle avait disparu sous plusieurs affiches que je me suis permis d'arracher, au risque de m'attirer un procès-verbal :

قد امر ببناء هذا العين من مايها الرايق ذو القوة
والعز امر لصادق على سبيل الخيرات والحسنات
احيا الله مقاصده في الدنيا والاخرة
الامير السيد مصطفى باشا والي جزاير
سنة ١٢١٩

« A ordonné la construction de cette fontaine, à cause de son eau limpide, Celui qui possède la force

« Et la considération, pour se conformer à la prescription du Sincère (Mahomet), dans la voie des bienfaits et des bonnes œuvres.

« Que Dieu fasse vivre ses intentions, dans ce monde et dans la vie future !

« Le très-pieux, le seigneur Mustapha Pacha, gouverneur d'Alger.

« Année 1210. » (1804-1805 de Jésus-Christ).

A cette pointe, formant l'une des nombreuses dentelures de la baie d'Alger, très-accidentée et pleine d'anses et de rochers dans sa partie septentrionale, tandis qu'elle est unie dans sa partie méridionale, succède un plateau incliné vers la mer qui était défendu par deux batteries de côte.

La première, appelée *Toppanet Kalet el-foul*, et aussi *batterie supérieure de Ras en nader*, راس الناذر, le commencement de l'aire, était armée de 8 canons.

La seconde, dite batterie inférieure de *Ras en nader*, ne comptait que 4 pièces. Les deux documents dont je donne une traduction ci-après, sont relatifs aux dispositions prises pour assurer le service de l'artillerie dans ces deux batteries, au moment de l'expédition dirigée contre Alger par les Français en 1830. Ils constatent qu'en temps de guerre, les habitants de la banlieue étaient mis en réquisition pour concourir à la défense des côtes. Les tobdji, ou artilleurs réguliers, étaient réservés pour la ville et pour les forts importants. Les canonniers amateurs, dont l'habileté devait laisser beaucoup à désirer, étaient commandés et dirigés, quand le moment de combattre arrivait, par le *bach-tobdji*, lequel, en temps de paix, avait seul la surveillance et la garde de sa batterie.

Liste des personnes du quartier de Beni-Messous qui sont désignées pour le service de la batterie du fort de KALAT EL FOUL. — 17 kada 1245 (10 mai 1830).

Canon 1.

Mahmoud ben Djafar.
Ibrahim ben Djafar.
Ahmed ben Mahmoud.
Hemoud ben Otsman.
Baba Otsman.
Baba Ali Turki.
Hadj Ahmed Ezzouak.

Canon 2.

Ismaël.
Youssef ouled Brahim.
Ali Moussa.
Mohammed ben el Djilali.
Aïssa el Rorbi.
Mohammed el Djadi.
Belkassem el Rorbi.

Canon 3.

Moussa le Kabyle.
Mohammed Boucetta.
Mohammed le Kabyle.
Hemoud ben Mouloud.
Ali ben Mustapha.
Amar ben el Hadj Mustapha.
Mohammed ben Amtë.

Canon 4.

Ali Essebaoui.
Djehouch.
Sedda ben Ali.
Amara.
Bou Chedda.
Allal ben el Benaï.
Mohammed ben Amer.

Canon 5.

Ali ben Djeloul.
Mohammed bou Berana.
Hadj Mohammed ben Mahdjoub.
Ahmed el Mesraoui.
Mohammed ben Otsman.
El Arbi ben bou Cherra.
Saïd ben Dadda Ali.

Canon 6.

Abdallah le Kabyle.
Hadjela.
Driouch.
Abderrahman oulid Bouberat.
Mohammed ben Eddif.
Ahmed oulid el Arbi.
Mohammed ben Dahman ben Bachi.

Canon 7.

Ahmed ben Mohammed.
Saül el Isseri.
Ahmed el Bechir.
El Oumas.
Mohammed el Bechir.
Soliman ben Otsman.
Yahia el Dja'di.

Canon 8.

Mohammed ben Khercha.
Rabah ben Mahdjoub.
Le frère de Hamida.
Mohammed ben Mahdjoub.
Abdelkader el Rorbi.
Mohammed Beroudina.

Liste des personnes dudit quartier qui ont été désignées pour le service de la batterie de RAS EN NADER. — 17 kada 1245 (10 mai 1830).

Canon 1.

Ahmed el Khelifi.
Mohammed ben Derbel.
Mohammed ben Djeloul.
Ben Youssef.
Mohammed el Isseri.
Ahmed oulid Echeikh.
Mohammed oulid Amer el Bechir.
Ioussef ben Ali (bûcheron de Bouzeriah).
Le frère d'Ahmed le bûcheron.
Amin Ahmed (199) Karadanesle.
Mohammed el Gueroumi, de Bouzeriah.
Chaban ben Duouch, bûcheron.

Mohammed el Oudjhani, bûcheron.

Canon 2.

Mohammed el Amrani.

Ali ouled Echeikh.

Abdelkader ben Otsman.

Ali oulid Brik.

Canon 3.

Hadj Mustapha Bouderba (1) de Bouzeriah.

Ahmed Joldach (janissaire).

Ahmed ben Turkia.

Kaddour ben Turkia (2).

Le fils d'Ahmed ben Turkia.

Baba Khelil le Turc.

Mohammed oulid Hossaïn, le janissaire.

Mohammed el Bahri, bûcheron.

Mustapha oulid Kahnadii, bûcheron.

Canon 4.

Djadi, de Bouzeriah.

Djadi.

Khelifa.

Mohammed el Khelifi.

Oulid ben Ranem.

Mohammed ben Semaya.

Baba Ali, le Turc.

Ibrahim oulid Hadj Khelil.

Omar el ai Chaoui.

Du plateau du *Ras en nader*, on aperçoit le double banc de rochers, encore assez éloigné cependant, qui couvre la petite crique appelée par les indigènes *Mers eddan* (مرسى الدبان), le port aux mouches.

L'extrémité du cap étroit, élevé et escarpé qui forme l'un des côtés de cette anse, supporte un vieux fort ruiné d'un effet des plus pittoresques, qui occupait toute sa largeur. Malgré un état de délabrement qui s'accroît rapidement, on peut encore constater que la partie la plus avancée offrait deux embrasures au nord, une guérite à l'angle N.-O., deux embrasures à l'O. et deux embrasures à l'E. On remarque aussi un magasin voûté qui était la poudrière. On monte par un sentier semé de débris à ces ruines poétiques, perchées sur un promontoire miné par les flots qu'il domine et que n'animent plus que quelques chèvres maltaises, pacifiques successeurs des soldats de l'Islam. Les Français attribuent la construction de cet ouvrage à Barberousse (Kheir-Eddin).

En arrière du vieux fort et un peu à l'O., s'élève, sur un monticule bordé au couchant par la mer, une batterie arrondie qui était connue sous le nom de *Toppanet mers eddebban* (la batterie du port aux mouches). Bien que cette batterie ait subi quelques modifications et additions pour servir de logement à des douaniers, on peut encore constater qu'elle offrait douze embrasures. Le document ci-après donne la liste des habitants de la Bouzaréa qui y furent placés comme artilleurs lors de l'expédition française :

(1) A exercé les fonctions d'administrateur de La Mecque dans les premières années de la conquête française.

(2) Aujourd'hui assesseur au Tribunal civil d'Alger.

***Liste des personnes de Bouzéria qui sont désignées pour le service de la batterie de* MERSEDDEBBAN. 17 kada 1245 (10 mai 1830).**

Canon 1.

Omar, barbier turc.

Boukama, fournier.

Kassem, fournier.

Ouled Haffis, janissaire.

Ahmoud el Moudjahid.

Baba Ali.

Ahmed ben Lemmou.

Ahmed ben Fettal.

Canon 2.

Mohammed Sebrapji, Turc.

Ahmed, le maçon.

Ali oulid Etturki, mazoul agha.

Si Youssef ben Omar.

Le fils du sus-nommé.

L'allié de ben Omar.

Bou Aziz.

Si Mohammed, le barbier.

Mustapha Selam.

Mohammed (293) ben Hossaïn, ezzemirli.

Mohammed (112) ben Hassen, algérien.

Canon 3.

Mohammed ben Ali.

Mohammed ben Moussa.

Hadj Abdallah.

Ben el Arbi, chaouch.

Soliman ben Saïd.

Abdelkader ben Ibrahim.

Mohammed Essabouadje.

Abdelkader Zelouf (1).

Otsman (97) ben Ali, mazoul agha.

Omar (36) ben Ali.

Canon 4.

Oulid Essa Boundji.

Mohammed ben Hadj Mohammed.

Mouloud el Rorbi.

Ramdan.

Kaddour el Rorbi.

Amer el Kor'i.

Yahia.

Hamdan el Aïchaoui.

Le frère d'Omar.

Mohammed (114) ben Aderrahman l'Algérien.

Canon 5.

Mohammed el Aïchaoui.

Le frère d'Amara.

(1) Cet arabe est le premier malfaiteur qui ait été guillotiné à Alger.

Mohammed el Aïchaoui.
Kaddour ouled Esseman.
Mustapha oulid Tchekiken, bûcheron.
Le frère d'Abdelkader, bûcheron.
Kaddour ben el Aïd, bûcheron.
Le frère de Mohammed, bûcheron.
Ahmed ben Abd, bûcheron.
Hassan ben Ali, le Crétois.

Canon 6.

Le frère de Hamida, bûcheron.
Mouloud Delsi, bûcheron.
Le frère de Hamoud, bûcheron.
Le frère d'Ali, bûcheron.
Abderrahman ben Kaddour, bûcheron.
Le frère de Hamida, bûcheron.
Aderrerat ben Kassem, chaouch, bûcheron.
Mohammed ben hadj Soliman, bûcheron.

Canon 7.

Lè frère de Kaddour, bûcheron.
Le frère de Mohammed, bûcheron.
Youssef, bûcheron.
Si Ali, bûcheron.
Le frère de Kaddour, bûcheron.
Mohammed ben Djeloul, bûcheron.
Kaddour ben bou Sebissi, bûcheron.
Le frère de Mohammed, bûcheron.
Ali ben Ameraoui, bûcheron.
Mohammed (114) ben Assan, mazoul agha.

Canon 8.

Mohammed Eddriouch, bûcheron.
Mohammed bou Rabi, bûcheron.
Le frère de Kaddour, bûcheron.
Ali ben Mekmouch, bûcheron.
Mohammed ben Ali ben Saïd, bûcheron.
Mohammed ben Lamin, bûcheron.
Le frère d'Ali, bûcheron.
Ali ben Bouchelaren, bûcheron.
Ali (68) ben Ahtchi Hossaïn.

Lorsque les défenseurs de cet ouvrage apprirent qu'Alger venait de capituler, ils lancèrent leurs canons dans la mer, où on peut encore en voir quelques-uns, lorsque le temps est calme. Ils évitèrent par là que ces pièces, destinées au triomphe de l'Islamisme, ne devinssent la proie des infidèles.

Le vieux fort était encore en bon état en 1808, lorsque le commandant Boutin visita les fortifications d'Alger. Cet officier, en effet, s'exprime ainsi dans son rapport : « Forts de la Pointe « Pescade. — Ils ont l'un et l'autre la forme d'un fer à cheval ; « ils n'ont point d'embrasures basses. Le bas de la chaîne en « arrière n'est que du rocher. On pourrait s'établir dans le « champ de vignes pour les battre par la gorge, surtout celui de « droite ; il n'y a en tout que deux pièces dirigées contre terre. »

L'état qui accompagne ce travail donne aux deux forts ensemble 21 embrasures et 9 canons. L'un de ces deux ouvrages

était le vieux fort, aujourd'hui ruiné, qui n'a été abandonné que lors de la construction du nouveau fort dont je vais parler. Quant à l'autre, il s'agit évidemment de la batterie.

A une cinquantaine de mètres en arrière de ce dernier ouvrage, et par conséquent à une certaine distance de la mer, se trouve un nouveau fort bâti par Hossaïn Pacha en 1823. Sa position ne paraît pas heureusement choisie, car son feu était en partie gêné par la batterie et par le vieux fort, plus élevés que lui. La face Est offre 3 embrasures et celle de l'Ouest 4 embrasures. La face Nord, qui donne sur la mer, présente 10 embrasures. Dans la façade Sud, on remarque 15 meurtrières, et au-dessus de la porte, deux embrasures, dont l'une est à moitié occupée par une guérite en maçonnerie.

C'est dans cette façade que s'ouvre la porte, laquelle était autrefois surmontée de l'inscription turque ci-après, qui figure sous le n° 65 (épigraphie indigène) du Musée public d'Alger, auquel elle a été remise par le service de la Douane, le 18 janvier 1855.

والي سلطان جزاير اول حسين باشا
جهاد ايچوب اثر قويدي ياپوب بو قلعه بنا
سنة تسعة وثلثون ومايتين والف ١٢٣٨

Je traduis ainsi une version arabe présentée par feu Mohammed ben Otsman Khodja :

« Le gouverneur d'Alger et son souverain, lequel est Hossaïn « Pacha, pour les besoins de la guerre sainte a fait élever ce « fort et l'a érigé comme une trace durable
« En l'année mil deux cent trente-neuf. 1238.

La date en chiffres et celle en lettres ont une différence d'un an. Il est difficile de décider de quel côté se trouve l'erreur.

L'année 1238 a commencé le 18 septembre 1822 et fini le 6 septembre 1823. Quant à l'année 1239, elle est comprise entre le 7 septembre 1823 et le 25 août 1824. Une garnison de 15 hommes, qu'on relevait tous les ans au printemps, occupait ce fort.

Les ouvrages de la Pointe Pescade terminaient à l'Ouest la série des défenses de la baie d'Alger. Au-delà, on ne rencontrait plus que la tour de Sidi-Ferruch, dont le commandant Boutin nous donne la description suivante :

« Dans toute cette partie, il n'y a ni fortifications, ni batteries, « excepté la seule tour de Sidi-Ferruch, qui ne mérite guère « d'être comptée; elle est carrée; son élévation est de 16 à 20 « mètres au plus. Chaque face, de 3 à 5 mètres de large, est ar- « mée d'une mauvaise petite pièce de canon. Cette tour est vieille « et ne résistera pas à la plus légère canonnade. » — Depuis 1808, les Algériens avaient ajouté à cette vieille tour, appelée par les Européens *Torre chica* (la petite tour), une batterie à fleur d'eau de quelques pièces.

CHAPITRE II

FORTS A L'OUEST D'ALGER

Avant 1830, Alger n'avait été attaqué que par des flottes ou des ennemis d'outre-mer qui, après leur débarquement, invariablement opéré sur des plages dessinant la partie méridionale de la baie, suivaient le rivage et concentraient leurs efforts contre la partie inférieure de la ville faisant face au sud. Doués de peu d'initiative et de prévoyance, les Turcs se bornaient, en général, à fortifier les points dont une attaque avait révélé la faiblesse; ils ne prévoyaient pas qu'une armée redoutable, débarquée loin des canons de la place, les menacerait par la partie faible, c'est-à-dire par les hauteurs qui dominent la citadelle. L'ouvrage appelé par nous *Fort de l'Empereur* leur paraissait parer à toutes les éventualités qui pouvaient surgir de ce côté et soutenir suffisamment la Casba, laquelle n'offrait dans cette direction que quelques embrasures.

Ce fort fut bâti, d'après quelques historiens, à l'endroit même où l'empereur Charles-Quint fit dresser sa tente lors de son expédition contre Alger, en 1541. Débarquée sur la plage de

l'Harrach, l'armée espagnole appuyait sa droite à la mer et avait étendu son aile gauche sur la colline dite alors *Koudiet Essaboun* (la colline du savon), en face de la Casbah. Les Espagnols, maîtres de ces hauteurs, élevèrent — peut-être en une nuit — auprès de la chapelle du marabout Sidi Yacoub et à une distance de 800 mètres de la Casba, une batterie formidable de 200 canons; et aussitôt que la tempête les eût miraculeusement délivrés de leurs agresseurs, les Turcs s'empressèrent de construire une forteresse dont l'importance capitale venait de leur être révélée.

Cet ouvrage formait un carré un peu allongé du S. au N.; ses murailles, construites en maçonnerie comme presque toutes les fortifications élevées par les indigènes, offraient à peu près 40 pieds d'élévation sur 10 pieds d'épaisseur, et étaient flanquées de petites saillies en forme de bastions; elles n'étaient pas entourées d'un fossé régulier. Un retranchement en maçonnerie, formant réduit, protégeait le côté Ouest, et la face du Sud avait une double enceinte. Au centre, s'élevait une grosse tour ronde servant de réduit. D'après le commandant Boutin, il n'y avait en 1808 que 77 embrasures et 35 canons. Il paraît certain qu'en 1830 l'armement s'élevait à 91 pièces.

Appelé par les Turcs *Sultan Kala'Si* (le fort du Sultan), cet ouvrage recevait des indigènes les noms de *Bordj bou Lilo* (le fort de la nuit), de *Bordj Ettam* (le fort des paons), et de *Bordj Moula Hassan* (le fort de maître Hassan). Cette dernière dénomination — de beaucoup la plus ordinaire, — était bien motivée, puisque la forteresse à laquelle elle s'appliquait devait son existence à trois personnes portant le même nom. Cette circonstance va nous être longuement apprise par Haedo.

« Le troisième fort est au-delà de celui de Mohamed Baja, en marchant vers le midi; il en est distant d'environ 1,100 autres pas, et distant de l'alcazava et de la ville d'environ 1,700 pas. Le premier qui le commença fut *Assan Baja* (Assan Baja), fils de Barbaroja (Barberousse), étant pour la première fois roi d'Alger en l'année du Seigneur 1545; (il l'établit) sur une colline et dans le propre endroit où l'empereur Don Carlos cinquième, de glorieuse mémoire, planta son pavillon, quand en l'année du

Seigneur 1541, le vingt-sept octobre, veille de St-Simon et de St-Jude, il investit Alger; mais Assan Baja ne fit alors qu'un fort ou tour ronde, vide et sans terre-plein, qui en travers mesure vingt-cinq pieds, où sur une voûte il posa trois petites pièces d'artillerie. Ensuite, en l'année du Seigneur 1579 et en celle de 1580, *Assan Baja*, Vénitien, renégat d'*El Ochali*, à cause de la frayeur très-grande qu'on éprouvait alors de l'escadre très-puissante que Sa Majesté Philippe, roi d'Espagne, assemblait, avec beaucoup de monde et de munitions, dans la baie de Cadix et autres lieux du détroit, contre le Portugal, et les Turcs d'Alger étant persuadés que sans faute cette armée navale était formée contre eux, ledit roi Assan fit fortifier avec beaucoup de hâte ce fort, ou pour mieux dire, la colline et emplacement où il était, à cause de son importance, en faisant autour de cette tour ou vieux fort quatre cavaliers (ou bastions), lesquels formèrent une figure carrée sur un espace de quatre-vingt-dix pieds de long et autant en largeur, avec le vieux fort au milieu. Un de ces cavaliers répond au couchant, un autre au midi, un autre au levant et un autre au nord. Tous les quatre et leurs courtines sont hauts d'environ vingt-cinq pas, et tous en terre-plein avec des embrasures en bas et en haut. Le corps ou travers de chacune de ces quatre tours est de vingt pas, et leurs parapets ont dix palmes de largeur. La place d'armes qui se trouve au milieu des quatre tours ou cavaliers a, en travers, quarante-quatre pas; au milieu de cette place, comme nous l'avons dit, est le vieux fortin que fit précédemment le fils de Barbarodja, mais on l'a garni de terre-plein récemment, et comme il est plus haut de douze palmes que les quatre bastions, il demeure comme leur cavalier. Il faut également savoir que presqu'au milieu de toute cette place d'armes, qui est au milieu des quatre cavaliers, le roi fit un fossé qui traverse la place du couchant au levant et la partage en deux parts, bien qu'inégales, de manière que par suite de ce fossé les deux bastions de devant, celui du midi et celui du levant, sont isolés, comme un corps distinct, des deux autres de derrière, celui du couchant et celui du nord, et comme s'ils formaient deux fortifications distinctes, indépendantes l'une de l'autre et séparées par une distance égale seulement à la largeur du fossé qui se trouve au milieu. Cette division se fit avec l'idée que si les ennemis s'emparaient d'abord des deux bastions de derrière, les Turcs pussent, en tel cas, se retirer et se réfugier dans la seconde partie composée des bastions postérieurs, et que le fossé retardât et paralysât l'impétuosité des ennemis, en les empêchant de passer outre. Dans la prévision de cette retraite, il fit une fausse porte et un chemin au-dessous de la terre, en manière de mine, qui de la place des deux bastions postérieurs va aboutir là dans le fossé. Pour plus de défense, ils firent également dans cette même partie des deux bastions postérieurs, sur le fossé, un parapet, qui, en manière de courtine, traverse d'un cavalier à l'autre avec quelques embrasures au milieu, d'où ils peuvent maltraiter les ennemis déjà entrés et maîtres des deux premiers cavaliers, et aussi défendre et empêcher qu'ils sortent dans le fossé et qu'ils montent dans les bastions ou cavaliers de derrière. Le fossé n'a que douze palmes de profondeur et vingt environ de largeur; il n'y en a aucun autre ni autour ni dans nulle autre partie de la fortification. Dans tous les quatre bastions ou cavaliers, il n'y a pas plus de douze pièces d'artillerie moyenne et petite et trois autres dans le fort antique. Toute cette fortification est très-commandée et dominée par une montagne qui lui correspond à main droite du couchant, distante d'environ 150 pas, d'où on peut également, avec de l'artillerie, empêcher tout secours qui viendrait de la ville. Il y a trois autres collines qui lui correspondent au midi et au levant, à 150, à 200 et à 250 pas, et d'où on peut facilement le battre, sans compter que de toutes parts, entre le fort et les montagnes, il y a de grands ravins que la force de l'eau de la montagne a formés quand il pleut, dans lesquels, à cause de leur profondeur, on peut placer à couvert des soldats et du monde en aussi grand nombre qu'on voudrait et attaquer de là les Turcs du fort. Comme sur l'emplacement même où est posée cette fortification, Carlos V, empereur (comme nous l'avons dit), posa et planta son pavillon, à cause de cela, il s'appelle communément el Barjio de l'Empereur; d'autres, par respect pour les deux rois d'Alger dont l'un le commença et l'autre le finit, lesquels avaient l'un et l'autre le même nom de Asan,

le nomment le Barjio de Asan-Baja. Le principal ingénieur de cette fortification fut un renégat de nation grecque qui s'appelait l'Alcay de *Asan.* »

En 1830, l'armée française débarqua à Sidi-Ferruch, et marchant sur Alger par les hauteurs d'El-Biar pour attaquer la ville par son point culminant, devait tout d'abord s'attacher à réduire le fort l'Empereur qui commande la Casbah. Il ne me paraît pas sans intérêt ni tout à fait en dehors de mon sujet d'emprunter à *l'Histoire de la conquête d'Alger*, de M. Alfred Nettement, quelques détails sur la prise de ce fort.

« Le 4 juillet 1830, à la pointe du jour, tout était prêt pour l'attaque. Les compagnies étaient à leurs postes ; 10 pièces de 24, 6 pièces de 16, quatre mortiers de 10 pouces, six obusiers de 8 pouces étaient en batterie. A quatre heures du matin, une fusée partie du quartier-général donna le signal de l'attaque ; à l'instant, les batteries furent démasquées et le feu commença sur toute la ligne. Dès les premières volées, les boulets de 16 et de 24 firent voler en éclats les pierres des murailles et des embrasures. Le fort de l'Empereur riposta vigoureusement. La milice turque ne démentit pas son vieux renom de vaillance. Nos officiers eux-mêmes, si bons juges en matière d'intrépidité militaire, admirèrent le courage impassible de ces canonniers que l'élargissement des embrasures mettait presque à découvert. « Nous admi-
« râmes, dit un témoin oculaire, le courage de ces braves gens
« qui auraient mérité un meilleur sort. L'équipage des pièces
« était mitraillé ; mais à la place du mort se mettait un vivant,
« et le feu continuait. »

« Les sacs de laine dont les Turcs avaient garni les merlons qui séparent les embrasures furent en effet bientôt emportés par les feux croisés de nos batteries, et l'épaulement en maçonnerie s'écroulant en plusieurs endroits, leurs canonniers se trouvèrent exposés comme une cible à nos boulets. Les mêmes hommes ne tiraient pas deux coups ; n'importe, il se présentait de nouveaux canonniers à chaque coup, et le feu ne se ralentit pas. Pendant trois heures, le feu continua de part et d'autre avec la même vivacité. Nos officiers pointaient eux-mêmes leurs pièces, et l'on remarqua le sang-froid du colonel d'Esclaibes qui resta pendant tout le feu dans une batterie de 24 pour donner des leçons de tir aux pointeurs.

« Les Turcs tiraient non-seulement du fort de l'Empereur, mais encore du fort Bab-Azoun et de la Casbah. A sept heures du matin, le feu du fort commença à se ralentir sensiblement.

« Les batteries turques, jonchées de cadavres, étaient presque désertes. Quelques pièces seulement tiraient encore ; à huit heures, le feu de l'ennemi était complétement éteint. Le nôtre continua de ruiner les défenses. L'ordre de battre en brèche allait être donné, lorsqu'à dix heures une explosion épouvantable fit disparaître une partie du château ; des flammes, des nuages de fumée et de poussière s'élevèrent à une hauteur prodigieuse, et des pierres furent lancées dans toutes les directions. Quant ce nuage immense retomba avec la poussière et la fumée qui obscurcissait l'horizon on vit que la tour principale était détruite de fond en comble.

Le général Huret, commandant de la tranchée, ne perdit pas un moment pour franchir l'espace qui séparait nos troupes du château. Trois compagnies du 35e s'élancèrent sous sa conduite au pas de course, y entrèrent par la brèche et en prirent possession. Le général Valazé et le général Lahitte les y suivirent de près avec les troupes d'artillerie et du génie, animées par l'ardeur de leurs chefs. Les ruines fumantes du fort offraient l'image du chaos. La face N.-E. était complètement écroulée, ainsi que la plate-forme et la tour ; les murailles restées debout présentaient de larges fentes, semblables à des cicatrices. Ça et là, des débris de toute espèce, entremêlés de membres humains, car tous les défenseurs du fort ne s'étaient pas retirés à temps ; partout des flocons de laine qui, dispersés par l'explosion, couvraient au loin les arbres et le sol. Un de nos soldats, impatient de voir le drapeau blanc flotter sur la forteresse, ôta sa chemise et la hissa au sommet de la tige brisée d'un dattier qui s'élevait dans l'intérieur du fort et qui, vu de loin, grâce à sa position aérienne, servait de point de repère aux bâtiments qui approchaient de la terre. C'est par l'apparition de ce pavillon, improvisé avec une gaîté française, que l'armée apprit la reddition du château de l'Empereur.

« On attribua, dans les premiers moments, l'explosion qui avait fait sauter ce fort à la chute de quelques-unes de nos bombes ; mais l'on apprit bientôt, par les rapports des officiers placés sur les pentes du Boudjaréa, que la place avait d'abord été évacuée et que les Algériens eux-mêmes avaient fait sauter le fort. C'est ce qui avait eu lieu, en effet. Le kheznadji qui commandait dans la forteresse, voyant la troupe réduite de moitié et les murailles s'écroulant de toutes parts, avait donné l'ordre de cesser le feu, et ses troupes, d'après son commandement, avaient abandonné l'édifice ; un seul resta pour exécuter un projet désespéré ; sans doute il pensait qu'une partie de l'armée française resterait ensevelie sous les ruines du Soultan-Culassi. Cette espérance fut déçue. Les accidents dans l'armée française ne furent pas nombreux, et quatre ou cinq soldats français seulement furent grièvement blessés. Il n'en fut pas ainsi dans la ville. Une grande quantité de pierres énormes y tombèrent et tuèrent ou blessèrent beaucoup d'habitants. Personne ne s'attendait à cette catastrophe. La terreur fut à son comble. De tous côtés, on entendait les hurlements des blessés ; les femmes et les enfants, effrayés, montaient sur les toits en jetant des cris d'épouvante ; les hommes se précipitèrent vers la Casaubah pour obtenir du Dey qu'on entrât en négociations avec les Français.

« Les batteries de la ville et celles des forts tiraient sur les débris du château de l'Empereur, que l'artillerie et le génie mirent en quelques instants à l'abri d'une surprise. Des gabions et des sacs à terre y furent portés à la hâte, on rendit la brèche impraticable, et le général Lahitte fit mettre plusieurs pièces de canon......... »

Voici ce que le père Dan et Shaw disent du fort l'Empereur :

« La première est du costé du levant (*sic*), flanquée au sommet d'une montagne où l'on peut incommoder grandement la ville et la battre en ruine. On la nomme le Chasteau de l'Empereur, pour ce que Charles-Quint ayant mis le siége devant Alger en l'an mil cinq cent quarante un, y commença cette forteresse que les habitants ont fait achever depuis. De la façon qu'elle se voit aujourd'hui, elle sert à la ville de citadelle où il y a, pour l'ordinaire,

une garnison de cent hommes avec plusieurs pièces de canon. (p. 91).

« .... L'autre, qui se nomme le Château de l'Empereur, commande la baye et les bayras du côté d'Aïn-Rebat...... L'empereur Charles-Quint débarqua à Aïn-Rebat en 1541, et l'on y trouve encore le reste d'un môle qu'on dit avoir été construit par lui. Pour conserver la communication de son armée avec la flotte, il se rendit maître des collines dont je viens de parler et y bâtit le dedans du château qui porte encore son nom. » (*Shaw*, *p*. 87).

Le fort de l'Empereur fut modifié en 1067 (1656-1657). En 1155 (1742-1743), sous Ibrahim Pacha, d'après des manuscrits indigènes, la foudre tomba sur la poudrière et fit sauter le fort et sa garnison. On dut donc procéder à une reconstruction presque totale ; mais l'ancien plan ne fut pas sensiblement modifié.

Au sud de la Casbah, sur l'éminence, à 150 mètres, où sont actuellement les bâtiments militaires appelés *les Tagarins*, s'élevait un fort construit avec une sorte de béton qui rappelait le ciment des anciens, et consolidé par des chaînes et des angles en fortes pierres de taille. Voici ce que Haëdo dit de ce fort qui était appelé par les Européens *fort de l'Étoile* ou des sept cantons (à cause de sa forme), et aussi *fort des Tagarins*, et par les indigènes Bordj (*fort de*) Mohammed Pacha.

« Le second fort se trouve à 1,000 pas en partant de celui d'Orhali (1) et en marchant vers le midi, au haut de la montagne; il est distant d'environ 600 pas de l'alcaçava, à laquelle il répond entre le couchant et le midi et de figure quinquangulaire. Il a, au dedans, 50 pas de trajet, dont 25 sont laissés en cour ou place, qui est en terre-plein sur environ 30 palmes de bas en haut, ce qui est toute sa hauteur. Les parapets ont une épaisseur de 20 palmes ; à chacune des cinq pointes ou angles, il y a 4 embrasures, deux de chaque côté. Au milieu, se trouve une citerne ronde qui occupe les 25 pas de cour, et il renferme également huit chambres de maisonnettes pour le logement des soldats. Ce fort n'a aucun fossé ni au dehors ni en dedans, mais

(1) Fort des Vingt-quatre Heures.

il est contreminé tout à l'entour par une mine haute et large de manière à ce qu'un homme aille s'y placer debout et droit, laquelle commence à partir des fondations et fait le tour en répondant aux casemates. Il y a dans ce fort huit pièces de petite artillerie et toutes démontées. Il est aussi assujetti à des montagnes qui se trouvent à 100 ou à 120 pas vers le couchant et le midi, d'où l'on peut facilement le battre et même empêcher tout secours qui, de la ville ou de l'alcaçava, serait envoyé au fort. Entre le fort et les montagnes et autres endroits, il y a beaucoup de ravins et de ravines qu'avec le temps ont creusés les grands courants d'eaux qui descendent des montagnes voisines, quand il pleut, où une grande quantité d'ennemis peut se cacher et même de là s'approcher jusqu'à toucher le pied de ce même fort, sans être maltraitée ou découverte. Ce fort fut bâti par Mahomet Baja, en l'année du Seigneur 1568, étant roi d'Alger, et par suite il se nomme le Barjio ou fort de Mahomet Baja (Mohammed pacha). Son ingénieur fut Mustapha, Sicilien, lequel, étant ingénieur de la Goulette et allant en Sicile sur une frégate retenue par le Saint-Office, fut capturé par les Turcs avec tous ceux qui l'accompagnaient et abjura peu de jours après qu'on l'eut amené à Alger. »

Albert DEVOULX.

(*A suivre.*)

Pour tous les articles non signés :
Le Président,
L.-Charles FÉRAUD.



ALGER. — Typ. A. JOURDAN.

FERDJIOUA & ZOUAR'A

—

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 127, 128 et 129)

II.

Oulad Azeddin (1).

Les colons européens qui peuplent aujourd'hui les villages de Sidi Merouan, Zeraïa, Redjas et autres, créés par nous, depuis quelques années, à proximité de la route qui doit relier Constantine à Gigelli, ont dû entendre souvent les Kabyles, leurs voisins, parler de cette famille des Ben Azeddin, qui faisait naguère trembler toute la contrée. Il y a donc une certaine opportunité à leur dire exactement ce qu'étaient ces gens-là et à leur expliquer les causes de leur chute, avant que les récits populaires n'en fassent des héros légendaires.

Dès qu'un Kabyle parvient à occuper une position honorifique, il renie son origine indigène pour se rattacher par un lien quel-

(1) Pour bien fixer la prononciation de ce nom, nous ferions bien d'écrire *Azeddine*, mais on a pris l'habitude de l'orthographier officiellement comme ci-dessus.

conque à la race arabe. Il revêt ce titre comme on l'a revêtu du burnous de commandement, et il s'attribue aussitôt des ancêtres illustres venus de l'Orient, lors des invasions musulmanes, ou bien du Maroc, au moment du reflux des armées conquérantes. A ses yeux, c'est une manière infaillible de s'annoblir et de jouir d'une certaine considération. C'est ainsi que nous avons vu des généalogistes complaisants faire venir du Sahara les Oulad Achour, cheïkhs du Ferdjioua. Il en est de même pour les Oulad Azeddin, des Zouar'a, que l'on a prétendu aussi être issus de race arabe. Mais l'élévation de ceux-ci ne remonte guère au-delà du commencement du siècle, et on sait fort bien, dans toutes les bourgades de la vallée du Roumel, qui ils sont et d'où ils sortent.

Il est possible que par suite de croisements successifs, quelque peu de sang arabe coule dans leurs veines. Mais dans le pays ils passent pour n'être autres que kabyles. Le nom même des Oulad Azeddin qu'ils portent pompeusement et qui sonne bien à l'oreille, n'est pas celui de leur ancêtre qui inaugura la fortune de la famille, mais de l'un de ses descendants, presque contemporain, mis par les événements un peu plus en relief que les autres (1).

Chez cette population grossière, à demi sauvage, les hommes les plus honorables étaient des coupeurs de routes, des voleurs de bestiaux émérites. Sûrs de l'impunité lorsqu'ils avaient réussi à emmener leurs prises dans leurs villages au milieu des bois et des montagnes, ceux qui par la force des bras en imposaient aux autres, faisaient aussi payer aux étrangers des droits pour le transport des denrées ou de l'huile allant de Kabylie au marché de Constantine.

Nacer, l'ancêtre avoué si bien connu des Oulad Azeddin, n'était autre qu'un de ces audacieux chefs de bande, inspirant la terreur à ses voisins et dans toute la vallée, depuis Mila jusqu'à l'oued Smendou. Il vivait vers l'an 1800, — on voit que c'est d'hier, et j'ai connu à Constantine, il y a une vingtaine d'années,

(1) On sait que l'expression *oulad* enfants, qui précède le nom de famille, est en usage chez les Arabes, surtout les nomades. Les Kabyles arabisés se servent du mot *ben* ou *beni*. Les Azeddins ne sont pas connus autrement par leurs congénères que par le nom de Beni Azeddin.

bien de vieux cavaliers de l'ancien makhezen, qui m'ont raconté leurs tribulations lorsqu'ils recevaient l'ordre de se mettre aux trousses de ce bandit après qu'il avait commis quelque nouveau méfait.

Nacer habitait dans des gourbis en chanvre sur les pentes abruptes et boisées qui bordent la rive gauche de l'oued Endja. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour reconnaître immédiatement toute l'importance de cette position, sur le versant sud du Zouar'a, situé à 12 lieues environ de Constantine. Elle est bordée par l'Oued Endja qui lui forme un rempart naturel et dont le confluent avec l'oued Roumel, qui donne naissance à l'oued el Kebir, a lieu à son extrémité orientale. L'oued Endja est une rivière profonde dans une grande partie de son cours. Ses bords sont généralement très-escarpés et garnis de rochers à pic ; sur un espace de près de cinq lieues de l'est à l'ouest, on ne trouve que quatre gués, dont deux étroits, assez profonds et praticables seulement pendant la saison d'été. Il résulte de cette situation que l'ennemi établi sur le versant sud du Zouar'a est maître des gués de l'Oued Endja qu'il peut traverser quand il le veut et dont il peut empêcher le passage avec la plus grande facilité. En communication par le versant nord avec les tribus kabyles des environs de Gigelli et par les gués de l'oued Endja avec celles de l'ouest connues par leur esprit belliqueux, il peut à volonté couper les communications avec Philippeville par l'est et y commettre des brigandages, ou venir insulter jusque sous les murs de Mila les tribus amies, bien certain de trouver un refuge assuré dans le Zouar'a.

Or Nacer, le maître de ce pays, avait pour compagnons de ses exploits quinze cavaliers seulement, gens de sac et de corde comme lui, à l'aide desquels il mettait à contribution aussi bien le cultivateur de la vallée que le Kabyle, son voisin, descendant des montagnes pour travailler ou se livrer à quelque petite industrie chez les citadins. C'est dans les ravins de l'oued Koton qu'il s'embarquait pour détrousser les voyageurs allant de Constantine à Mila.

Les Turcs étaient impuissants contre ces perturbateurs insaisissables qui à la moindre alerte disparaissaient dans des re-

traites impénétrables pour reparaître bientôt en plaine à l'improviste. Aussi, pour empêcher ces actes de banditisme qui compromettaient la sécurité publique, usaient-ils d'un moyen infaillible : celui de reconnaître et d'investir en qualité de chef du pays l'homme qui en était la terreur et leur causait le plus de tracas, afin de se l'attacher. Le chef de bande, mis hors la loi la veille, devenait de cette manière fonctionnaire gouvernemental le lendemain. Il est vrai que celui-ci, sentant par quels moyens il avait conquis sa dignité, restait sur ses gardes, ne mettait jamais les pieds dans une ville ou dans un camp turc, de crainte d'être arrêté et occis; et c'était un de ses officiers qui allait recevoir pour lui le burnous d'investiture. Par habitude de méfiance, Ben Akkaz et Azeddin n'ont pas agi autrement avec nous au lendemain de la prise de Constantine.

Telle est l'origine de l'élévation de Nacer le Zouari, qui serait resté, comme tant d'autres probablement, un brigand obscur de l'époque, sans cette combinaison politique à la turque. Nacer, devenu cheïkh officiel du Zouar'a, releva directement du kaïd turc résidant à Mila. La petite ville de Mila, bâtie sur les ruines de l'antique Milève romaine, était occupée par une dizaine de janissaires détachés de la garnison de Constantine. C'était le seul poste avancé que les Turcs eussent établi pour surveiller la Kabylie orientale dans laquelle ils n'auraient osé aller s'implanter. Mila, à cause de sa douce température et de la végétation luxuriante qui l'entoure, était aussi comme un lieu de repos où les vieux janissaires se retiraient de préférence. Ils étaient là *tahat-el-harich*, c'est-à-dire *sous la treille*, selon l'expression consacrée, analogue à notre *retraite* ou à nos *invalides*. Ils se mariaient avec des femmes du pays, ce qui explique le croisement du sang turc et du sang indigène, qui abonde dans cette localité. La pipe ou la tasse de café à la main, les anciens janissaires terminaient en effet paisiblement leur vie sous les bosquets. Ayant renoncé entièrement au métier des armes, ces invalides avaient besoin de calme, et c'est sans doute pour les en faire jouir amplement que les Turcs traitèrent avec Nacer qui devenait ainsi leur protecteur, en même temps qu'il garantissait la sécurité des environs.

En 1804, une épouvantable insurrection éclatait dans tout le massif montagneux compris depuis le Zouar'a jusqu'à Collo et Gigelli. Je ne répèterai pas ici ce que j'ai déjà exposé ailleurs sur cette révolte qui faillit être funeste à la domination turque (1). Les Kabyles du Zouar'a, comme tous leurs congénères, durent figurer dans le mouvement et prendre part avec les autres, sans doute, au siége de Constantine. Le chérif marocain Ben el Harache, qui marchait à leur tête, ne voulait rien moins que renverser l'autorité du bey et du pacha.

Osman, bey de Constantine, battit d'abord les rebelles sur la route de Mila dans cette plaine, sur les bords du Roumel, entre Salah bey et notre village d'Aïn-Kerma, puis il les poursuivit au cœur de leur pays jusqu'aux Beni Aïdoun, pour étouffer la révolte dans son berceau. Mais là, accablé par le nombre au milieu d'une gorge très-difficile, il périt lui-même ainsi que la majeure partie de son armée.

Nous ignorons si, en cette circonstance, Nacer subit l'entraînement général, ou bien si, imitant les Oulad Achour et autres grands feudataires, il prêta un concours dévoué à l'infortuné bey Osman. Zebouchi, le marabout fanatique et mécontent qui, après le chérif, fut le principal instrument de cette révolte, avait sa zaouïa à Redjas, c'est-à-dire à deux pas de la résidence du cheïkh Nacer. Quand, traqué pour ses menées et ses discours incendiaires, ce marabout se vit obligé de prendre la fuite, c'est dans la montagne des Arrès, qui domine le Zouar'a, qu'il se réfugia. Les descendants de Nacer affirment que leur ancêtre resta fidèle au milieu du détraquement général, puisqu'il conserva son titre de cheïkh ; croyons-les sur parole; cela n'a du reste aucune importance pour nous.

Nacer laissa quatre fils : Mohammed, — Guidoum, — Ferhat, — et Hamza.

Mohammed, l'aîné des quatre, succéda à son père dans le commandement du Zouar'a qui comprenait alors trois autres tribus : les Mouïa, les Beni Azoun et les Arrès. Mais les Turcs s'étaient trop bien trouvés de leur système de division parmi leurs feuda-

(1) Voir mon Histoire de Gigelli.

aires pour ne pas l'introduire également ici. Aussitôt après la mort de Mohammed, le droit de succession fut rompu ; et afin de créer des antagonismes dans le sein de la famille, on mit en présence Azeddin, fils du cheïkh Mohammed, représentant de la branche aînée, d'une part, et de l'autre, son cousin Lakheder, fils de Hamza, le quatrième fils de Nacer.

Chacun d'eux reçut le burnous d'investiture pour une moitié de l'ancien commandement. Dès lors, les partisans de l'un et de l'autre cheïkh se prononcèrent, ce qui donna naissance aux deux *sofs* ou ligues connus depuis sous les noms de sof des Ben Azeddin et sof des Ben Hamza. Pour augmenter encore l'esprit de parti, il fallait que la haine réciproque s'en mêlât. On fit comprendre adroitement aux Ben Hamza qu'ils seraient les maîtres sans partage, s'ils se débarrassaient du cheïkh Azeddin; et en effet celui-ci, convoqué à un règlement d'affaires, s'y rendait avec une faible escorte et tombait lui et les siens sous les coups d'une troupe embusquée au col de Fedj Agdal.

Après ce meurtre qui naturellement rendait les deux partis irréconciliables, les Turcs, au lieu de laisser Lakheder comme chef unique, ainsi qu'ils le lui avaient promis, élevaient Saâd Saoud à la place de son père Azeddin. Pendant de longues années, ce fut une série de razzias, de surprises et de meurtres entre les deux cheïkhs. Les janissaires vétérans de Mila continuaient dans cet intervalle à vivre en paix, assistant comme d'une loge aux luttes auxquelles leurs voisins les Kabyles se livraient en face dans la montagne, luttes qu'ils avaient le soin d'entretenir sans cesse en fournissant des munitions de guerre tantôt aux uns, tantôt aux autres. Saâd Saoud finit par être tué dans une de ces rencontres. Son fils Azeddin lui succéda.

A cette époque, le bey Ibrahim gouvernait la province de Constantine; c'était en 1819. Son khalifa était El Hadj Ahmed qui, devenu bey lui-même plus tard, devait, en 1837, céder la place aux Français enlevant sa capitale d'assaut. Le khalifa El Hadj Ahmed, à la veille d'être arrêté par son chef à cause de sa conduite licencieuse et de ses nombreux abus de pouvoir, jugea prudent de s'enfuir, et c'est auprès d'Azeddin qu'il trouva un premier refuge. Le cheïkh kabyle fut pour lui plein d'égards et

l'escorta jusque chez son parent Bou Rennan ben Derradji, alors cheïkh du Ferdjioua (1), qui de son côté lui fournit les moyens de s'en aller à Alger. Le pacha avait beaucoup d'estime pour le fugitif à cause de la bravoure qu'il avait déployée en maintes expéditions; mais pour lui faire expier ses fautes il l'exila à Blida, où il aurait mené une existence des plus modestes sans les secours que lui adressait son parent Bou Rennan. Azeddin lui aussi contribua à ce bien-être par de fréquents envois d'argent et de provisions; et de là un lien d'amitié que n'oublia point le futur bey.

En effet, lorsqu'en 1826 El Hadj Ahmed arriva au pouvoir, il donna les commandements à toutes ses créatures. Son ancien hôte et ami Azeddin était naturellement du nombre. A ce moment le sof des Ben Hamza, branche rivale, se composait des descendants des trois derniers fils de Nacer : Guidoum, Ferhat et Hamza. Le cheïkh Mohammed ben bou Lakheras était à leur tête. Le nouveau bey le destitua, et de cette manière toute l'autorité passa dans les mains d'Azeddin qui, pour mieux tenir le pays, prit pour lieutenants ses deux frères cadets Mohammed et Bou Rennan.

Mais cette réforme amena de nouvelles batailles, et Azeddin fut tué par les Arrès ligués au sof des Ben Hamza en défaveur. Cet événement était sur le point de mettre le feu à toute la Kabylie orientale qui prenait fait et cause pour l'un ou l'autre sof, lorsque mourut subitement le cheïkh Mohammed ben bou Lakheras, chef du sof des Hamza. Quelques-uns assurent que le bey, trop occupé par les révoltes des Arabes du sud et ne se souciant pas d'user ses forces dans une campagne dangereuse en Kabylie, chargea son parent Bou Rennan ben Achour de le débarrasser du rebelle du Zouar'a en le faisant empoisonner.

Le bey avait remplacé son ami Azeddin, tué, comme nous venons de le dire, en combattant les Arrès, par son frère cadet Mohammed. Celui-ci, craignant que les rebelles ne se servissent des enfants du cheïkh Mohammed bou Lakheras pour en faire

(1) Bou Rennan ben Derradji et El Hadj Ahmed Bey étaient fils de deux cousins-germains de la famille des Ben Gana.

comme un drapeau et continuer la lutte, crut prudent de les prendre auprès de lui et de se charger de leur tutelle. Ces enfants, alors en bas âge, que nous verrons reparaître plus tard, se nommaient l'un Bou Lakheras et l'autre El Hadj.

On assure que, lorsqu'il les vit en sa possession, le cheïkh Mahammed voulait les mettre à mort pour être plus sûr que sa famille ne trouverait jamais en eux des compétiteurs ; et l'on ajoute que ce fut Bou Rennan, son frère, qui s'opposa à ce meurtre. Restait à punir les Arrès qui avaient tué Azeddin. Le plus acharné à accomplir cette vengeance était un certain Moustapha ben Redjeb, alors kaïd de Mila et beau-père du défunt.

Après avoir exercé une sorte de presse parmi les Coulouglis et les Arabes qui habitaient Mila, il forma un bataillon de quelques centaines d'hommes armés aux frais du Bey et les conduisit au cheïkh Mahammed. Avec leurs forces réunies ils escaladèrent de nuit les collines des Arrès, brûlèrent plusieurs villages et tuèrent un certain nombre de gens. El Hadj Bou Lakheras, frère du cheïkh Mohamed mort empoisonné, et qui continuait à vivre en rebelle chez les Arrès, échappa à cette bagarre; mais aussitôt après il tenta une diversion en attaquant les Mouïa. Mal lui en prit; car blessé mortellement, l'un des premiers, son corps resta entre les mains des Mouïa qui le décapitèrent et portèrent sa tête en trophée au Bey de Constantine. Le sof des Hamza ayant ainsi perdu tous ses chefs, les Arrès demandèrent la paix. On la leur accorda; mais après qu'ils eurent repris confiance, le cheïkh Mahammed et son frère Bou Rennan tombèrent sur eux à l'improviste avec tous leurs contingents, un jour qu'ils étaient réunis sur le marché de l'Arbâ. Tous les individus remuants et portant ombrage furent arrêtés et conduits à Mila, où la plupart moururent de faim dans d'anciennes citernes romaines transformées en cachots.

El Hadj Ahmed bey, s'écartant des errements de la politique turque, fortifia ses amis les Ben Azeddin au lieu de les affaiblir. Des armes, de la poudre, des chevaux, il leur en fournissait autant qu'ils en désiraient ; et c'est sous son gouvernement que cette famille acquit la prépondérance dont elle a joui jusqu'à ces derniers temps. Le cheïkh Mahammed eut ainsi bientôt un vaste commandement qui s'étendit dans la vallée de l'Oued el Kebir ou

bas Roumel, chez les tribus riveraines des Beni Aïdoun, Beni Khettab, Beni Fetah et autres. Imitant l'exemple de son voisin et ami Bou Akkaz, il répandit la terreur parmi ses nouveaux administrés qu'il dépouillait de leurs biens, incarcérait ou mettait à mort sous le moindre prétexte. Dans la vallée de l'Oued el Kebir il avait pour auxiliaire dévoué un homme aussi énergique que lui. C'était Salah bou Temin. Un lien d'amitié inaltérable existait entre eux deux et aussi avec le Bey. Nous avons vu qu'à l'époque où El Hadj Ahmed était interné à Blida, il recevait fréquemment des secours de la famille des Ben Azzedin. Ces secours, c'était Salah bou Temin qui les portait à l'exilé chaque fois qu'il allait à Alger pour y vendre son huile. Les Azeddin grandissaient ; Bou Temin, leur agent, grandit aussi et eut sa part d'autorité en recevant le titre de cheïkh des Beni Aïdoun.

Le Bey, craignant que, par sentiment de jalousie, la désunion n'éclatât entre le cheïkh Mahammed, qui était seul à la tête de ce vaste commandement, et son frère cadet, Bou Rennan, maintenu dans son rôle modeste de lieutenant, satisfit aussi l'ambition de celui-ci. Comme preuve d'affection, il le nomma kaïd de Mila et de la vallée : situation exceptionnelle, puisque Bou Rennan, simple Kabyle, allait avoir, pour administrés, les invalides Turcs et les Coulouglis, leurs enfants.

L'ancien kaïd turc Moustapha ben Redjeb, déjà âgé, céda d'autant plus volontiers son poste, que c'était une sorte d'arrangement de famille. Sa fille, que la mort de son mari Azeddin, le premier cheïkh, avait laissée veuve, venait d'être épousée par son beau-frère, le cheïkh Mahammed.

Maîtres dès lors d'un vaste pays, où tout se faisait à leur gré, et sans que le Bey, leur ami, y portât aucune entrave ou contrôle, les Azeddin devinrent les puissants chefs territoriaux que nous avons trouvés le jour de la conquête.

Lorsque, après la prise de Constantine, Bou Akkaz ben Achour, par les influences qu'il fit agir, obtint l'investiture du Ferdjioua, il fut assez habile pour faire adopter la même mesure en faveur de son allié le cheïkh Mahammed ben Azeddin, et ce dernier obtint d'être reconnu comme cheïkh du Zouar'a, sans même l'avoir demandé et sans avoir paru à Constantine. Cependant, lorsque

le duc d'Orléans et le maréchal Valée passèrent à Mila avec le corps d'armée marchant sur les Portes-de-Fer, le cheïkh Mahammed ben Azeddin se présenta à leur camp et offrit très respectueusement ses chevaux de gada et la diffa aux troupes.

Dans les premiers temps de l'occupation, on n'eut guère la facilité de tourner les regards vers cette région montagneuse que les Azeddin avaient, du reste, le soin de faire dépeindre à l'autorité, par l'intermédiaire de leurs amis (1), comme tellement difficile, qu'on s'estimait heureux de la laisser sous leur sauvegarde. Préoccupés d'affaires plus graves, nous nous contentions de la soumission apparente du cheïkh du Zouar'a, du faible impôt qu'il payait, et nous lui avions abandonné le soin de diriger, comme il l'entendrait, l'administration des tribus sous ses ordres. On lui avait concédé, en même temps, la jouissance des nombreux et riches azels de la vallée, qu'il avait prétendu être les terres d'apanage de sa famille. On obtint, par ce moyen, la promesse de la tranquillité des populations remuantes du Zouar'a. Il était avantageux pour nous, à ce moment, de laisser aux Azeddin le soin de discipliner leurs tribus, mais leur conduite fut loin de répondre à ce qu'on était en droit d'en attendre. Tous les Kabyles qui venaient, sous les murs de Constantine, commettre des assassinats, incendier les meules des environs, trouvaient un refuge assuré dans le Zouar'a.

C'est de là que partaient aussi tous les voleurs qui, pendant si longtemps, inquiétèrent les communications entre Constantine et Philippeville. C'est sur leurs marchés que se vendaient ostensiblement tous les objets volés, et le cheïkh percevait un droit sur les prises. Ils firent pis encore, en 1839 : un convoi de soldats malades fut égorgé par eux, sur la route de Constantine à Mila, où nous avions placé une petite garnison.

Leur conduite était donc celle de vrais chefs de bandits. Le cheïkh Mahammed avait associé à son espèce de gouvernement son frère Bou Rennan, et tous deux, avec leur makhzen,

(1) L'ami, c'est-à-dire l'agent des Azeddin, à Constantine, était un marchand, du nom d'El Amouchi, remplissant un rôle analogue à celui de Ben Zagouta pour Bou Akkaz.

tenaient le pays sous un joug de fer. Ils ne nous faisaient point la guerre ouvertement, mais on peut les considérer comme les instigateurs des prises d'armes kabyles, pour favoriser les entreprises du fanatique Si Zerdoud, en 1842 et 1843, contre notre poste d'El Arrouch et les environs de Philippeville. Ce sont eux, également, qui firent surgir le soi-disant chérif Bou Dali ben el Harche, en 1844. En ces diverses circonstances, assurent des personnes bien informées, les Ben Azeddin agissaient toujours d'après les inspirations et les conseils de leur ami Bou Akkaz, afin de nous susciter des embarras au loin et de nous obliger ainsi à fermer les yeux sur ce qui se passait dans leur propre pays.

En 1844, notre domination se trouvant solidement assise dans la plus grande partie de la province, on rechercha les moyens d'améliorer la situation du Zouar'a. Cependant on ne crut pas devoir encore renverser les Ben Azeddin, parce que l'on n'avait sous la main aucun compétiteur à leur substituer, et qu'il était à craindre que les Kabyles, excités par leurs anciens maîtres, ne se livrassent à de plus grands désordres qu'auparavant. On se contenta de punir, par de simples amendes, les actes de brigandage auxquels se livraient ces montagnards, sous l'inspiration de leurs chefs. Soit qu'ils fussent encouragés par les bruits de guerre venus de l'Ouest à la suite de la catastrophe de Djama R'azaouat, dans la province d'Oran, soit qu'ils voulussent tout simplement se défaire d'un voisin qui les gênait, les Ben Azeddin se portèrent, l'année suivante, contre les Mouïa, tribu située dans le Djebel Segaou, au nord-est de Mila. Les Mouïa s'étaient tenus en hostilités avec les Azeddin, et tout récemment venaient de se soumettre à nous, dans le but principal de s'assurer une protection contre ces tyranneaux. Nous avions donné pour chef à cette tribu El Hadj Messaoud ben Zekri, d'une des principales familles de Constantine, qui occupa, de père en fils, sous les beys, les hautes fonctions de *Bach Seïar* ou courrier de cabinet. Mais Ben Zekri, ancien ami de Magoura ben Achour, du Ferdjioua, et des Ben Hamiza, du Zouar'a, était, par conséquent, l'ennemi du sof opposé, c'est-à-dire de Bou Akkaz et des Azeddin, qui conjointement avaient tenté plusieurs fois de le faire

périr. Heureusement connu dans tout le pays, où il avait vécu longtemps pour échapper à la vengeance du Bey, Ben Zekri nous avait déjà rendu d'importants services en marchant comme guide avec nos armées expéditionnaires de Constantine, en 1836 et 1837, puis comme kaïd, dans la plaine des Oulad Abd en Nour. Sa nouvelle position, à la tête des Mouïa, lui avait permis de renouer ses relations d'autrefois avec les tribus kabyles environnant son commandement. Celles-ci commençaient à être lasses des exactions des deux frères Ben Azeddin, qui, sûrs de n'être l'objet d'aucun contrôle et de ne pouvoir, pour ainsi dire, être atteints par aucune répression, les ruinaient par leurs exactions. Les Azeddin comprirent le danger de la position et résolurent de faire disparaître leur vieil ennemi, Ben Zekri, en frappant un coup vigoureux. Ils attaquèrent les Mouïa, croyant les surprendre ; mais Ben Zekri était prévenu, et la razzia n'eut pas le résultat complet sur lequel comptaient ses auteurs. Il nous était difficile, à ce moment, d'aller soutenir notre agent, et notre abstention forcée eut, pour les Azeddin, ce résultat, qu'elle prouva aux tribus kabyles que nous ne pouvions ou nous ne voulions pas intervenir directement dans leurs affaires.

Tout ce que nous pûmes obtenir, fut la restitution, aux Mouïa, des prises qui avaient été faites. Les Azeddin, sentant l'intérêt qu'ils avaient à ne pas se mettre en hostilité déclarée avec nous, se prêtèrent à cet arrangement.

En 1846, un cavalier de leur goum fut tué dans un des villages situés près de Mila, où il était venu tenter un mauvais coup. Pour une partie du goum, c'était l'occasion de venir piller et brûler cette dachera.

Cette fois encore, les Azeddin en furent quittes pour une amende.

Enfin, en 1847, les affaires de la province permirent de s'occuper de la petite Kabylie.

Le général Bedeau, après avoir pris part, avec les troupes de la division de Constantine, à la grande expédition de la vallée de Bougie, conduite par le maréchal Bugeaud en personne, se dirigea du côté de Mila. Les relations successives entretenues par le marché de Constantine avec les populations de la Kabylie

orientale commençaient à préparer un rapprochement dont nous devions profiter. Plusieurs cheïkhs étaient déjà venus nous solliciter de mettre un terme aux désordres anarchiques qui existaient chez eux. La nécessité d'élargir la zone soumise, à l'ouest de la route de Philippeville à Constantine, pour protéger la colonisation européenne, nous engageait à faire une première reconnaissance de ce territoire. Le général Bedeau pénétra, sans grandes difficultés, chez les Beni Kaïd, les Beni Khettab et les Beni Aïdoun. Quelques vigoureux coups de main furent accomplis par nos troupes sur les récalcitrants, et plusieurs soumissions étaient le résultat de cette campagne poussée jusqu'à Collo.

Le cheïkh du Zouar'a et son frère ne se montrèrent pas au camp qui s'installa, dès les premiers jours, à Taïr Mekhou ; mais, le 15 juin, le cheïkh Mahammed fit proposer au général Bedeau de se retirer du commandement avec son frère, à condition qu'on les remplacerait par deux de leurs neveux, Bou Lakheras et Ferhat, qui se présentèrent au bivouac et sollicitèrent l'aman. Le premier était fils unique de l'ancien cheïkh Azeddin, l'ami du bey Ahmed. Il vivait en état de suspicion chez ses deux oncles, où il était presque gardé à vue, parce qu'ils craignaient sa rivalité. Ce jeune homme, ayant réussi à s'évader de la zemala de Bou Rennan, était déjà venu à Constantine, dès le mois de mai, réclamant notre protection.

Les remplacements proposés avaient l'avantage de ne point nous aliéner l'influence des Azeddin, tout en donnant satisfaction à l'autorité qui ne pouvait, sans se déconsidérer, paraître oublier les griefs qu'elle avait contre les chefs de cette famille. Les deux neveux accompagnèrent la colonne jusqu'à Collo, et parurent vouloir rentrer dans une nouvelle voie et se rallier complètement à nous. Mais ce n'était qu'un changement apparent d'organisation, car les oncles continuaient à gouverner le pays. Tout paraissait remis dans l'ordre : les plaintes des Kabyles ne se renouvelaient plus, lorsque les nouvelles qui suivirent la révolution de 1848, dénaturées ridiculement dans la Kabylie, firent croire aux Azeddin que le moment approchait où ils pourraient se soustraire à notre domination. Ils propagèrent les bruits les plus alarmants, accueillirent chez eux deux prétendus

émissaires de l'ex-bey Ahmed, qu'ils promenaient dans les tribus en annonçant une prochaine révolte en masse. Mahammed et Bou Rennan, qui ne laissaient exercer à leurs neveux qu'une autorité purement nominale, se livrèrent alors à de nouveaux actes de brigandage.

Ben Seliman, leur serviteur intime, attaqua et incendia, pendant la nuit, avec quelques cavaliers, un moulin indigène dont le propriétaire était tué et son frère blessé. Presque en même temps, les mêmes cavaliers envahissaient deux tentes dressées dans la vallée, y tuaient encore un homme et en blessaient quatre.

De son côté, Bou Rennan percevait l'impôt, pour son compte personnel, chez les marabouts d'El-Hobacha, malgré la lettre d'exemption que nous leur avions donnée, et cherchait à s'opposer au rétablissement du marché des Beni Telilen, qui faisait concurrence à celui du Zouar'a. Enfin, le 20 juillet, il faisait une razzia sur ces derniers et brûlait plusieurs villages ; quelques jours avant, il avait tenté de surprendre et de piller la zaouia du cheïkh Zouaoui. Par suite de ces attaques réitérées, les azels voisins de Mila étaient frappés d'une frayeur telle que les fellahs émigraient en masse, abandonnant leurs maisons. Toutes les tribus voisines étaient en émoi.

Pour arrêter le mal, une petite colonne de deux bataillons et deux escadrons, sous les ordres du colonel de Fortou, fut envoyée à Sidi Merouan. La montagne de Sidi Merouan est située au nord-est de Mila, au confluent du Rummel et de l'Oued Endja ; la rivière prend alors le nom de Oued el Kebir, et pénètre dans la Kabylie orientale par un étroit défilé formé par les dernières pentes du Zouar'a et du Djebel Segaou. Le camp dominait les deux vallées, près de l'azel de Sidi Merouan. La position était excellente au point de vue militaire, et offrait toutes les facilités désirables à ceux des partisans de Bou Lakheras, qui étaient tentés de se rallier autour de lui dans notre camp (1).

A l'arrivée de la colonne, le goum des Ben Azeddin avait mis le feu aux gourbis et aux meules de l'azel, et, en se retirant,

(1) C'est sur cet emplacement que nous avons créé, depuis, un village européen.

avait emmené les habitants, malgré eux. On poursuivit l'ennemi jusqu'aux bords de l'Oued Endja. Les troupes, en nombre trop restreint, avaient ordre de ne point s'engager dans la montagne; leur rôle devait se borner à protéger la petite ville de Mila et les azels, et à empêcher l'enlèvement des grains dépiqués.

L'occupation de Sidi Merouan causa une vive inquiétude aux Ben Azeddin, d'autant plus que tous leurs voisins mettaient un vif empressement à se joindre à nous pour les attaquer, afin de tirer vengeance de leurs tracasseries incessantes.

Malheureusement les circonstances politiques, dans le reste de la province, n'étaient guère favorables pour un mouvement décisif en petite Kabylie, et l'on dut se contenter d'une amende de 15,000 francs, imposée aux Azeddin. Trop heureux d'en être quittes à ce prix, ils acquittèrent sur-le-champ cette contribution, et la colonne rentra à Constantine, où ne tardèrent pas à se présenter les deux jeunes kaïds, Ferhat et Bou Lakheras, pour y faire de nouvelles protestations de soumission ; ils y furent parfaitement accueillis, reçurent les meilleurs conseils, et rentrèrent dans leur pays, en paraissant entièrement convertis. Cela ne dura pas longtemps, et, peu après, de nouvelles déprédations provoquèrent encore la sortie de nos troupes. Cette fois, les Azeddin levaient franchement la tête et se mesuraient ouvertement avec nous.

Le 4 août, une petite colonne, sous les ordres du colonel Jamin, se dirigeait vers Sidi Merouan. En arrivant près de cette oasis de jardins, elle aperçoit le village en feu et les cavaliers de Ben Azeddin sur les collines en arrière. Ils sont bientôt repoussés, et le camp s'établit sur la position indiquée. Le 8 août, à la suite d'un fourrage, eut lieu un engagement très-vif. Le 14, c'était un nouveau combat. Nous ne pouvions éviter ces luttes partielles, qui nous faisaient perdre du monde. Le jeune kaïd Ferhat était grièvement blessé dans un engagement ; mais Bou Rennan dut abandonner les azels où il s'était installé, pour se réfugier sur le versant sud-est du Zouar'a. Malgré les combats partiels qui avaient lieu chaque jour, il ne cessait de nous écrire, pour manifester son désir de se soumettre. Il paraissait très-inquiet de notre persistance à rester à Sidi-Merouan, mais

il espérait encore que l'on se bornerait à lui imposer une amende, comme précédemment. Cependant la solution de cette affaire devenait urgente. Bou Rennan, au moyen des azels qu'il avait sous la main, était parvenu à se créer un pouvoir à peu près indépendant, et s'assimilait toute l'influence de son frère, cheïkh Mahammed, qui paraissait se retirer de toutes les affaires actives. Il avait réuni autour de lui environ 300 cavaliers solides et dévoués, qui étaient devenus la terreur des tribus voisines. Peu éloigné de Constantine, il pouvait inquiéter les colons, incendier les fermes, intercepter les communications avec Philippeville ; en outre, tous les coupeurs de route continuaient à trouver, chez lui, un asile assuré.

Cependant les renseignements recueillis assuraient que Bou Lakheras jouissait d'une grande influence dans le pays, en souvenir de son père, l'aîné des Azeddin, et qu'appuyé par nous, il serait à même de tenir en échec ses oncles et de se substituer à eux. Cette assurance nous avait décidé à brusquer les choses et à l'investir ; mais nos espérances sur lui ne se réalisaient pas. Bou Lakheras restait isolé dans le camp, et les défections sur lesquelles on comptait, n'avaient pas lieu. Les populations, terrifiées par les Azeddin, maîtres de tous les passages de l'Oued Endja, n'osaient se déclarer, d'autant plus qu'elles craignaient de nous voir, comme les années précédentes, traiter avec les maîtres du pays et les laisser ensuite exposés à toutes leurs représailles. En effet, ceux-ci continuaient à écrire des lettres fort soumises, promettant de partager avec Bou Lakheras le commandement du Zouar'a. Moula Chokfa, marabout puissant et influent des environs de Gigelli, écrivit aussi au Général, le 28 août, le priant d'écouter les propositions des Ben Azeddin, et s'offrait comme médiateur. Le Général, espérant ramener le calme, saisit cette occasion, et le commandant Desmarets, chef d'état-major de la division, partait de Constantine pour Sidi Merouan, porteur d'une lettre pour Moula Chokfa, qui devait, de son côté, se trouver au camp. Cet officier avait pour mission de faire connaître les conditions auxquelles on consentirait à traiter. Il ne trouva devant lui que des ennemis en armes, au lieu de gens désireux de se soumettre, comme l'avait annoncé Moula Chokfa.

Le 30 août, c'est-à-dire au moment où le commandant Desmarets arrivait, Bou Rennan exécutait une première attaque de nuit sur le camp de Sidi Merouan. Le 2 septembre, ayant réuni de nombreux contingents, il faisait résolument, encore de nuit, sur les quatre faces, une nouvelle attaque plus violente que la première.

Nous apprenions à connaître la duplicité de ces gens-là. En effet, pendant qu'ils nous parlaient de paix et faisaient toutes leurs démarches de soumission, les Azeddin tentaient de former une confédération kabyle, dont le but était, non-seulement d'organiser la résistance contre notre autorité, mais encore d'attaquer nos lignes de Constantine à Philippeville. C'est chez les Beni Aïdoun que s'étaient réunies les djemâas des tribus pour régler cette question. Un vieux marabout, du nom de Bel Kassem ben Fiala, leur prêchait la guerre sainte, et avait réussi, après la première assemblée, à réunir un contingent de deux mille fantassins qu'il amena aux Azeddin pour attaquer le petit camp des Beni Merouan. Le général Herbillon, commandant la province, n'avait pas un instant à perdre pour déjouer leur entreprise. A la réception de ces nouvelles, il partait de Constantine, avec quelques renforts, et se mettait lui-même à la tête des troupes.

Le 8 septembre, au matin, les bataillons se portaient sur les hauteurs qui dominent le village de Djelama, où les Ben Azeddin avaient accumulé la majeure partie de leurs ressources. Les Kabyles étaient en position et prêts à se défendre, embusqués dans les jardins du village et sur les flancs d'une hauteur très-escarpée, située à droite. Le commandant Bourbaki fit couronner ces hauteurs par ses tirailleurs, en même temps que des obus chassaient les défenseurs des jardins. En un instant, l'ennemi est délogé de toutes ses positions, en éprouvant de fortes pertes. Il gagne le col de Fedj Djelama, d'où il est encore chassé avec la même vivacité. A 8 heures, les troupes arrivaient au gué de l'Oued Endja, et les tirailleurs commençaient à passer la rivière, chassant tout ce qui se trouvait devant eux. Les cavaliers de Ben Azeddin, qui sont fort nombreux — on assurait qu'il y en avait beaucoup venus du Ferdjioua — font mine de vouloir les charger à fond mais ils perdent plusieurs des leurs. En même

temps deux charges de nos chasseurs d'Afrique, conduites par le capitaine Baradère, passent le gué au galop, et fondent sur les cavaliers, qui tournent bride, abandonnant leurs fantassins. Les deux obusiers, placés sur les berges de la rivière, lançaient des obus partout où les goums essayaient de se réunir.

Telle avait été la vivacité de l'attaque, qu'en moins d'une heure l'opération était terminée : l'ennemi fuyait ayant perdu 60 hommes, dont il n'avait pu emporter les cadavres, et 80 blessés, parmi lesquels Bou Rennan lui-même, atteint grièvement à l'épaule par un coup de feu. Nos troupes avaient à leur disposition une belle maison que Mahamed ben Azeddin avait fait construire à grands frais, ainsi que son village d'hiver, sur la rive gauche de la rivière. Le Général défendit de rien détruire ; cette marque de générosité devait être un gage pour l'avenir. La colonne battit ensuite en retraite, et les Kabyles stupéfiés ne tirèrent plus un seul coup de fusil.

A 11 heures, le Général, rentré à son camp, reçut une lettre très-soumise de Mahamed ben Azeddin, dans laquelle il s'avouait vaincu et offrait de se soumettre immédiatement aux conditions qui lui seraient imposées. Il proposait de traiter pour son frère Bou Rennan. Le Général lui fit répondre que Bou Rennan eût à s'adresser directement à lui, et que, dans le cas contraire, il irait, le lendemain, incendier son village, situé au sommet du Zouar'a.

Le 9, Bou Rennan n'ayant rien fait dire, le colonel Jamin partait du camp avec une petite colonne légère, traversait l'Oued Endja, et, remontant une côte boisée, allait incendier les villages. Les contingents des tribus, terrifiés par leur pertes de la veille, avaient regagné leur pays. Les cavaliers, retirés sur les crêtes les plus élevées, avaient d'abord fait mine de vouloir inquiéter nos troupes ; mais, très-vigoureusement reçus, ils lâchèrent pied promptement.

Quelques heures après, Bou Rennan se mettait à la disposition du Général, comme l'avait fait son frère Mahamed.

L.-Charles FÉRAUD.

(*A suivre.*)



LE

DJEBEL CHECHAR

(Suite. — Voir les n°s 127, 128 et 129)

APPENDICE

Les mots *Kharb* (Ouest) et *Cherg* (Est) ont un sens particulier dans l'Aurès, l'Ahmar Khaddou, le Chechar, le plateau des Nemencha et les plaines environnantes. Si l'on trace une ligne passant par Aïn Beïda, Khenchela, le Djaafa, et suivant le cours de l'Oued el Arab jusqu'à Khenga (1). Ces deux mots sont pour eux bien plutôt deux désignations ethnographiques que deux directions géographiques.

Quand on entend les Harakta, tribu de la plaine qui s'étend entre l'Aurès et Aïn Beïda, dire : « Nous nous sommes accrus de fractions venues du Kharb, » on leur demande : « Du Maroc ? du pays de Mouley Abd er Rahman ? » Ils répondent : « Non ; de l'Aurès, du Chellia, des montagnes des Beni Mloul. » Quand on interroge un Lemmonchi (homme des Nememcha) sur les alliances anciennes de la tribu, il nomme ses amis les Amamra *Kharbia* (occidentaux), et il n'en est séparé que par une plaine que l'on traverse en deux heures et demie. Enfin, la distinction est encore plus nette sur les bords de l'Oued el Arab. Cet Oued est limité par le Djebel Chechar d'un côté et le pâté des Beni Mloul de l'autre. Un homme du Chechar dit, en désignant les croupes boisées des Beni Mloul : « Voilà le Kharb. »

(1) Cette ligne délimite exactement l'Est et l'Ouest, tels que les conçoivent les habitants de cette région.

Ce fait a lieu de surprendre. On conçoit aisément que des Tunisiens nomment le Maroc *Maghreb* (Karb, pays du Couchant), et que réciproquement les Marocains appellent *Cherg* la Tunisie. Mais comment expliquer que l'Est commence précisément sur la rive droite de l'Oued el Arab, et l'Ouest sur la rive gauche; que les dernières pentes de l'Aurès soient dites orientales, tandis que le sommet est occidental? Il faut en chercher l'explication dans l'ethnographie.

J'ai déjà marqué que les Beni Barbar, les Oulad Sultan, les Nememcha, les Oulad Khiar, c'est-à-dire tous les groupes plus ou moins denses qui couvrent le Chechar, le Mehmel, le plateau dit des Nememcha, une partie du Tafrent des Beni Barbar, presque toute la plaine de l'Oued Nini et le renflement qui la sépare de la Meskiana, et qui projettent des rameaux jusqu'à Madaure, se disent *Zenata* et parlent *Zenatia*. Les Oulad Omran de l'Oued Djellal, assimilés à leurs voisins les Maafa et les Beni Barbar, parlent la *Zenatia*. Nous exceptons de cette vue d'ensemble les Chagetma et les Oulad Si Yahia qui se disent Arabes venus de Tunisie.

Cet îlot ethnographique est bordé précisément par la ligne de démarcation indiquée plus haut. En allant d'Aïn Beïda à Khenga, on en suit le bord indiqué, à gauche, par les Maafa de l'Oued Nini, les Beni Barbar du Tafrent, les Oulad Rechèche du Mehmel, les Achèches et les Tifoura du Chechar. En un mot, les *Cherguia* (les gens de l'Est) sont Zenata.

Les *Kharbia* (gens de l'Ouest) sont Amazig. A peine est-on descendu en sortant du Chechar dans les tirezza de l'Oued el Arab, que l'on entend le mot *Tmazirt*. (Tsiouel tmazirt ennir a ra? Parlez-vous ou non le Tmazirt?) Le dialecte des Beni Mloul, des Beni bou Sliman, des Oulad Daoud, des Oulad Abdi, est regardé par tous les Cherguia comme homogène, malgré quelques différences; et ce dialecte est la *Tmazirt* ou encore la *Tmazira*. Un homme dit devant moi à un autre dans l'Oued Abdi: « Outelaï s tmazira. Parle Tmazirt. » Le vocable ethnographique d'où provient ce mot Tmazirt est *Amzig*, Amzir, dont la racine est *Mzr'*. Amzir' est le singulier masculin du nom berbère que les anciens écrivaient *Mazices* (Cl. Hérodote). Il a pour pluriel

Amazig. De même on dit *Zenatia*, *Zenati* et *Zenata*, pour désigner la langue, un individu ou la famille des Zenata.

La ligne de démarcation ne convient pas aussi bien à ce second groupe qu'au précédent. Cette restriction semble, il est vrai, contradictoire, mais elle est nécessaire et facile à comprendre; je répète que les indigènes rejettent le massif qu'ils appellent proprement *Aurès*, à savoir le Ras Aserdoun, le Ras Faraoun, le Guelaa et par conséquent le Chellia, dans l'Ouest. Cependant les tribus qui les occupent, Amamra, Oulad Yagoub, Oudjana, sans parler comme les Beni Barbar, ne parlent pas non plus comme les Oulad Abdi. Leur dialecte est un mélange de Zenatia et de Tmazirt, dans lequel le Zenatia occupe une large place.

Je négligerai en ce moment ce petit groupe, intermédiaire au point de vue de la linguistique, mais regardé par les indigènes comme occidental, pour m'attacher aux deux groupes principaux: les Amazig, dont les plus purs sont, au dire des Zenata, les Oulad Abdi, et les Zenata, qui sont surtout représentés nettement, au dire des Amazig, par les Beni Barbar (1).

Procope est le premier qui ait constaté ce dialecte dans la région aurasique.

A la fin du 12e chapitre du livre II des Vandales, nous lisons que les Maures de l'Aurès reconnaissaient pour prince Jabdas, et que Jabdas recueillait tous les débris des troupes berbères de la Byzacène qui venaient d'être défaites au mont Burgaon. L'Aurès ou mieux le *Mons Aurasius* nous est signalé comme la portion la plus résistante de cette région et comme appartenant à un

(1) Je ne saurais dire assez clairement que j'oppose ici les deux extrêmes. Il est un grand nombre de nuances intermédiaires Ainsi les Beni Mloul, les Oudjana sont comptés parmi les amis et presque les frères des Beni Barbar. Cependant leur dialecte est regardé comme légèrement occidental. Les autres *Beni* sur lesquels s'appuyaient les Beni Barbar sont aussi bien des Occidentaux. La confusion se dissipe sur ce point, si l'on pense que les Beni Mloul, les Beni Oudjana et autres alliés des purs Zenata du Chechar ont été fortement altérés par des mélanges venus de l'Ouest, comme je crois le démontrer dans la suite de cet appendice. Ils sont restés Orientaux par leurs alliances et sont devenus Occidentaux par leur langage.

groupe de population distinct. Cette population devait être considérable et couvrir un pays très-étendu, car elle fournit à Jabdas pour une seule course dans la Numidie 30,000 guerriers. Son lieu de refuge principal était le Djaafa, entouré de forteresses secondaires.

Je crois avoir prouvé que Procope, dans ses deux récits successifs, nomme *Aurasius Mons* deux montagnes presque semblables : l'une, le Mehmel des Abdi, l'autre, le Djaafa ; et j'ai émis cette hypothèse, que la première expédition de Solomon avait été dirigée contre le Mehmel des Abdi, la seconde contre le Djaafa. Mais comme les combats les plus acharnés furent livrés dans la deuxième expédition, comme c'est bien sur l'Aurès de la seconde expédition (Djaafa) qu'étaient accumulées les richesses et les femmes de Jabdas, comme en outre les indigènes nomment encore tous Aurès le *Ras Aserdoun* très-voisin du Djaafa, j'incline à croire que le Djaafa est la montagne à laquelle on attribuait de préférence dans l'antiquité le nom d'Aurès.

Un peu plus loin, Procope nous signale les jalousies réciproques des chefs indigènes à peine débarrassés des Vandales, et nous apprend qu'un des plus grands ennemis de Jabdas était son voisin Orthaïas, allié des Byzantins. Procope a vu cet Orthaïas peut-être à Carthage, où le Berbère serait venu par avance s'assurer la protection de Solomon. L'officier grec, curieux de nouveautés, l'interrogea sur son pays et sa politique. Orthaïas lui répondit « que son territoire s'élevait à l'Ouest de celui de Jabdas et à quelque distance du mont Aurasius, qu'il avait été de toute antiquité habité par ses ancêtres, et que Jabdas avait projeté de l'en expulser de concert avec un autre chef indigène nommé Mastinas. » Il ajouta : « Au-delà de mon commandement est un long désert, puis une région habitée par une population non pas brune comme les Maures, mais blanche et blonde. »

Ce dernier renseignement nous est transmis incomplet, comme beaucoup d'autres fournis par Procope. Une telle négligence est très-regrettable. Du moins, nous apprenons par là que, dès l'an 533, les Maures ou Berbères se distinguaient des populations blondes de l'Afrique septentrionale, et que ces populations

constituent encore des groupes isolés. Le mélange de sang vandale, par lequel on a voulu, sans aucune preuve et sans considérer ni le petit nombre des Vandales ni la distance qui sépare l'Aurès de la côte d'Afrique, rendre compte des blonds du sud de la province de Constantine, est inadmissible en présence de ce très-ancien témoignage. Orthaïas, contemporain de Gélimer, n'aurait certes pas manqué de les appeler des Vandales. Nous ignorons où l'on doit placer ces blonds. Que faut-il entendre par le long désert qui limitait, soit au Sud, soit à l'Ouest, le commandement d'Orthaïas ? Serait-ce le Sah'ra de Biskra ? Mais, au-delà de ce Sah'ra, les dépressions de l'Oued Rir, de l'Oued Mzab, le Touat enfin, ne sauraient être habitées par une population blanche. A l'Ouest de la région aurasique, à la hauteur d'El-Outaya, s'étend, il est vrai, une grande plaine affreusement nue aujourd'hui ; mais cette plaine, couverte de ruines romaines, n'était pas un désert dans l'antiquité.

Quoi qu'il en soit, Orthaïas régnait sur la portion de la région aurasique qui s'étendait à l'ouest des domaines de Jabdas. Que la forteresse centrale de ce dernier ait été le Mehmel des Abdi ou le Djaafa des Amamra, peu importe d'abord. Il est certain que Jabdas était roi de la région orientale. En traduisant en langage moderne ces anciens termes géographiques, nous dirons que l'Aurès Kharbi obéissait à Orthaïas, et l'Aurès Chergui à Jabdas. Les gens de l'Est, les Zenata, se soumirent assez facilement, quand les Byzantins eurent pris le Djaafa. D'ailleurs, ces derniers tenaient déjà l'autre coin du plateau des Nememcha, Tébessa. Ceux de l'Ouest paraissent n'avoir pas fait de résistance ; car, dit Procope, Solomon pacifia rapidement toute la région aurasique et de là courut jusqu'au Zab.

Nous noterons ce dernier fait au passage. Il est probable que déjà, dès ce moment où la vie ancienne cesse dans ces montagnes et où commence l'existence demi-nomade des Chawi, le groupe des Zibans, d'une part, se rattache à l'Aurès occidental, et le groupe du Djerid, de l'autre, à l'Aurès oriental.

Les indigènes n'ont aucun souvenir du passage éphémère des Byzantins ; mais, aussi bien dans l'Oued Abdi que dans le souf des Beni Barbar, des fractions se disent encore romaines, et

l'ancêtre romain Bourk répond dans l'Ouest aux ancêtres Rejemis et Maiou chez les Zenata.

Survient l'invasion arabe. La division des peuplades de l'Aurès en deux groupes apparaît en pleine lumière. En l'an 63 de l'hégire, un chef berbère, Kocila, qualifié de roi du Zab, roi de Tobna, chef des Aourba, enfin Aouressi (*aurasien*), engage la lutte contre les Sadats (1) et tue Sidi Okba sous les murs de Thouda, non loin de Biskra. Il combat dans le Zab, parce que ses intérêts sont aussi bien dans le Sah'ra que dans la montagne, à cause du développement rapide des oasis ; mais il est aurasien, il possède une partie de la montagne, et cette portion ne saurait être que les vallées inférieures de l'Oued Abdi et de l'Oued el Abiod dont le Zab central est le débouché. Il est donc maître de l'Aurès Kharbi, dans le sens restreint qu'y attachait Procope, et successeur direct d'Orthaïas. Le nom de la petite tribu qui lui a donné naissance ou qu'il commande plus particulièrement, donne une indication précieuse : ce sont les *Aourba*. Or, ces Aourba sont rangés par Ibn Khaldoun parmi les Branes, et les Branes sont, dans la classification de l'historien arabe, des Occidentaux, tandis que les Madrès, auxquels appartiennent les Zenata, sont Orientaux, si l'on prend pour centre la région aurasique.

D'autre part, en 69 de l'hégire, une femme soupçonnée de sortilége à cause de son habileté et surnommée pour le fait Kahina, anime tous les Berbères de l'Aurès oriental contre les Arabes, comme Jabdas l'avait fait contre les Byzantins. Il est surprenant qu'elle fût juive. Cependant on doit l'admettre ; car, outre le témoignage d'Ibn Khaldoun, son nom, *Damia*, *Tadammit*, signifie encore « la Juive » en berbère. D'ailleurs, une légende attribue une royauté analogue à une autre juive, *Habtsa*, chez les Beni Mloul. Damia était reine des Djeraoua qui campaient sur le Menchar. Or, le Menchar est une longue colline

(1) Les indigènes appellent Sadats (Excellence سعادات), tous les conquérants arabes de la première heure, dont les principaux sont Sidi Okba et Sidi Abdallah. Les histoires ou contes des Sadats, dans lesquels l'histoire se mêle étrangement aux légendes, fournit une sorte de cycle, et on ne les récite que devant les étrangers de marque.

encore couverte de genévriers et de tombeaux circulaires, qui s'étend au nord de Khenchela (*Mascula*), sur le bord de la plaine des Haracta, à une heure du Ras Aserdoun et à quatre heures du Djaafa. Tous les indigènes appellent encore cette région l'Aurès proprement dit. Il est notoire que les Zenata suivirent en masse cette héroïne jusqu'à l'Oued Nun, où elle défit Hassan ben Nôman. A ce moment, toutes les peuplades de l'Est ont pris corps, pour ainsi dire.

Cette question exige que j'insiste sur la nomenclature d'Ibn Khaldoun. Cette liste, qui est la base de son histoire, a d'abord le caractère d'une liste de *cefouf*.

On y voit partagées en deux groupes toutes les tribus berbères qui couvrent le sol de l'Afrique septentrionale. A ce point de vue, elle est bien berbère ; car il n'est guère de canton, dans les montagnes aurasiques, qui ne soit divisé en deux par des rivalités ou des oppositions de race. Mais, en même temps, nous soupçonnons qu'elle peut n'être pas rigoureusement exacte au point de vue généalogique, parce que, dans ces mêmes cantons, des parents sont armés contre des parents.

Ibn Khaldoun affecte cependant d'être généalogiste ; il discute dans son ouvrage, avec soin, impartialité et bon sens, toutes les généalogies de la race berbère qui couraient de bouche en bouche avant lui ; et quand il dresse la liste à son tour, il la présente comme un arbre généalogique.

Il dit : « Les Berbères actuels descendent de deux branches qui sont celle des Branis et celle des Botz ou Madrès. Les descendants de Branis sont......; ceux de Madrès sont...... »

Si l'on savait exactement quelle époque assigner à la situation relative de ces tribus, et si les témoins qui ont fourni ces renseignements à Ibn Khaldoun avaient été absolument sûrs de leurs généalogies, on pourrait confondre en une seule la question de répartition et la question de généalogie, et dire : « A tel moment, les tribus berbères qui descendent d'une double origine, dans tel ordre, étaient groupés de telle façon. » Mais il n'en est pas ainsi. Ibn Khaldoun n'a réuni les éléments de sa liste qu'au X[e] siècle. On pourrait soutenir qu'elle nous présente l'état du monde berbère au moyen-âge ; mais lui-même y voit

le groupement des fils de Branis et de Madrès dans des temps beaucoup plus reculés. D'autre part, M. Carette, auteur du très-remarquable ouvrage *Origines et Migrations des Tribus*, assigne comme date au tableau d'Ibn Khaldoun la fin du VIe siècle, temps de l'invasion des compagnons du prophète. Je me range à l'opinion de M. Carette, en la modifiant légèrement. Le travail d'Ibn Khaldoun nous donne, suivant moi, l'état relatif des tribus quelque peu avant l'invasion arabe.

La généalogie m'en semble défectueuse, en ce que nous y trouvous, sous le nom général de Branis, des parents évidents des Zenata qui sont Madrès ; mais laissons cette critique inutile pour le moment.

Quels qu'en soient les défauts, rien n'est plus précieux que cette liste d'Ibn Khaldoun. On y trouve, sans que l'historien l'indique, il est vrai, d'un côté toutes les tribus de l'Ouest, de l'autre toutes celles de l'Est, au moment de l'invasion arabe, en prenant le massif de l'Aurès comme intermédiaire. L'Aurès lui-même est partagé en deux parties inégales. Les principaux descendants de Branis sont les Aourira, les Senhadja, les Ketama, les Masmouda, les Aourba, etc. Madrès se subdivise en quatre branches qui sont les Addaça, les Nfouça, les Dariça qui comprennent les Zenata, enfin les Lioua qui se subdivisent en Nifzaoua et Leouata.

Insistons sur l'Aurès. Suivant Ibn Khaldoun, les Zenata sont de la race de Madrès, et les Aourba de celle de Branis. Les Zenata sont les soldats de la Kahina, les Aourba ceux de Kocila. Voilà bien les deux éléments principaux du dualisme aurasique au VIIe siècle : d'une part, le royaume de Jabdas, de l'autre, celui d'Orthaïas. On peut admettre sans peine que la situation réciproque des tribus n'avait pas changé depuis l'époque byzantine (an 533), car aucun événement considérable n'était intervenu dans l'Aurès.

Le texte de Procope nous avait suffi pour déterminer le royaume de Jabdas, mais nous laissait quelque incertitude sur celui d'Orthaïas. Ibn Khaldoun dissipe cette incertitude. Il dit clairement que les Aourba sont fils de Branis. Or le nom de Branis est encore attaché à une petite oasis qui couvre le Foum

saharien de l'Oued Abdi, et près de là, dans le Sahara, se trouve Tehouda, la place forte aurasique de Kocila, vivante image d'Orthaïas au VIIe siècle. Les Aourba, ses fidèles, devaient occuper le cours inférieur de l'Oued Abdi et l'Ahmar Khaddou, le sud-ouest de la région aurasique.

Orthaïas, dont le royaume s'étendait dans l'Aurès à l'ouest de celui de Jabdas, pouvait posséder davantage, mais il possédait au moins cette région. Il est impossible de tracer la limite commune à son royaume et à celui de son rival ; mais les traditions que j'ai recueillies dans l'Oued Abdi, rapprochées de la liste d'Ibn Khaldoun, vont nous prouver que le prédécesseur de Kocila ne s'avançait pas bien loin dans le Nord-Est et que Jabdas était beaucoup plus roi de l'Aurès que lui.

Ibn Khaldoun dit : « Les Addaça sont fils de Madrès et par conséquent proches parents des Zenata ; or, on se souvient dans l'Oued Abdi d'une époque reculée où des Aouadça dominaient sur le cours moyen et supérieur de l'Oued et sur le Mehmel. On est frappé de la ressemblance de ces deux noms. Aouadça se décompose évidemment en Aou-a-dça. *Aou* est la diphthongue *(ou)* qui désigne la filiation précédée du *a* d'avertissement si fréquent en berbère. Le *a* qui suit est encore un préfixe peu utile. Reste *dça*, sans voyelle accompagnant la consonne *d*, ou, si l'on veut, *daça*. D'autre part, Addaça se décompose en Ad et en Daça. *Ad* me semble être *Ag*, vocable patronymique analogue à *Ou*. En berbère, le mot *Ag Djana*, par exemple, aurait le même sens que le mot actuel Oudjana et signifierait « les fils de Djana. » Nous obtenons alors, d'une part *Aou a Daça*, de l'autre *Ag Daça* : les enfants de Daça. Le même mot se retrouve sous une autre forme dans le nom de l'ancien village de l'Oued Abdi, *Aïdouça*, bâti par les Aouadça, et dans le nom de la tribu qui couvre les pentes du pic des Cèdres, près de Batna, les Aïdouça. Il se décompose alors en *Aï* et *Douça*. Aï est l'ethnique Aït, dont le *t* est tombé devant le *d* du mot suivant. *Douça* est *Daça*. On sait avec quelle facilité les indigènes suppriment ou substituent les voyelles les unes aux autres.

Ces Addaça occupaient, suivant les indigènes, les deux tiers supérieurs du cours de l'Oued Abdi, et ils sont, suivant Ibn Khal-

doun, parents des Zenata. Qu'en conclure, sinon qne la confédération zénatienne de la Kahina, c'est-à-dire le royaume de Jabdas, s'étendait au moins jusqu'à Chir, dans la direction du Sud-Ouest, et dans l'Ouest, jusqu'auprès de Lambèse, excluant ainsi Orthaïas de la partie la plus riche de l'Oued dont il possédait le cours inférieur?

J'ajouterai que l'occupation du Chellia par les Zenata était une conséquence forcée de leur domination dans l'Oued Abdi supérieur. D'ailleurs, aujourd'hui même, comme M. Carette l'a très-justement remarqué, le nom de la tribu qui fait paître dans le Chellia signifie Zenata : Oudjana, fils de Djana. Les Zenata sont fils de Djana.

Revenons au temps de l'invasion arabe. Alors les Zenata étaient maîtres non-seulement de tout ce qu'on appelle aujourd'hui l'est, mais de presque tout l'ouest de l'Aurès, puisqu'ils possédaient le Chellia, le Mehmel et le haut Oued Abdi. Une tradition veut que les Beni Mloul aient été leurs vassaux. Certes alors, comme au temps de Jabdas et d'Orthaïas, on devait parler Zenatia dans l'Aurès tout entier. On devait aussi parler un autre dialecte dans l'Ahmar Khaddou. Le dualisme linguistique répondait exactement au dualisme ethnographique, et la prépondérance était au dialecte Zenatia.

Quelles causes ont produit le refoulement des Zenata sur la rive gauche de l'Oued el Arab, si bien que maintenant c'est le cours de cet Oued qui sépare les groupes aurasiques? Ni Jabdas, ni la Kahina ne seraient aujourd'hui en possession du Mehmel de l'Abdi ou même de l'Aurès qui appartiennent à de nouveaux venus. Leur royaume serait réduit au plateau des Nememcha, au Chechar, au Mehmel des Oulad Rechèche. Partout ailleurs, on parle un dialecte différent du leur.

Je rappellerai brièvement qu'après la défaite de la Kahina, Hassan ben Nôman enrôla dans l'armée arabe un nombre considérable de Zenata qui combattirent plus tard en Espagne; que les Zenata se mêlèrent à toutes les batailles et querelles du moyen-âge; qu'ils firent et défirent des empires jusque dans le Maroc. Le plus grand nombre d'entre eux s'est ainsi dispersé, et ceux qui restaient dans l'Aurès étaient incapables de défendre

tout leur territoire. M. Carette a restauré avec une rare habileté toute cette partie de leur histoire, en comparant Ibn Khaldoun, Bekri et Léon l'Africain.

Les Aouadça, qui gardaient une situation un peu excentrique, furent expulsés les premiers du cours supérieur de l'Oued Abdi. Le plus grand nombre se transporta du côté de Bellezma. Des éléments nouveaux s'établirent à leur place et se mêlèrent à leurs restes. Des étrangers vinrent aussi par petits groupes remplir les vides laissés sur le Chellia, le Ras Foural, enfin sur l'Aurès proprement dit. Les montagnes des Beni Mloul échappèrent ainsi aux Zenata. La langue des Zenata dut, comme eux-mêmes, reculer et se contenir en arrière de Seikhra et de l'Oued el Arab. Le royaume du Sud-Ouest, celui d'Orthaïas et de Kocila, périt beaucoup plus vite. Les Aourba disparurent de l'Ahmar Khaddou presque subitement après la défaite de Kocila. Le Zab et le Hodna qui en dépendaient furent facilement occupés par les Arabes, et après l'an 1050, il ne fallut plus songer à y restaurer un roi berbère.

Ce ne sont pas des Aourba, fils de Branis, qui ont remplacé les Zenata dans l'ouest et le centre de la région aurasique; par suite, rien n'autorise à supposer, comme on serait enclin à le faire, que la Tmazirt actuelle soit le dialecte des Branes. Les successeurs des Zenata et de leurs cousins les Aouadça et les Haouara sont les ancêtres directs de nos Oulad Abdi et de nos Oulad Daoud, accrus sans doute d'éléments étrangers parmi lesquels les groupes maraboutiques ont leur large part. J'ai déjà exposé, dans un rapport précédent, ce que j'ai appris des ancêtres des Oulad Abdi, et j'insisterai quelque peu sur ce sujet à la fin de l'appendice.

Il me suffit d'avoir établi que le dualisme actuel de l'Aurès est surtout caractérisé par une différence de dialectes; qu'il existait dès l'époque byzantine; qu'on le retrouve au moyen-âge; qu'enfin la chaîne qui relie les faits historiques contemporains aux faits de l'histoire ancienne, n'est pas plus interrompue dans l'Aurès que dans les autres pays, malgré la demi-barbarie des habitants et les longs silences des historiens qui laissent comme des vides entre les parties saillantes de cet obscur passé.

La différence entre les deux dialectes Chergui et Kharbi de la région aurasique réside dans la prononciation et dans le vocabulaire. La grammaire est la même des deux côtés. Aussi bien la grammaire des Gawawa et celle des Touareg sont celle des Chawi.

La question de prononciation est la plus importante, car elle constitue la plus grande part de ressemblance entre la Zenatia et la Tmazirt. Elle touche aussi de près à un grave sujet d'ethnographie. Enfin, je crois en avoir réuni tous les éléments que je résume ainsi :

Il n'est pas de dialecte berbère qui ne diffère de l'autre par des nuances de prononciation. Ainsi, la *Tamachek*, dialecte des Touareg du Nord-Est, est plus dure que la Zenatia du Chechar.

Le son *G* de la Tamachek devient facilement *J* en Zenatia :

Ageuna (ciel), en Tamachek — Ajeuna (ciel), en Zenatia.

Le son *K* de la Tamachek devient *G* en Zenatia :

Tekazit — Tagazet.

Le son *Kch* devient *Tch* :

Ekch (mange) en Tamachek — Etche (mange), en Zenatia.

Le son *Ch* peut devenir *Z* :

Am ergach. — Aergaz.

Le *K* redoublé est simplifié :

Amekkerran, ancien — Amokran.

Le son *T* l'emporte sur le *Th* en Tamachek.

En même temps, la Tamachek est plus nette et plus sonore. Elle conserve des voyelles intermédiaires, *i*, *e*, que la Zenatia supprime ; elle n'ajoute rien aux diphthongues et leur laisse toute leur pureté. Elle ne préfère pas le son *ou* au son *ô* long. Ainsi :

On dit en Tamachek :	On dit en Zenatia :
Ikkes, il ôta.............	Ieks.
Isioul, il parle...........	Isiouel.
Tafôkt, le soleil..........	Tfôukt,
Neddar, nous vivons......	Nedder.
Ima has, il lui dit........	Imas.

Il y a d'autres différences dans la prononciation de la Tamachek et de la Zenatia. Par exemple : Abrid (chemin), en Zenatia, au lieu de Abarekka, en Tamachek ; Iserouan (cordes), au lieu de Irounan ; Isekker (il fait lever), au lieu de Isenker. Mais les contrastes que je viens de signaler sont essentiels. La Zenatia est plus douce, plus sourde et moins nette que la Tamachek.

Le dialecte des Gawawa possède des sons très-durs. Ainsi, un Gawawi prononcera plus durement qu'un Zenati le *r'* final de la 1re personne du singulier d'un verbe : (Selir', j'ai entendu ; Enrir't, je l'ai tué), à tel point que M. Brosselard, dans son Dictionnaire Gawawi, a dû représenter ce son par *Gh* غ. En même temps, les Gawawa admettent des adoucissements que ne se permettent pas les purs Zenata : par exemple, la substitution du *Ts* au *T* dans les mots empruntés à l'Arabe, *Ketsab* au lieu de *Kitab*.

Il serait très-intéressant de pouvoir composer une sorte de gamme des principaux dialectes berbères. Mais que d'observations, que de temps serait nécessaire avant qu'un voyageur consciencieux possédât bien la Zenatia, la Tmazirt, la Tamachek, la Chellia, le dialecte des Gawawa, celui des Menacer, et peut-être d'autres encore particuliers à l'Afrique du Nord, sans compter la langue des Barabras et les dialectes de la Nubie, vers lesquels il serait nécessairement entraîné !

Or, en fait de prononciation, la Zenatia du Chechar et la Tmazirt de l'Oued Abdi sont entre elles comme la Tamachek et la Zenatia. La Tmazirt de l'Abdi affecte d'adoucir toutes les consonnes et d'effacer ou d'assourdir toutes les voyelles, si bien qu'en l'entendant parler pour la première fois on la prend pour une de nos langues du Nord, tant les *Th*, les *Dh*, les *j*, les *Che*, les *e* muets y abondent. On y trouve même le *X* ou *ch* germanique.

Je n'insisterai pas sur ce fait, dont j'ai fourni des exemples nombreux dans un rapport précédent.

Je me contenterai de reproduire ici le tableau général des transformations des sons durs lorsqu'ils passent de la Zenatia dans la Tmazirt de l'Aurès :

خ nettement prononcé chez les Zenata, devient Z chez les Oulad Abdi : Tazelalt, fuseau (de l'arabe).

ق également net en Zenatia, devient ك en Tmazirt : Kerrebed cha, t'approches-tu ? (de l'arabe قرب).

ك, C, devient *Ch* ou mieux *X* (*Ch* germanique), dans l'Oued Abdi : Achettab, Axettab (de l'arabe).

ش, Ch, devient *X* ou même *J* : Amrècht, Amrej, marais (de l'arabe).

ج, Dj, devient *J*, *I*, ou même est supprimé : Jezza, iezza, ezza, toison (de l'arabe).

غ, Kh ou R', devient fréquemment *R* grasséyé : Akhanfouf, Aranfouf, nez (de l'arabe).

Le T de la Zenatia est très-souvent le Ts ou Th (anglais) de la Tmazirt : Tamtôi, thamtôth, femme. Les Touareg disent Tmèt. La ñ se rencontre en Tmazirt comme en Tamachek et en Zenatia ; par exemple, dans Iña, il est monté à cheval.

Les gens de l'Oued Abdi affectent les diphthongues douces et les voyelles longues. Ils disent : *Thiet*, les yeux, tandis que les Zenata disent : *Tét*. Ils suspendent la voix sur *etenezzet*, matin, *tfaôt*, lumière, *tfôk*, soleil, etc. Enfin, l'adoucissement du G devant une voyelle par l'intercalation d'un U, est une règle presque constante dans l'Oued Abdi ; on y dit : *Tisougguil*, plateau de halfa, au lieu de *Tisouggil* ; *Douguammas*, au milieu, au lieu de *Dougouammas*.

Les différences entre les vocabulaires de la Tmazirt et de la Zenatia sont assez grandes pour que, compliquées de la question de prononciation, elles empêchent parfois les habitants de l'Oued Bedjer de comprendre ceux de l'Oued Abdi. Cependant les ressemblances l'emportent de beaucoup, et si ces deux groupes indigènes ne s'entendent pas toujours avec facilité, c'est surtout

parce que, n'écrivant pas et ne raisonnant pas sur leur langue, ils sont déroutés par le moindre changement de son. Cette observation s'applique aussi bien au dialecte des Gawawa. J'ajouterai qu'on ne saurait acquérir assez d'expérience avant d'affirmer quoi que ce soit touchant ces différences de dialectes berbères ; car tel d'entre eux, qui semblait d'abord pauvre en berbère pur, apparaît tout à coup plus riche que celui qu'on lui oppose, suivant la nature des objets, l'intelligence ou la complaisance de l'indigène qu'on interroge, enfin l'habileté de l'interrogateur. Le plus souvent, l'indigène de l'Aurès répondant en Chawia (Zenatia ou Tmazirt) à une personne qui parle arabe ne fournit que des mots arabes berbérisés. Il est toujours une couche plus profonde à laquelle on peut parvenir. Si on l'atteint, on voit les mots berbères usités en Zenatia qui ne le sont pas en Tmazirt ; mais la réciproque est aussi vraie. Il sera difficile de rien conclure sur ce point avant longtemps. Quoi qu'il en soit, voici quelques oppositions de la Zenatia et de Tmazirt :

Zenatia :	Tmazirt :
Zimel, cheval.............	Iis.
Rarzoul, chien	Aïdhi.
Tazekka, maison...........	Taddert.
Aiouï, jeune garçon........	Aïleb.
Tihaouïn, filles...........	Tialbouïn.
Ajdaoun, poulain	Imharoun.
Iraïden, chevreaux.........	Icherouan.
Ougir, va................	Entâh.
Essou, étends une natte.....	S'adel.
Ma ta khsed, que veux-tu ?..	Ma taouadj ? (Ma ta tkhsesd).
Ouch ilan, d'où es-tu ?.....	Da amsed ?
Trât, chèvres.............	Timaz (Trât).
Diffa, repas d'honneur......	Tiouila.
Alefes, serpent...........	Izrem.
Mekfoul, figues mûres......	Tazèrt.

Le mot Iña, qui signifie *monter à cheval*, en Zenatia, a un sens obscène dans l'Oued Abdi. On pourrait multiplier ces diffé-

rences. Il me suffit de les constater ici. Quant au plus ou moins grand nombre de mots latins dans les deux dialectes, nombre d'ailleurs fort restreint, la Tmazirt n'en possède pas plus que la Zenatia. Si les Oulad Abdi ne disent pas *ourtò* (jardin) comme les Beni Barbar, en revanche j'ai trouvé chez eux le mot *falxio* (falco, faucon). Cependant, les noms des mois sont tout à fait remarquables dans l'Oued Abdi.

Innar.	Jouliz.
Fourâr.	Khecht.
Mâres.	Chtember.
Ibrir.	Ktober.
Maiou.	Onember.
Jouniou.	Djember.

Les Amamra qui parlent un mélange de Zenatia et de Tmazirt, disent, au lieu de Jouniou et Jouliz (juin et juillet), Sif el Akhdar (l'été vert) et Sif el Abiod (l'été blanc). Il est vrai qu'au lieu de Khecht, ils disent Aoussou (Août).

Cette distinction bien établie entre les deux dialectes qui se partagent la région aurasique, et les faits historiques qui nous démontrent que les Zenata ont abandonné au moyen-âge, sous les noms d'Aouadça et de Haouara, les vallées de l'Oued el Abdi et de l'Oued el Abiod, établissent d'une manière irréfragable que l'Aurès est loin d'appartenir en entier aux Zenata. Cependant tous les montagnards de cette région sont dits Chawia.

On a cru jusqu'ici que tous les Chawia sont des Zenata mêlés de Haoura. M. Carette, dans son excellent ouvrage que j'ai si souvent cité et auquel on ne saurait donner trop d'éloges, a soutenu et largement développé cette thèse séduisante. L'auteur établit d'abord, en s'appuyant sur Ibn Khaldoun, que les Zenata sont des Berbères orientaux, par rapport à notre Algérie et au Maroc. Il n'oublie pas de marquer qu'à l'époque de l'invasion arabe ils dominaient dans le massif aurasique. Il signale aussi à ce propos un double commandement dans les Aurès, personnifié par Kocila et la Kahina ; mais il n'insiste plus sur ce dualisme, et au moyen-âge l'Aurès entier appartient, suivant lui, aux

Zenata. Nous voyons cependant les Zenata dispersés jusqu'au bord de l'Océan atlantique. M. Carette nous les montre émigrant à la suite des fils de la Kahina et participant à la révolte d'Abou Yezid. Une grande partie d'entre eux est établie dans le Maroc et maintenue dans la province de Tamezna par les Beni Mrin, émirs de Fez. D'autres sont établis au sud-est de Fez, dans le grand Atlas. Tlemcen, dans la province d'Oran, semble avoir été leur ville centrale. Ils avaient dans la même province un grand marché à Fekkan. Peu nombreux dans la province d'Alger, ils abondent dans la province de Constantine ; on en trouve des restes près de Msila, et ils dominent dans l'Aurès. Enfin, on en rencontre encore dans la Tripolitaine.

M. Carette présente, ainsi qu'il suit, le tableau de ces groupes Zenata vers la fin du moyen-âge, d'après Bekri, Edrici et Marmol ; ils occupaient :

Dans l'empire du Maroc : Sur la côte de l'Océan atlantique, la rive nord de l'Oued Oum er Rebi ;

Dans le massif du grand Atlas : la partie septentrionale de la chaîne ;

Dans la province d'Oran : le Tell et le petit désert en presque totalité ;

Dans la province de Constantine : le massif de l'Aurès ;

Dans la régence de Tripoli : la région septentrionale, une partie du désert et de la côte.

L'auteur identifie ensuite les Zenata et les Haouara avec les Chawia. Il fait valoir que ce nom *Chawia* apparaît pour la première fois dans Marmol, au XVI[e] siècle, appliqué seulement aux Zenata du Maroc. De là il se serait étendu à toutes les tribus zenatiennes, aussi bien de la province d'Oran que de celle de Constantine, de sorte que « la population actuelle de l'Afrique septentrionale, dans laquelle il faut chercher les restes des Zenata et des Haouara, est celle des Chaouia. »

M. Carette ajoute : « La province de Constantine, habitée autrefois par un groupe large et compacte de Zenata et de Haouara, est aujourd'hui couverte de Chaouia... Le mont Aurès, habité

autrefois par les Zenata et les Haouara, est aujourd'hui entièrement peuplé de Chaouia.... »

Cette affirmation est tempérée par quelque incertitude ; on lit ensuite : « Il est vrai que les noms de ces deux tribus ont disparu de ce massif, ou, du moins, la nomenclature ne les reproduit pas explicitement ; mais la disparition n'est qu'apparente. En réalité, le nom des Zenata est encore celui de la principale tribu de l'Aurès, de celle qui en habite le faîte, je veux parler des Beni Oudjana. »

On doit savoir le plus grand gré à M. Carette d'une telle généralisation qui nous révèle les liens secrets d'une population berbère considérable ; mais les faits, les déclarations présentes des indigènes ont à mes yeux une bien autre valeur. Non, tous les Chawia de l'Aurès ne sont pas des Zenata. Ils se partagent en deux groupes, dont l'un parle la Tmazirt et l'autre la Zenatia ; les Amazig ont refoulé ou altéré les Zenata depuis l'Oued Abdi jusqu'à l'Oued el Arab. Il est possible qu'à une certaine époque du moyen-âge, probablement après l'expulsion des Aourba, les Zenata aient dominé complètement dans les Aurès ; mais il est loin d'en être de même aujourd'hui. Cette observation ne saurait détruire la conception générale de M. Carette. On peut admettre avec lui que le nom de Chawia ait été porté par les Zenata d'un bout à l'autre de l'Afrique septentrionale ; mais on ne saurait en conclure avec lui que tous les Chawia sont des Zenata.

On a cherché beaucoup d'explications à ce nom qui dérive évidemment de *cha*, brebis, et signifie « les pasteurs. » Je crois pouvoir invoquer sur ce point l'autorité d'un mémoire de M. Étienne Quatremère (*Journal des Savants*). M. Carette lui donne quelque peu le sens de « étrangers, » en faveur de sa brillante thèse. Le plus important serait de savoir à quelle époque il a pris naissance, maintenant que M. Carette a établi qu'il est appliqué aux Zenata, toutes réserves faites touchant l'Aurès. Marmol est le premier qui l'ait signalé dans le Maroc ; mais Marmol ignorait presque complètement l'Aurès. On ne peut dire si ce nom était d'usage, au temps de Marmol, dans le sud de la province de Constantine. La signification du mot nous porte à croire qu'il est fort ancien et qu'il fut employé d'abord comme un ter-

me de mépris par des conquérants étrangers. J'ai déjà tenté de montrer comment, au lendemain de l'occupation romaine, les Berbers de l'Aurès oriental avaient dû se livrer à l'élève du menu bétail, faute d'autres ressources. Le plateau des Nememcha, le Chechar et les pentes de l'Aurès se couvrirent rapidement, dès le VIIe siècle, de troupeaux de moutons et de chèvres, dont les maîtres, guerriers, il est vrai, derrière les remparts de leurs villages, ne possédaient cependant ni beaux chevaux ni belles armes, comme les armées syriennes que les califes envoyaient à la conquête du Frikia et du Magreb. Ils durent paraître bien misérables à leurs conquérants. Ces derniers leur infligèrent, comme il arrive souvent, un surnom dédaigneux et les appelèrent les *Bergers*, *Chawi*. Certes, ce ne sont pas les Zenata qui se sont nommés ainsi. Ils évitent même, aujourd'hui, de se dire Chawi dans l'Oued Bedjer, et se hâtent de vous apprendre leur nom véritable. Plus tard, à mesure que les Zenata du Chechar et de l'Aurès émigrèrent, ils emportèrent avec eux le sobriquet de Sadats ; puis, les années s'écoulant, le sobriquet resta dans l'usage comme le nom lui-même, de sorte que les Zenata du Maroc, éloignés par le temps et par le lieu de leur origine, ont pu répondre, au XVIe siècle, qu'ils étaient Chawia, au lieu de se dire Zenata. Si cette explication était admise, rien ne serait plus facile que d'en déduire comment aujourd'hui les montagnards de l'Aurès, qu'ils parlent la Tmazirt ou la Zenatia, sont dits Chawia, sans distinction. D'abord, l'ancienne et longue prépondérance des Zenata dans ces montagnes, ensuite et surtout la nécessité qui pousse ces montagnards, quels qu'ils soient, à élever des moutons ou des chèvres, sont deux raisons suffisantes.

Le champ est ouvert aux hypothèses, en attendant que d'autres renseignements, tirés des indigènes, des livres ou des monuments, nous permettent de déclarer pourquoi la portion occidentale de l'Aurès parle un autre dialecte que la portion orientale. Pour moi, en entendant ce langage de l'Oued Abdi, si fluide, qui semble éviter à dessein les gutturales et recherche tous les sons sifflants que peut admettre la langue humaine, sans séparer par une seule voyelle sonore des suites de consonnes douces, parler aérien, chanté, retombant à chaque coup sur des

finales en eñe, iñe, ëth, ôth, az, et ne s'arrêtant que sur des voyelles très-longues, très-ouvertes, faites pour le repos des lèvres, j'ai souvent songé à la langue allemande, enrichie du *th* de l'anglais et de la ñ espagnole. Je ne sais quel retour vers le Nord, quelle souvenance de régions froides et lointaines éveillait en moi cette musique naturelle, étrangère aux lieux où je l'entendais. Si j'observais les hommes qui parlaient ainsi, je trouvais, suivant les jours, des groupes entièrement roux, blonds, blonds cendré, autour desquels jouaient des enfants blancs, si roses qu'on les eût pris facilement pour des jeunes riverains de la Baltique. Les tableaux de l'école flamande sont fréquents dans l'Oued Abdi.

Une impression ne suffit pas à construire un système ; mais il en est un, déjà connu, exposé avec un rare talent, une hardiesse et une habileté singulières par M. le général Faidherbe.

L'auteur constate d'abord la présence des blonds dans toute l'Afrique septentrionale, bien que la race berbère soit naturellement brune, comme les Espagnols purs, les Grecs et les Italiens. Ces blonds doivent être étrangers, et le nombre en est incalculable : autrement ils auraient été submergés dans le sang brun des indigènes. L'Égypte ancienne nous a laissé sur ses monuments des témoignages nombreux d'une invasion semblable. Elle fut pacifiquement conquise par des guerriers blonds enrôlés à son service. La mère d'Amenhotep IV était une blonde et se nommait Taïa (Cf. Djebel Taïa); la fille de Mercuphtah I[er] se nommait Tozer (Cf. Oasis de Tozer) ; Amosis était blond. Ces blonds d'Égypte ne sont autres que les Libyens Maschouach, et les Libyens sont les frères de nos Zenata du Djerid. Le mot Maschouach lui-même a la physionomie berbère, car Mass, Miss en berbère, signifie « *fils de* » Massiva est le fils de Siva, Missipça est le fils de Ibça. Beaucoup de Touareg s'appellent encore Ibça.

L'invasion des blonds du Nord est donc certaine. Une race entière s'est déplacée, allant du nord de l'Europe au sud, s'accumulant aux pointes d'Espagne, de Grèce et d'Italie, s'éparpillant sur la mer et abordant la côte d'Afrique sur divers lieux. C'est elle qui a bâti les *dolmen*, construit les tombeaux circulaires, élevé ces villes mégalithiques dont la construction nous

étonne autant que l'étendue. Nul ne sait à quelle époque ni pour quelle cause l'Europe septentrionale s'est ainsi déversée sur l'Afrique. Faut-il croire à une ruption brusque de la mer du Nord, de la Baltique, ou à toute autre cause naturelle ? Peut-on supposer, avec M. le général Faidherbe, que cette émigration en masse ait été due à l'invasion des Aryas venus d'Asie ? Quoi qu'il en soit, ces blonds africains étaient guerriers. Les inscriptions de l'Égypte le prouvent suffisamment. Ils ont dû soumettre les Berbers bruns ; mais, par la suite des siècles, ces derniers les ont absorbés en partie, dominés par le nombre, et nous ne les trouvons plus qu'à l'état sporadique, sans aucun souvenir de leur glorieux passé.

Telle est, dans ses traits principaux, la théorie de M. le général Faidherbe. Elle est particulièrement séduisante, lorsqu'on a vu de près ces blonds Africains, contemplé leur teint clair, interrogé leurs yeux bleus sous les oliviers de Beni Ferah ou sous les noyers de Haïdous, surtout si on les a entendus donner à tous les mots berbères, arabes ou même latins dont ils se servent, leur étrange forme septentrionale.

Ce qui va suivre est comme une conséquence de cette théorie. Vers le milieu du moyen-âge, les Aourba, compagnons de Kocila, avaient disparus de la vallée inférieure de l'Oued Abdi. Les Aouadça et Haouara, dans la vallée moyenne et supérieure de Menaa jusqu'au Mehmel, étaient complétement épuisés et réduits à un petit nombre. Le témoignage unanime des habitants actuels de l'Oued est qu'ils trouvèrent la vallée à peu près vide et qu'ils n'eurent qu'à la remplir, suivant l'énergique expression arabe. D'où viennent-ils ? De fort près, du petit massif qui sépare l'Oued Abdi de l'Oued el Abiod, à la hauteur du col de Tiranimine. Et quel est leur ancêtre ? Le Romain Bourk.

Il est possible que les colons romains de l'Oued Abdi, à peu près berbérisés comme ceux de l'Oued Bedjer, aient pris moins part que leurs nouveaux frères à toutes les expéditions du moyen-âge, organisées et conduites par des Berbers purs qui en retiraient tout le profit. Ils se trouvaient alors dans la position des Gallo-Romains de la Gaule, dont quelques-uns s'engageaient résolument au service des princes francs, mais dont la

masse restait attachée au sol. Auprès d'eux durent se serrer les blonds descendants des anciens envahisseurs, probablement réduits comme eux à une condition inférieure. L'habitude que les Berbers bruns avaient prise de voir dans les troupes romaines un grand nombre de blonds tirés de la Gaule ou de la Germanie leur fit confondre dans la suite ces blonds d'Afrique avec les Romains, et aujourd'hui même tous les petits groupes blonds qu'on rencontre dans l'Oued Abdi, sont dits « *Roumania*. »

Or, en admettant avec M. le général Faidherbe, qu'aucun mot de l'ancienne langue des blonds Libyens ne soit demeuré dans le berbère, sinon peut-être le mot ***Mas***, il est cependant une chose qui persiste et est presque indestructible chez un peuple : c'est-la prononciation, l'accent. Je soupçonne que cette profusion inusitée de ***ie***, de ***ch***, de ***th*** germaniques, cette recherche des *j*, des ñ, des *ts* qui contribuent à adoucir les contours vifs d'une langue méridionale, cet assourdissement et ce sifflement harmonieux de la Tmazirt de l'Oued Abdi proviennent du plus grand nombre de blonds qui y étaient demeurés depuis l'antiquité ou qui s'y portèrent pendant le moyen-âge.

Orthaïas avait dit à Procope : « Au-delà de mon commandement est un groupe de blonds. » Ce groupe devait être important, sans quoi le chef berbère, peu curieux d'ethnographie, ne l'aurait pas mentionné. On ne saurait prétendre qu'ils ont disparu sans laisser de traces, mêlés par la suite à leurs voisins bruns. Un tel phénomène n'aurait pas été local, et nous devrions dans ce cas ne plus trouver de blonds en Algérie. L'histoire ne mentionne pas non plus que les blonds aient été exterminés. Ne peut-on pas admettre qu'ils se sont dirigés peu à peu vers l'Oued Abdi, à mesure que cette vallée laissait échapper par tous ses cols, vers le Maroc, la mer ou la Tunisie, ses sauvages guerriers berbères ? Leurs deux étapes, vers et dans l'Oued, au devant des Roumania, auraient été le village de Menaa, dont les deux tiers de la population sont blonds, et le village de Nara, où les femmes et les enfants blonds abondent. Ils parlaient berbère ; mais ils auraient importé dans l'Oued, ils lui auraient imposé, en s'étendant vers le Nord avec les descendants de Maiou, le charme de leur dialecte, et de là les sons voilés du

Nord auraient gagné, portés sans cesse par des groupes d'envahisseurs de sang mêlé, le Mehmel, le Chellia des Oudjana, pénétré enfin jusqu'à l'Aurès et jusqu'à la rive droite de l'Oued el Arab, où leur influence se fait encore sentir parmi les gutturales de l'ancienne langue des Zenata. Le nom même de ce dialecte, ***Amzir***, ***Amazir***, dialecte des ***Amazig***, qui réveille l'image des Mazices libyens d'Hérodote, n'est-il pas lui-même un souvenir de ces antiques hordes blondes qui auraient dominé dans toute l'Afrique du Nord ?

E. MASQUERAY.



NOTES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER
EN 1864

(Suite. — Voir les nos 117, 118, 119-120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128 et 129)

Ces obstacles, on le voit, ne sont pas d'un accès facile, et nous pensons que si l'on avait à en faire l'attaque, eu égard surtout au pays qui les entoure, il faudrait, pour mener cette opération à bonne fin et sans trop de pertes, qu'elle fût tentée avec le secours de deux ou trois colonnes.

Le général Yusuf a donc accordé l'aman aux rebelles du Djebel-'l-Amour, tout en laissant au commandant de la province d'Oran, de qui ils relèvent administrativement et politiquement, son droit de punir et de régler les affaires de cette partie de son commandement. Il ne faut donc plus songer à combattre.

Pour faciliter aux gens d'El-R'icha leur rentrée dans leur ksar, le général porte son camp à quinze cents mètres au sud de ce village. Toute la colonne fut enchantée de quitter cet affreux bivouac, et cela d'autant mieux que nous pensions rester plusieurs jours sur le pays pour recevoir la soumission des tribus

retardataires, et y attendre l'agha Ed-Din, qu'on annonçait comme devant venir lui-même se mettre à la disposition du général Yusuf, et traiter de la soumission de son aghalik tout entier. Du reste, cet agha avait déjà fait, pour son compte, dès le 13 mai, des ouvertures de soumission au général Deligny, et cet officier général lui avait donné connaissance des conditions auxquelles il lui accorderait l'aman.

Le 1er juin, le général adressait à sa colonne l'ordre suivant :

« Soldats !

« Je suis venu à El-R'icha avec l'espoir de livrer un combat.

« Je n'ai trouvé dans El-Gâda qu'une population épouvantée de femmes, d'enfants, de vieillards, avec quelques troupeaux.

« Tout ce monde ne demandait que grâce et pardon ; un coup de main sur de pareilles gens n'était digne ni de vous, ni de votre général.

« Votre présence seule ici fait rentrer tout le Djebel-'l-Amour dans l'ordre : c'est autant d'ennemis que vous enlevez à vos camarades de la division d'Oran.

« C'est encore une belle tâche.

« Au bivouac d'El-R'icha, le 1er juin 1864.

« *Le général de division commandant la colonne expéditionnaire du Sud*,

« Signé : YUSUF. »

Cet ordre, qui ne laissait plus d'espoir de combattre, fut reçu l'oreille basse par les ardents, et Dieu sait s'ils étaient nombreux. Ils ne se plaignaient évidemment pas qu'on eût renoncé à attaquer des femmes et des enfants ; mais ils étaient furieux de ne pas avoir trouvé de résistance de la part de gens si bien situés pour se défendre. Chacun finit par en faire son deuil ; seulement, les Amouriens perdirent singulièrement dans l'estime de nos soldats : ce n'était plus pour eux que de la canaille.

A la date du 31 mai, le général Deligny était à Aïn-'l-Orak, entre Géryville et El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh. Les populations, se voyant enlever les eaux par le commandant de la division d'Oran, paraissaient avoir renoncé à la lutte armée, et, déjà, elles

avaient fait quelques offres de soumission. Il était évident que la misère commençait fortement à leur faire sentir ses griffes; leurs troupeaux mouraient littéralement de faim et de soif, et le Sud moyen ne pouvait, dans cette saison, leur présenter aucune ressource.

En fermant aux rebelles la région des eaux et des fourrages, on les amènera inévitablement à composition; mais il faudra bien se garder de remonter vers le nord avant d'avoir obtenu sérieusement ce résultat.

Du moment que les populations du Djebel-'l-Amour étaient rentrées dans l'ordre et qu'elles avaient accepté les conditions du général Deligny, il ne nous restait plus qu'à nous retirer, et à laisser au commandant d'Oran le soin de terminer cette affaire comme il le jugerait convenable.

Le lendemain, 2 juin, la colonne du général Yusuf remettait le cap sur Aïn-Madhi en reprenant le défilé de l'ouad Er-Reddad; à deux heures de l'après-midi, nous dressions nos tentes devant le ksar des Tedjini, et sur notre ancien emplacement.

Les gens d'El-Maïa, ksar situé à 14 kilomètres à l'ouest de Tadjrouna et à 50 d'Aïn-Madhi, devaient avoir la conscience — en supposant qu'ils en fussent pourvus, — quelque peu bourrelée. Leur conduite, dans ces derniers temps, n'avait pas été d'une limpidité parfaite. La djemâa de ce ksar était bien venue à Tadjrouna jurer au général, par tous les livres sacrés, qu'elle n'avait aucun reproche à se faire, et que l'accusation portée contre elle d'avoir livré des grains aux rebelles n'était pas fondée, et les représentants de ce ksar auraient même mis tant d'indignation dans leurs dénégations, que, pour quelqu'un qui n'eût pas connu les Arabes, ces Maïens devaient être blancs comme neige et purs de toute *chithanerie* (1). Il paraît cependant que le mensonge avait souillé leurs lèvres, et que leur culpabilité ne pouvait pas faire l'ombre d'un doute. Comme circonstance atténuante, il faut dire que ces honnêtes Maïens s'étaient trouvés dans une situation fort incommode: du cercle de Géryville, à la main de l'ex-

(1) De *chithan*, Satan, diable. Mot employé en Algérie pour exprimer toute action diabolique, toute intrigue, etc.

bach-agha Sid Sliman-ben-Hamza, touchant aux Oulad-Sidi-Ech-Chikh-ech-Cheraga, avec lesquels ils sont en relations journalières, il leur était difficile, dans ces conditions, de ne pas donner un peu à gauche, et nous croyons même qu'aux tellis de grains fournis aux rebelles, ils avaient dû joindre une poignée de leurs fantassins; car on retrouvait dans leur ksar des fusils ayant appartenu aux héroïques soldats de Beauprêtre. Ceci était moins pardonnable.

Le général pensa donc qu'il était utile, puisqu'il les avait sous la main, de châtier les Maïens de façon à leur laisser le souvenir de la leçon. La cavalerie régulière et les goums, aux ordres du colonel Abdelal, partent dans la soirée du 2 juin en prenant une direction ouest. Au point du jour, et sans que l'éveil eût été donné, nos cavaliers tombaient sur le ksar d'El-Maïa, qu'ils surprenaient, et le commandant de la colonne le livrait aux goums, qui le razaient avec tout l'art qu'ils savent mettre dans ce genre d'expédition, c'est-à-dire aussi radicalement que possible.

La cavalerie rentrait au camp d'Aïn-Madhi dans l'après-midi du 3 juin, après avoir fait une marche de plus de quarante lieues en trente-six heures.

Ce vigoureux, hardi et rapide coup de main faisait le plus grand honneur à notre belle et brave cavalerie.

Au moment où nos cavaliers rentraient au camp, l'agha Ed-Din y arrivait de son côté, suivi de sa *gada* et d'une faible escorte : il venait apporter la soumission complète de son pays, et s'en remettre, pour son compte, à la générosité du représentant de la France. Il acceptait et s'engageait à faire accepter par toute la montagne les conditions qui lui avaient été dictées par le général Deligny; il se faisait fort, en outre, d'employer son influence pour ramener dans le devoir diverses tribus du cercle de Géryville, les Oulad Sidi-En-Naceur, les Touafir, voire même celle des Harar, du cercle de Tiaret, dont il garantissait la soumission absolue.

Nous avons avancé plus haut qu'en ne détachant pas sa cause de celle de ses populations, Ed-Din avait pris le parti qui, alors, était le plus sage; nous voyons, aujourd'hui que la fièvre de la rébellion est calmée, de quelle utilité nous est cet agha dans

l'œuvre de la pacification. Pour nous qui, depuis plus de douze ans, le connaissions personnellement, Ed-Din ne pouvait être un rebelle : ça n'a jamais été l'homme des aventures de guerre, un homme de poudre et de chabir ; il avait, au contraire, cette raison froide, calme et calculatrice qui se pose en barrière aussi bien aux entraînements de la tête qu'à ceux du cœur ; c'était l'homme des voies conciliatrices, c'est-à-dire l'antithèse de son frère Djelloul, qui, de son vivant, avait été l'homme de toutes les violences.

Ed-Din est un grand vieillard portant parfaitement ses soixante ans. Il a dans l'œil la finesse du diplomate mêlée à une sorte de bonhomie qu'il ne faudrait pourtant pas trop prendre au pied de la lettre ; il étudie son homme avant de se livrer ; — c'est sage en pays arabe ; — toujours maître de lui, il ne tend le fer qu'à bon escient. Ed-Din n'est pas un fanatique ; il nous connaît depuis 1846 que sa montagne est soumise ; il sait que nous sommes forts, indéracinables, et que lutter contre notre domination, c'est folie ; il l'a répété sur tous les tons à ses administrés ; mais le souffle de la rébellion avait passé sur eux, et ils n'ont pas entendu sa voix. Ed-Din explique, du reste, toute sa conduite au général Yusuf, et ses moyens de défense ne sont pas absolument dépourvus de valeur.

Ed-Din quitte notre camp le lendemain, 4, pour aller rejoindre le général Deligny, et tenter de lui ramener les Harar.

Maintenant que, dans la province d'Oran, les rebelles paraissaient avoir renoncé à la lutte armée, que la soumission du Djebel-'l-Amour était complète, la présence de notre colonne expéditionnaire devenait sans utilité dans l'ouest de la division d'Alger ; il y avait lieu, dès lors, de la porter entre Laghouath et Djelfa, où il restait à punir quelques fidélités plus que douteuses, des désobéissances parfaitement caractérisées, des lenteurs calculées à répondre aux ordres donnés ; il y avait, enfin, un arriéré à régler avec quelques tribus du cercle de Boghar, qui s'étaient plus ou moins compromises au début de l'insurrection.

Le 5 juin, la colonne levait son camp d'Aïn-Madhi, et prenait sa direction dans l'Est, en longeant, à quelque distance, le pied du versant sud du Djebel-'l-Amour. Nous passons sur le point où fut livré le combat du 27 mai contre les Ghemantha : une nuée de vautours décrivent lentement leurs spirales à trois ou quatre cents mètres du flanc de la colonne : c'est un festin de rapaces ; ils font chère-lie depuis dix jours de quatre cadavres restés sans sépulture. Leur vol alourdi indique qu'ils sont repus. Nous approchons ; quelques-uns de ces affreux oiseaux, attablés sur le cadavre même, déchirent et mettent en lambeaux un fouillis d'intestins ; d'autres, accroupis sur un ventre excavé, effondré et béant, le cou retiré et la tête appuyée sur le jabot, attendent, immobiles, l'aile pendante et l'œil couvert, l'achèvement de la digestion pour pouvoir recommencer. Horreur et infection !

A neuf heures, la colonne reprenait son ancien camp des Ghemantha, et chacun s'établissait auprès du gourbi de roseaux qu'il avait laissé.

Ce camp, notre ancien Eden, avait considérablement perdu de ses charmes ; ce n'était plus qu'une immense dune de sable dispersée et éparpillée par les vents ; ce n'étaient plus que détritus de toute nature exhumés par la tempête, et empoisonnant l'air de leurs infectes odeurs ; les gourbis étaient abattus, ou découronnés de leur toiture, ou penchés comme la tour de Pise ; tout cela est desséché, grillé, recroquevillé. L'eau de l'ouad Mzi était piétinée, bourbeuse ; — le soleil en avait beaucoup bu depuis quelques jours ; — quant à la forêt de tamarix et de roseaux, c'était plus qu'une désolation.

Le 6 juin, le temps est atroce ; c'est le désordre prédit pour le dernier jour du monde : le ciel est une fournaise ; c'est le désert qui déménage, et qui a chargé le vent de transporter ses sables sur ses ailes de feu ; la plaine est balayée, lissée, vernissée. On ne respire plus : on étouffe ; les cheveux s'ensablent et s'horripilent ; du sable partout, dans les yeux, dans les oreilles, dans la bouche, dans les narines ; des bouffées de chaleur sorties de quelque soupirail de l'enfer vous assaillent à vous renverser. La peau se dessèche et semble se retirer et se racornir ; les glandes salivaires sont taries ; la gorge est brûlante. On a soif ; mais les eaux sont chaudes ; on boit pourtant, mais sans se désaltérer, et l'on boit encore, toujours ! Comme à Tadjrouna, les vents mènent la valse des trombes ; elles se rencontrent, se

heurtent, tirebouchonnent les tentes, qu'elles déracinent : on n'a plus rien à soi, vêtements, papiers précieux, le vent vous ravit tout : tout cela se confond, tourbillonne dans l'air, lettres d'amour, serments, billets de banque, prose plate de créanciers, sollicitations pressantes, dévouements frelatés, articles de journaux; autant en emporte le vent ! La tempête continue sa marche terrible, implacable : les tamarix craquent, les roseaux sifflent, la halfa gémit. Tout paraît terreux, jaune sale ; le ciel est voilé, le soleil est terni et semble un plat d'étain mal écuré. Les chevaux tournent bravement la croupe à la tempête ; ils attendent la fin de tout cela, la queue avalée, les oreilles couchées, les yeux mi-clos. Malgré cela, les lazzis ne cessent pas dans les tentes qui résistent ; on s'y moque de la tempête, on l'insulte ; on dit pis que pendre du pays, des Bédouins, qui sont cause qu'on y est, et de ceux — mais c'est en riant — qui vous y envoient : « Chien de pays !... Sale pays !... Ce n'est pas un pays ça !... Je n'y mangerai pas ma retraite !... Le bon Dieu n'y est jamais venu, bien sûr. » Quelle misère ! et comme il faut aimer la France et sa profession pour accepter tout cela sans se plaindre ! Eh bien ! un rayon de soleil — pas trop chaud, cependant, — et tout est oublié ! Quelle admirable chose qu'une troupe française !

Le général crut devoir, à cette date du 6, et au milieu du désordre des éléments, adresser à sa colonne un ordre du jour ainsi conçu :

« Soldats !

« Nous quittons les montagnes du Djebel-'l-Amour, où votre présence avait pour but d'attirer à vous une bonne partie des ennemis qui étaient en face du général Deligny. Vous n'eûtes qu'à paraître, et tout le Djebel-'l-Amour et trois tribus du cercle de Géryville sont venus se mettre à votre discrétion.

« Vous n'avez pas eu encore de combats à soutenir ou à livrer ; mais, quand on a surtout en vue le bien général, on peut être bien fier déjà d'avoir obtenu, par sa seule présence, les résultats que je vous signale.

« Ne croyez pas cependant votre tâche terminée ; il nous reste

encore beaucoup à faire ; mais ce sera ailleurs que dans ce pays de feu.

« Au bivouac des Ghemantha, le 6 juin 1864.

« *Le Général de division commandant la colonne expéditionnaire du Sud,*

« Signé : YUSUF. »

En effet, la colonne quittait son affreux bivouac des Ghemantha le lendemain, 7 juin, à quatre heures du matin, et à la grande satisfaction de tout le monde. Nous passons sous le ksar de Tadjmout ; le général avait réglé, à son camp des Ghemantha, les affaires relatives à la population de cette localité qui, à plusieurs reprises, avait donné des preuves non équivoques du mauvais esprit dont elle était animée. A dix heures, la colonne prenait son bivouac à Aïn-el-Milok, au pied de la face sud de cette grande forteresse naturelle, fortification étrange que nous avons décrite dans le courant de ce récit.

L'Aïn-el-Milok est à peu de distance de la corne sud-ouest du Djebel-el-Milok ; cette fontaine sourd au pied d'une échancrure de la montagne ; il y a là quelques palmiers qui sont d'un très-bon effet. Les flancs du Milok sont formés de rochers taillés à pic ; une corniche court au sommet de cette muraille, et se crenelle d'embrasures qui semblent dues à la main de l'homme ; la régularité presque parfaite de ce gigantesque bordj complète encore cette illusion.

Le Djebel-el-Milok nous paraît être de même nature que ces *gour* (1) qu'on rencontre si fréquemment dans notre extrême Sahra. L'origine du Milok s'expliquerait alors par un affaissement qui se serait opéré autour de lui et qui n'aurait laissé debout que la portion rocheuse constituant sa charpente, son squelette.

Le 8 juin, nous quittions Aïn-el-Milok, et prenions une direc-

(1) *Gour* (singulier *gara*), espèce de mamelons à squelette rocheux, qui se dressent à pic dans les plaines sahriennes à une hauteur qui atteint quelquefois 50 mètres, et qui se terminent par une large plate-forme.

tion sud-ouest. Nous ne tardions pas à tomber dans le lit sablonneux et desséché de l'ouad Mzi.

Nous rencontrions en ce point le commandant supérieur du cercle de Laghouath, le chef de bataillon Thomassin, qui, suivi de quelques officiers de cette garnison, venait au-devant du général.

Nous étions bientôt dans ces immenses amas de sable que viennent jeter les vents du sud-ouest contre la chaîne rocheuse qui couvre Laghouath au nord-ouest. La colonne soulevait devant elle des myriades de sauterelles dont les ailes d'argent brillaient sous les rayons du soleil. En un mois, ces acridiens avaient atteint toute leur force, et ils se précipitaient d'instinct là où il y avait à ravager ; ils allaient passer le col et se jeter sur les jardins de Laghouath. Nous les y retrouvions deux jours après, faisant table rase de tout ce qu'il y avait de verdure autour de la ville.

La colonne traverse le col, et Laghouath apparaît à ses regards comme un splendide décor de théâtre peint sur une toile bleu-de-ciel. Il est difficile de jouir d'un effet plus merveilleux que celui que présente Laghouath quand on vient de l'ouest ; la verdure de ses palmiers rafraîchit l'œil et le console de la désolante monochronie du désert. Nous dressons nos tentes sur notre ancien emplacement, — celui du marché, — au bout de l'avenue Cassaigne.

Le lendemain, 9 juin, le général donnait connaissance à sa colonne de la lettre suivante :

« Le général est fier et heureux de porter à la connaissance de ses soldats les félicitations qui lui parviennent sur les résultats qu'ils ont obtenus.

« Le Ministre écrit à M. le Sous-Gouverneur, à la date du 6 juin :

« J'attendais avec impatience, et j'ai appris avec grand plaisir l'heureux résultat de l'expédition tentée par le général Yusuf contre les tribus insurgées du Djebel-'l-Amour.

« C'est un coup de main hardi qui aurait pu rencontrer de sérieuses difficultés, et dont les conséquences doivent être

importantes au point de vue de l'ordre et de l'obéissance à rétablir.

« J'ai mis sous les yeux de l'Empereur la dépêche du général Yusuf, et Sa Majesté m'a chargé de lui faire parvenir l'expression de sa satisfaction de ce succès obtenu.

« Le Sous-Gouverneur ajoute qu'il est heureux de transmettre ces nouvelles au général, pour lui et ses excellents soldats.

« Au bivouac, sous Laghouath, le 9 juin 1864.

« *Le général de division commandant la colonne expéditionnaire du Sud,*

« Signé : YUSUF. »

Il est inutile de dire combien cette lettre rendit heureuses les troupes de la colonne du Sud ; elles qui n'avaient que souffert, — elles n'étaient pas encore au bout, — et qui reparaissaient devant Laghouath presque honteuses de n'avoir pas trouvé l'occasion d'envoyer une balle à l'ennemi ! elles qui croyaient que toutes les misères qu'elles avaient éprouvées ne valaient pas la peine d'en parler ! et, pourtant, voilà le Ministre de la Guerre — un Africain, — qui, appréciant mieux qu'elles, sans doute, les services de la colonne, lui fait bienveillamment connaître qu'il a appris avec grand plaisir l'heureux résultat du coup de main tenté sur les tribus insurgées du Djebel-'l-Amour !

Qu'on juge de la joie de nos excellents troupiers, eux qui, parce qu'ils opéraient dans le désert, au fin fond du Sud, se croyaient oubliés, et qui apprennent qu'ils sont l'objet, au contraire, de la sollicitude du Ministre ! On suit leurs travaux avec intérêt, et l'on en attend avec impatience les résultats. Ce précieux témoignage, d'autant plus flatteur qu'il émane de plus haut, est pour la colonne une première récompense et un encouragement.

Le général règle, pendant la journée des 9 et 10 juin, les affaires de Laghouath.

Une distribution de mille moutons de razzia est faite à la colonne. Ce genre d'alimentation n'est pas précisément inconnu à nos soldats ; c'est la viande du Sud par excellence, presque la seule, à moins qu'on ne traîne derrière soi quelques spécimens de la race bovine. On pense bien que de longues marches et le

manque de fourrages ne suffisent pas pour les engraisser, et le patriarche Joseph aurait eu besoin de faire un songe bien invraisemblable pour voir, parmi les ruminants de nos troupeaux, les sept vaches grasses qui lui pronostiquaient sept années d'abondance. Néanmoins, le mouton de razzia fait toujours plaisir; mais il est supposable que c'est précisément parce qu'il a été razé.

VI

La colonne quitte le bivouac de Laghouath, le 11 juin, pour remonter vers le nord, et régler, en marchant, les affaires des Oulad-Naïl ; elle va poser son camp à Sidi-Makhlouf, près du caravansérail.

L'expédition d'El-Maïa a été fatale à un grand nombre de chevaux ; quelques-uns sont fourbus, et on a été obligé de les abandonner en plein désert; d'autres sont morts, et leurs corps, fouillés à fond par les oiseaux de proie, jalonnent notre route.

Le 10 juin, le général Deligny quittait Géryville pour se porter sur El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, la ville sainte du Sud et le berceau de la famille de l'agitateur Mohammed-ben-Hamza. Les tribus insurgées, manquant d'eau et de vivres et accablées de misère, fuient devant le commandant de la division d'Oran.

Le général Martineau s'est établi à Bou-Chethouth pour barrer la route du Sud aux tribus des Hauts-Plateaux.

L'insurrection est râlante dans la province d'Oran : elle se traîne misérable et affamée sur les r'dir desséchés de l'ouad Zergoun, et sur les puits ensablés du Sud moyen. Il ne reste plus qu'à maintenir cette situation pour mettre la rebellion aux abois.

Le 12 juin, la colonne quittait son bivouac de Sidi-Makhlouf, et filait dans une direction ouest, à travers une plaine ondulée de mamelons rocheux ; elle atteignait de bonne heure l'ouad Tadzmit, qu'elle coupait par un marécage couvert de luxuriants fourrages, en laissant sur sa gauche la ferme-bergerie qui a pris le nom de cet Ouad. La colonne allait dresser ses tentes à quelques centaines de mètres de la rivière, sur un immense plateau sablonneux tapissé de chih.

Dans la journée, l'affreux *guebli* (vent du sud) qui semblait nous poursuivre, se mettait encore à souffler effroyablement en soulevant autour de nous des sables brûlants : on ne sait où se réfugier pour s'en abriter. Les tentes, tourmentées, grondent et bourdonnent furieuses ; elles veulent résister à la tempête; mais, patatrac ! malgré l'effort suprême de leurs habitants, elles sont terrassées, et leur contenu mord la poussière avec elles.

Nous sommes sur le pays des Oulad-Naïl, et, à chaque bivouac, le général règle les affaires des fractions de cette tribu dont nous traversons le territoire. Aujourd'hui que l'insurrection est à bout de forces et qu'il paraît à peu près démontré que ce n'est pas encore cette fois que nous serons jetés à la mer, les dévouements — qui avaient fait le plongeon, — reviennent sur l'eau, les douteux sont zélés, les compromis sont plus qu'obséquieux ; les offres de service dépassent de beaucoup nos exigences ; les salamaleks pleuvent drus comme grêle ; les sourires sont pleins de câlinerie ; la flatterie est pyramidale, immense : le dernier soldat du Train est traité de monseigneur ; le caporal est un sultan ; il y a des baisers pour tout le monde, et de la tête aux pieds. Bien ! bien ! nous connaissons cela, braves gens ! ce sont tout simplement des démonstrations dont le succès a changé l'adresse, et nous savons d'expérience qu'avant de chercher à nous faire aimer de vous, — et nous en sommes vraiment trop préoccupés, — il faut d'abord nous en faire craindre. Ce n'est pas tout que de vous montrer le bras ; il faut aussi et surtout vous le faire sentir.

Le 13, nous quittions le bivouac de Tadzmit. La marche se continue dans l'ouest sur un grand plateau sablonneux couvert alternativement de chih et de halfa. Nous tombons enfin sur l'ouad El-Fekaïrin, que nous traversons. Nous dressons nos tentes sur les bords de la rivière.

L'ouad El-Fekaïrin a des r'dir magnifiques qui conservent de l'eau toute l'année. Il y a là, dans le lit de la rivière, un ressaut rocheux formé de blocs énormes dont la cassure a dû être amenée par quelque grande commotion terrestre. Les eaux des r'dir sont légèrement saumâtres; mais on trouve deux ou trois petites

sources sur les bords de l'ouad qui en fournissent de potable, en petite quantité cependant.

Le *guebli* n'a pas cessé ; c'est toujours vers deux heures de l'après-midi qu'il s'élève et prend son maximum d'intensité.

El-Fekaïrin est un campement des Oulad-Naïl ; on y remarque un grand nombre de silos comblés, et quelques tombes bossuant le sol sur un petit promontoire au-dessus de l'ouad.

Nous quittons El-Fekaïrin, le 14, en prenant une direction nord-ouest ; le ciel s'est grisonné et le froid est extrêmement vif. Hier, on fondait au soleil ; aujourd'hui, on est solidifié et rigidifié à se casser comme du verre.

La colonne rencontre à chaque pas des champs d'orge et de blé ; ces céréales sont courtes de paille et un peu maigres ; mais elles n'en sont pas moins la preuve que, si cette partie du Sud est sans avenir pour la colonisation, les Sahriens peuvent néanmoins y trouver des ressources qui, dans un avenir prochain, peut-être, leur permettront de se passer du Tell, et alors le dicton suivant, que nous avons déjà cité, ne sera plus une vérité : « *Celui-là est notre père qui est le maître de notre mère, et notre mère est le Tell;* » car la mère des Sahriens, si l'on continue à les pousser vers l'agriculture, ne sera plus le Tell. Nous pensons qu'il n'est pas d'une sage politique de chercher à mettre le Sahra dans le cas de se suffire à lui-même ; agir ainsi, c'est l'éloigner de nous, l'affranchir de la dépendance du ventre, et lui permettre, par suite, de se soulever et de pouvoir tenir longtemps la campagne avec ses propres ressources.

Ces cultures, faites sur une très-grande échelle dans le pays des Oulad-Naïl, témoignent que l'insurrection a été spontanée, et qu'elle n'était pas prévue encore au moment des semailles ; car, autrement, les Oulad-Naïl auraient préféré garder leurs grains dans leurs silos que de les confier à la terre.

Un goum des Oulad-Naïl vient saluer le général de sa *tharaka* (fusillade) de bienvenue ; un *âththouch* (palanquin), renfermant sans doute la femme d'un des principaux cavaliers du goum, se tient gravement derrière la *fantazia* comme un paon gigantesque qui ferait la roue.

Le fond du tableau est marqué par une chaîne de montagnes

qui paraît barrer notre direction ; une tache blanchâtre se montre vaguement à mi-côte du versant sud-est de cette chaîne : c'est Ksar-Znina qui, du point où nous sommes, semble s'adosser au Djebel-Serdoun.

Nous laissons sur notre gauche le chemin de Sidi-Bou-Zid, ksar situé à la pointe nord-est du Djebel-'l-Amour.

Nous approchons de Znina qui, à quelque distance, semble un amas de constructions éboulées ; à la droite du ksar, une koubba renfermant les restes mortels de Sidi Mahammed-ben-Salah, s'élève sur un mamelon pierreux, dénudé et de nuance jaune-sale. La coupole de cette chapelle funéraire affecte la forme d'un *mdhol* (1) gigantesque.

Nous laissons le ksar à notre gauche, et nous allons dresser nos tentes dans un bas-fond sablonneux qui, pendant l'hiver, doit former un marécage. Aujourd'hui, il est complétement à sec, et son fond est tapissé de quelque végétation.

Le ksar des Znina est bâti sur la corne Est d'une croupe rocheuse avec laquelle il semble se confondre. Son mur d'enceinte, qui est très-bon et convenablement crénelé, paraît d'origine récente, du moins sur les faces nord et ouest ; des maisons ruinées, qui ont dû autrefois être renfermées dans les murailles ceignant le ksar, en ont été rejetées définitivement. Ce fut, sans doute, pour n'avoir pas à les relever.

Le ksar n'a qu'une porte ; elle donne accès sur une place où viennent s'amorcer les rues principales.

Les maisons ont un aspect misérable ; elles s'étagent sur les flancs du mamelon qui sert d'assiette au ksar.

Les jardins sont situés au pied du mamelon qui porte cette bourgade : on y trouve l'abricotier, le grenadier et tous les arbres fruitiers des régions voisines du Djebel-'l-Amour. Deux sources principales les irriguent, et vont former, faute d'écoulement, des marais qui doivent ne rien ajouter à la salubrité du ksar. Ces jardins sont clos de murs faits de briques séchées au soleil.

(1) Le *mdhol* (de *dhôl*, ombre) est un chapeau de haute forme, à larges bords, que portent les Sahriens. La plupart des officiers des colonnes du Sud ont adopté ce chapeau, qui a le défaut d'être trop pesant et fort incommode.

Les Znina sont marabouths ; cette qualité n'en fait pas cependant tout-à-fait des saints, au contraire. On dit — leurs ennemis, sans doute, — qu'ils pratiquent avec une grande habileté le vol et le recel. Il paraîtrait que, lorsque l'âge a privé le Znini des facultés qu'exige l'honorable profession de voleur, il devient tout naturellement recéleur : c'est une sorte de position de retraite. A part cela, on n'a rien à reprocher aux gens de Ksar-Znina ; ils passent même pour des musulmans d'une qualité supérieure, et, de tous les points du Djebel-'l-Amour, on vient demander leurs prières et prier chez eux. Leurs voisins, les gens de Sidi-Bou-Zid, bien que marabouths comme eux, ne peuvent cependant se lasser d'entendre leur parole et leurs pieux conseils. Espérons pourtant qu'à l'heure de la mort, les Znina mettent de l'eau dans leur vin et qu'ils se repentent d'avoir pris le bien d'autrui ; car il nous serait trop pénible de croire ces saints marabouths exclus du paradis de Mahomet, et voués fatalement aux désagréments de la haute température et des autres incommodités du *Djehennem* (enfer).

Il semble que Ksar-Znina et son territoire aient été foudroyés par une pluie de pierres ; on se demande d'où peut bien provenir cette profusion de moellons qui inondent le sol à ne savoir où poser le pied.

Les environs de Ksar-Znina sont énormément fréquentés par les coprophages-atheucus, ces scarabées travailleurs, si vénérés des anciens Égyptiens, et qui, avec la patience de Sisyphe, roulent incessamment leur boule d'approvisionnements. Jamais nous nous n'en avions tant vu qu'en ce point ; à chaque instant, nous nous rencontrions nez à nez avec ces étourdis coléoptères qui venaient nous heurter en bourdonnant.

Nous faisions séjour le 15 dans notre camp sous Ksar-Znina, et nous en partions le 16 pour aller coucher à El-Ar'ziz, à moitié chemin de Ksar-Charef. Le pays que nous parcourons présente de belles vallées couvertes de riches céréales que, malgré toutes les précautions, nous piétinons un peu ; mais il y en a tant, et les espaces ensemencés sont si considérables, qu'il nous est de toute impossibilité, à moins de faire de grands détours, de respecter autant que nous l'aurions voulu cette Mtidja des Oulad-

Naïl. Ces terres sont parfaitement défrichées, et on n'y a laissé que quelques bouquets de jujubiers sauvages trop difficiles, sans doute, à extraire ou à déraciner.

Nous posons notre camp sur les bords de l'ouad El-Ar'ziz, dans un terrain couvert de halfa. Le pays est très-beau : les montagnes qui entourent notre bivouac sont boisées de genévriers et de térébinthes ; cette dernière essence est très-commune dans le lit de l'ouad. El-Ar'ziz paraît être le pays des tourterelles. Les officiers chasseurs en font un grand massacre.

Le général a convoqué à son camp d'El-Ar'ziz les chefs de la tribu des Oulad-Naïl ; c'est là qu'il doit leur faire connaître le chiffre des amendes auxquelles il a coté les lenteurs, le mauvais vouloir, les désobéissances de leurs administrés. Le bach-agha sid Cherif-bel-Harch est là, dans son bernous noir, le regard profond : un ascète enté sur un homme de poudre. Sa parole est grave, sa contenance recueillie, son attitude digne. Sa position a été difficile dans ces derniers temps ; il sentait que la fidélité des Oulad-Naïl ne tenait qu'à un fil, et qu'il ne les avait pas dans la main. D'un autre côté, il était tour-à-tour sollicité et menacé par le marabouth qui désirait ardemment donner à sa cause un homme de la valeur et de l'importance de sid Cherif-bel-Harch. Maniant, — comme tous les Arabes — assez habilement la diplomatie, le bach-agha, très-sage et très-clairvoyant du reste, a su maintenir sa tribu et l'empêcher d'aller porter au marabouth rebelle le puissant appoint de ses cavaliers et de ses armes.

Nous aurons, dans la seconde partie de cet ouvrage, — qui sera l'historique de la seconde phase de l'insurrection, — à parler plus longuement d'un homme qui nous a servis fidèlement et qui est mort en défendant notre cause.

Parmi ces kaïds des Oulad-Naïl, il en est un qui a les oreilles coupées. C'est en 1852, croyons-nous, que cet *accident* lui serait arrivé : tombé entre les mains de nos spahis à la suite d'un coup de main, on l'aurait privé, à cette occasion, de ses pavillons auriculaires. Il faut dire qu'à cette époque, les oreilles se payaient jusqu'à deux douros la paire. Avant qu'on eût introduit dans les mœurs de nos cavaliers indigènes cette méthode aussi humanitaire que commode — pour l'opérateur — de payer les

oreilles, on ne primait que les têtes : c'était peut-être trop radical ; mais on ne peut nier cependant que ce ne fût une garantie sérieuse pour ne plus retrouver dans les rangs opposés l'ennemi qui avait subi cette opération. On imagina donc de transporter la prime des têtes sur leurs accessoires, les oreilles, et tout le monde fut satisfait. Ce kaïd *désoreillé* est aujourd'hui, dit-on, l'un de nos plus fidèles serviteurs, ce qui tendrait à prouver que la méthode avait du bon.

Une dépêche télégraphique nous apprenait que le Sous-Gouverneur était arrivé le 15 à Ammi-Mouça, en même temps que les colonnes Liébert et Lapasset, et qu'à la suite de combats livrés par ces deux colonnes, les rebelles avaient été battus avec des pertes considérables. La dépêche ajoutait que quelques tribus demandaient à se soumettre.

Une autre dépêche nous donnait des nouvelles du général Deligny. Cet officier général, bien approvisionné en vivres et en munitions, était parti le 10 de Géryville avec 3,000 bayonnettes, 400 sabres et 6 obusiers, et marchait sur El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, où il était en mesure, affirmait-il, d'infliger un terrible châtiment aux rebelles près des tombeaux de leurs marabouths les plus vénérés.

Le 11 juin, les goums du général Deligny, appuyés par sa cavalerie régulière, avaient fait des prises assez importantes sur les Harar qui se trouvaient devant lui avec le marabouth, près des ksour des Arbâouat.

A la date du 3 juin, le général Martineau, campé à Si-Bou-Azza, faisait connaître que la plus grande tranquillité régnait entre Tiaret et Frenda, et que les douars qui environnaient son camp faisaient paisiblement leurs moissons.

« En résumé, ajoutait la dépêche télégraphique, la situation générale devient bonne, et tout marche rapidement vers un dénouement prochain. »

Le 17 juin, la colonne quittait son bivouac de l'ouad El-Ar'ziz à la lueur des touffes de halfa, et longeait, en appuyant légèrement dans la plaine, les contre-forts du djebel Ez-Zabech. Le terrain parcouru est couvert d'une halfa luxuriante émaillée de bouquets de romarin en fleurs. A chaque pas, un lièvre, surpris au saut du terrier, quitte imprudemment son gîte : immédiatement, les bâtons des sokhkhara volent en sifflant, la poudre parle, les chiens donnent de la voix, les fantassins se précipitent par compagnies sur le malheureux membre de la famille des léporidés : c'est un pêle-mêle de bras qui se tendent, de fusils qui se heurtent, de chiens qui pénètrent comme un coin dans la foule, de bâtons et d'armes qui frappent ; eh bien ! malgré ce redoutable déploiement de forces, le lièvre en est quelquefois quitte pour la peur et un peu de poil de moins, et cela prouve que la victoire n'est pas toujours pour les gros bataillons ; mais souvent aussi, l'infortuné rongeur, saisi par dix mains et par dix gueules à la fois, n'est bientôt plus qu'une chose informe, un gâchis de chairs palpitantes dont les conquérants se partagent les lambeaux saignants.

Devant nous, au nord, la sebkha du Zar'ez se déploie de l'est à l'ouest comme un immense lingot d'or.

Nous sommes à hauteur d'un ksar de bonne apparence juché, à notre droite, sur le bord d'un plateau rocheux. C'est le Ksar-Charef. Les difficultés du terrain ne permettent pas, sans doute, de l'aborder de front ; car nous le dépassons et nous le tournons par le nord.

La population du ksar est venue au-devant du général ; elle prouve son allégresse par une fusillade qui nous paraît très-maigre et mal nourrie.

Nous gravissons un plateau dénudé et à tons jaunâtres, puis, laissant les jardins sur notre droite, nous allons dresser nos tentes sur un vaste emplacement rocailleux dans lequel les piquets ne mordent que difficilement.

Le Ksar-Charef, placé en phare sur l'extrémité d'un contre-fort du djebel Ez-Zabech, présente de loin l'aspect d'une bourgade biblique : ses maisons s'échelonnent avec une certaine grâce sur un rameau ondulé de la montagne ; elles n'ont point ce ton gris-sale de celles des autres ksour ; elles sont blanches, au contraire, — toujours de loin, — comme la koubba d'un saint qu'on ne néglige pas ; et quand le chaud soleil du Sud vient inonder de ses rayons d'or les murs et les terrasses du ksar, c'est alors de la féerie, de l'éblouissement, et l'on se dit : « Ce n'est pas là l'œuvre de l'homme ; les génies ont dû y mettre la main. »

La situation de Charef est délicieuse. Les hauteurs boisées qui servent de fond au tableau repoussent merveilleusement l'ensemble du ksar, et contribuent puissamment à en faire ressortir toutes les ravissantes beautés. Charef, quand le soleil se couche, c'est un rubis noyé dans un bain d'or. C'est splendide, magique !

Mais gardons-nous bien d'approcher de ces splendeurs ; car, alors, l'illusion n'est plus possible : la dorure s'éraille et tombe, et il ne reste plus qu'un affreux amas de ruines à tons crayeux, des brèches béantes, des terrasses effondrées, des poutrelles tendant leurs grands bras pour chercher un point d'appui, des huttes sans portes, des murs émiettés, des silos ensablés au milieu des rues, des détritus séculaires dans des cours abandonnées : Charef n'est plus qu'un sépulcre. Parfois, une ombre, — une femme, peut-être, — elle se retourne ; c'est une femme : déhanchement ignoble, souvenir d'une coquetterie immonde, paupières koheulisées à l'excès ; — est-ce le résultat du sulfure d'antimoine ou des coups de poing de son seigneur et maître ? — linges effilochés, maculés d'impuretés ; jambes bouffies et à cannelures flasques et tremblotantes comme de la gélatine ; charmes flétris et plongeants : c'est décidément une femme, et une Naïlia, qui plus est, le parangon de la beauté sahrienne, l'une de ces houris de la terre que le Prophète a détachées ici-bas pour donner aux Croyants un avant-goût des voluptés qui les attendent là-haut. Parfois, disons-nous, une femme traverse rapidement la rue et va se terrer, comme un rat surpris en flagrant délit d'indélicatesse, dans une de ces huttes ruinées qu'on ne supposerait pas pouvoir être habitées.

Autrefois, Charef, qui a une cinquantaine de masures, était habité par une population d'assez mauvaise réputation ; elle volait volontiers à ses moments perdus, — elle en avait beaucoup, — et cela, malgré les reproches incessants que lui faisaient ses marabouths, lesquels, pour atténuer un peu l'effet agaçant de leur morale, consentaient paternellement à partager avec leurs ouailles le résultat de leurs opérations de petite guerre. Plus tard, les gens de Charef, pris de l'esprit de vagabondage et dégoûtés d'habiter des maisons qu'il aurait toujours fallu réparer s'ils eussent tenu à ce qu'elles fussent habitables, se décidèrent

à mettre la clef sous la porte, et à filer avec leurs troupeaux, posant leurs tentes ici aujourd'hui, et demain ailleurs. Une dizaine de familles restèrent dans le ksar, pour garder sans doute les approvisionnements de grains des fractions des Oulad-Naïl qui y avaient leurs silos.

Bien qu'ils n'habitent pas le ksar, les nomades de Charef y entretiennent cependant leurs jardins. On trouve, dans ces vergers, des figuiers, des abricotiers, des pruniers et des grenadiers, et cette verdure égaie les abords blanc-sale de la bourgade.

Charef a des eaux superbes : une délicieuse source, située au-dessus des jardins, répand son cristal liquide sur un fond d'argent, et, — chose rare dans le Sud, — ces eaux sont excellentes et dépourvues de ces sels qui amènent tant de désagréments dans l'économie animale des amateurs de ce liquide.

Un petit ouad, dont le lit contient quelques sources, descend du massif du Zabech, contourne le ksar, et va se perdre dans les sables sans pouvoir arriver jusqu'au Zar'ez.

Le général continue, pendant les journées des 18 et 19 juin, le règlement des affaires des Oulad-Naïl.

Le 20, la colonne quittait, avant le jour, le bivouac de Charef, et prenait sa direction sur le Zar'ez de l'ouest. Le terrain, difficile et rugueux sur les dernières pentes du Zabech, n'est plus dans le bas qu'une immense plaine couverte d'une halfa magnifique où s'abritent de nombreux lièvres : c'est une fusillade continue sur les flancs de la colonne.

Le soleil ne nous ménage pas ; nous sommes littéralement au bain-marie ; les fantassins égouttent comme des éponges exprimées. Ils ont bien de l'eau — et de l'eau de Charef, s'il vous plaît, — dans leurs bidons pour étancher leur soif ; mais elle est bouillante, et, par conséquent, peu propre à l'extinction de leurs gosiers en feu. Encore quelques heures, et nous arriverons à une source qu'un détachement d'infanterie, sous les ordres d'un capitaine du génie, a eu hier pour mission d'aller déblayer.

Une grande bande de nuance paille se dessine au loin perpendiculairement à notre direction. C'est le bourrelet de sable de Zebaret-el-Fatha, la lèvre méridionale du Zar'ez de l'Ouest. Nous dépassons cette ligne de sable, et un spectacle

aussi magique que plein de fraîcheur s'offre aux regards de nos soldats et remplit d'espoir leurs larynx desséchés : un immense lac aux eaux argentées se déploie devant eux de l'est à l'ouest, et renvoie effrontément au soleil les rayons dardants dont il semble le frapper. « Comme il va faire bon, se disent nos troupiers, de piquer une tête là-dedans !... Qui est-ce qui disait donc qu'il n'y avait pas d'eau dans le désert ?... J'espère qu'en voilà assez. » Et les malheureux hâtaient le pas pour se faire quelques instants plus tôt une baignoire de ce beau lac. La chaîne de l'Oukat semble se mirer dans cette glace gigantesque, qui ne paraît avoir été placée là, du reste, que pour servir de Psyché à Phœbus.

Cependant, plus nos soldats approchent du Zar'ez, plus le doute pénètre dans leurs âmes. Est-ce bien de l'eau que contient ce lac ? Les arbustes qui croissent sur ses rives se réfléchissent pourtant bien sur sa surface. La colonne descend toujours ; elle atteint une sorte de *daya* (bas-fond) tigrée de rares touffes de joncs, et où viennent se perdre les eaux de quelques ravins ayant leurs têtes dans la montagne ; elle touche au lac : déception, et amère surtout ! les belles eaux du lac sont remplacées par une couche de sel qui en recouvre toute la surface. La colonne avait été le jouet du mirage. Il nous reste, heureusement, sur les bords de la Sebkha, la source de Hamiat-el-R'arbia, que le détachement parti hier a dû déblayer ce matin. Déception nouvelle ! ce travail dans une vase infecte, à exhalaisons sulfureuses, a enfiévré les travailleurs, ainsi que le capitaine qui les dirigeait, et, pour comble de malheur, l'eau de cette source n'est pas potable.

La colonne pose néanmoins son camp sur les bords du lac ; mais les travaux de la source ayant empesté l'air aux alentours, le général a décidé que la colonne abattrait ses tentes à cinq heures pour aller coucher plus loin, sur un bivouac sans eau. Cette décision est accueillie avec grand plaisir.

La sebkha (lac salé) du Zar'ez occidental n'a pas moins de 35 à 40 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 6 ou 7 kilomètres ; sa plus petite largeur, au Mokta-Djedian, est de 4 kilomètres environ. Sur les bords internes du lac, on rencontre trois sources d'eau potable, mais chaude, ainsi que

l'indique le mot ***hamia***, qualification sous laquelle elles sont désignées.

Au moment de notre passage, le Zar'ez est entièrement recouvert d'une couche de sel solidifié, d'une épaisseur de deux ou trois millimètres ; son fond, sous la couche de sel, est formé d'une vase noirâtre. Le pied laisse son empreinte sur la surface du lac, comme lorsqu'on marche sur la neige en temps de dégel. La sebkha a ses gués, ses points de passage ; ils sont facilement reconnaissables aux traces qu'y laissent ceux qui les traversent. D'après les calculs du général Marey, la couche de sel solidifié représentant celui de l'eau de mer du bassin du Zar'ez, pourrait avoir 25 lieues carrées de base et 200 mètres de hauteur.

La chaleur est insupportable ; le sol, formé d'ondulations de sable piquetées de joncs rabougris, est brûlant aux pieds ; nous sommes au four ; pas un brin d'air ; on ne sait où se mettre ; on étouffe. Il ne faut pas penser à faire la sieste, la tente est inhabitable, même retroussée de toutes parts comme une bergère de Watteau ; on pourrait être entraîné pendant le sommeil par l'ouad de sueurs que produit la position horizontale. Heureusement que nous n'avons plus que cinq heures à attendre dans cette énervante situation. Pour comble de maux, nous sommes sur les débris d'un campement de la colonne Liébert. Ils en avaient mangé, du mouton ! ce ne sont qu'abatis, que têtes, qu'intestins, etc. Enfin !

Mais Dieu soit loué ! il est trois heures et demie ; le *commodore* Rose (un brave capitaine du 8e de ligne), chargé de la *flotte* des équipages d'eau, a donné le signal du départ à ses sokhkhrara, et les chameaux, chargés d'outres et de tonnelets, prennent leur direction sur le nouveau bivouac.

A cinq heures, nous en faisons autant. Nous sortons du lac par une daya desséchée et quadrillée en mosaïque par le soleil. Nous trouvons bientôt une belle route sur laquelle nous nous engageons, et, vers neuf heures du soir, nous dressons nos tentes, à la lueur de la halfa, auprès de quelques vieux térébinthes.

Le lendemain, 21 juin, la colonne reprend la route qu'elle a suivie la veille, et pique dans le nord-ouest sur un large plateau

rocailleux, à végétation maigre et rabougrie, où le chih domine; on rencontre çà et là des bouquets de *sedeur* (jujubiers sauvages) et quelques térébinthes. Nous trouvons des fumées indiquant le passage des fauves (1) gazelles ; les troupiers se précipitent sur les produits parfumés de ce type de toutes les beautés de la femme, du moins, selon les poëtes orientaux. En effet, nous sommes croisés par un de ces ruminants à cornes creuses, — nous parlons des gazelles. — Bou-Diça lui donne la chasse, et, en quelques minutes, chasseur et chassée ont disparu derrière un pli de terrain. Nous plaignons la gazelle ; car elle a affaire à un rude poursuivant.

Devant nous se dressent déjà les collines jaunâtres qui bordent l'ouad El-Beïdha, devenu plus bas l'ouad Tagguin ; la colonne traverse des marécages à sec en ce moment et saupoudrés d'efflorescences salines. Un peu plus loin, nous trouvons des débris de cantines, des lambeaux de drap rouge, puis, à quelque distance l'une de l'autre, deux têtes d'hommes, — de Français, — calcinées, parcheminées par le soleil. C'est hideux ! Nous les emportons pour leur donner la sépulture. Nous sommes près de Feïdh-Hallouf, sur le lieu du combat où, le 16 avril, le lieutenant Ahmed-ben-Rouïlah et la moitié de son peloton tombèrent sous les balles des Oulad-Chaïb.

C. Trumelet.

(A suivre.)



(1) Il est très-remarquable que la robe des animaux du désert n'a jamais de couleurs vives; tous sont à pelages gris, jaune-pâle ou blanc-jaunâtre, nuances rappelant les teintes du sol sur lequel ils vivent. La même remarque s'applique aux oiseaux, aux reptiles et à la plupart des insectes : c'est là, du reste, leur sauvegarde contre les animaux qui les chassent et qui s'en nourrissent.

ÉPISODES DE L'HISTOIRE DES RELATIONS DE LA GRANDE-BRETAGNE avec LES ÉTATS BARBARESQUES

AVANT LA CONQUÊTE FRANÇAISE

par le lieutenant-colonel R.-L. PLAYFAIR,
consul général de S. M. B., en Algérie

Depuis le jour où les armes de la France ont ouvert à la civilisation une des plus belles contrées du bassin de la Méditerranée, les conquérants ont travaillé avec autant de persévérance que de succès à dissiper les ténèbres qui enveloppaient son histoire primitive et à éclaircir les points obscurs des rapports qui ont jadis existé entre leur patrie et les États Barbaresques.

La part que l'Angleterre a prise aux événements antérieurs à la conquête étant moins connue, je désire offrir à la Revue africaine, en échange du vif plaisir qu'elle m'a toujours procuré, quelques notes accompagnées d'une esquisse biographique des hommes éminents qui ont joué un rôle important dans les événements politiques ou sociaux de ce passé plein de trouble et d'obscurité.

1620

Expédition de Sir Robert Mansel.

Depuis l'époque des Croisades jusqu'en 1620, aucune force navale britannique ne s'était montrée dans la Méditerranée.

Cette première expédition contre les Algériens fut entreprise sous Jacques Ier; elle fut l'unique opération guerrière de son règne, et ne rapporta ni gloire ni avantage à l'Angleterre.

Le roi céda aux obsessions de l'ambassadeur d'Espagne, le comte Gondemar, qui avait su intéresser à sa cause le favori Buckingham, et consentit à venger le dommage fait au commerce espagnol par ces audacieux pirates.

Bien que depuis quelques années les Anglais eussent considérablement augmenté leur marine, elle était cependant loin d'être suffisante, et dut, en cette circonstance, avoir recours à la marine marchande qui fournit douze vaisseaux sur les dix-huit qui prirent part à cette expédition.

L'escadre royale était ainsi composée :

1° *The Lyon*, commandé par Sir Robert Mansel : 600 tonneaux, 250 hommes, 40 canons;

2° *The Vantguard*, commandé par le contre-amiral Sir Richard Hawkins : 660 tonneaux, 250 hommes, 40 canons;

3° *The Rainbow*, commandé par le contre-amiral Sir Thomas Button : 660 tonneaux, 250 hommes, 40 canons;

4° *The Constant*, commandé par le capitaine Arthur Mainwaring : 660 tonneaux, 250 hommes, 40 canons.

5° *The Anthelope*, commandé par le capitaine Sir Henry Palmer : 400 tonneaux, 160 hommes, 34 canons;

6° *The Conuertine*, commandé par le capitaine Thomas Lowe : 500 tonneaux, 320 hommes, 36 canons.

Le plus faible tonnage des navires marchands était de 100 tonneaux, avec 12 canons.

Le compte-rendu de cette campagne se trouve au *British Museum*, dans un petit volume plein d'intérêt, sous le titre : « *Algiers voyage* ; journal ou rapport succinct de tous les événements survenus à la flotte envoyée par Son Excellente Majesté le Roi contre les pirates algériens et autres, sous le commandement du chevalier Sir Robert Mansel, vice-amiral d'Angleterre, amiral de la flotte et président du Conseil de guerre nommé par Sa Majesté. MDCXXI. »

Le chroniqueur qui accompagna cette expédition, raconte que,

le 6 décembre, après de longs débats durant lesquels les Turcs se montrèrent aussi versatiles que perfides, le Dey, bien qu'il nous eût donné des otages comme gages de la sécurité de notre messager, le capitaine John Roper, porteur des lettres royales, fit connaître sa résolution de ne le renvoyer qu'autant qu'il serait remplacé près de lui par un consul.

Le choix de ce premier officier consulaire attaché aux États Barbaresques est aussi singulier qu'il est peu flatteur pour notre dignité nationale. Afin de répondre à cette exigence du Dey, l'amiral fit immédiatement vêtir convenablement un homme de son équipage et le fit débarquer comme consul. Les Turcs le reçurent avec déférence, rendant à ce fonctionnaire improvisé tous les honneurs dus à la dignité dont il portait les insignes.

Le capitaine Roper fut aussitôt mis en liberté, et nous rendîmes les otages turcs ; mais, contrairement à l'engagement pris par le Dey, 40 captifs seulement, composant, disait-il, le nombre total des esclaves chrétiens dans la ville d'Alger, furent remis aux Anglais.

Ne pouvant obtenir plus ample satisfaction, l'amiral envoya, le 7 au matin, ses dernières instructions à son consul et adressa au Dey une lettre sévère sur sa conduite déloyale.

La flotte mit à la voile et sortit du port après avoir infructueusement tenté de brûler les vaisseaux turcs qui s'y trouvaient.

Le chroniqueur ajoute que, durant la présence de l'escadre dans le port d'Alger, des « Turkes pyrates » y entrèrent avec deux vaisseaux anglais qu'ils venaient de capturer, et qu'il ne fut nulle part mentionné que l'amiral les eût réclamés.

A peine la flotte anglaise eut-elle disparu à l'horizon, que la piraterie redoubla. Érigée en système national, elle ne s'en tint pas au littoral de la Méditerranée ; de hardis forbans poussèrent leurs exploits jusque dans les eaux du Royaume-Uni.

En voici un exemple plein d'intérêt :

1641 — 1645

Le Révérend Devereux Spratt.

Tout ce que nous savons de ce digne ecclésiastique est tiré des

pages de son journal, actuellement entre les mains de son descendant, l'amiral Spratt, auteur de l'ouvrage bien connu : « *Voyages et recherches en Crète.* »

Il naquit en 1620, dans la paroisse de Stratton sur Vosse, comté de Somerset, où il fut pieusement élevé par ses parents, le Révérend Thomas Spratt et sa femme Élisabeth. Il avait quatorze ans quand son père mourut ; et bientôt après, le jeune Devereux fut envoyé à « Magdalen Hall » d'Oxford, où il prit ses grades. De là, il se rendit en Irlande, où sa mère était appelée par son père, pasteur de la paroisse de l'île de Kerry, comté de Kerry ; puis il alla à Tralec, comme précepteur des fils de Sir Edward Dennys. Ensuite, pour citer ses propres paroles, « j'entrai dans les fonctions de mon ministère......

« 23 octobre 1640. — L'épouvantable rébellion d'Irlande éclate, et la colère de Dieu tombe sur les protestants anglais dont 150 mille furent exterminés, ainsi qu'il ressort des archives publiques. En février 1641, la révolte nous gagna, le pays entier étant insurgé. Deux compagnies nous assiégèrent dans deux petites forteresses où je fus témoin de la déplorable destruction de 120 hommes, femmes et enfants, par le fer, la famine et de nombreuses maladies. Parmi ceux-ci tombèrent ma mère et mon plus jeune frère qui sont enterrés là. Après deux mois de siége, les deux forteresses se rendirent, sous conditions, aux mains des rebelles irlandais. Alors le Seigneur m'envoya à la garnison de Ballybegg, où je prêchai aux malheureux protestants qui s'y trouvaient. J'y exerçai mon ministère jusqu'à ce que l'armée anglaise vint nous emmener ; auquel temps l'ennemi brûla la ville et le château de Tralee, et deux fois se mit à notre poursuite pendant que nous marchions sur Cork ; mais avec l'aide de Dieu nous les battîmes encore. Quand nous fûmes arrivés, je fis une demande au Lord Inchaquoin qui me donna un laissez-passer pour l'Angleterre. J'allai à Youghal en bateau, et m'y embarquai sur le vaisseau d'un nommé John Filmer qui mit à la voile avec environ cent vingt passagers. Mais avant que nous n'eussions perdu la terre de vue, nous étions capturés par un pirate algérien qui mit tous les hommes aux fers. Ce fut là un évènement si terrible que je commençai à douter de la Providence et accusai

le Tout-Puissant d'injustice envers son serviteur, jusqu'à ce que le Seigneur m'eut prouvé mon erreur par les grâces qui suivirent. En arrivant à Alger, je trouvai de pieux chrétiens qui changèrent la persuasion où j'étais que Dieu m'avait traité plus durement que d'autres de ses serviteurs. Il daigna me protéger en nous mettant sous la dépendance de bons patrons, qui nous donnèrent plus de liberté qu'il n'est d'ordinaire, surtout à moi qui prêchais à mes pauvres compatriotes, parmi lesquels il plut à Dieu que je fusse un instrument de consolation.

J'étais à Alger depuis peu de temps, quand je fus sur le point d'obtenir ma liberté par l'entremise d'un pieux chrétien, le capitaine Wylde. Mais, tout-à-coup, je fus vendu et remis à un musulman qui demeurait dans la ville avec sa famille. Je fus fort attristé par suite de ce changement et de cette soudaine déception. Mon patron m'en demanda la raison et prononça ces paroles encourageantes : « Dieu est grand » ; ce qui me fit une profonde impression et fortifia ma foi, raisonnant ainsi en moi-même : Est-ce d'un Turc mahométan que je devrais apprendre la foi et la confiance en Dieu ?

Après ceci, le Seigneur émut et inspira le cœur du capitaine Wylde qui s'occupa activement de moi à Livourne, en Italie, parmi les marchands, et surtout auprès de M. John Collier, et obtint d'eux qu'ils contribuassent généreusement à ma rançon. Quand le capitaine revint a Alger, il paya mon rachat qui se montait à 200 *cobs*. Sur ce, les captifs anglais firent une pétition afin que je restasse parmi eux. Il me la montra et me demanda ce que je voulais faire dans cette circonstance. Je lui dis qu'il était, après Dieu, l'instrument de ma liberté et que j'étais à sa disposition. Il répondit : non ! et il ajouta que j'étais un homme libre et disposais seul de moi-même. Alors je répliquai : Je resterai ; car je considérai que je pouvais être plus utile à mon pays, en endurant la captivité avec les enfants de Dieu, qu'en jouissant de ma liberté chez moi.

Deux ans plus tard, il fut enjoint par une proclamation à tous les hommes libres de quitter Alger. Je me procurai alors ma carte de libération moyennant 50 *cobs*, et j'allai avec plusieurs de mes compatriotes en Provence, où je trouvai des marchands

anglais très-obligeants. A T....., je m'embarquai sur un vaisseau en partance pour Londres. Nous touchâmes à Malaga, où je descendis à terre pour me délasser. Nous reprîmes la mer, et en arrivant sur les côtes de Cornouailles, le vice-amiral Battin m'invita à son bord, où il me garda un certain temps comme aumônier de son escadre. Allant aux Downs, je me séparai de lui et me rendis à Londres, puis chez un de mes parents, M. Thomas Spratt, ministre à Greenwich. Après un temps, le Seigneur m'ouvrit une porte pour m'établir dans la ville de Mitchelstown, comté de Cork. »

La raison de la proclamation du Dey d'Alger, ordonnant aux gens libres de quitter son territoire, venait du fait que plusieurs Anglais s'étaient échappés dans un bateau à voiles et que leurs compatriotes étaient soupçonnés d'avoir aidé à leur évasion. Cet intéressant épisode est rapporté dans Harris, « *Navigantium atque itinerantium Bibliotheca*, vol. II, appendix, page 16. » Captivité de William Okeley, William Adams, John Jeplis, etc, à Alger, avec leur étonnante évasion dans un bateau en toile à voile et les dangers qu'ils coururent en mer jusqu'à leur arrivée à Majorque. »

Dans un autre mémoire écrit par M. Spratt, bien des années après sa captivité, il fait allusion à cet incident ainsi qu'il suit :

« An. Dom. 1646. — D'après mes souvenirs, il fut fait, dans notre maison de réunion à Alger, un bateau en toile à voile qui fut porté et caché dans un fourré de roseaux au bord de la mer. Il emporta cinq de nos compagnons à Majorque, en six jours de traversée. Pour les détails de cette affaire, voyez le livre que William Okeley vient de publier. Bien des fois je me suis étonné que je n'ai pas été saisi et forcé de payer la rançon des échappés, attendu que j'étais fortement soupçonné d'avoir prêté les mains à la construction de la barque ; mais la Providence voulut que je ne fusse jamais questionné. Pourtant un Maure qui habitait au-dessus de notre lieu de réunion, me rencontrant un jour sur le môle, fronça le sourcil et grinça des dents, en me regardant d'une façon telle que je trouvai prudent de me tenir à l'écart jusqu'au moment de mon départ. Durant mon séjour à Alger, on prit cinq voiles anglaises ; et les *armadores* tenaient

compte de la capture de 1,700 voiles chrétiennes. Que le Seigneur éveille le cœur des princes chrétiens, afin qu'ils déracinent ce nid de pirates ! »

Le M. Thomas Spratt, dont il est parlé dans ce mémoire, était le père de l'évêque Spratt de Rochester.

S'il était possible d'entretenir des doutes sur l'authenticité de de ce manuscrit, la confirmation s'en trouverait dans les registres de la paroisse de Cartmell, comté de Lancaster, desquels est extrait ce qui suit :

« 5 janvier, An. Dom. 1644. — Gyles Parke, fils de John of Holkar, et Élisabeth Gordon, fille de Robert Gordon, Lord vicomte de Hentimore, mariés à Alger par M. Spratt, ministre.

21 octobre 1645. — Élisabeth, fille du dit Gyles Parke, baptisée à Alger, en Barbarie.

16 juin 1648. — Jane, fille de Gyle Parke, baptisée. »

Ce dernier enfant a évidemment été baptisé à Cartmell. Les naissances de deux autres enfants sont inscrites sur les registres de ce même lieu, et plus tard, en 1652, on y mentionne la mort de la mère qui fut enterrée dans l'église.

Toutes mes recherches pour retrouver la trace de ce Robert Gordon, fils d'un vicomte de Hentimore, ont échoué. Ce titre est inconnu dans la pairie anglaise. Il n'y a non plus aucune mention de son extinction dans le « College of Arms » à Londres, ni au « Lyon office » en Écosse. C'est à ce dernier pays, à en juger par son nom, que devait appartenir le marié.

Ils se trouvaient probablement parmi les compagnons de captivité du Révérend Devereux Spratt. Le mariage de ce couple infortuné et le baptême de leur premier enfant furent une des consolations qui l'engagèrent à endurer la captivité avec les enfants de Dieu plutôt qu'à jouir de sa liberté chez lui.

Le récit de cette conduite généreuse et dévouée est inscrit sur une plaque de marbre dans l'église anglicane d'Alger, dont on doit dire qu'il fut le premier chapelain, bien que l'édifice lui-même ait été érigé plus de deux siècles après sa mort.

1646 — 1647

Mission d'Edmond Cason à Alger.

Dans un recueil qui existe au *British Museum* se trouve une lettre touchante adressée d'Alger par Thomas Sweet et Richard Robinson à leurs amis en Angleterre.

Elle fut publiée, par ordre du Parlement, le 16 avril 1647.

Cette lettre désespérée, qui est de la main de Thomas Sweet, contient les passages suivants :

« O mes amis ! une fois encore, je vous fais savoir que depuis six ans je languis à Argiers dans le plus dur esclavage. J'ai été vendu, et suis au service d'un nommé Baron, renégat français, avec un autre captif protestant, Master Richard Robinson de Norfolke. Si notre maître nous emmène dans ses propriétés, qui sont dans l'intérieur des terres, il est certain que vous ne recevrez plus jamais rien de nous. Le prix de notre rançon a été fixé à 250 livres, parce que l'on suppose que nous avons en Angleterre de riches parents et que nous serons rachetés ensemble, ainsi que nous nous sommes liés par serment.

O mon père, ma mère, mes amis ! cherchez un prompt remède à nos maux ; des centaines d'esclaves ont été délivrés de leurs misères depuis que nous sommes ici. Nous vous supplions donc, au nom du Seigneur, de nous racheter, ainsi que lui vous a rachetés.

Oh ! jamais nous n'avons mieux compris le cantique des Israélites à Babylone : « Sur les rives des fleuves de Babylone nous avons pleuré, en nous souvenant de toi, ô Sion ! » Nous nous souvenons de toi, ô Angleterre ! »

Le peuple anglais ne pouvait rester sourd à cet appel. Bien que le pays fût dévasté par la guerre que Charles Ier soutenait contre son Parlement, il fut décidé que des mesures immédiates seraient prises pour la libération des sujets anglais captifs à Alger. Un navire, *The Honour*, chargé d'objets précieux et d'une somme considérable, fut confié à Monsieur Edmond Cason, qui reçut plein pouvoir du Parlement pour négocier la libération des

captifs anglais. Il était chargé, en outre, d'obtenir des garanties pour la sécurité du commerce anglais dans la Méditerranée.

Des vents contraires obligèrent ce navire à relâcher dans le port de Gibraltar, où il fut malheureusement détruit par un incendie. La somme d'argent qu'on avait pu sauver de ce désastre, se perdit, peu de temps après, dans le naufrage du navire *The Diamond* chargé de la reporter en Angleterre.

L'année suivante, par ordre des deux chambres du Parlement, un second navire, *The Charles*, portant un chargement plus important que le premier, fut confié au même agent Edmond Cason.

Dans le rapport parlementaire de cette nouvelle mission, conservé au *British Museum*, il est dit :

« Par la grâce de Dieu, est arrivé à bon port le navire portant notre chargement à destination d'Argiers. Après de longs et pénibles débats, un traité a été signé, une liste établie de tous les esclaves anglais qui se trouvent à Argiers, et le prix de leur rançon fixé au même chiffre que celui auquel ils ont été vendus en premier lieu.

Notre agent a si bien disposé du chargement confié à ses soins, qu'il a pu racheter deux cent quarante-quatre personnes, tant hommes que femmes et enfants, qui ont été rapatriées par le dit vaisseau *The Charles*. Notre agent est contraint de demeurer à Argiers jusqu'à entière libération des sujets anglais. A cet effet, deux navires sont en voie de chargements encore plus considérables que le premier ! »

Deux lettres de Monsieur Edmond Cason sont jointes à ce rapport parlementaire.

Extrait des lettres de Edmond Cason esquire, agent parlementaire à Argiers, adressées au Comité de la Marine, le 29 *octobre* 1640.

« Qu'il vous plaise.... Nous sommes arrivés dans ce port, le 21 septembre, sains et saufs, par la grâce de Dieu.

« Dès le lendemain, un sauf-conduit me fut remis de la part des autorités. Je débarquai et je fus reçu par le Bacha et quelques membres du Divan.

« Après avoir présenté mes lettres de créance, j'exposai la mission dont j'avais été chargé par le Parlement, l'objet de ses plaintes, son espoir d'une entente qui assurât une paix durable, et sa demande que tous les sujets anglais captifs à Argiers me fussent remis sans conditions, attendu que nous étions en temps de paix.

« Le Bacha, qui avait pouvoir de traiter avec moi, répondit qu'en ce qui concernait la paix, il serait très-heureux de la maintenir ; mais que les captifs ne pourraient être rendus qu'autant que leurs maîtres seraient remboursés de la somme qu'ils leur avaient coûté en premier lieu, sommes inscrites sur les registres.

« Cette réponse, peu satisfaisante, m'obligea à demander que mes lettres, qui avaient été traduites, fussent lues au Divan en présence du Basha, et que la réponse m'en fût donnée au moment même où siégerait le conseil.

« Cette requête une fois agréée, le samedi suivant, le 26, jour de Divan, la même réponse me fut répétée par l'intermédiaire du Trudgeman, avec instruction de traiter avec le Basha. Ce même jour, la paix fut signée et proclamée au Divan ; le Basha me reçut avec courtoisie et donna des fêtes en mon honneur au palais d'hiver et d'été.

« En poursuivant mes négociations, je demandai qu'il me fût adjoint un écrivain, afin d'établir, dans les deux langues, une liste de tous les captifs anglais. Je demandai également que chaque maître comparût devant moi avec son esclave, qu'il me déclarât son nom, son âge, ce qu'il lui avait coûté, le lieu habité par l'esclave, la date de sa capture et le nom du navire à bord duquel il avait été pris.

« Je fus prévenu que certains Turcs ou Maures nous avaient fait inscrire des prix plus élevés que ne leur avaient coûté leurs esclaves ; j'en informai le Basha qui jura par la tête de son maître, le Grand Turc, que je ne paierai pas un *asper* de plus qu'ils n'avaient coûté au premier marché, lors de leur débarquement.

« Ce travail terminé, il se trouva que le nombre de sujets anglais esclaves à Argiers était au-dessus de six cent cinquante, plus une centaine d'hommes employés au service du Grand Turc dans les vaisseaux algériens à Candie.

« Après un premier versement de dix mille dollars, je pris des mesures pour faire accepter au Basha le 6 0/0 au lieu du 10 0/0 qu'il m'aurait fallu donner à titre de droit sur toute valeur destinée à la rançon des captifs. Je m'engageai également, pour le droit de sortie des esclaves, à verser vingt *pesas* par tête au Basha et un demi-droit aux officiers, le total s'élevant à trente-un dollars et demi par homme, au lieu de cinquante dollars qu'ils eussent coûté sans cet arrangement. Divers enfants élevés dans l'Islamisme sont l'objet de grands soins de la part des Turcs ; mais les jeunes gens, convertis à force de mauvais traitements, ont été envoyés à Alexandrie ou en d'autres villes du Levant.

« Il serait indispensable de payer comptant et de profiter de la présence du Basha à Argiers pour activer le rapatriement des captifs. La plupart des maîtres préfèreraient garder leurs esclaves.

« Le prix de certaines rançons se trouve plus élevé que je ne l'avais d'abord pensé, parce qu'il y a beaucoup de femmes et d'enfants qui ont coûté chacun cinquante livres au premier marché, et qui se vendraient aujourd'hui cent livres ; parmi les hommes il s'en trouve aussi d'une valeur élevée, tels que des capitaines de navires, des calfats, des menuisiers, des tonneliers, des voiliers, des chirurgiens et d'autres dont le métier est fort estimé ; ceux-ci reviennent, en moyenne, à trente-deux livres par homme au premier marché ; ce prix, ajouté à celui des droits du port qui sont de six livres, six shllings par tête, élèverait le rachat de chaque captif à trente-huit livres rendu à bord.

« Le Roi ne permettra pas qu'il me soit fait aucun préjudice.... »

« Edmond Cason. »

Deuxième extrait des lettres dudit Edmond Cason, date du 26 *novembre* 1646.

« Qu'il vous plaise.... Ma dernière lettre était du 26 octobre

« Les Algériens s'attendent à ce que nous ne défendions poin

contre leurs corsaires les navires étrangers naviguant de conserve avec les nôtres.

« Conformément aux ordres que j'ai reçus, j'ai voulu commencer par rapatrier les captifs d'un rang élevé, mais Dieu a voulu que je prisse d'abord ceux que j'ai pu racheter avec des marchandises.

« Lors de nos discussions, le Basha m'a fait dire que, du moment que j'avais établi le registre des captifs et que le prix de leur rançon était fixé, je ne pouvais quitter Argiers avant de les avoir tous embarqués. Je pense que la somme dont je vous ai parlé suffira pour la libération de tous, et que les Algériens rempliront leurs engagements envers nous, aussi bien qu'ils les ont tenus envers les Espagnols et les Français qui viennent traiter pour le rachat de leurs compatriotes.

« Les peuples européens rivalisent d'efforts, en ce moment, pour arriver à la prompte délivrance de leurs frères captifs ; pour cette raison, bien que cela dût peut-être vous gêner, je serais d'avis que le prix de la rançon des nôtres fût promptement envoyé. Ce serait le plus sûr moyen d'engager les barbares à une plus fidèle observance de notre traité.

« Je supplie Vos Excellences de ne point décider que la libération de nos esclaves sera faite en deux années ; je vous prie, en outre, de prendre en considération qu'il est préférable que leur rapatriement ait lieu en été, car je vous assure que leurs vêtements sont légers.

« Je crois que deux grands navires et une pinasse suffiront au transport de tous.

« Quant aux affaires dont vous me chargez pour Tunis, je ferai parvenir vos lettres au consul et aux négociants de cette ville.

« De Vos Excellences le plus obéissant serviteur,

« Edmond Cason. »

1654

Expédition de Robert Blake, amiral et général

La seconde expédition sur les côtes d'Afrique eut un tout autre succès que la précédente.

Elle fut commandée par Robert Blake, un des plus grands et des plus nobles de la pléïade d'hommes illustres qui parurent sous la République anglaise.

D'une piété élevée, d'une simplicité remarquable dans sa vie privée, Robert Blake fut, comme général et amiral, la terreur des ennemis de sa patrie.

Il abaissa l'orgueil de la Hollande, du Portugal et de l'Espagne; il établit les bases de la suprématie anglaise dans la Méditerranée, et, en huit années, éleva son pays au rang de première puissance maritime de l'Europe.

Vers la fin de l'année 1653, à la tête d'une magnifique escadre, l'amiral fit voile pour la Méditerranée, arborant lui-même son pavillon à bord du *St-George*, armé de soixante canons et de deux cent cinquante hommes.

L'effroi qu'inspirait son nom était tel, qu'à son approche, des croiseurs algériens, ayant à bord des captifs anglais, vinrent humblement les lui offrir à titre de présents.

Après avoir exigé du Grand-Duc de Toscane et du Pape lui-même une indemnité considérable pour dommages faits à des sujets anglais dont les navires, saisis par les princes Rupert et Maurice, avaient été vendus sur leurs territoires, Blake poursuivit sa route vers les côtes d'Afrique, afin de venger toutes les insultes faites au pavillon anglais par les terribles pirates de Tunis, de Tripoli et d'Alger, et de leur donner une salutaire idée de la puissance britannique.

Le 8 février 1654, l'escadre jeta l'ancre devant Porto-Farina, le grand port militaire de Tunis.

Au premier signal de l'approche de ces étrangers dont le pavillon n'avait jamais paru dans ces eaux, le Bey forma à la hâte un camp de quelques milliers d'hommes d'infanterie et de cavalerie, et fit alléger ses gros navires qui vinrent s'abriter sous les batteries de la rade ; ainsi préparé, il attendit, plein de confiance, l'approche de l'ennemi.

Blake devait cependant ajourner l'exécution de ses plans ; il lui fallait d'abord assurer l'approvisionnement de sa flotte, chose difficile, car, à cette époque, un très-petit nombre de ports de la Méditerranée étaient ouverts aux Anglais.

Ce ne fut donc que le 3 avril que Blake reparut devant Porto-Farina.

Le lendemain, au point du jour, l'escadre entière, favorisée par une forte brise, sans tirer un seul coup de canon, entra dans le port, et jeta l'ancre à une demi-portée de fusil des formidables batteries que le Bey avait fait élever.

Les Anglais s'étaient préparés à une terrible journée. Longtemps avant le jour, à un signal donné par le *St-George*, le service divin avait été solennellement célébré à bord de chaque vaisseau.

L'ordre d'avancer fut ensuite donné. La frégate *The Newcastle*, commandée par le capitaine Cobham, marchait en tête de l'escadre et pénétra la première dans le port, suivie de près par *The Taunton*, *Foresight*, *Amity*, *Mermaid* et *Merlin*. A leur suite vinrent les grands navires *The St-Andrew*, *Plymouth* et *St-George*.

Tous allèrent, sous les regards des Turcs stupéfiés de tant d'audace, se placer devant les forts et aussi près que le leur permettait la profondeur des eaux.

Cette manœuvre fut accueillie par quelques boulets qui traversèrent les mâtures ; mais le Bey, recouvrant sa présence d'esprit, donna ses dernières instructions, et, de la bouche de cent vingt pièces de gros calibre qui garnissaient la rade, une effroyable décharge répondit aux premières bordées de la flotte anglaise.

Le feu des batteries de Porto-Farina ne tarda pas à s'ouvrir sur la ligne du *St-Andrew*, du *Plymouth* et du *St-George*, dont les terribles bordées eurent bientôt entamé la solide épaisseur de leurs murs.

L'issue du combat était encore douteuse, lorsque Blake, qui, dès le début de l'action, avait conçu ce plan, fit mettre à la mer les chaloupes dans lesquelles prirent place des hommes choisis dans chaque équipage, avec ordre de ramer jusqu'au milieu de la flotte ennemie et de jeter dans leurs navires une quantité de torches enflammées.

Cette manœuvre, favorisée par la fumée qui obscurcissait l'air, eut un plein succès. L'incendie fut aussi rapide que terrible :

en un instant, les cinq vaisseaux qui représentaient les forces navales tunisiennes, furent enveloppés de flammes.

L'œuvre de destruction était accomplie. Quatre heures avaient suffi pour éteindre le feu des batteries, dont l'assaut eût été facile, si Blake l'eût jugé nécessaire, et pour brûler jusqu'à la quille les vaisseaux pirates, depuis si longtemps la terreur des navigateurs.

Les pertes de Blake s'élevaient à 25 morts et quarante blessés ; celles de l'ennemi ne furent jamais connues.

Après avoir infligé cette rude leçon, l'escadre se mit en route pour Tripoli.

Le Bey de cette région, prévenu du sort de Tunis, reçut Blake avec beaucoup d'honneurs, se rendit aux conditions qu'il lui plut d'imposer, et s'engagea par un traité à respecter le pavillon anglais, en tout temps et en tout lieu.

A son retour, Blake reparut devant Tunis, pour demander si le Bey était disposé à traiter avec lui de la paix.

Le corsaire humilié se soumit à des conditions aussi honorables qu'avantageuses à l'Angleterre ; il permit même à un agent consulaire de résider à sa cour.

Il ne restait plus qu'à obtenir la soumission d'Alger ; mais ici il n'était plus nécessaire d'employer la force ; l'escadre entra dans le port sans la moindre opposition.

Blake fit débarquer un officier chargé de demander la restitution des biens et la libération de tous les esclaves chrétiens. Le Dey le reçut avait grande courtoisie, fit même l'éloge de l'amiral anglais, et pour montrer ses bonnes dispositions, fit présent à la flotte d'un troupeau de bestiaux.

Toutefois, il fit remarquer à ce messager qu'il ne serait pas juste d'exiger que des captifs, achetés à prix d'argent durant une guerre entre El-Islam et la Chrétienté, fussent rendus par leurs maîtres sans compensation aucune.

Il consentit cependant à livrer tous les captifs anglais de son territoire, moyennant une modique rançon. En outre, il s'engagea solennellement et à tout jamais, lui et son peuple, à ne plus inquiéter les navigateurs anglais.

Blake se rendit aux arguments que lui soumettait humblement

le Dey, et entra en arrangement pour le rachat des esclaves qui furent remis à leurs libérateurs.

Au moment où la flotte allait quitter le port, il se passa une scène touchante. Une troupe d'hommes, tous esclaves hollandais, s'élancèrent à la mer et nagèrent vers les bâtiments anglais, déployant toutes leurs forces pour échapper aux Turcs qui les poursuivaient en bateau. N'écoutant que la voix de l'humanité, les matelots les aidèrent à monter à bord, et recueillirent parmi l'équipage la somme nécessaire pour dédommager leurs maîtres de leur perte.

Avant la fin d'avril 1655, l'étonnante croisière de Blake, dans la Méditerranée, était terminée.

Dans l'espace de six mois, cet homme extraordinaire, dont chaque entreprise fut un triomphe, établit la suprématie de l'Angleterre dans cette mer, d'où les Puissances, pour des raisons politiques, l'avaient exclue depuis les Croisades.

R.-L. PLAYFAIR.

(A suivre.)

Pour tous les articles non signés :
Le Président,
L.-Charles Féraud.



ALGER. — Typ. A. JOURDAN.

FERDJIOUA & ZOUAR'A

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite et fin. — Voir les nos 127, 128, 129 et 130)

Après cette sévère leçon, tout, pendant quelques mois, sembla rentrer dans l'ordre ; l'omnipotence des Azeddin dans le Zouar'a paraissait, sinon détruite, du moins considérablement amoindrie. Il était impossible d'y mettre le jeune Bou Lakheras qui avait prouvé son peu d'influence ; mais on lui donna les tribus de la rive droite du Roumel, et on plaça ainsi vis-à-vis des Azeddin un agent qui avait le plus grand intérêt à les surveiller avec soin.

Ces dispositions ne produisirent pas les résultats que l'on était en droit d'espérer. A peine nos troupes s'étaient-elles retirées, que les Azeddin donnaient de nouvelles preuves de leur insigne mauvaise foi en recommençant leurs méfaits et en enlevant toute sécurité à Mila et aux Azels. L'appui ostensible en cavaliers, en armes et en munitions qu'ils avaient prêté aux Kabyles révoltés du cercle de Philippeville et au chérif Ben Yamina, l'auteur de l'attaque d'El-Arouch, au mois de mai 1849, leur attitude insolente vis-à-vis de nous, n'étaient plus tolérables. Il était inutile et même humiliant de tenter plus longtemps des voies de négociation et de douceur avec de tels hommes. Rien ne

pouvait les faire rentrer dans le devoir, sinon une opération décisive qui leur enlevât toute autorité. Pour atteindre ce but, il fallait pénétrer dans les régions où les frères Ben Azeddin avaient un refuge possible, fouiller et soumettre la montagne.

Le 21 mai 1849, le général Herbillon entrait dans le Zouar'a et allait camper à Fedj-Baïnen, col qui sépare le Zouar'a des Arrès. Bou Rennan, emmenant ses troupeaux, ses cavaliers et tout son monde, s'était retiré chez les Beni-Mimoun. La montagne des Beni-Mimoun, séparée du massif voisin par de profonds ravins, s'élève comme une île isolée dont les abords sont excessivement abruptes. Les Kabyles considéraient cette position comme une forteresse inexpugnable ; aussi ne s'attendaient-ils nullement à nous voir entreprendre un coup de main de ce côté. Bou Rennan y avait concentré toute sa fortune et tout son monde.

Après avoir donné quelques heures de repos à ses troupes, le général allait avec deux bataillons faire la reconnaissance du pays des Beni-Mimoun en suivant la rive droite de l'Oued Ya. Les cavaliers de Bou Rennan essayèrent de défendre le passage ; la rivière était remplie de troupeaux, les versants en étaient couverts aussi. L'occasion était des meilleures pour frapper un coup décisif. Notre infanterie allait au pas de course débusquer l'ennemi et le précipitait dans la rivière où l'atteignaient toutes les balles. Restait à se rendre maître de la montagne servant de citadelle. Le commandant Bourbaki, chargé de l'attaquer, jeta un coup d'œil sur le terrain et découvrit de petits sentiers de communication. Avec ses tirailleurs il se jeta dans le ravin où il fut accueilli par une vive fusillade; mais sans perdre son temps à tirailler, il avança autant que les difficultés des précipices pouvaient le lui permettre. Enfin il atteint la rive opposée. La défense de l'ennemi jusqu'alors terrible devient impossible. La barrière réputée infranchissable a été dépassée, il n'y a plus de salut que dans la fuite. Les Kabyles, n'osant croire à tant d'audace, n'avaient pas songé à se ménager une retraite. Derrière eux est une montagne aux pentes raides et découvertes. Les obstacles qui devaient les protéger sont devenus des empêchements pour la fuite. Les cavaliers de Ben Azeddin se voyant

coupés et perdus abandonnent leurs chevaux : ils cherchent à se sauver à pied dans les broussailles au fond du ravin. Malheureusement la nuit s'approchait, elle allait suspendre une affaire qui était devenue décisive, mais qui pouvait, d'un seul coup, abattre les Ben-Azeddin en nous livrant toutes leurs ressources.

La colonne fut prudemment ralliée pour ne pas s'égarer dans l'obscurité à travers ces ravins inextricables et rentra au camp avec une quantité considérable de butin en mulets, effets et troupeaux. Une quarantaine de chevaux, tous sellés et bridés, étaient entre les mains de nos tirailleurs ; la plupart avaient encore le fusil pendu à l'arçon de la selle.

Malgré cette défaite, les Ben-Azeddin veulent tenter un dernier effort. Appelant à eux les contingents de l'intérieur de la Kabylie, ranimant le courage des Beni-Mimoun, ils essayent encore d'inquiéter le camp français établi à Fedj-Agdal. Mais l'affaire du 3 juin dans laquelle fut tué un de leurs amis, principal cheïkh des Beni-Habibi, et l'incendie des beaux villages des Beni-Mimoun vinrent leur prouver qu'ils ne pouvaient résister à l'autorité qu'ils avaient jusqu'à ce jour méconnue. Le prestige des Ben Azeddin était détruit aux yeux de leurs partisans démoralisés.

Abandonné des siens, Bou Rennan se retira chez les Beni-Rizelli, des Beni-Ider, et son frère Mahammed, qui avait abandonné toute participation active aux évènements, demanda asile à Bou Akkaz ben Achour, cheïkh du Ferdjioua, qui se rendit sa caution.

Le général, pressé par les évènements, dut s'éloigner du Zouar'a pour se porter vers Tamalous et l'Oued-Guebli où le chérif Ben Yamina avait mis le désordre et menaçait les environs de Philippeville. Si, dans ce moment d'embarras, Bou Rennan avait demandé ouvertement l'aman, nul doute qu'on le lui eut accordé ; car son énergie et sa fermeté en eussent fait un allié des plus utiles, s'il s'était franchement rallié à nous. Il n'en fit rien, s'obstinant à ne pas vouloir se présenter devant le général, et ce fut alors qu'on investit son neveu Bou Lakheras.

L'espèce de calme qui suivit ces actes de vigueur ne fut pas de longue durée. Se fiant sur le retentissement fâcheux produit par l'insuccès de nos troupes à la première attaque de l'oasis de

Zaatcha, les Ben-Azeddin crurent encore le moment favorable pour reprendre leur suprématie dans le Zouar'a. Bou Rennan et cheïkh Mahammed sortant de leur retraite reparaissaient inopinément sur le théâtre de l'action. Le premier, à la tête d'un petit nombre de cavaliers, se présente sur les bords de l'Oued-Eudja et met pied à terre autour de la fontaine d'Aïn-Nakhela qu'ombrage un joli bouquet de palmiers. Bou Lakheras, notre kaïd, aussitôt averti, se porte à sa rencontre; mais lorsque l'oncle et le neveu se trouvent en présence, les cavaliers refusent des deux côtés de faire feu ; bien plus, une partie du goum de Bou Lakheras l'abandonne, et presque toute sa smala passe à Bou Rennan.

Aussitôt que la défection des gens de notre kaïd fut connue, le général envoya à Mila le capitaine Sadde pour examiner la situation. Cet officier reçut en arrivant des lettres des frères Azeddin sollicitant la paix et l'aman, et, comme par le passé, protestant toujours de leur fidélité et de leur bon vouloir. En même temps, Bou Akkaz écrivait pour demander qu'on replaçât le cheïkh Mahammed comme chef effectif de toute cette région.

C'était la première fois que le cheïkh du Ferdjioua intervenait directement dans les affaires du Zouar'a, et on pouvait en conclure que tout cet incident était un coup monté entre lui et les frères Azeddin. Bou Akkaz, en effet, avait dû voir avec peine la chute de ses anciens amis et surtout l'organisation nouvelle du Zouar'a. Il sentait que c'était un grand coup porté à lui-même que la destruction d'un pouvoir semblable au sien, puisque les frères Azeddin avaient comme lui gouverné et administré jusque-là sans être assujettis à aucun contrôle. Aussi cherchait-il à les faire replacer, et il offrait d'envoyer à Constantine le fils du cheïkh Mahammed, espérant que la présence de ce jeune homme de quinze ans suffirait pour faire donner l'investiture au père. Il alla même jusqu'à offrir, pour obtenir le pardon et le rétablissement de son ami dans ses anciennes fonctions, de verser, en leur nom, au Trésor une amende de 50,000 francs. Bou Akkaz avait déjà trop grandi dans son pouvoir indépendant; si on avait accepté ses propositions, c'eut été le grandir encore davantage

et le poser comme le protecteur de ses voisins. Cette influence était trop contraire à nos intérêts : on l'écarta sagement.

Cependant les tribus de la rive droite du Roumel restaient fidèles à Bou Lakheras ; celles du Zouar'a étaient neutres, ainsi que les Arrès ; quant aux gens des azels, ils abandonnaient le pays pour se retirer au sud de Mila et se mettre sous notre protection.

Les Azeddin restèrent réduits à un petit groupe de serviteurs fidèles et s'établirent en camp volant dans le Zouar'a. Pour rétablir la situation, on fit sortir quelques troupes de Constantine, non pour agir effectivement, mais comme appui moral. Bou Lakhéras put reconstituer son goum et reprendre le dessus. Il refoula ses oncles dans la montagne d'où ceux-ci ne sortirent plus que pour tenter quelques coups de main dans la plaine. Après chacune de leurs tentatives, ils ne manquaient pas d'envoyer à Constantine des lettres et des émissaires pour protester de leur dévouement et assurer qu'ils étaient débordés par leurs gens. Leur position commençait néanmoins à devenir excessivement fausse, et les populations kabyles au milieu desquelles ils s'étaient réfugiés ne leur prêtaient plus leur concours qu'à contre-cœur. Il n'eut tenu qu'à Bou Lakheras d'exploiter cette situation à son profit ; mais son manque d'activité et son peu d'intelligence l'en rendirent incapable, et il ne sut que s'aliéner les tribus qui lui étaient restées fidèles.

Enfin, au mois d'octobre 1849, cheïkh Mahammed se présenta lui-même à Constantine pour obtenir l'aman. Il y fut parfaitement accueilli et ne demanda en échange de sa soumission qu'à conserver une part dans le commandement, pour lui et son frère Bou Rennan.

L'incapacité notoire de Bou Lakheras, l'antipathie qu'il inspirait aux montagnards, le peu de services qu'il avait su nous rendre avec tous les moyens qu'on avait mis à sa disposition, ne permettaient pas de laisser entre ses mains ni le Zouar'a, ni l'Oued-el-Kebir. On lui conserva provisoirement les Mouïa, les Beni-Telilen et les Beni-Braham. Mahammed fut nommé kaïd du Zouar'a, Arrès, Ouled-Asker, Oulad-Ahïa, Oulad-Aouat ; et Bou Rennan eut le commandement de tout le bassin de l'Oued-el-Kebir. Cette solution offrait de grands avantages en nous

ouvrant la route de Gigelli et en rendant accessible tout ce pâté de montagnes de la petite Kabylie qui nous était resté fermé jusqu'alors et dans lequel nous n'aurions pu pénétrer qu'au moyen d'énormes dépenses de sang et d'argent. Peu après, Bou Rennan se présentait également à Constantine et recevait comme son frère l'investiture.

Ce dernier incident donnait entièrement satisfaction à l'opinion publique à laquelle la soumission du cheïkh Mahammed avait encore laissé quelques doutes. C'était Bou Rennan qui était réellement l'âme de la résistance dans la montagne. Sa réputation de bravoure et d'audace en avait fait le chef reconnu de l'opposition dans cette région, opposition dont Mahammed était plutôt le conseil que le bras. Homme d'une intelligence supérieure pour un Kabyle, son obésité lui rendait très-pénible l'usage du cheval et les fatigues de la vie errante qu'il était obligé de mener, tandis que son frère Bou Rennan plaisait aux Kabyles par sa tournure martiale, sa figure expressive, par sa vigueur et son indomptable énergie. A eux deux, on peut dire qu'ils faisaient l'homme accompli. Aussi la soumission ne fut-elle considérée comme complète que lorsque tous deux l'eurent affirmée par leur présence successive à Constantine. La seule condition que les Azeddin parurent vouloir mettre à leur obéissance fut de voir disparaître leur neveu Bou Lakheras de la scène politique. Ce dernier avait rendu trop peu de services à l'autorité pour qu'elle tint à lui, et l'on accéda au désir formé par ses oncles. Le kaïdat des Mouïa fut donné, sur la demande de Bou Rennan, à son jeune parent Bou Lakheras ben Mahammed (descendant de Guidoum), celui-là même dont il avait empêché le meurtre quelques années auparavant, ainsi que nous l'avons vu plus haut. L'autre Bou Lakheras (fils d'Azeddin) fut placé à l'Oued-Zenati, où on lui donna la jouissance d'azels. Il y mourut dans l'obscurité, peu de temps après.

A partir de ce moment commença pour les Azeddin une période où, sous notre protection, ils restèrent les maîtres à peu près absolus de ce pays; le contrôle sur leur administration ne pouvait être qu'insignifiant, et on ne leur demandait guère que de garantir la tranquillité de la région montagneuse où s'exerçait leur autorité et où nos troupes n'avaient point encore pénétré. Les Azeddin ne le firent qu'au prix de luttes fréquentes et sanglantes avec les tribus indisciplinées placées sous leurs ordres et qui se pliaient difficilement aux exigences de leurs chefs.

Lors de la marche du général de Saint-Arnaud sur Gigelli, en 1851, Bou Rennan suivit la colonne avec ses cavaliers et se distingua en plusieurs occasions. Parti de Mila, le 9 mai, avec une division forte de 9,000 hommes environ, le général, après avoir bivouaqué sur l'Oued-Endja, atteignit, sans coup férir, le lendemain matin, le col de Fedj-Bainen. Une résistance énergique l'attendait au-delà du ravin profond où coule l'Oued-Ya qui sépare Fedj-Baïnen de Fedj-el-Arbâ. Il fallut franchir ce passage dangereux sous le feu de cinq ou six mille Kabyles protégés par des retranchements en pierres sèches, construits avec beaucoup de soin et d'intelligence. Malgré ces obstacles, malgré le défilé du gros village de Kazan opiniâtrement défendu, nos troupes escaladaient les pentes abruptes de la montagne pour atteindre le col. On opérait en plein pays des Azeddin ; et en cette circonstance, servant de guides par des sentiers affreux, combattant au milieu de nos avant-gardes et des tirailleurs, ils se firent admirer par leur bravoure. Dans la marche difficile à travers les forêts, pleines d'embuscades ennemies, qui séparent Fedj-Menazel du campement d'El-Aroussa, ils nous furent également d'une utilité incontestable. Bou Rennan était blessé dans un de ces combats ; plusieurs de ses cavaliers étaient aussi tués ou blessés à ses côtés ; la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur le récompensa de sa belle conduite.

L'année suivante, le général de Mac-Mahon partit à la tête d'une nouvelle colonne pour marcher contre les Kabyles qui n'avaient pas été atteints dans la précédente campagne. C'était en majeure partie chez les tribus de la vallée de l'Oued-el-Kebir, placées sous les ordres de Bou Rennan, que nous allions opérer. Ce fut d'abord aux Oulad-Aïdoun, les plus récalcitrants, que se porta le général. Les 15 et 16 mai, les Kabyles tentèrent des attaques de nuit qui leur coûtèrent beaucoup de monde. Dans la nuit du 19, ils éprouvèrent de nouvelles pertes en attaquant à

la fois deux faces du camp. Enfin, dans la journée du 24, nos troupes eurent une brillante affaire. Un chérif, du nom de Bou Sebâ, s'était retranché avec 1,200 Kabyles dans les villages des Oulad-Aouat. Malgré la force de la position qu'il occupait, le village fut enlevé avec autant de rapidité que d'énergie. Les Oulad-Amor et les Mechat avaient aussi leur jour de poudre; mais leurs rassemblements étaient culbutés et dispersés.

Les tribus qui s'étaient montrées principalement rebelles à l'action des Azeddin étaient les Oulad-Aïdoun soutenus par les Beni-Toufout, les Mechat, les Oulad-Aouât et les Oulad-Asker. Toutes, ayant été châtiées sévèrement, firent leur soumission, et l'influence des Azeddin qui se sentaient dorénavant appuyés par nous, grandit chaque jour.

En avril 1854, cheïkh Mahammed mourut; on prétend, dans le pays, que Bou Rennan son frère l'aurait empoisonné. Il fut remplacé par son fils Azeddin; mais ce chef indigène encore jeune passa sous la tutelle de son oncle Bou Rennan qui devint ainsi le chef effectif de tout le pays. On avait également confié dans le cercle de Gigelli le kaïdat des Beni-Ider à Si Ahmed bel Hadj, parent de Bou Rennan.

La situation se maintint dans le même état jusqu'en 1858. Bou Rennan qui à la mort de son frère avait en ses mains tout le pouvoir, fut souvent en présence de difficultés sérieuses qui l'obligèrent à recourir à la force pour se faire obéir. Par nécessité autant que par politique, nous continuâmes à le laisser agir librement pour ne point entraver son action et pour ne point endosser, aux yeux des populations, la responsabilité d'une administration que nous ne pouvions, dans ces montagnes inextricables, ni diriger, ni contrôler efficacement. Malheureusement Bou Rennan, qui à des qualités réelles joignait tous les vices de la race indigène, était d'une avidité insatiable. Il abusa de son pouvoir pour la satisfaire, et s'attira la haine des Kabyles qu'il pressurait. Jusque dans les premiers mois de 1858, il sut se maintenir sans que des plaintes graves arrivassent à l'autorité. A cette époque, les impôts réglementaires étaient introduits dans les tribus de Gigelli et de Philippeville, et l'élément euro-

péen pénétrait dans les montagnes kabyles pour l'exploitation des forêts données en concession.

La première de ces mesures fit comprendre aux administrés de Bou Rennan, maintenus dans l'exception en ce qu'ils payaient jusque là la lezma dont la répartition et la perception lui étaient complètement abandonnées, qu'il leur serait possible de se soustraire à cet arbitraire en rentrant comme leurs voisins dans la loi commune; la seconde, exploitée par la malveillance qui la représentait comme un envahissement qui devait les priver un jour de leurs ressources, les amena à détruire leurs forêts par l'incendie pour nous éloigner, puisque c'étaient elles qui nous attiraient dans le pays.

Bou Rennan, sans nul doute, encouragea chez eux ces dernières tendances, car il ne voyait pas sans peine la colonisation et toutes les réglementations qu'elle allait entraîner à sa suite, s'introduire dans ce pays dont il était habitué à se considérer comme le maître souverain. Quoi qu'il en soit, le but des Kabyles fut, dès lors, de renverser d'abord Bou Rennan et les cheïkhs soumis à son influence, sauf à subir notre action directe, et en second lieu d'empêcher le développement des intérêts européens. Des incendies se déclarent bientôt dans tous les massifs boisés de l'Oued-el-Kebir et du Zouar'a, et peu s'en fallut que le feu qui s'était étendu sur une surface de 5,000 hectares et avait attaqué près de 550,000 chênes-liége, ne détruisit toutes les richesses forestières de cette contrée. Toutes les mesures restèrent d'abord sans résultat contre cette conjuration incendiaire, et elle ne cessa que devant la responsabilité que l'on dut faire peser sur les tribus et l'activité que déployèrent les officiers des affaires arabes pour assurer la surveillance et détruire l'effet des bruits qui avaient excité l'imagination crédule des montagnards.

Conseillés par ceux de leurs frères qui habitent Constantine, où ils exercent la profession de forgerons et de maçons, ou qui servent dans nos rangs, les Kabyles portèrent d'abord individuellement leurs plaintes à l'autorité française; nous étions sans moyens pour connaître la vérité. Après les individus isolés vinrent les députations; il devenait de jour en jour plus urgent d'avoir un représentant de notre autorité dans le pays même, afin

de pouvoir donner satisfaction à toutes ces plaintes et de maintenir l'ordre que ces manifestations tendaient à troubler.

Bou Rennan, pressentant l'amoindrissement de pouvoir qui résulterait forcément pour lui de notre initiation dans les affaires de son commandement, voulait prolonger la situation, en nous prouvant qu'il était toujours à même de tenir le pays. Il chercha à agir par intimidation sur ceux qui venaient jusqu'à Constantine pour se plaindre ; quelques fractions exaspérées résistèrent à ses ordres et refusèrent les corvées qu'il leur demandait ; les gourbis qu'il avait fait construire chez les Oulad-Aouat, pour abriter ses troupeaux en hiver, furent incendiés ; des troubles eurent lieu, et ses agents furent insultés sur les marchés des Oulad-Aïdoun.

Sentant que son pouvoir croulait, il voulut le rétablir par un coup de vigueur : il représenta ces faits qui lui étaient personnels comme des dispositions à la révolte, et écrivit que ses tribus s'entendaient avec les Beni-Toufout, les Oulad-el-Hadj et les gens du Goufi, chez lesquels régnait encore l'agitation que j'ai signalée plus haut, pour préparer une insurrection générale. Il demandait enfin, pour conjurer le danger, à châtier les Oulad-Hannache qu'il représentait comme les meneurs du complot, parce que c'étaient eux qui faisaient le plus de résistance.

Bou Rennan fut autorisé à se porter chez les Oulad-Aïdoun avec ses cavaliers, pour réprimer le désordre, s'il se produisait ; mais il lui était expressément défendu de prendre l'initiative et de donner ainsi, par une répression anticipée, le signal de complications qu'il fallait éviter, tout en ne négligeant aucun moyen pour maintenir la tranquillité. Au lieu de se renfermer dans ses instructions, il attaque, le 10 juillet, les Oulad-Hannache qui résistent et lui tuent quelques cavaliers ; il put cependant brûler leurs gourbis.

Dès que ce fait fut connu à Constantine, le général Gastu envoya sur les lieux deux officiers. Les Oulad-Hannache qui s'étaient sauvés dans les forêts reparurent à la vue de l'uniforme français. Le calme se rétablit, et Bou Rennan dont les projets étaient déjoués et auquel le général manifesta son mécontentement. sembla dès lors comprendre la véritable voie qu'il avait

à suivre pour conserver sa position. Cette leçon ne devait point toutefois le corriger, et l'instinct arabe allait bientôt l'emporter sur le raisonnement. Les incendies se déclarèrent dans son commandement ; il crut pouvoir en profiter pour arriver à recouvrer la liberté d'action qu'il désirait obtenir, afin de se venger des résistances que ses exactions rencontraient. Prétendant que les moyens de surveillance ordinaire ne pouvaient lui suffire, il ne prit aucune disposition pour empêcher ces incendies ou pour en signaler les auteurs. Il devenait cependant indispensable d'arrêter ces conjurations qui menaçaient d'une destruction complète les magnifiques forêts de cette contrée.

La commission disciplinaire de Constantine, appliquant le principe de la solidarité, frappa chacune des tribus sur le territoire desquelles le feu avait été mis, d'une amende collective proportionnée à ses ressources.

La perception de ces amendes dut néanmoins être confiée au kaïd et à ses cheïkhs, parce que nous n'avions encore aucun autre moyen à employer.

Ce fut alors que la résistance qui ne s'était produite jusque-là que par des réclamations, se manifesta ouvertement contre Bou Rennan. Six tribus refusèrent de verser entre ses mains le montant de leur amende, et l'attaquèrent, le 13 et le 14 novembre, sur la rive gauche de l'Oued-el-Kebir, près de la maison du cheïkh Bou Temine, où il s'était établi avec 150 cavaliers.

Une fois compromises, ces tribus cherchèrent un appui chez les autres ; toutes celles qui avaient déjà payé, mais qui n'attendaient qu'un signal, se rallièrent aux premières. On acheta de la poudre et des balles qui parviennent toujours dans le pays par contrebande, malgré la surveillance ; et si les Beni-Toufout, les Oulad-Attia et les gens du Goufi et de Philippeville, qui avaient des émissaires dans l'Oued-el-Kebir, avaient cédé avant l'arrivée de la colonne, nul doute que ce premier acte de désobéissance n'eût amené une révolte générale dans ces montagnes difficiles. Il était donc urgent de se porter dans le pays avec des forces suffisantes pour vaincre toute résistance, si elle venait à se produire.

Le 22 novembre, une colonne de 4,000 baïonnettes, sous les

ordres du général Gastu, était réunie à Fedj-el-ma-el-Abiod, chez les Mouïa, et, le 23, se dirigeait sur les Oulad-Aïdoun contre l'agitation.

Les tribus effrayées avaient envoyé des députations jusqu'à Constantine, la veille du départ du général, pour s'assurer de la sortie des troupes. D'autres étaient venues au-devant sur la route qui suivait la colonne, au Souk-el-had des Beni-Telilan; toutes protestaient de leurs bonnes dispositions. Le général leur répondit qu'il les écouterait à El-Milia, au centre même de leur pays, et qu'il exigeait, comme premier acte de soumission, le paiement intégral de toutes les amendes qu'elles avaient refusé de verser entre les mains de Bou Rennan. Le 25, au bivouac d'En-Naïm, le général fut rejoint par le kaïd Ben Eenini, des Beni-Toufout; les renseignements qu'il donna sur les dispositions des tribus du massif de Collo ne laissaient plus aucun doute sur l'opportunité de la présence de la colonne. Le bruit de son arrivée avait seul retenu les tribus de Philippeville prêtes à se jeter dans la révolte. Celles de l'Oued-el-Kebir, abandonnées dès lors à elles-mêmes, n'avaient plus qu'à se soumettre.

Le 26, toutes les djemaâ, ainsi que l'avait prescrit le général, étaient réunies à El-Milia et apportaient les amendes. Le lendemain, elles faisaient acte de soumission. Il restait à organiser le pays de façon à prévenir le retour de ce qui venait de se passer et à donner satisfaction aux plaintes de ces populations dans ce qu'elles pouvaient avoir de fondé. Si d'un côté Bou Rennan, cédant à l'instinct arabe, avait abusé de sa position, pendant longtemps il avait assuré dans son commandement une tranquillité d'autant plus sérieuse que les évènements appelaient souvent ailleurs notre action et nos forces. Céder devant la manifestation armée de ses administrés, en le destituant, c'était encourager chez ces montagnards un esprit d'insoumission qu'il importait d'abattre pour assurer à l'avenir notre action, l'exécution de nos ordres et le respect de nos agents quels qu'ils fussent. Pour maintenir le principe d'autorité, il fallut conserver à Bou Rennan sa position, tout en la ramenant à ce qu'elle devait être, et en le plaçant sous le contrôle d'un officier laissé au poste de

El-Milia dont les travaux de construction furent immédiatement commencés. Les trois cheïkhs qui avaient été plus spécialement les instruments du kaïd et qui s'étaient attirés la haine des populations, furent destitués et remplacés par d'autres désignés à l'élection par les djemaâ elles-mêmes.

Le 29 novembre, les 1,500 Kabyles environ devant lesquels le général prenait les dispositions qui précèdent, voulurent encore protester contre le pouvoir de Bou Rennan, ainsi réduit, et firent entendre des menaces. Le général leur donna jusqu'au lendemain pour accepter ses conditions et faire ainsi acte de complète soumission, les menaçant, à son tour, de pénétrer dans les tribus et de les châtier de façon à faire un exemple dans le pays. Le 30, toutes les djemaâ revenaient, dès le point du jour, et leur empressement témoignait assez de l'effet de cette menace.

Toute résistance était désormais brisée, le but était atteint.

Les troupes, après quelques jours employés à ouvrir une route pour relier El-Milia à Constantine, furent acheminées vers leurs garnisons respectives.

Le général Gastu s'assurait en même temps par lui-même, en se rendant à Collo par la crête des Beni-Toufout avec un seul escadron d'escorte, que la tranquillité était complètement rétablie dans toutes ces montagnes.

Ces évènements de l'Oued-el-Kebir et des montagnes voisines étaient la conséquence inévitable de la position faite jusqu'alors aux chefs aussi bien qu'aux populations de cette partie de la Kabylie. Les premiers n'avaient point compris qu'ils ne pouvaient plus continuer le système d'arbitraire qu'ils avaient pu employer impunément au début de la conquête; les populations avaient secoué le joug, et la désobéissance devait les entraîner à la révolte.

La création du poste d'El-Milia, où fut laissé M. de Saint-Mars, officier au 3e tirailleurs, assurait une action directe de notre administration aussi bien que la sécurité nécessaire au développement des intérêts européens engagés dans ces montagnes. On pouvait penser que ces évènements ouvriraient les yeux à Bou Rennan, et, en lui démontrant l'impossibilité du

maintien de son pouvoir, l'engageraient à exercer paisiblement, sous notre direction immédiate, une autorité amoindrie, il est vrai, mais encore très-considérable. Il n'en fut rien. Bou Rennan ne chercha qu'à nous créer assez d'embarras pour nous prouver que nous ne pouvions tenir le pays avec les moyens que nous mettions en œuvre. La guerre d'Italie et l'absence d'une partie de nos troupes semblaient devoir merveilleusement le servir à cet effet, et bientôt de sourdes rumeurs, répandues dans les montagnes, y firent naître une agitation qui sur certains points prenait des proportions inquiétantes. Bou Rennan, que l'on ne pouvait encore surveiller que superficiellement, reprenait ses anciens procédés et arrivait par là à son but qui était d'exaspérer les tribus et de les pousser à des actes d'insubordination pour lesquels, pensait-il, en présence des embarras que nous avions au dehors, nous serions bien obligés de recourir à lui et de nous mettre ainsi à sa discrétion. Les Oulad-Asker, les Arrès, les Oulad-Haïa, donnèrent les premiers le signal en refusant de payer l'impôt à leur kaïd. Un officier envoyé sur les lieux pour examiner la situation assistait à Fedj-el-Arba à une scène tumultueuse contre le kaïd qui n'était plus respecté de ses administrés. Les uns et les autres, chassés par les Kabyles à coups de pierre d'abord, puis à coups de fusil, étaient forcés de rétrograder.

C'était à la fin du mois de juin, les chaleurs étaient déjà suffoquantes. Néanmoins, aussitôt que la nouvelle de ces désordres parvint à Constantine, le général Gastu, qui commandait la province, organisa avec le peu de monde qu'il avait sous la main une petite colonne de 600 hommes de toutes armes, sous les ordres du général de brigade Lefebvre qui alla camper à Fedj-Baïnen. Cette troupe excessivement faible n'aurait rien pu entreprendre en cas d'hostilité, mais sa présence au cœur du pays suffit néanmoins pour rétablir la situation. Il se passa, en cette circonstance, un fait étrange qui dévoila les moyens coupables mis en pratique par les Ben-Azeddin pour empêcher toutes relations directes entre nous et leurs administrés mécontents. Qu'il me soit permis de relater, à ce sujet, un souvenir personnel assez curieux. Le général Gastu voulait naturellement se rendre

compte des raisons pour lesquelles une population soumise encore la veille venait de se révolter si brusquement. Dans ce but, il confia au commandant de spahis Bonnemain, parfaitement initié à la langue et aux mœurs arabes, ainsi qu'à moi, la mission d'aller aux renseignements. Nous devions, chacun de notre côté, chevaucher sur les flancs de la petite colonne et tâcher de nous aboucher avec les Kabyles. Pendant la marche, nous n'avions rencontré personne dans ce pays que nous avions fréquemment parcouru auparavant. Depuis quelques jours, nous étions campés à Baïnen, mais pas un indigène ne se montrait. Les villages étaient abandonnés, solitaires, et leurs habitants en armes s'étaient retranchés dans les bois, prêts à faire le coup de feu, si nous marchions contre eux ; c'est à ce parti cependant que nous poussaient les Azeddin qui avaient dressé leurs tentes à côté des nôtres. Tantôt ils annonçaient que les tribus discutaient entr'elles, si elles attaqueraient le camp; tantôt ils nous remettaient des chiffons de papiers soi-disant écrits par les Oulad-Asker ou les Arrès qui demandaient pardon de leur faute et protestaient de leur soumission. Mais personne ne venait. Fatigués de cette situation qui aurait pu se prolonger indéfiniment, d'autant plus que nous étions trop faibles pour pénétrer dans les forêts, Bonnemain me dit : Je vous propose d'aller voir ces Kabyles révoltés ; puisqu'ils ne viennent pas, allons à eux.

En effet, nous montions à cheval, accompagnés seulement de deux ordonnances indigènes, pour tenir au besoin les chevaux, et n'ayant aucune arme ni les uns, ni les autres. Mais on avait fait le vide autour de nous, et après trois ou quatre kilomètres sur la route vers Fedj-el-Arba, puis dans les bois, nous n'avions rencontré âme qui vive, aux endroits où nous savions que les Kabyles se tenaient d'habitude. Découragés de nos recherches infructueuses, nous faisons une halte auprès d'une source ombragée par un grand frêne. Voici où l'épisode devient aussi étrange qu'important par ses conséquences. Nous n'apercevions personne autour de nous, mais nous étions épiés, et aucun de nos mouvements n'échappait aux yeux embusqués dans la broussaille. On voyait bien que nous étions sans armes et par conséquent sans intentions hostiles ; aussi nous avait-on laissé avan-

cer sans tirer sur nous. Au bout d'un instant de repos au pied de l'arbre, après avoir fumé nos cigarettes, Bonnemain prenait dans sa djebira son *djouak* (petite flute arabe en roseau) dont, par parenthèse, il jouait à merveille. Il entonna des airs de danse indigène qui vibrèrent aussitôt au milieu de la solitude de ces bois, pendant que les deux spahis-ordonnances et moi accompagnions la cadence en battant des mains à la manière du pays. Au bout d'un instant, un Kabyle montrait la tête derrière un buisson, puis disparaissait. Un moment après, ils étaient deux, puis trois, quatre, et ainsi de suite. Bonnemain voyait comme nous ce manége et soufflait toujours avec une nouvelle ardeur dans son roseau. Quand il constata que ses auditeurs étaient assez nombreux, il se mit à rire et leur adressa de ces plaisanteries burlesques qu'il savait si bien dire.

« Mais venez donc, tas de nigauds ! Pourquoi vous cachez-vous dans la broussaille comme des singes ? Vous voyez bien que nous sommes sans armes ; nous ne voulons ni vous manger tout crus, ni en travers. Approchez; que nous causions. »

Les Kabyles vinrent, en effet, s'accroupir autour de nous, mais gardant encore leurs fusils entre les jambes par méfiance. Ils nous expliquèrent leur affaire, leurs griefs contre les Azeddin qui les rongeaient d'exactions, et ils ajoutèrent à la fin qu'on avait répandu parmi eux le bruit que nous allions nous emparer de leurs femmes pour les donner aux soldats, et qu'eux, les maris, seraient jetés à la mer ou envoyés en esclavage en France.

Bonnemain, toujours riant et plaisantant sur ces absurdités lancées avec l'intention de nous désaffectionner ces populations naïves, leur reprocha de ne pas avoir envoyé l'un d'eux au camp pour se renseigner sur nos intentions. — Mais comment serions-nous arrivés jusqu'à vous, dirent-ils; les cavaliers du kaïd nous en empêcheraient ; voyez plutôt vous-même. — Et en effet, du bas de la côte où nous nous trouvions, ils nous montrèrent des cavaliers des goums d'Azeddin placés en vedettes isolées sur les éminences et formant comme un cordon sanitaire autour du camp. C'était trop fort. Nous leur donnâmes notre parole par serments, qu'ils n'avaient rien à craindre sous notre protection. On se toucha la main, on laissa les armes dans les

buissons, et quelques instants après, nous remontions au camp, suivis de toute la population que nous amenions au général. Les Azeddin étaient rudoyés, comme ils le méritaient, d'avoir ainsi fait le vide autour de nous. Ils donnaient hypocritement pour excuse que, craignant une attaque, ils avaient cru prudent de placer des vedettes en avant de nos grand-gardes, afin de les prévenir en cas d'attaque. On s'expliqua avec les Kabyles ; l'impôt était payé avec la promesse de nous livrer bientôt les fauteurs de troubles, et la petite colonne rentrait à Constantine, le 9 juillet, sans avoir brûlé une amorce.

Les évènements qui venaient de se passer dans le Zouar'a étaient une protestation contre le pouvoir arbitraire de la famille des Azeddin, un appel à la justice française, appuyé sur les assurances les plus formelles de soumission. Dans la vallée de l'Oued-el-Kebir, les tribus paraissaient calmes, lorsque, peu de jours après la rentrée de la colonne du général Lefebvre, dans la nuit du 14 au 15 juillet, des chaufourniers militaires, campés aux Oulad Aïdoun, près de la maison de Boutemin, l'ami des Azeddin, étaient assaillis, pendant leur sommeil, à coups de fusil presque à bout portant. Trois des zouaves employés à fabriquer la chaux pour la construction du bordj d'El-Milia étaient blessés grièvement sous leur tente ; un quatrième était tué raide. Sept indigènes, soupçonnés d'être les auteurs de ce lâche assassinat, étaient livrés : c'étaient des Oulad-Bouzid, serviteurs du caïd Bou Rennan.

Au mois d'octobre, la situation devenait mauvaise dans le Zouar'a, la vallée de l'Oued-el-Kebir et une partie du cercle de Gigelli. Le caïd Ahmed Khodja, neveu de Bou Akkaz, alors caïd des Beni-Afer, ne pouvant ni percevoir l'impôt ni se faire obéir, dut se retirer devant ses administrés rassemblés tumultueusement en armes. Le fil télégraphique reliant Constantine à Gigelli, rétabli quatre fois, était quatre fois coupé. Fort heureusement les Oulad-Aïdoun autour de notre poste d'El-Milia restaient fidèles. Les menées de Bou Rennan étaient évidentes : c'était lui qui entretenait, sous main, toute cette agitation ; bien plus, c'était lui, d'après certaines révélations, qui avait armé les assassins des chaufourniers et qui était l'instigateur du crime.

On ne pouvait, pour le moment, régler toutes ces difficultés, et cependant la conduite du chef des Azeddin ne permettait pas d'atermoiements; le jour où on lui demanderait des comptes, il fallait en finir définitivement avec lui et les siens; mais nous n'étions pas en mesure, à ce moment, de frapper ce grand coup. Nos troupes rentraient à peine d'Italie, et la mauvaise saison allait commencer. On attendit jusqu'au mois de mai 1860. Pendant cette période de temporisation, on réunit toutes les preuves démontrant la conduite de Bou Rennan, et au moment où l'on se décida à agir, il ne restait plus aucun doute sur ses menées coupables et hostiles.

Du camp de Mila où une colonne d'une quinzaine de mille hommes avait été réunie sous les ordres du général Desvaux, commandant la division, la proclamation suivante était adressée aux Kabyles chez lesquels on allait opérer. Voici ce document qui résume la situation :

« Vous avez écouté les conseils des gens de troubles et de désordres; la tranquillité et la paix ont cessé d'exister dans votre pays; — vos routes ne sont plus sûres; — vous avez coupé la ligne télégraphique de Constantine à Gigelli; — vous avez brisé les portes et les fenêtres des caravansérails de Fedj-el-Arbâ et de Chanâ.

« Je viens dans votre pays pour faire cesser cette situation. J'ai avec moi une colonne nombreuse avec laquelle je saurai vaincre toute résistance, si vous essayez de m'en opposer. Mais je ne veux point votre ruine; je ne veux point détruire vos villages et vos récoltes, couper vos arbres, incendier vos maisons. Je veux que vous rentriez dans le devoir, et que les gens dont les conseils ont égaré vos esprits soient punis. Les gens sages parmi vous seront les premiers à m'indiquer les coupables. J'écouterai les plaintes que vous pourrez avoir à me faire; si elles sont fondées, j'y ferai droit.

« Vos djemaâ m'expliqueront leurs besoins; je ne veux pas les laisser en dehors des affaires, je veux, au contraire, qu'elles soient les auxiliaires des caïds et des cheïkhs que je vous choisirai. Restez dans vos villages; toutes les maisons, tous les gourbis occupés seront respectés. C'est en vous voyant faire ainsi que je reconnaîtrai que vous désirez sincèrement la paix et la tranquillité. N'écoutez point les conseils que peuvent vous donner les gens intéressés au désordre; fermez l'oreille aux faux bruits et aux fausses nouvelles. Vous saurez toujours, en venant à mon camp, ce que j'exige de vous.

« Vous le voyez, la paix est entre vos mains. Mais si vous n'écoutez point les conseils que je vous donne aujourd'hui, si vous voulez résister, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes des malheurs qui pèseront sur vous.

« Mila, le 25 mai 1850.

« Général Desvaux. »

Ce langage paternel était bien fait pour éclairer les Kabyles sur leurs véritables intérêts et les maintenir dans le devoir sans qu'il fût nécessaire de recourir à la force. En effet, la colonne arriva jusqu'au Fedj-el-Arbâ sans rencontrer un ennemi; et là, toutes les tribus envoyaient au camp leurs djemaâ. Les conférences que le général eut avec elles, les protestations qu'elles faisaient sur leurs bonnes intentions, présageaient le rétablissement de la paix. Mais les chefs du parti de la résistance travaillaient encore dans l'ombre et finissaient par l'emporter. Dans une réunion tenue à Sidi-Mârouf, chez les Beni-Khettab, la guerre sainte était proclamée. A la suite de cette détermination, les grand-gardes du camp étaient attaquées pendant deux nuits. Les Kabyles avaient commencé la guerre; il ne restait plus qu'à leur prouver la folie de leur révolte. Je ne répèterai pas ici le détail des opérations de la colonne expéditionnaire, déjà relatées dans mon « Histoire de Gigelli ». Un des premiers actes avait été de faire arrêter le caïd Bou Rennan, ainsi que son neveu Azeddin ben cheïkh Mahammed. Ces importantes captures s'exécutèrent sans grandes difficultés, et le général Desvaux fit alors marcher, de front, pendant les quatre mois qu'il rayonna dans ces montagnes, les opérations militaires et la réorganisation du pays. La famille Azeddin en fut exclue complètement. On n'en garda que deux membres : Bou Lakheras, caïd des Mouïa, et El hadj ben Azeddin, caïd des Beni-Ider de Gigelli, tous deux cousins de Bou Rennan, et qui

n'avaient jamais été avec lui que dans des relations, sinon hostiles, du moins assez tendues. El hadj ben Azeddin venait tout récemment de remplacer aux Beni-Ider son frère utérin Ahmed bel Hadj qui avait renoncé volontairement à son poste.

Quant à Bou Rennan et à son neveu Azeddin, on les destina d'abord à un Conseil de guerre ; mais en considération de leurs anciens services, l'autorité supérieure leur épargna cette cruelle alternative et les exila. Malgré tous les conseils qu'on leur avait donnés maintes fois, ils n'avaient pas voulu entrer dans les voies de la justice et de la régularité que nous poursuivions. Enrichis d'abord par la guerre et le pillage avant leur soumission et ensuite par leurs exactions en tout genre sur leurs administrés, ils ne pouvaient pas jouir de leur fortune en continuant d'exercer le commandement par des moyens honnêtes. Il leur fallait le pouvoir sans contrôle, la satisfaction de leur insatiable cupidité, de leurs rancunes et de leurs haines contre tous ceux qui ne se soumettaient pas sans réplique à leurs incessantes exigences.

Pour exercer ainsi le commandement, les Ben-Azeddin avaient dû s'entourer d'un grand nombre de créatures, fils ou petits-fils des compagnons de brigandage de leur ancêtre. Ceux-ci étaient non-seulement exempts de toute redevance en nature ou en argent, mais participaient aux exactions de leurs chefs et ne se faisaient pas faute d'en commettre pour leur propre compte, en toute occasion et autant qu'ils le pouvaient. Il y avait donc un nombre assez considérable d'individus liés par leur propre intérêt à soutenir l'autorité arbitraire des Azeddin qui, eux, n'avaient autre chose en vue que de tirer, n'importe par quels moyens, tout le parti possible de leur position. C'est encore au général Desvaux que revient le mérite d'avoir renversé ces tyrans kabyles si réfractaires à nos idées de droit commun et si nuisibles à la paix du pays.

Bou Rennan, interné à Tunis, mourut en 1861, au moment où il allait partir pour le pélerinage de la Mecque. Il laissait deux fils : Allaoua et Abond, qui obtinrent l'autorisation de rentrer à Constantine.

Azeddin ben cheikh Mahammed avait également choisi Tunis pour résidence.

Il nous reste, pour terminer la biographie de cette famille, à voir ce que devinrent dans la suite les enfants de Bou Rennan et ses cousins Bou Lakheras et Si El hadj restés à la tête de commandements dans la Kabylie orientale.

Bou Lakheras, comme nous l'avons vu, avait été nommé caïd des Mouïa en 1850 et maintenu dans cette position par les motifs mentionnés plus haut. Quant à El Hadj, il était caïd des Beni-Ider de Gigelli depuis 1859, en remplacement de son frère.

De 1860 à mars 1864, ces chefs ne donnèrent aucun motif de mécontentement et paraissaient se tenir en dehors de toute espèce d'intrigues. Mais à cette dernière époque éclata la nouvelle révolte qui agita encore une fois la contrée. Nous avons besoin d'entrer ici dans quelques développements préliminaires.

Quand Bou Rennan était devenu tout puissant dans le Zouar'a et l'Oued-el-Kebir, un certain refroidissement s'était manifesté entre lui et le cheïkh Bou Akkaz du Ferdjioua, qui jusqu'alors avait été l'ami de cette famille, c'est-à-dire du sof des Azeddin qui ne lui portait pas ombrage. Du moment où l'influence des Azeddin se consolidait et devenait prépondérante dans cette partie de la Kabylie touchant à son territoire et sur laquelle il avait de grandes prétentions de domination, Bou Akkaz changea de manière d'être et mit tout en œuvre pour la ruiner. Il avait réussi en partie ; mais il tomba lui-même, peu après, ainsi que nous l'avons exposé, et lorsqu'il se vit annihilé à Constantine, lorsque le désir de retrouver son ancienne puissance s'empara de lui, il songea à ses alliés d'autrefois, aux derniers restes de la famille des Azeddin, qui pouvaient lui servir merveilleusement à étendre les réseaux de sa conspiration et devenir pour lui des auxiliaires de première utilité. Il renoua des relations avec eux, leur fit représenter l'amoindrissement dans lequel ils étaient tombés, fit briller à leurs yeux la possibiliié de recouvrer cette autorité sans contrôle, exercée jadis par leurs oncles Mahammed et Bou Rennan, et réussit à les déterminer à coopérer à ses plans. Aux Azeddin était réservée spécialement la partie active des opérations : ils devaient soulever les populations de la petite Kabylie, toujours disposées à la révolte, quel que soit le drapeau mis en avant, tandis que Bou Akkaz travaillerait le Ferdjioua et les par-

ties de la montagne plus directement soumises à son influence. Pour cela ils avaient promis aux populations de venir se mettre à leur tête aussitôt que le premier coup de fusil serait tiré, quittes à s'en dispenser, s'ils voyaient que cette abstention pût être profitable à leurs intérêts. Les fils de Bou Rennan, Aboud et Allaoua, qui habitaient Constantine depuis la mort de leur père en exil, étaient entrés également dans le complot.

La situation politique de l'Algérie et de la Tunisie allait favoriser, peut-être même compléter cette levée de boucliers. Quelques jours, en effet, avant qu'elle se produisît dans notre Kabylie, nous étions informés que Si Seliman ben Hamza avait fait défection, entraînant à sa suite la puissante tribu des Oulad-Sidi-Cheïkh. Le mouvement, d'abord exclusivement local et particulier au sud de la province d'Oran, s'étendait bientôt à celui de la province d'Alger et aboutissait aux malheureuses affaires de R'assoul et de Tagguin.

Au même moment, une insurrection générale des tribus tunisiennes menaçait la tranquillité de toute notre frontière orientale. Plusieurs villes de la Régence, entre autres Badja, étaient prises et pillées ; les fonctionnaires nommés par le Bey chassés et remplacés par les partisans du chef de la révolte. Quant au Bey, il était réduit à Tunis à un territoire d'une lieue de rayon tout au plus. Si l'on rapproche la singulière coïncidence de ces divers soulèvements, tant en Algérie qu'en Tunisie, on pourrait, sans trop se hasarder, en conclure que l'Est et l'Ouest étaient d'accord et que ces deux explosions presque simultanées n'étaient produites que par une seule et même étincelle. Ce qui pourrait du reste confirmer cette hypothèse, c'est la mise en circulation d'un chant arabe — sorte de proclamation pour réveiller le fanatisme endormi — qui, communiqué d'abord secrètement de l'un à l'autre, finit par être saisi par nos agents dévoués. Les évènements de Tunis et le rôle de Bou Akkaz dans l'insurrection kabyle y sont mentionnés d'une manière assez précise pour qu'il ne reste plus aucun doute à ce sujet. Voici la traduction du chant :

En Orient on a tenu conseil, et en Occident les hommes se battent.
On a monté les canons, et on s'est avancé vers Sétif pour renverser ses fondations.
On a chanté la vigueur des Oulad-Salah (1).
Le feu a éclaté à Djemila, le bruit éclate dans la vallée.
Ahmed bou Akkaz est le sultan de la vallée;
Ses gens se groupent autour de lui;
Il donne des burnous verts et bleus, et d'autres vêtements.
Nous avons rompu le lien qui nous lie aux Français.
A Mila nous avons nettoyé la maison des Croyants (2).
Mila, la ville aux figues, que sont devenus tes habitants ?
Un cavalier vient à moi de l'Orient ;
Avec lui sont soixante autres cavaliers en état de combattre.
Il campe avec un corps de troupes à l'Oued-Serrat (3).
Il va laisser Guelma et Dréhan (4) à ses compagnons.
Lui marchera directement sur Constantine dans laquelle il va se vautrer.
De Tripoli, dit-il, je viens en émissaire, à pied, non à cheval ;
J'ai suivi la crête des montagnes, afin d'éviter les villes des impurs;
Dans le Sahara je suis resté deux jours.
La rencontre a eu lieu à Megaous.
Le lendemain le conseil s'est tenu chez Kacem (5).
De Mechira à Bou-Areridj, il n'y a que feu et fumée (6).
Les amis des Français ont la peau desséchée sur les os.
Debout ! Lève-toi et fais ta prière, puis prends la crête des collines !
Prends garde de combattre ton frère musulman;
Les Français sont devant toi.
Fuis dans la montagne et abandonne la plaine.

---

(1) Oulad-Salah, tribu du Babor qui a opposé le plus de résistance, chaque fois que nos colonnes ont dû pénétrer dans ces montagnes.

(2) Une ancienne mosquée, réparée et transformée par nous en caserne et magasin, quand nous avons occupé Mila.

(3) Oued-Serrat, cours d'eau sur la frontière orientale, où jadis eurent lieu de nombreuses batailles entre les Tunisiens et les Algériens.

(4) Dréhan, dans la plaine de Bône.

(5) La mosquée de Sidi-Kacem située dans le village de Megaous, dans le Hodna.

(6) Mechira, localité des Oulad-Abd-en-Nour, entre Constantine et Sétif.

A Tunis on va chanter le *Rim* (1).
De mes yeux j'ai vu les spahis tournoyant dans le feu.

Nous avons déjà expliqué le but de la prise d'armes kabyle; il nous reste à exposer les moyens employés par leurs instigateurs pour la provoquer. C'est un tableau de mœurs assez curieux, dans lequel figurent quelques personnages typiques. A Mila vivait un vieilllard, du nom de El hadj Hadjoudj. Après une existence soi-disant vouée au mysticisme, cet homme, d'une obésité plus qu'ordinaire et qui l'empêchait de se mouvoir, n'avait dans sa personne rien qui dénotât les mortifications de l'anachorète. Sa peau enflée de graisse se crevait partout et le couvrait de pustules repoussantes : raison pour laquelle il était en odeur de sainteté. On le plaçait, par conséquent, au rang des *R'out*, c'est-à-dire qu'il était considéré comme un des bienheureux martyrs qui, selon la foi musulmane, accumulent sur leur corps, pour délivrer d'autant leurs semblables, une grosse dose des maux que le ciel envoie tous les ans sur le genre humain pour le châtier de ses fautes. Selon la croyance, le *R'out* ne survit pas longtemps à ses souffrances; mais El hadj Hadjoudj était si adulé, si bien nourri par ses clients crédules, que semblable à Antée il reprenait toujours de nouvelles forces au lieu de succomber et vivait depuis plusieurs années dans cet état ulcéreux et infectant. Le cheïkh Bou Akkaz et les Ben Azeddin n'étaient jamais passés à Mila, du temps de leur puissance, sans aller baiser la main de ce santon puant et déposer à ses pieds de riches offrandes (2). Depuis leur chute, ils ne cessaient de faire appel à ses prières avec accompagnement de nouveaux dons substantiels.

Le peuple raïa allait journellement visiter le santon avec res-

(1) *Rim*, mot qui sert de finale à diverses poésies populaires de Tunis

(2) El hadj Hadjoudj, arrêté à la suite de l'insurrection, fut envoyé et interné à Tougourt, où il mourut. Le cheïkh Bou Akkaz a donné les fonds nécessaires pour lui faire un tombeau que surmonte une jolie coupole en maçonnerie. Ce monument est élevé hors l'enceinte de Tougourt, à l'ouest, à côté de la nécropole des Ben Djellab, anciens sultans de cette ville saharienne.

pect, implorer sa bénédiction et lui demander conseil. La cellule d'El hadj Hadjoudj, succursale de la boutique du savonier de Constantine, servait tout d'abord de point de réunion aux affidés (1). Le soi-disant marabout, qui avait reçu le mot d'ordre, annonça à ses visiteurs qu'il avait eu des visions; d'après lui, le moment de se lever était venu, afin de remettre en place les anciens maîtres légitimes de la contrée. Il ajoutait même que, lors du pélerinage de l'année précédente, l'ordre en avait été donné à la Mecque dans une assemblée présidée par un agent du Sultan de Stamboul. Telles étaient les menées occultes et dangereuses de cet homme vénéré, qui avait l'air de ne s'occuper que de choses célestes.

Un peu plus loin, dans les collines du Serâ des Oulad-Abd-en-Nour, près du village de Kareb, un autre vieillard, du nom de Bou Grin, sorte de barde des tribus voisines, jouissait de la réputation de prédire l'avenir. Ami, d'ancienne date, des Ben-Achour et des Ben-Azeddin, il composait les poésies populaires dont nous avons vu ci-dessus un échantillon, et les lançait aux quatre vents pour émoustiller l'éternel sentiment d'indépendance locale.

Enfin, la troisième cheville ouvrière de tout le mouvement habitait le Zouar'a même. C'était Mouley Mahammed, mokaddem ou supérieur des Khouan de l'ordre religieux de Sidi Abd er Rahman. Plus ingambe que les précédents, celui-ci était allé maintes fois à Constantine pour recevoir directement ses instructions de la bouche même du savonier et des fils de Bou Rennan. Ses Khouan étaient nombreux dans la montagne; on n'aurait pu choisir de meilleur collaborateur pour recruter des adhérents à la révolte. A sa rentrée au Zouar'a, au retour de ses voyages à Constantine, un de ses adeptes, souffrant, le faisait appeler au village de Djelama pour lui écrire des amulettes amenant la guérison; mais le malade succombait, malgré tous les chiffons de papiers appliqués sur son corps. C'est, en cette circonstance, que Mouley Mahammed, d'après ses propres aveux, confirmés par ceux de ses affidés, procéda à ses premières démarches

(1) Voir ci-dessus.

dans la voie qui lui était tracée. Les scènes de deuil, les lamentations autour du cadavre, pendant la veillée des amis et des parents venus de divers points de la tribu, semblaient se prêter à cette sorte de confidence. Vers le milieu de la nuit, il engage les assistants à le suivre, et il les conduit dans le grand jardin situé au-dessous du village. Le mokaddem sort alors un Coran du capuchon de son burnous, et demande à chacun des hommes présents d'y apposer successivement la main pour jurer le secret sur la révélation qu'il va leur faire. Cette promesse obtenue sans peine, il dénonce les projets de révolte, mais ne nomme cependant pas encore ceux qui sont à sa tête. Par sagesse ou prudence des assistants, les uns refusent l'aventure, les autres plus inflammables s'y lancent à corps perdu. Cette sorte de triage préliminaire accompli, le mokaddem s'assure par des questions individuelles que chacun de ces derniers persiste dans sa résolution. Alors il les soumet à une nouvelle épreuve, en exigeant d'eux le serment solennel du *zergoun* (1), avant de les initier à tous les détails du complot et en faire connaître les chefs. Le *zergoun*, usage traditionnel et très-respecté chez ces Kabyles, consiste à se réunir dans une mosquée ou autre lieu consacré. Là, on s'assied en cercle autour d'un plat de couscous sur lequel on a préalablement récité des prières ; chaque convive, à tour de rôle, met la main dans le plat, fait une boulette de couscous, et la passe à son voisin de droite, lequel avant de l'avaler prononce cette formule : Que Dieu me prive à jamais de cette nourriture, si je romps mes serments !

Mais la cérémonie n'est pas finie ; il y a encore la *defina*, l'enterrement du secret. Un trou est creusé dans le sol du sanctuaire ; puis on se compte, et on apporte des cailloux en nombre correspondant à celui des conjurés. Chacun en prend un sur lequel son nom est inscrit, et il le dépose de ses mains dans le trou, comme il ferait d'un cadavre. Il saisit ensuite et avale

(1) *Zergoun* signifie *boucle*, *anneau*, c'est-à-dire que tous les conspirateurs sont unis solidement entr'eux, comme les molécules métalliques d'un bracelet, après s'être passé de l'un à l'autre les bouchées de couscous.

une pincée de la terre extraite de la cavité, en faisant ce nouveau serment : Que la terre me repousse de son sein après ma mort, si je trahis le secret que j'enferme ici !

Ces simagrées, le mokaddem Moulay Mahammed les employa en détail vis-à-vis de ses compagnons ; après quoi, toute la trame de la conspiration et le nom de ceux qui la dirigeaient dans l'ombre leur fut révélée. Ainsi initiés, chacun d'eux avait pour mission d'en faire autant parmi les siens, afin d'augmenter le nombre des adhérents.

On était alors en ramadan, temps de jeûne et de mortifications, pendant lequel le fanatisme est toujours plus ardent qu'à toute autre époque de l'année. Le jour de l'*aïd*, fête de la rupture du jeûne, qui eut lieu le 10 mars, tous les Khouan du Zouar'a et de la plupart des tribus voisines arrivaient à la bourgade de Dar-el-Hamra, résidence de Moulay Mahammed. Le mokaddem leur récitait la prière en usage dans cette circonstance, et il était décidé que, huit jours après, les hostilités commenceraient. Dans l'intervalle, Bou Lakheras ben Azeddin conviait les principaux meneurs du mouvement à une *zerda* ou repas solennel auquel assistaient les fils de Bou Rennan venus de Constantine. Enfin, dans la nuit du 18 mars 1864, les Kabyles en armes s'assemblaient à Baïnen. El hadj ben Azeddin, le caïd des Beni-Ider, accourait de son bordj au galop pour les haranguer une dernière fois. La troupe des conjurés, au nombre d'environ cinq cents, se met en marche, descend au contrefort de Bardo, et allume là un feu de broussailles pour annoncer qu'elle marche. A ce signal, d'autres feux brillent sur toutes les crêtes, pour dire : allez de l'avant, nous sommes prêts à vous soutenir. C'était vers le milieu de la nuit. Les Kabyles descendent alors de la montagne comme une avalanche, et attaquent le bordj de Zeraïa où réside Si Hammou, le nouveau caïd du Zouar'a depuis la chute de Bou Rennan. Ils comptaient le surprendre et le massacrer. Par un hasard providentiel, il était absent. Dans la soirée, il avait reçu de l'officier chef du poste d'El-Milia l'ordre d'aller le rejoindre pour régler une affaire, le lendemain. Après son souper, Si Hammou était parti brusquement. Les agresseurs n'avaient pas eu le temps d'en être informés ; aussi étaient-ils déçus de ne pas le trouver.

Dans leur rage, ils tuaient quelques serviteurs, mettaient à sac la maison de commandement et l'incendiaient après en avoir enlevé tont ce qu'elle contenait, même des provisions de grains réunies pour venir en aide aux malheureux du pays. L'échauffourée de Zeraïa jeta le trouble dans toutes les dispositions prises d'avance. Les Kabyles, avec la versatilité qui leur est habituelle, voyant leur coup à moitié manqué, puisque la mort du caïd Hammou entrait dans leur programme, voyant surtout qu'ils ne pourraient mettre dans la balance la tête d'un chef qui nous était dévoué pour entraîner, au moyen du sang versé, les fractions encore chancelantes, les Kabyles, disons-nous, s'étaient dispersés aussitôt après l'incendie de Zeraïa, abandonnant leur chef Moulay Mahammed qui n'avait pas tardé à tomber entre nos mains. Aussitôt que les premières révélations des auteurs de ce petit drame eurent éclairé l'autorité, des mesures de rigueur étaient prises. Bou Akkaz était arrêté à Constantine. Le commandant de Bonnemain avec quelques spahis allait hardiment surprendre pendant la nuit Bou Lakheras ben Azeddin dans sa résidence des Mouïa et l'enlevait sans coup férir. Pendant qu'El hadj ben Azeddin était arrêté à Gigelli, Allaoua et Aboud, les fils de Bou Rennan, étaient saisis à leur domicile même à Constantine.

Peu de temps après, les Azeddin étaient envoyés à Corté. Aboud y mourut. Bou Lakheras et El Hadj furent autorisés plus tard à se rendre à Tunis et à y habiter avec leurs parents déjà exilés dans la Régence.

Les évènements qui s'accomplirent, à cette époque, dans les provinces d'Oran et d'Alger ainsi que dans la Tunisie, ne permirent pas d'entrer de suite dans les montagnes kabyles et de réprimer la tentative audacieuse dirigée sur Zeraïa. Il fallait pourvoir au plus pressé, empêcher l'insurrection saharienne de gagner nos tribus, raffermir notre frontière ébranlée par la révolte du tunisien Ali ben R'edahoum. A cet effet, le général Desvaux chercha à rassurer les populations kabyles compromises; il leur fit savoir que les chefs de ces désordres qui se trouvaient en nos mains seraient seuls punis sévèrement, et qu'il tiendrait compte, dans le règlement de cette affaire, des excitations dont les montagnards avaient été l'objet et surtout de la promptitude

avec laquelle ils étaient rentrés dans le devoir. Grâce à ces moyens et à l'activité de nos officiers et de nos chefs indigènes, la province de Constantine put traverser cette grave secousse sans dommages. Le Sahara surtout, bien que plus exposé que les autres parties par le voisinage de la révolte, se montra d'une solidité remarquable. Le caïd de Tougourt, Ali Bey, et le marabout de Temacin, Si Mohammed El Aïd, firent preuve d'un dévouement qu'on ne saurait trop louer.

La situation générale se maintenait ainsi d'une manière satisfaisante, lorsque, dans les derniers jours du mois de juin, on apprit que les tribus kabyles compromises au printemps par l'attaque du bordj de Zeraïa s'agitaient de nouveau. Le parti dont les chefs étaient à la kasba de Constantine mettait en jeu ses dernières ressources. Il profitait des évènements qui se passaient dans la Régence de Tunis pour faire circuler les nouvelles les plus absurdes et les plus alarmantes. Quelques-uns des serviteurs des Ben Azeddin, internés à Tunis depuis 1860, étaient revenus secrètement dans le pays et avaient répandu des lettres excitant de nouveau les populations à la révolte. Des flottes nombreuses, disaient-ils, venues de Constantinople, avaient débarqué en Tunisie une armée considérable, et le sultan Abd-ul-Aziz lui-même arrivait délivrer l'Algérie du joug des Infidèles. Nous n'avions pu triompher de la révolte dans la province d'Oran, ajoutait-on, et nos troupes ne pouvaient suffire à la tâche. Dans ce moment d'émotion universelle, il n'en fallait pas tant pour tourner la tête aux pauvres Kabyles ; et dès le commencement du mois de juillet, les rassemblements armés avaient recommencé, et l'on discutait de se porter sur le bordj d'El-Milia, où résidait l'officier français administrant la vallée de l'Oued-el-Kebir. Nos contingents restés fidèles, conduits énergiquement par les caïds Ben Habilès, Ben Amirouch et Ben Menià, combattirent les insurgés. Bouleversés par la guerre que leur faisaient nos alliés, se sentant isolés de toutes parts, et afin de préserver leurs familles et leurs biens de la ruine, ceux-ci arrivaient, le 11 août, implorer l'aman. Néanmoins, quelques tribus du côté du Ferdjioua conservaient une attitude hostile, et il était indispensable de les faire visiter par nos troupes. Le 9 septembre 1864, le général

Périgot, qui venait de succéder dans le commandement de la province de Constantine au général Desvaux nommé sous-gouverneur de l'Algérie, se mettait en route pour parcourir la Kabylie orientale avec deux brigades présentant un effectif d'environ 5,000 hommes (1). Sa colonne bivouaquait successivement à Zeraïa, Oued-Ferdja, Fedj-Baïnen, Fedj-el-Arbâ, El-Aroussa. Les Kabyles s'étant soumis partout, le général dirigea ses opérations du côté du Ferdjioua, et le 21, il campait au col de Fedoulès. Ici, l'esprit des populations était moins pacifique, et les rapports des espions signalaient, dans les bois des environs, des rassemblements nombreux disposés à combattre. Mais toutes les dispositions pour les bien recevoir étaient prises. Les Kabyles n'étaient plus d'accord ; les uns voulaient attaquer le camp, d'autres la colonne en marche. Pendant ces controverses, nous avancions toujours au cœur du pays ; et les Kabyles perdirent une belle occasion de nous inquiéter, pendant que les troupes descendaient par d'affreux sentiers, défilant homme par homme au fond de l'Oued Menar que domine la montagne de Tamesguida. Là, au fond d'une sorte d'entonnoir, ils eussent pu certainement nous faire beaucoup de mal ; mais l'ennemi resta sur les hauteurs voisines où nous l'apercevions très-bien à l'œil nu, observant la marche de la colonne, sans songer à l'attaquer dans ce passage difficile.

Ce ne fut que dans la nuit du lendemain, au camp de Berd-el-Kanoun, près de l'Oued-el-Halib, que nos grand-gardes commencèrent à recevoir des coups de fusils. Au matin, la colonne se déployait en marche à travers la plaine de Merennioucn. A ce moment elle était attaquée, en tête, en queue, par de nombreux contingents des Richia, Oulad-Amer, Beni-Medjaled et Arbaoun. Il fallait punir cette agression. Le Général massa son monde aussitôt, redressa son camp sur les bords de l'Oued-el-Kebir, et une heure après, prenait à son tour l'offensive avec quatre ba-

(1) 1re brigade, colonel Ferradou : 2 bataillons du 20e de ligne, 1 bataillon du 83e.

2e brigade, colonel Zentz : 2 bataillons du 63e, 1 bataillon du 3e zouaves, 1 escadron du 3e chasseurs d'Afrique, artillerie, génie.

taillons sans sacs. Les hauteurs voisines où s'étaient retranchés les Kabyles, étaient successivement enlevées, ainsi que le village d'Arbaoun où s'était rassemblé le gros des insurgés. C'est à Arbaoun que résidaient plusieurs des amis dévoués de Bou Akkaz, et c'étaient eux qui avaient conduit l'attaque. Les pertes qu'ils éprouvèrent en cette circonstance étaient de nature à refroidir leur sympathie pour l'ancien maître.

A la veille de voir la tranquillité se rétablir dans la région kabyle, de graves nouvelles nous arrivaient du Sud. La défection des Oulad-Sidi-Cheïkh s'était propagée, et les tribus du Hodna de Bousâda étaient déjà entraînées dans la révolte. Pressé par les circonstances, le général Périgot laissait le commandement du Babor au caïd Ben Habilès, en remplacement d'Ahmed ben Derradji, le gendre et le neveu de Bou Akkaz, dont la conduite dans ces derniers événements avait été plus que douteuse. La colonne quitta donc la Kabylie pour se diriger rapidement à Sétif et de là à Bordj-bou-Areridj. La révolte du Hodna avait fait des progrès ; mais au combat de Dermel le colonel de Lacroix écrasait les rebelles. Néanmoins il fallut observer le Sud pendant tout l'hiver.

Le départ précipité de nos troupes de Kabylie fit relever la tête encore une fois au vieux parti du cheïkh Bou Akkaz qui continuait à travailler sous mains. Il s'en suivit plusieurs attaques à main armée du côté du Babor, refus d'impôts, assassinat de cheïkhs trop fidèles à notre cause. Tous ces faits, je les ai déjà racontés en détail dans mon « Histoire de Sétif ». Les intempéries qui signalèrent le début de l'année 1865 empêchèrent, pendant quelque temps, de nouvelles manifestations hostiles ; mais elles recommencèrent avec une nouvelle ardeur, dès que l'état de la température le permit. Le général Périgot dut se remettre en campagne avec les troupes de Constantine et de Sétif, livrer plusieurs combats aux insurgés, notamment à Serdj-el-R'oul, montagne abrupte, où s'étaient retirés les plus fanatiques partisans des Bou Akkaz et des Ben Azeddin. (1)

Enfin, après une campagne de quatre mois dans ce massif

(1) Voir les détails de cette campagne dans mon *Histoire de Sétif*.

montagneux, le calme fut rétabli partout. Ce n'est plus qu'en 1871 que nous reverrons ce pays subir de nouvelles commotions; mais ces derniers évènements n'entrent pas dans le cadre de la présente notice.

Voici, en terminant, l'arbre généalogique de la famille des Ben Azeddin :

- NACER, cheikh du Zouara, vers 1800
  - MOHAMMED, cheikh vers 1806
    - AZEDDIN, cheikh, tué par les O. Hamza
      - SAAD SAOUD, cheikh, tué par les O. Hamza
        - AZEDDIN, cheikh en 1819, tué par les Arès
          - BOU LAKHERAS, caïd des Mouïa et de l'O. Zenati
        - MAHAMED, cheikh en 1837, empoisonné
          - AZEDDIN, caïd du Zouara en 1859
        - BOU RENNAN, caïd de l'Oued el Kebir en 1859
          - ALLAOUA, à Tunis
          - ABOUD, mort à Corte
  - GUIDOUM
    - BOU LAKHERAS
      - EL HADJ BOU LAKHERAS, tué chez les Mouïa
        - AHMED BEL HADJ, Ex-caïd des Beni-Ider
      - MOHAMED, empoisonné
        - BOU LAKHERAS, caïd des Mouïa en 1864
        - EL-HADJ, caïd des Beni Ider en 1864
  - FERHAT (en Tunisie)
  - HAMZA
    - LAKHEDER, cheikh en Tunisie

Il n'existe plus aucun représentant mâle de cette famille sur le territoire algérien.

L.-Charles FÉRAUD.

ÉPIGRAPHIE ALGÉRIENNE

Nous publions aujourd'hui un certain nombre d'inscriptions qui ont été assez récemment découvertes dans la province d'Oran.

La première est gravée sur un fragment de dalle funéraire qui a été trouvé dans les ruines sur lesquelles s'élève aujourd'hui le village de Saint-Leu, près d'Arzew ; les autres proviennent des ruines d'Hadjar-er-Roum *(les Pierres des Romains)*, près de Lamoricière.

Les pierres qui portent les quatre premières inscriptions sont conservées dans la bibliothèque du Grand-Séminaire d'Oran ; les onze autres pierres se trouvent à Lamoricière, dans le jardin de M. l'Administrateur de la Commune mixte.

1

MEMORI
A PAVLI
INNOCE
NTIS

Memoria Pauli innocentis.

Une cassure de la pierre, à l'angle supérieur de droite, a enlevé une partie des lettres RI de *Memoria*.

La seconde ligne se termine par le monogramme du Christ ; une palme est gravée à la fin de la quatrième ligne. Cette épitaphe est donc indubitablement chrétienne.

2

MEMORIA
AVRELIVSSAM
MACVIXANISLXDIS
SITIIINONMAIASTR

ATEDVCx FEC.AÑo

CCCXXII

Memoria. Aurelius Sammac vixit annis sexaginta. Discessit nona sMajas.Trateduc fecit Anno (provinciæ) *trecentesimo vicesimo secundo.*

Les noms des deux chrétiens que mentionne cette épitaphe appartiennent à l'onomastique indigène.

3

D. M. S.

ATILIAINCEN

NAVIXITANN

OSLXDISVIDVS

NOVEMBRESST

ACCIVVICTORMA

RITAIPOSANOCCC...

Diis Manibus Sacrum (1). *Atilia Incenna vixit annos sexaginta.*

(1) Un certain nombre de monuments funéraires incontestablement chrétiens portent les sigles D. M. S., qui, on le sait, sont le caractère le plus commun des marbres païens. Ce fait constitue un problème archéologique dont la solution a longtemps divisé les savants. Les uns ont prétendu que les sigles devaient être complétées par ces mots : *Deo Maximo*, ou *Deo Maximo Sacrum*, ou *Deo Maximo Sanctissimo*. Les autres — et nous nous rangeons volontiers à leur avis — ont continué de lire *Diis Manibus Sacrum;* et ils en donnent deux raisons : c'est d'abord qu'ils ne voient dans l'adoption d'une telle formule que le résultat de la confusion produite par la présence simultanée des deux cultes; c'est qu'ensuite ils l'attribuent à l'habitude où se trouvaient les *quadratarii* de tracer, sur les marbres qu'ils préparaient d'avance, cette invocation aux dieux mânes, et que, dès lors, ils estiment que ces sigles avaient fini par n'être plus regardées que comme une simple formule, devenue indifférente, et au sens primitif de laquelle personne ne s'avisait de remonter. Selon M. le commandeur de Rossi, dont la perspicacité en matière d'archéologie n'est contestée par personne, la présence du D. M. S. sur les pierres chrétiennes les place, pour la plupart, à une époque certainement antérieure au IVe siècle.

Dis(cessit) *quinto Idus Novembres. St...* (1) *Acciu Victor maritæ pos*(uit), *an*(n)*o* (provinciæ) *trecentesimo...*

4

..EMORIAIVLIVSGERMANEPA

..MILIECVIFILIETNEPOTESFECE

..NTDOMVMETERNALE/// VIXIT

..NI∞PLMSLXXDISCINPC

..EVK///LDECEMBRESANNOPRC

..LIIII

Memoria. Julius Germane, paterfamilie (sic), *cui fili* (sic) *et nepotes fecerunt domum eternale*(m), *vixit annis plus minus septuaginta. Discessit in pace die quinto Kalendas Decembres, anno provinciæ...... quarto.*

Cette dalle est couverte de croix et de chrismes variés qui en complètent la décoration. Malheureusement elle est brisée à gauche, sur toute sa longueur.

5

PROSALETINCOLREGMASVNÆGENT

MAVRETROMANORCASTRVMEDIFAMAS

CIVINIPRÆFDESAFARIDERPROCCAST

RASEVERIANQUEMMASVNAALIAMAPPOSVIT

ETMAXIMAPRODIGALIPERFPRCCCCLXVIIII

« Cette inscription, lisons-nous dans le *Journal officiel* du 8 mars 1878 (p. 2783), remonte au règne de Trasamond, roi des Vandales, et résout un problème géographique en fixant la position du *Castra Severiana*, qui fut dans l'Afrique chrétienne le siége d'un évêché (2). La forme des lettres est un indice du

(1) Les lettres ST, indiquant le *prænomen* du mari, sont une abréviation et peuvent être complétées de diverses manières.

(2) Faustus, le seul évêque connu de *Castra Severiana*, figure le soixante-treizième sur la liste des évêques de la Mauritanie Césa-

temps ; les solécismes dénotent un rédacteur très-imparfaitement initié à la connaissance du latin. La pierre est taillée en forme de linteau ; c'était, selon toute probabilité, le fronton de la porte principale du camp. »

Voici la lecture que M. Cherbonneau a présentée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en corrigeant les fautes de latinité, en complétant les mots et en restituant les lettres omises et les sous-entendus :

Pro salute et incolumitate regis Masunæ gentis, Maurorum et Romanorum castrum ædificatum a Massivini præfecto. Desafar Ider procurator Castra Severiana quem (ad quæ) *Masunam aliam apposuit et maxima prodigalitate perfecit, anno provinciæ quadringentesimo sexagesimo nono.*

« Cette inscription, continue le *Journal officiel*, nous apprend d'abord qu'on a commis une erreur en plaçant sur les ruines de Hadjar-er-Roum la station de *Rubræ* ou *ad Rubras* ; ensuite elle indique la position précise de *Castra Severiana ;* elle révèle l'existence d'un camp où les Maures et les Romains tenaient garnison, ainsi que la construction d'une *nouvelle Masuna* à côté de *Castra Severiana* ; enfin, elle désigne par son nom le préfet qui avait bâti le camp, et le procurateur auquel est dû l'achèvement de ces constructions faites à grands frais.

» Il y a donc lieu de supposer que, dans les premières années du VI[e] siècle, les attaques incessantes et souvent heureuses des Maures contre la domination vandale avaient tellement compromis la sécurité d'un prince indigène, fidèle à l'alliance des conquérants, qu'une mesure politique provoqua un déplacement et le ramena sous la protection du camp que l'empereur Alexandre Sévère avait établi, entre les années 223 et 236, sur le plateau qui domine le riche bassin des Oulad-Mimoun, à 32 kilomètres E. de Tlemcen.

» Mais quel point occupait la première *Masuna* sur le vaste

rienne exilés, en 484, avec tous les autres évêques de l'Afrique, par le roi Hunéric, à l'issue de leur réunion générale à Carthage. (*N. de la R.*)

territoire de la Mauritanie Césarienne ? Où résidait ce roi de la tribu masunienne que l'inscription ne mentionne pas ? M. Cherbonneau croit avoir trouvé l'emplacement cherché dans le Dahra, à moitié chemin de Ténès (*Cartennæ*) à Mostaganem (*Murustaga*). Il y a là, en effet, une ville, du nom de Mazouna, qui semble remonter aux temps les plus reculés. La tradition attribue sa fondation au Berbère Mata, dont le nom rappelle, d'une part, les noms *Matis*, *Matus* et *Mattius* (L. Renier, *Inscript. Rom. de l'Algérie*), et, d'autre part, les noms *Mat* et *Matti* (J. Halévy, *Études berbères.*) Assise au fond d'un vallon fleuri, cette petite ville est encadrée d'immenses horizons d'une grande richesse de couleurs. Bien qu'il n'y reste plus aujourd'hui que 1500 à 1600 âmes, on ne peut nier, en observant la nature des vestiges entassés parmi les jardins et les habitations, qu'elle ait eu une certaine importance dans l'antiquité. La ressemblance du latin *Masuna* avec le berbère *Mazouna* favorise singulièrement l'identification.

» L'achèvement du camp destiné à abriter les réfugiés maures eut lieu en l'année 469 de la Province, qui correspond à l'an 509 de notre ère. Ce serait, par conséquent, l'époque où le différend survenu entre Théodoric, roi d'Italie, et Trasamond se termina par l'envoi solennel d'une lettre de pardon à ce dernier.

» Le nom du préfet *Mascivinus* entre bien dans l'onomastique indigène, à côté des vocables *Massiu*, *Masiva*, *Musivo*, *Masivon*, *Massivon*, qu'on lit sur les pierres de Numidie ; il se rapproche aussi du nom de *Massiva*, neveu de *Massinissa*.

» Les noms *Defasar Ider* du procurateur appartiennent non moins manifestement à la langue des autochtones. Le dernier se retrouve en entier dans les formes *Ider* et *Addar* encore usitées en Kabylie de nos jours. »

6

D. M. S.

POSVIVALERIORESTVTO

DISP.PATRIAMANTISSIMO'

VIXITANNISLIIIDISIIIIIDVSSEP

PCCXCVI

Diis Manibus Sacrum. Posui Valerio Restuto, disp(ensatori), *patri amantissimo. Vixit annis quinquaginta tribus. Discessit quarto idus septembres* (anno) *provinciæ ducentesimo nonagesimo sexto.*

Cette épitaphe, ainsi que l'épitaphe reproduite sous le nº 14, nous fournit un nouvel exemple de la persistance de la formule païenne sur les tombes chrétiennes.

7

PIT PE
QVAEVIXIT
ANNISXXVDI
PRI.IDVSDEC
P.CCCVIII

...quæ vixit annis quinque et viginti. Di(scessit) *pri*(die) *idus dec*(embres, anno) *p*(rovinciæ) *trecentesimo octavo.*

La pierre qui porte cette inscription est brisée par le haut. Les caractères ont une forme très-irrégulière.

8

MEMORIA
TITIFELICISVI
XITANNISIIIIDIS
XIKALFBAPCCCXI

Memoria Titi Felicis. Vixit annis quatuor. Dis(cessit) *undecimo Kal*(endas) *F*(e)*b*(ruarias, *a*(nno) *p*(rovinciæ) *trecentesimo undecimo.*

9

MEMORIA
FLORENTIEMAXI
MAEVIXITANNISX
DISVIKALMARAPCCCXXIII

Memoria Florentiæ Maximæ. Vixit annis decem. Dis(cessit) *sexto Kal*(endas) *Mar*(tias, *a*(nno) *p*(rovinciæ) *trecentesimo vicesimo tertio.*

10

MEMORIA
IANVARIVS.
VIXITANN
ISLXXX
DISCES
ITVIIKALEN
IANPCCCLXXX

Memoria. Januarius vixit annis octoginta... Disces(s)*it septimo Kalen*(das) *Jan*(uarias, anno) *p*(rovinciæ) *trecentesimo octogesimo.*

11

DMSFLAVIAROG
ATVIXITANNOSLIDIS
XVKALENIANV
ARIASANNOPRO
CCCXCI

Diis Manibus Sacrum. Flavia Rogat(a) *vixit annos unum et quinquaginta. Dis*(cessit) *decimo quinto Kalen*(das) *Januarias, anno pro*(vinciæ) *trecentesimo nonagesimo primo.*

12

MEMORIAIVL
SAPIDAVICXIT
ANNISXCDIS.XV
KAL.NOVAPCCCXCI

Memoria Jul(ius) *Sapida vicxit* (sic) *annis nonaginta. Dis*(cessit) *decimo quinto Kal*(endas) *Nov*(embres, *a*(nno) *p*(rovinciæ) *trecentesimo nonagesimo primo.*

A la troisième ligne, les lettres AN, et, à la quatrième, les lettres AP forment des monogrammes.

13

M M R A
CECILIVSIVLI

ANVS VIXI
TANNISLXXI
DISCESSITIII
IDVSAPRILES
PRCCCCXIIII

M(e)*m*(o)*r*(i)*a*. *Cæcilius Julianus vixit annis uno et septuaginta. Discessit tertio Idus Apriles* (anno) *pr*(ovinciæ) *quadringentesimo decimo quarto.*

De chaque côté de l'inscription on remarque une palme qui a vingt-quatre feuilles.

14

D. M. S.
OMIDIASEPTIMI
NAVICXITANN
ISXXVDISCESSIT
IIIKALOCTOBRES
MATERETMATVS
DVLCISSIMAIFECE
RVNT

Diis Manibus Sacrum. Omidia Septimina vicxit (sic) *annis quinque et viginti. Discessit tertio Kal*(endas) *Octobres. Mater et Matus dulcissimæ* (filiæ) *fecerunt.*

A la quatrième ligne, les deux X forment monogramme.

15

Sur un fragment de dalle funéraire :

GRANIV...
ISTEIVS...
ARTIALIS...
DVL. V. A. I...

NOTES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER
EN 1864

(Suite et fin. — Voir les nos 117, 118, 119-120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129 et 130)

Nous gravissons un mamelon rocailleux au sommet duquel sont deux petites redoutes en pierres sèches qui nous ont paru avoir servi de postes-avancés à l'un des nombreux camps qui, depuis 1844, ont été établis sur ce point ; puis nous descendons dans une vallée marécageuse, couverte de magnifiques fourrages ; nous la traversons, et nous allons dresser nos tentes à Ras-el-Aïn, sur les bords d'un ouad bordé de saules et de roseaux, au pied d'une chaîne de petites collines de nuance jaune-sale.

Ce bivouac n'est que temporaire ; ses marais lui ont fait une mauvaise réputation. Aussi, le général a-t-il décidé qu'on lèverait le camp à quatre heures du soir pour aller coucher à trois lieues plus loin.

Tagguin est un point auquel ses eaux et ses fourrages ont, dans tous les temps, donné beaucoup d'importance, et les tribus qui l'avoisinent se le sont bien souvent disputé par les armes :

c'est ainsi que les Harar, les Oulad-Khelif, les Oulad-Chaïb, les Oulad-Mokhtar et les Nouaïl rougirent si fréquemment de leur sang ces précieuses eaux, la vie de leurs troupeaux. Les Oulad-Khelif, pour appuyer plus solidement leurs prétentions sur le campement de Tagguin, y firent bâtir un petit fort actuellement ruiné. Du reste, d'après les érudits, Aïn-Tagguin signifierait « *Fontaine des Puissants* (1). » et cette dénomination expliquerait que ce lieu, théâtre de fréquents combats, ne saurait appartenir qu'aux forts, à ceux enfin qui l'ont conquis.

Tagguin est aujourd'hui l'un des campements des Oulad-Chaïb, de cette tribu qui fit défection au commencement de l'insurrection.

Nos colonnes passaient pour la première fois sur ce point en 1842 : ce fut le 30 septembre, quand le général de La Moricière poursuivait cette grande émigration de 30,000 individus qui fuyaient le Tell de la province d'Oran pour se jeter dans le Sahrà. Le point de Tagguin est surtout célèbre dans nos annales algériennes par la prise de la zmala de l'Emir Abd-el-Kader, le 16 mai 1843, brillante affaire tentée sur les indications du colonel Yusuf, et à laquelle il prit une si grande et si glorieuse part.

La zmala toute entière était établie à Ras-el-Aïn de Tagguin : elle se composait de 300 douars présentant une population de 20,000 âmes, dont 5,000 guerriers. Bien que le duc d'Aumale n'eût avec lui que 500 cavaliers, il n'hésita pas à les jeter sur l'ennemi. Le lieutenant-colonel Morris chargea, à droite, avec les chasseurs ; le colonel Yusuf, à gauche, avec les spahis ; le duc d'Aumale se portait en même temps sur le centre avec une petite réserve. La surprise fut complète : nos cavaliers fondirent comme une trombe de feu au milieu de cette population terrifiée, hurlante; ce n'était bientôt plus, dans cette ville mobile, qu'une confusion, un pêle-mêle de femmes qui supplient ou qui injurient, d'enfants qui pleurent en appelant leurs mères, de guerriers qui courent à leurs armes ; mais la trombe passait rapide, effrénée,

(1) A moins pourtant que *Tagguin* ne vienne de *taguen*, qui signifie *limon au fond d'un ruisseau*. Cette leçon serait d'accord avec la condition du lieu, lequel est fort marécageux.

terrible, renversant, brisant, écrasant, broyant tout ce qui lui faisait obstacle ; les sabres sillonnent l'air d'éclairs sanglants, la poudre jette son cri aigre et vibrant, les armes se choquent, les étriers tintent sous les coups des chabirs, et, sous ce bruit de ferraille, hommes et chevaux, la narine ouverte, les naseaux fumants, l'œil enflammé et veiné de sang, roulent toujours, pulvérisant, dans leur course fougueuse, vertigineuse, tout ce qu'ils rencontrent sur leur chemin. Trois cents guerriers arabes sont tués ; trois mille prisonniers (1), quatre drapeaux, un canon, et un immense butin sont les trophées de la victoire.

La mère et la femme d'Abd-el-Kader se sauvèrent sur un mulet, escortées par quelques cavaliers. La première, dit-on. aurait, pendant quelques instants, tenu suppliante l'étrier du colonel Yusuf qui, après l'avoir rassurée, sans la connaître, l'aurait perdue dans la foule.

Au mois de mai 1844, le général Marey, dans son expédition sur Laghouath, avait reconnu l'excellence de la position de Tagguin ; il y créait un dépôt fortifié pour y laisser les approvisionnements du retour, ainsi que ses éclopés, diminuer ainsi d'autant les embarras et les dépenses de son convoi, et, enfin, assurer ses communications. Il existait alors à Tagguin, sur une hauteur dominant les marais, un reste de ksar bâti là vers 1834, et qui avait été abandonné depuis à cause de son insalubrité. En deux jours, le général le mit à l'abri d'une attaque : on y établit quatre bastions, un réduit en pierres sèches, et un réduit de réduit en caisses de biscuit et sacs d'orge ; une caponnière menait à un puits creusé dans le bas. Cent cinquante hommes, sous les ordres d'un capitaine, fournirent la garnison de ce dépôt.

Les Rahman, les Oulad-Chaïb et les Bou-Aïch vinrent former autour de Tagguin leurs nombreux douars.

A diverses époques, les colonnes séjournèrent ou passèrent sur ce point, et y laissèrent quelques travaux.

(1) Le malheureux lieutenant Ahmed-ben-Rouïlah, qui, 21 ans plus tard, le 16 avril 1864, devait tomber assassiné à Tagguin, était parmi les prisonniers qui furent faits dans la mémorable journée du 16 mai 1843. Il était alors âgé de 13 ans.

C'est ainsi que la colonne du général Liébert, qui campa, dans le courant de mai dernier, sur les eaux de Tagguin, restaura et agrandit l'ouvrage qu'avait créé le général Marey en 1844 pour y établir son dépôt. Quand, pendant que la colonne Yusuf faisait sa pointe sur Tadjrouna, le général Liébert se porta sur El-Beïdha, il fit son biscuit-ville de ce retranchement en pierres sèches. Aujourd'hui, c'est une véritable œuvre d'art qui pourrait défier les attaques de tous les Sahriens réunis.

Cette position n'est pas positivement un lieu de plaisance; outre son insalubrité, il est difficile de trouver des mamelons plus pelés, plus rocailleux que ceux qui enceignent la vallée marécageuse de Tagguin; leur nuance isabelle n'ajoute rien à la gaîté du point de vue. On remarque, sur un piton situé à l'ouest de l'ouvrage Marey, des traces d'un retranchement en pierres sèches qui a dû être l'un de ses postes-avancés. Un marais, bourbeux et vaseux comme l'Achéron, produit par les eaux de la fontaine de Tagguin, s'étend traîtreusement sous les joncs et les roseaux, et répand autour de lui, quand il est piétiné, des miasmes pestilentiels à odeur sulfureuse. Quelques parties du marais sont desséchées; les efflorescences salines qui les recouvrent indiquent que les eaux qui y séjournent pendant l'hiver sont saumâtres.

Depuis l'affaire du 16 avril, les vautours et les corbeaux ont élu domicile aux environs de Tagguin; ils s'y comptent par centaines. Il nous semble pourtant qu'après deux mois de travail, la besogne de ces fossoyeurs-nettoyeurs doit fortement s'avancer.

Dans cette vallée, le soleil nous frappe plus impitoyablement que jamais; c'est une chaleur lourde, accablante comme une chasuble de plomb. Nous pouvons apprécier actuellement ce que devaient éprouver les gens condamnés au supplice de l'auto-da-fé. Il est quatre heures, et nous nous mettons en route sans le moindre regret pour aller chercher un gîte à trois lieues plus loin. Nous campons sur un petit ravin qui va jeter ses eaux — quand il en a — dans l'ouad Tagguin, à hauteur de R'ouïba.

Une dépêche télégraphique nous apprenait qu'à la date du 20 juin, le général Deligny rentrait à Géryville, après avoir détruit El-Abodh-Sidi-Ech-Chikh. Le marabouth Sid Mohammed-

ben-Hamza était en fuite, et les Harar avaient fait leur soumission.

Comme le disait la dépêche télégraphique, le marabouth était bien en fuite; mais il était suivi par les cavaliers des Mekhadma, des Châanba, des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, des Oulad-Châïb, et de plusieurs douars des Harar. C'était bien une fuite à notre point de vue; mais, pour les Arabes, ce n'était qu'une retraite. On le verra plus tard. Du reste, nous le répétons, la fuite d'un goum n'a pas, pour les indigènes, l'importance que nous attachons à cette manière de se retirer; c'est, au contraire, un des principes de la tactique de ce peuple, qu'il faut se hâter de fuir, quand on ne se sent pas le plus fort. Il est vrai que, le lendemain, on peut très-bien retrouver devant soi ce même ennemi qu'on avait mis en fuite la veille, et qu'on croyait bien loin.

Le 22 juin, la colonne, qui pensait se diriger sur Chellala, était jetée soudainement à gauche de la route, et prenait une direction légèrement ouest; le général lui donnait apparemment une autre destination; mais, dans tous les cas, le secret était bien gardé. Les commentaires nous portaient sur Tiaret en passant par Goudjila; nous étions sur le chemin qui conduit à ces localités. Mais, après deux heures de marche, à hauteur du ravin de Bou-Chaouat, la colonne se redressait et filait droit au nord. Nous ne fûmes fixés sur notre objectif qu'à l'entrée de la Teniet-el-Hamra, qui coupe le Djebel-Ben-Hammad, et ouvre un passage sur le ksar de ce nom.

La Teniet-el-Hamra est un étranglement extrêmement étroit qu'encombrent d'énormes blocs de rochers arrachés aux sommets voisins. Un chemin de chèvre, dans lequel on ne peut passer qu'un à un, s'allonge en limaçon sur le flanc droit du col, puis il atteint, à hauteur d'un carrefour de ravins, une rampe assez raide qui débouche, à mi-côte des hauteurs rocheuses de Ben-Hammad, sur une vaste plaine couverte de halfa qui se confond, au nord et à l'ouest, avec le plateau du Sersou. Quand le ciel est sans brume, on découvre très-bien de ce point le poste-avancé de Teniet-el-Hâd. A partir du sommet de la rampe dont nous venons de parler, le chemin court au pied des pentes du Djebel-Ben-Hammad jusqu'à hauteur de l'échancrure au fond de laquelle

s'embusque le ksar Ben-Hammad. C'est en ce point que la colonne pose son camp sur un terrain rocailleux à l'excès, où l'on ne parvient à dresser les tentes qu'après de longs tâtonnements.

Le pays de Ben-Hammad (1) mérite son nom à tous égards; car c'est bien la région la plus durement rocailleuse qu'il soit possible d'imaginer, et nous ne voyons guère que la rude chebka du Mzab qui puisse lui être comparée. Le massif du Djebel-Ben-Hammad ne se compose, pour ainsi dire, que d'un immense rocher formé de blocs gigantesques superposés et dont les flancs sont coupés à pic; c'est là, incontestablement, que les Titans ont essayé d'escalader le ciel. Ces hideux escarpements ont encore cette teinte ocreuse dont nous sommes si fatigués, et nous inférons de cette monochromie que c'est le même badigeonneur qui a eu toute l'entreprise du Sahra. Ces chaînons, nus comme un ver, viennent se nouer à l'est et à l'ouest à une sorte d'anneau qui forme entre leurs points d'attache une vaste dépression circulaire à berges déchirées, rongées. On arrive sur cet immense puisard dont la margelle, le couronnement, paraît être le point culminant du massif, par deux plateaux rocheux posés en tremplin sur les bords de l'excavation où ils viennent s'accrocher. Ces plateaux, d'une largeur assez considérable, jouent, par l'effet de leur presque inaccessibilité, le même rôle que les *gâda* du Djebel-'l-Amour, c'est-à-dire que, dans un pressant danger, ils peuvent servir de refuge aux gens de Ben-Hammad et à leurs troupeaux. Les flancs de ces plateaux renferment aussi de profondes anfractuosités qui semblent impraticables, et qui le sont, en effet, pour ceux que les gens de Ben-Hammad n'ont pas mis dans leur secret. Ces cavernes sont des cachettes au fond desquelles, comme nous le dirons plus loin, alla bien souvent s'enfouir le bien d'autrui.

Au fond de l'excavation dont nous venons de parler, jaillit, du fond de la paroi adossée à l'est, une source qui se répand en

(1) Les Sahriens appellent *hammad* des plateaux rocailleux d'une dureté excessive; c'est comme un sol de fer sur lequel on aurait semé des scories. *Ben-Hammad* signifierait, dans le langage imagé des gens du Sud, *fils des plateaux rocailleux*.

dehors du massif par l'échancrure qui donne accès dans la crique formée par la solution de continuité des chaînons est et ouest. Quelques jardins à arbres fruitiers ont été plantés sur le parcours des eaux de la source. Le village de Ben-Hammad, qu'on ne découvre que lorsqu'on est dessus, est accroché à gauche — comme une cage d'oiseau — sur une alluvion rocailleuse provenant d'un éboulement de l'escarpement nord; des jardins maigres et chétifs sont placardés — comme un tableau appliqué contre un mur — au-dessus du ksar et au sommet de l'éboulement. Les Hel-Ben-Hammad sont donc littéralement dans un puits dont on aurait ouvert une paroi au moyen d'une tranchée allant affleurer son fond.

Il est bien évident qu'une population ne va pas se loger ainsi sans raison; les gens de Ben-Hammad se sont, en effet, choisi cet établissement en vue de l'honnête profession qu'ils avaient l'intention d'exercer.

Depuis les temps les plus reculés, les gens qui, plus tard, vinrent habiter Ben-Hammad, passent pour aimer à l'excès le bien d'autrui. Autrefois, ils vivaient sous la tente, et, pour arriver à s'approprier des troupeaux sans bourse délier, ils employaient la razia qui, en résumé, est presque de la guerre, moins la *sainteté* du but. Mais, dans ces sortes d'opérations qui présentent des périls aussi bien pour l'assaillant que pour l'assailli, les futurs Beni-Ben-Hammad laissaient souvent quelques-uns des leurs, circonstance qui enlevait une grande partie de son intérêt à cette guerre au butin. Il s'agissait, non pas de renoncer au métier, mais de trouver un moyen de le rendre tout aussi fructueux sans courir le moindre danger. Ce fut un ancien qui mit la main sur la solution. Il exposa modestement, — bien qu'il n'en fût plus à faire ses preuves, — que la question se bornait à chercher un lieu sûr, hors d'atteinte, difficile à découvrir, facile à défendre, lieu, enfin, propre aux embuscades et au dépôt des biens que le Dieu unique, — qui est grand et généreux, — pourrait faire tomber entre leurs mains. L'ancien ne le disait pas; il gazait; mais on voyait bien que ce qu'il voulait, c'était un coupe-gorge; la pudeur n'était donc pas entièrement bannie de son cœur. « Eh bien! ajouta le chikh, ce lieu, je l'ai

trouvé : c'est Ben-Hammad. Nous avons là *gâda* de refuge pour les mauvais jours, cavernes profondes pour y mettre nos biens, — et ceux des autres, s'il plaît à Dieu ! — eaux superbes pour nous abreuver, nous et nos troupeaux, bordj naturel pouvant défier les armées de tous les sultans du monde. — Ceci se passait bien avant notre occupation. — Que vous faut-il de plus ? De là, nous fondons sur les voyageurs sans défense, sur les gens qui reviennent des marchés, sur les caravanes ; nous les dépouillons de leur superflu, à moins qu'ils ne consentent — et je le leur conseillerais volontiers, — à nous payer un droit de passage, et nous rentrons au plus vite dans notre repaire sans attendre les explications qu'ils seraient tentés, peut-être, de nous demander. »

La proposition était trop belle pour ne pas être acceptée ; aussi le fut-elle à l'unanimité.

Quelques mois après, le village était bâti, et les Ben-Hammadiens exerçaient déjà avec succès leur honorable industrie. Redoutés jusqu'à plusieurs journées de marche de leur base d'opérations, les tribus avaient consenti à leur payer un certain impôt, et personne ne pouvait traverser la Teniet-el-Hamra, sur laquelle ils avaient établi un droit de péage, sans se soumettre au tribut fixé. L'ancien agha des Oulad-Châïb lui-même, El-Djedid-ben-Youcef, qui trouvait que cet impôt avait du bon — surtout pour ceux qui le percevaient, — ne dédaigna pas de se l'attribuer et de s'en faire de jolis revenus.

Il est clair que notre immixtion dans les affaires du Sud a dû porter un coup désastreux à l'industrie des gens de Ben-Hammad ; mais ils n'ont jamais pu se défaire entièrement de leurs anciennes habitudes, et l'on est toujours sûr de leur voir prendre des actions dans les affaires d'eau trouble. C'était précisément un grief de cette nature qui nous amenait devant leur ksar.

Il existe, à dix kilomètres au nord de Ben-Hammad, un petit village bâti par des ouvriers européens auprès de l'emplacement de l'ancienne Chellala, et qui a pris le nom de son ancêtre. Ce village, où le kaïd Djelloul-ben-Msâoud, qui a été tué par Nâïmi-ould-El-Djedid, avait sa résidence, fut peuplé avec des Znina, Sahriens étrangers à la tribu des Oulad-Sidi-Aïça, qui ont leurs terres de parcours autour de Chellala. Or, après l'affaire du 16 avril et la défection des Oulad-Châïb, le pays n'étant plus gardé, Chellala, notre création, fut saccagée par ses voisins, par les Beni-Ben-Hammad particulièrement qui, revenant à leurs anciens errements, s'empressèrent de faire main-basse sur les troupeaux de bœufs et de moutons appartenant aux Chellaliens. Ce vol, jusqu'à présent, était resté impuni, de même que le crime qui leur était reproché d'avoir fait de la poudre pour les rebelles. Mais le jour de la rétribution était arrivé, et le châtiment qu'avait encouru cette population tarée ne pouvait plus être différé.

Ne se sentant pas la conscience très-nette, les gens de Ben-Hammad, à l'exception de trois ou quatre tentes qui étaient restées sur les eaux, s'étaient retirés sur leur *gâda* à notre approche, prêts à y défendre, sans doute, leurs femmes et leurs troupeaux. Au lieu de députer quelques-uns de ses membres vers le commandant de la colonne pour lui faire entendre des paroles de paix et de soumission, cette population prenait, au contraire, une attitude hostile et une position de défense.

En présence d'un pareil aveuglement, il n'y avait plus à hésiter ; il fallait frapper.

Le général décida donc que deux bataillons et deux escadrons iraient chercher la soumission des gens de Ben-Hammad.

Vers minuit, deux détachements, de la force d'un bataillon chacun, escaladèrent en silence, guidés par des gens du pays, les pentes est et ouest de la *gâda* où s'étaient retirés les gens de Ben-Hammad. Le départ des deux colonnes fut combiné de façon à les faire arriver, en même temps et à la pointe du jour, sur le lieu où l'on supposait pouvoir trouver et surprendre les rebelles. La colonne de gauche, formée par les Tirailleurs du 1er régiment, avait un très-long détour à faire ; les chemins étaient atroces et presque impraticables ; la lune était voilée par une brume assez épaisse qui permettait à peine de se diriger à travers les rugosités, les rides, les déchirures de la route.

Vers trois heures et demie, un coup de feu réveillait notre camp : les gens de Ben-Hammad veillaient, et ils venaient d'apercevoir la tête de la colonne de gauche. Le feu s'engage ; la fusillade est répétée par les échos de la montagne. La colonne de

droite vient d'apparaître à son tour; les spahis tiennent le village en respect, et ferment toute retraite aux gens qui ont pu s'y enfermer. Les Beni-Ben-Hammad se sentent cernés; la confusion est bientôt à son comble : les hommes crient, les femmes pleurent et supplient, la voix aiguë des enfants se mêle au sifflement des balles, les bœufs mugissent, les moutons bêlent, concert infernal et terrible où l'on sent que la mort doit faire sa partie. Des ombres fuient sur les sommets; des fuyards s'accrochent aux flancs des escarpements et disparaissent dans les anfractuosités. Les clairons ont sonné : « Cessez le feu ! » Toutes les crêtes sont couronnées; mais grâce à la demi-obscurité qui voile la *gâda*, et à leur parfaite connaissance du pays, la plupart des hommes ont pu s'échapper ou se cacher dans les rochers, abandonnant ainsi leurs femmes et leurs troupeaux. Nos soldats poussent devant eux bêtes et gens jusqu'à l'entrée d'un col s'ouvrant sur une rampe qui a son pied au fond de la grande déchirure où est situé le ksar. Femmes et enfants, bœufs, veaux, chèvres, moutons, juments et ânes s'écoulent par ce passage et sont conduits au camp. Pendant ce temps, le village était livré aux flammes, et l'épaisse fumée qui s'élevait lentement de ce fouillis d'ordures et d'impuretés apprenait aux fuyards de Ben-Hammad que nous pouvions les atteindre.

Une trentaine de femmes, portant ou traînant presque toutes un enfant, sont amenées au camp. Nous cherchons les traces de la douleur sur ces visages flétris; car, enfin, elles ont pu perdre — elles n'en savent rien encore — soit un père, soit un mari, soit un fils; mais nous n'y trouvons que l'indifférence la plus absolue. Que se passe-t-il donc — nous ne dirons pas dans ces âmes — dans ces corps pour lesquels les maux les plus poignants, les plus cruels ne sont pas des douleurs? A quel état d'abrutissement en est donc arrivé la femme arabe pour rester insensible à ce point devant la perte d'êtres qui, pourtant, devraient lui être chers? Est-ce de la résignation? Y a-t-il bien perte pour elle? Dans tous les cas, ce n'est pas du stoïcisme; car ce principe de la secte de Zénon est la fermeté, la constance dans les revers et les douleurs, et nous n'avons trouvé sous la crasse de ces visages qu'insensibilité et indifférence. En résumé, la femme

arabe est-elle si à plaindre d'une situation qui, si elle ne permet pas les grandes joies, se compense au moins par l'avantage de ne pas admettre les grandes afflictions?

Un vieillard aveugle, conduit par une jeune fille, suit les prisonnières.

Il est difficile de se faire une idée de la malpropreté de ces malheureuses femmes : les linges qui leur servent de vêtements n'ont jamais, bien certainement, été soumis à l'action détersive du savon. Dans tous les cas, les hommes ne sauraient leur en faire un reproche; car ils sont absolument dans le même état de saleté repoussante que — nous ne dirons pas leurs moitiés — leurs tiers ou leurs quarts, bien que les ksariens ne se permettent que très-rarement le luxe de plusieurs femmes.

Les petits enfants font mal à voir : nus pour la plupart, ou couverts d'une loque, ils suivent machinalement les femmes, ou, suspendus à un sein flétri et tari, ils y cherchent une existence dont ils paraissent avoir grand besoin; d'autres encore sont amarrés sur le dos de leur mère, et y dorment la tête penchée et les yeux bouffis.

Des chiens maigres et à poil hérissé suivent, la tête basse, ce cortége de misère.

Le champ de la lutte présente un spectacle navrant : à droite, des débris de tentes et de leur misérable mobilier, des paillassons éraillés, des *keskès* usés, des marmites en terre brisées, des linges souillés, des loques ensanglantées, des lambeaux de tapis, des couffins troués, des fragments de bracelets en corne, des colliers en verroterie égrenés, des nattes — postiches en laine noire — piétinées, et mille autres objets à l'usage des ksariennes sont épars sur le sol dans une confusion qui marque la violence et la lutte. Les sokhkhrara fouillent, remuent ces débris immondes; ils les ramassent, les estiment, les empochent dans leur capuchon ou les rejettent, selon la valeur de leur estimation. Des chiens horripilés rôdent, en flairant, autour des lieux où se dressaient les tentes de leurs maîtres. A côté, un cadavre dépouillé de ses loques; un pieux musulman a essayé de recouvrir d'un fragment de paillasson ce corps jaunâtre, chétif, recroquevillé, racorni par la mort. La balle qui l'a tué a pénétré dans l'œil sans

y laisser trace de sang ; elle a fait son trou — un trou énorme, — comme si elle avait frappé dans un plâtre ; c'est une cassure. Plus loin, un autre cadavre, celui d'un jeune homme, dépouillé aussi, mais recouvert d'un lambeau de vieux sac ; frappé juste au cœur : le trou de la balle et une goutte de sang déjà noirci. Au pied de l'escarpement, trois femmes assises, un cadavre étendu sur leurs genoux — la scène du saint Sépulcre, moins la douleur ; — ces femmes sont, sans doute, la mère, la sœur, la femme du tué. Le cadavre est couvert ; ses jambes sont rayées de lignes sanglantes qui annoncent autant de blessures, cinq ou six. Ces femmes attendent, le visage calme, indifférent, comme si elles tenaient tout autre chose qu'un cadavre sur leurs genoux, elles attendent, en regardant les passants, le mulet qui doit transporter le corps à sa dernière demeure. A gauche, la tête dans le ruisseau, un autre cadavre ; un chien lèche ses blessures.

Français, cavaliers du goum, passent au milieu de ces morts, de ces débris ; ils vont à l'eau, ou mènent leurs chevaux à l'abreuvoir en sifflant, en chantonnant — les Français — quelque chanson grivoise, — les Arabes — toute la collection des charmes de Meriem ou d'Aïcha. A gauche, le village en flammes ; pardessus tout cela, un soleil de feu qui calcine les morts et les vivants, une odeur de poudre, de sang, de cadavre, de débris fouillés, d'immondices qui brûlent ! C'est affreux !

Après cette exécution, le général faisait connaître à ses troupes les raisons qui l'avaient motivée :

« Le ksar de Ben-Hammad ayant été de tout temps un repaire de malfaiteurs, et sa population ayant, dernièrement encore, causé la ruine de nombreux colons et indigènes par le sac du village de Chellala et le vol de ses troupeaux, les gens de Ben-Hammad viennent d'être châtiés avec toute la rigueur que comportent les circonstances actuelles. »

A deux heures de l'après-mdi, le camp était levé, et nous allions établir notre bivouac à Chellala ; à quatre heures, nous dressions nos tentes en avant des jardins de cette délicieuse oasis. Nous avions quitté l'enfer pour le paradis.

Le nouveau village de Chellala a été bâti au-dessous de l'ancien ksar de ce nom ; on voit encore les ruines de la vieille Chellala, sur la rive gauche d'un ravin qui descend du Djebel Ahmar-Khaddou.

Il n'est point, dans tout notre Sahra, dans notre Tell peut-être, une oasis aussi fraîche, aussi ravissante, aussi délicieusement verte que celle de Chellala. Ce charmant Éden plaît d'autant plus qu'on s'attend moins à le trouver ; en effet, tout, autour de cette splendide végétation, est rocailleux, jaune-sale, sablonneux, dénudé, pelé et particulièrement triste. Chellala, c'est une émeraude enchâssée dans un caillou.

Pénétrez, si vous le pouvez, dans ses jardins presque impénétrables, — une forêt vierge d'arbres fruitiers : — des figuiers touffus et branchus à abriter toute une compagnie sous leur ombre ; des abricotiers gigantesques pliant sous le poids de leurs fruits d'or ; des grenadiers empourprés de leurs merveilleuses fleurs ; des vignes qui enlacent les arbres de leurs pampres verts ; puis, dans les branches, des myriades d'oiseaux — des oiseaux dans le Sahra ! — qui chantent, qui gazouillent, des tourterelles mâles qui roucoulent des élégies à fendre l'âme des plus cruelles ; à nos pieds, des ruisseaux d'argent courant en ricanant sous l'herbe et les fleurs. Çà et là, sur ce plafond de verdure, une échappée de ciel d'azur ; jamais de soleil ; — cet astre n'est pas admis sous ces frais parasols. — Ah ! restons ici, et, surtout, gardons-nous bien de mettre le nez à la lisière du bois !

Chellala doit toutes ses splendeurs à une admirable source qui sort du pied de la montagne grosse comme une rivière ; une galerie creusée dans le roc va chercher les eaux jusque dans les entrailles d'un contre-fort du Djebel Ahmar-Khaddou, et les amène à la tête des jardins.

Chellala a été relevée tout récemment : la beauté de l'oasis, sa situation avaient fait songer à y établir un marché, un port plutôt, pour le commerce des laines ; on pensait, en allant au-devant des Arabes-pasteurs, faciliter les transactions entre eux et les Européens. Cela pouvait être ; mais il y avait, selon nous, une grave erreur à porter nos marchés plus au sud ; c'était nous faire presque les tributaires des Sahriens, tandis que nous devons tendre, au contraire, à les attirer dans le Tell et sur nos marchés

de l'intérieur, où, tout au moins, sur ceux de nos postes-avancés de la ligne de ceinture. Comme nous le disions plus haut, à propos de l'extension donnée à la culture des céréales chez les Oulad-Nâïl, c'est une fausse et impolitique spéculation que de faire mentir cette profession de foi des Sahriens : « *Nous ne pouvons être ni musulmans, ni juifs, ni chrétiens ; nous sommes forcément les amis de notre ventre ;* » et, — ne l'oublions pas, — le père des Sahriens, c'est le maître de leur mère, et leur mère, c'est le Tell. On considérait, il y a vingt ans, comme un axiome politique que les maîtres du Tell sont aussi les maîtres du Sahra, ce qui s'expliquait par l'impossibilité où sont les tribus sahriennes de tirer leurs grains ailleurs que du Tell. Sous les Turcs, ce besoin de manger suffisait seul pour leur faire payer l'impôt (*lezma* ou *euça*), et la quittance du receveur était, comme on le disait alors, la seule clef qui pût leur ouvrir le pays aux céréales. « Familiarisées avec cette idée qui est aussi ancienne que leur existence sociale, dit M. Pellissier de Reynaud, quelques-unes des tribus sahriennes, celle des Arbaâ, entre autres, étaient venues d'elles-mêmes offrir de payer l'impôt d'usage, afin que leurs relations avec le Tell ne fussent pas interrompues. » C'est, évidemment, à cette cause qu'il faut attribuer la facilité avec laquelle, en 1844, le général Marey pénétra dans notre Sud, et l'accueil qu'il y reçut.

Gardons-nous bien de modifier les conditions de cette sorte de dépendance dans laquelle se trouvent les Sahriens par rapport aux maîtres du Tell, et que toujours ils sentent qu'ils ont besoin de nous. Que notre colonisation s'arrête à la ligne de ceinture du Tell, — c'est la véritable patrie des céréales, — et n'encourageons pas la charrue européenne à pousser ses sillons jusqu'au-delà de Djelfa.

Dans le Sahra, des postes — tant que nous voudrons, et jusqu'à Ouargla, s'il le faut, — mais pas de centres européens ; ils ne pourraient, à un moment donné, que nous embarrasser et gêner notre action. Plus tard, nous verrons.

Des ouvriers européens furent appelés pour construire les maisons qu'on destinait à la population qui était désignée pour habiter Chellala. On voyait bientôt s'élever, au nord des jardins,

un village d'opéra-comique, avec des constructions d'un goût douteux tenant à la fois de la maison mauresque et du castel du moyen-âge, architecture hybride, fantastique, avec tourelles, créneaux, mâchicoulis, terrasses, lucarnes carrées, et rappelant par le style ces pièces montées de haute pâtisserie qui sont en montre chez les confiseurs. Ces maisons, qui ne sont pas terminées à l'extérieur, sont déjà infectes et dégradées à l'intérieur ; les murs sont maculés, noircis de fumée, écornés ; le sol y est bossué comme un cimetière ; les portes boitent ; des chiffons et des pierres ont remplacé les vitres cassées. Tout cela à l'air dépenaillé, misérable, sale comme l'habitant qui l'occupe. C'est encore une de nos erreurs de vouloir caser les Arabes, les Sahriens surtout, dans des habitations à l'européenne : nous avons vu ce que la suite de l'Émir a fait de nos châteaux de Pau et d'Amboise : la propreté — ne le savons-nous pas ? — est proportionnelle au degré de civilisation d'un peuple, et conséquente à sa situation géographique.

Chellala, qui a d'abondantes et belles eaux, — plus belles que bonnes, — est pourvue d'une fontaine monumentale avec abreuvoir et d'un bassin-réservoir phénoménal ; le mot bassin est insuffisant ; c'est un lac qu'il faudrait dire. Les cavaliers du goum et les sokhkhrara en ont fait une école de natation, sans trop se préoccuper de la question du caleçon.

Le général avait beaucoup à reprocher aux tribus du cercle de Boghar : c'était la seule partie de la province qui eût fourni son contingent à l'insurrection, celui des Oulad-Châïb ; c'est surtout dans ce cercle que l'obéissance avait été lente, hésitante : des ordres de l'autorité y étaient restés inexécutés ; on opposait à ses décisions une force d'inertie coupable ; on y sentait, en un mot, un mauvais vouloir très-caractérisé, et qui n'eût pas manqué de se traduire en rébellion ouverte, si nous eussions eu l'ombre d'un insuccès ; quelques-uns de ses guerriers étaient même passés aux rebelles. Bien que ces tribus nous eussent fourni leurs contingents et des moyens de transport, nous ne pouvions cependant oublier et laisser impunie leur attitude au commencement de l'insurrection. Le général avait donc convoqué les tribus coupables dans la vaste plaine qui s'étend entre Chellala et Boghar.

C'est un spectacle à la fois grandiose et imposant que cette immense ligne de tentes qui se déroule comme un long serpent noir jusqu'à l'horizon, que ces innombrables troupeaux qui tachent de blanc les tons foncés du sol. Toutes ces populations sont là attendant anxieuses les décisions du représentant de la France.

Les hommes de ces tribus ont été appelés à Chellala pour y recevoir les reproches du général et y entendre ses jugements.

Le 25 juin, à six heures du matin, tous ces hommes sont accroupis et forment uu cercle compacte sur le terrain qui leur a été assigné; le général, escorté de tous les officiers de la colonne, ne tarde pas à arriver au rendez-vous qu'il a fixé. Là, interpellant chaque tribu à son tour, il formule son accusation et condamne. A l'exception de quelques voix timides invoquant des motifs d'excuse, tous paraissent accepter la décision qui les frappe. Cela fait, le général les congédie et les renvoie à leurs tentes, et tous se retirent avec ce bourdonnement particulier aux foules.

Le lendemain, 26 juin, le général faisait connaître dans les termes suivants à sa colonne les considérants qui avaient motivé ses jugements :

« Soldats !

« Dès votre arrivée ici, vous avez pu voir cette vaste plaine de vingt-sept lieues qui nous sépare de Boghar se couvrir de tentes et de troupeaux, et pourtant leurs populations, que vous avez vues hier matin réunies dans mon camp avaient toutes commis la faute grave de n'être pas venues à notre aide dès le début de l'insurrection. Obligées de reconnaître notre force et n'espérant qu'en notre générosité, elles viennent aujourd'hui se jeter spontanément dans nos bras et implorer notre clémence.

« Il est certain qu'une pareille démarche doit beaucoup leur faire pardonner; mais il est des fautes que le soin de l'avenir nous force à ne pas laisser impunies.

« En conséquence, j'ai dû frapper des amendes sur ces tribus, dont les plus coupables sont les Oulad-Ahmed-Recheïga, les Oulad-Sidi-Aïça-Souagui et les Oulad-Sidi-Aïça-el-Oureg.

« Le total, qui est de 320,000 francs, sera versé, dans le délai

de huit jours, à la caisse du Receveur des Contributions de Boghar, ainsi qu'une somme de 94,000 francs, qui sera répartie, par les soins d'une commission spéciale, entre les colons et les habitants de Chellala, comme indemnité du pillage dont ils ont été victimes.

« Au bivouac de Chellala, le 26 juin 1864.

« *Le Général de Division commandant la colonne expéditionnaire du Sud,*

« Signé : Yusuf. »

Le lendemain, 27 juin, la colonne quittait l'oasis — déjà un un peu fanée — de Chellala, et prenait la belle et large route de Boghar. Nous longions cette longue ligne de douars, et nous pouvions, en nous isolant par la pensée, remonter de cinq mille ans le courant des âges et nous croire au temps des patriarches : voici Jacob et Laban ; voilà Rachel et Lia ; rien n'est changé ; mêmes vêtements, mêmes tentes, mêmes mœurs, mêmes vices, et, à peu de chose près, mêmes vertus.

Nous ignorons si c'est l'amende qui leur a été infligée qui leur donne cet enthousiasme ; mais, au fur et à mesure que le général passe devant une tribu, ses cavaliers montent à cheval et se détachent pour venir le saluer d'une brillante fantazia. Les femmes les suivent dans de riches et élégants *âthathich* (palanquins).

Les chevaux, comme ceux des paladins du temps de la chevalerie partant pour le tournoi, sont caparaçonnés de housses de soie et de velours brochées d'or aux couleurs vertes, rouges ou bleues. Nos chevaux ne se sentent pas d'aise sous nous à l'aspect de ces belles buveuses d'air du désert si coquettement parées ; c'est un concert de hennissements élégiaques à ne plus pouvoir s'entendre. Les chameaux, chargés de palanquins, paraissent on ne peut plus fiers de leur mission ; ils marchent avec cette majesté ridicule des animaux à longs cous. Eux aussi sont superbement harnachés : des housses à franges et à ornements rouges et bleus cachent, en les couvrant jusqu'aux jarrets, leurs formes dépourvues d'élégance. Le palanquin est fermé de rideaux rouges fixés par une bande blanche croisée ; un long roseau, ren-

fermé dans une gaîne d'étoffe rouge et terminé par un grelot, se balance flexible au sommet de la couronne du palanquin comme une jeune fille qui veut séduire un Croyant. Sous les excitations d'hommes à pied, les chameaux à palanquins sont poussés jusque vers le général : de petites mains sales s'agitent entre les rideaux sans les ouvrir, et des voix perçantes glapissent de joyeux *you! you!* de bienvenue. Puis les chameaux s'en retournent en trottinant, et en donnant au palanquin les mouvements du chapeau de polichinelle quand ce double bossu danse sa sauteuse.

Nous arrivons sur l'ouad El-Oureg, caché dans sa forêt de roseaux, et nous posons notre camp sur sa rive droite, au-dessous de l'Aïn-el-Oureg. Les eaux de cette source forment, plus bas, les marais de Bel-Kheïtar.

Le 28 juin, nous reprenions la route que nous avions quittée la veille pour aller dresser nos tentes sur les eaux de l'Oureg. Les fantazias continuent, et les femmes à palanquins viennent thuriférer le général, à son passage devant leurs douars, de l'encens de leurs suraigus *you! you!*

Nous longeons la belle tribu des Bou-Aïch ; son agha, Sid Sliman-ben-Thahar, — figure de patriarche, — a voulu présenter lui-même son peuple au commandant de la colonne.

Les Bou-Aïch sont riches de belles juments, de beaux troupeaux, de tentes splendides, de femmes ravissantes et..... propres. Quelle suavité de contours ! quelle pureté de lignes ! quelle profondeur dans le regard ! quels yeux ! des étoiles vues par la déchirure d'un nuage noir ! des miroirs d'Archimède capables de calciner un cœur à dix stades ! Quelles délicieuses poses, et comme cela est naturel, aisé, gracieux ! comme ces robes blanches à longs plis font bien ! comme ces cordelières brunes, à nœud lâche, sont savamment posées sur ces hanches si abondamment accusées ! Horace Vernet eût, bien certainement, donné dix ans de sa vie — de celle qu'il avait — pour mettre la main sur un de ces ravissants modèles. Du reste, nous sommes dans le pays de la *Prise de la Zmala*.

C'est un chapitre de la Bible en action ; l'illusion est complète : les Israélites, chassés d'Égypte par le Pharaon, viennent de passer ; c'est là le désert de Sin avec ses eaux amères. Regardez à

vos pieds ; le sol est couvert de *manne* (1) que les émigrants ont oublié de ramasser. « Les provisions emportées d'Égypte se trouvèrent alors épuisées, et le peuple murmura, et le lendemain, au matin, le sol se trouva couvert de grains ronds et menus comme ceux du grésil. » C'est là le pain que l'Éternel vous envoie, dit Moïse ; que chacun en ramasse une pleine mesure, et que personne n'en garde jusqu'au lendemain. » Ce pain, que le peuple appela la *manne*, était blanc comme les grains du coryandre ; son goût était celui des gâteaux d'huile et de miel. Il se durcissait en peu de temps, et fondait à l'ardeur du soleil, et, de plus, il ne se conservait pas même jusqu'au lendemain.

La *manne* de nos jours a bien la forme indiquée par Moïse ; mais son goût s'est considérablement modifié ; en revanche, elle peut, croyons-nous, se conserver à perpétuité. Nos fantassins s'approvisionnent de ce produit ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

La route est superbe ; bien que sablonneuse, son fond ne manque cependant pas de consistance. Le terrain doit, du reste, contenir une certaine proportion de sel marin ; car, de temps à autre, nous rencontrons de petites *daya* couvertes de jujubiers sauvages (*sedeur*), ces salsolacées qui ne prospèrent que le pied dans le sel. En dehors de ces bouquets, la végétation est d'une maigreur extrême. C'est aussi le pays de la rose de Jéricho (*anastatica hierochuntina*) (2), l'anastatique hygrométrique, cette

(1) Ce que nos soldats appellent la *manne* paraît être cette espèce de *lichen* que les savants désignent sous les noms de *parmelia esculenta*, et qui, dans les déserts de l'Orient, apparaît subitement de temps à autre sur une vaste étendue de terrain. Dans notre Sud algérien, ce lichen est de couleur grisâtre ; on le rencontre par petits amas comparables à ces petits monticules que rejettent les lombrics. Sa cassure est blanche et son goût insipide ; sa forme est irrégulière, et sa grosseur est celle d'un pois. Il couvre de grands espaces, particulièrement au-dessous des Hauts-Plateaux. Les amas de ce lichen se forment le plus souvent au pied des touffes de *metsnen (passerina hirsuta)*.

(2) La *rose de Jéricho*, ou *jérose*, est une petite crucifère à tige basse et ramifiée. Lorsqu'elle a atteint toute sa croissance, ses rameaux desséchés se contractent en une touffe globuleuse ; mais dès qu'elle est mise en contact avec l'eau, ses branches se détendent et s'étalent comme si la vie y était revenue..

crucifère légendaire qui, d'après la croyance populaire des Chrétiens, ne serait autre chose que l'extrémité des rameaux d'un arbrisseau sur lequel la Vierge étendait les langes du divin Enfant, plante qui, avec les eaux amères et la manne, nous transporte par la pensée dans les régions qui furent le berceau du Christianisme, et dans ce désert où vécut Jean-Baptiste.

Le sol devient pierreux et dur à l'excès. On nous montre à gauche de la route les restes d'une redoute construite par le général Marey en 1844. Un peu plus loin, la colonne pose provisoirement son camp non loin de Châbounia, sur la rive droite de l'ouad El-Oureg. On a fait là inutilement des essais de forage de puits artésien ; on remarque encore à droite trois ou quatre petites constructions qui servaient d'habitation aux puisatiers.

Des détachements partent de ce point pour aller renforcer les garnisons de Djelfa et de Laghouath.

Une quinzaine de cavaliers des tribus du cercle de Boghar sont amenés à notre camp ; ils ont à répondre à l'accusation d'avoir abandonné la colonne et le goum dont ils faisaient partie à hauteur de Laghouath. C'était un reproche du genre de celui qu'avait eu à adresser Mahomet à ceux qui étaient rentrés dans leurs foyers avant la fin de l'expédition de Tabouk, enchantés qu'ils étaient de rester en arrière du Prophète. Le fin mot, — l'envoyé de Dieu nous l'apprend, — c'est qu'il leur répugnait de combattre dans le sentier de Dieu de leurs personnes et de leurs biens. Ils se disaient les uns aux autres : « N'allons pas à la guerre pendant ces chaleurs. » — « Dis-leur, soufflait Dieu à son Prophète à cette occasion : La chaleur du feu de la géhenne est bien plus brûlante encore ! » Ces quinze cavaliers avaient, sans doute, trouvé, comme ceux auxquels Mahomet fait allusion, que la chaleur était trop forte pour aller à la guerre. Le général se contente de les dégrader en les mettant à pied et en les faisant désarmer.

A quatre heures, nous nous remettions en route pour aller coucher sur un bivouac sans eau. Nous coupons, au-dessous de Châbounia, quelques marécages, et, reprenant la route, nous traversons successivement le Nahr-Ouassel (Haut-Chelif) et l'ouad

En-Naïm. Nous dressions nos tentes dans une daya au-delà de ce dernier cours d'eau. On distinguait de ce point, sur la croupe orientale du Djebel-'l-Hammouch, le poste-avancé de Boghar.

Le 29 juin, à quatre heures du matin, nous levions notre camp, et nous nous dirigions, en laissant le Nahr-Ouassel à notre droite, sur le ksar El-Bokhari ; nous coupions successivement l'ouad Moudjelil, les ravins d'Ouden-el-Ahmar et d'El-Kser, le Chelif sur son pont, et nous dressions nos tentes au-dessous du Kef Ben-Alia et du ksar El-Bokhari.

Nous apprenions en arrivant que, le 27 juin, grâce aux mesures habiles et énergiques du général de Martimprey, sous-gouverneur, la révolte des Flita avait été vaincue et terrassée, et que toutes les tribus voisines de l'ouad Riou s'étaient soumises aux conditions qui leur avaient été imposées par cet officier général.

Quant au commandant de la division d'Oran, il était revenu, après la destruction d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, sur le poste de Géryville, d'où, comme il le disait le 9 juin, il s'était rabattu sur Saïda. Dans le but de protéger les Trafi ralliés et de défendre l'accès de leur pays aux Harar insoumis, il avait établi ses troupes sur le plateau d'Aïn-el-Hadjar, où elles devaient passer l'été. « En résumé, terminait le général Deligny, je considère comme arrêté le mouvement insurrectionnel du Sud, et je crois que nous n'avons plus à compter qu'avec des tribus honteuses de leur conduite, effrayées de leurs fautes, et accablées de misère. Si elles ne reviennent pas à nous d'elles-mêmes, nous serons en mesure, en automne, de les y contraindre par la force. Actuellement, cela nous est matériellement impossible.

« Les Oulad-Châïb paraissent être ceux auxquels les plus rudes châtiments sont réservés. Ils paient bien cher l'hospitalité qu'ils sont venus chercher dans l'Ouest : ils en sont réduits à boire à Malah (rivière salée) ; c'est la seule eau qu'on leur ait laissée en partage. »

Les marchands du ksar El-Bokhari n'ont point voulu laisser rentrer la colonne sans lui témoigner tout le plaisir que leur causait son retour. Pour ne pas être des hommes de cheval, ils n'en ont pas moins l'amour de la fantazia à la poudre. Après

une *tharaka* bien nourrie, ils regagnent bravement leurs comptoirs.

Une commission est organisée pour faire la vente des troupeaux provenant des diverses razias et en répartir le produit entre les troupes de la colonne. Ce produit s'élève au chiffre de 15,750 francs, ce qui porte la part de chaque homme à la somme de 4 francs.

Le ksar El-Bokhari est perché, à 200 mètres au-dessus de la vallée du Chelif, sur une croupe dénudée et de cette éternelle nuance chemise de la reine Isabelle, teinte que nous connaissons de reste. Le village actuel est d'origine récente : une colonie de marchands de Laghouath le fonda en 1829 dans un but exclusivement commercial, c'est-à-dire pour en faire le centre des affaires qui se traitent entre le Tell et le Sahra. Ksar El-Bokhari est, en un mot, l'un des ports secs du Sud.

On remarque, au nord-est du village, sur la rive droite du ravin, les ruines de l'ancien ksar. Son nom d'El-Bokhari lui vient de son premier fondateur, dont l'un des descendants était encore, au commencement de 1864, kaïd des Mfatha.

En 1841, ksar El-Bokhari était un assez gros village, bâti de gourbis et de cabanes. Depuis que nous occupions Médéa, l'Émir y avait fait transporter ses ateliers, et l'on y confectionnait des effets d'habillement pour ses troupes régulières.

Le 23 mai 1841, nos troupes trouvèrent le village abandonné, et elles y mirent le feu. Le ksar a été relevé depuis cette époque, et des maisons en maçonnerie ont remplacé les gourbis des premiers fondateurs.

El-Bokhari tient à la fois du ksar sahrien et du village tellien : c'est aujourd'hui une sorte de Babel où se parlent les langues de toutes les nations qui ont des représentants en Algérie ; les éléments mzabite et israélite paraissent cependant y dominer. C'est un accouplement de négociants qui semblent embusqués, comme l'araignée derrière sa toile, pour se saisir — contre marchandises, nous l'espérons, — des valeurs qui pourraient embarrasser et gens du Tell et gens du Sahra. C'est-là, dit-on, où la plupart des femmes des Oulad-Naïl vont refaire les finances de leurs maris lorsque leur délabrement — celui des finances — exige

ce genre de transaction. On assure que l'argent qu'elles gagnent ainsi ne leur arrache pas plus de remords, que le produit de la vente de leurs parapluies n'en coûte aux Auvergnats qui viennent écouler ce produit de leurs manufactures dans la capitale du monde civilisé.

Ksar El-Bokhari est donc le comptoir et l'entrepôt des Sahriens, et sa situation doit nécessairement en faire un centre commercial important.

Au pied du plateau d'El-Bokhari, et sur la route impériale de Laghouath, s'élèvent quelques constructions européennes qui bientôt seront assez nombreuses pour former un village. Il se tient là, le lundi de chaque semaine, un marché important. C'est le port naturel et central du commerce des laines de la province d'Alger.

Le poste-avancé de Bou-R'ar (le lieu à la caverne), que nous appelons Boghar, s'élève sur la rive gauche du Chelif, à six kilomètres d'El-Bokhari, et à onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, sur les pentes boisées de la chaîne du Djebel-'l-Hammouch. L'Émir, qui avait compris toute l'importance de ce point qui n'était d'abord qu'un haouch, le choisit pour en faire un établissement militaire. Dès 1839, Mohammed-ben-Aïça-el-Berkani, khalifa de Médéa, y fit construire un fort qu'il arma de canons, et qui renferma plus tard une sorte d'hôpital, des magasins assez considérables, des fours et une caserne.

L'Émir y avait également, sous la protection du fort, des silos d'approvisionnements.

En 1841, lorsque le général Bugeaud eut porté la guerre dans la vallée du Chelif, il résolut de détruire tous les établissements militaires qu'avait l'Émir sur la ligne de ceinture du Tell. Le général Baraguey-d'Hilliers paraissait, en effet, le 23 mai 1841, à la tête de 8,000 hommes d'infanterie et de 1,000 chevaux, sous le poste de Boghar.

Lorsque nos troupes en approchèrent, elles reçurent une centaine de coups de fusil partis de quelques groupes ennemis qui furent promptement dispersés. En évacuant Boghar, les Arabes y avaient mis le feu ; on chercha à détruire par la mine et par la pioche ce que l'incendie avait épargné. On trouva, cachées

dans un ravin, trois pièces de canon que l'on mit hors de service.

Boghar ne fut occupé qu'en mai 1843. A cette époque, le duc d'Aumale reçut l'ordre de s'assurer de ce point et de s'en servir ensuite comme base d'opérations pour manœuvrer vers le Haut-Chelif, de manière à chercher à surprendre la zmala de l'Émir qu'on savait dans ces parages. Un dépôt considérable de munitions de guerre et de bouche y fut établi sous la garde d'une garnison de 250 hommes.

Boghar devint plus tard et est encore aujourd'hui le chef-lieu d'un cercle relevant de Médéa.

Boghar est important à plus d'un titre : il domine les abords du Sahra et surveille les mouvements des tribus ; il est l'une des principales portes du sud de la province d'Alger, et il commande l'une des voies de communication les plus fréquentées par les tribus sahriennes, surtout depuis l'occupation de Laghouath.

Grâce à sa grande élévation, le poste-avancé de Boghar a d'admirables vues, et cette situation l'a fait surnommer le balcon du Sud.

Aujourd'hui, la redoute de Boghar renferme de remarquables bâtiments militaires et le village placé sous la protection de son canon a d'assez importantes constructions. Sa population est de près de 500 habitants.

Le poste de Boghar est assis sur le territoire des Oulad-Anteur, qui, bien que Kabyles, prétendent cependant descendre du célèbre Antar-ben-Cheddad-el-Absi, guerrier et poète, mort vers l'an 615 de notre ère, et l'auteur de l'une des sept *modâllakat*, poëmes suspendus dans la kâba de Mekka, de cet Antar qu'on avait surnommé Abou-el-Fouaris (le père des héros, des cavaliers) à cause de ses nombreux exploits. Malheureusement pour les Oulad-Anteur du Tithri, la grande épopée de quarante années dans laquelle se distingua le légendaire amant de la belle Abla, se passa entre les tribus d'Abs, celle du héros, et de Zobeyan, et, conséquemment, bien loin du Chelif où les Oulad-Anteur montrent encore le gué où, d'après leur version, Antar aurait été tué. Du reste, rien ne s'oppose à ce que le véritable fondateur de la tribu des Oulad-Anteur ait été un héros ; seulement, il eut moins de réputation que Ben-Cheddad, et l'histoire de ses hauts-faits paraît

avoir été noyée avec lui dans le Chelif, fleuve boueux au fond duquel il termina sa carrière et ses merveilleux exploits.

Le règlement des affaires du cercle de Boghar étant terminé, et la situation politique ayant été assurée sur les points principaux de la province par l'augmentation de la garnison des postes-avancés et par des moyens indigènes, le général, par un ordre du jour en date du 30 juin, faisait connaître à sa colonne qu'elle était dissoute :

« A dater d'aujourd'hui 30 juin, la colonne expéditionnaire du Sud est dissoute, et les différentes troupes qui la composent rejoindront leurs garnisons respectives.

« Le général commandant la colonne ne veut pas quitter ses soldats sans leur exprimer sa satisfaction pour l'énergie et l'abnégation qu'ils ont montrées à supporter les fatigues et à surmonter les difficultés qu'ils ont rencontrées.

« Ce sont des qualités qui auraient brillé plus vivement encore en un jour de combat, si leur présence seule et leur attitude n'eussent suffi pour ramener dans le devoir les tribus insoumises et pour obtenir des résultats importants.

« Le corps d'officiers s'est montré en toutes circonstances à la hauteur de ses devoirs, et il lui revient une large part dans les éloges que le général commandant la colonne adresse à ses troupes.

« Au camp sous le ksar El-Bokhari, le 30 juin 1864.

« *Le Général de Division commandant la colonne expéditionnaire du Sud*,

« Signé : YUSUF. »

Et le général avait raison ; car il eût été difficile de montrer plus d'énergie, plus de vigueur, plus d'abnégation, plus de patience, plus de résignation, plus de discipline, plus d'amour du devoir, que ne l'avaient fait ses admirables troupes ; il eût été difficile d'être plus stoïquement calme qu'elles devant les misères inhérentes aux expéditions du Sud : jours de feu, nuits de glace, eaux salées et vaseuses, marches pénibles dans les solitudes ensablées, la terre pour couche, les tempêtes brûlantes, le biscuit

et le mouton pour éternel régime, et pas une journée de poudre! Et malgré ces souffrances, ces fatigues, ces privations, de la gaîté, de l'entrain, des chansons, des lazzis, de francs rires, des moqueries contre la mauvaise fortune, tout le bagage, enfin, de cette bonne vieille philosophie française qui prend ses appuis sur l'amour de la gloire et sur la religion du drapeau, vertus précieuses qui nous empêchent de nous apercevoir que nous marchons sans souliers, que nos vêtements sont en lambeaux, que nous avons faim, que nous avons soif! Merci! bronzés sublimes, qui ne vous doutez même pas de ce que vous valez, et qui faites œuvres de géants avec la simplicité de l'enfant! déguenillés splendides, qui avez montré au monde entier vos uniformes, vos drapeaux, vos corps enloqués; fous divins qui combattez dans le feu, et qui, comme Orphée, iriez chercher votre Eurydice aux enfers, si elle s'appelait la Gloire! Gardez précieusement vos croyances, vos enthousiasmes, votre chauvinisme enfin, et la France sera toujours la nation forte, puissante et respectée!

Le 1er juillet 1864, les différents corps ou détachements composant la colonne prenaient la route de Médéa pour, de là, être dirigés sur les garnisons qui leur avaient été assignées.

C. TRUMELET.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

P.-S. — Aujourd'hui que la retraite nous a fait des loisirs et que les soucis et les exigences du commandement ne nous prennent plus tout notre temps, nous espérons pouvoir bientôt donner la suite de ce travail; car, contrairement aux prévisions des généraux commandant les divisions d'Alger et d'Oran, l'insurrection fomentée par les Oulad-Hamza, qu'ils avaient crue terrassée et définitivement vaincue, relevait audacieusement la tête dans le courant de juillet, et mettait tout notre Sud en feu. Aussi, nos colonnes étaient-elles à peine rentrées dans leurs garnisons, qu'elles étaient obligées de reprendre la route du Sud et de recommencer vigoureusement la lutte, sous les ardeurs dévorantes du soleil d'un été sahrien.

La mort de Sid Mohammed-ould-Sidi-Hamza, le chef de l'insurrection, tombé en février 1865 au combat de Garet-Sidi-Ech-Chikh, sous les balles du chef de la tribu des Harar, ne mit même pas fin à la lutte, et le drapeau des rebelles, relevé par Sid El-Ala, l'oncle du jeune Ahmed-ould-Sidi-Hamza, retint nos colonnes dans le sud des trois provinces jusqu'au commencement de 1866. A partir de cette époque, les tribus sahriennes, complétement ruinées, réduites à la plus affreuse misère, avaient obtenu l'aman et étaient — presque toutes — rentrées sur leurs territoires. Quant aux Oulad-Hamza, qui paraissaient ne pas vouloir encore renoncer à la lutte, ils s'étaient réfugiés dans le sud marokain en attendant des jours meilleurs.

Cette seconde partie de notre travail sera plus féconde que la première en actions de guerre et en épisodes dramatiques, et, à défaut de tout autre intérêt, elle aura certainement celui du sang, des tueries et des violences que produit la sauvagerie alliée au fanatisme le plus effréné.

Valence, le 10 décembre 1878.

Colonel C. TRUMELET.



QUEL EST LE LIEU

DE

LA MORT

D'AROUD'J BARBEROUSSE?

En 1854, le consciencieux éditeur de la très-intéressante *Crònica de los Barbarrojas*, ouvrage de Francisco Lopez de Gomara (1), nous apprenait que les historiens Espagnols n'étaient pas d'accord sur la détermination du lieu où fut tué le fondateur de la Régence d'Alger (2). Il mettait en même temps en lumière une pièce très-curieuse, inconnue jusqu'alors et d'une grande valeur ; c'était le brevet conférant la noblesse à Garcia Fernandez de la Plaza (3), qui avait tué Aroudj de sa propre main. Ce document officiel relate en détail les circonstances qui ont précédé et accompagné l'exploit de l'Alferez anobli ; mais il ne nous désigne malheureusement pas d'une manière très-nette l'endroit où ce fait d'armes s'est accompli. La discussion restait donc ouverte, et il n'y avait été apporté qu'un nouvel élément fourni par le général D. Crispin Ximenez de Sandoval (4), qui avait trouvé, dans un ancien dossier de propriétés appartenant à un habitant de Tlemcen, une mention constatant qu'Aroudj avait été battu et tué dans le Djebel Beni-Moussa.

(1) Gomara était chapelain de Fernand Cortez. Il assista, en cette qualité, à la malheureuse entreprise de Charles-Quint contre Alger, en 1541.

(2) *Cronica de los Barbarrojas*, p. 49, note 2 (Madrid, 1854, in-8°).

(3) *Cronica de los Barbarrojas*, appendice n° 23, p. 159.

(4) *Memoria historica de la provincia de Oran (Revista militar*, T. I, p. 592).

Les choses étaient donc en cet état, et l'opinion la plus accréditée était conforme à la version du docteur Schaw (1) qui plaçait le théâtre de l'événement au gué du Rio-Salado, à l'endroit même où la route traverse aujourd'hui cette rivière, lorsque, au commencement de 1859, M. Berbrugger (2) s'éleva contre cette tradition, en critiqua la valeur historique, et résuma sa discussion en affirmant que le premier des Barberousse avait péri dans les environs d'Ouchda. Voilà les conclusions qu'il prit à ce sujet :

« Aroudj-Barberousse, fuyant dans la direction des Beni-Iznas-
« sen, a été tué à 92 kilomètres ouest de Tlemcen, sur la monta-
« gne des Beni-Moussa, près de l'Oued-Isly ou rivière d'Ouchda,
« dans une contrée déserte faisant alors partie du canton de
« Debdou. »

Nous estimons que ces conclusions ne sont pas très-bien fondées et qu'il serait juste de revenir à la tradition locale, d'accord avec le récit de Schaw, bien que M. Berbrugger déclare que ce récit *ait le double inconvénient de ne pas être vrai et d'être invraisemblable*. Ce sont là de bien gros mots, et nous allons voir s'ils sont justifiés.

L'argumentation se divise en deux parties : la première est destinée à attaquer la vraisemblance, et la seconde, la vérité des allégations du savant Anglais. Selon le critique, il est impossible de croire qu'Aroudj ait pris la route de l'Est, alors qu'il était l'allié du roi de Fez, qu'il laissait ainsi derrière lui. Il est encore impossible, dit-il, d'admettre qu'un capitaine aussi expérimenté que l'était Barberousse, ait pu choisir une ligne de retraite qui le plaçait entre les Espagnols d'Oran et ceux qui assiégeaient Tlemcen.

(1) « On me montra ici, près (du gué de Rio-Salado) l'endroit où
« le vieux Barberousse répandit son trésor : dernier effort qu'il fit
« pour arrêter la poursuite de ses ennemis, mais qui ne lui servit de
« rien. Sur une éminence, à un demi mille de l'autre côté de la rivi-
« re, se voit un sanctuaire des Maures. » *(Voyages de Schaw*, La Haye, 1745, 2 vol. in-4°. T. 1, p. 66).

(2) *Revue africaine*, T. IV, p. 25.

Enfin, la route de Mascara lui étant fermée par la prise de Kalaa des Beni-Rachid, il ne restait au vaincu d'autre ressource que de chercher à gagner Fez par la route la plus courte, celle qui lui offrait en même temps le plus de chances de sécurité. — Tel est le résumé de cette discussion, dont les premiers éléments ont été fournis par le général de Montauban, qui en avait fait l'objet d'une note citée par M. Léon Fey dans son *Histoire d'Oran* (1).

Je dis tout d'abord que je fais mes réserves générales en ce qui concerne ce mode de procéder en matière de vérifications historiques, et je déclare que je ne vais sur ce terrain qu'à mon corps défendant. A mon avis, la science n'a rien à y gagner; et ce ne sont là que des jeux d'esprit. Comment pourrait-on connaître, à une pareille distance, cette quantité de choses minimes qui sont appelées, en de certains moments, à influencer les plus graves déterminations? Qui nous informera de l'état des approvisionnements, des dispositions morales des troupes, de la santé des hommes, de ce qui restait de munitions à dépenser et de chevaux valides, et enfin de tout ce qui peut décider un chef d'armée à faire ou à ne pas faire telle ou telle chose? Et encore, supposons que nous soyons parvenus à démontrer d'une façon bien claire que l'opération était absurde (2), serait-ce une raison pour qu'elle n'ait pas été entreprise?

L'étude de l'histoire nous fait voir le contraire à chaque instant.

Cela dit, je ne me déroberai pas à la discussion, même sur ce point. Le raisonnement de M. le général de Montauban (que M. Berbrugger n'a fait que développer, sans y rien ajouter) serait excellent, s'il s'était agi pour Aroud'j d'opérer une jonction avec le roi de Fez, son allié, dans l'intention de livrer bataille aux Espagnols et de débloquer Tlemcen. Mais je crains que le général (et M. Berbrugger à sa suite) ne se soit pas rendu un compte

(1) *Histoire d'Oran*, p. 33. (Léon Fey, Oran, 1858, un vol in-8°).

(2) Si les érudits de l'avenir donnaient dans ce travers, il y a quelques pages de notre histoire moderne qui susciteraient bien des doutes, et qui ne sont malheureusement que trop vraies!

bien exact de la situation dans laquelle se trouvait le chef des Turcs, au moment où il se décida à s'échapper du Mechouar. En examinant attentivement les faits, ils nous semblent apparaître sous un tout autre point de vue.

Au printemps de l'année 1517, Barberousse était parti d'Alger pour s'emparer de Ténès, où régnait le chef indigène Hamid-el-Abdi. Celui-ci, après avoir vainement tenté d'arrêter son rival au passage du Chéliff, fut forcé de s'enfuir, et trouva un asile d'abord dans le Sud et ensuite auprès du roi Bou Hammou, qu'il seconda plus tard dans sa résistance. Ce fut dans Ténès même que le vainqueur reçut les offres de soumission des Tlemcéniens mécontents de leur souverain, et ce fut de là qu'il partit pour conquérir l'ouest. Après avoir battu, dans les plaines d'Agobel, le roi Bou-Zian, qui fut décapité à la suite de sa défaite par ses propres sujets, il entra sans aucune résistance dans Tlemcen au mois de septembre 1517, et s'occupa immédiatement d'affermir son pouvoir en supprimant ceux qui lui faisaient ombrage, et en soumettant les populations voisines. En même temps, il concluait un traité d'alliance avec le roi de Fez, son voisin, Muley Ahmed-el-Meriddin. Il est utile de remarquer qu'il avait assuré sa ligne de retraite sur Alger, en occupant fortement le Bordj des Beni-Rachid, dans lequel il avait laissé 200 de ses arquebusiers turcs (1), commandés par son frère Isaac. L'ennemi ne s'y trompa pas, et ce fut là qu'il fut attaqué tout d'abord : dès le mois de janvier 1518, Bou-Hammou assiégeait Isaac dans Kalaa, aidé par 300 Espagnols que commandait Don Martin d'Argote (2). Au mois de mai de la même année (3), le marquis de Comarès transportait par mer une armée de six mille homme à Raschgoun, et partait de ce petit port pour marcher sur Tlemcen et mettre

(1) M. Berbrugger dit que ces deux cents hommes furent envoyés d'Alger par Kheir-ed-Din : mais il est là en complète contradiction avec Haëdo (*Epitome*, f° 54).

(2) Lettre d'Antonio Rico à Hurtado de Mendoza, 27 février 1518 (*Revue africaine*, tome XX, p. 149).

(3) El mes de mayo, en tiempo de las cerezas (Haëdo, *Epitome*, f° 54, verso).

le siége devant cette ville. Ceci est encore un point important à noter, en ce qu'il démontre que les Espagnols ne se sentaient pas assez forts pour se risquer dans le Chabat-el-Lahm et au milieu des Beni-Amer. Ce ne fut que bien plus tard, en 1535, qu'ils osèrent se servir de cette route, et la première entreprise coûta cher à Don Martinez de Angulo.

Cependant Aroudj, voyant les fortifications de Tlemcen tomber chaque jour sous le canon des Espagnols, sentant que la population n'aspirait qu'à être délivrée de lui, s'était renfermé dans le Mechouar (1), n'ayant plus assez de monde pour défendre la vaste enceinte de la ville. D'ailleurs, l'ennemi venait de forcer, à la suite d'une lutte acharnée, l'entrée de Bab-el-K'ermadi, et dès lors la position n'était plus tenable. Les approvisionnements s'épuisaient : les contingents arabes, que la victoire d'Agobel avait ralliés aux Turcs, passaient à l'ennemi, ou s'en retournaient chez eux. Avec tout cela, le roi de Fez ne paraissait pas et ne répondait même pas aux pressantes demandes de secours qui lui étaient faites. Chaque jour voyait diminuer le nombre des seuls défenseurs sur lesquels Aroudj put se fier avec sécurité, les Turcs et les Andalous. A son départ d'Alger, cette troupe comptait quinze cents hommes (2). Soixante avaient trouvé la mort le jour de la bataille du Chéliff ; deux cents étaient restés à Kalaa, morts ou prisonniers ; la sanglante bataille d'Agobel avait dû en faire disparaître un bon nombre, aussi bien que les razzias faites dans l'intérieur, et la défense des murs de Tlemcen. La fuite s'imposait donc comme une nécessité de premier ordre, et Barberousse s'y disposait sans doute depuis quelque temps déjà, lorsqu'un nouvel incident vint hâter l'exécution de ce projet. La population de la ville, irritée depuis longtemps par l'insolence, les cruautés et les exactions des Turcs, était arrivée au comble de l'exaspération, depuis qu'elle se trouvait entre le canon espagnol et celui de la citadelle, et qu'elle avait à répondre à de

(1) « *Citadelle aussi grande que bien des villes*, » dit l'historien Ibn Khaldoun.

(2) Voir Haëdo (*Epilome de los Reyes*, f° 53, recto).

doubles exigences. Le jour de l'Aïd-es-Sghir (1), une certaine quantité d'entre eux demanda et obtint la permission de venir prier dans la mosquée du Mechouar. Porteurs d'armes cachées, ils tombèrent à l'improviste sur la garnison sans méfiance, et en firent un grand massacre. Le reste des Ioldachs accourut au bruit et refoula les Tlemcéniens hors de l'enceinte, après une lutte longue et meurtrière ; mais Aroudj venait de subir des pertes irréparables, et il se résolut à s'enfuir immédiatement. Il fit charger à la hâte le butin conquis, et s'échappa par une poterne aux premières heures de la nuit.

Voici le résumé exact des faits, et nous voilà arrivés au moment où M. Berbrügger trouve invraisemblable qu'Aroudj ait cherché à s'enfuir par la route de l'est ; attendu, dit-il, qu'il ne pouvait trouver le salut qu'auprès du roi de Fez, son allié. C'est en vertu de ce raisonnement qu'il le fait se diriger vers les Beni-Iznassen. Mais les montagnes habitées par ces tribus ne se trouvent pas sur la route de Tlemcen à Fez, et l'on s'explique difficilement cette pointe au nord, à travers des populations hostiles, pillardes, et qui de temps immémorial n'ont jamais été bien soumises à personne. Et d'ailleurs, le roi de Fez est-il un allié sur lequel Barberousse puisse compter bien sérieusement ? Il est vrai qu'il a conclu un traité avec lui, dès le lendemain de sa victoire sur Bou-Zian. Mais quelle consécration a eue ce traité ? Voilà neuf mois passés (1) que les Espagnols ont commencé les hostilités, et cinq mois se sont écoulés depuis qu'ils ont mis le siége devant la ville ; pendant tout ce laps de temps, le prince

(1) On lit dans *Le Doudjal Nacher*, biographie des hommes illustres du X[e] siècle (de l'hégire) : « Les Tlemcéniens se soulevèrent contre lui et l'assaillirent impétueusement. » Dans l'appendice de l'*Histoire d'Ibn Khaldoun*, on trouve cette mention : « Il (Aroudj) s'enfuit le jour de l'Aïd-es-Sghir. » (Manuscrit arabe n° 862, de la bib. d'Alger, f[os] 61 et 63). Il convient de rapprocher ces citations de la tradition rapportée par M. Brosselard dans son intéressante étude sur les inscriptions de la Mosquée du Mechouar (*Revue africaine*, t. IV, p. 247). M. Berbrugger passe sous silence cette révolte des habitants de Tlemcen, tout en citant divers passages du manuscrit n° 862.

(1) Le jour de l'Aïd-es-Sghir correspond, cette année-là, au 29 septembre 1518.

marocain, voisin du théâtre des événements, n'a pas bougé, malgré les nombreuses sollicitations dont il a été l'objet, et alors qu'il lui suffisait d'une simple démonstration pour faire abandonner la partie aux chrétiens, beaucoup trop aventurés. Et c'est à un allié aussi douteux que le Turc ira demander un secours qu'il n'a pas pu obtenir au moment où il aurait été efficace ! Vaincu, suivi à peine de quelques hommes, il ira mettre sous le couvert de cette amitié peu certaine les riches trésors des princes zianites et une tête qui sera impérieusement réclamée, le lendemain, par Bou-Hammou soutenu par les Espagnols !

Et c'est pour se lancer dans une telle aventure, c'est pour courir de tels risques, qu'il entreprendra une fuite de près de cent lieues, en partie dans des pays inconnus, et en partie dans des régions qu'il a ravagées récemment et où son nom est en horreur (1) ! En vérité, je me fais une toute autre idée de la finesse et de l'intelligence militaire d'Aroudj. A mon sens, il ne peut pas avoir d'autre objectif que de gagner Mostaganem le plus rapidement possible. Là, il était sauvé ; il trouvait un abri tout au moins provisoire, l'appui de populations ennemies de l'Espagne, et la mer qui lui assurait les secours d'Alger et, en tous cas, la possibilité de fuir. La route comportait deux jours de marches forcées ; pendant la première partie, il fallait traverser les Beni-Amer, tribus pillardes, hostiles à tout étranger, Turc ou Espagnol, mais que la mousqueterie tiendrait à distance (2). Le lendemain (3), on se trouvait dans les plaines d'Agobel, au milieu de populations amies ; on longeait les pentes du Tessalah, où

(1) Marmol nous apprend que, dans les premiers mois de son occupation, Aroudj avait saccagé Ouchda et la contrée voisine, pillant tout, enlevant les troupeaux, et emmenant les gens en esclavage (Lib. V, Cap. VI).

(2) Voir le document officiel déjà cité (p. 388).

(3) Jamais Aroudj ne dut penser que les Espagnols se hasarderaient à le poursuivre aussi loin. La marche de l'alferez Garcia Fernandez de la Ploza fut d'une audace incroyable, et jamais récompense militaire ne fut mieux méritée que celle qui échut à ce brave soldat. Vingt ans plus tard, on ne s'aventurait encore sur cette route qu'avec des forces supérieures et du canon, et plus d'un désastre célèbre montra combien elle était dangereuse.

jamais les Espagnols n'eussent osé s'aventurer, et l'on arrivait avant la nuit dans l'impénétrable fourré des oliviers de Muley Ismaël.

Cela dit, je laisse au lecteur à décider de quel côté se trouve la vraisemblance, et je passe à la seconde partie de la discussion.

Les historiens espagnols ou indigènes nous désignent le lieu de la mort d'Aroudj sous des appellations diverses, qui rendent l'enquête assez difficile. Nous croyons cependant qu'elle n'est pas impossible.

Le document officiel déjà cité (1) indique, comme emplacement, la montagne *Mecenete*, dans le royaume de *Dugudu*, à 23 lieues de Tlemcen.

Sandoval (2), *le désert de Dugudu*, à 30 lieues de Tlemcen.

Haëdo (3), *la rivière Huexda*, à 8 lieues de Tlemcen.

Cardone (4), *la rivière Hemeda* (corruption de *Huexda*).

L'appendice (5) à l'*Histoire des rois de Tlemcen* et le dossier cité par le général de Sandoval nous indiquent le *Djebel Beni-Moussa*.

La montagne *Mecenete* étant absolument inconnue, il ne reste que trois noms à examiner : *Dugudu*, la rivière *Huexda*, et le *Djebel Beni-Moussa*.

Il est impossible de rien préciser en ce qui concerne le royaume de *Dugudu* (*Dubudu* ou *Debdou*). Marmol nous apprend que, dès le quinzième siècle, les chefs qui commandaient cette province s'étaient rendus indépendants, avaient usurpé le titre de rois, et « *pris plusieurs villes sur la côte du mont Atlas qui regarde* « *la Numidie, dont plusieurs particuliers s'étaient emparés dans la*

(1) Voir page 388.

(2) *Vida y echos del Emperador Carlos*, etc.

(3) *Epitome de los Reyes de Argel*, fº 54.

(4) *Histoire de l'Afrique*, t. III, p. 33.

(5) C'est à tort que M. Berbrugger dit que l'auteur de cet appendice désigne la montagne des Beni-Iznassen (fº 63). On ne trouve ce nom que dans une citation tirée de la biographie du cheik Abou el Abbas Ibn Melouk. C'est une sorte de légende destinée à prouver que le cheik avait le don de prophétie, et il est visible qu'on ne s'y est pas inquiété du tout de la vérité historique.

« *chute de cet empire* (1) ». Un fait nous donnerait à croire qu'ils avaient étendu leurs conquêtes jusque dans les montagnes des Beni-Amer : c'est la réserve formelle faite par Sala Reis dans son traité de 1553 avec le Maroc (2), alors qu'il leur enjoint expressément de ne pas entrer chez « *les Galans de Melione* ». Or, ces *Galans de Melione* sont précisément les Beni-Amer, et habitent le pays compris entre Cónan (Aïn-Temouchent) et Agobel (3). Rien ne s'oppose donc, de ce côté, à ce que le Gué du Rio-Salado ne fasse partie du royaume de Dugudu (4).

Passons au *Djebel Beni-Moussa*. Je ne vois pas pourquoi on va le chercher plus loin. La koubba de Sidi-Moussa se trouve à quelques milliers de mètres d'Aïn-Temouchent ; elle est indiquée sur toutes les cartes. Les Ouled-Moussa habitent encore aujourd'hui dans le voisinage, et ils s'étendaient jadis tout le long des plateaux de Ziddour et jusqu'à Hammam-bou-Hadjar. Ils furent refoulés dans la montagne, ainsi que leurs congénères, pour l'installation des Douars et des Smélas, lorsque le bey Bou Chelaghram, mécontent de l'alliance que les Beni-Amer avaient conclue avec le gouverneur d'Oran, les chassa de la plaine de Meleta pour y établir son nouveau maghzen. Du temps de Schaw, ils se divisaient en deux fractions, dont l'une habitait dans les environs du Djerf-el-Graab, tandis que l'autre occupait le cours de l'oued Sidi-Abdallah (5). Nous sommes donc encore là sur notre terrain.

Arrivons au *Rio-Huexda*. Pour en faire « *la rivière d'Ouchda*. » M. Berbrugger a usé du procédé suivant : « Il suffit, dit-il, de « rappeler que les Espagnols figurent le *ou* des Indigènes par les « syllabes *hu* et *gu*, écrivant *Hued* pour *Oued* et *Guvdalquivir* « pour *Oued-el-Kebir* ; enfin qu'ils représentent le *chin* par un

(1) Marmol, lib. IV, cap. CX.

(2) Haëdo, *Epitome de los Reyes de Argel*, f° 67, verso.

(3) Marmol, lib. V, cap. XVI.

(4) Quant à l'appellation de *Désert* ou de *Sahara* qui est donnée à cette région, tous ceux qui ont été forcés de traverser à pied ces sables où on enfonce jusqu'au genou ne la trouveront que trop justifiée.

(5) C'est une des deux rivières dont la réunion forme le Rio-Salado.

« *X*, rendant par *Xaban* le nom propre *Chaban*. En tenant « compte de ces deux circonstances, *Ouchda* se retrouve dans « *Huexda*, sans la moindre difficulté (1). »

C'est bien simple. Mais les Espagnols connaissaient *Ouchda*, et ne l'appelaient pas *Huexda*, mais bien *Guagida* (2). De plus, il n'y a pas de rivière à Ouchda, et il peut paraître extraordinaire qu'on donne à une rivière le nom d'un lieu qu'elle ne traverse pas. L'Oued-Isly, qui est le cours d'eau le plus voisin, était connu, et on l'appelait Oued-Zezil, ou Ziz. Au reste, on trouve le Rio-Huexda sur quelques cartes (3), entre autres sur celle qui fut dressée en 1726, par Guilaume Delisle, géographe du roi et de l'Académie royale des sciences, sous le titre de : *Carte des pays où les Chevaliers de St-J. de Jérusalem ont porté leurs armes*. Sur cette carte, le Rio-Huexda est indiqué et se trouve précisément à l'emplacement du Rio-Salado.

Je considère maintenant comme suffisamment démontré qu'aucun des noms de lieux fournis par les documents ne s'oppose à ce qu'on reconnaisse comme bonne et valable la version du Dr Schaw, conforme à la tradition indigène. La seule difficulté qui subsiste, se trouve dans l'énorme différence qu'on rencontre entre les distances données par les textes ; 30, 28 et 8 lieues. Il n'est cependant pas impossible de trouver une explication raisonnable.

A l'époque où fut rédigé le document officiel, les Espagnols n'occupaient Oran que depuis neuf ans environ, et ne connaissaient aucunement la route directe qui conduit de cette ville à Tlemcen. Ils n'ont donc pu apprécier les distances que par le nombre des heures de marche. Or, ils se mirent à la poursuite d'Aroudj le 29 septembre, à la nuit noire, et le combat eut lieu, le lendemain, à l'approche de la nuit (4). Cela nous fait bien en-

(1) *Revue africaine*, T. IV, p. 32.

(2) Voir *Léon l'Africain*, *Marmol*, etc.

(3) MM. Sander Rang et Ferdinand Denis avaient vainement cherché cette rivière sur les cartes qu'ils avaient consultées. (*Histoire des Barberousse. — Fondation de la Régence d'Alger*, 2 vol. in-8°, Paris, 1837.) Voir Tome II, p. 178, note I.

(4) Ya era tarde quando los alcançaron. (*Cronica de los Barborrojas*, p. 48.)

viron 23 *heures*, qu'on peut très-bien admettre avoir été traduites dans la rédaction du rapport par 23 *lieues*. L'évêque de Pampelune a reçu des renseignements de la même nature.

Haëdo, cet historien si correct et généralement si bien renseigné, nous indique une distance de 8 lieues; en réalité, le gué du Rio-Salado est à plus de 70 kilomètres de Tlemcen. Mais Haëdo, qui se renseigne auprès des Indigènes, se trouve forcé de compter comme eux par heures de marche, et en arrive à nous donner presque partout, sous la dénomination de *lieue*, une longueur de huit à dix kilomètres. C'est ainsi qu'il nous indique les distances suivantes : Mostaganem à 12 lieues d'Oran, alors qu'il y a 84 kilomètres ; Cherchell à 20 lieues d'Alger, au lieu de 118 kilomètres ; Ténès à 30 lieues, au lieu de 229 kilomètres, et ainsi de suite. On peut donc dire, en général, que toutes les fois qu'il est question de *lieue* dans Haëdo, il faut entendre une heure de marche des Turcs (1), c'est-à-dire de 8 à 10 kilomètres.

D'ailleurs, il ne peut pas y avoir d'incertitude sur la désignation qu'il fait du gué du Rio Huexda : il y revient, quelques pages plus loin, et nous allons voir dans quelles circonstances. C'est en 1551. Le prince de Fez est entré sans résistance dans Tlemcen ; une fois installé, il y a laissé son frère, est entré dans le pays des Beni-Amer qu'il a chassés jusque sous le canon de Mostaganem, où il les a poursuivis. Hassan-Pacha, informé de cette invasion, a fait partir d'Alger une armée de six mille hommes sous le commandement des caïds Saffa, Hassan-Corso et Ali-Sardo. Les Turcs arrivent aux portes de Mostaganem au moment où le prince de Fez s'y présentait lui-même, et celui-ci, craignant d'avoir à combattre à la fois les Indigènes et les Janissaires, bat en retraite sur Tlemcen. Il est immédiatement pour-

(1) Il y a longtemps que tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de l'Algérie. ont remarqué avec étonnement la longueur des étapes que faisaient les Janissaires. — Cela tient à ce qu'ils ne marchaient habituellement que par petites troupes, et en réquisitionnant dans les tribus un mulet par deux hommes qui le montaient alternativement. C'est ainsi qu'ils arrivaient à faire sans trop de fatigue des étapes de plus de vingt de nos lieues.

suivi et atteint « *à huit lieues en avant de Tlemcen, sur le Rio-* « *Huexda, à l'endroit même où, en* 1518, *le marquis de Comarès* « *avait battu et tué Aroudj* » (1).

J'ai l'espoir que cette citation, ajoutée à tout ce qui précède, est de nature à lever toutes les incertitudes, et je propose de revenir à l'opinion anciennement admise et de conclure en ces termes : *Aroudj, fuyant dans la direction de Mostaganem, fut atteint et tué par les Espagnols au gué du Rio-Salado, sur la route actuelle d'Oran à Tlemcen.*.

H.-D. DE GRAMMONT.

(1) Haëdo (Epitome de los Reyes), chap. V, paragraphe 3.

Pour tous les articles non signés :
Le Président,
L. Charles FÉRAUD.



ALGER. — Typ. A. JOURDAN.

ÉPISODES

DE

L'HISTOIRE DES RELATIONS

DE

LA GRANDE-BRETAGNE avec LES ÉTATS BARBARESQUES

AVANT LA CONQUÊTE FRANÇAISE

par le lieutenant-colonel R.-L. PLAYFAIR,
consul général de S. M. B., en Algérie

(Suite. — Voir le n° 130)

1661

Comte de Sandwich et Sir J. Lawson

1661. A cette époque, les dissensions entre les gouvernements d'Alger et de la Grande-Bretagne devinrent de plus en plus fréquentes. La crainte de notre pouvoir avait tellement diminué depuis la mort de Blake, que les Algériens recommencèrent de nouveau leurs déprédations sur nos navires.

M. Pepys nous dit comment il était allé à la taverne *Fleece* (*de la Toison*) pour boire, et qu'il y était resté jusqu'à 4 heures, racontant des histoires sur Alger et sur la vie que menaient les esclaves dans ce pays, et comment le capitaine Mootham et M. Dartes (fils de l'archevêque anglican d'York), qui avaient été tous deux esclaves, lui donnèrent des informations sur la condition de ces pauvres gens dont la seule nourriture était du pain et de l'eau, et qu'on battait sur la plante des pieds et sur l'estomac, à la merci du patron.

Cette année-là, le comte de Sandwich fut envoyé par Charles II pour ramener de Portugal la reine, et il reçut en même temps la mission de régler les différends avec Alger. Il n'eut aucun succès.

Pepys fait cette remarque : « L'affaire d'Alger m'a beaucoup troublé, car « My lord » n'a pas fait ce qu'il était allé faire, quoiqu'il ait fait plus qu'une autre personne aurait pu faire ; » et plus loin il ajoute « qu'en 1662, des lettres arrivèrent de « My lord », annonçant qu'Alger avait été détruit par une grande tempête et que beaucoup de navires corsaires avaient coulé près du môle, de sorte que le Dieu tout-puissant a terminé cette malheureuse affaire pour nous, ce qui est une bonne nouvelle. »

Ce désastre disposa sans doute le Pacha à conclure la paix avec l'Angleterre ; ce qui fut fait par l'amiral Sir John Lawson, le 23 avril 1662.

En 1664, Lawson déclara la guerre à la Régence, parce que plusieurs navires anglais avaient été pris et que le Dey avait refusé de restituer leurs cargaisons, et aussi à cause de l'emprisonnement du Consul. La paix fut conclue par l'amiral Sir Thomas Allen, le 30 août 1664, aux mêmes conditions que la précédente.

1669-1677

Sir Edward Spragg. — Amiral Herbert

En 1669, la guerre fut de nouveau déclarée entre Alger et l'Angleterre. Quoique les Algériens se fussent soumis à Sandwich et Lawson, lorsque leurs escadres se retirèrent, ils ne tinrent plus leurs promesses, et les plaintes des négociants et des armateurs devinrent trop fortes pour qu'on pût les passer sous silence.

Nous nous contentâmes d'abord d'agir de concert avec les Hollandais et d'envoyer une petite escadre qui détruisit plusieurs navires algériens et mit en liberté quelques esclaves chrétiens ; mais plus tard nos alliés se retirèrent et nous laissèrent terminer l'œuvre nous-mêmes.

En 1669, nous envoyâmes Sir Edward Spragg qui avait com-

mandé le vaisseau de Lord Sandwich pendant l'expédition de 1662 ; et quoiqu'il ne disposât que d'une faible escadre, son habileté lui assura les moyens de réussite dans cette entreprise.

Une histoire très-curieuse de cette expédition, écrite en vers, existe au Musée Britannique. Elle est intitulée : *Le Voyage du détroit ou Poëme de « St-David »*, et contient « une description des faits les plus remarquables qui se passèrent dans sa première expédition contre les Turcs d'Alger, commandée par Sir John Harman, contre-amiral de l'escadre de Sa Majesté, depuis le mois de mai 1669 jusqu'au mois d'août 1671, par John Baltharpe, appartenant audit navire. »

Un passage de ce poëme pourrait être intéressant :

" Enough of Tangeir, now let's turn our tayl;
From thence that night we did set sayl,
Bound up the Streights away we went;
To meet with Algeir Turkes was our intent.
We with our Squadron kept a board
The Christian shore : upon my word,
Sir Thomas Allen steers along
Mid channel with his squadron.
Sir Edward Spragg with ships of warr
Did keep along the Barbary shore,
Ther flaggs all three agreed were
To meet together at Argeir ;
Because these rogues and we did jarr
To make with them perpetual warr,
We scorn with them to be peace seekers
Who are such roguish peace breakers. "

Les Algériens paraissent avoir été assez disposés à faire des traités qu'ils n'observaient cependant que tant que leur intérêt les y portait :

" The Turkes they sooth us up with Treaty —
They sooth us up most fine and neatly,
Till they have brought about their ends,
And then they care not to be friends. "

1670. — Après son départ d'Alger, Sir Edward Spragg se rendit

à Bougie où était rassemblée la principale flotte des pirates, protégée par une forte chaîne qui fermait l'entrée du port. Sir Edward rompit la chaîne, fit taire les batteries, et prit ou brûla la flotte entière. A la nouvelle de ce désastre, les Algériens se soulevèrent contre le gouvernement, étranglèrent le Dey, et se soumirent entièrement à l'amiral anglais.

1675. — En 1675, les Hollandais essayèrent d'acheter la paix au moyen de fortes sommes d'argent; mais leurs conditions ne furent pas acceptées par le Divan d'Alger. La punition que leur avait infligée l'Angleterre, ne paraît même pas avoir été assez sévère; car en 1677 on fut obligé d'envoyer l'amiral Herbert avec une escadre. Son apparition seule suffit pour leur rappeler le châtiment infligé par Sir Edward Spragg, et ils se soumirent sur-le-champ, et tout en continuant leurs déprédations sur les marines des autres pays, s'abstinrent pendant longtemps d'insulter le pavillon Britannique. A cette époque, l'esclavage pur et simple dans lequel on détenait les sujets anglais, n'était pas regardé comme une insulte au drapeau.

1674

Sir John Marborough. — Sir Cloudesley Shovel.

En 1674, une expédition, commandée par Sir John Marborough, fut envoyée pour châtier les pirates de Tripoli, qui, à l'instar de leurs voisins d'Alger et de Tunis, commettaient depuis longtemps des déprédations sur notre marine marchande. L'expédition réussit complètement, et ce fut là que se déployèrent, pour la première fois, les talents de Sir Cloudesley Shovel, qui devint plus tard un de nos amiraux les plus distingués. L'attaque sur les navires ennemis, dans le port de Tripoli, fut faite sur des barques placées sous le commandement de Shovel qui, avec une grande hardiesse et beaucoup d'habileté, s'empara du stationnaire et, l'empêchant de donner l'alarme, s'introduisit dans le port, brûla la flotte entière, et regagna son navire sans avoir perdu un seul homme.

1719

Thomas Shaw.

Thomas Shaw, docteur en théologie, naquit dans le comté de Westmoreland, vers l'année 1692. Il y fit ses études et fut admis au Collége de la Reine, à Oxford, en 1711. Il reçut le grade de bachelier ès-arts, le 5 juillet 1716, et celui de maître-d'arts, le 16 janvier 1719. Il entra ensuite dans les ordres et fut nommé chapelain de la Factorie anglaise à Alger. Il y resta douze années, et de là voyagea dans les États Barbaresques.

Pendant ses voyages, il fut nommé membre de son collége; et après son retour il devint docteur en théologie, en 1734. Dans la même année, il fut aussi élu membre de la Société royale de Londres.

En 1738, il publia à Oxford, en in-folio, la première édition de ses voyages. Il présenta également à l'Université quelques curiosités naturelles, d'anciennes monnaies, et des bustes qu'il avait collectionnés. Trois de ces derniers sont gravés dans la *Marmora Oxoniensia*. A la mort du Dr Felton, il fut nommé principal du collége d'Edmond Hall, qu'il releva par sa munificence d'un état obéré. Il fut nommé, à la même époque, vicaire de Bromley, dans le Hampshire, et professeur royal de grec. Il remplit cette dernière charge jusqu'à sa mort qui arriva en 1751.

Ses voyages ont été universellement estimés, non-seulement par leur exactitude et leur fidélité, mais aussi à cause des illustrations qu'ils contiennent sur l'histoire naturelle, sur les ouvrages des auteurs classiques, et particulièrement sur les Saintes Écritures.

Ils ne contiennent aucun détail sur ses aventures personnelles, et forment plutôt une série de savantes dissertations sur les sujets qui l'intéressaient pendant son séjour en Barbarie. Il n'est pas toujours facile de distinguer ce qu'il raconte de sa propre expérience, de ce qu'il a appris de celle d'autrui. Il a donné la description de localités qu'il n'avait jamais visitées; et il est bien certain qu'il avait à sa disposition les

manuscrits de Peyssonnel, manuscrits qu'il cite souvent sans les nommer.

Les œuvres de Shaw ont été traduites en français et imprimées en in-4°, en 1743, avec notes et corrections communiquées par l'auteur.

Il publia, en 1746-1747, deux suppléments ; le dernier est adressé au Dr Clayton, Évêque de Clogher en Irlande. Ces suppléments ont été compris plus tard dans la seconde édition de ses œuvres revues et entièrement remaniées.

La mort mit fin à ses travaux, mais le public en a récolté les fruits. La troisième édition, littéralement conforme à la seconde que l'auteur avait soigneusement modifiée et augmentée, fut publiée, en 1757, avec diverses corrections, particulièrement dans l'index aux passages de l'Écriture sainte illustrée,

L'épitaphe suivante fut composée par le Dr Brown, principal du Collége de la Reine à Oxford, et fut placée sur son monument dans l'église de Bromley :

EPITAPHIUM AUCTORIS.

Peregrinationibus variis
Per *Europam*, *Africam*, *Asiamque*
Feliciter absolutis,
Et Exuviis mortalibus hic loci
Tandem depositis,
Cœlestem in Patriam remigravit
THOMAS SHAW, *S. T. P.* et *R. S. S.*
Gabrielis Fil. *Kendaliensis :*
Qui
Consulibus Anglicis apud *Algerenses*
Primum erat a Sacris ;
Mox *Coll. Reginæ* inter Socios ascriptus ;
Aulæ dein *Sancti Edmundi* Principalis
Ac ejusdem munificus Instaurator ;
Linguæ demum *Græcæ* apud *Oxonienses*
Professor Regius.
De Literis quantum meruit Auctor celebratus,
Edita usque testabuntur Opera,

Pyramidibus ipsis, quas penitiùs inspexerat,
Perenniora forsan extitura.
Hic, Studiis etsi severioribus
Indies occupatus,
Horis tamen subsecivis emicuit
Eruditus idem et facetus conviva.
Optima quanquam Mentis indole
Et multiplici Scientia instructus ;
Literatorum omnium, domi forisque,
Suffragiis comprobatus ;
Magnatum Procerumque popularium
Familiari insignitus Notitiâ ;
Nec summis in Ecclesiâ Dignitatibus impar ;
Fato tamen iniquo evenit,
Ut *Bramleyensis* obiret *Parœciæ*
Vicarius penè Sexagenarius
XVIII. Cal. Sept. A. D. 1751.
Uxor JOANNA Ed. Holden arm. Consulis
Algerensis olim conjub bis vidua.
M. P.

On voit, par les dernières lignes de l'épitaphe, que Shaw épousa la veuve de M. Edmond Holden, consul général de Sa Majesté Britannique à Alger, pendant sa résidence dans cette ville.

Dans la galerie du *Common Room*, au Collége de la Reine, à Oxford, il existe un portrait de Shaw, et dans le registre du même collége il est désigné comme il suit :

Mercats. Anglics. Apd . Algiers a Sacris.

1749

L'amiral vicomte Keppel. — Sir Joshua Reynolds, président de l'Académie royale.

Le 7 mai 1749, le paquebot *Le Prince Frederick* mouillait à Plymouth, ayant quitté Lisbonne deux mois auparavent. Il avait

été pris en route par des corsaires algériens et emmené dans un de leurs ports où il avait été détenu, sous prétexte que le capitaine nommé sur les papiers du navire n'était pas à bord, et que l'argent et les bijoux dont les pirates se saisirent, appartenaient à des Juifs. L'équipage cependant fut bien traité et ne fut pas dévalisé, et le navire put enfin reprendre la mer.

L'amiral Keppel, qui n'avait alors que 24 ans, fut nommé au commandement de l'escadre de la Méditerranée, et reçut en outre une mission diplomatique auprès des États-Barbaresques. Elle consistait à s'enquérir de cet acte de piraterie et à s'aviser des mesures à prendre pour prévenir à l'avenir les déprédations que les corsaires commettaient sur les navires britanniques.

Avant de mettre à la voile, Keppel alla de Plymouth voir son ami Lord Edgcombe, et là il rencontra pour la première fois le jeune Reynolds, qui lui plut tant, qu'il l'invita à faire le voyage avec lui, à bord de son vaisseau *Le Centurion*.

L'invitation fut acceptée avec plaisir, et les deux amis, tous deux destinés à atteindre le sommet de leurs professions respectives, partirent le 11 mai pour Lisbonne.

Ils visitèrent ensuite Tétuan, ayant appris que le consul anglais avait été emprisonné dans sa maison par ordre du gouverneur et plusieurs esclaves anglais jetés dans les donjons, parce qu'une certaine rançon n'avait pas été payée. Quoiqu'il n'eut aucune instruction en ce qui concernait le royaume du Maroc, Keppel crut que l'apparition de son escadre devant la ville pourrait porter quelque remède à cet abus. Laissant Reynolds à Gibraltar, il fit route pour Tétuan et arriva dans la baie le 13 juin.

Le commodore réussit à obtenir un arrangement plus satisfaisant pour le consul et les autres prisonniers, et ayant repris Reynolds il partit pour Alger où il arriva le 29 juin.

Il rencontra cependant tant d'obstacles dans ses négociations avec le Dey, à cause de la mauvaise foi de ce dernier, que ce ne fut que deux ans après qu'elles furent terminées. Pendant qu'elles duraient, le Dey se mit un jour dans une si forte colère qu'il appela le commodore « un jeune homme imberbe » et le menaça de la corde. Keppel reçut cette menace avec beaucoup de sang-froid, et s'approchant d'une fenêtre d'où l'on pouvait aper-

cevoir son escadre, la montra au Dey et lui dit « Que si c'était son plaisir de le mettre à mort, il y avait assez d'Anglais dans ces navires pour lui faire un glorieux bûcher funèbre. »

Pendant la durée de sa mission, le commodore visita à plusieurs reprises l'île de Minorque. Reynolds y débarqua, fut bien reçu par le général Blakeney, et fit les portraits de plusieurs officiers de la garnison.

1762-1765

James Bruce.

Pendant la période 1762-1765, James Bruce de Kinnaird, le célèbre voyageur africain, remplissait les fonctions de consul-général britannique à Alger. Après sa démission, il explora sur une grande échelle l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine et la Pentapole, et exécuta des dessins très-précis des plus importantes ruines romaines de ces pays. Un choix de ces dessins vient d'être publié, après un laps de plus d'un siècle, par l'auteur, dans son ouvrage: *« Voyages sur les traces de Bruce en Algérie et en Tunisie. »*

L'avant-propos de cet ouvrage a été traduit en français et a paru dans le *Mobacher* et le *Bulletin de la Société de Climatologie d'Alger* en 1877. L'auteur se hasarde à le reproduire dans cette notice, et à y ajouter un extrait du premier chapitre qui contient le récit du séjour de Bruce à Alger.

AVANT-PROPOS

Il est nécessaire que j'explique en quelques mots comment il m'est arrivé de mettre en lumière, dans la faible mesure de mes forces, les premiers ouvrages de cet illustre explorateur de l'Afrique.

J'ai passé la plus grande partie de ma vie dans les différentes contrées que Bruce a fait connaître aux géographes; aussi, quand je me suis trouvé son successeur à Alger, mon admiration pour lui n'a fait que redoubler.

Je lus le récit de ses explorations en Barbarie, et je regrettai vivement que les détails en fussent si incomplets. Je résolus de m'assurer s'il n'existait point quelques-uns de ces ouvrages, inconnus jusqu'à ce jour du public, qui pussent donner quelques informations sur cet intéressant sujet.

Je consultai les archives du consulat, mais inutilement : tout avait été détruit par le feu, avant la conquête. Au « Record-Office » à Londres, il existe une collection de ses rapports qui contient des renseignements très-curieux sur la principauté d'Alger. Des documents arabes y sont joints, relatifs à des traités d'une grande valeur historique ; mais, comme on doit naturellement s'y attendre, ils ne contiennent pas un mot de ses voyages, qui ne commencèrent qu'après qu'il eut résigné ses fonctions publiques, au mois d'août 1765.

La pensée me vint alors que Lady Thurlow, fille de feu Lord Elgin et héritière de Kinnaird, était l'arrière-petite-fille du célèbre voyageur. Je m'adressai à elle, et l'on comprend quelle fut ma joie de trouver qu'elle avait en sa possession un nombre très-considérable de manuscrits, de dessins, ainsi que plusieurs collections ayant appartenu à Bruce.

Lord Thurlow choisit, parmi ces précieux souvenirs, tout ce qui avait rapport au premier voyage que fit Bruce en Afrique avant de se diriger vers l'Abyssinie ; il eut l'extrême obligeance de les mettre à ma disposition pour être publiés, dans le cas où je le jugerais utile.

Quand je me rendis chez lord Thurlow, je comptais bien y trouver des documents très-importants, mais je m'attendais peu à les y rencontrer en aussi grande quantité et possédant une valeur si considérable. Ce n'est point ici la place de parler de ces dessins ; seulement ce qui éveilla tout particulièrement mon intérêt, ce fut une collection d'une centaine de croquis, quelques feuilles en ayant un sur les deux côtés, représentant tous les principaux sujets qui ont un intérêt archéologique dans l'Afrique septentrionale, depuis Alger jusqu'à Pentapolis. Ces croquis sont d'un fini que ne pourrait surpasser de nos jours l'artiste le plus éminent.

Bruce exposait souvent ses dessins et parlait du projet qu'il

avait de publier un ouvrage sur les antiquités de l'Afrique. La manière dont on avait reçu son livre de voyage ne pouvait guère l'encourager à donner suite à une entreprise aussi coûteuse, les frais de gravure seuls pouvant s'élever à 3 ou 4,000 livres sterlings.

Après sa mort, le goût des arts augmentant et les publications de ce genre étant plus encouragées, son fils pensa que le temps était venu de faire paraître les œuvres de son père. C'est au moment où il allait réaliser ce projet qu'il mourut, en 1810.

Le major Cumming-Bruce entama des négociations avec le Comité du Musée Britannique dans le but de céder au pays toute la collection ; mais, des deux côtés, on ne put arriver à un arrangement satisfaisant, et, depuis les trente années qui viennent de s'écouler, elle est restée en la possession de la famille de Bruce, inconnue et presque oubliée de la génération acuelle.

Connaissant parfaitement quelques-uns des monuments, je pus juger de l'extrême fidélité des exquisses ; quant à d'autres, je trouvai qu'elles étaient des reproductions hors prix, d'édifices qui n'existent plus. Parmi tous ces croquis, ceux qui furent pris dans la régence de Tunis m'étaient complètement inconnus. Je résolus alors de suivre Bruce dans ses excursions, aussi loin qu'il me serait possible de le faire, afin de m'assurer dans quelles conditions se trouvaient ces ruines que ni les injures du temps ni les déprédations des barbares n'ont pu détruire.

Il m'était impossible de suivre sa route exactement, comme il l'avait parcourue, ni d'explorer El-Djerid, Tripoli et la Cyrenaïque. Je me proposai cependant de visiter toutes les ruines de l'Algérie et de la Tunisie que son crayon avait reproduites, de façon à comprendre dans mon parcours tout ce qu'il y avait de plus pittoresque et de plus instructif, dans un pays à peine connu des voyageurs modernes.

Aucun voyageur n'a eu à subir, plus que Bruce, des reproches aussi nombreux que peu mérités. Il n'y a pas un acte de sa vie, pas un mot de ses écrits, qui n'aient été mis en doute ou reçus avec incrédulité. Et cependant, plus on explore les contrées qu'il a parcourues, plus on est obligé de reconnaître que ses informations étaient d'une exactitude surprenante.

Je me souviens parfaitement, il y a de cela près de trente ans, avoir rencontré au Caire les frères d'Abbadie, à leur retour d'un séjour de plusieurs années en Abyssinie. J'étais très-intime avec eux. Dans une de nos conversations sur Bruce, ils m'affirmèrent qu'après s'être servi journellement de son ouvrage comme d'un critérium, ils n'avaient pu y trouver ni une assertion fausse, ni une erreur de la plus légère importance.

Il ne faut pas supposer que ses dessins aient échappé à la critique, et qu'il n'y ait pas eu des gens qui n'aient exprimé le doute que Bruce y était pour peu de chose. Aussi lui laisserons-nous le soin de se disculper lui-même, en reproduisant tous les passages que j'ai trouvés dans son manuscrit ayant trait à l'imputation dont je viens de parler.

....

« Toute ma vie, je me suis appliqué au dessin, sans réserve, avec plus d'amour peut-être que de talent, à l'étude des mathématiques, et particulièrement à la partie de cette science qui concerne l'astronomie.

» D'après l'expérience que nous en avons faite au Pœstum et à un aqueduc qui se trouve à 80 milles d'Alger, où sont les ruines de Iol ou Césarée, la capitale du jeune Juba et de Cléopâtre, je m'aperçus du temps considérable qu'il faudrait à une seule personne pour reproduire tous les détails de n'importe quels anciens édifices d'une manière satisfaisante pour l'art et pour le public. Toutes les parties de l'ordre toscan sont simples, aussi facilement mesurées qu'esquissées. Mais, d'après le récit de Shaw et suivant les inscriptions qu'il donne accompagnées d'une imparfaite reproduction de trois temples, je trouvai autour de moi les restes d'une architecture appartenant au meilleur temps de Trajan, d'Adrien et des Antonins.

» La description qu'il donne de Jebbel, des Aures, de Jemme, d'Hydera et de Sbaitla, le prouve amplement. Je fus convaincu que sans aides on ne pouvait donner qu'une idée très-imparfaite d'objets qui, au point de vue du goût, de l'art et de leur nombre, méritent encore plus notre admiration que ceux de Rome. Tous les ordres de l'architecture s'y trouvent dans l'état le plus

parfait de conservation : le composite, le corinthien, l'ionique. Mais où trouver cet aide? Quel encouragement est-il en mon pouvoir de donner, afin de décider des hommes de talent à venir braver des climats insalubres, à errer sur des routes inconnues et pleines de périls, pour se dévouer à une pareille entreprise?

» Cependant, afin que rien ne me manquât dans l'accomplissement de mon œuvre, je m'adressai à Messieurs Byres, Lumsdane, ainsi qu'à plusieurs autres personnes qui se trouvaient alors à Rome.

» On proposa à un grand nombre d'élèves de venir partager mes travaux ; aucun ne le voulut. Un Français fut sur le point de se décider, mais après avoir réfléchi aux dangers qu'il allait encourir, il en fut terrifié et ne donna point suite à son projet.

» Toute l'assistance qu'il me fut possible d'avoir, fut celle d'un jeune Bolonais, du nom de Luigi Balugani, qui veut dire « vue basse. » Il faut convenir qu'il ne m'était pas d'un grand secours. Cependant, comme il avait beaucoup de bonne volonté, après un travail assidu de vingt-deux mois, je réussis à le perfectionner dans le dessin de l'architecture ornementale : ce que je désirais vivement qu'il connût.

» J'accomplis, seul avec lui, le voyage de l'Afrique et de l'Asie. En Palestine, il fut atteint d'une maladie incurable, et mourut après que j'eus pénétré en Ethiopie. Depuis notre départ de Sidon, sa santé avait décliné de jour en jour.

» J'étais muni de tout ce qui était nécessaire pour dessiner, j'avais une quantité considérable de crayons, de l'encre de Chine et des couleurs. Outre ces objets, je possédais un appareil qui se démontait et dont toutes les parties avaient été construites avec le plus grand soin, sous ma direction, par Messieurs Mairn et Blunt, en face du « Royal Exchange. » C'était une grande chambre noire. On avait apporté la plus grande attention à son objectif auquel on avait ajouté plusieurs perfectionnements. Le tout était renfermé dans un casier ayant la forme d'un énorme in-folio de près de quatre pieds de long sur dix pouces d'épaisseur. Cet appareil, employé avec discernement, était un auxiliaire d'une utilité inappréciable. En moins de rien, on avait toutes les réductions que l'on désirait, et, quand le temps était clair, la

netteté des lignes et la projection des ombres que l'on obtenait étaient admirables. Les moindres lézardes étaient fidèlement reproduites sur le papier. Le plus petit pampre qui se trouvait suspendu au sommet d'une corniche ou sur son arête, indiquait à l'artiste le parti qu'il pouvait tirer de cet arrangement fortuit de la nature, en le disposant d'une manière plus gracieuse encore. Ces lignes, vue d'une distance éloignée de la lentille, laissaient bien quelque chose à désirer ; mais ce défaut, provenant de causes connues, était facile à remédier. Luigi avait apporté de Rome un de ces instruments, et, malgré son imperfection, il me rendait d'assez bons services, tout en épargnant le mien qui lui était de beaucoup supérieur.

» Je ne ferai que donner une énumération succincte du travail que j'accomplis :

En premier lieu, 13 grandes vues de Palmyre, sur papier impérial grand format ; dessins de 22 pouces de hauteur sur même papier, format moins grand ;

12 vues des ruines de Carthage ;

Temple sur la fontaine de Zowan (1) ;

Majestueux arc de triomphe à Tunga ;

Arc de triomphe et temple de Tipasa (2) ;

2 vues d'un très-bel arc de triomphe à Hydra, où se trouvent les Oulad Sidi Booghanim, les *mangeurs de lions* du docteur Shaw ;

Spaitla ou Sefetula (voir Shaw, page 201) ;

2 temples corinthiens ;

2 temples composites avec un arc de triomphe qui lui sert d'approche ;

Djebel Aurès : un très-beau monument de sculpture (3) ;

Vue de l'amphithéâtre de El-Jemme ou de Tisdrus ;

Taggou-Zaina, l'ancienne Diana Veteranorum : — Arc de triomphe ;

(1) Zaghouan.

(2) Tebessa.

(3) Le prétoire de Lambessa.

Timegad, Volim (Thamagadi) : — Magnifique temple en marbre blanc, de l'ordre corinthien, d'un travail admirable, et un arc de triomphe surchargé de sculptures ;

Medrashem : — Tombeau de Syphax ;

Iol Césarée : — Magnifique aqueduc avec trois rangées d'arcades superposées ;

Cirta : — Admirable vue de l'aqueduc et de la cascade (1) ;

Zamfour : — Arc de triomphe ;

Muctar : — Deux arcs de triomphe de l'art corinthien ;

Tripoli : — Arc de triomphe en marbre, vue prise des quatre côtés. Ce monument est le plus ouvragé qui soit au monde, et dans quelques-unes de ses parties, le plus beau qu'on ait jamais vu ;

Assuras : — Arc de triomphe et temple ;

Ptolometa, où se terminèrent mes voyages en Afrique : — Vieux temple ionique ; le seul qu'ait bâti Ptolémée Philadelphe.

» On pourra se faire une idée du travail que semblable entreprise comporte, quand on saura que, pour chaque élévation et pour chaque vue, il est nécessaire de faire six croquis. Outre cette laborieuse tâche, il a fallu mesurer, avec le soin le plus scrupuleux, toutes les parties de ces édifices : élévations, sections géométriques, ornements, etc. Je possède encore la plupart de ces esquisses, et l'on peut s'assurer avec quelle conscience je les ai complétées, tout en me trouvant au milieu du désert.

» Quand je présentai au Roi mes vues de Palmyre, il en fut vivement frappé et on ne peut plus satisfait. Il se dirigea vers la fenêtre avec le prince de Mecklenbourg-Strelitz, tandis que je restai au salon avec la Reine. Je fus grandement surpris quand elle me demanda si personne ne m'avait aidé. Je lui répondis que j'avais eu toute l'assistance qu'il m'avait été possible de me procurer afin de rendre mon travail digne d'être présenté au Roi.

» J'avais prié le docteur Hunter de décrire tous les incidents de mon voyage, et il m'avait assuré qu'il l'avait fait.

» Je ne serai pas si exigeant que de vouloir qu'un homme

(1) Elle ne se trouve pas dans la collection.

possède, jusqu'à la perfection, l'art de dessiner les ciels, les ruines pittoresques de l'architecture, les ornements, les feuilles, les eaux, les lignes géométriques. Claude Lorrain, seul, avait un talent à la hauteur d'une pareille tâche. Clarisso, Bartholozzi et Cypriani en sont bien loin ; quant à M. Robert Strange, nous n'en parlerons pas. Je demande à ces messieurs de se procurer toute l'aide possible. Cela fait, je choisirai trois tableaux dans la collection du Roi, et trois de mes dessins, et je les mets au défi de les reproduire en deux années.

» M. Robert Strange, maintenant Sir Robert, sait bien que j'ai été pendant quarante ans au moins, un assez bon dessinateur de ruines architecturales, et que depuis il me recommanda, comme second maître de dessin, ce pauvre Bruneau qui donnait alors des leçons à Lady Louisa Greville, fille de Lord Brock, devenu par la suite Lord Warwick. Jusqu'alors, ne m'étant occupé qu'à reproduire des monuments d'architecture, je ne m'étais presque jamais servi pour dessiner que d'une règle et d'un compas.

» Comme je désirais donner à mon travail toute la perfection possible, vous et le docteur Couglas sont là pour témoigner avec quel empressement et quelle reconnaissance j'acceptai l'aide qu'on m'offrait, par égard pour le public et pour la postérité.

» Le célèbre Piranesse, le meilleur dessinateur de la vieille architecture que je connaisse, attachait peu d'importance à la perfection absolue. Ses personnages sont tels qu'il les a dessinés. Sachant qu'il n'était point portraitiste, au lieu de dessiner des ornements de fantaisie, il place, sur le sommet des rochers, des personnages qui semblent être en convulsions. Ils ont des bras et des jambes d'une longueur démesurée, point de corps, et le tout est surmonté d'une tête monstrueuse. Ces créations de son pinceau semblent appartenir à tout autre monde qu'à celui-ci. Les connaisseurs appellent ces libertés « des manières de maître ! » En effet, la liberté qu'il prenait envers le public est assez semblable à celle que prendrait quiconque se promènerait en compagnie avec une longue barbe, en pantoufles et en robe de chambre.

» Les deux choses essentielles, quand on voyage, c'est de bien

voir et de raconter fidèlement ce qu'on a vu. J'ai tout lieu d'espérer que je me suis acquitté de cette double tâche avec la conscience la plus scrupuleuse. »

. . . .

Nous voyons, d'après les propres paroles de Bruce, que les dessins sont bien de lui et qu'il n'eut d'autres auxiliaires que sa chambre noire et son jeune artiste Luigi Balugani. On ne peut douter que ces dessins n'aient été faits sur place. Dans une de ses dernières excursions, le comte de Kingston réussit à photographier tous les monuments que Bruce a reproduits, et, quoique le temps et surtout la main de l'homme en aient détériorés quelques-uns, plusieurs sont encore tels qu'il les représente. Il est donc facile, en comparant le dessin original à la photographie, de convaincre les incrédules.

Un exemple de sa minutie à parfaire les détails se trouve dans l'arc de triomphe qui donne accès au *Hieron* des trois temples à Sbeitla. Dans l'attique de cet édifice, la première assise est intacte. La seconde ne se compose que de quatre pierres dont deux se sont déplacées et qui projettent sur la façade du monument. Dans une des photographies, ces quatre pierres occupent exactement la même position que dans l'esquisse de Bruce.

Les dessins eux-mêmes prouvent, d'une manière très-évidente, que deux personnes travaillaient simultanément à esquisser les ruines. Le duplicata qu'on a fait de presque chaque monument a toujours été pris d'un point de vue différent. Dans quelques cas, la différence d'angle est très-légère. On dirait que les deux compagnons choisissaient leur position, assez près l'un de l'autre, afin de pouvoir causer ensemble. Un coup d'œil à l'itinéraire montre qu'ils ne sont jamais restés assez de temps au même endroit pour que chacun ait pu prendre deux vues du même objet.

La plupart des mesures sont indiquées en italien ; Bruce devait les donner de vive voix à Balugani qui en prenait note. Il paraît que Bruce écrivait cette langue aussi facilement que la sienne, ainsi que le prouvent les nombreuses annotations écrites de sa main.

Quelquefois, au lieu de deux copies, il y en a plusieurs, mais dans toutes on remarque toujours les mêmes particularités que j'ai déjà signalées.

Une de ces exquisses ou plutôt série d'esquisses, est faite avec une exactitude admirable et le meilleur goût. Généralement, elles ne comportent point d'accessoires; mais quand il a été nécessaire d'en introduire, ils sont toujours la fidèle reproduction de la nature. Parfois il arrive qu'elles sont défigurées par l'introduction de grotesques figures et de paysages impossibles, suivant le goût de cette époque, et Bruce a donné lui-même une description de cet ornement si agréable à dessiner. Mon impression est que ces accessoires sont l'œuvre de Luigi Balugani.

Il y a encore une troisième série de dessins, comprenant des monuments d'architecture faits à l'échelle, des plans, des détails de sculpture très-élaborés, etc. Il est évident que cette partie aurait pu être achevée chez lui dans de meilleures conditions qu'à l'étranger; nonobstant, elle a été exécutée d'une manière si supérieure et avec une connaissance si profonde de l'art architectural, qu'on peut à peine se figurer que Bruce l'ait complétée à lui seul. Elle fut terminée pendant le séjour du voyageur à Kinnaird, en vue de sa publication. Il est possible qu'il ait eu alors l'assistance d'un dessinateur de profession; et c'est peut-être ce à quoi il faisait allusion, lorsqu'il écrivait à son ami, l'honorable Daines Barrington : « Vous joindrez votre témoignage à celui du docteur Douglas, pour certifier avec quel empressement et quelle reconnaissance j'ai saisi toutes les occasions d'accepter les services de tous ceux qui pouvaient me mettre à même de rendre mon travail digne de la postérité et du public. »

Ces dessins furent exposés à « the Institut of British architects » par le major Cumming Bruce, M. P., en 1837, et la lettre suivante lui fut adressée par M. Donaldson, le secrétaire honoraire, à la date du 17 mai 1837 :

« A la suite d'une délibération spéciale, passée en assemblée ordinaire tenue lundi dernier, je viens vous remercier, au nom des membres de l'Institut, de la faveur que vous leur avez faite en mettant si généreusement à leur disposition la collection de

Bruce, si intéressante et d'une valeur artistique si considérable. Ils ont été grandement frappés et du nombre et de la beauté des édifices qui ornent les anciennes provinces romaines. Ils ont surtout admiré la persévérance et le talent que Bruce a déployés en reproduisant, avec le goût le plus esquis, les détails les plus minutieux de ces monuments.

Les membres de l'Institut ont l'espérance que bientôt ces documents seront publiés; ils ajouteront une nouvelle obligation à la longue liste de celle que, non-seulement notre pays, mais l'Europe entière doivent à son esprit d'entreprise et à ses courageuses recherches. Ces dessins prouvent qu'aux connaissances du naturaliste il joignait celle du géographe, du philosophe, de l'antiquaire, de l'érudit et de l'artiste. »

Ils furent aussi montrés à la « Graphic Society » à peu près vers la même époque. Ce qui suit est un extrait de ses procès-verbaux, portant la date du 10 mai :

« Quoique l'exploration de l'Abyssinie ait acquis à Bruce une réputation des plus grandes, ces dessins, à eux seuls, par leur mérite intrinsèque, suffiraient à le rendre à jamais illustre. Quelques personnes ont prétendu qu'ils n'étaient point de lui, mais d'un italien, du nom de Balugani, que lui envoya Lumsdane, l'auteur des Antiquités Romaines. Parmi les dessins présentés à la « Graphic Society » il s'en trouvait du Pœstum, faits par Bruce, bien avant son arrivée en Afrique, où Balugani l'y joignit. Leur exécution prouve, au-delà du doute, que c'est bien le même crayon qui a dessiné la plus grande partie et les meilleurs de ceux des villes africaines. »

C'est-à-dire, suivant mon opinion, tous ceux qui n'ont pas été « agrémentés » par Balugani.

Ils furent soumis à plusieurs autres éminents archéologues et architectes de cette épopue; entr'autres à M. C. M. Cockerelle, qui en a parlé en ces termes dans un écrit en date du 9 juin 1837 :

« Comme antiquaire, je les juge de la plus haute importance. .... Au point de vue pratique, les architectes y trouveront

des sujets de compositions et d'ornementations entièrement neufs, d'une supériorité moindre que les types les plus purs de l'ancienne Grèce, mais au moins d'une application plus ordinaire. Pour ces deux raisons, on ne peut assez regretter qu'ils aient été si longtemps ignorés du public. »

M. W. R. Hamilton, le célèbre archéologue et diplomate qui a été un des premiers fondateurs de la « Royal Geographical Society, » et à qui nous devons la découverte de la pierre de Rosetta qui se trouvait à bord d'un transport français, dit, au sujet de l'œuvre de Bruce :

« Ces croquis donnent la plus haute idée de son talent et de la perfection avec laquelle il accomplissait son travail. Quand on pense au nombre de monuments qu'il a rencontrés dans ses excursions, on est frappé du choix judicieux qu'il a su faire de toutes ces merveilles de l'architecture. Il est certain qu'elles donnent une idée des plus parfaites et des plus avantageuses de la condition des arts dans les deux premiers siècles de l'Empire romain. Il ne faut pourtant pas supposer que les véritables spécimens de l'art grec soient dans cette partie du monde ; ce qui s'y trouve nous montre que les arts florissaient dans ces colonies éloignées et qu'ils y furent cultivés aussi longtemps qu'à Rome même. »

Personne ne se connaît mieux en architecture que mon ami M. César Daly, pour qui j'ai la plus grande estime. Je soumis à son appréciation deux des dessins les moins beaux de la collection : l'*Arc de triomphe* et le *Capitole de Timegad*. Son opinion vaut la peine d'être rapportée :

« Vous m'aviez bien assuré que Bruce était un dessinateur habile, mais vraiment je ne m'attendais à rien de pareil à ce que j'ai sous les yeux : la conscience architecturale de Bruce dépasse celle de la plupart des habiles dessinateurs d'architecture de son temps, qui étaient cependant riches en talent de ce genre. Vous vous souvenez peut-être avec quel soin je dessinai moi-même l'arc de triomphe de Timegad ; je comptais publier ce dessin d'un

monument aujourd'hui accessible à tout le monde ; et ayant, comme directeur de la *Revue générale d'architecture*, une réputation à sauvegarder, ma conscience d'artiste était donc tout particulièrement stimulée. Eh bien ! je viens de comparer le dessin de Bruce au mien, et, je le répète, je suis vivement frappé de son extrême exactitude et de la grande conscience de l'homme si rigoureux envers lui-même à propos du dessin d'un monument qu'aucun de ses contemporains, suivant toutes probabilités, ne devait jamais être appelé à contrôler. Pendant les trente-cinq ans que j'ai dirigé la « *Revue d'architecture*, » que j'ai visité les expositions d'architecture, examiné les portefeuilles d'architectes, j'ai vu tant d'à-peu-près et j'ai été inspiré de tant de dégoût, que je m'empresse d'offrir l'hommage de ma sympathie et de mon respect. J'admirais Bruce comme voyageur intelligent et intrépide, je l'aime aujourd'hui comme un artiste sérieux et honnête. Vous trouverez certainement moyen de faire publier ces trésors; ils appartiennent à la science, ils honorent l'Angleterre dans Bruce, et serviront bien heureusement à nous apprendre ce qui existait ci et là dans notre Algérie et qui malheureusement n'y existe plus ou qu'à l'état de débris. »

Bruce parle souvent de ses dessins que le Roi avait dans sa collection, et, dans une circonstance, il dit :

« Ils comprennent trois grands volumes in-folio. J'en ai offert deux à sa Majesté ; le troisième, n'étant point achevé, est resté en ma possession jusqu'à ce jour. »

Ces deux volumes furent exposés par Sa Majesté la Reine, et montrés à la Société des Antiquaires de Londres, le 27 mars 1862, par M. Woodward, l'ancien bibliothécaire de Windsor. Je n'ai pas eu l'occasion de les voir et j'ignore ce qu'ils renferment. Il est à espérer qu'ils contiennent le dessin de deux monuments très-interessants, dont une esquisse imparfaite existe dans la collection de Kinnaird, et que l'on ne peut rétablir, à savoir : l'amphithéâtre de El-Djem et l'arc de triomphe de Diana Veteranorum.

Tous les souvenirs et les documents qui se rattachent au célèbre voyageur ont été conservés avec le plus grand soin. Je ne puis, en cette circonstance, m'empêcher d'exprimer l'opinion que les dessins, dont les esquisses prises en Barbarie ne forment qu'une partie, ne devraient point être une propriété particulière, mais bien celle du pays qui les conserverait religieusement dans le Musée National.

La reproduction entière de la série aurait été une entreprise aussi considérable que dispendieuse ; et au point de vue de l'architecture et de l'archéologie, elle n'était point nécessaire. Du temps de Bruce, pour faire connaître ses dessins, on ne pouvait avoir recours qu'au procédé coûteux de la gravure. De nos jours, la photographie a rendu cette entreprise des plus faciles, tout en permettant de les offrir au public comme de véritables fac-simile.

En faisant mon choix, j'ai naturellement préféré ceux d'une authenticité incontestable, dessinés sur place par Bruce lui-même. Si j'y ai compris quelques esquisses assez élaborées, c'est afin de montrer la part qu'y a prise Balugani. Il s'en trouve aussi d'autres qui, je crois, ont été terminées en Écosse.

Il est nécessaire que je dise quelques mots des manuscrits que le voyageur a laissés ; ils sont à l'état de fragments et dans des conditions regrettables.

Ils comprennent les documents suivants (1) :

1° Une autobiographie, écrite avec beaucoup de soin, après la publication de ses voyages, pour son ami intime, l'honorable Daines Barrington. Elle porte ce titre un peu extraordinaire : « Mémoires d'un inconnu. » Il parle, avec une certaine amertume, de l'accueil que l'on a fait à son livre et affecte de tenir en mépris les doutes que l'on a de sa véracité ;

2° Un carnet de manufacture arabe contenant des notes probablement écrites au jour le jour. A la première page se trouve ce memorandum : « Si je viens à mourir dans ce voyage, ces notes ne seront point publiées ; elles sont inintelligibles ; c'était mon intention qu'elles le fussent. » — Il contient un récit du v[illegible] qu'il accomplit, du 5 novembre 1765 jusqu'au 30 décembre de la même année. A la fin il y a quelques es-

quisses d'architectures très-incomplètes et des copies d'inscriptions ;

3° Sur quelques feuilles de papier, semblables aux précédentes, mais d'un format différent : Notes sur l'aqueduc d'Arriana et récit de son voyage, du 22 décembre 1765 jusqu'au jour de son arrivée à Gabès, vers le milieu du mois suivant. — On a donné un fac-simile d'une page de ce manuscrit ;

4° Un calepin, fait avec du papier arabe, contenant des notes sur le Pentapolis et sur ses voyages en Syrie et dans la mer Rouge ;

5° Calepin semblable, avec notes sur le Pentapolis ;

6° Un volume contenant, suivant son titre, des bas-reliefs, statues et inscriptions, 1765 ;

En dernier lieu, un nombre de divers documents, tels que : Mémoire sur Tabarca et Djerba, copies de lettres.

J'ai incorporé, dans mon texte, tous les passages de ces manuscrits, ayant rapport à ses voyages en Barbarie. Quand je n'ai pu les disposer dans l'ordre où je visitai les endroits, je me suis servi de ses propres expressions pour faire suite au récit.

J'ai parlé ailleurs de la profonde obligation que je devais à M. César Daly, avec qui j'ai accompli la première partie de mon voyage. Je dois aussi une dette de sincère gratitude au professeur Donaldson, le Nestor des architectes de la Grande-Bretagne, qui, depuis l'époque où il écrivit sa lettre au Major Cumming-Bruce, en 1837, n'a cessé de porter aux œuvres de Bruce le plus grand intérêt. Il m'a beaucoup aidé dans le choix à faire des dessins destinés à la publication, et, dans plusieurs circonstances, il a toujours mis à ma disposition, avec le plus grand empressement, son talent consommé et sa grande expérience.

Je ne puis terminer cet avant-propos sans parler d'une lettre qui m'est parvenue depuis la remise du manuscrit à l'éditeur, et qui m'a paru aussi solennelle qu'une voix d'outre-tombe.

Madame Whitley Dundas de Clifton, en annonçant que la

---

(1) Roy : Soc antiq. 2e série, vol, II, p. 96.

presse l'avait informée que c'était à mon initiative qu'on devait la pose d'un vitrail, ainsi que les inscriptions commémoratives de la mémoire de Bruce, dans l'église anglicane d'Alger, et que je m'occupais d'un travail concernant ses voyages dans ce pays, ajoute :

« Après tant d'années écoulées, je m'imagine facilement quels auraient été l'orgueil et la satisfaction de ma mère si elle avait vécu jusqu'à ce jour. C'était la fille unique de Bruce. Elle est morte avant que la renommée de son père fût connue et qu'on lui eût rendu la justice que méritait sa véracité. »

Si cet ouvrage auquel j'ai travaillé avec un véritable amour, peut ajouter quelque chose à la gloire de mon auteur favori, je me considérerai comme amplement récompensé ; je n'ai jamais eu d'autre ambition. S'il ma semblé nécessaire d'ajouter le résultat de mon expérience à la sienne, c'est à seule fin de faire un guide aussi complet qu'utile pour les voyageurs qui explorent ces parties peu connues de l'Algérie et de la Tunisie.

Je crois qu'il est ici de mon devoir de me reconnaître l'auteur de « Murray's Handbook to Algeria ». Autant que possible, j'ai tâché de suivre une route tout à fait distincte de celles qui sont tracées dans ce guide ; mais je ne l'ai pas toujours pu, quelques-unes des vues de Bruce, telles que Constantine, Tebessa et Cherchell, s'y trouvant déjà indiquées. Je fais cette déclaration pour qu'on ne m'accuse point d'avoir puisé mes renseignements dans un livre que tout le monde connaît.

Quoique je me sois acquitté de ce travail d'une manière assez imparfaite, j'ai l'espérance que le mérite de Bruce le fera bien accueillir.

Il n'y a jamais eu de meilleure application, pour un vieil adage, que celle dont s'est servi le biographe de Bruce et que j'ai fait inscrire sur son monument à Alger :

Magna est veritas et prævalebit.

EXTRAIT DU CHAPITRE Ier

Les circonstances qui poussèrent Bruce à accepter le poste de

consul général à Alger sont relatées de la façon suivante dans son auto biographie :

« En plusieurs circonstances, Lord Halifax me railla sur mon intention de retourner en Écosse. Le moyen d'arriver sous le règne actuel, disait-il, c'étaient les grandes entreprises et les découvertes ; l'Afrique, quoiqu'à nos portes, était encore inexplorée ; les écrits du docteur Shaw, écrivain assurément digne de foi, parlaient de ruines magnifiques qu'il avait vues dans les Régences de Tunis et d'Alger, et le moment était venu de relever, pour la collection du Roi, ces débris d'architecture.

» Le hasard servit ce projet à souhait. Le consul-général d'Alger, M. Aspinwall, traité par le Dey d'une façon à la fois cruelle et ignominieuse, venait de renoncer à ses fonctions et d'être remplacé par un négociant, M. Ford, ami personnel du Dey ; mais celui-ci mourut quelques jours plus tard, et le consulat fut de nouveau vacant. Lord Halifax me pressa d'accepter ce poste qui mettait à ma disposition des moyens précieux pour mener à bien l'expédition projetée. La position était, du reste, fort belle : des appointements de 900 livres par an, et aussi la liberté pour moi de choisir un vice-consul qui me remplacerait pendant mes voyages de découvertes. Il me fut promis, en outre, que, si j'apportais un tribut considérable à la collection du Roi, on maintiendrait pour le titre de baronet la proposition dont j'avais déjà été l'objet, et, qu'à mon retour, je pourrais, à mon choix, obtenir une pension ou conserver mon rang avec avancement dans la carrière diplomatique. J'eus aussi plusieurs entrevues au sujet des fameuses sources du Nil que l'on désespérait alors de jamais atteindre. Une pareille entreprise était jugée au-dessus des forces de voyageurs même extraordinaires, et fut taxée de présomptueuse de la part d'un mortel ordinaire tel que moi ; néanmoins on me fit entendre que celui qui réussirait, fût-il sujet anglais, y trouverait certainement sa récompense.

» En traversant la Hollande, j'avais recueilli tous les ouvrages imprimés en langue arabe. Aussi, à l'époque de mon départ pour Alger, étais-je devenu, dans cette langue, aussi savant que pou-

vaient me le permettre des livres, des dictionnaires et surtout cette façon d'étudier.

» Ainsi armé, je partis pour l'Italie en passant par la France ; et malgré que ce fut en temps de guerre et que le ministre d'État français se fût élevé très-fortement contre certains passeports sollicités par notre gouvernement, néanmoins, M. de Choiseul aplanit toutes les difficultés avec une extrême obligeance, m'assurant très-courtoisement qu'elles ne s'appliquaient point à moi et que, sans restriction, j'étais libre de traverser la France et d'y séjourner avec les personnes de ma suite pendant tout le temps qu'il me plairait.

» A mon arrivée à Rome, je reçus l'ordre de continuer sur Naples et d'y attendre les instructions ultérieures de Sa Majesté. »

Pendant son séjour à Naples, Bruce visita Paestum dont les ruines étaient, à cette époque, fort peu connues. A l'instigation de l'ambassadeur anglais Sir James Gray, il en fit des dessins très-exacts et conçut l'idée d'illustrer l'histoire de cette ville d'après les monnaies des différentes époques. Ce projet, entièrement dû à son initiative, fut exécuté avec beaucoup de talent et d'habileté. A son départ pour l'Afrique, il confia ces dessins à Sir Robert Strange, dans le but de les faire graver ; mais par suite de circonstances inexpliquables, des copies en furent prises subrepticement, et à son retour d'Abyssinie, il découvrit que son travail avait été pillé et publié sous un autre nom.

Dans un mémoire autographe, Bruce s'élève très-énergiquement contre un pareil procédé ; mais son principal grief est :

« Que les maladroits n'avaient pas su tirer un parti suffisant des matériaux recueillis par lui pour servir à l'histoire de Paestum, quels qu'aient été, du reste, les moyens employés par eux pour les avoir. »

Mais pour en revenir à la relation de Bruce :

« Le gouvernement, dit-il, eut l'obligeance d'envoyer la frégate *Montréal* pour me transporter à Alger.

» J'y poursuivis mon projet, travaillai beaucoup, et devins,

en somme, un Orientaliste très-passable. Je parlai très-couramment l'arabe et m'exerçai journellement avec les indigènes et les domestiques qui m'entouraient. J'étudiai aussi la langue geer ou éthiopienne, autant que me le permettaient les livres que j'avais entre les mains.

» Lorsqu'une forteresse capitule devant l'ennemi, l'usage veut que tous les papiers, plans et documents soient livrés au vainqueur. C'est ce qui arriva lorsque les Français prirent le Fort Saint-Philippe, de Minorque ; ils y trouvèrent, entr'autres, un grand nombre de passeports en blanc dont il avait été fait provision auprès du secrétaire des gouvernements de Minorque et de Gibraltar, pour servir à la consommation courante dans la Méditerranée.

» Les Français contresignèrent ces passeports et les vendirent aux Sardes, aux Génois, aux Napolitains et aux Espagnols qui, sur cette garantie, naviguèrent sous les couleurs britanniques. Ils ne prirent pas seulement la précaution d'embarquer un subrécargue anglais, de telle sorte que la Méditerranée se trouva bientôt sillonée de navires battant pavillon anglais et ne portant que des ennemis de la Régence.

» Les autorités algériennes furent bientôt informées de cet état de choses par les consuls français et suédois, et ne sachant pas lire ces passeports, elles se contentaient, pour toute vérification, du dépôt des souches fait entre leurs mains par le consul. Ces pièces, comparées aux faux passeports, concordaient parfaitement; mais lorsque des navires prisonniers furent amenés dans le port d'Alger, le consul anglais découvrit la fraude, désavoua la signature, et les bâtiments furent déclarés de bonne prise.

» Quoique très-clair pour ceux habitués à ce genre d'affaires, ce procédé était cependant incompréhensible pour des pirates ne connaissant d'autre règle que la vérification ordinaire ; aussi furent-ils sur le point de se révolter, et si je n'avais été en excellents termes avec toute la Régence, aussi bien qu'avec la milice et les marchands, j'eusse certainement été brûlé vif dans ma maison ou chargé de fers et condamné à traîner des charrettes de pierres, ainsi que j'avais eu l'humiliation de le voir faire, peu de temps auparavant, au consul de France et à ses nationaux. »

L'incident auquel il est fait allusion ici, est un exemple frappant du régime de terreur qui régnait dans Alger, à cette époque, et des outrages infligés aux représentants des nations les plus puissantes, sans provoquer, pour cela, autre chose que de simples remontrances. Cette histoire est, du reste, relatée dans les Mémoires privés de la « *Congrégation de la Mission*, » Mémoires qui furent obligeamment mis à ma disposition, à Paris, par le Supérieur-général qui ajoutait avec raison : « Nos confrères ont beaucoup travaillé et beaucoup souffert sur cette terre d'Afrique où les chrétiens avaient été si longtemps persécutés. Maintenant la croix a heureusement triomphé, et puisque vous avez étudié l'histoire de ce pays, vous pouvez voir combien il a gagné à être délivré de la domination mahométane. »

Un vaisseau français, disent les Mémoires, avait, par erreur, fait feu sur une galiote algérienne qui s'en empara et l'amena dans le port d'Alger. M. Vallière, consul de France, alla, le jour suivant, prier le Dey de rendre le navire et l'équipage, assurant Sa Hautesse que, si la convention avait été enfreinte, justice serait faite et l'équipage sévèrement puni en France. Le Dey lui répondit que les Français n'étaient bons qu'à chicaner, qu'ils étaient des menteurs, les plus grands ennemis de la Régence, et servaient d'espions aux Espagnols ; que, du reste, il saurait lui-même se faire justice et ne voulait plus rien entendre du consul qui pouvait se retirer.

Celui-ci se retira, en effet, avec son chancelier. Moins d'une heure après, il fut de nouveau appelé au Palais, et, sans autre explication, il fut chargé de fers ainsi que le Vicaire Apostolique, deux autres missionnaires, le chancelier, le secrétaire, les domestiques et les équipages des quatre bâtiments en ce moment dans le port, en tout, cinquante-trois personnes.

Chaque matin, ils étaient envoyés aux travaux les plus durs et les plus humiliants. Exposés aux outrages et aux moqueries de la populace, attelés deux par deux à des charrettes de pierres et lourdement enchaînés, ils devaient, deux fois par jour, traîner leur fardeau depuis les carrières, distantes de plusieurs milles, jusqu'aux chantiers de construction. Le soir venu, malgré leur fatigue extrême, les dignes prêtres procédaient à l'office divin,

et s'efforçaient de consoler et de soutenir leurs compagnons de captivité.

Bruce continue :

« Nos traités, faits et renouvelés de temps en temps par les capitaines de vaisseau, qui ne connaissaient pas plus nos intérêts dans la Méditerranée que je ne connais la manière de former une ligne de bataille, n'offraient aucun remède à l'abus des passeports, abus tout nouveau et imprévu, dû à la prise de Mahon.

» Ces traités présentaient un amas confus, aussi embrouillé pour les Turcs que pour le gouvernement britannique. A plusieurs reprises, je voulus expliquer la cause de tout le mal ; mais je restai sans réponse ou ne reçus que des notes me prouvant assez que l'on ne s'occupait nullement de la question.

« Nous étions à la veille de voir notre commerce de la Méditerranée complètement ruiné par les pirates barbaresques, lorsque j'appris que des instructions avaient été envoyées par le Secrétaire d'État, le duc de Grafton ou Lord Selbourne, au gouverneur de Gibraltar et de Mahon (qui venait d'être restitué à l'Angleterre). Ces instructions ordonnaient le rappel de tous les vieux passeports illégaux signés par les Français, et l'émission, à leur place, de « passavants » sous le sceau du gouverneur. Ces passeports garantissaient la nationalité anglaise des navires qui en étaient porteurs, et devaient, après un certain temps, être remplacés par des passeports nouveaux, spéciaux aux navires de la Méditerranée en vue de leurs relations avec les pirates barbaresques. Malheureusement ces instructions ne furent nullement communiquées aux consuls. Aucune mention de ces passavants n'existait dans le traité, et ce ne fut que longtemps après que l'Amirauté envoya les passeports du nouveau modèle.

» Dans l'intervalle, les pirates algériens devinrent plus exaspérés encore ; car, depuis que la fraude avait été découverte et que les vieux passeports avaient été déclarés nuls et supprimés, ils se trouvaient sans moyens de reconnaître un navire ami d'un ennemi ....

....

» Tout Alger était en armes et je trouvais dans l'impossibilité

d'excuser mon gouvernement qui était, à cette époque, dans une profonde ignorance de la politique barbaresque..............

....

» Les consuls anglais, dans le détroit et les côtes de Barbarie, étaient, en général, des marchands qui avaient fait de mauvaises affaires et qui, de peur de léser leurs propres intérêts en Algérie ou de perdre leur place, n'exposaient jamais au Secrétaire d'État le véritable état des choses ; car le gouvernement craignait la Régence depuis longtemps et avait fréquemment poussé la complaisance jusqu'à rappeler le consul sous le simple prétexte qu'il ne plaisait pas et quelquefois même pour avoir trop bien fait son devoir.

» Je n'étais pas négociant, je n'avais aucune de ces craintes à avoir, et je m'étais toujours efforcé d'exposer les choses sous leur véritable jour.

Un certain jour, quelques-uns de ces pirates étant revenus désappointés d'avoir partout trouvé la protection des *passavants* anglais, et me rencontrant dans la rue, l'un d'eux, probablement ivre, me tira son pistolet en pleine figure, à une distance de seize pas. Il était chargé de mitraille. L'un des morceaux coupa la bride de mon chapeau, et deux autres me blessèrent légèrement à la paupière et au bras gauche. Les autorités s'emparèrent du malheureux qui eût certainement été mis à mort, si je n'avais intercédé en sa faveur. Cette manière de faire me gagna complètement la milice qui avait déjà une certaine amitié pour moi.

» Je fis à mon gouvernement un compte-rendu détaillé de la situation, sans en rien déguiser. Je demandai à ce que l'on m'envoyât un homme capable de revoir avec moi les anciens traités, de les renouveler, de les rendre compréhensibles, et qui apporterait, en même temps, de nouveaux passeports dont l'urgence était grande ; moyennant quoi j'étais convaincu de pouvoir régler les affaires d'une façon pacifique et durable.

» Je rappelai aussi la promesse du Roi de me laisser libre dans le choix d'un fonctionnaire qui n'aurait qu'à signer les passeports pendant mon absence. Le but de mon voyage était de faire des excursions pour lesquelles j'étais entièrement préparé et que je ne voulais différer plus longtemps.

» Il me fut répondu que Sa Majesté m'enjoignait de rester à mon poste jusqu'à l'arrivée d'un ambassadeur spécialement chargé d'arranger les affaires avec le Dey. La réponse ajoutait que le désir du Roi était que je continuasse mes fonctions à Alger, mais que, du moment que je ne le désirais plus moi-même, Sa Majesté ne voulant pas que ce poste soit une simple sinécure, était décidée à me remplacer, à moins, toutefois, que je n'exprimasse l'intention bien formelle d'y rester d'une façon permanente.

» Cet ordre, qui manquait à toutes les promesses du gouvernement, me remplit d'indignation........................

....

» On envoya, comme représentant du Roi à Alger, un de mes parents, le capitaine Cleveland, beaucoup mieux connu de moi que de ceux qui l'avaient envoyé. Il amena avec lui, comme consul, M. Robert Kirk, un avoué de la Cité, allié à la famille d'Egerton.

» Aucun d'eux ne parlait un mot de la langue du pays, ni un mot de bon sens ; ils se querellèrent tout d'abord. Aussi, l'ambassadeur engagea secrètement le Dey à renvoyer le consul à la fin de l'année, époque à laquelle il en ramènerait un autre avec de nouveaux présents du Roi..............................

....

» Le Dey (Baba-Ali, 1754-1766) me garda fidèlement son amitié et me donna des lettres de recommandation pour ses provinces.

» Je lui dis que mon intention était d'aller tout d'abord à Mahon pour certaines choses dont j'avais besoin, puis de me diriger sur Bône et Tunis pour revenir à Constantine et m'en retourner ensuite à Tunis en suivant le pied des montagnes de l'Atlas.

» Il m'assura de son amitié et de sa protection, et ne cessa de m'en donner des marques pendant tout le cours de mon voyage.

» Je partis en même temps que l'ambassadeur, lui sur le navire de guerre *Phœnix* et moi sur une balancelle mahonaise Dans la nuit, nous fûmes assaillis par un orage épouvantable qui dura tout le jour suivant, brisa notre grand mât, et nous fit des avaries sérieuses. Nous ne revîmes plus le *Phœnix* qui, cou-

rant sous un vent violent mais favorable, s'était réfugié à Gibraltar.

» Je débarquai à l'île de la Quarantaine, à Mahon, et annonçai mon arrivée au général Townshend. Je lui expliquai la cause de mon voyage et manifestai le désir qu'il en fût pris bonne note, afin que plus tard il fut possible de trouver une trace authentique du jour et de la date. Cet officier me témoigna beaucoup de prévenance et ordonna de me donner immédiatement libre pratique ; mais n'ayant plus rien à faire à Mahon, je refusai et partis pour Tunis. »

La première partie du voyage de Bruce n'étant pas relatée dans l'ordre où il le fit, je donne ci-après les dates de ses diverses stations aussi approximativement que j'ai pu les relever :

1765. -- Vers le 19 août, quitté Alger.
Milieu d'octobre. Quitte Tunis pour Medjaz el Bab, Dougga et Kef.
Novembre : 5. Quitte Kef.
— 6 au 9. Zanfour, Mukther.
— 10. Oulad Ayar.
— 11. Sbiba, Oulad Hassan.
— 12 au 14. Sbaïtla.
— 15. A 6 milles nord de Sbaïtla.
— 16. Zeghalma.
— 17. Djebel Hannech.
— 18. Montagnes de Zeghalma.
— 19-20. Hydera.
— 21-23. Tebessa.
— 24. Montagnes des Hannenchas, à 14 milles de Tebessa.
— 25. Oulad Aïssa à Bucowash.
— 26. Passe le Meskiana et entre dans la province Est d'Alger.
— 27. A 8 milles Est de Sidi Bou Geise.
— 23. Sigus.
— 29. Boo Marzook.
— 30. Constantine.

Décembre : 2. A 5 milles Sud de Constantine.
— 3. Aïn Fisgeeah.
— 4. Tattubt.
— 5. Campe à la smala du Bey, à 9 milles de Tattubt.
— 6. Zana.
— 7. Djebel Mustowa, à 7 milles de Zana.
— 8. Le Medrassen.
— 9-10. Tezzoute (Lambesse).
— 11. A 8 milles S.-E. de Lambesse.
— 12. Timegad.
— 13. A 4 milles de Bagai.
— 14. Source de la Meskiana.
— 15. A 5 milles d'Aïn Shabrou.
— 16. Tebessa.

R.-L. PLAYFAIR.

(A suivre.)

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER EN-NASRI

—

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

L'histoire a toujours obtenu une attention sérieuse de toutes les classes de la société. Pour chaque époque et pour chaque peuple de l'antiquité, la phalange des historiens s'est composée d'hommes à imagination féconde, à esprit pénétrant, qui ont su lire dans la pensée de ceux dont ils s'occupaient, qui se sont rendus utiles à l'humanité, les uns, par des compilations intelligentes, les autres, par des créations ou des œuvres personnelles, et enfin, qui, doués des qualités les plus éminentes, ont poursuivi les évènements jusque dans leurs conséquences les plus extrêmes. Puisse Dieu leur accorder les marques de sa satisfaction et leur attribuer une place dans le paradis !

A partir de l'établissement de l'islamisme, les historiens les plus érudits, après le Prophète, toutefois sont : Abou Bier Es-Siddik, Ibn Abbas, Djobéir ben Motéim, Okéil ben Abou Taleb. Immédiatement à leur suite viennent Ez-Zohri, Ibn Sirine et autres. Plus tard apparaissent El-Osmoï, Abou Obéida, Er-Rokkachi, Ech-Chibani, etc.

Un grand nombre de savants populaires et de saints personnages, tels que le traditionniste Abou Noéïm, ont acquis la célébrité par leurs recueils chronologiques. Cet Abou Noaïm est

l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Caractères des hommes remarquables par leur piété*. Son véritable nom est Ahmed ben Abdallah ben Ishak ben Moussa ben Mohrane d'Ispahan. C'est l'un de ceux dont la mémoire a gardé, avec la plus grande fidélité, les actes du Prophète, et qui pouvaient, le plus sûrement, en rendre témoignage. Il est l'auteur d'une monographie sur Ispahan. Il y dit que son aïeul Mohrane, affranchi de Moawia ben Abdallah ben Djafar ben Abou Taleb, fut le premier habitant d'Ispahan qui embrassa l'islamisme. Abou Noéïm mourut en l'année 430. Ispahan est situé dans la montagne.

Le traditionniste Ahmed ben Tabit, surnommé Abou Bicr, et originaire de Baghdad, était un homme largement instruit. Ispahan le compte parmi ses historiens. N'eût-il abordé que l'histoire, que sa mémoire resterait encore illustre. Riche de vastes connaissances, il a composé près de cent ouvrages. Ses vertus sont trop connues pour qu'il soit besoin d'en parler ; il mourut en l'année 463. Ce qui est digne de remarque, c'est que ce traditionniste de l'est était contemporain de Ibn Abed El-Birr En-Namri, traditionniste de l'ouest, et que ces deux célébrités moururent la même année.

El-Beladri est également un historien de valeur. C'est à lui que l'on doit de savoir que l'Arménie tire son nom de l'un de ses rois, Arminakèche. L'un des successeurs de ce souverain, la reine Kala, fonda la ville qu'elle appela Kali et qu'on désigna, par la suite, sous le nom de Kali-Kala.

Chahir Ed-Dine Abou Abdallah Mohammed ben Ahmed ben Otmane, plus connu sous le nom de Ed-Dahbi, turcoman d'origine et habitant de Damas, a composé, en dix gros volumes, un traité d'histoire de l'islamisme, depuis l'hégire jusqu'à l'an 700. Il a divisé son travail en périodes de dix années chacune. Il mourut en 748, sept ans après son professeur Abou El-Midjadje. Cet ouvrage est fort complet ; les faits y sont narrés avec un tel soin, un tel entrain, que le lecteur accorde immédiatement une valeur historique au détail le plus minutieux. Cet historien a comme groupé la nation dont il s'occupe sur un tertre élevé, bien en vue, et en a ensuite décrit les hommes et

les choses, avec une aussi grande vérité que s'il en eût été le témoin oculaire.

La série des historiens turcomans comprend :

Le traditionniste Mar'litaï.

Le nom de *turcoman* tire son origine de la montagne Tarak. Cent mille individus de cette région ayant adopté dans le même jour l'islamisme, on leur reprocha d'avoir abandonné leur foi ou *Taraka Imane*, et ces deux mots, dépouillés peu à peu d'une partie de leur matériel, sont devenus *teurkmane* (turcoman).

Ed-Dahbi, qui a soutenu que le *Mahdi* ou Antechrist devait être Omar ben Abd El-Aziz. Cette opinion ne fut point admise et donna lieu à de nombreuses controverses.

El-Masseoudi, qui a composé un ouvrage volumineux d'histoire, intitulé *Les Prairies d'or*.

Citons encore : Ibn Makoula, Ibn Khatib Es-Selmani, Ech-Cheikh Ahmed El-Makroua, Ibn Khaldoun, Es-Siouti, et autres qu'il serait trop long d'énumérer.

Antérieurement à l'islamisme, on trouve Daher El-Farci, Balouki, l'israélite Youcef ben Krioun et le grec Archias.

Chez les Berbers, on remarque Sabik ben Soléimane El-Matmati, dont la généalogie remonte à Matmata ben Adris ben Zadjik ben Madr'is ben Berber.

Depuis longtemps, je m'étais avidement plongé dans l'étude de l'histoire. Ne cessant pas d'y consacrer tous mes instants, j'avais fini par combiner un aliment savoureux et nutritif, par réunir de nombreux documents destinés à souder ensemble tous les espaces de la chronologie. Je m'étais décidé à composer, moi aussi, un ouvrage et à ajouter un anneau à la longue chaîne des historiens, tant j'étais arrivé à trouver toute simple une entreprise audacieuse ! Mais à peine avais-je avancé un pied dans cette direction, que je reculais l'autre. Comment mener à bien une pareille tâche, alors que j'étais réduit à mes seules et modiques ressources ? Vouloir imiter quelqu'un quand on n'en a pas la forme extérieure, c'est s'affubler d'un habit pour lequel on n'a pas été fait. Devenir auteur ! mais il m'aurait

fallu pour cela passer par dessus les nombreux obstacles qui se seraient dressés devant moi et auraient interrompu, à chaque instant, le cours de mes travaux. En effet, je vis dans un temps où les projets de la nature de celui que j'avais formé, ont à lutter contre des difficultés de toutes sortes : insuffisance de sociétés savantes, pénurie de cercles littéraires, obstruction des sources et des débouchés de l'esprit humain, abandon de ses monuments dont tout vestige a disparu, effacement des éléments de la science dont il ne reste plus le moindre vestige, et surtout décadence complète de l'histoire et des belles lettres, insouciance déplorable devant les récits des faits dont nos pères ont été les acteurs ou qui se rattachent à leur généalogie.

Aujourd'hui la science historique est reléguée dans les lieux les plus solitaires de l'exil ; elle est enveloppée de la toile que l'oubli, immonde araignée, a tissée autour d'elle ; son soleil est descendu à son extrême occident. Les sommités littéraires vivent retirées dans les recoins de l'obscurité, en pleurant sur l'absence générale de goût pour l'étude et les vertus, en gémissant sur le trouble apporté dans l'organisme moral des hommes d'intelligence et de mérite. L'âme désolée élève sa voix suppliante vers l'Éternel, pour se plaindre de la persistance de ce siècle à faire le mal, et des regrets qu'il manifeste devant le bien qu'il a inconsciemment produit.

Je ne pouvais revenir de l'étonnement douloureux où me jetait un pareil état de choses, et j'arrêtais mes pas hésitants. Tout à coup une vive lumière jaillit du sein de ces ténèbres et éclaire la voie que je dois suivre. Je sens aussitôt les nobles résolutions se ranimer en moi et mon courage renaître. Dieu venait d'étendre sa munificence sur tous les musulmans et particulièrement sur ceux du Mar'reb central : la ville frontière d'Oran était prise ; les trinitaires et les iconolâtres avaient disparu. Pour abattre la chrétienté, Dieu s'était servi de la main de celui que le Tout-Puissant et éternel Appréciateur des choses a rendu victorieux, du Bey Sidi Mohammed ben Otmane, roi incomparable, autant par sa bonté que par ses mérites, qui résume en lui toutes les vertus et tous les titres les plus indiscutables de la gloire.

Ce monarque a passé ses premiers ans sous la tutelle du pays; il a fait ses premiers pas parmi nous et a sucé le lait nourrissant des puissantes mamelles du royaume. Son équité et ses bienfaits illuminent sans cesse nos contrées, et les nuées de son indulgence entretiennent constamment la fraîcheur du feuillage des branches de l'arbre du bien. Il a saisi d'une main ferme les rênes du pouvoir pour le guider à la protection de l'islamisme; il a élevé sur la voie orthodoxe de solides édifices qui n'ont pas à craindre d'écroulement; il a répandu sur le monde de telles pluies de libéralités et de générosités, que les hommes ont senti le collier léger de la reconnaissance se former autour de leur cou et sont devenus doux comme des colombes. J'ai alors repris, avec une ardeur nouvelle, mon premier projet, et, relevant résolument les bords du manteau de l'indécision, qui embarrassaient ma course, j'ai composé un poème rimé sur la lettre *sine*.

Ce poème remplit absolument l'idée qu'on en pourrait avoir: c'est l'homme lui-même, c'est son image réfléchie par la pupille de l'œil. J'ai disposé ses ornements de façon à faire ressortir la vivacité de leurs couleurs; les nobles actions sont les fils qui attachent ses colliers de perles.

J'ai saisi avec bonheur l'occasion qui s'est offerte à moi, de parler du passé; je n'ai tenu compte ni des angoisses qui étreignaient mon âme, ni des difficultés qui ne font que grandir à notre époque. Je ne me suis point laissé abattre par le nombre redoutable des ennemis et des occupations qui m'entouraient de tous côtés, par les événements qui naissent actuellement avec tant d'imprévu, par les espions qui surveillent le moment de nous nuire.

Lorsque, après avoir terminé mon travail, j'eus promené les rayons de mes yeux sur ses mystérieuses significations et fait courir mes vers sur le rythme du maître *Kâmil*, je le présentai à S. M. Mohammed ben Otmane. Ce roi excellent et magnanime lut une partie de mon ouvrage, m'adressa les éloges les plus précieux sur le choix de mes expressions et les fictions auxquelles j'avais eu recours, et me conseilla d'en faire le commentaire, afin d'extraire la moelle de ses fécondes combinaisons, de rendre plus pur le courant de ses eaux limpides, et de détacher le parfum

de ses allégories en pressurant les fleurs qui l'ornementent. J'ai obéi, et maintenant, alors même que les pluies dont on implore la venue manqueraient à mon travail, je n'en aurais pas moins fait ressortir tout ce que ses métaphores renferment d'instructif, et j'aurai soulevé les voiles qui dissimulaient les vérités. Son feuillage sera désormais protégé contre les agitations insensées, et ses arbres chargés de fruits résisteront à la ruine dont les menacerait une impuissante méchanceté.

Mon poème se présente ainsi, aux yeux et à l'esprit, tout resplendissant de lumière, et, du premier coup, atteint le but que marquait le roseau dans la carrière. Les sens mystérieux qui y abondent en font une œuvre grandiose, alors surtout que la démonstration en éclaire les termes trop obscurs. Il m'est donc permis de dire que mes vers sont la parure de ma pensée, comme les colliers sont l'ornement des cous, comme les marques sur le front des coursiers sont le signe de la noblesse de leur origine.

Quand les circonstances l'ont demandé, j'ai agrémenté mon récit d'anecdotes piquantes, de dialogues propres à dépeindre le caractère des hommes. Le style que j'ai employé est celui des gens érudits et policés, et la forme que je lui ai donnée est celle des poètes et des prosateurs.

Ce n'est pas une vaine ambition qui m'a poussé à écrire un traité d'histoire; j'ai voulu simplement prouver la vérité de cette parole du poète: « Le premier a laissé beaucoup au second » et me montrer reconnaissant de la faveur que Dieu m'a faite en m'inspirant la pensée de mettre au jour des détails intéressants, des faits curieux, en me maintenant sur la route de l'orthodoxie et en m'évitant les abîmes de perdition.

A notre époque, on s'occupe si peu de généalogie, qu'on ne trouverait pas deux historiens d'accord sur la filiation d'une même famille. En ce qui concerne le développement des peuples, on rencontre de nombreuses divergences, provenant du mélange des origines et de la diversité des prétentions. Aussi est-ce pour cela que Malek blâme l'homme qui se pique de faire remonter la liste de ses ancêtres jusqu'à Adnane. « Mais, lui disait quelqu'un, il le pourrait, du moins, jusqu'à Ismaïl. — Eh! de qui tiendrait-il donc ses informations? répondit le célèbre jurisconsulte. »

Quelques historiens s'en sont tenus à l'opinion de Malek pour écrire leurs annales. D'autres, se basant sur ce passage du Coran : « Ceux qui viennent après eux, ne sont connus que de Dieu, » ont traité les généalogistes de menteurs. Certaines gens, sachant que les compagnons du Prophète regardaient les généalogistes comme de peu de foi, quand ils conduisent les ascendances au-delà d'Adnane, ont été d'avis que l'histoire est une science inutile, et que l'ignorer ne porte pas un grand préjudice.

Ibn Ishak, Et-Tabari, El-Bokhari et autres nombreux légistes, loin de défendre les recherches généalogistes, les ont non-seulement autorisées, mais leur ont accordé une grande importance pour déterminer la ligne des agnats en matière de succession, pour établir les liens d'affinité dans le mariage, fixer les branches de consanguinité dans la responsabilité des tribus, et enfin pour connaître les origines de famille du Prophète. La filiation des individus devenant ainsi l'un des préceptes de la foi, on est donc impardonnable d'en négliger l'étude.

La connaissance des rapports de famille est encore nécessaire pour découvrir les droits à la succession du trône, dans les empires héréditaires.

Ibn Khaldoun, quand il cite ces paroles de la tradition : « Les faiseurs de généalogie sont des imposteurs, » ajoute que Es-Sohéili rapporte, le tenant de Oum Solama, que le Prophète a dit : « Adnane, fils de Add, fils de Adad, fils de Yazid, etc. »

Quant à cette opinion que la science généalogique n'est d'aucune utilité, El-Djordjani, Ibn Hazem et Ibn Abd el-Birr En-Namri ne lui attribuent aucun caractère sérieux.

Les annales et la généalogie ne sont, pas plus que la langue arabe, exposées aux falsifications. Lors donc que nous reconnaissons qu'une filiation transmise par la tradition est pourvue de garanties d'authenticité, il ne nous reste qu'à en faire l'application, suivant les circonstances.

La plupart des généalogistes, contrairement à l'opinion de Ibn Ishak, soutiennent que Idris n'est pas un ancêtre de Noé. Les philosophes, à leur tour, prétendent que Idris n'est autre que le célèbre Hermès le Sage. Mais le sentiment de Ibn Ishak

est confirmé par la grande autorité du Pentateuque, quand ce livre sacré s'occupe de la filiation de Moïse et d'Israël, et de celle des personnages de l'époque comprise entre ces deux grands prophètes et Adam. En outre, El-Bokhari, dans son *Sah'ih'*, corrobore cette opinion, quand il parle du Voyage nocturne. Cet auteur raconte que le prophète Idris, au moment où le prophète Mohammed passa près de lui, s'étant enquis de lui auprès de Gabriel, et ce dernier lui ayant répondu : « Celui-ci est Mohammed, » s'écria : « Que le prophète de bien, le frère de bien, soit le bien venu. » On peut remarquer que Idris ne dit pas le fils de bien, comme le firent Noé et Abraham. A vous, lecteurs, de tirer des conséquences de ce fait.

On a accusé les Juifs d'avoir faussé le texte du Pentateuque, afin de l'approprier à leurs intérêts temporels. El-Bokhari rapporte que Abbas regardait ce reproche comme dénué de tout fondement. Dans le Coran, ajoute l'auteur du *Sah'ih'*, il est dit : « Que Dieu me garde de croire qu'une nation puisse dénaturer les paroles de son Prophète. » Il n'y a eu d'autres changements dans les mots que ceux amenés par les diverses interprétations. Il y a des preuves à l'appui de ce qu'avance El-Bokhari. Du reste, les Juifs considèrent le Pentateuque comme l'expression de la volonté de Dieu. Quand le Coran parle de falsication du texte, il n'a en vue que les fausses interprétations. C'est ainsi que Ibn Souria El-Kardi, pendant qu'il lisait le verset de la Lapidation, dans le Pentateuque, en cacha une partie avec son doigt. Abdallah lui cria de lever le doigt de dessus le verset et se mit à lire le texte. Ibn Souria qui était professeur de Pentateuque, resta tout troublé. On ne saurait rien affirmer à l'égard de l'action commise par ce Juif. A-t-il agi par irréflexion, ou sous l'empire de l'idée que les Juifs, ayant perdu leur puissance, vivant dispersés, étaient sans pouvoir régulier ? Quoi qu'il en soit, il existe des copies du Pentateuque, dont le texte est pur de toute fraude.

Les Samaritains de Schoumroun et de la montagne de Naplouse sont persuadés que seuls ils ont une copie non altérée du Pentateuque et que leurs autres coreligionnaires n'en ont que des copies falsifiées.

J'ai été amené à parler de généalogie, parce que le but de ce

livre est de raconter la prise d'Oran, de faire l'éloge du héros qui s'est emparé de cette ville, le Bey Sid Mohammed ben Otmane, prince auquel nul n'est comparable, car il est la terre de promission, le cœur de l'islamisme, pendant que les autres souverains n'en sont que la poitrine; il est la lumière intense de la pleine lune, qui efface celle des étoiles; il est le jour au milieu des ténèbres; il a relevé les ruines de la vérité et effacé les dernières traces de l'iniquité qui, à sa vue, s'est enfoncée dans le gouffre dont elle habitait les bords.

Chaque fois donc que les circonstances le voudront, j'exposerai les origines des individus et des races, qu'il s'agisse d'étrangers ou d'Arabes.

Je termine ici les prolégomènes qui résument mon plan et vais maintenant entrer dans mon sujet, en lui donnant tous les détails explicatifs. Mon livre est composé de centons choisis dans tout ce que la littérature a de plus précieux; aussi, puis-je dire qu'il est la perle des perles, la quintessence de la moelle. Pour l'écrire, je me suis basé sur les apophthegmes suivants :

L'intelligence de l'homme se concentre autour de sa plume (Platon). Cette maxime concerne le choix des expressions dont l'écrivain habile ne doit prendre que les plus belles, c'est-à-dire celles qui doivent le mieux remplir le but auquel elles sont appelées.

On écrit mieux qu'on n'entend, on retient mieux qu'on n'écrit, on parle mieux qu'on ne retient. (Yahya ben Khalid le Barmécide.)

La science est trop étendue pour être embrassée tout entière; il ne faut en apprendre que les principales parties. (Ibn Sirine.)

Toute composition littéraire, soit en vers, soit en prose, provoque l'examen, et cet examen n'est bienveillant que chez les personnes prévenues favorablement et décidées à émettre un jugement impartial. (El-Attabi.)

L'œil qui est bien disposé envers une chose ne lui trouve aucun défaut. (Abdallah ben Moawya ben Abdallah ben Djafar).

Protége tes oreilles contre ta bouche. Tu as deux oreilles et

une bouche, parce que tu dois plus entendre que parler. (Abou Derda.)

J'ai rimé mon poème sur la lettre *sine*, car les hommes de goût et les princes préfèrent le retour de ce son à tout autre. Ech-Cherici raconte l'anecdote suivante, dans son Commentaire sur les séances de Hariri : « Abou Omar ben El-Ala Et-Temimi, l'un des sept lecteurs, causait poésie, un certain soir, avec le prince Abbad El-Mohallabi. Ce dernier se prononçait, en fait de rime, pour la lettre *sine*. Le poète alors, dans cette seule nuit, récita soixante poèmes dont tous les vers avaient la terminaison *sine*, sur soixante poètes portant le nom de Omar. » Pareille aventure est arrivée à Hammad-le-conteur avec Yazid ben Abd El-Malik ben Merouane.

Cet Abbad est issu de El-Mohallab ben Abou Sofra El-Azdi. El Bokhari, dans son *Sah'ih'*, au chapitre des explications, parle du fils de ce prince, Abbad ben Abbad.

Quant à Abou Omar, il est appelé Mohammed, ou Hammad, ou Hamid ben Abdallah ben Hanine Et-Tamimi; il eut pour disciples: Aïssa ben Omar Et-Takbi, Younès ben Habib, Abou El-Khattab El-Akhfache, El-Asmoï, et autres. « Un jour, raconte El-Asmoï, cet éminent professeur m'aperçut sans turban et m'en offrit un, en me disant : Vêts le turban, car le turban est le signe de l'orthodoxie, protége le sinciput, augmente la taille. Il me fit encore don d'un habillement. » Il mourut en 154, à l'âge de 86 ans. El Asmoï mourut en 217, à l'âge de 88 ans.

J'ai intitulé mon livre : *Les Voyages extraordinaires et les Nouvelles agréables*.

J'entre maintenant en matière, après avoir invoqué le secours de Dieu.

ARNAUD,
Interprète militaire.

(A suivre.)



RUINES ANCIENNES

DE

KHENCHELA (*MASCULA*)

A

BESSERIANI (*AD MAJORES*)

Il est peu probable que la piste suivie par les Nomades, de Khenchela à Negrin, soit la trace d'une route ancienne directe, bien qu'elle traverse des régions où les ruines romaines abondent.

Mascula (Khenchela) jouait un rôle important dans l'antiquité, sur la ligne de Theveste à Lambèse ; *Ad Majores* (Besseriani), près de Negrin, continuait la suite des postes sahariens, au sud de l'Aourâs. Elles appartenaient à des groupes distincts, entre lesquels s'élevaient des villages nombreux, des villes. Le trafic actuel des Nememcha qui viennent à Khenchela vendre des dattes et des tissus du Djerid, puis retournent au moins jusqu'à Negrin pour alimenter le Djerid des blés et des orges du Tell, ne saurait nous faire admettre que ces deux marchés aient toujours soutenu les mêmes rapports. Les routes de commerce n'étaient déjà plus, au temps de Bekri, les voies anciennes. Edrisi (1154) qui vient ensuite, omet bon nombre des marchés de Bekri, sans doute abandonnés. Que dire de notre époque qui vient recueillir, douze siècles après l'occupation romaine, le fruit des dévastations que Bekri et Edrisi déploraient déjà ?

Cette région desséchée, déchirée, pierreuse, habitée par des gazelles, parcourue par des nomades qui semblent fuir dans leur

domaine, n'a ni la monotonie grandiose du Sahara ni la variété saisissante de l'Aourâs, entre lesquelles elle est une sorte de transition. La plaine de la Sbikha dans laquelle on entre d'abord, le Mehmel qui est la bordure du plateau des Nememcha, la plaine haute et lisse de Cheria qui est le plateau proprement dit, la plaine intérieure de Guèrt déjà saharienne, enfin les longues pentes affreusement découpées qui continuent le plateau jusqu'à sa chute brusque sur le Sahara, ne sont que des nuances dans une teinte unique. L'impression qui résulte de l'ensemble est extrêmement pénible, et il faut revenir de la pire de ces contrées pour se plaire dans la meilleure. Nul n'a tenté d'y rebâtir, depuis la disparition des Romains, géants ou magiciens, suivant les contes arabes, qui auraient le pouvoir d'y vivre dans des demeures fixes.

L'homme seul est incapable d'une telle ruine. Certes, depuis la fin du septième siècle et surtout celle du onzième, des bandes dévastatrices ont incendié, abattu les arbres, de Khenchela à Negrin, de Tébessa à Khenga Sidi Nadji, Bekri, Edrisi, Léon, Marmol, auraient pu ajouter à l'énumération de ces ravages l'action régulière du troupeau et de la pioche arabes qui sans cesse élargissent la zône nue devant les douars ; mais le massif de Souk-Ahras, la grande Kabylie, l'Aourâs enfin, ont subi les mêmes invasions et sont loin d'être dépouillés. C'est le vent du sud-ouest, le *chehli*, qui a transformé en steppes les vergers et les champs des Romains dans le pays des Nememcha.

On doit admettre que les cultures couvraient un espace de 150 kilomètres carrés à l'est de Khenchela, et qu'il en restait trace encore cent ans après la chute de l'Empire. Neuf siècles ont suffi au *chehli* pour les anéantir à jamais. Il s'en prend aujourd'hui à l'Aourâs. Toutes les pentes extérieures sud et sud-ouest de ce merveilleux massif sont rongées à tel point que la végétation ligneuse des genévriers et des chênes-verts rabougris s'y maintient à peine à 1,200 mètres de hauteur. L'écart entre deux zônes supérieures d'une végétation abritée ou non abritée y est de près de 300 mètres. Les sources fuient et remontent, d'année en année, sur les hautes pentes. Elles disparaissent sous le sol, l'une après l'autre, et au cœur même de la montagne, les indigènes se querellent pour la répartition des eaux.

Les Romains n'avaient pas eu besoin d'imaginer un remède aussi grandiose que l'inondation du Chott Melr'ir, puisqu'ils pouvaient encore bâtir des villes sur la limite saharienne ; mais déjà l'Afrique était pour eux « une terre pauvre en arbres ». A ce trait que nous devons à Salluste, nous reconnaissons le *chehli*. Procope nous apprend aussi qu'ils avaient canalisé la plaine de Baghaï, et que plusieurs de leurs ouvrages étaient souterrains. Or, si l'on trouve naturel qu'ils aient tracé des canaux dans le Sahara, stérile de toute antiquité, on doit être surpris, au contraire, de les voir appliquer le même système au pied et au nord de l'Aourâs, et l'on en peut conclure que l'eau les fuyait, comme elle nous fuit nous-mêmes.

Des découvertes récentes, d'importance diverse, mais de même caractère, confirment ces anciens témoignages. Je rappellerai d'abord les pierres du Bellezma que j'ai extraites des environs de la Merouana, et qui nous indiquent minutieusement les heures pendant lesquelles chaque habitant d'une petite ville romaine avait droit à l'eau. Le Bellezma est encore fertile aujourd'hui et bien protégé contre le *chehli* par de hautes montagnes. Cependant l'eau y était déjà assez rare, dès l'antiquité, pour qu'on dût en réglementer l'usage. J'ai cité d'abord cet exemple, bien que le Bellezma soit à l'ouest de Lambèse, parce que je pense qu'il en était de même sur les pentes de l'Aourâs proprement dit, et principalement sur le plateau des Nememcha.

En second lieu, on ne saurait trop insister sur le tronçon de canal souterrain, découvert, à 4 mètres au-dessous du sol, près d'une ruine indéterminée que les indigènes nomment *Imetterchou* (les pierres blanches). Cette ruine se trouve au bord de la pente septentrionale du Tafrent, en face de la plaine de Baghaï. Là, quelques hommes des Beni-Barbar, ayant remarqué que l'eau sourdait à certaines époques, et espérant creuser un puits avec facilité, rencontrèrent un conduit de pierres de taille, de deux mètres environ de largeur sur un mètre de hauteur, dans lequel l'eau coule encore. Ce conduit avait été crevé, et les eaux remontaient jusqu'au niveau du sol, quand il s'emplissait. L'aspect du fort byzantin et des murs de maisons romaines qui en sont voisines, prouve suffisamment qu'il a toujours été souterrain. Procope affirme que la plaine de Baghaï toute entière était canalisée de la sorte, et il suffirait peut-être de poursuivre les recherches de ce genre pour retrouver l'ancien système d'irrigation auquel elle devait sa fertilité. On pourrait scruter d'abord tous les points où de faibles sources, bientôt taries, y apparaissent sans qu'on en puisse découvrir clairement la cause. Il serait utile aussi d'étudier le régime des étangs qui la limitent au nord, étangs peut-être modernes, qui du moins s'emplissent singulièrement, sans que les lits des anciennes rivières qui y débouchent, roulent une goutte d'eau. Il est constant d'ailleurs que les canaux souterrains dont nous parlons, ont été comblés ou rompus artificiellement par les Berbers, quand ils inondèrent dans son camp l'armée du général grec Gontharis.

On a trouvé récemment à Khenchela, en curant la piscine romaine, seul monument qui nous reste de l'ancienne *Mascula*, un conduit qui l'alimentait. Ce conduit, solidement bâti, et dans lequel un homme peut passer, s'enfonce au cœur même du Chabor, dernier éperon de l'Aourâs, et va capter à son origine la source qui alimente encore aujourd'hui toute la ville ; il date probablement de la fondation de *Mascula*. On l'avait réparé avec soin plus tard, car une des pierres qui en recouvraient l'orifice porte une inscription milliaire datant du règne de Trajan.

La tradition locale affirme que la plaine de Guèrt, au cœur du plateau des Nememcha, était sillonnée de canaux souterrains analogues à ceux de Baghaï, mais dont on a perdu la trace. Il est impossible d'expliquer autrement l'existence de la ville que les indigènes nomment *Gouçât* (les arcs). Au milieu de cette plaine, une légende assez curieuse conserve même le souvenir précis d'un canal qui l'accompagnait à l'ouest. Je rappellerai aussi que, dans la vallée des Aoulâd Daoud, un canal romain, à ciel ouvert, il est vrai, est encore visible au-dessus de Sanef, et qu'on peut le suivre presque jusqu'au col de Tranimine. C'est ce canal qui alimente les jardins des indigènes, cultivés à mi-côte entre leurs hauts villages et la rivière. On voit encore le point où les Romains captaient la source qu'ils ménageaient et distribuaient sans doute avec économie, comme ils faisaient dans le Bellezma, dans la plaine de Baghaï, à Khenchela, dans la plaine de Guèrt.

Est-il besoin d'ajouter que les barrages qui retenaient les eaux sauvages, au-dessus de Thamgad, sont encore visibles, et que, à Lambèse, les Romains avaient entouré de constructions puissantes l'*Aqua Alexandrina ?*

Le nombre considérable de puits anciens auprès desquels s'élèvent de petites ruines, est encore une preuve qui s'ajoute à toutes ces indications pour nous convaincre de la rareté relative des eaux dès l'antiquité. On ne peut qu'en admirer davantage le génie colonisateur du peuple qui sut tirer si grand parti de notre Algérie. Les Romains ont osé croire à la durée indéfinie de leur empire sur cette terre défaillante. Les Arabes eux-mêmes s'en étonnent et nous disent, en nous montrant leurs maisons de pierres dont les pans sont toujours debout : « Vos ancêtres croyaient donc ne pas mourir ? »

Mascula appartenait, comme nous l'avons dit, à la route de *Theveste* à Lambèse. Elle est à peu près à égale distance des deux. Les points intermédiaires sont assez bien identifiés entre *Mascula* et Lambèse. Il n'en est pas de même entre *Mascula* et *Theveste*, où *Tymphas* et *Vegesala* sont encore une énigme. Mais cette énigme sera résolue sans peine par l'archéologue qui visitera librement la bordure nord du plateau des Nememcha, accompagné d'une douzaine de travailleurs. Une route secondaire reliait certainement *Mascula* à Baghaï, laissant à gauche la légère ondulation du Munchar où les Djeraoua, tribu fidèle de la Kahina, vivaient peut-être dès l'occupation romaine. Une autre descendait vers le sud-ouest, entre le Djaâfa isolé, aplani comme une table, et les hautes ondulations de l'Aourâs, dans le sillon de Tadammit et de Djemri où l'on trouve quelques ruines, desservait la plaine de Tamagra dont les mûriers datent des Romains, et se bifurquait peut-être à Meleg-el-Ouidau, vers Khiran et vers le pays des Beni-Imloul. Les autres routes qui tendaient vers le plateau des Nememcha, étaient : premièrement, celle qui passait entre le Tafrent et le Chettaya, débouchait sur Enchir Tebrouri, et desservait tout le nord-est de la Sbikha jusqu'à Ksar-el-Kelb qui pourrait être *Vegesala* ; secondement, celle qui franchissait le col de Tazougguart dans la partie inférieure du

Chettaya, passait à Tazougguart (ruine byzantine), traversait toute la Sbikha de l'ouest à l'est, et parvenait à Zoui, l'ancienne *Vazana*, au pied du plateau des Nememcha ; troisièmement, celle qui se dirigeait entre le Chettaya et le Djaâfa, vers le col lointain de Baber, et qui devait desservir la partie méridionale de la Sbikha, où s'élèvent encore les ruines de *Cedia* et le gracieux tombeau romain que les Arabes nomment la Djazia.

La position de *Mascula* est au moins aussi importante que celle de Lambèse, plus importante même, si l'on considère les dangers qui peuvent nous venir du Djerid tunisien. Elle est la clef du Sahara, de ce côté, et en même temps elle communique avec Aïn-Beïda et Constantine par de larges plaines. Bâtie à la pointe extrême de l'Aourâs, elle commande la trouée qui sépare ce massif du plateau des Nememcha, trouée de 30 kilomètres de largeur, dans laquelle les masses détachées du Tafrent, du Chettaya et du Djaâfa ne sont pas des obstacles. De là s'écoulent, vers le nord, les cours d'eau qui sillonnent la plaine de Baghaï, et, vers le sud, les ruisseaux qui forcent la passe saharienne de Khenga Sidi-Nadji, sous le nom d'Ouâd-el-Arab. Ce passage libre est la route d'importantes émigrations périodiques qui alimentent de grains et de laines le marché actuel de Khenchela.

On ne peut encore fixer la date précise de la fondation de *Mascula ;* du moins une découverte récente permet de la reporter au commencement du second siècle. C'est l'époque à laquelle s'élevaient l'arc de triomphe de Thamgad et les principaux édifices de Lambèse. Les Romains s'étaient donc établis en une seule fois sur toute la ligne septentrionale de l'Aourâs. La découverte qui le prouve, est celle de l'inscription qui recouvrait l'entrée du conduit de la piscine :

IMP
C A E S A R
DIVI NERVAE FIL
NERVA . TRAIANO
AVG. GERMANICO

PONT MAX TRIB
POT IIII COS III PP
L MVNATIO GALLo
LEG AVG PRO PR

—

XVII

On peut imaginer que *Mascula* fut d'abord une *statio* analogue à sa voisine *Vazana* (le Zoui actuel), dans laquelle les Romains détachaient des auxiliaires. C'était la septième cohorte des Lusitaniens, qui fournissait la garnison de *Mascula*, comme on le voit par le fragment suivant trouvé dans la piscine :

AVG PRPRCOS DES
COH VII LVSITA
S. . VTASRESTITVIT

Plus tard la ville se forma et s'étendit; elle posséda sans doute un théâtre dont on croit voir les traces au nord-est du village de Khenchela, un temple sur une partie duquel le village est bâti, une église à laquelle une inscription fait allusion. Elle dut être prospère pendant l'ère chrétienne; on a retenu le nom de deux de ses évêques, et les ornements chrétiens y sont nombreux. Les Romains l'avaient entourée de murs que les Berbers révoltés se hâtèrent de détruire, car *Mascula* était comme une épine au cœur même de leur domaine; mais Tibère II lui rendit son enceinte, comme le prouve un fragment précieux. Elle fut détruite définitivement, quand les Byzantins cédèrent à l'invasion arabe, probablement des mains de la Kahina qui fit un désert de cette région.

Plusieurs dédicaces à Saturne et un groupe curieux d'inscriptions « *de Pecoribus* » nous portent à croire que l'élève du bétail

constituait la principale richesse de *Mascula* (1). Ce fait est, suivant nous, une preuve de l'aridité relative dont cette région était déjà frappée. La grande culture y était impossible. Les oliviers, les amandiers, les mûriers, dont on surprend encore les rejetons dans les ravins de l'Aourâs et dans la plaine de Tamagra, couvraient les parties basses du sol et bordaient les ruisseaux canalisés. En dehors de ces grands jardins, le terrain nu, assailli par le vent du sud, ne portait que des moissons incertaines ou était livré aux moutons comme il l'est aujourd'hui; il est vrai que les Romains exploitaient eux-mêmes leur richesse pastorale et ne la laissaient pas tarir entre les mains des indigènes. La tradition des Berbers affirme que du temps des Romains leur seule industrie nationale était l'exploitation du goudron et du tan que les Beni-Imloul pratiquent encore.

La route que je suivis, quand j'allai de Khenchela à Besseriani, pendant le mois de mai 1877, est celle qui s'élève par Zoui sur le plateau des Nememcha. Elle traverse le Mehmel dans sa plus grande largeur, de Zoui à Aïn-Roumi, et pénètre dans la plaine de Guèrt à l'extrémité de laquelle elle atteint Sidi-Abid ; à partir de Sidi-Abid il n'y a plus de route à proprement parler.

De Khenchela à Zoui, le tracé direct est incontestablement romain. Près de la piste arabe qui s'y conforme, on trouve, à 2 kilomètres de Zoui, deux bornes milliaires dont l'une porte une inscription malheureusement illisible. Je rappellerai à ce propos que j'ai trouvé entre le Tafrent et le Chettaya, sur la voie romaine qui reliait probablement *Mascula* à *Vegesala*, deux autres bornes, dont l'une date de Septime Sévère et l'autre de Claude II. L'intervalle entre ces deux voies peut être évalué à 6 kilomètres. En procédant par analogie, on serait peut-être autorisé à supposer, sous l'écriture illisible de la borne de Zoui, le nom d'un empereur du troisième siècle, Caracalla, par exemple, dont le nom est prodigué sur toute la ligne de *Theveste* à Lambèse. Cette route n'était pas dallée ; on peut citer beaucoup d'autres routes

(1) Ces inscriptions ont été déjà publiées dans divers ouvrages, notamment dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine*.

romaines qui ne l'étaient pas davantage. Les petites villes qu'elle desservait étaient d'une importance secondaire, et le pays était facile. Elle franchissait d'abord sans peine une petite rivière qui est certainement l'*Abigas* de Procope, puis le dernier prolongement du Chettaya au col de Tazougguart. Là, à 12 kilomètres de *Mascula*, était un gros village dont les Byzantins firent plus tard une redoute. On y lit une inscription funéraire.

Une source coule au pied de la redoute. Il en est de même le long du Tafrent, dans la plaine de Kaïs, à Mtoussa, à Imetterchou, partout enfin autour de l'Aourâs. Ces constructions militaires du Bas-Empire dépendent, beaucoup plus que les villages ou les villes romaines, de la nature du sol. Quand les Byzantins s'établirent en Afrique, les travaux de canalisation, exécutés par les Romains, étaient déjà détruits. Ils durent obéir à la nature, au lieu de la modifier comme leurs prédécesseurs. Cette prise de possession des sources, outre qu'elle était nécessaire à leurs besoins, leur assurait, dans une certaine mesure, la sécurité. Il était impossible, dans mainte plaine, de boire sans leur permission. Procope raconte, à ce sujet, une anecdote instructive. Un parti de Berbers, aventuré dans la Numidie, revenait vers l'Aourâs, chargé de butin ; le pays qu'ils traversaient était aride, et ils étaient menacés de mourir de soif. Ils arrivèrent près de la ville de *Tigisis* où coulait une source abondante ; mais les Byzantins avaient élevé un fort au-dessus de la source, et le commandant du fort, qui disposait d'une petite troupe de Huns, était disposé à se défendre. Mieux valut parlementer. L'officier grec combattit en duel le chef berber au pied de sa forteresse. Il le blessa grièvement, et les Berbers abandonnèrent, pour boire, leurs esclaves et leurs trésors. Ce fait eut lieu dans la première moitié du septième siècle. Il confirme, dans une certaine mesure, ce que nous avons annoncé touchant la rareté des eaux dès l'antiquité. La mention de la ville de Tigisis, dans ce passage de Procope, est aussi importante à un autre point de vue ; mais cette digression est suffisante.

Du col de Tazougguart, la vue s'étend sur la plaine longue et creuse de la Sbikha. Elle est orientée du sud-ouest au nord-est. Le fond en est couvert d'efflorescences salines et forme un bassin qui se remplit d'eau à certaines époques. Dans la saison sèche, elle ressemble à un petit désert ; quelques jours de pluie la couvrent d'une verdure légère. Elle a 20 kilomètres de largeur environ, depuis Tazougguart jusqu'à Zoui. J'ai décrit, dans un rapport précédent, les ruines qui la couvrent au nord, depuis Tebrouri jusqu'à Ksar-el-Kelb. Dans son milieu, elle n'offre point de souvenirs de l'antiquité. Il faut aller jusqu'à Zoui même pour trouver une ruine importante. Cette ruine s'étend sur la rive gauche d'un petit ruisseau, et se compose de deux parties, un fort byzantin et une église chrétienne, élevés sur de petites éminences. L'église et le fort ont été bâtis avec les débris d'un poste militaire dont l'emplacement était, je pense, la maison du caïd actuel. On peut admettre que les Romains avaient construit ce poste en même temps que celui de Khenchela ; il commande un chemin de montagne par lequel on descend du plateau des Nememcha dans la Sbikha. J'ai été assez heureux pour relever et tirer du sol, en ce lieu, des inscriptions intéressantes. La plupart étaient engagées dans les murs de l'église chrétienne, comme il arrive souvent. Deux de ces inscriptions nous donnent le nom de la statio : *Vazanitana Statio*. D'autres nous indiquent la nature des troupes qui l'occupaient : c'était un détachement de la huitième cohorte des Lusitaniens. Presque toutes sont des pierres votives sur lesquelles l'officier commandant le détachement se félicite d'avoir terminé son temps, et sans doute de revenir bientôt dans une grande ville.

(Cippe).

1° GENIO..........
CTOSCO........
PACONIVS CAS
TVS BF CONS
LEG III AVG CVM
SVIS EXACTASTA
V. S. L.

(Cippe).

2° ....
....
LIANVS BF.....
EXCEPTORESV
PLETASTATIO
NE CVMSVIS OM
NIBVSV.S.L.A.

(Cippe).

3° GENI.......
MAR.......
VICT......
MERIC.....
VAZAN.....
NO........
TORL......
CORNELIVS
CLAVDIVS
BF.COS.V.S.

(Cippe).

4° MARTI AVG
SAC
M LICINI
VS VALENS
>COH VIII LV
SITANORVM
V.S.L.A.

(Cippe).

5° ....O M
.......ARTI VIC
.......DII...I..
VANTIBVS......
NIOQVE STA
TIONIS VAZA
NITANAE
........SATVRNI
NVS.....LEG III
AV.......PLETA
..TATIONE PR..
MOTVS AD.....
LEG II ITALICAE
V.S.L.A.

Sur un chapiteau dorique :

6° MARTI AVG

En outre, deux inscriptions funéraires :

1° D M S
F POMPONI
VS SATVRNIN
IVS VIXIT A
XXV.........

2° D M S
SECVNDVS
....
VIXIT ANNIS
LXXI LBBBBT
HEREIVS FEC

On a détruit beaucoup de monuments semblables pendant la restauration byzantine, et on ne cesse pas de les détruire aujourd'hui. Ainsi, ces pierres que j'ai lues au mois d'avril 1877, étaient brisées au mois d'août par le caïd qui désirait agrandir son bordj. Ses ouvriers européens avaient fouillé brutalement la petite église dont je viens de parler, pour se procurer de la pierre, quand il leur était facile de s'adresser ailleurs. Ils ont réduit en moellons tous les souvenirs de l'occupation romaine de *Vazana*. Je l'ai constaté de mes yeux en retournant à Zoui. Zoui possède encore, à quelque distance des ruines romaines, dans la montagne, un champ de tombeaux mégalithiques, analogues à ceux du Fedj, entre le Tafrent et le Chettaya. Je reviendrai sur ce sujet, quand je traiterai des plaines de Guèrt et de Mdila. La partie méridionale de la Sbikha, qui s'étend à droite de la route de Khenchela à Zoui, joue un grand rôle dans les contes arabes relatifs à l'invasion musulmane. Elle fut le séjour des Hilal, tribu noble à laquelle on doit les dévastations du XI[e] siècle autour de l'Aourâs. Ces Hilal, ou Hélaïlia, s'efforçaient de descendre vers le nord dans les années de sécheresse et combattaient sans relâche contre les tribus berbères qui leur interdisaient les pâturages de la *Chara*. Suivant une légende locale que nous retrouvons d'ailleurs sur la frontière de Tunisie, une femme d'une grande beauté et d'une intelligence supérieure dominait alors dans la tribu ; on la nommait la Djazia. Son bordj était le château byzantin qui s'élève encore au milieu des ruines d'une petite ville romaine que nous démontrerons plus loin être *Cedia*. Elle possédait encore un autre bordj plus petit, à peu de distance du précédent, et les indigènes sont bien surpris, quand on leur apprend que ce petit bordj de la Djazia n'est autre qu'un

élégant tombeau romain. Entre les deux, les Hélaïlia faisaient courir leurs chevaux dans la plaine, sous les yeux de leur héroïne. Non loin de là, une butte isolée et nue, au pied du Djaâfa, garde le souvenir d'un autre personnage célèbre chez les envahisseurs arabes ; on le nomme Diab el Hélaïli, et la colline est dite Mergueb-ed-Diab. C'est de là qu'il surveillait ses troupeaux de chameaux et de moutons. Sept années mauvaises de suite, analogues aux sept années de disette de la Bible, forcèrent les Hélaïlia à implorer la pitié d'un prince du Nord, et ce dernier consentit à les admettre sur ses terres, à condition qu'ils lui livreraient la Djazia. Le conte arabe ajoute que, forcée de paraître nue devant le Sultan, elle se trouva tout à coup enveloppée de ses cheveux, comme sainte Agnès. L'extrémité méridionale de la Sbikha était encore, il y a quelque temps, d'une grande fertilité. On l'appelle la Hatiba. Le blé de la Hatiba, dit une autre légende, avait enorgueilli les Beni-Barbar ; enivrés par la prospérité, ils se combattirent mutuellement, demandèrent du secours aux Nomades, et tombèrent en servitude.

Quoi qu'il en soit de ces traditions, une ville romaine occupait le sud de la Sbikha, à peu de distance de la voie qui reliait Khenchela à Foum-Baber. Les ruines de cette ville, plusieurs fois remaniées et englouties presqu'en entier dans une construction byzantine, sont extrêmement confuses. Les murs, qui émergent du sol, ont été bâtis au moyen-âge avec des pierres de toute provenance. Cette ville est *Cedia*, que l'on plaçait ailleurs, en vertu de l'inscription « *Cedienses Peccatores* ». Deux pierres que j'ai vues dans la muraille du fort byzantin, que les indigènes nomment « *Enchir Oumkif* », tranchent la question d'une manière décisive. On y lit les lignes suivantes :

1°	2°
ATIO ET MAXIMIANOA	VGGRESPCEDIENSVMST
IIVIREM...... AELLIP	RINCIPISEQRFLPPETHE
RIS ORDINIS PROPR .	ALIBERALITATE

La lecture AELLI, à la seconde ligne, est incertaine.

Non loin se trouve un cippe portant cette dédicace :

PRO SALVTE
IMP CAESARIS
AVG...ACRV.
PIVLIVS CHE
....MENPERP
SPFECIDEMQD.

Des inscriptions d'un autre ordre se rencontrent dans les débris du fort, et, même dans les murs arabes que nous avons signalés, on trouve de longues pierres qui nous révèlent, à *Cedia*, l'existence de quelques grands monuments publics :

1° PRO SALVTE
2° ATO INCOLVMITATE
3° CONLA........COMPARAVIT

(Longueur 1,75, hauteur 0,40, lettres 0,11).

Dans un groupe, à l'ouest du fort, où se trouvait peut-être l'église chrétienne, on trouve deux pierres tombales :

1° IVL RVFINVS
VIXIT ANNIS
LXXX
PRIMVS ET..
METHVN....
..ECERVN..

2° D M S
M I A L E I V S
DONATVS VI
XIT ANNIS XXX
BO.PI.OPTIMO
PATRONO FEC
....
....

Le tombeau romain que les indigènes appellent proprement la Djazia, est d'une grâce ravissante dans une telle solitude. Il est orné de deux colonnes à chapiteaux corinthiens, et présente encore sur sa façade les inscriptions que ses possesseurs y ont gravées :

D M S	LCIVLIS SATVRNINI
Q AELIVS	.....NACILONI......
LAELIANV	........SVE........
S VIXIT	....VIR....HONO...
A N N I S	FVNCTINEP.........
XVIII	

Resté seul, intact, au milieu de ce large couloir naturel qui a vu passer tant d'invasions, il témoigne bien mieux de la culture et de la puissance de la civilisation ancienne, que la forteresse byzantine, sa voisine, œuvre barbare faite de ruines, qui respire encore l'oppression et la méfiance.

Le Mehmel et la plaine de Guèrt.

On monte à l'escalade du plateau des Nememcha, au-dessus de Zoui, par un chemin difficile que domine une ancienne construction romaine regardée comme un poste d'observation. Depuis le bord de cette immense terrasse jusqu'à une distance de 20 kilomètres environ dans l'intérieur, le pays, élevé, fortement ondulé, sans bois, mais pourvu de puits, est encore propre à quelques cultures. L'hiver, il est enveloppé de nuages et souvent couvert de neige. C'est là que les Nememcha ensemencent et emmagasinent ; c'est là qu'ils se rassemblent l'été quand le soleil et le vent ont desséché toutes les autres parties de leur territoire de parcours. Les Romains y avaient bâti beaucoup de villages. Il n'est guère de puits près duquel on ne trouve des ruines de maisons et des débris de pressoirs ; mais cette région montueuse et d'un accès difficile n'était pas capable d'une grande ville. Les

Byzantins n'y ont pas bâti de forteresse, bien qu'ils aient certainement pénétré sur le plateau des Nememcha.

On peut affirmer que la population agricole du Mehmel, dans l'antiquité, était aussi dense que celle de la Sbikha. A peine a-t-on débouché du chemin rocailleux par lequel on s'est élevé au-dessus de Zoui, que trois larges taches blanches apparaissent à droite et à gauche d'un vallon. La première de ces ruines qui se trouve à droite du chemin de Bir-Eddous est la plus considérable ; mais elle n'est qu'une agglomération de maisons privées. Les deux autres sont à gauche et en dessus du même chemin ; elles offrent quelques vestiges moins vulgaires, notamment des débris de colonnes et de chapiteaux qui peuvent avoir fait partie d'un tombeau monumental semblable à la Djazia. Bir-Eddous, à 5 kilomètres plus loin environ, est, comme son nom l'indique (1), un puits non loin duquel sont les restes d'une grande ferme isolée. En face de Bir-Eddous, sur une ondulation moyenne, est la trace d'une route ancienne, peut-être romaine, dont le nom rappelle un autre tronçon de voie près de Tébessa : « *Trèq Carreta* ». Si on la suit pendant une demi-heure, puis si l'on tourne à gauche, vers le nord, on descend bientôt dans une cuvette où subsistent des descendants directs des Romains, au dire des Nememcha. On les nomme Kherâbcha, et leur nom est un sujet ordinaire de plaisanteries. Ils ne diffèrent en rien des autres Nememcha. Plusieurs d'entre'eux sont blonds, d'autres bruns et leurs traits sont aussi bien variables. Ils possèdent du moins un monument romain assez curieux, un *columbarium* monumental, analogue à ceux de Lambèse, de Madaure, de Khamissa, de Souama-n-Ikhetteben, mais dont une face est couverte presqu'en entier par une inscription gravement altérée. Il est possible que cette inscription ait appartenu d'abord à un autre monument ; quoi qu'il en soit, j'en reproduirai le dessin (planche 1).

Au-delà de Bir-Eddous, si l'on se dirige toujours vers le sud-est, on trouve une petite plaine assez fertile, qui tourne et s'ouvre du côté du Djebel Chechar. Il est impossible qu'elle n'ait pas été

(1) Ces deux mots, dont l'un est arabe et l'autre berber, signifient : « *le puits d'en bas.* »

exploitée par une petite ville; et, en effet, on y trouve une agglomération de ruines, mais grossières et sans inscriptions. Les pressoirs à huile y abondent, les pierres de construction y sont mal taillées. Ce petit centre devait être de même nature que tous les autres villages du Mehmel. Le chemin s'élève, après cette plaine, sur un pli de terrain qui est le bord oriental du Mehmel, dont la largeur totale peut être de 20 kilomètres. Du haut de cette côte on découvre, en se retournant, le Mehmel tout entier, la table du Djaâfa, l'Aourâs, le Pharaoun, le Bekkar, longue ligne dentelée de cèdres, la masse énorme, isolée, du Chellia, et le plateau des Beni-Imloul couvert de noires forêts de pins ; on descend ensuite, à travers des roches calcinées et rouges, vers la plaine de Guèrt. Les indigènes assurent que ce nom signifie « *terre de labour* ». Elle n'est plus qu'un bassin dévasté, absolument inculte, dans lequel on séjourne le moins possible. Elle rappelle la Sbikha ; mais la lumière plus forte et le vent plus violent lui donnent déjà une apparence saharienne. Bordée d'ondulations arides, au sud-ouest et au nord-est, elle semble fermée dans la direction du sud. Elle s'ouvre néanmoins de ce côté par un étroit passage, le Foum-Guentis, au-dessus de Sidi-Abid.

Cette plaine, rendez-vous des gazelles qu'on y voit par groupes de vingt ou trente brouter parmi les ruines romaines, laisse un souvenir impérissable à tous ceux qui l'ont parcourue, comme je l'ai fait pendant cinq jours de Chehli. Les pans de murs lointains, les portes qui dominent encore les ruines de Gouçats, les pierres isolées d'un grand nombre de villages, se multipliaient à mes yeux par l'effet du mirage, puis disparaissaient dans les flots de brume que poussait le vent du sud. Ce spectacle magique, qui eût ravi un poète, éveillait aussi les espérances d'un chercheur ami de l'antiquité ; car il était peu probable qu'on se fût attardé jamais dans un tel séjour. J'eus alors à me louer d'avoir diminué mon bagage : aussi léger que les Nomades, j'étais libre d'errer, à mon gré, comme eux dans cette terre promise. Là, plus de reconstructions récentes, mais une antiquité vierge, heureusement négligée par des hordes barbares. Je campai, plein de confiance, au pied du Mehmel, près d'Aïn-Imeselan.

Les indigènes racontent qu'une reine possédait autrefois une partie du Mehmel, justement celle qui regarde la plaine de Guèrt. Elle promit sa fille à l'homme qui alimenterait d'eau son château d'Aïn-Roumi et sa ville d'Enchir-Mertoum. Deux magiciens se présentèrent. Le premier fit jaillir des sources ; le second construisit un canal souterrain qui, recueillant toutes les eaux de la montagne, desservit le domaine de la reine en entier. Elle donna sa fille à l'auteur du canal. Cette légende est le dernier souvenir des travaux exécutés par les Romains dans la plaine de Guèrt. Ils devaient être plus considérables encore que ceux de la plaine de Baghaï, car l'eau y est beaucoup plus rare.

Aïn-Roumi, à quelque distance au sud d'Aïn-Imeselan, est le reste d'un petit village romain dans lequel on ne trouve rien d'intéressant. Il n'en est pas de même de Enchir-Mertoum, situé à 3 kilomètres environ au nord-est de ce même Aïn-Imeselan. Là est une petite ville égale à celle de *Cedia*, ou même à *Mascula*. Elle s'étend en plaine sur une longueur de 1,500 mètres environ, et l'on y remarque d'abord des colonnes, encore debout, au pied desquelles gisent des fragments d'arceaux à demi ensevelis. Trois d'entre eux portent des inscriptions :

1° INNOMINE..NIE...........°RE DONINI....°...

2° MQVEPERSECVTI°NEMPA...

3° VIT..HANCECLESIAM...

Je crois que ce *persecutionem* fait allusion à une reconstruction de l'église, après quelque persécution des Donatistes. Il est peu probable qu'il soit fait allusion ici aux Vandales, parce que ces derniers ne s'étaient pas établis aussi loin dans le sud. Du moins les Byzantins, qui se sont partout substitués aux Vandales, ne me semblent pas avoir laissé de traces dans la plaine de Guèrt. On trouve aussi à Enchir-Mertoum une enceinte rectangulaire, fort bien bâtie, dont les murs ne s'élèvent pas à plus de deux mètres au-dessus du sol, et qui peut avoir trente mètres de côté ; cette enceinte ne paraît pas avoir jamais supporté d'édifice, et on n'en peut deviner la destination. Les pierres qui la composent, sont bien ajustées, grandes, mais assez grossières, et elles portent

presque toutes des signes dont le déchiffrement est éminemment intéressant (Voir planche n° 1).

On en trouve d'analogues, mais bien moins variés, à Gouçats, dans la même plaine de Guèrt. Ils couvrent pour ainsi dire les marches de la basilique de Tébessa. On les remarque aussi sur la grosse construction centrale de l'oasis de Tolga. Enfin, je possède une lampe d'argile sur le fond de laquelle on les retrouve. Ce dernier fait peut nous prouver qu'ils ne sont point de simples marques d'appareillage tracées au gré des tailleurs de pierres. D'ailleurs on ne peut l'admettre, si l'on considère la manière dont ils sont distribués. Le groupe IΛD se trouve sur toutes les pierres d'une enceinte quadrangulaire de Gouçats, à l'exclusion des autres. D'autre part, à Tébessa comme à Enchir-Mertoum, ils sont prodigués avec une variété tout à fait surprenante. J'inclinerais à penser que ce sont des marques de corporations ouvrières. Si ma conjecture est admissible, ces marques offrent un sujet d'étude précieux et nouveau, car elles nous révèlent des altérations curieuses de l'alphabet romain, peut-être même un mélange de cet alphabet et de l'alphabet berber, d'où l'on peut tirer des conséquences historiques. Ainsi, l'usage du signe $\frac{T}{I}$ à Enchir-Mertoum, nous apprend que l'enceinte rectangulaire sur laquelle il se trouve, fut bâtie à la fin du quatrième siècle, et est probablement contemporaine de l'arc de triomphe de Gouçats que nous décrirons plus loin. Ce signe est une altération de la lettre E, fréquente sur la dédicace de cet arc, dont la date est le règne de Valens et de Valentinien. On ne trouve pas, je pense, la lettre E figurée de la sorte sur des monuments antérieurs, et cette forme n'était pas encore d'un usage général au quatrième siècle, car elle ne paraît pas sur une autre dédicace à Valens et Valentinien qui ornait le temple de *Thamgad*. Or, comme l'enceinte rectangulaire d'Enchir-Mertoum constitue, avec la petite église que nous venons de mentionner, la partie la plus considérable de la ruine, on peut en induire que la petite ville romaine qu'elle représente, fut bâtie à la fin du quatrième siècle.

Si l'on comparait de la sorte les signes de la basilique de Tébessa d'abord à ceux d'Enchir-Mertoum, ensuite à ceux de Gouçats et de Tolga, on contribuerait utilement à la question encore

si incertaine de la destination première de cet édifice célèbre. Vu la richesse et l'agencement parfait des matériaux qui en composent la plus grande partie, on pense et on soutient avec raison qu'il ne saurait être une œuvre byzantine, et l'on en recule la date première jusqu'au règne de Caracalla. Cet édifice n'aurait donc pas été primitivement une basilique, mais un forum civil, en partie détruit plus tard, remanié et consacré au culte. Cette thèse, développée avec talent dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, rencontre de nombreux contradicteurs. Il me semble que le doute cesserait, si l'on prouvait que les marches qui sont certainement la partie la mieux ajustée de la basilique, datent de la fin du quatrième siècle, probablement du règne de Valens et Valentinien. On y parviendrait par l'étude des signes qui les couvrent, car ils offrent une analogie frappante avec ceux d'Enchir-Mertoum. La construction de la basilique, en tant que basilique, sans remaniements et d'une seule pièce, à la fin du quatrième siècle, expliquerait les inégalités choquantes que l'on a remarquées entre certaines parties de l'ornementation, et l'harmonie sévère de l'ensemble. Le goût s'était déjà corrompu ; cependant on conservait, au quatrième siècle, les traditions générales et les règles de l'art de bâtir. Il n'était plus d'ouvriers capables de ciseler l'arc de Caracalla ; mais un élève de Vitruve pouvait encore trouver des tailleurs de pierres et des appareilleurs. Cent cinquante ans plus tard, ces derniers avaient eux-mêmes disparu. Je fournirai plus loin des raisons d'un autre ordre à l'appui de cette opinion, quand j'aurai décrit toutes les ruines que j'ai pu visiter dans le pays des Nememcha.

On traverse la plaine de Guèrt de l'ouest à l'est pour atteindre, sur les pentes d'une petite montagne dénudée, la source d'Aïn-Ghoràb. Les ruines d'Aïn-Ghoràb ne sont pas très-étendues. Elles couvrent l'ouverture d'un petit ravin pierreux dans lequel un ruisseau alimente un réservoir de dimension moyenne. L'aspect de ce lieu est celui de tous les villages de la basse époque. On y distingue d'abord, au sud du bassin, sur le flanc de la colline, le reste d'un petit fort ou plutôt d'un rempart composé de pierres mal jointes et même de roches grossièrement taillées. Évidemment ce n'est point là de l'art romain ou byzantin ; c'est

encore moins une construction arabe, car les indigènes n'ont pas souvenir d'une occupation arabe à Aïn-Ghorâb. Force est donc de l'attribuer à la période de transition pendant laquelle les derniers colons romains, et les plus misérables, mêlés aux Berbers, subsistèrent sans gouvernement. Elle ressemble bien moins à un mur romain qu'au rempart berber de la forteresse du Djaâfa, au sud de Khenchela, dans laquelle le roi Iabdas renferma ses femmes et ses trésors, au dire de Procope. Si l'on considère ensuite les petits groupes de maisons ruinées qui s'étendent depuis le pied de ce mur jusqu'au fond du ravin, on y trouve, avec surprise, de véritables tombeaux mégalithiques, composés d'une grande dalle supérieure, large de 1 mètre, longue de 2, et de quatre ou six supports carrés, façonnés, que l'on croirait empruntés aux ruines romaines qui les entourent. Au-delà du ruisseau et sur le flanc nord du ravin, on en trouve encore un très-grand nombre ; si bien qu'on pourrait dire qu'ils dominent dans cette localité romaine évidemment pauvre. Un peu plus bas, et à 400 mètres environ du bassin, on trouve une sorte de cuve carrée, très-bien taillée, de 1m20 de longueur sur 0m80 de largeur ; à côté est une longue et large dalle qui la recouvrait entièrement, et tout autour sont disposées des pierres droites en ordre concentrique. C'est là une sépulture berbère par le cercle qui l'entoure et la dalle qui la fermait, romaine par la nature, la forme et le fini de la cuve qui contenait le corps. Ces faits s'ajoutent à d'autres déjà signalés et prouvent que les constructions dites mégalithiques ne sont pas toutes d'une époque très-reculée. Il n'est personne, qui en les voyant mêlées à des ruines romaines de la basse époque, et composées des mêmes matériaux, ne leur assigne la même date. Je puis rappeler à ce propos que, dans les forteresses berbères, qui sont tout au plus contemporaines de la fin de l'Empire et auxquelles les soldats de Salomon donnèrent l'assaut, par exemple, celle qui commande le défilé d'El-Fedj, près de Khenchela, et celles qui s'élèvent sur les sommets du Chettaya, du Chabor, du Djaâfa, on trouve des pierres taillées, tirées évidemment des ruines romaines voisines. Elles servaient d'ornement à ces grossières demeures. Les Berbers en avaient usé de même, sans doute, lorsque, associés plus étroitement par le christianisme aux colons romains, ils s'ensevelissaient au milieu d'eux, tantôt adoptant complétement leur mode de sépulture, tantôt conservant, dans ses éléments essentiels, la forme de leur tombeau national. Cette question ne peut-être clairement traitée que dans un rapport spécial ; mais, en ce qui touche ces ruines d'Aïn-Ghorâb, je crois pouvoir les regarder comme le premier signe de l'époque de transition, comprise entre le commencement du cinquième siècle et l'invasion arabe, période dans laquelle les Berbers se mêlèrent directement aux colons romains, puis les remplacèrent à mesure qu'ils disparurent, et enfin en recueillirent les misérables restes dans leurs tribus.

L'intérêt que présentent ces constructions hybrides, disparaît devant l'importance de deux petites ruines d'inégale grandeur, qui complètent l'Enchir d'Aïn-Ghorâb.

La première, à droite du ruisseau, consiste simplement en un groupe de pierres de grand appareil, et d'arceaux grossièrement travaillés ; mais, quatre de ces arceaux portent des inscriptions. Là était une église. Un mot de l'épigraphe fait allusion à une reconstruction, et nous rappelle quelque fait de l'histoire chrétienne analogue au « *persecutionem* » de l'Enchir-Mertoum :

1° VNV.....OVES
...VINVSI....
....

2° ....(très-fruste).
....OILI.....
.....III.....

3° RESTNVMAVO.
..CRCELEBR..
.MEN, IICO..

4° VSTAS........
ET............
VBENTERESVRGIT

A quelques pas de là, s'élève une construction carrée, de 20 mètres de côté environ ; elle est basse, mais remplie de pierres renversées, toutes de grand appareil. Elle est entourée d'une sorte d'esplanade carrée également, à la façon des forteresses byzantines ; et d'abord on la prendrait pour un fortin, si les murs en étaient plus élevés, ou si les débris en étaient plus considérables. Sur le flanc nord-est de cette ruine, gisant sur l'esplanade, on trouve des fragments d'arceaux, qui sans doute ont été

transportés là de l'église voisine. Ils sont inscrits comme les précédents, et l'un d'entr'eux porte les noms des apôtres Pierre et Paul. On peut en conclure que la petite église d'Aïn-Ghorâb était dédiée à ces deux fondateurs du christianisme :

1° CEDE PRIVS NOMEN
RECTALETAN...AERV
HAEC PETRI PAVLI QV

2° VITATI CEDEVET
ITADICARE † I..
E SEDE † CRISTO

3° E..MVNVS...† AECLESIA
ABETVNA FIDES † DOM
TCVRA PROBANTI † ..IST

Ce complément d'inscription n'explique pas le monument carré près duquel il se trouve. En l'examinant en détail, j'ai eu le bonheur d'y rencontrer, au milieu de pierres grises renversées, une longue pierre blanche de 1m35 de longueur sur 0m25 de hauteur ; elle est malheureusement rongée à une de ses extrémités par une mousse rouge qui s'attache souvent à ces sortes de calcaires. J'ai lu néanmoins les quatre lignes suivantes :

† HC DOMVS D..   .CAVITATIOSIS...I......
† HC MEMORIA BEATI ÆMRTIRIS DEI CONSVLTI....
† HC EXAVDIETVROMNISQI INVOCAT NOMEN DEI...
QVR HOMO MORARIS DOIVBANTE MELIORA.........

Je pense que cette dédicace appartient au monument dans lequel elle se trouve. Elle n'a pas dû y être transportée d'ailleurs, car l'édifice ayant été bâti tout d'une pièce en grosses pierres grises, épaisses et très-résistantes, cette pierre blanche n'aurait pu être amenée là que pour être réduite en moëllons et servir dans l'intérieur des murailles ; par conséquent, elle aurait disparu. Elle décorait plutôt l'entrée de l'édifice. Si cette conjecture est juste, nous avons là, à Aïn-Ghorâb, un monument élevé par la piété des premiers fidèles à la gloire d'un martyr, une *memoria*. On l'avait entouré d'un dallage assez large pour que les

chrétiens pussent s'agenouiller en grand nombre sur les quatre faces, et, comme le porte l'inscription « *invoquer le nom de Dieu.* »

La lecture du nom du Bienheureux est malheureusement difficile ; j'ai déchiffré, après avoir gratté la mousse, CONSVLTI, mais je regrette vivement de n'avoir pu prendre l'estampage à cause de la violence du *chehli* (1). Est-il permis d'espérer que les profanateurs qui ont bouleversé les pierres supérieures de la *memoria* ne l'ont pas dévastée de fond en comble ? Le caveau qui devait renfermer les reliques, à l'intérieur du monument et sous un dallage épais, subsisterait-il encore ? J'estime que vingt hommes, bien dirigés et munis d'instruments nécessaires, dégageraient complètement en huit jours, ou même moins, l'intérieur de cette *memoria*. En admettant même quelle ait été complètement pillée, l'étude détaillée qu'on en ferait mettrait peut-être sur la trace d'autres découvertes importantes, car il y a en Algérie bon nombre de ces petites ruines carrées, basses et assez bien conservées, qui sont jusqu'ici regardées comme des constructions militaires byzantines et qui sont probablement tout autre chose.

La ligne de collines dans laquelle se trouve Aïn-Ghorâb, borde la plaine de Guèrt jusqu'à Sidi-Abid. La piste arabe qui relie ces deux points, accompagne la colline, mais à une certaine distance. C'est probablement à ce fait que l'on doit d'ignorer encore l'importance de la ruine d'Aïn-Seguer, qui ne le cède guère à celle d'Aïn-Ghorâb. Cet Aïn-Seguer est à 4 kilomètres environ de Sidi-Abid, dans un pli de terrain rocheux, mais pourvu d'une petite source. J'y ai trouvé deux constructions assez fortes, dont l'une peut avoir été un ouvrage défensif ; mais l'autre est bien certainement encore une *memoria* de martyr. Elle consiste, comme la précédente, en un édifice carré, peu élevé, ruiné dans

(1) M. Lac de Bosredon, auquel on doit de si intéressantes découvertes archéologiques, et notamment la détermination de *Ubaza Castellum*, a été plus heureux que moi un peu plus tard. Il a pu faire prendre un estampage de l'inscription d'Aïn-Ghorâb, et même de l'inscription suivante d'Aïn-Segueur, que j'avais eu le plaisir de lui signaler. Ses lectures concordent avec les miennes (Cf. *Recueil de la Société archéologique de Constantine*). Je me plais à rappeler ici l'aimable accueil que me fit M. Lac de Bosredon, alors chef du Bureau arabe de Tébessa.

son milieu et composé de grosses pierres de taille, grises, assez mal travaillées. On n'y trouve pas ce dallage circulaire si remarquable à Aïn-Ghorâb. J'avoue que le hasard seul me fit lire l'inscription qui nous prouve la nature du monument : j'en avais examiné toutes les pierres sans rien découvrir, lorsque la lumière du soleil qui baissait à l'horizon me fit remarquer des traits grossiers sur l'une d'elles en apparence semblable aux autres. Je parvins à lire les trois lignes suivantes :

IC SEDES SANCTI
IC RECISIO CALISE
IC INCRISTO FLOREAT

Le nom du saint est-il *Calise* ou *Cause*? Je lus *Calise*. En déchiffrant je lisais d'abord *Colli* ; mais je puis affirmer que c'est un nom propre d'homme qui suit RECISIO. La *memoria* d'Aïn-Seguer est plus petite que celle d'Aïn-Ghorâb, et exigerait certainement moins d'efforts.

Reste l'intérieur de cette longue plaine de Guèrt. Du bord des collines que nous venons de parcourir, je distinguais au loin des ruines considérables. J'y allai une première fois en partant d'Aïn-Ghorâb, et je visitai le groupe le plus important nommé Gouçats (les arcs). Je n'y pus rester que quelques heures ; mais ce que j'y vis, notamment deux arcs de triomphe encore debout, des ruines de tombeaux, des vestiges d'une sorte de camp retranché, avec deux tours carrées, me décida à tout tenter pour y revenir avec quelques hommes, malgré le *chehli* et le peu de goût des indigènes. J'allai à Sidi-Abid, je fis monter six hommes, avec des pioches arabes, sur des mulets, et je les entraînai jusqu'à Gouçats. Nous travaillâmes là pendant cinq heures, surtout au pied de la porte principale sur laquelle on lit encore un fragment d'inscription. A force de retourner et de déchiffrer des fragments dispersés à l'entour, je trouvai que cette porte avait été dédiée aux empereurs Valens et Valentinien, sous le règne desquels fut réparé le grand temple de Thamgad. Cette dédicace est double ; les caractères employés, surtout le mauvais état des pierres, en rendent la lecture difficile (Voir planche II, fig. 1, 2 et 3.)

Je dus, à mon grand regret, revenir le soir à Sidi-Abid. Le manque d'eau et l'absence complète de tentes dans un cercle de 20 kilomètres, m'interdisait de poursuivre mon travail, mais je ne crains pas d'exagérer en disant que la ville de Gouçats est un des points les plus curieux que puisse visiter un archéologue. La seconde porte, encore debout, est moins intéressante que la précédente ; près d'elle on remarque une construction basse et carrée, absolument semblable à celle d'Enchir-Mertoum. Au milieu de la ville on trouve une autre enceinte quadrangulaire, mais beaucoup plus grande et qui peut avoir 100 mètres de côté. Les deux coins nord de ce carré présentent deux tours également carrées et basses. Il est impossible de le considérer comme l'assise d'une forteresse, car on ne voit pas où les pierres supérieures auraient été transportées. En dedans, à fleur du sol, apparaît un mur en pierre, très-bien appareillé, qui présente l'aspect d'un fer à cheval. Peut-être deux ou trois journées de travail nous révéleraient la nature de la construction toute entière, si l'on creusait dans l'intérieur de ce demi-cercle. J'ai songé involontairement, en le considérant, à quelque *schola* semblable à celle de Lambèse ; et, en effet, on peut conjecturer qu'à la fin du quatrième siècle, les Romains aient construit à Gouçats un camp retranché plus petit que celui de la légion troisième *Augusta*, mais analogue, quand le développement tardif de la colonisation sur le plateau des Nememcha y exigea la permanence d'un corps de troupes. Une troisième enceinte carrée se présente au sud de la ville. Sur une pierre très-grossière qui en est voisine et qui en provient assurément, on lit, en caractères très-mal gravés, CVRIAORDINIS. Est-il admissible que ce carré sans ornements ait été le Forum de la ville ? Peut-on conclure de la grossièreté des caractères de cette inscription aussi bien que de la date de l'arc de triomphe, que la ville de Gouçâts est, comme la petite ville d'Enchir-Mertoum, relativement moderne, en tout cas bien postérieure à Thamgad et à Lambèse ? Ce fait prouverait que la prospérité de l'Afrique s'accrut sans cesse depuis la fin du premier siècle et atteignit son apogée à la fin du quatrième, juste au moment où la prépondérance de l'élément barbare dans les armées décida la chute de l'empire. Il nous fait entrevoir aussi

dans quel sens cette prospérité s'est développée, à savoir dans les intervalles des grandes voies militaires qui furent, les premières, bordées de grandes villes. Les tombeaux sont nombreux à Gouçats, mais ruinés pour la plupart. Les uns véritablement romains se continuent à l'ouest de la porte principale. La seule inscription que j'y aie relevée est la suivante (Voir planche II, fig. 4.)

D'autres occupent la partie nord occidentale de la ville et donnent lieu aux mêmes remarques que ceux d'Aïn-Ghoràb. Ils sont circulaires ou carrés et couverts de grandes dalles. Il est vrai qu'ils ne prédominent pas comme à Aïn-Ghoràb, mais j'ai déjà signalé à Madaure deux tombeaux circulaires parmi les ruines de cet important municipe, et le rapprochement de ces deux faits suffit à prouver que, dans de grandes villes romaines aussi bien que dans des villages ignorés, les Berbers avaient quelque peu conservé l'usage de leurs sépultures anciennes.

Enfin, quel était le nom de cette ville de Gouçats ? Il est certainement sous le sol, non loin de l'inscription « *Curia ordinis* ». J'avais d'abord pensé le retrouver sur un cippe isolé, voisin de la porte principale ; mais l'inscription en est malheureusement fort incomplète :

.... PERATO
...................CAES
....................VRE
....................NTO
.......................I
....................VNT
......................DD
..................SAVG
.......................C

Cette plaine de Guèrt est le type des centres secondaires qui peuvent offrir d'heureuses découvertes en Algérie. La période des premières reconnaissances est close. Nul ne peut désormais livrer à la science des villes entières comme Thamgad, Lambèse ou Tébessa. Ces grandes fortunes sont tombées depuis longtemps dans des mains illustres ; mais il nous reste encore une menue monnaie trop précieuse pour être négligée. Or, ce travail com-

plémentaire, qui nous donnerait décidément toute l'Algérie ancienne, est aussi considérable que le premier ; en même temps, comme il est d'une nature différente, il exige d'autres moyens d'action. Il ne s'agit pas aujourd'hui de se fixer dans un centre riche en documents inédits, mais de fuir les centres et de fouiller, dans les régions peu connues qui les séparent, toutes les cachettes de l'antiquité. Il faut en même temps que l'explorateur puisse s'arrêter où bon lui semble, insister sur une découverte, fût-il à 200 kilomètres d'une ville ou d'une garnison française. J'espère ajouter d'autres preuves à la démonstration de cette vérité.

On va rapidement de Sidi-Abid à la limite saharienne. Les Nememcha (Aoulâd-Rechèche) l'atteignent, soit en passant par le Fedj-ez-Ziouân, le plateau de Brïla et Bou-Dokhân, soit en marchant droit sur Mdîla et Ferkan par Oum-el-Ardjâm. C'est de ce dernier point que l'on comprend le mieux l'action dévastatrice du vent et de la lumière africaine sur l'extrémité méridionale de la région que nous venons de parcourir. Vu d'Oum-el-Ardjâm, le plateau des Nememcha apparaît comme une haute digue rongée sans cesse, en avant de laquelle, à une grande distance, quelques plis de terrain émergent encore. On sent que d'heure en heure le pays élevé que l'on a sous les pieds recule devant la solitude indéfinie. Le même spectacle, contemplé du Chechar, est moins terrible, parce que les témoins qui subsistent en avant, comme le Médeloua et le Hallab, présentent encore une certaine masse. Il y a, entre ces deux aspects, une différence analogue à celle des falaises normandes et de la côte bretonne. Nous limitons résolument le plateau des Nememcha à Oum-el-Ardjâm. Au nord et au sud-ouest de ce point, suivant la direction de tous les terrains érodés de l'Algérie, il se continue sans interruption, à peine découpé par des crans plus ou moins larges, ouvrage des torrents, dont le plus considérable est le Foum de l'Ouâd-Helal. En face, sur une largeur d'environ 18 kilomètres, ce ne sont que petites buttes, nivelées en forme de table, et à peine discernables, jusqu'à l'ondulation basse, longue, étroite, qui porte Ferkan ;

au delà, le désert, absolument lisse, prend la teinte bleue d'un Océan. En arrière, le plateau lui-même n'offre plus de plaine entourée de hauteurs moyennes, comme celle de Guêrt, ou majestueusement indéfinie, comme celle de Cheria. Assailli violemment et déjà vaincu, il s'entr'ouvre en sillons aux pentes abruptes, le long desquels les eaux sauvages arrachent tous les ans les plantes et les terres. Ce ne sont que roches de gypse dont les gradins horizontaux et continus sont autant de chemins serpentant à travers cette nature désolée. Peu à peu, à mesure qu'on remonte vers le nord, la végétation reparaît. C'est d'abord le Chih, l'Oussera, le Retem, dans le fond des Ouâd, puis de tristes touffes de halfa ; mais si l'on se retourne, on aperçoit toujours, découvert en entier, l'Océan saharien, et cette vision grandiose ne cesse qu'après 60 kilomètres de route, lorsqu'on touche à Sidi-Abid.

Dans cette portion de terrain, déchirée sans doute autrefois comme aujourd'hui, les eaux complètement souterraines se subdivisent à tel point, et les côtes rocheuses qui les séparent sont si peu cultivables, que les Romains ont dû renoncer à y rien entreprendre. La valeur des villages qu'ils y auraient bâtis, n'aurait jamais compensé la dépense de leurs bassins et de leurs aqueducs. On ne trouve donc pas de ruines romaines entre Sidi-Abid et Oum-el-Ardjâm. Il faut excepter cependant Ksar-el-Aïsaoui, à 2 kilomètres environ en-dessous de Sidi-Abid, sur la rive droite et au bord du ruisseau qui s'est échappé de la plaine de Guêrt par le Foum-Guentis. Ce château (*ksar*) est romain et semble d'une bonne époque. On n'y trouve aucune inscription. Un détachement de Lusitaniens y tenait peut-être garnison comme à Vazana. Son rôle semble avoir été de défendre l'accès de la plaine de Guêrt ; mais je ne saurais trop me défier de ces sortes de conjectures ; car on trouve, soit dans l'Aourâs, soit dans le Chechar, soit encore dans le plateau des Nememcha, beaucoup de positions naturelles plus importantes, que les Romains n'ont pas défendues par des ouvrages militaires.

E. MASQUERAY.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

La Société Historique algérienne a été cruellement éprouvée pendant le deuxième semestre de cette année ; elle a perdu une de ses illustrations et deux de ses membres les plus dévoués, M. **DE SLANE** ***et MM.*** **DARMON** ***et*** **BOUDERBA.**

M. de SLANE

M. de Slane est mort à Passy, le 4 août dernier. Il appartenait à une ancienne famille irlandaise et tirait son nom d'une petite ville du comté de Meoth (Slane).

Slane (William Mac-Guckin, baron de), naquit à Belfast (Irlande), le 12 août 1801. Il fut élu en 1862 à l'Académie des Inscriptions, en remplacement de Charles Magnin. Il se mit au rang des plus célèbres arabisants de l'Europe. Après avoir été interprète principal de l'armée d'Afrique, il occupa la chaire de langue arabe à l'école de langues orientales vivantes. Il vint à Paris, avec le goût de l'étude et des langues, vers 1830, et suivit le cours d'arabe de Silvestre de Sacy, dont il ne tarda pas à devenir un des plus habiles élèves. Il publia, en 1837, le texte avec notes et traduction en latin, du *Divan* d'Amrolkaïs, précédé de la vie de ce poète arabe par l'auteur du Kitab-el-Aghani. La même année, il commença avec Reinaud la publication du texte de la géographie *d'Aboulféda*, aux frais de la Société asiatique de Paris. Il donna ensuite le texte arabe des *Vies des hommes illustres de l'islamisme*, d'Ibn-Kallékan, rédigé sous forme de dictionnaire biographique. Il en parut une traduction anglaise en 1842-43.

M. de Slane a fourni au *Journal asiatique* un grand nombre d'articles sur la littérature arabe ; mais ses travaux les plus importants concernent les deux grands ouvrages d'Ibn-Khaldoun, auteur arabe, né à Tunis et mort au commencement du quinzième siècle. Ces ouvrages, traduits par M. de Slane, ont pour titre :

1o L'*Histoire des berbères et des Arabes*, dont on avait découvert, en 1840, à Constantine, deux précieux manuscrits ; 2o *les Prolégomènes historiques*, qui ont paru dans le recueil des *notices et extraits des Monuments* (année 1862 et suivantes). Ce dernier livre, dont la traduction présente des difficultés qui avaient embarrassé les Sacy et les Étienne Quatremère, est un des monuments les plus curieux de la science arabe : il montre dans Ibn-Khaldoun un esprit supérieur. M. de Slane a également publié le texte arabe de ces deux ouvrages.

Une fois admis à l'Institut, M. de Slane s'occupa activement pour l'Académie des Inscriptions de la publication des historiens orientaux des Croisades. Il s'était précédemment marié en France et avait obtenu des lettres de grande naturalisation. En 1843, 1844 et 1845, il s'acquitta d'une mission que lui avait confiée le gouvernement français en Algérie et à Constantinople. Il adressa, à cette occasion, au ministre, un rapport remarquable ; c'est à la suite de ce rapport qu'il devint interprète à l'armée d'Afrique ; il y rendit de grands services. Il possédait également à fond le turc et l'arabe. Il excellait à restituer un texte arabe ; car il était doué à un haut degré des qualités critiques du philologue ; les articles qu'il envoyait au journal le *Mobacher* prouve qu'il était à même d'écrire couramment la langue de Mahomet. Sa modestie surpassait ce qu'on peut imaginer. Nous l'avons vu déposer en rougissant sur le bureau de l'Académie, sans autre indication que celle du titre, des ouvrages qui feront sa gloire et qui attestent les plus éminentes facultés, jointes à une rare conscience de savant.

(Journal officiel de la République française.)

A ce qui précède nous ajouterons que M. de Slane fut nommé interprète principal de l'armée d'Afrique, le 1er septembre 1846, chevalier de la Légion-d'honneur le 24 décembre 1846 et officier de la Légion-d'honneur le 26 décembre 1852. Il était également officier de l'Instruction publique, officier de SS. Maurice et Lazare ; il fut l'un des fondateurs de la *Société historique algérienne*. Il était en retraite depuis le 28 mars 1872.

M. DARMON

M. Darmon (Amram), était né à Oran, d'une très-honorable famille israélite, et comptait, parmi ses ancêtres, des rabbins distingués. Dès l'arrivée des Français en Algérie, il s'empressa de profiter des moyens qui lui étaient offerts pour étudier et acquit une instruction assez étendue pour être admis, à l'âge de vingt ans, dans le corps des interprètes militaires (1836). Nous le retrouvons, en 1852, interprète de première classe et chevalier de la Légion d'honneur ; cette récompense était bien due à des services attestés par plusieurs citations à l'ordre du jour, méritées par sa belle conduite dans les nombreuses expéditions auxquelles il avait pris part. Il obtint sa retraite en 1870 et se retira à Mascara, où il mourut le 17 octobre de cette année, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

La Revue lui doit une notice sur l'*Origine et la constitution de la communauté israélite de Tlemcen* (Tome XIV, p. 376, etc.). Pendant toute son existence, il ne cessa de mettre au service de ses collaborateurs les fruits de sa vieille expérience, et plusieurs d'entre nous lui ont dû des renseignements précieux que son long séjour dans la province d'Oran et sa parfaite connaissance de la langue arabe lui avaient permis de recueillir.

M. BOUDERBA

Avant la conquête d'Alger, le père de Bouderba, Maure de distinction de cette ville, était en relations commerciales très-suivies avec nos villes manufacturières du midi de la France, et c'est dans ces conditions qu'il se maria à Marseille avec une Française. Bouderba père tient une place importante dans l'histoire de notre conquête. C'est lui, en effet, qui, sur les ruines encore fumantes du Fort-l'Empereur, accourut en parlementaire au milieu de l'armée française victorieuse et obtint l'adoucissement des clauses de la capitulation d'Alger.

Ismaïl Bouderba, issu du négociant Maure et de la Française, naquit à Marseille en 1823 ; et c'est au collége Louis-le-Grand, à

Paris, qu'il fit et termina ses études. Son intention était d'abord d'entrer à l'École des Mines ; mais renonçant ensuite à cette carrière, il embrassa celle des interprètes de l'armée, où il devait se distinguer par de brillants et dévoués services. Il a passé la majeure partie de son existence au poste de Laghouat et c'est de là qu'avec les Marguerite, les de Sonis, les du Barail, il est parti toutes les fois que nos colonnes expéditionnaires se sont lancées hardiment vers le Sud, partageant les fatigues et les dangers de nos soldats.

C'est à Bouderba que le maréchal Randon confia la mission dangereuse de pousser jusqu'à Rat et d'aller explorer la situation de ce grand centre commercial du désert. C'est lui encore qui, accompagnant le commandant Mircher et le capitaine de Polignac qu'il devait mettre en rapport avec les Indigènes de ces contrées lointaines, partait de Tripoli et allait à Ghadamès étudier sur place le courant du commerce des caravanes du Soudan avec le nord de l'Afrique.

Tous ces travaux, toutes ces fatigues étaient récompensés par la croix de la Légion d'honneur et par le grade d'interprète principal de l'armée. Il était membre de la *Société historique algérienne* et de la *Société de Géographie de France* qui a rendu un compte très-flatteur de ses relations de voyage dans le Sahara.

Dans un combat avec les insurgés du Sud, Bouderba, grièvement blessé, avait eu, en outre, son cheval tué sous lui.

Malade depuis un an, à la suite de ses longues campagnes et d'une terrible chute de cheval, il mourut à Alger le 16 novembre de cette année, laissant derrière lui le souvenir d'une vie bien remplie et l'estime de tous ceux qui l'avaient approché.

Enfin, comme l'a si bien dit la voix éloquente qui s'est élevée sur sa tombe, Ismaïl Bouderba était un de ces hommes dévoués qui ont ici pour mission de servir de trait d'union à deux races, et il a accompli dignement cette noble tâche.



CHRONIQUE

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

EXTRAIT

du Procès-verbal *de la séance du* 27 *décembre* 1878.

M. le Président Féraud, nommé consul à Tripoli, fait ses adieux à la Société ; il remercie ses collaborateurs du concours qu'ils n'ont cessé de lui prêter, lui facilitant ainsi sa tâche et la lui rendant agréable. Il ajoute qu'en quittant Alger pour se rendre à son nouveau poste, il n'oubliera pas la Société à laquelle il est attaché depuis de nombreuses années ; qu'il continuera à participer activement à ses travaux, sans perdre de vue des intérêts qui lui sont si chers.

M. le Vice-Président de Grammont répond à M. Féraud en le remerciant de cette assurance. « Personne d'entre nous, dit-il, » ne doute de la continuation d'un concours qui nous est si précieux ; le passé nous est à cet égard un sûr garant de l'avenir. » Nous aurons à cœur de ne pas oublier que c'est grâce au zèle » actif de son Président que la Société a dû de pouvoir traverser une période difficile pendant laquelle elle a failli sombrer. » M. de Grammont conclut en proposant à la Société de nommer M. Féraud son Président honoraire ; cette proposition est acceptée à l'unanimité.

Il est ensuite procédé à la nomination du bureau pour l'année 1879. Les votes recueillis, le bureau se trouve constitué comme il suit :

Président	MM. H. D. de Grammont.
1er *Vice-Président*	O. Mac-Carthy.
2e — —	Arnaud.
Secrétaire	Cahen.
Trésorier	Bruyat.

MM. Gourjaud, Vivier et Des Vallons sont admis, sur leur demande, comme membres de la Société.

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

L. Charles Féraud.

TABLE DES MATIÈRES

DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME

DE

LA REVUE AFRICAINE

— 1878 —

ARTICLES DE FONDS

CORRESPONDANCE

NÉCROLOGIE

CHRONIQUE



**Achevé d'imprimer sur les presses
de l'OFFICE DES PUBLICATIONS
UNIVERSITAIRES
1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)**

– Edition : N° 2117 —— 08\85